Vidocq. Volume II
Sand Maupat 249-250
Lettres voyageur 184-18

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/bulletinlittra1837cher

REVUE CRITIQUE

DES

Livres nouveaux.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU,
A Saint-Germain-en-Laye.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX

PUBLIÉS PENDANT L'ANNÉE 1837,

RÉDIGÉE PAR

Joël Cherbuliez.

5e Année

DU BULLETIN LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

LIBRAIRIE CHERBULIEZ,

Paris,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 68;

Genève,

RUE DE LA CITÉ.

BULLETIN LITTÉRAIRE

ET SCIENTIFIQUE.

5e Année. — N° 1er. — Janvier 1837.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

OEUVRES DE MOLIÈRE, avec les notes de tous les commentateurs; 2e édition publiée par M. *L. Aimé-Martin*. — Paris, 1837, chez Lefèvre. 4 volumes in-8° demi-compacts. 24 fr.

Le Molière de M. Aimé-Martin jouit déjà depuis long-temps d'une réputation bien méritée. En effet, sous le titre modeste de *Notes de tous les commentateurs* il renferme un commentaire tout nouveau qui résume et complète tous ceux qu'on possédait jusqu'alors. On y reconnaît cette pureté de goût, cette délicatesse de sentiment, cette sagacité et cette finesse qui distinguent M. Aimé-Martin, et en ont fait l'un des meilleurs littérateurs de notre époque. Il a choisi tout ce qu'offraient d'intéressant les notes des anciens commentateurs, et y a joint ses propres observations, qui, exemptes de toute pédanterie, de toute couleur d'école, présentées avec simplicité et empreintes d'une vraie admiration pour les beautés du texte, sont un bel hommage rendu au génie.

Le théâtre de Molière, ce chef-d'œuvre sublime, le plus beau titre de gloire littéraire pour la France, ne vieillira sans doute jamais comme peinture de caractères, parce que, sauf quelques modifications extérieures, la nature humaine reste au fond toujours la même, et se reproduit à toutes les époques, à peu près, avec les mêmes travers, les mêmes penchants, les mêmes passions. Mais dans maints détails il se rencontre des traits comiques basés soit sur les mœurs du temps ou sur des usages qui n'existent plus, soit aussi sur des dictons populaires, sur de vieilles anecdotes ou farces dramatiques, aujourd'hui presque entièrement oubliées. C'est sur ces passages-là qu'ont principalement été dirigées les recherches de M. Aimé-Martin, et les résultats intéressants qu'il a obtenus ajoutent un nouveau charme à la lecture de Molière, dont on ne perd plus aucune pensée, aucune intention comique.

Plus on relit Molière, plus on admire son inépuisable verve, ainsi que sa parfaite connaissance du cœur et de l'esprit humain.

On voit qu'il étudiait la nature avec une attention soutenue, et M. Aimé-Martin nous le montre portant sur la scène maintes circonstances de sa vie privée, peignant dans le *Misanthrope* ses malheurs domestiques, se prenant lui-même pour modèle du personnage d'Alceste, et ayant en vue son ami Chapelle dans celui de Philinte. « On a dit, observe le commentateur, que cette opposition de caractère était une savante combinaison de l'art; c'est mieux encore, c'est une profonde observation de la nature! »

Cette habitude du poète de chercher ses modèles autour de lui, dans le monde et dans la vie réelle, était si bien connue de ses contemporains, qu'on vit souvent des seigneurs de la cour de Louis XIV s'empresser à lui fournir des traits ridicules dont il pût profiter pour quelque nouvelle comédie. C'est ainsi qu'il a pu créer des chefs-d'œuvre immortels, et traduire sur la scène tous les travers de son siècle avec une vérité devant laquelle ses ennemis eux-mêmes demeuraient muets d'étonnement. Aussi, est-ce dans ses ouvrages qu'il faut étudier l'art dramatique, plutôt que d'aller puiser ses inspirations dans les ébauches également sublimes sans doute, mais encore informes, d'un siècle plus reculé. Après la fièvre anglo-germaine qui a régné depuis quelques années parmi nos jeunes littérateurs à la mode, il me semble que cette nouvelle publication du Molière de M. Aimé-Martin est un signe favorable du retour au bon goût et aux véritables maîtres, d'autant plus qu'elle fait partie d'une collection de classiques français qui renfermera tous les principaux écrivains de cette belle langue si claire, si pure, si éloquente, à laquelle nos téméraires novateurs ont porté tant de rudes coups de massue, et qu'ils prétendaient déjà avoir laissée pour morte sur le champ de bataille. La lutte n'aura sans doute pas été inutile. Il en restera quelque chose. un peu moins d'exclusisme dans le goût, un peu plus de liberté dans l'allure de l'esprit. Mais les grands écrivains des siècles passés reprendront leur place au premier rang, et l'on reconnaîtra peut-être que pour s'asseoir à côté d'eux il ne faut pas débuter par vouloir les renverser.

M. Lefèvre, l'éditeur de cette nouvelle Bibliothèque classique, est un des libraires qui montrent la plus intelligente activité pour multiplier les éditions des chefs-d'œuvre de la littérature française. Il les a présentés tour à tour sous les formes les plus diverses, depuis l'in-32 jusqu'au grand format à deux colonnes. Ses collections fournissent ainsi toutes les bibliothèques, depuis les plus riches, où se trouvent ses magnifiques in-8° de luxe, jusqu'aux plus modiques, où ses éditions compactes, réunissant le double avantage d'être à bon marché et d'occuper peu de place, ont fait entrer la plupart des bons

écrivains du domaine public. La nouvelle collection qu'il commence, et qu'il appelle demi-compacte, est imprimée avec beaucoup de soin, dans le format in-8° ordinaire; les volumes étant assez épais, et le caractère serré, quoique gros, le prix n'en sera pas très élevé. C'est une heureuse combinaison destinée, je crois, à remplacer avantageusement ces lourds volumes à deux colonnes, qu'on ne sait comment lire ni comment porter.

ALBERT LOVE ou l'Enfer, poëme, par M. *René Clément*. Paris, chez Ollivier, 1837; in-8°, 6 fr.

Un nouveau poëme de l'Enfer, après celui du Dante, c'est bien de la hardiesse, et l'auteur eût mieux fait, je crois, de ne pas donner lieu par son titre à une comparaison semblable. Mais, du reste, ce n'est pas le séjour des peines éternelles qui est le sujet de ses chants, c'est plutôt l'enfer sur la terre, cette existence de misères et de douleurs qui n'est que trop souvent le lot du génie ici-bas, cette lutte continuelle qu'il est appelé à soutenir contre les séductions d'un monde trompeur semé d'écueils, ou contre les obstacles innombrables qui gênent sa liberté et le froissent de toute part. L'égoïsme et la vénalité, qui règnent aujourd'hui avec plus d'effronterie peut-être qu'à nulle autre époque, ont rempli le poëte d'une sainte indignation, et, allumant sa verve aux flambeaux des Euménides, lui ont inspiré une boutade violente plutôt qu'un poëme. Albert-Love est un type dans lequel il a cherché à rassembler tous les traits les plus caractéristiques de notre temps; c'est une imagination poétique et fougueuse qui succombe, victime de ses élans passionnés; c'est un cœur chaud et généreux qui vient se glacer au souffle impur du monde; c'est un esprit avide de savoir, qui ne sait trouver dans la science que l'incrédulité et le néant.

« Cependant, tourmenté par de durs souvenirs,
Ébranlant, chaque jour, dans ses ardents désirs,
L'arbre de la science aux racines amères,
Albert ne rencontrait partout que des chimères,
Fantômes creux et vains enfantés de la nuit,
Que l'enfer pétrissait de misère et de bruit:
Dans les livres, beaucoup d'amour et de sagesse;
Chez les hommes, beaucoup de haine et de bassesse
Au dehors la vertu, mais le vice au dedans:
L'égoïsme partout. — Ce fut dans ces instants,
Où Love, dégoûté des choses de la vie,
Se tournait vers la tombe avec un œil d'envie;

Que l'esprit ténébreux, se révélant à lui,
Tendit au jeune Albert son bras comme un appui.
Albert, sans soupçonner quel était cet archange
Dont le rare savoir lui paraissait étrange,
Ouvrit avidement l'oreille à ses discours,
Se détournant parfois, mais l'ecoutant toujours;
Car, dans son œil ardent, la lumière infernale
Comme un pâle reflet, passait par intervalle. »

Voilà une action bien engagée et qui nous promet pour la suite un drame sans doute très noir, avec les flammes de l'enfer, et un brasier bien ardent pour conclusion.

Mais non :

« Satan, comme l'a peint la moderne croyance,
A pris, en vieillissant, plus grande expérience;
Il sait que son teint noir ferait rire aujourd'hui;
Aussi nul, en ces jours, n'est aussi blanc que lui;
Et, pour complaire à tous, tentateur sociable,
Il a depuis long-temps dépouillé le vieux diable. »

D'ailleurs, l'auteur ne paraît pas pouvoir suivre long-temps la même idée ni savoir s'astreindre à un plan régulier. Il perd facilement de vue son but, et saute volontiers d'un sujet à un autre, sans même songer à une transition qui serait cependant fort nécessaire pour l'intelligence de son livre. La langue elle-même n'est pas toujours respectée dans ces brusques passages; et un peu plus de travail, un peu moins de hâte de se faire imprimer n'auraient certainement pas nui à la réputation du poëte. En fait de vers, surtout dans un long poëme, la médiocrité n'est pas supportable; le public exige la perfection, et quelques morceaux écrits avec chaleur ne suffisent pas pour en assurer le succès. C'est à tort qu'on s'imagine souvent qu'il suffit de divaguer et d'extravaguer en rimant pour être poete. Une semblable erreur est malheureusement trop communes de nos jours.

SATHANIEL, par *Frédéric Soulié*. 2 vol. in-8°. 15 fr. — **CHRISTOPHE SAUVAL**, ou les Deux familles, histoire contemporaine, par M. *Émile de Bonnechose*. 2 vol in-8°. 15 fr. — **MONSIEUR ET MADAME**, par le baron de *Lamothe-Langon*. 2 vol. in-8°. 15 fr. — **LE CHATEAU DE SAINT-GERMAIN**, par *H. Arnaud* (Mme Charles Reybaud). 2 vol. in-8°. 15 fr. — **M. LE MIDSHIPMAN AISÉ**, par le capitaine *Marryat*, trad. de l'anglais par Defauconpret. Paris, 1837. 2 vol. in 8°. 15 fr.

Sathaniel forme la seconde livraison des romans historiques du Languedoc. Tous les éloges donnés par les journaux à cette nouvelle production de M. Soulié ne nous empêcheront pas de

la déclarer fort médiocre. L'auteur n'a pas mieux réussi à peindre les mœurs des Visigoths et des Maures que celles des Celtes et des Romains. Ce sont toujours des tableaux exagérés, où l'imagination ne laisse guère de place à l'histoire. La nature et la vérité n'ont certainement pas servi de modèles; et si *Sathaniel* est ce qu'on appelle en style de feuilleton, une création il faut avouer que c'est une bien triste créature.

Avec cela le style de M. Soulié semble devenir toujours plus prétentieux, toujours moins français; il est chargé de mots insolites, de phrases baroques, et paraît viser à l'imitation du bavardage de M. Janin. Or, si, à force d'esprit, de vivacité et souvent même d'extravagance, M. Janin éblouit ses lecteurs et leur fait prendre son clinquant pour de l'or pur, il n'en est pas de même de ses imitateurs; on ne pardonne pas à ceux-ci l'ennui de ce style fatigant, qui, sautillant sans cesse, ne se repose jamais : vrai caquetage de pie plutôt que langage d'homme. Aussi lira-t-on avec un bien plus grand plaisir *Christophe Sauval*, roman sagement conçu, sagement écrit, et dans un but excellent. Cependant M. de Bonnechose aurait pu y jeter un intérêt mieux soutenu; l'action languit parfois un peu. L'auteur, après avoir entrepris de démontrer combien la raison est impuissante à diriger l'homme sans le secours de la religion, semble perdre de vue cette intention. Son héros ne doit sa position qu'à des circonstances tout-à-fait indépendantes des idées religieuses, et l'on ne comprend pas tout d'abord quelle influence aurait pu avoir la religion sur sa vie. Au reste les opinions de M. de Bonnechose paraissent en général vagues et peu arrêtées. Il parle de liberté et de royauté, de Charles X et de la révolution de juillet, avec les mêmes éloges, le même enthousiasme. Il met dans la bouche de l'un de ses personnages une prédiction en forme de satire contre les partisans des capacités intellectuelles qui est fort peu raisonnée, et ne se comprend pas de la part d'un écrivain aussi distingué. Mais, malgré ces défauts, *Christophe Sauval* est remarquable sous plusieurs rapports : le style en est simple et naturel, et les détails y sont en général vrais, sans prétention ni recherche.

— *Monsieur et Madame* est une de ces productions que M. le baron de Lamothe-Langon fabrique à la vapeur ou par quelque autre procédé expéditif de son invention; car il est impossible qu'une seule main suffise à écrire tous les volumes qu'on publie sous son nom. Pour ce qui est de l'esprit, il est possible qu'il en possède un assez vaste pour conduire de front l'histoire, le roman, les mémoires, etc., d'autant plus qu'en général il le ménage beaucoup, et n'en met qu'une fort petite dose dans chacun de ses livres.

— *Le Château de Saint-Germain* nous dévoile un pseudonyme. C'est à une femme que nous devons les *Aventures d'un renégat*, cette peinture si touchante et si naïve qui faisait espérer mieux que le roman de *Pierre*, qui l'a suivi de près. *L Château de Saint-Germain* est fort supérieur à ce dernier. C'est une intrigue amoureuse du cardinal Mazarin qui en forme la trame, et les incidents dont l'auteur l'a brodée sont d'un grand intérêt. On n'y trouve point de ces exagérations prétentieuses si communes aujourd'hui dans les ouvrages de nos femmes auteurs.

M. le Midshipman Aisé est le digne compagnon de *Peter Simple* et de *Jacob Fidèle*. On y reconnaît bien la même touche originale, mais un peu monotone. Ces plaisanteries continuelles, ces jeux de mots répétés sous toutes les formes, ces calembourgs sur le nom du héros, fatiguent le lecteur, et ne sont rachetés ni par le charme des détails, ni par l'intérêt de l'action. D'ailleurs ce genre d'esprit perd beaucoup à la traduction, qui brise ou émousse presque toutes les pointes de l'original.

VOYAGES, RELATIONS ET MÉMOIRES ORIGINAUX, pour servir à l'histoire de la découverte de l'AMÉRIQUE; publiés pour la première fois en français, par *Henri Ternaux*. Paris, chez Arthus Bertrand, 1837. 3 vol. in-8°. 19 fr. 50 c.

L'époque de la découverte de l'Amérique est sans contredit l'une des plus importantes de l'histoire moderne. Lorsque le génie de Christophe Colomb eut trouvé le Nouveau-Monde, tous les regards de l'Europe se tournèrent vers cette terre de promission, vers cet *Eldorado* où il semblait qu'on n'eût qu'à se baisser pour ramasser l'or à pleines mains. Etrange aberration de l'esprit humain! on ne vit d'abord, dans ce pays si riche en végétation et en productions de toute sorte, qu'un brillant joyau d'or et d'argent, qu'une mine à exploiter pour remplir les bourses européennes; il semblait que l'or fût la source première de l'abondance et de la prospérité des Etats. En ces temps où la science de l'économie politique n'était pas même née, on ne voyait pas que le métal le plus précieux n'est qu'un représentant qui facilite les échanges, mais que dans sa valeur intrinsèque, il est moins utile à l'homme que le fer ou le plomb. On ne comprenait pas que, sous ce rapport, le seul résultat de la découverte des mines du Pérou serait de faire baisser la valeur de l'or en le rendant plus commun. Hélas! aujourd'hui même, après trois siècles de travaux, de révolutions et d'études, combien de préjugés tiennent encore

tête à la science, combien d'erreurs s'érigent encore en principes sans avoir pour excuse l'ignorance naïve des temps passés!

Le seizième siècle offrait un singulier mélange de barbarie et d'idées religieuses qui donnait aux hommes de cette époque un caractère tout-à-fait particulier. Aux motifs d'intérêt ou d'ambition qui poussaient une foule d'aventuriers vers le Nouveau-Monde venait se joindre la pensée, alors puissante, de convertir à la foi catholique les nombreuses peuplades sauvages qui l'habitaient La découverte de l'Amérique était considérée comme une conquête sur l'idolâtrie, comme un triomphe pour le christianisme, qui, dépouillant ce caractère de douceur et de support dont son fondateur l'avait empreint, revêtait la dure cuirasse et saisissait l'arme de la persécution. Au nom d'un Dieu de paix et de charité, on portait le désordre, le pillage et la mort chez des populations paisibles, dont le culte grossier et accompagné de superstitieuses pratiques était certainement plus agréable à l'Eternel que le cruel fanatisme de leurs persécuteurs. L'avidité la plus insatiable ne reculait, pour se satisfaire, devant aucun tourment, et la religion était toujours là pour servir de prétexte ou d'excuse aux actes les plus atroces. Chose étrange! les hommes qui abusaient ainsi de ce qu'il y a de plus grand, de plus sacré, n'étaient pas des hypocrites; ils avaient une foi bien peu éclairée, bien barbare sans doute, mais ferme, et capable aussi de grands dévouemens, de mâles actions. C'était elle qui leur donnait le courage d'affronter tant de périls, la persévérance nécessaire pour surmonter les obstacles innombrables qui s'offraient à eux, la résignation avec laquelle ils supportaient les privations et les misères de tout genre auxquelles ils s'exposaient.

Les ouvrages publiés à cette époque même, les relations des premiers voyageurs qui traversèrent la grande mer océane, peuvent seuls nous offrir un tableau vrai de ces curieuses expéditions, tout à la fois religieuses, guerrières et mercantiles. La collection de M. Henri Ternaux promet donc d'être fort intéressante, si l'on en juge surtout d'après les trois premiers volumes déjà publiés. Ce sont :

1°. *Histoire de la province de Santa-Cruz, que nous nommons ordinairement le Brésil, par Pero de Magalhanes de Gandavo; dédiée au très illustre seigneur D. Lionis Pereira, ancien gouverneur de Malacca et de plusieurs parties de l'Inde méridionale.*

Cette description du Brésil est écrite avec une grande simplicité. L'auteur débute par s'indigner de ce qu'on a ôté à cette province son nom primitif pour lui donner celui d'un bois de teinture qui s'y trouve. « On nomme, dit-il, ce bois *Brasil* parce qu'il est rouge et ressemble à de la braise; et de là ce pays a reçu le nom de Brésil. Mais afin de narguer en

cela le démon, qui a tant travaillé et travaille tant pour effacer de la mémoire des hommes et éloigner de leur cœur la sainte croix par laquelle nous avons été rachetés et délivrés de sa tyrannie, il est bon de rendre son nom à cette province, et que nous la nommions, comme dans le principe, province de Santa-Cruz. Joan de Barros, cet illustre et fameux écrivain, le prouve aussi dans sa première décade, en parlant de la même découverte. En vérité, les nations chrétiennes doivent plus estimer un bois sur lequel s'est opéré le mystère de notre sainte Rédemption, qu'un bois qui ne sert qu'à teindre du drap et d'autres choses semblables. »

Du reste, cet ouvrage, publié pour la première fois à Lisbonne en 1576, est remarquable par les notions exactes qu'il renferme, ainsi que par le petit nombre d'erreurs qui s'y trouvent mêlées.

2° *Belle et agréable narration du premier voyage de Nicolas Federmann le jeune, d'Ulm aux Indes de la mer océane, et de tout ce qui lui est arrivé dans ce pays jusqu'à son retour en Espagne, écrite brièvement, et divertissante à lire.*

L'empereur avait accordé aux frères Welser, riches négociants d'Augsbourg, la souveraineté de la province de Venezuela, qu'ils devaient aller conquérir à leurs frais et dépens. Nicolas Federmann, un de leurs agents, fut chargé de diriger une des expéditions entreprises dans ce but. Les négociants d'alors étaient obligés d'avoir des commis aussi expérimentés dans l'art militaire que dans les affaires de négoce, car ils possédaient des vaisseaux de guerre comme des vaisseaux marchands. Nicolas Federmann était un brave soldat, un peu rude, mais habile, qui, avec une poignée d'hommes bien armés, prit au nom de ses patrons possession de contrées vastes, riches et peuplées. Il raconte en détail tous les combats qu'il eut à livrer, tous les obstacles qu'il eut à vaincre. Son premier soin, chaque fois qu'il rencontrait quelques nouveaux caciques, était de les baptiser, puis de leur faire prêter serment de fidélité à l'empereur. Il ne perdait pas son temps à les sermonner, car, dit-il, il était bien inutile de leur expliquer et de vouloir leur faire comprendre la doctrine catholique, puisqu'on les forçait d'abjurer. Dans la conviction que tous ces malheureux Indiens idolâtres étaient des suppôts de Satan, il ne craignait pas non plus de les exterminer par centaines, et pensait accomplir la volonté de Dieu en massacrant ces innocentes peuplades. Sa relation présente le tableau le plus naïf et le plus complet de la manière dont les Européens prétendaient porter en Amérique la civilisation et le christianisme.

3° *Véritable histoire description d'un pays habité par de*

hommes sauvages, nus, féroces et anthropophages, situé dans le Nouveau-Monde nommé Amérique, inconnu dans le pays de Hesse avant et depuis la naissance de Jésus-Christ, jusqu'à l'année dernière. Hans Staden de Homberg, en Hesse, l'a connu par sa propre expérience, et le fait connaître actuellement par le moyen de l'impression.

Ce titre seul dénote déjà la bonhomie allemande, et c'est en effet le caractère qui distingue essentiellement cette narration. Hans Staden, digne arquebusier, plein de courage, de probité et de piété, s'étant embarqué sur un vaisseau espagnol qui faisait voile pour l'Amérique, fit naufrage et fut pris par les sauvages tupinambas, qui le gardèrent pendant six mois avec eux. Ce fut une rude épreuve pour lui, car il s'attendait toujours à être mangé, et il regarda comme un miracle d'avoir pu sortir sain et sauf des mains de ces anthropophages. Il lui fallait une bien forte dose de résignation religieuse pour ne pas s'abandonner au désespoir. Mais au lieu de se laisser abattre, il tournait sans cesse ses regards vers le ciel avec une foi vive, et savait profiter de toutes les chances qui s'offraient à lui pour adoucir ses ennemis, les regardant toujours comme des inspirations divines. Son long séjour chez les Tupinambas lui a permis d'observer leurs mœurs, et il en rapporte une foule de détails intéressants sur la fidélité desquels on peut citer le témoignage d'un auteur contemporain, qui en parle en ces termes :

« Ainsi ce livre de Jean Staden, qui de naguères a esté im-
» primé en latin, et désire bien qu'il le soit en françois, of-
» frant, si on le veut faire, de bailler ce que j'en ai jà de traduit
» et de l'embellir de choses notables, mérite semblablement
» d'être leu de tous ceux qui désirent savoir au vrai les cous-
» tumes et façons de faire vraiment sauvages des Brésiliens.
» Joint qu'il témoignera avec moi que Thevet a été superlati-
» vement effronté menteur, tant en ce qu'il a mis en général
» en sa Cosmographie et ailleurs en ses œuvres touchant ce
» qui se fait et se voit en Amérique, que particulièrement de
» *Quoniambègne*, avec lequel Staden, ayant esté à la guerre
» et long-temps prisonnier sous lui, combien qu'il le descrive
» très cruel et inhumain envers tous ceux qu'il pouvait attra-
» per de ses ennemis, tant il y a toutefois qu'il ne dit pas que
» ce fust un géant, ains seulement un puissant homme, moins
» qu'il portast des pièces d'artillerie pour les tirer de dessus
» ses épaules toutes nues après ses ennemis, comme Thevet l'a
» barbouillé et fait pourtraire en sa fabuleuse Cosmographie. »

LES APRÈS-DINERS DE S. A. S. CAMBACÉRÈS, second consul, etc., ou Révélations de plusieurs grands personnages sur l'ancien régime, le directoire, l'empire et la restauration; recueillies et publiées par le baron *E.-L. de Lamothe-Langon.* — Paris, 1837. 4 vol. in-8°, 30 fr. — **CORRESPONDANCE ET RELATIONS DE J. FIÉVÉE** avec Bonaparte, premier consul et empereur, pendant onze années (1802-1813), publiées par l'auteur. Paris, 1837. 3 vol. in-8°. 22 fr. 50 c. — **L'EMPIRE**, ou Dix ans sous Napoléon; par un ancien chambellan. Paris, 1836. 4 vol. in-8°. 30 fr.

Ordinairement les idoles renversées n'ont plus d'adorateurs, ou si elles en conservent quelques uns, c'est dans l'ombre et le silence qu'ils pratiquent leur culte muet. Mais il paraît que Napoléon fait exception à la règle, car les courtisans ne manquent pas plus à sa mémoire, qu'ils ne manquaient à l'éclat de son trône. Le despote est encensé dans sa tombe, autant et plus peut-être qu'il le fut jadis sous la pourpre impériale. Cette main de fer a si bien courbé les hommes sous son joug pesant, qu'ils ne peuvent se redresser encore, quoiqu'elle ait disparu déjà depuis quelque temps. La gloire militaire éblouit si bien les yeux, qu'on ne veut pas voir que le grand guerrier fut un maître absolu, qui, sacrifiant l'avenir de son pays à ses vues ambitieuses, refoula, avec une brutale violence, l'essor que l'esprit humain venait de prendre. Guerre et civilisation sont deux contraires diamétralement opposés l'un à l'autre, quoi qu'on ait pu dire, dans notre siècle de phraséologie, sur la mission des conquérans, sur la fatale destinée des peuples, etc., etc. Les baïonnettes, même les plus intelligentes, n'ont jamais rien civilisé, et ce n'est certainement pas à coup de canon qu'on édifie quoi que ce soit. Mais un long temps s'écoulera encore avant que ces idées aussi simples que vraies se fassent jour à travers tous les préjugés qui encombrent et cernent de toutes parts les avenues du bon sens. En attendant, il nous faudra sans doute subir bien des plates apologies de l'empereur, bien des éloges de la générosité et de la grandeur d'âme de l'homme qui a jonché l'Europe de cadavres, qui a porté le fer et le feu dans toutes les contrées, qui a semé partout sur ses pas le deuil et la misère.

Dans les *Après-dîners de Cambacérès*, et dans *l'Empire, ou Dix ans sous Napoléon*, on trouvera beaucoup de ce commérage de cour qui a encore tant d'amateurs. Des anecdotes déjà connues s'y rencontrent ça et là, mais il y en a aussi de nouvelles, assez piquantes, qui dévoilent les petits ressorts et les secrètes intrigues du gouvernement impérial.

La *Correspondance de Fiévée* offre un tout autre genre d'intérêt. C'est un cours de despotisme et d'obscurantisme que l'auteur rédigeait pour l'empereur seul. Les maximes les plus

absolues en fait de gouvernement y sont naïvement exposées, et développées avec une impitoyable logique dans toutes leurs rigoureuses conséquences. M. Fiévée appelle en particulier l'attention de l'empereur sur les principes philosophiques, qui, se glissant dans les colléges, y exercent, dit il, l'nfluence la plus déplorable, et il prédit que la jeune génération, si l'on n'y apporte un prompte remède, deviendra bientôt tout-à-fait impossible à gouverner; il fortifie toutes les préventions de l'empereur contre les idéologistes, et en toutes choses, émet des opinions directement opposées à celles qui ont généralement cours en France depuis cinquante ans. Cependant il affiche une complète indépendance, et, en effet, c'est avec une assez grande liberté qu'il adresse des conseils à Napoléon qui ne les souffrait guère. Il vante aussi beaucoup son désintéressement, et répète souvent qu'il n'eut jamais d'ambition ni pour l'argent ni pour les honneurs. Il est fâcheux qu'avec de pareilles dispositions et l'ascendant qu'il avait su prendre sur l'esprit de l'empereur, il n'ait pas puisé ses inspirations dans une sphère plus haute. Mieux eût valu l'ambition d'éclairer sa patrie, d'assurer à ses compatriotes une liberté large, féconde et prospère. C'était assurément là un but plus noble et plus digne que celui d'asseoir un soldat sur un trône absolu, et d'étouffer sous des nuages de poudre à canon tout élan du cœur, tout mouvement de l'âme, tout essor de l'esprit.

DERNIÈRE ÉPOQUE DE L'HISTOIRE DE CHARLES X, ses derniers voyages, sa maladie, sa mort, ses funérailles, son caractère et ses habitudes dans l'exil; par M. *de Montbel*. Paris, 1836, in-8°. 3 fr. 50 c.

Ce petit écrit est un panégyrique du roi chassé par la révolution de 1830, fait par un courtisan fidèle, dont l'affection n'a été ébranlée, il faut lui rendre cette justice, ni par l'exil de son maître, ni par sa mort. Il renferme du reste des détails assez niais, et n'est guère curieux que par la hardiesse des opinions, qui témoigne de la liberté dont, à certains égards surtout, la presse jouit maintenant en France.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

ESPRIT DE LA LÉGISLATION MOSAÏQUE, par *J. E. Cellerier fils.* Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Ce. 1837. 2 vol. in-8°. 11 fr.

Admettant en principe et comme article de foi la divinité de l'Ancien-Testament, M. Cellerier a tracé un tableau de la législation établie par Moïse au milieu du peuple hébreu, dans lequel il cherche à faire ressortir la portée de chaque disposition particulière, et son rapport avec le but général que Dieu s'était, dit-il, proposé d'accomplir en choisissant le peuple hébreu pour objet de sa protection spéciale. Cet exposé est rempli d'un vif intérêt, et sera lu avec plaisir et avec fruit, non seulement par les théologiens, mais encore par les gens du monde, qui y trouveront une foule de détails curieux et un commentaire explicatif de maints chapitres obscurs de la Bible.

L'auteur commence par examiner les antécédents du peuple juif, son état d'asservissement et d'abjection au milieu des Egyptiens, son ignorance, son caractère obstiné et stupide, ses préjugés, ses habitudes, en un mot toutes les considérations que devait d'abord mûrement peser Moïse avant d'entreprendre de le régénérer. Il décrit également la contrée qu'il devait aller habiter, et nous raconte dans un style animé et plein de charmes les merveilles naturelles de ce beau pays de Chanaan, promis aux Israélites. « Mettons-nous, dit-il, à la place du voyageur qui le parcourait au temps de Moïse ou un siècle plus tard; quel aspect lui présentait alors cette terre célèbre, et quelquefois, de nos jours, si mal dépeinte.

» De nombreux troupeaux couvrent les montagnes ou parquent dans les plaines; pendant ce temps, le bœuf trace le sillon ou foule le grain; les chameaux du désert partent pour exporter les fruits secs, les blés et le baume de Galaad, ou arrivent par la route de transit du Jourdain à Tyr. Tandis que ces laborieux animaux sont chargés des travaux fatigans et des pénibles transports, l'âne, en général plus heureux, aux portes des villes et sur les chemins fréquentés, sert de monture aux femmes, aux vieillards, aux grands personnages et aux rois. Ce précieux animal reçoit du climat, ou tient peut-être d'une race particulière, une taille, un degré de force, un poil fauve et brillant, inconnus dans nos contrées. Ces trois quadrupèdes sont d'un usage distinct, mais continuel et indispensable, tandis que le cheval, plus coûteux, est bien moins utile. Il peut sembler, en effet, déplacé dans la Palestine, où les con-

trées fertiles sont montueuses et coupées. Il y serait, pour les simples propriétaires, un luxe accablant et superflu; mais, pour les chefs et les grands, il serait, comme pour les Arabes de nos jours, un instrument d'oppression et de brigandage; pour les rois, un signe de faste et un emblème guerrier, d'un mauvais augure aux yeux des sujets.

» Les bêtes sauvages, chassées de proche en proche par les défrichemens successifs, trouvent encore un asile dans un petit nombre de forêts respectées par la main des laboureurs. De là sortent la nuit le loup et le chakal pour boire dans les eaux des torrens, le renard pour chercher sa proie. Là séjournent des milliers de vautours prêts à fondre sur la contrée pour la délivrer des cadavres d'animaux. D'autre part, les chiens féroces de l'Orient accomplissent la même tâche dans les villes, d'où ils ne s'éloignent guère; au milieu de leurs courses et de leurs hurlemens nocturnes, ils les nettoient de mille ordures infectes. Le lion, l'ours, le tigre, habitent de préférence le Liban et ses abîmes. On les aperçoit cependant au bord du Jourdain, le long duquel ils viennent se désaltérer ou chercher leur proie. Ils s'y établissent même çà et là dans les taillis épais et peuplés qui le bordent sur quelques points.

» En dehors des forêts primitives, on trouve encore quelques bouquets d'arbres aussi vieux que le monde, qui, sur des hauteurs, protégent un culte idolâtre, ou bien ombragent des camps rustiques dans les vallées, au bord des eaux; à cela près, la culture n'est guère interrompue que par des villes; c'est-à-dire par de petites enceintes murées, placées sur des hauteurs de difficile accès, à l'abri des incursions ennemies. Les coteaux se couvrent de vignes soutenues par des murs en étages successifs, culture industrieuse, signe certain d'un ciel propice, d'une terre féconde et d'un peuple laborieux. De rustiques habitations se distinguent aux bouquets de figuiers entrelacés de vignes, qui les abritent. Le figuier arrive, en Palestine, à une taille dont nos climats ne nous donnent aucune idée. Le palmier, maintenant inconnu dans cette terre esclave, y était assez fréquent et assez beau pour avoir servi de symbole à l'antique Judée. Les bords du Jourdain nourrissaient en abondance les arbres d'où découlait la résine précieuse, tour à tour nommée, de l'une ou de l'autre des deux rives, baume de Galaad ou baume de Jéricho.

» A côté de ces objets rians, la nature, amie des contrastes, déploie quelques unes de ses plus effrayantes scènes, et cette oasis presque enchantée est entourée de spectacles de souffrance et de mort. On se rappelle les déserts de sables qui, au sud et à l'est de la Palestine, se prolongent jusqu'à l'Egypte, la mer Rouge et l'Euphrate. On connaît le simoûn, ce feu qui les ba-

laie de temps à autre, tantôt pendant quelques heures, tantôt pendant quelques minutes. Mais un seul instant lui suffit pour tuer tous les êtres organisés qui l'ont senti. Son approche est annoncée par des nuées rougeâtres, par l'obstination des chameaux (dont l'instinct le pressent) à enfoncer leur museau dans le sable. A leur exemple, le voyageur expérimenté se hâte d'y appliquer son visage pour ne point respirer ce vent empoisonné qui, en général, souffle à un ou deux pieds au-dessus du sol. Quand cet invisible incendie a passé, les plantes sont brûlées, et les animaux eux-mêmes refusent de se nourrir des moissons qu'il vient de consumer. Les corps des victimes paraissent plongés dans un paisible sommeil, mais les chairs sont comme décomposées, et restent pour ainsi dire aux mains de ceux qui veulent déplacer les cadavres. Dans une seule nuit, au témoignage de Thévenot, en 1665, quatre mille personnes furent atteintes de ce fléau, et deux mille en 1658. »

Après le tableau du sol et du climat, viennent quelques documens sur les divers peuples qui devaient se trouver limitrophes des Hébreux ou entretenir quelques relations avec eux. Ces données étant établies, l'auteur passe à l'examen des lois du Pentateuque. Il les prend une à une, et montre comment tout, jusqu'aux moindres dispositions de cette législation divine, était admirablement bien combiné pour faire des Juifs un peuple agricole, pour les fixer au sol, leur interdire la vie nomade, les isoler des nations idolâtres, dont ils n'avaient que trop de penchant à adopter les funestes erreurs. Maints règlemens de détails, traités avec dédain et ironie par des observateurs superficiels, sont interprétés d'une manière nouvelle par M. Cellerier, qui y reconnaît également l'intention du législateur d'attacher fortement les Hébreux à la contrée dont il leur avait montré le chemin. Si Moïse interdit aux Juifs l'usage de la graisse d'animaux et du beurre, et leur prescrit d'employer l'huile pour apprêter leurs alimens, c'est afin de les forcer à cultiver l'olivier, et de tourner ainsi leur attention vers l'agriculture. S'il leur défend de manger certains animaux, c'est pour leur rendre impossible la vie nomade et les éloigner des habitudes de ces peuples errans dont ces animaux forment justement la principale nourriture. La circoncision, pratiquée parmi les prêtres des Egyptiens, au milieu desquels les Israélites avaient vécu, est adoptée par Moïse comme un moyen de rehausser les Juifs à leurs propres yeux, en leur donnant ainsi une marque particulière, destinée à les distinguer comme une nation supérieure aux autres, comme un peuple de sacrificateurs et de serviteurs de Dieu. Tout est habilement calculé par le législateur, qui sait profiter des défauts comme des vertus de son peuple, qui se sert des préjugés déjà

existants pour assurer son empire, afin de pouvoir, plus tard, les combattre avec plus de facilité; qui fait concourir tous les moyens à son but, et parvient à créer avec des esclaves une nation indépendante et libre; avec des brutes ignorantes, un peuple adorateur du vrai Dieu, ennemi de l'idolatrie, et bientôt vainqueur de toutes les nations voisines, jusqu'alors plus avancées que lui dans la civilisation.

Moïse préparait ainsi, dit M. Cellerier, la route au christianisme, qui devait trouver chez les Juifs le dépôt sacré du théisme pur, et féconder, en les développant quand le temps serait venu, les germes de la vraie religion, conservés dans cette nation choisie entre toutes pour l'accomplissement des hautes destinées de l'humanité.

Le véritable esprit de la législation mosaïque est donc l'action providentielle qui se manifeste à nos faibles regards dans tous les événements de l'histoire des Juifs d'une manière plus marquée, plus suivie, plus évidente, que nulle part ailleurs. La vérité devait arriver au monde par une voie lente et pénible, par une marche graduelle qui semble être la loi universelle de formation en toutes choses, et qui est en effet la plus conforme à la haute sagesse de Dieu. Le peuple de Moïse est le seul de l'antiquité à nous connu chez lequel brille un rayon de ce flambeau divin. Il est l'unique chaînon qui nous rattache à ce vieux monde d'Orient dont les destinées sont encore un mystère pour nous Cette seule raison suffirait pour donner une haute importance à toutes les recherches qui ont pour but son histoire, ses lois, ses mœurs. Sous ce rapport donc, le livre que nous annonçons mérite déjà d'être bien accueilli du public; mais l'esprit de piété haute et éclairée qui le distingue, la sage mesure dans laquelle l'auteur a su concilier la foi avec la raison, la religion avec la critique historique, lui assurent un succès non moins grand que celui qu'ont déjà obtenu tous les autres ouvrages de M. le professeur Cellerier. Ce judicieux écrivain possède à un haut degré le talent bien rare de présenter la théologie sous une forme attrayante, de la faire sortir de l'école pour s'introduire dans les salons et les familles, et de lui donner une allure douce et conciliante qui obtient les suffrages des hommes éclairés de toutes les communions religieuses.

LA VRAIE PHRÉNOLOGIE, ou l'Unité d'un principe intellectuel et moral dans l'homme, fondée sur l'accord de l'expression rationnelle du verbe et de la conscience du moi, avec la notion de l'être universel; par *J.-B.-M. Gence*. Paris, chez Leleux, 1837. In-8°. 1 fr. 25 c.

La phrénologie, en devenant à la mode en France, ne pouvait manquer de tomber tout-à-fait dans le matérialisme, doctrine funeste qui ne trouva toujours que trop de disciples chez une nation vive et légère, ennemie de tout raisonnement abstrait et trop occupée de vivre pour avoir le temps de beaucoup penser. C'est en effet ce qui est arrivé. On a fait du génie une fibre du cerveau et chacune des qualités bonnes ou mauvaises de notre esprit n'a plus eu d'autre cause que la forme de telle ou telle partie de la matière renfermée dans notre crâne. On va même jusqu'à vouloir diriger l'éducation d'après les bosses que présente la tête d'un enfant, et il ne faut pas désespérer que de conséquence en conséquence on arrivera à inventer des moules pour modeler le crâne encore tendre des nouveau-nés. Chacun alors choisira le moule qu'il préférera pour ses enfants, et l'on fabriquera, en quelque sorte, les hommes de génie à volonté.

C'est contre ce matérialisme phrénologique que s'élève M. Gence, et sa brochure est destinée à repousser avec force de semblables doctrines. Mais, malheureusement, le spiritualisme de M. Gence est tellement mystique, qu'il est bien difficile de comprendre son langage. Peut-être paraîtra-t-il plus clair aux personnes habituées à se livrer à de profondes études philosophiques, mais nous avouons notre complète incapacité à cet égard. Nous nous bornerons donc à donner la table des matières de cet opuscule, en souhaitant vivement que l'auteur réussisse par ses efforts à réhabiliter l'âme contre laquelle le corps semble aujourd'hui vouloir se révolter, en la rabaissant au rang de l'un de ses organes :

SECTION 1re. *Des modernes systèmes qui ont Dieu et l'homme pour objet : — spiritualisme physico-moral. Rationalisme, — Eléments de la philosophie rationnelle.*

SECTION 2e. *Le verbe ou son équivalent dans les langues. — De l'action d'affirmer propre au verbe. — Rétablissement du verbe confondu avec le modificatif.*

SECTION 3e. *Le moi dans l'homme. — Le moi humain indépendant des sens. — Sur la craniologie, science destructive de l'unité du moi. — De l'unité du moi détruite également par la science dite phrénologie, dont la substitution à la crâniologie est purement nominale. — De l'unité du moi sous le rapport logique. — Sur le somnambulisme magnétique et le swedenborgisme. — De*

l'unité du moi intellectuel et moral. — Sur la psychologie (esprit et âme).

SECTION 4e. *Le verbe et le moi absolu en Dieu. — L'ontologie. — Profession de foi de l'auteur.*

ESSAIS SUR LA PHILOSOPHIE DES INDOUS, par M. *H.-T. Colebrooke*, trad. de l'anglais et augmentés de textes sanscrits et de notes nombreuses par *G. Pauthier*. Paris, chez V. Masson, rue de l'École-de-Médecine, n° 4. 1 vol. in-8°. 8 fr.

La philosophie des Indous est, pour les savants européens, l'objet d'études profondes et du plus haut intérêt, car elle peut offrir quelques notions sur l'état de la science chez les peuples d'Asie dans l'antiquité; aussi quelles que soient les difficultés qui entourent le sanctuaire de Brahma quelque aride que puisse être une telle étude, surtout dans ses premiers pas, de hardis travailleurs sont parvenus, à force de zèle et de veilles, à dérouler à nos yeux tout le tableau des diverses doctrines des plus anciens philosophes indous. Il y avait non seulement à vaincre les obstacles que présente une langue qui ne se parle plus, et dont il fallait reconstruire en l'étudiant la grammaire et la syntaxe, mais encore l'obscurité très grande de la plupart des idées, les subtilités souvent puériles de ces systèmes, semblaient bien faites pour décourager les efforts les plus constants. Cependant, au milieu des superstitions grossières et du mysticisme inintelligible qui remplissent une grande partie de ces anciens traités, on y rencontre des traits de lumière qui jettent un jour brillant sur les premiers âges de l'humanité. Ainsi que le dit le traducteur dans sa préface : « Au milieu de ce monde presque tout nouveau pour nous, l'Inde, avec sa langue sanskrite si savante et si métaphysique, avec sa pensée religieuse si profonde et si sublime, sa pensée philosophique si abstraite et si hardie, son imagination si poétique et si gigantesque, et sa nature si merveilleuse et si féconde, nous apparaît comme le grand et antique foyer de la pensée humaine, comme le point central et rayonnant de ce vaste cercle d'idées philosophiques et religieuses, d'idiomes frappants de consanguinité, qui a enveloppé la Haute-Asie et qui a fini par embrasser presque tout l'ancien monde. C'est en effet sur les hauts plateaux de l'Asie qu'a été jetée primitivement l'énigme du genre humain; c'est de là que le grand fleuve de la civilisation est parti avant de couvrir l'Europe et avant de laisser derrière lui de vastes déserts de sables. »

Les essais de M Colebrooke sont au nombre de cinq, savoir: 1° *Philosophie sa'nkhya*; 2° *Systèmes nya'ya et vais'échika;*

Traduction de la *sa'nkhya-ka'rika'*, ou vers remémoratifs de la philosophie sa'nkhya, par Is'vara-Krichn'a; 3° *Première mimansa,* philosophie qui a pour objet de déterminer le sens de la révélation ou l'interprétation des Vêdâs; 4° *Philosophie véda'nta;* 5° *Sectes hétérodoxes.*

Le traducteur a ajouté à ces essais des développements fort importants; entre autres un essai sur les Bouddhistes qui renferme plusieurs rapprochements tirés des livres chinois, et un spécimen extrait d'une traduction complète du Tao-te-King (livre du *tao* ou de la *raison primordiale suprême* et de la *vertu*), ouvrage philosophique de Lao-Tseu, dont l'âge remonte à près de 600 ans avant notre ère. Il a de plus donné en notes les textes sanscrits les plus intéressants, sur lesquels est basé le travail de M. Colebrooke, et une table explicative des termes philosophiques et des mots sanskrits employés dans le cours de l'ouvrage. De cette manière, ce livre a le double avantage d'offrir aux savants un sujet d'études, et aux gens du monde une exposition assez claire de la philosophie des Indous. Quelqu'abstrait que soit un pareil sujet, après avoir vaincu les premières difficultés, on s'y attache vivement, et c'est avec un véritable intérêt qu'on lit le résumé de ces antiques opinions sur l'essence de l'âme, sur la destinée humaine, sur les attributs et la puissance du Dieu éternel qui est le créateur de tout ce qui existe.

LES VOLEURS, physiologie de leurs mœurs et de leur langage, par *E.-F. Vidocq.* Paris, 1837. 2 vol. in-8°, *ornés du portrait de l'auteur.* 15 fr.

Dictionnaire argotique, avec des développements assez étendus sur les ruses et l'adresse des voleurs, et semé d'anecdotes assez curieuses. Vidocq publie ce livre dans le but d'être utile aux honnêtes gens, et de faire servir ses connaissances, très profondes en pareille matière, à les prémunir contre le vol et la fraude. Il est placé de manière à pouvoir donner de précieux renseignements à ce sujet, et, quelqu'étrange qu'il paraisse de voir Vidocq faire le moraliste, son opinion n'est point sans quelque poids. Il a vu d'assez près les gens qui peuplent ordinairement les prisons, pour les connaître et pour apprécier quels sont les meilleurs moyens de les réformer. Ce n'est donc pas indifférent de l'entendre se prononcer contre la surveillance et repousser la peine de mort.

ÉMILIE, ou la Jeune fille auteur, par mademoiselle *S. Ulliac Trémadeure*. 1 vol. in-12°, fig. 3 fr. 50 c. Paris, 1837, chez Didier, quai des Augustins.

Parmi les écrivains assez nombreux aujourd'hui qui s'occupent de la jeunesse et travaillent à lui procurer plaisir et instruction, à former son cœur et à orner son esprit, mademoiselle Ulliac Trémadeure occupe certainement l'une des premières places. Une morale pure, une raison éclairée, brillent dans tous ses ouvrages; mais ce qui surtout la distingue d'une manière toute particulière, c'est la modestie et la simplicité qui s'unissent chez elle à un talent très remarquable. Jamais de prétentieuses préfaces, de pédantesques programmes, jamais de ces phrases ronflantes si communes de nos jours parmi nos femmes de lettres, qui ne savent écrire une page sans parler de mission, de régénération sociale, etc.

« La femme, providence terrestre du foyer domestique, en devient le fléau du moment qu'elle livre son âme à l'amour de la renommée, » telle est la pensée qui domine chez mademoiselle Ulliac, et il y a quelque courage à l'exprimer. En notre époque de mensonge, il faut du cœur et de l'âme pour se déclarer fidèle disciple de la vérité; et, au milieu du ridicule fracas avec lequel on encense d'impudiques idoles, en présence des innombrables sophismes sur lesquels on édifie les plus absurdes et les plus monstrueuses théories d'émancipation de la femme, de nouveau système social, etc., honneur au noble et ferme caractère qui méprise les clameurs de la foule et se renferme dans le sanctuaire sacré de la famille, cette ancre de salut de la société, qui peut seule lui offrir repos et consolation après les révolutions politiques ou religieuses dont le monde est depuis si long-temps tourmenté.

Dans *Emilie*, mademoiselle Ulliac a voulu combattre la funeste influence des folles idées du jour, enfantées par les Saint-Simoniens, et recueillies après le décès de ceux-ci par une foule toujours prête à exploiter les systèmes les plus faux et les plus insoutenables, influence plus générale qu'on ne le pense, qui se glisse dans la plupart des pensionnats et donne à l'éducation des jeunes filles la direction la plus dangereuse. Si les théories saint-simoniennes n'ont pas trouvé d'écho en ce qui concerne la participation de la femme au pouvoir civil et politique, il n'en est pas de même pour ce qui touche le développement des facultés intellectuelles. On a généralement accueilli avec un engouement peu raisonné la pensée de l'émancipation de la femme sous ce rapport, et former des femmes de lettres est devenu le but de maints efforts jusque là trop mal dirigés pour pouvoir en faire de bonnes mères de famille.

Emilie est engagée à embrasser cette périlleuse carrière par une dame qui s'intéresse à elle, et qui pense y voir le moyen le plus certain d'assurer à cette jeune fille un avenir heureux, et de lui fournir les ressources nécessaires pour soutenir son grand-père et sa vieille cousine, les seuls parents qui lui restent avec son frère qui est à l'armée. Le grand-père ne consent pas sans peine à livrer sa petite-fille à tous les écueils de la carrière des lettres ; mais aucun autre état ne pouvait promettre des chances aussi belles de réussite, et l'amour-propre paternel, flatté de l'espoir de voir Emilie se faire un nom célèbre, acheva bientôt de combattre toutes les objections.

La jeune fille débuta donc en essayant ses forces comme traductrice. Animée de l'ardeur la plus vive, heureuse de songer qu'elle allait pouvoir enfin procurer quelque aisance aux siens, elle eut bientôt terminé une traduction. Son grand-père en revit le style, et il ne manqua plus qu'un éditeur pour la publier. Alors commencèrent les tribulations du métier, les désappointements d'auteur. La plupart des libraires, peu capables d'apprécier le mérite d'un ouvrage, spéculent plutôt sur les chances qu'offre un nom déjà connu du public, et ne se soucient guère d'encourager les débutans. Emilie essuie donc plusieurs refus cruels à la fois pour son amour-propre et pour son cœur, car les lettres lui semblaient une ressource certaine contre la misère. Cependant, grâce à la recommandation de sa protectrice, elle finit par trouver un éditeur qui lui donne 300 francs de son manuscrit ; et, dans sa joie d'avoir obtenu une pareille somme du premier produit de son travail, elle oublie toutes les peines qu'il a fallu pour cela, et sent revivre toutes ses brillantes espérances. Le livre s'imprime sans qu'elle songe seulement à en revoir les épreuves ; il paraît enfin, et c'est un grand jour de fête pour Emilie, pour son grand-père et sa vieille cousine, lorsqu'on leur apporte les exemplaires qui leur appartiennent. Mais le plaisir est quelque peu empoisonné par la découverte d'une foule de fautes d'impression qui défigurent le style. Vient ensuite la critique qui est toujours une rude épreuve pour l'écrivain; puis le livre, à peine annoncé par les journaux, qui n'ouvrent leurs colonnes qu'aux sollicitations de la camaraderie ou à l'éclat de beaux deniers comptants, se vend fort peu, et lorsqu'une nouvelle traduction est prête, la pauvre Emilie ne peut trouver à la placer qu'aux plus dures conditions. Elle se voit obligée de consentir à faire passer son travail pour celui d'un autre, ou du moins à se cacher sous des initiales qui puissent faire supposer un nom plus connu que le sien. Devant ses tristes réalités, les illusions passent vite. Aussi Emilie éprouva-t-elle un complet découragement; elle renonça même

tout-à-fait à écrire pendant quelque temps. Mais le travail avait développé chez elle des facultés qui demandaient à s'exercer, et, malgré sa résolution de déposer la plume, elle la reprit bientôt pour se livrer entièrement à ses propres inspirations. Cette nouvelle tentative fut plus heureuse. Quelques amis s'intéressèrent à elle; on la produisit dans le monde, et bientôt sa réputation s'établit, son nom devint célèbre. Alors la scène changea; les trompettes de la renommée n'eurent plus pour elle que des paroles flatteuses; elle devint l'auteur à la mode, et se vit comme telle recherchée de tous, entourée d'hommages et d'adulations.

C'est bien là l'histoire de la plupart de ces brillantes renommées de salon que le monde élève et rabaisse tour à tour suivant ses caprices. Si mademoiselle Ulliac a oublié quelques traits dans ce tableau, c'est qu'il ne convenait peut-être pas de les mettre sous les yeux de la jeunesse. Mais il est facile d'y suppléer. A côté des peines sans nombre, des humiliations, des désappointements, dont les abords de la carrière des lettres sont toujours semés, la femme surtout y rencontre encore maints écueils plus dangereux. A combien d'intrigues l'exposent sa jeunesse, sa pauvreté, ses talens, ses succès eux-mêmes! Dans ces salons où brille sa gloire, elle trouvera des périls sans nombre. Il faut acheter à tout prix les bonnes grâces des journalistes; il faut hanter la société des gens de lettres, société souvent assez immorale, composée de femmes plus que légères, d'hommes sans principes. Si nous voulions descendre dans les détails de cette existence dont l'éclat est si séduisant, nous aurions bien d'autres misères à dévoiler, mais nous préférons continuer l'analyse du charmant ouvrage qui nous occupe.

Emilie, au milieu de ses triomphes, éprouve parfois des dégoûts profonds quand elle voit l'intrigue rivaliser avec le talent, s'élever même au-dessus de lui avec le secours de l'envie et de la jalousie, ses dignes auxiliaires. C'est dans un de ces momens d'abattement qu'elle consent à donner sa main à un homme riche et probe qui la lui demande, et met pour condition à son mariage l'abandon de ses travaux de plume; car il est persuadé que la vie agitée de l'écrivain ne peut convenablement s'allier avec les devoirs de la mère de famille. Emilie, tout entière à sa nouvelle position, tient d'abord parole, se renferme dans son intérieur, et, si elle écrit encore, n'écrit que pour elle. La lutte qu'elle soutient entre ses penchants et son devoir est parfaitement bien décrite. Rien de plus vrai et de plus naturel que ces rechutes fréquentes de la pauvre Emilie, qui cherche vainement à étouffer l'inspiration, à refouler ses pensées, à enchaîner son imagination. Les souvenirs de ces succès enivrants, de ces applaudissements dont le passé

ornait sa vie, viennent encore résonner à ses oreilles, et, faible femme, elle succombe et sacrifie le bonheur domestique à la gloire. Dès lors plus de tranquillité, plus de paix intérieure pour elle ; son mari, son enfant lui deviennent presque étrangers ; c'est dans le tourbillon du monde qu'elle va cueillir les palmes qu'il faut à sa vaniteuse ambition. Voilà donc une vie gâtée par les succès littéraires ! Et, si la carrière des lettres embrassée par nécessité ne produit trop souvent que de tels résultats, combien est fausse la direction imprimée aujourd'hui à l'éducation des filles, combien est dangereuse la pensée de classer l'état d'écrivain parmi ceux qui offrent les meilleures chances à l'avenir des jeunes personnes pauvres et intelligentes !

Mais faut-il donc renoncer à cultiver les facultés intellectuelles dont tant de femmes sont douées ? Non sans doute ; tout ce que la nature place en nous est bon à cultiver ; mais, à côté de ces facultés, elle a placé aussi chez la femme des devoirs plus précieux et plus importants encore qui doivent marcher avant tout. Les lettres sont un noble délassement qui élève l'âme et qui dans l'occasion peut devenir une ressource fort utile, mais elles ne doivent jamais être l'objet d'une vaine gloire. Concluons donc avec mademoiselle Ulliac Trémadeure que la gloire mondaine est incompatible avec les devoirs d'une mère de famille ; que la vie agitée de l'écrivain à la mode tue le bonheur domestique, et que, si le génie se rencontre dans une tête de jeune fille, c'est une raison de plus d'appliquer tous ses efforts, dans l'éducation, à lui faire estimer et chérir par-dessus tout les inaltérables jouissances de la vie de famille.

Il serait à souhaiter que la femme ne songeât à écrire pour le public, qu'à l'époque où ses enfants, élevés par ses soins, ne réclament plus tout son temps. Son talent y gagnerait plus de maturité, et le public trouverait certainement dans ses ouvrages une connaissance plus profonde du cœur humain, une expérience du monde qu'elle n'aurait du moins pas acquise aux dépens de sa modestie ou de son bonheur.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE, ETC.

ÉTUDES SUR L'ÉCONOMIE POLITIQUE, par *J.-C.-L. Simonde de Sismondi*. Paris, 1837, t. 1er, in-8°. 7 fr. 50 c.

Ce volume, qui fait suite aux *Études sociales* du même auteur, publiées en avril dernier, renferme divers fragments de

M. de Sismondi qui ont déjà paru dans des recueils périodiques, et qu'il rassemble aujourd'hui en corps d'ouvrage, soit pour les sauver de l'oubli, soit pour en former un tout qui offre l'exposé de ses doctrines et serve d'appui à son système. On demandera sans doute quelles sont ces doctrines, quel est ce système; mais il n'est pas très facile de répondre à une pareille question. En économie politique, comme en science sociale, M. de Sismondi paraît ne pas très bien savoir ce qu'il veut, ou du moins il ne l'expose point d'une manière claire et logique. Ce qui ressort le mieux de son Introduction, c'est qu'il s'est déclaré l'ennemi des machines, et que, voyant le paupérisme devenu l'objet de l'attention et des investigations d'un grand nombre d'économistes, il proclame le triomphe de ses idées à cet égard, puisque, dit-il, les machines n'ont fait qu'augmenter partout le nombre des pauvres. Mais il faudrait d'abord savoir si réellement, en proportion de l'accroissement des populations, le paupérisme a fait de grands progrès, ou bien si cette prétendue augmentation ne résulte pas seulement de ce que la science a, depuis peu, porté ses recherches vers cet objet, qui autrefois était tout-à-fait dédaigné. Ensuite, si ce mal est réel, est-ce bien l'introduction des machines qui l'a produit?

Or, sur le premier de ces deux points, M. de Sismondi nous apprend lui-même que, dans les siècles passés, l'homme du peuple, le prolétaire, le serf, en un mot la gent corvéable, taillable, etc., était considérée comme si peu importante dans un État, que personne ne songeait à s'en occuper, et que pas un seul écrivain ne nous a laissé sur elle des documents de quelque étendue. On ignore donc tout-à-fait quelle était sa condition, et les rares détails qu'on peut rencontrer à ce sujet dans de vieux chroniqueurs nous peignent tous des misères plus affreuses encore que celles qui tourmentent aujourd'hui nos classes pauvres. L'imprévoyance et le désordre, suites assez ordinaires d'une éducation mauvaise et d'une instruction négligée, sont, d'ailleurs, bien plus souvent que toute autre chose, les causes qui font la ruine et le malheur des ouvriers. Ces causes ont pu devenir plus intenses depuis l'introduction des machines, parce que, maintes jouissances étant mises ainsi à la portée d'un plus grand nombre, les tentations ont augmenté de même, et que, tandis qu'on discutait sur l'utilité ou le danger de ces machines, débat oiseux puisque leur établissement était un fait que nul ne pouvait empêcher de s'accomplir, personne n'a songé à préparer la classe ouvrière à la nouvelle carrière qui s'ouvrait pour elle. Les machines, affranchissant l'homme de ces travaux purement manuels qui le réduisaient en quelque sorte à l'état de la brute, lui laissent tout ce qui ressort du do-

maine de l'intelligence, et l'obligent ainsi à cultiver ses facultés intellectuelles. De cette manière, elles opèrent sur toutes les classes de la société ce que M. de Sismondi regarde mal à propos comme étant l'apanage d'une seule, en disant qu'il est bon qu'il y ait dans un Etat des gens riches qui n'aient rien à faire, afin que, dans leurs loisirs, ils puissent cultiver leur esprit, faire avancer les lettres et les arts, qui sans eux retomberaient bientôt dans la barbarie. Or, nous le demandons, fut-ce jamais la richesse oisive qui enfanta le génie? N'est-elle pas propre plutôt à le corrompre et à le perdre? Ces riches oisifs, qui n'ont rien à faire qu'à rechercher les moyens de dépenser des revenus qu'ils n'ont pas acquis, ne sont le plus souvent que de véritables fléaux pour les artistes et les écrivains, qu'ils forcent de comparaître à leur tribunal et de se soumettre aux capricieux jugements de la mode. M. de Sismondi s'extasie devant les palais des villes d'Italie, bâtis la plupart par des fabricants et des négociants à une époque où il n'existait pas encore de ces puissantes machines qu'il maudit, et habités aujourd'hui par d'autres industriels qui n'ont pas de quoi les meubler et les entretenir. Mais comment n'a-t-il pas justement vu dans ce contraste la condamnation du passé? Personne, sans doute, ne lui contestera que les corporations et les priviléges, en monopolisant les industries, ne favorisassent les gros bénéfices, et n'assurassent, par conséquent, la fortune de ceux assez heureux pour pouvoir s'y livrer; mais à côté des palais s'élevaient des chaumières en plus grand nombre encore sans doute. Et qui nous apprendra ce qu'elles étaient? Les murs des palais se taisent à cet égard, ou plutôt leur silence est un enseignement pour qui sait le comprendre. Le monopole de l'industrie amena celui de la richesse, qui ne tarda pas à engendrer celui du pouvoir, et la liberté fut bientôt étouffée; car au jour du danger il ne se trouva plus, d'un côté que des riches égoïstes, et de l'autre que des pauvres esclaves.

D'ailleurs que signifie cette guerre contre les machines, de la part d'un ami sincère de la liberté et de la civilisation? N'est-ce pas une étrange erreur que de persister ainsi à accuser les premiers et les plus féconds éléments de ces deux bienfaits? Sans machines, l'homme serait incapable de sortir de l'état de barbarie le plus complet; bien plus même, il ne pourrait soutenir long-temps sa misérable existence. Chaque pas qu'il fait dans la civilisation est marqué justement par l'invention d'une nouvelle machine; et qui pourrait tracer la limite où il doit s'arrêter, qui oserait prétendre interdire à l'homme tout nouveau progrès par le motif d'un malaise momentané, dont fut accompagnée toujours chaque conquête de son intelligence.

Ne nous laissons donc pas aller au découragement en présence d'obstacles qui existèrent jadis comme aujourd'hui ; prenons garde surtout de faire chorus avec ces partisans du passé, prêts à rappeler les ténèbres de l'ignorance pour exploiter paisiblement les peuples à leur profit. C'est à peine si la science de l'économie politique commence à se dégager des langes qui enchaînaient son enfance, et déjà vous voulez prononcer la condamnation de ses principes, qui n'ont pu encore obtenir nulle part une application complète, un entier développement. De tous côtés, la liberté du commerce, la liberté de l'industrie, sont entravées par mille dispositions malveillantes, par mille institutions ennemies, et vous les accusez d'impuissance pour le bonheur des hommes.

Ah ! ne désertez pas ainsi la sainte cause de l'humanité ! Ces accusations, qui vous sont arrachées par le spectacle des souffrances de la classe ouvrière, adressez-les plutôt à ces vieilles institutions d'un autre âge qui sont toutes empreintes de l'esprit de monopole et de privilége qui dominait le passé ; adressez-les plutôt à cet égoïsme corrupteur qui isole l'homme de la société et lui fait sacrifier sans cesse le bien du plus grand nombre à son intérêt particulier, à son ambition personnelle, à toutes les passions les plus mesquines, les moins nobles. Ne voyez-vous pas poindre à l'horizon l'aurore d'un meilleur avenir ? La propriété industrielle ne tend-elle pas, comme la propriété rurale, à se diviser ? La grandeur toujours plus gigantesque de ses opérations ne force-t-elle pas les hommes à se rapprocher, à s'unir pour être plus forts ? Si une fois l'esprit d'association s'empare des classes ouvrières, si, au lieu de le rendre dangereux à l'ordre public en le forçant à se cacher comme un crime, on lui laisse son libre développement, en cherchant seulement à le diriger sur la bonne voie, ne sera-t-il pas le régénérateur de la société, le souffle de vie qui doit ranimer ce corps languissant, le gage d'une prospérité future plus grande et plus générale qu'il n'en exista jamais dans le passé ? Sans doute l'égalité des biens est une folle utopie, mais ce n'en est pas une de demander une répartition plus rationnelle de la richesse, et par conséquent du bonheur, par une division plus juste et mieux proportionnée des charges, de cette part de sacrifices que chacun doit faire à l'état social. Ce n'en est pas une d'exiger l'égalité absolue devant la loi, et l'abolition complète de tout privilége tendant à favoriser une classe ou un individu de la société aux dépens des autres. Tant qu'on n'aura pas obtenu ces deux conditions essentielles de la vie sociale, on cherchera vainement des remèdes aux maux qui tourmentent la plupart des Etats.

Les bornes de cet article nous empêchent d'examiner en dé-

tail chacun des neuf essais qui composent ce volume. Nous nous contenterons d'en indiquer les titres :

1. *Balance des consommations avec les productions.*

2. *Du revenu social.*

3. *Quelle est la distribution de la richesse territoriale qui procure le plus de bonheur à la société?*

4. *De la condition des cultivateurs de race gaélique en Écosse, et de leur expulsion.*

5. *De la condition de cultivateurs irlandais, et des causes de leur détresse.*

6. *De la condition des cultivateurs en Toscane.*

Ces deux essais contiennent une foule de détails du plus haut intérêt, auxquels le talent de l'écrivain a su donner un vif attrait

7. *Des devoirs du souverain envers les cultivateurs irlandais, et des moyens de les tirer de leur détresse.*

8. *Des effets de l'esclavage sur la race humaine.*

Nous n'avons pas besoin de dire que M. de Sismondi se prononce contre l'esclavage avec toute la chaleur de son cœur généreux. Il expose avec beaucoup de force tous les résultats funestes qu'entraîne cette détestable institution; il en montre tous les dangers, non seulement pour les malheureux qui en sont victimes, mais pour les intérêts mêmes des maîtres qui emploient les esclaves, et pour la liberté du pays qui les tolère. « L'esclavage, dit-il, entraîne un pays libre vers le despotisme politique, et met dans un danger perpétuel l'indépendance des nations. »

9. *De la marche à suivre pour retirer les cultivateurs nègres de l'esclavage.*

Ce dernier essai renferme des vues pleines d'une vraie philanthropie, qui méritent de fixer l'attention des législateurs, et qui rencontreront sans doute de vives sympathies parmi tous les amis des lumières. Nous terminerons en nous associant aux vœux que forme l'auteur « pour que le plus grand crime que sanctionnent encore les lois des nations chrétiennes, et la plus grande erreur où les entraîne encore leur cupidité, soient repoussés d'un commun accord par elles; pour que la race d'hommes qu'elles ont le plus fait souffrir obtienne d'elle les dédommagements auxquels elle a droit, et soit ramenée par elles à l'intelligence, à la moralité et à la liberté; pour que la société humaine tout entière enfin s'occupe partout efficacement du bonheur de la classe d'hommes sur laquelle repose toute la société humaine, et pour que le cultivateur, quelle que soit la couleur de sa peau, trouve dans les mœurs, dans les lois, dans la sympathie de tous, une garantie de son aisance, de

son indépendance, de son avenir, dont il a été trop longtemps privé. »

DE LA POPULATION dans ses rapports avec la nature des gouvernements. Paris, 1837. 1 gros vol. in-8°. 5 fr.

Je ne saurais mieux qualifier cet ouvrage qu'en disant que c'est de l'économie politique à l'envers. L'auteur émet les plus étranges idées qu'il soit possible d'imaginer. Après avoir établi que tous les maux dont se plaignent les peuples viennent de l'accroissement continuel de la population, il prétend que cet accroissement lui-même est dû surtout à l'abandon des principes du pouvoir absolu, à l'établissement des gouvernements constitutionnels. Il prévoit que dans l'avenir la population croîtra toujours en Europe, et s'écrie avec une naïveté vraiment curieuse : Quel gouvernement pourra subsister au milieu de ces misérables? Déjà la Suisse lui sert d'exemple; selon lui, la patrie de Guillaume Tell n'est plus aujourd'hui qu'une caverne de brigands, et sous peu les puissances de l'Europe devront s'entendre pour anéantir ce repaire, dont l'existence ne saurait plus être tolérée. Quand on a l'audace d'écrire de telles paroles, il faudrait avoir aussi le courage de les signer et de vouer son nom au mépris de tous les hommes, de quelque parti qu'ils soient, qui ont dans le cœur quelque sentiment généreux, dans l'esprit quelque parcelle de justice et de raison.

Du reste, les étranges aberrations de l'auteur indiquent plutôt une tête un peu troublée qu'un caractère méchant. Il ne voit de salut pour l'humanité que dans le despotisme d'un seul, et regarde l'établissement du tutoiement entre le père et ses enfants dans les familles comme une des plus monstrueuses innovations de cette abominable philosophie moderne qui travaille à la ruine de la société. La division de la propriété lui paraît aussi la première cause de la misère des peuples. Enfin la Chine est son point favori de comparaison; il dit que l'Europe marche à grands pas vers l'état du céleste empire, et nous annonce que le pouvoir absolu viendra bientôt, il faut l'espérer, nous réunir tous en une vaste famille, dans laquelle les enfants seront les esclaves du père, et, sans doute, les pères ceux du roi, pour le plus grand bien de tous. O félicité parfaite !!!!

EST-IL PERMIS, en certaines circonstances, d'attenter à la vie du chef de l'État? Dialogue entre Jules-César et Cicéron, par *Émer de Vattel*. Paris, 1837. In-8°.

Ce dialogue, extrait des papiers d'Emer de Vattel, fait partie d'une nouvelle édition du Droit des gens de cet auteur, qui doit paraître sous peu. Les éditeurs ont jugé à propos de le publier d'abord séparément, car il leur a paru être en quelque sorte devenu un ouvrage de circonstance. C'est un morceau remarquable, dans lequel César demande à Ciceron quel bénéfice la république a retiré de sa mort, et celui-ci avoue qu'il s'était à tort réjoui, dans le premier moment, de l'acte de Brutus. Après quelques explications réciproques, tous deux s'accordent à reconnaître que l'assassinat ne saurait jamais être excusable; que dans aucun cas il ne cesse d'être un crime digne de la haine et de l'exécration du genre humain. Admettre que le chef d'un État, fût-il même un tyran, peut être en butte aux attaques de tous les mécontents, c'est remettre le sort de l'empire entre les mains du premier fanatique, et exposer la société à de continuels bouleversements. « Qu'un citoyen courageux prenne des mesures pour s'opposer aux fureurs d'un tyran, qu'il lève l'étendard contre lui: toute la nation pourra le seconder, si elle approuve l'entreprise; ou le réprimer, si elle est contente du gouvernement, ou si elle aime mieux supporter ses maux que de s'exposer aux dangers d'une révolution; elle décidera de son propre sort, ce qui est très juste. » Mais nul n'a le droit de se mettre au-dessus des lois, de se faire juge à la place de la nation, et il faut être insensé pour oser manifester une telle prétention.

Ces principes sont si simples et si évidents, qu'il a bien fallu toutes les passions de l'esprit de parti pour aveugler les hommes au point de les leur faire oublier.

CONSIDÉRATIONS SUR LA VIE DES PEUPLES, sur les institutions de leurs différents âges, et en particulier sur celles du peuple français à son entrée dans la carrière de la liberté, par *C.-H. Fèvre*. Paris, 1837. 1 vol. in-8°. 7 fr.

M. Fèvre a tracé un tableau rapide des diverses vicissitudes politiques des peuples, et particulièrement du peuple français. Il montre à toutes les époques les rois luttant contre les intérêts populaires, qui, une fois lancés dans la carrière, ne s'arrêtent plus, et marchent d'exigence en exigence. En vain la répression la plus violente est-elle opposée à cette démo-

cratie toujours croissante en nombre, en lumières, en influence; le torrent n'en suit pas moins son cours, entraînant avec lui les digues qu'on prétend opposer à ses débordements, qui n'en sont que plus terribles.

Chaque fois que les gouvernements, aveuglés par l'instinct de leur propre conservation et par la crainte assez juste de voir ébranler les antiques bases de la société, ont essayé de refouler l'élan des peuples, d'arrêter leur marche, ou même de les faire rétrograder, cette tentative a bientôt été suivie d'une réaction impétueuse qui a compromis beaucoup plus gravement l'existence de l'ordre social; car les passions se sont déchaînées avec une fureur qui menaçait de tout détruire, et ne s'apaisait qu'après avoir assouvi sa soif de vengeance.

Les sympathies de l'auteur sont toutes pour la liberté conciliée avec ces conditions d'ordre qui ne sauraient s'en séparer puisqu'elles en sont elles-mêmes un des premiers éléments, mais développée aussi largement que possible dans toutes ses sonséquences. La manière dont il juge Napoléon, son règne, ca gloire, est remarquable par la hardiesse et l'indépendance avec lesquelles il stigmatise les funestes actes de ce soldat ambitieux, qui, placé au premier rang pour assurer le triomphe de la liberté et le bonheur des peuples, ne comprit rien à ce rôle sublime, dédaigna cette noble tâche, et ne sut qu'ajouter un nom de plus à la liste de ces fléaux du monde qu'on appelle des conquérants.

SCIENCES ET ARTS.

COURS ÉLÉMENTAIRE D'ASTRONOMIE, à la portée de tous les lecteurs, par *Emmanuel de Veley*, professeur de mathématiques à Lausanne, etc. 3e édition. Lausanne, chez B. Corbaz; Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Ce. 1836. In-8°. Fig. 7 fr. 50 c.

Le succès soutenu de cet excellent ouvrage est la meilleure recommandation auprès du public. On manquait d'un livre élémentaire sur cette science si importante et si pleine d'attraits. Les abrégés qu'on avait étaient tous plus ou moins anciens, et en arrière des progrès que l'astronomie a faits depuis une trentaine d'années. M. de Veley a fort heureusement comblé cette lacune en publiant son cours, dont la clarté précieuse et la méthode remarquable font la meilleure intro-

duction à l'étude de la science des astres. S'écartant de la route suivie par ses devanciers, il fait accompagner chaque exposition de phénomène de son explication, autant du moins qu'on peut y arriver par des notions de mathématiques élémentaires. Cette méthode a l'avantage de ne jeter aucune obscurité dans l'esprit des élèves, de les accoutumer à se rendre compte des choses avant de les adopter, à soumettre les faits au criterium de la raison, et à se défier des apparences, souvent trompeuses. Elle doit aussi contribuer fortement à graver les leçons dans la mémoire, car rien n'apprend mieux une chose que sa démonstration mathématique.

Après les notions de géométrie, de trigonométrie et de dynamique indispensables pour l'intelligence de ce cours, l'auteur commence par examiner les premiers phénomènes célestes qui frappent nos regards et attirent notre attention. Ses premiers chapitres ont pour objets le mouvement diurne et la figure de la terre, le mouvement de la lune, ses phases, ses éclipses, ses taches, les mouvements réels ou apparents du soleil et des planètes. Puis il passe à la description des instruments nécessaires pour observer les phénomènes astronomiques, et entre dans de grands détails, soit sur leur fabrication, soit sur leur origine, soit sur leur usage et la manière la plus avantageuse de s'en servir. Viennent ensuite les latitudes et les longitudes pour la mesure du globe, les ascensions droites et les déclinaisons des astres, le calcul du temps vrai et du temps moyen, l'équatorial, le parallélisme et l'inclinaison de l'axe de la terre et les conséquences qui en résultent pour l'observation, la parallaxe annuelle et les lois de Klepper; parallaxes horizontales et de hauteur, passages de Vénus sur le soleil, distances des planètes, distances des étoiles fixes, dépression et étendue de l'horizon sensible; le système du monde, la gravitation universelle, la précession des équinoxes et la nutation, l'aberration, enfin les réfractions atmosphériques.

Ainsi se trouvent passés en revue tous les phénomènes qui constituent les éléments de l'astronomie; et, après avoir étudié ce cours on en sait assez, soit pour suivre avec intérêt la marche de la science, soit pour aller plus loin et pouvoir comprendre des livres plus savants si l'on veut se vouer à cette sublime étude.

Des additions de l'auteur et des notes diverses contiennent encore plusieurs morceaux intéressants, soit sur les étoiles fixes, le soleil, les planètes et leurs satellites, soit sur les comètes, sur les effets de la gravitation, le calendrier, les étoiles multiples, les nébuleuses, la formation des étoiles etc., etc.

Cet ouvrage rendra un grand service en contribuant à po-

pulariser l'étude du ciel, dont l'influence morale est certainement puissante et ne peut produire que les meilleurs résultats. « L'étude de l'astronomie, dit M. de Veley, agrandit les idées ; sans elle nous croyons que tous les corps célestes sont subordonnés à la terre : le soleil est fait pour nous éclairer, nous réchauffer, faire mûrir nos récoltes ; la lune et les étoiles sont destinées à embellir nos nuits et à nous récréer les yeux ; tout, dans l'univers, est fait pour l'homme. Mais quand nous savons que le globe terrestre a neuf mille lieues de tour, et que sa surface contient cinquante mille neuf cent vingt-sept millions d'hectares, nous commençons à trouver que l'homme occupe bien peu de place sur la terre. Et que devenons-nous à nos propres yeux quand nous apprenons que Jupiter, une de ces étoiles faites, disions-nous, pour nous réjouir la vue, est une espèce de terre douze à treize cents fois plus grosse que la nôtre ; que le soleil, placé à trente-quatre millions de lieues de nous, égale en volume plus d'un million de fois notre globe ; que toutes les étoiles sont des soleils, autour desquels circulent des corps opaques; et que le soleil n'est lui-même qu'une étoile !.... Quelle surprise n'éprouvons-nous pas quand nous sommes forcés de reconnaître que cette étoile que nous appelons le soleil est presque perdue dans le nombre infini des corps lumineux qui peuplent l'espace !.. . Car où sont les bornes de l'univers? Quelles sont les limites qui lui ont été assignées?... Voilà donc l'homme, qui naguère prenait follement *son horizon pour les bornes du monde,* le voilà déchu de la haute place qu'il croyait occuper dans la création. Voilà le globe même sur lequel il rampe réduit en quelque sorte au rang des infiniment petits.

« Mais ce qui doit relever l'homme à ses propres yeux, c'est cette intelligence qui constitue son essence proprement dite. C'est elle qui lui fait percer les profondeurs de l'espace, suivre les mouvements des corps célestes, apprécier leurs distances, leurs grosseurs, la quantité de matière qu'ils contiennent, le plus ou moins de poids des corps placés à leur surface. Cette intelligence, aidée du calcul, qui est aussi son œuvre, rétrograde dans les siècles écoulés pour y suivre les mouvements des corps célestes, et plonge dans les siècles à venir, pour mettre d'avance sous nos yeux et réaliser en quelque sorte les phénomènes que le ciel présentera un jour aux habitants de la terre. Nous avons ainsi une vue distincte des états passés et futurs de cet univers, ouvrage de la sagesse éternelle ; et la vue de ce sublime spectacle nous fait éprouver le plus noble des plaisirs réservés à la nature humaine. »

SANTÉ DES FEMMES, par le docteur *H. Chomet*. Paris, 1836. In-8° 5 fr.

Beaucoup de belles phrases, peu de bonne science; beaucoup de paroles, peu de faits; beaucoup de papier blanc, peu de texte; voilà le contenu de ce petit volume qui pourrait facilement se resserrer en une mince brochure de trois ou quatre feuilles au plus. C'est de la médecine littéraire ou bien de la littérature médicale, je ne sais laquelle des deux; mais le style de l'auteur se rapproche plus souvent de celui d'un Paul de Kock que de celui des maîtres de la science. Cela n'a pas empêché qu'on ne fît dans certaines feuilles l'éloge le plus pompeux de cet ouvrage, et bien des gens sans doute, se laissant encore séduire par ces annonces adroites, auront acheté ce livre, comptant y trouver un manuel d'hygiène rédigé de la manière la plus complète et d'après les meilleurs auteurs, ainsi que des conseils basés sur une expérience longue et éclairée. Au lieu de cela, M. Chomet laisse courir sa plume facile, mais très superficielle; il cède à la tentation de faire du style, et après avoir tracé quelques tableaux, dont les couleurs ne sont que trop vives, il se contente de donner quelques directions générales qui ne contiennent rien de nouveau, et n'offrent qu'une fort médiocre utilité. A la vérité, les personnes qui désirent en savoir davantage peuvent aller le trouver, car sa demeure se trouve indiquée sur le titre au-dessous de celle du libraire. Il arrive souvent que de semblables publications ne sont que des espèces de cartes d'adresse-prospectus, par lesquelles l'auteur cherche à attirer des clients; mais alors il nous semble qu'elles devraient se distribuer gratuitement. Du reste, comme nul n'est obligé d'acheter un livre, chaque auteur est bien le maître d'y mettre le prix qu'il veut; et l'on doit plutôt s'élever contre les journaux qui trompent souvent le public par des annonces pompeuses, qu'ils lui donnent pour des analyses raisonnées et impartiales. En agissant ainsi, non seulement ces feuilles manquent au véritable devoir de la critique, mais encore elles font le plus grand tort à l'auteur, qu'elles risquent de faire passer pour un charlatan, en donnant à ses ouvrages beaucoup plus d'importance qu'ils n'en ont réellement, et qu'il n'a prétendu y mettre lui-même.

PARIS.—Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET, rue Jacob, 30.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE

5e Année. — N° 2. — Février 1837.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

CENT FABLES NOUVELLES, en quatrains, par *C.-L. Mollevaut*, membre de l'Institut, etc. — Paris, 1836, chez l'auteur, rue St.-Dominique-St.-Germain, 99. 1 vol. in-18.

M. Mollevaut a en quelque sorte ressuscité l'apologue des anciens, dont le mérite gît surtout dans le laconisme de l'expression, joint à l'énergie et au tour ingénieux de la pensée morale. Dépouillé des ornemens qui donnent tant de charmes aux fables, et permettent au talent du poète de se déployer à son aise, l'apologue, véritable essence du genre, doit concentrer en fort peu de mots l'action et la morale. Un quatrain est la limite étroite que M. Mollevaut s'était assignée comme la plus propre à se graver dans la mémoire. Il a fallu resserrer en quatre vers le fait qui sert de démonstration et l'idée morale qui ressort de ce fait. C'est un véritable tour de force littéraire, dans lequel notre auteur a souvent obtenu le plus heureux succès. Après les vaines tentatives de tant d'écrivains pour se traîner sur les traces de Lafontaine, il était sage de chercher ainsi une autre voie, et le public accueillera sans doute le petit recueil de M. Mollevaut avec toute la faveur qu'il mérite. Cependant ses Apologues ne sont pas tous également remarquables. Quelques critiques peuvent être adressées à l'auteur; par exemple dans celui-ci :

Un visir fait abattre un chêne respecté.
« Tremble, dit le mourant. — Moi, trembler de ta haine!
Non, non. » Mais l'orgueilleux, bientôt décapité,
S'écrie : « O Mahomet! le billot est de chêne. »

La haine d'un arbre n'est pas une expression bien juste ni bien appliquée.

Dans cet autre :

Un faux jeton criait, en faisant du tapage :
« Tu n'as pas, or maudit, notre bruit enchanteur. »

L'or s'irrite, et répond : « Laisse ton bavardage :
Le bruit ne fait pas la valeur. »

L'idée est très-bonne sans doute, mais je crois l'exemple mal choisi, car l'or sonne mieux que le faux jeton. Mais laissons ces critiques de détail, et citons plutôt quelques-unes de ces petites fables qui resteront certainement comme des modèles du genre. Ces quatrains nous offrent des maximes morales de toute sorte, de sages leçons qui ont le double mérite d'être courtes et frappantes. Chacun y trouvera quelque vérité consolante, quelque salutaire avertissement, quelque piquante épigramme. Aux malheureux s'adresse celui-ci :

Le teint frais, le front haut, dame Prospérité
Insultait les pâleurs de l'humble Adversité ;
« Oui, l'on souffre avec moi, lui dit la vierge pure,
Mais je suis le creuset où la vertu s'épure. »

Voici pour les courtisans :

« Viens, criait la Faveur, ah! viens donc admirer!
Mon palais est de marbre, et l'or brille à la rampe.
— Mais la porte est bien basse, eh! comment donc entrer?
— Rampe. »

Et voici pour les rois :

Une brebis s'égare et fuit loin du hameau.
Le berger, la frappant, jure, crie et tempête ;
« Que ne me gardais-tu! lui dit la pauvre bête.
Princes, ne frappez point, gardez votre troupeau. »

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ce laconisme, avare de phrases et riche de pensées, doit nécessairement produire un heureux contraste au milieu de la littérature du jour, qui, dans la poésie surtout, se distingue par l'abondance des mots et la rareté des idées. Par exemple, le quatrain suivant n'exprime-t-il pas la noble ambition du génie en regard du calme de la vie paisible et retirée, mieux que ne le pourraient faire de longues et pompeuses périphrases?

Un fier ruisseau disait : « Point d'ancre ni de cable!
J'ignore la tempête, et porte des bateaux! »
La Mer répond au pauvre diable :
« Je connais la tempête, et porte des vaisseaux. »

Et cette même ambition ne trouve-t-elle pas ici une leçon aussi juste que bien dite?

Un vaisseau, chargé d'or, naviguait plein d'ardeur,
Et des flots et des vents affrontait la menace;
Un écueil, à fleur d'eau, le heurte et le fracasse :
Il se nommait, dit-on, l'écueil de la Faveur.

L'ÉCHO DU PANORAMA DES LANGUES, dans le système d'unité linguistique; par *A. Latouche*. Tome Ier, 1re livraison. — Paris, 1836, chez l'auteur, rue Clément, 4. — Le Panorama paraîtra le 1er de chaque mois. Prix : 14 fr. pour l'année.

Ce journal est destiné à faire connaître et à propager un nouveau système sur l'origine des langues, leur rapport et leur enseignement. L'auteur admet comme langue primitive, ou du moins comme la plus ancienne qu'on connaisse, l'hébreu, dont il fait ressortir les analogies avec le grec, le latin, le français, l'allemand, l'anglais, etc. En étudiant ces diverses formes du langage, M. Latouche croit avoir découvert la chaîne qui les unit tous, la clé des sons par lesquels l'homme a dû, dès les premiers temps, exprimer ses sensasions d'abord, ensuite ses pensées.

« Le langage est un, partout : la vue de l'objet sous telle ou telle face, le choix et le changement des lettres homophoniques, le renversement ou la transposition des sons qui constituent un mot, font seuls la différence des langues. »

Tel est le principe sur lequel repose la méthode de l'auteur, et d'ingénieux exemples viennent à l'appui de sa théorie. Il nous montre les consonnes q, r, n, servant à exprimer le mot corne dans sept langues différentes; il cite vingt mots de divers langages dans lesquels les consonnes bl, pl, fl, vl, expriment une idée de faiblesse, de langueur, de lâcheté; et passe ainsi en revue les principales combinaisons de lettres qui peuvent lui servir à asseoir sa méthode. En présence de ces singuliers résultats, il a conçu la pensée d'une classification des langues par leurs racines, divisée en ordres, familles, genres et espèces, comme celles dont on se sert en histoire naturelle. Cette classification des racines est un essai fort curieux, qui mérite certainement de fixer l'attention de tous les amateurs de linguistique, car pour peu qu'il fût possible de lui donner une base sûre, de bien marquer ses divisions et de perfectionner son ensemble, on ne saurait nier les immenses bienfaits qu'en retirerait l'étude des langues.

M. Latouche range toutes les racines du langage sous quatre ordres. Le premier est celui *des liquides* R, L, qui ren-

ferme neuf familles; le second, celui *des dentales* S, T, D, Z, en compte sept; le troisième, *des labiales* M, B, P, PH, en contient cinq; le quatrième, *des gutturales* G, Q, C, K, en a sept.

Cette classification est, dans ce premier numéro de l'*Echo*, appliquée à l'hébreu, dont l'enseignement doit, suivant l'auteur, précéder celui de toute autre langue. Mais on comprend facilement que le système une fois établi, les autres langues viendraient se groupper d'elles-mêmes autour de cette première, et que le chemin serait tout tracé pour descendre de l'une à l'autre. Cette idée est grande et féconde; on sent qu'elle doit se rapprocher de la vérité, et que les organes de la voix étant partout les mêmes chez l'homme, il doit nécessairement exister en effet des rapports généraux entre les sons divers que leur ont fait produire sous différens climats des passions qui sont aussi partout à peu près les mêmes. Mais on arriverait à un résultat plus facile et plus complet peut-être, en faisant porter de pareilles recherches sur plusieurs langues antiques qui sont regardées comme primitives, et qui, du moins plus rapprochées de la première origine du langage, peuvent fournir sur sa formation des données beaucoup plus certaines que nos langues modernes compliquées, polies et toujours plus éloignées de la nature. Le sanskrit, le chinois, l'arabe, l'hébreu, demandent à être étudiés et comparés avec soin pour confirmer les théories de M. Latouche; mais en attendant on ne peut que lui savoir gré des efforts qu'il fait pour perfectionner l'étude des langues, si riche en résultats utiles pour l'avancement de la civililation.

HISTOIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE, par *Jean de Muller, R. Gloutz-Blotzheim* et *J.-J. Hottinger;* trad. de l'allemand avec des notes nouvelles, et continuée jusqu'à nos jours par MM. *Ch. Monnard* et *L. Vulliemin.*— Paris, 1837, chez Th. Ballimore, rue Hautefeuille, 20; Genève, chez Ab. Cherbuliez et comp^e^. Tom. 1er. 1 vol. in-8, 7 fr.

L'ouvrage complet formera 16 volumes.

Ce premier volume renferme les origines de la nation suisse et les commencemens de son histoire jusqu'à l'an 1218. C'est un tableau rapide du pays, de sa configuration géographique, des premiers habitans qui en défrichèrent le sol et s'y établirent à demeure fixe, des immigrations successives qui peuplèrent toutes les vallées des Alpes, des guerres qui les désolèrent à diverses reprises, et des institutions qui y prirent naissance sous les différentes dominations par lesquelles la Suisse passa avant d'arriver à une existence indépendante. La forme fédérative paraît être en quelque sorte inhérente au

sol de l'Helvétie, car dans les temps les plus reculés dont on ait conservé quelque souvenir, on trouve ses citoyens unis par ce lien bienfaisant. « Les Helvétiens étaient un peuple paisible, endurci par son climat et son genre de vie, courageux néanmoins, et qu'on appelait riche, parce que les torrens alpestres charient quelques paillettes d'or. Ils apprirent à écrire l'alphabet grec. Divisés en quatre cantons, ils formaient une confédération. Ils jouirent en paix de la liberté, jusqu'à ce qu'une nation étrangère divisa les confédérés en excitant chez quelques-uns le désir de plus grandes richesses. »

La guerre contre les Romains entraîna les Helvétiens dans une longue série de maux et de calamités. Ils subirent le joug de Rome et furent en butte à toutes les exactions qui pesaient sur les provinces du grand empire. Cependant, sous le règne de Flavius Vespasien, l'Helvétie put respirer et voir de meilleurs jours: une longue paix répandit ses bienfaits sur le pays.

« L'industrie humaine pénétra dans les Alpes, et observa les » arbres, les plantes, les oiseaux indigènes, les poissons de leurs » lacs, la froide demeure des lièvres blancs, les cavernes des » marmottes, les diverses espèces de marbre, les forteresses » naturelles des chamois et des bouquetins, les grottes des » cristaux, où l'on admirait un morceau de cinquante livres » autant qu'aujourd'hui une masse de sept quintaux. Les » vaches alpestres devinrent l'objet d'un commerce productif: » quoique petites et maigres, elles étaient excellentes pour le » travail, et abondantes en lait. Les fromages des Alpes ac- » quirent de la célébrité. On fit des essais d'agriculture; on » perfectionna la charrue; le vignoble de la Rhétie rivalisa » avec les coteaux de Falerne : en général, les Helvétiens » honoraient singulièrement le dieu du vin, et conservaient » ses dons, sinon dans des caves, du moins dans des tonnes. » Ils rendaient un culte au soleil, qu'ils nommaient Bélin, le » dieu invincible, et à sa sœur, la déesse de la lune, Isis; ils » honoraient les sylphes protecteurs et les dieux mânes. Les » règles de leur sagesse pratique semblent tracées dans ces » pensées d'une épitaphe : *Ils ont vécu comme nous, nous mour-* » *rons comme eux ; ainsi s'écoule la vie : Passant, songe à toi.* » » On les couchait dans leurs tombeaux avec leurs épées et » quelque argent, tournés vers le lever du soleil, principe de » la résurrection de la nature. »

Les invasions des barbares replongèrent l'Helvétie dans une nouvelle série de désastres. Elle ne fut pas plus que les autres contrées de l'Europe exempte de toutes les misères qui suivirent le passage des Huns et de tant d'autres peuplades de

l'Orient. Plus tard elle se trouva sous la domination des Bourguignons et des Ostrogoths, puis sous celle des rois francs jusqu'à l'époque du démembrement de la monarchie Carlovingienne. Elle fit encore partie du nouveau royaume de Bourgogne qui se forma alors, et passa avec lui sous la domination des Empereurs, puis sous la juridiction des ducs de Zæringen, qui gouvernaient la Bourgogne et les évêchés de Lausanne, Genève et Sion pour l'Empire. Cela dura ainsi jusqu'en 1218. Alors seulement pour la première fois on entendit parler des hommes libres des Waldstetten, qui, depuis la victoire de César, avaient pendant 1300 ans vécu ignorés, oubliés et heureux au milieu de leurs montagnes. Une querelle avec un couvent voisin, au sujet de pâturages que les moines prétendaient s'approprier, mit pour la première fois en évidence ces paysans simples, mais probes et courageux, qui se sont toujours distingués par leur amour pour l'indépendance et pour leurs antiques institutions. L'abbé d'Einsilden voulut forcer les pâtres de Schwitz à céder à ses injustes prétentions; il les cita devant la diète de l'Empereur et les fit condamner à renoncer aux pâturages en litige, sous peine d'être mis au ban de l'Empire.

Alors les paysans dirent : « Si l'Empereur veut, à notre préjudice et au mépris du souvenir de nos pères, donner nos Alpes à d'injustes moines, la protection de l'Empire nous est inutile; à l'avenir nous nous protégerons nous-mêmes de nos bras. » Par là, ils tombèrent dans la disgrâce de l'Empereur, et furent mis au ban; Hermann, évêque de Constance, les excommunia. Mais eux renoncèrent à la protection de l'Empire; Uri et Unterwalden les imitèrent. Ils ne craignaient ni l'Empereur ni l'excommunication ; ils ne pouvaient se figurer que la défense d'une cause juste fût un péché devant Dieu. Ils firent le commerce avec Lucerne et Zurich, où, conformément aux libertés municipales, le marché était aussi ouvert à des excommuniés; ils obligèrent leurs prêtres à célébrer le service religieux, et firent paître leurs troupeaux sans aide et sans crainte. »

Ainsi débute cette histoire, si riche en nobles actes et en grandes leçons. On attendra avec impatience les autres volumes, car l'intérêt ira toujours croissant, et aujourd'hui plus que jamais peut-être l'histoire des républiques a besoin d'être étudiée pour vaincre bien des résistances, détruire bien des préjugés. Les extraits que j'ai donnés offrent un échantillon de la manière dont la traduction est écrite. Elle a le rare mérite d'une grande fidélité unie à une allure franche et nullement gênée. M. Monnard a voulu conserver autant que possible le tour de phrase concis et vigoureux de Muller. Autant que

le génie différent des deux langues le permettait, il a cherché à rendre les beautés originales du style allemand. Quelques personnes lui reprocheront peut-être d'avoir parfois sacrifié l'élégance à cette ambition; mais, d'un autre côté, l'histoire toute républicaine des pâtres suisses ne comporte guère le langage policé des salons; à des caractères énergiques il faut des traits énergiquement tracés et c'eût été défigurer Muller que de noyer son beau style dans la périphrase française.

HISTOIRE DES FLAMANDS du Haut-Pont et de Lyzel.— Iles flottantes. Portus Itius. — Histoire des abayes de Watten et de Clairmarais etc.; par *H. Piers*, bibliothécaire à Saint-Omer. — Saint-Omer, 1836. In-8, 3 fr.

Ce volume renferme de consciencieuses recherches historiques qui ne manquent pas d'intérêt, quoique les sujets sur lesquels elles roulent soient bien restreints. La ville de Saint-Omer, ses faubourgs et ses environs sont explorés par M. Piers avec une persévérante patience. Il paraît en posséder d'une manière complète les antiques annales et tous les souvenirs qui se rattachent à leurs vieux monumens. On retrouve avec plaisir ces vestiges de mœurs et d'usages anciens que la centralisation toujours croissante efface insensiblement dans toutes les provinces du royaume de France. Ils offrent une teinte d'originalité et de naïveté qui tranche d'une manière fort piquante avec l'uniformité monotone et souvent prétentieuse des mœurs actuelles. Sous ce rapport, l'*Histoire des Flamands du Haut-Pont et de Lyzel* renferme des détails très-curieux. Les habitans de ces deux faubourgs ont conservé une physionomie tout-à-fait particulière, et quoique les progrès de la civilisation aient sans doute exercé sur eux une salutaire influence en faisant disparaître tout ce qui tenait à la barbarie des âges précédens, ils les ont cependant laissés dans bien des choses tels qu'ils étaient il y a 60 ou 80 ans. M. Piers rend hommage à la pureté et à la simplicité de leurs mœurs, à leur courageux dévouement, et à leur parfaite probité. Maintes anecdotes pleines d'intérêt nous font connaître des traits de leur caractère dignes d'être enregistrés dans les fastes de l'humanité, et nous racontent des coutumes et des jeux dont on ne trouve des traces nulle autre part.

A la suite de cette histoire vient une notice sur Saint-Momelin et sur la destruction des mémoires de Jacques II, perte due aux frayeurs exagérées d'une femme, sous le règne de la Terreur; puis une histoire de Watten, lieu mémorable où s'é-

leva jadis une forteresse romaine, et qui fut le théâtre d'événemens militaires assez importans à diverses époques; une petite histoire de Ruminghem, autre village qui joua aussi un rôle dans les faits des siècles passés; une description des îles flottantes, ces phénomènes naturels dont on ne trouvera bientôt plus de vestiges que dans les livres; une histoire de l'abbaye de Clairmarais, et enfin une notice sur le séjour de saint Thomas de Cantorbéry dans la Morinie.

Ces fragmens historiques non-seulement peuvent contribuer à éclaircir quelques points douteux, à rétablir quelques faits obscurs, oubliés, ou mal connus; mais encore ils sont un excellent moyen de ranimer et d'entretenir les sentimens patriotiques si nécessaires à la conservation des États. En cultivant ainsi chez l'homme l'amour et le respect pour les lieux qui l'ont vu naître on l'attache à la forme politique qui lui en garantit la paisible jouissance.

HISTOIRE DE LA GUERRE DE MÉHÉMET-ALI CONTRE LA PORTE OTTOMANE, en Syrie et en Asie-Mineure; 1831-1833; ouvrage enrichi de cartes, de plans et de documens officiels; par MM. *de Cadalvène* et *E. Barrault.* — Paris, chez Arthus Bertrand. 1837. 1 gros vol. in-8, cartes, 10 fr.

LA TURQUIE, ses ressources, son organisation municipale, son commerce, suivis de considérations sur l'état du commerce anglais dans le Levant, par *D. Urquhart*, secrétaire d'ambassade à Constantinople, trad. de l'Anglais par X. Raymond; ouvrage précédé d'une introduction par M. G.-D. E., ex-membre du bureau d'économie politique à Athènes. — Paris, chez Arthus-Bertrand. 1836. 2 vol. in-8 ornés d'une carte, 16 fr.

La question turque a passé des journaux dans les livres, et depuis quelque temps les publications abondent sur ce sujet important. L'Orient est plus que jamais visité par les voyageurs européens; la Turquie et l'Égypte sont surtout le but de leurs excursions, et ces contrées, toujours mieux connues, sont décrites avec les plus grands détails. Le mouvement de réforme qui s'opère au milieu d'elles et qui tend à les rapprocher de la civilisation européenne, est surtout l'objet des investigations les plus nombreuses. On suit avec un vif intérêt ses moindres pas; et avec cette ardeur impatiente qui emporte toujours l'homme vers les âges futurs, chacun veut devancer l'avenir, deviner ses mystères et prédire les conséquences d'événemens encore à peine accomplis.

Les deux ouvrages que nous annonçons nous paraissent fort remarquables par les nombreux détails qu'ils renferment soit sur l'administration de l'Égypte et de la Turquie, soit sur les

mœurs des deux peuples et l'influence exercée par les innovations de Mahmoud et de Méhémet-Ali. La guerre de ces deux rivaux, entre eux, a déjà montré la supériorité incontestable de la nouvelle discipline et de la nouvelle organisation sur les vieilles routines de l'empire turc. La marche triomphale d'Ibrahim jusqu'aux portes de Constantinople a prouvé que le nombre n'était plus la meilleure garantie de la victoire. Les Arabes éloignés de leur patrie, déjà fatigués par des marches longues et pénibles, mais soumis à la discipline européenne, commandés par des chefs habiles, ont mis deux fois en complète déroute l'armée ottomane beaucoup plus nombreuse et défendant ses foyers contre l'invasion ; car on était alors généralement persuadé que le pacha d'Egypte ne s'arrêterait pas en si beau chemin, et n'hésiterait pas à quitter Alexandrie pour Constantinople. Le récit de MM. Cadalvène et Barrault est fort animé et rempli de l'intérêt le plus piquant. Quoiqu'ils n'aient point fait partie de l'expédition égyptienne, ils ont parcouru tous les mêmes lieux et on recueilli une foule de faits de la bouche même de gens qui prirent une part plus ou moins active à cette campagne. A l'aide des documens qu'ils sont parvenus ainsi à rassembler, ils ont tracé une relation assez suivie et détaillée, dans laquelle ils ont semé une foule de traits qui peignent fort bien les mœurs encore barbares des populations de l'Orient, et forment un singulier contraste avec les institutions que leurs souverains empruntent à notre vieille civilisation.

De son côté, M. Urquhart, dans son livre intitulé : *La Turquie,* nous offre un tableau fort curieux de l'état actuel de l'empire ottoman. Il raconte brièvement l'histoire des réformes opérées par Mahmoud, les résistances qu'elles ont éprouvées, et les succès que le sultan est parvenu à obtenir par sa persévérante fermeté. Tout ce qu'il rapporte de la législation turque et de ses institutions municipales, est d'autant plus intéressant qu'en général on en sait fort peu de chose, et qu'on y trouve une raison d'espérer que les tentatives de civilisation porteront fruit dans cette belle contrée et ne tarderont pas à en faire un pays heureux et florissant. Après avoir d'abord repoussé comme des sacriléges les innovations du sultan, les Turcs ont fini par céder à la fortune de celui-ci, et par y voir un arrêt de cette fatalité à laquelle ils se soumettent toujours avec la plus complète résignation. Il est vrai que si la volonté puissante qui les a ainsi domptés vient à s'éteindre, on peut redouter de les voir retomber dans tous les excès de leur vieille barbarie ; car les innombrables abus de la tyrannique oppression, qui a si long-temps pesé sur la Turquie, sont encore debout. Pour vaincre les résis-

tances religieuses et populaires, Mahmoud a été forcé de ménager les pachas et les grands, dont l'appui lui était nécessaire. Il faut maintenant qu'il ait le temps et la force de détruire toutes ces petites puissances absolues qui rayonnent autour du maître, le circonviennent et perpétuent dans tout l'empire ce monstreux arbitraire avec lequel tout progrès est frappé de mort. Il faut qu'il ait le temps et la force de porter hardiment la réforme dans tous les détails d'une administration essentiellement vicieuse. C'est la partie la plus difficile de sa tâche, et celle dont dépend la durée de son œuvre, qui sans cela mourra probablement avec lui. M. Urquhart et l'auteur de l'introduction qui précède son ouvrage, semblent ne pas douter du succès et prédisent à l'empire ottoman une ère de gloire et de prospérité sans exemple. Mais c'est une hypothèse encore très-hasardée, et qui se fonde en partie sur la prédilection assez marquée que ces messieurs semblent avoir pour les Turcs. Au reste, sans partager toutes leurs espérances, on ne peut qu'en souhaiter vivement l'accomplissement. Ce serait bien la meilleure solution de la question turque.

RÉCITS DE L'HISTOIRE DES PEUPLES ANCIENS, faits aux jeunes enfans, par *G. Hesse*. 1 vol. in-18, 75 c.

MANUEL DE CHRONOLOGIE universelle, publié par *L.-A. Sédillot*, professeur d'histoire au collége royal de Saint-Louis, nouvelle édition revue et augmentée. 1 vol. in-18, 2 fr. 50 c. — Paris, 1836, chez *E. Ducrocq;* Genève, chez Ab. Cherbuliez et comp^e^.

Les peuples anciens, dont l'histoire fait le sujet des récits contenus dans le premier de ces deux petits volumes, sont : les Egyptiens, les Assyriens, les Lydiens, les Phéniciens, les Syriens, les Perses, les Macédoniens, les Carthaginois, les Chinois, les Indiens et les Scythes. L'auteur, par la clarté de sa narration et la simplicité de son style, sait très-bien intéresser les jeunes enfans auxquels sa collection est destinée. Pas une expression nouvelle ne se rencontre sans être aussitôt expliquée, en sorte que les enfans y puiseront non-seulement la connaissance des principaux faits historiques, mais encore celle d'une foule de mots qui leur rendront facile plus tard l'intelligence de tout livre d'histoire. Sans sortir des limites étroites qu'il s'est assignées, M. Hesse a su éviter la sécheresse; il parle aux enfans le langage qui leur convient, et ses explications pleines de clarté sont rédigées en général de manière à instruire sans fatiguer, et à se graver promptement dans la mémoire, à l'aide surtout des exercices qui se trou-

vent à la fin de chaque article. Nous relèverons seulement la singulière acception qu'il donne au mot *anarchie*, en disant *qu'on appelle ainsi la situation d'un pays sans maître légitime*. Cette phrase renferme deux idées fausses, du moins pour la France. La première, c'est qu'un roi est *le maître* du pays sur lequel il règne; la seconde, c'est que ce roi doit absolument être *légitime*. Ce ne sont pas là les principes du gouvernement constitutionnel, et même dans la monarchie absolue, si l'on voulait s'y tenir à la lettre, on tomberait dans l'absurde; car il faudrait appeler aussi une cruelle anarchie tout le règne de Napoléon, ce qui serait exactement le contraire de la vérité, puisque jamais le pouvoir ne fut plus concentré et plus un qu'à cette époque. L'Académie, dans son dernier dictionnaire, définit l'anarchie comme « l'état d'un » peuple qui n'a plus ni chef, ni autorité à laquelle on » obéisse, ni lois auxquelles on soit soumis. »

— Le *Manuel chronologique* de M. Sédillot est un petit livre bien fait et destiné à rendre de grands services aux écoliers en leur épargnant des recherches longues et difficiles. Outre les tables de tous les chefs des Etats, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, avec l'indication des faits les plus saillans et des principales époques de l'histoire, il renferme un petit dictionnaire des noms de tous les hommes célèbres, avant et après Jésus-Christ, avec l'indication de leur patrie, du genre dans lequel ils se sont fait remarquer, la date de leur naissance et celle de leur mort. Mais pourquoi, dans un manuel de chronologie universelle, la Suisse est-elle tout-à-fait oubliée? C'est une omission à réparer dans une nouvelle édition; car si la république helvétique n'a pas une liste de princes à présenter, son histoire fournit une série d'événemens remarquables, qui n'occupent certainement pas la dernière place dans les fastes de l'Europe; elle offre de grands exemples, de nobles vertus, de beaux caractères, et peut prétendre à occuper un rang distingué dans le tableau des progrès de la civilisation.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES DE FALAISE, année 1835. — Falaise, 1836, chez Brée l'aîné, et Paris, chez Lance, rue du Bouloy, 7. 1 vol. in-8, 5 fr.

Une description des Algues des environs de Falaise, par MM. de Brébisson et Godey; une note sur les truffes, par M. de Brébisson; quelques observations ornithologiques de M. de La Fresnaye; un tableau des hauteurs barométriques des principaux points du Calvados, par M. Bunel, et un rap-

port sur l'établissement romain de Jort, par M. Galeron; voilà ce qui compose la partie scientifique de ces mémoires. Le reste est consacré à la littérature, et l'on y trouve une anecdote sur Nicolas Poussin, par M. de Lottin Laval; le château de Falaise, par M. Julien Travers, et une épisode du siége du Mont-Saint-Michel, par M. Ephrem Honel; ces trois fragmens sont d'un intérêt assez vif et d'un style agréable. Vient ensuite Sélim III, tragédie en cinq actes, par M. Pierre David. La tentative de réforme dont Sélim succomba victime, et qui est aujourd'hui si heureusement continuée par Mahmoud, fait le sujet de cette pièce écrite froidement, en vers quelquefois assez rudes ou du moins peu poétiques. L'auteur a cherché à peindre les mœurs turques, mais son style manque d'originalité et d'énergie. Les amateurs de poésie trouveront plus de plaisir à parcourir les divers morceaux qui terminent le volume, parmi lesquels ceux de M. Wains-Desfontaines, J. Travers, V. E. Pillet se distinguent d'une manière fort remarquable. Je citerai entre autres la pièce suivante du premier de ces trois auteurs :

Où vas-tu, nacelle rapide?
Où vas-tu, sans voile et sans guide?
Réponds!.... mais tu ne le sais pas;
L'onde t'entraîne.... et toi, tu suis le cours de l'onde.
Ainsi l'homme, entraîné sur l'Océan du monde,
Ignore le but de ses pas.

Où va-t-il? — Où vas-tu? — Demandez au rivage
Où va le flot qui, chaque jour,
Vient se briser contre la plage
Et s'en éloigne sans retour?.....
Demandez au bosquet.... Demandez à la plaine
Où va la fleur que l'ouragan entraîne,
Où va la feuille, alors que l'aquilon
Courbant le front des bois sous sa bruyante haleine,
L'abat, et puis l'emporte à travers le vallon.

Pour toi, nacelle fugitive,
L'ancre pourrait encore, en dépit des autans,
Soudain t'enchaîner à la rive
Et te fixer sur ces flots inconstans;
Mais nous, pauvres nochers, quand la vague en furie
Nous emporte,... c'est pour toujours!
De notre esquif, sur la mer de la vie,
Quelle ancre tutélaire arrêterait le cours?

Rien n'arrête l'homme qui passe;
Une voix lui dit : Marche... et lui, va son chemin

Et sa fuite ici-bas laisse encor moins de trace
Que la barque qui fuit n'en laisse à la surface
Du flot qui l'emporte en son sein!

Où va-t-il?.... Où vas-tu?.... Réponds, pauvre nacelle!
Réponds!.... Mais déjà sur les eaux
Tu fuis sans écouter ma voix qui te rappelle.....
A demain!.... Sur ces bords, au rendez-vous fidèle,
Je reviendrai te demander aux flots.
Je reviendrai,.... mais de ma voix plaintive
Demain, la mort peut-être aura glacé les cris!....
Demain, nacelle fugitive,
Peut-être l'algue de la rive
Couvrira-t-elle mes débris!

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

LA BIBLE, traduction nouvelle avec l'hébreu en regard, avec les points-voyelles et les accens toniques, et des notes philologiques, géographiques et littéraires, par *S. Cahen*. Tome VIII, contenant les livres des Rois; prix : 6 fr., chez l'auteur, à Paris, Vieille-rue-du Temple, 78; et chez Cherbuliez, libraire, rue St.-André-des-Arts, 68.

Nous avons déjà eu occasion de faire connaître le travail de M. Cahen; et le jugement que nous en avons porté a été confirmé. Des préjugés défavorables avaient accueilli cet ouvrage; mais les continuels efforts du nouveau traducteur, à améliorer son travail, à rendre les notes de plus en plus instructives et curieuses et surtout sa persévérance à avancer toujours, toutes ces causes réunies ont affaibli bien des préjugés, et il n'y a qu'une voix maintenant sur l'utilté et l'opportunité de cette remarquable production.

Dorénavant si l'on veut connaître où en sont les travaux bibliques en Allemagne, quelle est sur tel passage difficile l'opinion des rabbins du moyen-âge et celle des hébraïsans, parmi les Israélites modernes, on n'a qu'à lire la Bible de M. Cahen qui résume tous ces travaux; et, certes, c'est un un service important rendu aux étudians français et aux hommes qui ont plus de désir de s'instruire que de loisir pour le satisfaire; c'est un service important, disons-nous, que leur rend M. Cahen, que de leur épargner, ce qui est encore plus précieux que l'argent, le temps.

ANTONIO GIOVIANI, par Mme *Nanine Souvestre*. — Brest, 1836. 2 vol. in-12, fig., 6 fr.

« L'habitude de céder à ses désirs, prise dès l'enfance, est » la source de presque toutes nos fautes. Le premier et le plus » important emploi que l'enfant doive faire de sa volonté est » donc contre lui-même. » Telle est la vérité morale développée dans ce charmant conte qui, écrit avec un talent fort remarquable, sera lu, je crois, par les parens avec autant de plaisir que par les enfans. La scène est Naples; l'époque, le règne de Murat. Antonio est un petit paysan, gardeur de chèvres, rempli d'intelligence et de gentillesse. Malheureusement deux vilains défauts gâtent son caractère. C'est une faiblesse très-grande qui le porte à céder à tous ses désirs, à satisfaire toutes ses fantaisies, et une habitude du mensonge dont il use sans ménagement pour pallier ses sottises. Un écureuil appartenant à un voisin, avait séduit Antonio par la vivacité et l'amabilité de ses petites manières. Chaque fois qu'en allant conduire ses chèvres au pâturage, il passait devant la boutique du propriétaire de ce joli petit animal, il éprouvait une forte tentation de se l'approprier. Enfin la violence de ce désir devint telle, qu'Antonio succomba, et, profitant de l'absence du maître, il grimpa un jour jusqu'a la fenêtre sur laquelle était la cage et s'empara de l'écureuil. C'était un vol, mais l'enfant, tout entier à la joie de posséder enfin ce qu'il avait convoité si longtemps, ne songea à l'énormité de sa faute que pour en détourner de lui les fâcheuses conséquences par le mensonge. Une fable fut bientôt imaginée pour expliquer comment cet écureuil se trouvait entre ses mains. Il l'avait pris dans la forêt voisine, et ce n'était même qu'après être resté à l'affût pendant plusieurs heures qu'il avait réussi à s'en emparer. Mais il se trouve que le jour où il disait avoir fait cette belle chasse, un assassinat se commettait à l'endroit même où il prétendait s'être caché pour guetter l'écureuil. Le cadavre d'un officier français avait été trouvé dans une clairière de la forêt voisine. Antonio fut donc appelé comme témoin; car il devait nécessairement avoir vu ce qui s'était passé, si réellement il avait bien été ce jour-là, dans la forêt, à l'affût pendant plusieurs heures. Notre petit menteur est d'abord effrayé à l'idée des suites qu'entraîne après lui son premier mensonge; mais son amour propre recule devant un désaveu, et le désir de voir Naples, où on le conduira sans doute pour déposer devant le tribunal, le pousse à broder une nouvelle fable encore plus coupable que l'autre, puisqu'elle compromet l'existence d'un homme. En effet, les dé-

tails circonstanciés inventés par Antonio, donnent une grande force à son témoignage, et lorsqu'on lui demande le signalement de l'assassin, il désigne celui d'un homme qu'il a rencontré dans la forêt, et qui s'est adressé à lui pour demander son chemin. Or, cet homme qu'il fait ainsi condamner à mort par ses mensonges se trouve être le bienfaiteur de sa mère, et quand le malheureux Antonio le découvre, il se sent frappé d'un coup terrible, saisi d'un affreux désespoir. Voilà donc où l'a conduit la déplorable faiblesse avec laquelle il avait cédé d'abord à ses désirs en s'emparant d'un écureuil qui ne lui appartenait point! Quelle suite de mensonges accumulés pour cacher une première faute! Quel terrible exemple des écueils contre lesquels on va se heurter, dès qu'on s'écarte du droit chemin, dès qu'on abandonne un instant la franchise et la probité!

Antonio est anéanti par la pensée que sa fausse déposition va coûter la vie à son bienfaiteur. Une fièvre violente s'empare du pauvre enfant. Heureusement, à cet âge, la nature forte et vigoureuse, reprend bientôt le dessus. Le remords développe subitement en lui une énergie et une résolution dignes d'un homme fait. Il a commis une grande faute, un crime même : car c'en est un que le faux témoignage; eh bien, pendant qu'il en est temps encore, il réparera cette faute, il sauvera l'existence qu'il a compromise, et donnera sa propre vie plutôt que de laisser mettre à mort un innocent, qui n'a contre lui d'autre charge que son accusation menteuse.

Ce changement produit dans le caractère d'Antonio, est plein de vérité et de naturel, quelque prompt qu'il puisse paraître, car il est de ces positions qui, par l'impression puissante qu'elles produisent, font passer presqu'instantanément l'enfance à l'âge viril. Il est d'ailleurs peint avec une simplicité qui frappe d'autant plus, que l'auteur se borne à raconter sans déclamations ni phrases, et sait jeter sur tout son récit une teinte de profonde sensibilité qui émeut vivement parce qu'elle vient du cœur. Avec quel intérêt ne s'attache-t-on pas alors à toutes les démarches de ce méchant enfant, qu'on ne regardait naguères qu'avec un sentiment de peine et de répugnance! Avec quelle anxiété ne le suit-on pas chez chacun des juges auxquels il court faire l'aveu de sa fourberie? Et combien ne sent-on pas son cœur serré lorsqu'on le voit repoussé par le plus grand nombre sans avoir pu se faire entendre, honteusement chassé par le président du tribunal, qui refuse d'ajouter foi à sa nouvelle version.

Mais un recours en grâce auprès du roi lui reste encore. C'est le dernier moyen qui puisse sauver le bienfaiteur de sa mère. Il part aussitôt pour aller implorer la clémence de

Murat; il parvient à pénétrer jusque chez la reine; il lui fait en sanglottant le récit de ses détestables mensonges; il l'intéresse par son désespoir. Mais le roi refuse de faire grâce; la seule concession qu'on obtienne de lui, c'est que l'on pourra essayer de faire évader le condamné. Cette idée remplit Antonio de joie, et la reine charge un agent dévoué et sûr de cette mission dangereuse. Celui-ci se sert d'Antonio pour exécuter son projet, et l'enfant rachète son crime par le zèle chaleureux et l'admirable dévouement avec lesquels il parvient à remplir sa tâche, à soustraire à l'échafaud cette tête innocente qu'il avait risqué d'y faire rouler, pour n'avoir pas su se passer d'un écureuil qui excitait sa convoitise.

Une sèche analyse ne peut pas dire tous les détails gracieux de cette jolie composition; elle ne saurait donner qu'une idée assez imparfaite de la manière dont l'auteur a envisagé son sujet, et nous conseillons à nos lecteurs de ne pas s'en tenir là. Ils trouveront dans Antonio Giovanni, non-seulement un bon livre d'éducation, mais un excellent ouvrage de littérature. Une seule chose m'a paru mériter peut-être quelque critique. C'est l'intérêt trop vif qu'inspire Antonio repentant, l'héroïsme trop séduisant qu'il déploie.

J'ai toujours trouvé quelque danger à ces peintures si attrayantes de pécheurs repentans. Elles enthousiasment la jeunesse, et n'est-il pas à craindre que, pour avoir l'occasion d'un semblable héroïsme, elle ne soit parfois tentée d'imiter d'abord les fautes afin de pouvoir ensuite les réparer?

LE SPECTACLE DE LA NATURE ET DE L'INDUSTRIE HUMAINE, ou les chefs-d'œuvre de Dieu et des hommes, répandus sur la surface de la terre; par *Ch. Delattre*. — Paris, 1837. 2 vol. in-12 avec 10 gravures, prix : 7 fr.; par la poste, 9 fr. : chez Mlle Désirée Eymery, éditeur de la Bibliothèque d'éducation, quai Voltaire, 15, à l'entresol.

Ce livre est de ceux qu'on place le plus volontiers entre les mains des enfans, car il est destiné à éveiller en eux les sentimens les plus nobles et les plus purs, à élever leur âme par la contemplation des œuvres de la nature, et à leur faire admirer la puissance du Créateur dans le génie de l'homme et dans les prodiges de l'industrie humaine.

Le premier volume, qui traite des *Œuvres de Dieu*, renferme un cours de sciences naturelles et d'explication des phénomènes les plus curieux, mis à la portée des enfans. La clarté brille dans ce petit exposé, écrit d'un style animé et coloré. Mais cependant il ne s'adresse qu'aux jeunes gens

de 12 à 15 ans, car des enfans moins avancés ne seraient guère en état de le comprendre.

Apres avoir retracé rapidement l'histoire de la création et des révolutions du globe, d'après les livres saints et les découvertes modernes de la science, M. Delattre passe en revue les diverses parties de la terre, et décrit toutes les particularités remarquables que présente chaque contrée. Les merveilles naturelles de tous les climats, les principales beautés des trois règnes de la nature, sont offertes à l'admiration de la jeunesse; on lui fait ainsi parcourir les montagnes, et leurs glaciers et leurs volcans, les vallées et leur riche végétation; on la transporte tour-à-tour au milieu des glaces éternelles du pôle, et sous les rayons brûlans du soleil de l'équateur; on lui montre partout les productions de la nature, parfaitement adaptées au climat qu'elles sont destinées à habiter, et on lui inspire par là une profonde vénération pour la sagesse et la puissance du Créateur. Des considérations morales, fort bien déduites du sujet, font ressortir les divers rapports qui lient entre eux les différens phénomènes naturels, et conduisent à former d'ingénieuses hypothèses sur le but de la création.

Le second volume contient une esquisse de l'histoire de l'art et de l'industrie, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. C'est un tableau du développement successif de l'esprit humain aux diverses époques de l'histoire. Les grands monumens de l'architecture de tous les peuples y trouvent leur place, et leur description est accompagnée de données historiques et de détails de mœurs du plus grand intérêt. Les prodiges du commerce antique, qui avait fondé au milieu des déserts de l'Asie des villes, des palais, et ceux de l'industrie moderne, qui semble promettre un si brillant avenir à la civilisation, sont également présentés de la manière la plus propre à exciter la curiosité et à fixer l'attention des jeunes gens. L'industrie humaine et ses bienfaisans travaux méritent bien mieux que la guerre et ses désastreuses conquêtes d'être offerte à l'admiration de nos enfans. Rien n'est plus contraire à l'esprit de notre époque que cette brillante auréole de gloire dont on entoure le front des grands guerriers, dans la plupart des livres destinés à la jeunesse. La défense de la patrie peut seule légitimer la guerre qui, sans cela, n'est que le meurtre et le pillage exécutés sur une grande échelle. Les plus fameux conquérans furent des fléaux pour l'humanité, tandis que chaque découverte de la science, chaque progrès de l'industrie, ont augmenté la somme des jouissances, ont amélioré d'une manière réelle et durable la condition de toutes les classes de la société.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE D'ÉDUCATION.

CONTES AUX JEUNES NATURALISTES, par Mlle *Ulliac-Trémadeure*. 1 vol. in-12, fig. 3 fr. 50 c.— **RÉCRÉATIONS MORALES**, par Mme *Guizot*. 1 vol. in-12. fig. 3 fr. 50 c. — **THÉATRE DES MARIONNETTES**, par Mme *Laure Bernard*. 1 vol. in-12, fig. 3 fr. 50 c. — Paris, 1837, chez Didier; Genève, chez Ab. Cherbuliez et comp^e.

Dans les *Contes aux jeunes Naturalistes,* mademoiselle Ulliac a fort bien réussi à mêler d'intéressantes notions d'histoire naturelle à des récits amusans, de manière à présenter la science sous la forme la moins sévère, et à offrir en même temps l'application en maintes circonstances de la vie, d'une foule de connaissances qui, ainsi apprises, s'oublient beaucoup moins. Les animaux domestiques, leurs mœurs, leur usage, forment le sujet de ce volume, qui sera suivi, il faut l'espérer, de plusieurs autres; car l'histoire naturelle est un champ fécond où l'on peut faire d'abondantes récoltes sans craindre de l'épuiser. Les trois premiers contes de cette jolie série, sont : *Manette ou la Vache noire*, *Pyramide ou le Cheval du lancier,* et *Jacquot ou la Basse-cour de ma grand'tante.* L'auteur se plaît à faire ressortir l'instinct admirable qui sert de guide aux animaux, et qui, développé par l'éducation et les soins affectueux de l'homme, produit souvent des résultats fort curieux. *Pyramide* surtout est un petit récit du plus grand intérêt, très-bien fait sous tous les rapports. Mademoiselle Ulliac a rendu avec beaucoup de vérité cette intimité qui s'établit entre le soldat et son cheval lorsqu'ils ont long-temps vécu ensemble dans les camps, courant les mêmes dangers, supportant les mêmes privations, éprouvant en quelque sorte l'un et l'autre les mêmes peines et les mêmes misères. L'esquisse du vieux militaire est tracée avec un naturel parfait; on s'attache volontiers à lui, on suit avec intérêt tous les épisodes de sa narration lorsqu'il raconte ses campagnes, et plus d'une fois on verse une larme sur ses infortunes si peu méritées, on éprouve une vive sympathie pour les élans de son cœur généreux, comme pour les sages raisonnemens de son excellent bon sens. Et ce vieux cheval arabe qui a suivi son maître depuis les Pyramides et a partagé pendant vingt ans toutes les vicissitudes de son existence errante; avec quel intérêt ne lit-on pas tous les détails qui nous peignent si bien son caractère intelligent, ce mélange de fierté naturelle et de docilité acquise, son attachement pour le lancier qui le traite en enfant chéri, et ne saurait avoir un plaisir sans le partager avec Pyramide. En vérité, ce conte trouvera une foule de lecteurs, jeunes ou vieux, et je suis bien persuadé surtout qu'il séduira tous les

petits garçons. Pyramide et son lancier ne tarderont pas à obtenir un succès tout populaire dans les pensions et les colléges.

— Les *Récréations morales* de madame Guizot offrent un choix de contes charmans pour la jeunesse, qui ne pourra y puiser que les meilleurs principes et y rencontrer des exemples excellens à suivre. Madame Guizot sait admirablement bien faire des applications claires et faciles à saisir, de manière à présenter aux enfans des leçons morales qui les intéressent vivement et dont ils peuvent cependant fort bien comprendre la portée. C'est donc avec un vif plaisir qu'on verra multiplier les éditions des livres qu'a laissés cette femme si remarquable, et l'on saura gré à l'éditeur de les mettre ainsi à la portée de toutes les bourses, car jusqu'à présent leur prix élevé avait restreint leur succès et leur heureuse influence dans des limites assez étroites. M. Didier a fort bien compris que de semblables ouvrages sont destinés à devenir tout-à-fait populaires, et à remplacer ceux qui depuis long-temps composaient la bibliothèque des enfans et qui ne sont plus du tout en harmonie avec les principes de l'éducation actuelle. Aussi, non-seulement il en a considérablement diminué les prix en adoptant un format plus compacte, quoique très-élégant, mais encore il publie tous ces contes en volumes in-18, qui se vendent séparément à très-bon marché. Il fait de même pour ceux de mademoiselle Ulliac Trémadeure, en sorte que ces charmantes et utiles productions ne tarderont pas à se répandre dans toutes les classes de la société, où elles ne peuvent que produire le plus grand bien. L'éducation prise ainsi au sérieux et dirigée vers le but du perfectionnement moral est certainement la véritable route qui conduit un peuple à la liberté et au bonheur.

— Le *Théâtre des marionnettes* fait, il faut le dire, une assez triste figure à côté des deux volumes précédens. Nous aurions mieux aimé ne pas le voir paraître dans la *Bibliothèque d'éducation;* non pas que nous voulions rejeter ce genre d'amusement qui est sans doute fort innocent, et peut encore servir à fixer l'attention des enfans et à leur offrir d'utiles leçons; mais madame Laure Bernard nous a paru n'avoir pas su employer ce moyen d'une manière très-convenable. Ses petites scènes renferment plus de prétention dramatique qu'il n'en faut pour un tel objet. Elle semble chercher plus à frapper par du pathos ou de la charge, qu'à instruire en se faisant comprendre. Elle suit l'ornière tracée par Séraphin, et c'est justement ce qu'il faudrait éviter. Aussi conseillerons-nous aux personnes qui désireraient procurer à leurs enfans le plaisir des marionnettes, de prendre plutôt pour répertoire de leur théâtre, les œuvres de madame Guizot, de mademoiselle Ulliac, et de dialoguer quelques-uns de ces jolis contes qui

font toujours éprouver aux enfans un plaisir nouveau, parce que tout y est vrai, naturel, parce qu'ils s'y reconnaissent eux et leurs compagnons de jeux ou d'études, parce qu'enfin la morale y est si bien alliée au sujet, à l'action, qu'il est impossible qu'elle échappe à leur jeune intelligence.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

LES CLASSES OUVRIÈRES; moyens d'améliorer leur sort sous le rapport du bien-être matériel et du perfectionnement moral; par *Émile Bères;* ouvrage couronné par l'Académie française, par la Société de la morale chrétienne et par celle d'agriculture, sciences et arts de Macon. — Paris, chez Charpentier. 1836. 1 vol. in-8. 7 fr.

Venir en aide aux classes ouvrières, soulager leurs souffrances, assurer leur avenir sans avoir recours aux institutions de bienfaisance, voilà le noble but auquel M. Emile Bères a consacré son talent et sa plume. Dès les premières pages de son livre, il se déclare franchement l'adversaire des sociétés de charité et des hôpitaux. Les unes humilient le pauvre, détruisent en lui le sentiment de l'honneur et lui offrent trop souvent un oreiller de paresse sur lequel il s'endort dans l'oisiveté et la misère; les autres peuvent de plus contribuer à affaiblir les liens de famille ou d'amitié en leur ôtant les occasions de se développer, de faire acte de dévoûment et de puiser une nouvelle vie dans ces épreuves salutaires. De semblables principes étonneront par leur hardiesse, mais leur vérité se fera jour petit à petit, et finira par luire aux yeux de tous.

Le malaise des classes ouvrières est un fait incontestable; il est tellement évident chez toutes les nations européennes; il s'est manifesté avec tant d'énergie à chaque occasion de révolte ou de désordre, que personne ne saurait songer à le nier. C'est donc plutôt sur la cause du mal que la discussion a roulé entre les divers écrivains qui ont abordé cette grande question. L'introduction des machines dans l'industrie et leur emploi toujours plus étendu, a été surtout accusée par la plupart; d'autres ont prétendu qu'une longue paix favorisait trop l'accroissement de la population; d'autres enfin ont crié haro sur les progrès de la civilisation elle-même qui, disent-ils, ont semé l'ambition et le goût du luxe dans toutes les classes. Tandis qu'on débattait ainsi, s'attaquant à des faits sur l'accomplissement desquels nous ne pouvons exercer pres-

qu'aucune influence, le mal n'a fait qu'empirer sans qu'on y ait porté le moindre soulagement.

M. Emile Bères n'a point suivi la même route; ces causes qu'on allait chercher si loin, il a cru les trouver tout près de lui, il les a découvertes dans l'examen attentif de ce qui se passe chaque jour dans les petits détails de la vie ordinaire. Est-il surprenant que l'ouvrier soit misérable, lorsque de son modique salaire, qui constitue tout son avoir, les impôts lui ravissent la meilleure part; lorsqu'il ne peut boire un verre de vin, consommer une livre de viande ou une once de sel, sans payer au fisc le quart, le tiers ou la moitié de la valeur de l'objet? Doit-on s'étonner si des maladies viennent l'épuiser et lui ôter tout moyen d'existence, lorsqu'on le voit ainsi forcé de se priver souvent d'une nourriture que rendent nécessaire à sa santé les travaux pénibles auxquels il se livre, ou bien exposé à toutes les fraudes dangereuses que l'avidité inspire aux débitans de produits grevés par l'octroi? Enfin est-il surprenant qu'il soit malheureux, quand, après avoir fait si peu pour lui procurer une bonne éducation, une instruction convenable, on l'exploite comme un esclave qu'on n'a pas acheté et qu'on remplacera facilement, on l'accable de travail et l'on marchande son salaire sans lui permettre même d'en discuter les conditions! Paria de la société qui n'a pour lui que peines, fatigues, puis mépris ou pitié humiliante, parce qu'il travaille de ses mains à la nourrir ou à la vêtir, l'ouvrier ne peut qu'être souvent porté à se révolter contre elle, à enfreindre ses lois, ou à chercher dans un stupide abrutissement l'oubli de maux qu'il ne peut éviter. La société peut être juste suivant ses lois, quand elle le punit ou l'abandonne, mais elle n'est certainement pas équitable, car elle a entre les mains les moyens de détruire le mal dans sa racine, et il ne lui manque que la volonté de le faire. Suivons M. Bères dans l'exposé de ces moyens, qui nous offriront le plan le plus judicieux d'une régénération complète et efficace de la classe ouvrière, l'espoir le mieux fondé d'une prospérité future, où les biens et les charges de la société, plus également répartis, effaceront petit à petit ces contrastes si révoltans qu'offrent de nos jours les chaumières misérables de nos pauvres laborieux et honnêtes, à côté des palais somptueux de tant de riches oisifs et corrompus.

L'autorité aura d'abord maintes mesures à prendre pour contribuer à cette œuvre utile. C'est à elle à donner l'exemple. Elle est une, et par conséquent peut agir avec bien plus de facilité et de promptitude; son influence d'ailleurs déterminera bientôt le mouvement. Qu'elle avise donc sans retard aux ressources à créer pour remplacer les impôts qui frap-

pent sur les besoins de première nécessité. Elle les trouvera bien vîte, si elle veut les chercher dans des modifications économiques à apporter aux diverses branches de l'Administration.

Outre cela, il faudrait une surveillance rigoureuse sur la vente et la préparation des substances alimentaires, car c'est une condition nécessaire de la santé publique. Il faudrait surtout une activité plus grande dans l'exécution des mesures destinées à assainir les quartiers insalubres des villes manufacturières. L'entassement des ouvriers et de leurs familles dans des rues sales et étroites, où l'air circule à peine, est une des principales causes des maladies qui les assaillent. Il serait bon également, de surveiller plus qu'on ne le fait l'exercice de certaines professions dangereuses pour la santé des ouvriers. Des établissemens d'alimentation économique, par le moyen de la gélatine par exemple, et des institutions financières dans l'intérêt des classes ouvrières, devraient aussi être fortement encouragées par le gouvernement, car ce serait le plus sûr moyen de soulager et de préserver en même temps.

M. Bères voudrait de plus, qu'on excitât le zèle des ouvriers par des récompenses convenablement distribuées, par des distinctions honorables, par une protection toute paternelle et par l'assurance de trouver dans sa vieillesse un asile contre les infirmités, des invalides gagnés par lui à aussi juste titre certainement que par les soldats, et d'une manière plus utile au pays.

Les chefs d'industrie, propriétaires et maîtres exercent sur les ouvriers une influence directe, qui a les conséquences les plus importantes pour leur sort. Ils peuvent contribuer puissamment à leur amélioration et à leur bonheur, soit en apportant plus de justice dans la fixation des salaires, et dans celle des heures de travail, soit en surveillant avec sollicitude la conduite des ouvriers et en introduisant de bons réglemens dans les fabriques. Il faut que les relations de chefs à ouvriers prennent un caractère de bienveillance et d'égalité, plus prononcé et perdent toujours davantage ce qu'elles peuvent avoir conservé de commun avec celles qui existent de maîtres à esclaves.

Enfin les ouvriers eux-mêmes doivent faciliter l'œuvre en remplissant leurs devoirs avec assiduité, et en observant certaines règles d'ordre et d'hygiène, auxquels ils ne sont que trop enclins à se soustraire. Le choix des vêtemens, les soins du corps, l'attention d'assortir autant que possible le choix d'un métier aux dispositions du corps, sont autant de précautions propres à conserver la santé. En réfléchissant un

peu, ils comprendront aussi combien il leur est nuisible de fêter le lundi, de fréquenter les foires et les marchés, de chômer les jours de fêtes supprimées.

A côté de ces considérations intéressantes sur les améliorations dont est susceptible l'état matériel des classes ouvrières, la troisième partie de ce volume en contient d'autres d'un ordre plus relevé, sur les moyens de travailler à leur perfectionnement moral. Depuis quelques années, on a généralement compris les bienfaits de l'instruction pour toutes les classes de la société; mais on n'a fait encore que bien peu de chose, car il ne suffit pas d'enseigner à lire, à écrire, à compter; il faudrait encore chercher à inculquer dans le cœur des principes solides, des règles de conduite pour toute la vie; il faudrait procurer aux ouvriers des lectures utiles, morales et capables en même temps de les intéresser. C'est une littérature populaire à créer, car il n'existe que bien peu de livres encore qui remplissent ce but; la plupart de ceux qu'on a faits jusqu'ici ont le grand défaut d'être écrits par des auteurs qui connaissaient fort peu le public auquel ils s'adressaient; d'être rédigés pour des lecteurs déjà instruits, tandis qu'il faudrait les mettre à la portée de gens qui ont tout à apprendre, et ne possèdent même pas cette foule de notions que la conversation habituelle de leurs parens rend familières aux enfans des classes aisées. Des bibliothèques à l'usage des ouvriers seraient un excellent moyen de leur offrir des distractions honorables, de les détourner des excès qu'entraîne trop souvent le défaut de jouissances intellectuelles. Dans ce même but, des fêtes populaires organisées sur un plan sage et libéral pourraient produire un vrai bien. Le grand jour de la place publique est plus favorable aux bonnes mœurs et aux bonnes pensées, que l'atmosphère chaude et épaisse du cabaret. La Suisse offre à cet égard d'heureux exemples à imiter.

Les salles d'asile, les écoles industrielles offriront également des ressources efficaces pour contribuer à l'œuvre de régénération morale. M. Emile Bères termine en donnant un excellent modèle de leçons de morale populaire. Ce morceau intitulé : *Entretiens d'un maître d'école sur les vices et les vertus des classes ouvrières,* demanderait à être imprimé à part et répandu en grand nombre dans le public, car il contient d'excellens conseils présentés avec la plus grande simplicité. A la fin du volume se trouvent divers documens, modèles de règlemens, de livrets, décrets et lois les plus nécessaires aux ouvriers.

La distinction accordée à ce livre par l'Académie Française et par deux sociétés particulières sera vivement approuvée, car

on ne peut qu'applaudir à la philanthropie éclairée qui préside à tous les détails de ces utiles recherches. Mais il ne suffit pas non plus de décerner des prix à de semblables travaux ; c'est ne faire que la moitié de ce qu'on doit. Il faut appliquer à la pratique ces excellentes théories, et ne pas attendre pour la réparer que la maison tombe, car on pourrait bien périr enseveli sous ses ruines. Les académies instituées pour apprécier les travaux des savans et des moralistes, n'ont-elles pas le droit d'exiger que l'Administration écoute leurs jugemens et en profite ?

SCIENCES ET ARTS.

NOUVEAU SYSTÈME DE PHYSIOLOGIE VÉGÉTALE et de botanique, fondé sur les méthodes d'observation qui ont été dévelopées dans le nouveau système de chimie organique, accompagné d'un atlas de 60 planches d'analyses dessinées d'après nature et gravées en taille douce; par *F.-V. Raspail.* — Paris, 1837. 2 vol. in-8 et atlas, 30 fr.

L'observation, trop souvent négligée par les faiseurs de systèmes et de nomenclatures, l'observation est la base sur laquelle reposent tous les travaux de M. Raspail. C'est avec le microscope qu'il interroge la nature et cherche à sonder ses mystères, en découvrant son action dans les plus petites parcelles de matière organisée. Cette sage direction donne une grande importance à ses paroles et ne permet pas qu'on rejette sans examen les idées neuves qu'il émet, quoiqu'elles puissent paraître bien hardies, et soient sans doute entre-mêlées de plus d'une erreur. Dans une série de théorèmes qui s'enchaînent les uns aux autres, il suit pas à pas tous les phénomènes de la végétation en essayant d'expliquer leurs causes et leurs effets. Il trace ainsi l'histoire de tous les organes et les ramène tous à une même origine, à un type primitif et commun qui est une vésicule organique à parois ligneuses, imperforées visiblement et incolores, que tapisse une vésicule colorée, glutineuse, et qui engendre, dans son sein, un système de deux spires de nom contraire, ou de plusieurs spires en nombre pair, mais s'accouplant par paires.

« Cette vésicule, au contact de l'air, s'aimante pour ainsi dire, acquiert deux pôles opposés, deux directions opposées; l'une vers le zénith, et l'autre vers le nadir; l'une vers la lumière, et l'autre vers l'obscurité; l'une vers l'atmosphère, et l'autre vers les entrailles de la terre. C'est une

cellule allongée dans le sens vertical; le bout supérieur devant fournir la plumule, le bout inférieur la radicule.

» La vésicule aspire l'air et l'élabore en liquide, puis le liquide en organes; mais cette dernière élaboration est déterminée par le concours, par la rencontre, par l'accouplement de deux agens de noms contraires, de deux spires de direction contraire.

» De cet accouplement naissent ou des organes internes, c'est-à-dire des organes qui se développent dans l'intérieur de la vésicule génératrice, ou des organes externes, c'est-à-dire des organes qui se développent hors de la paroi de la vésicule génératrice.

» Les vésicules internes, en continuant ce double développement, donnent lieu à la formation du tissu cellulaire, par leurs générations internes, et à celle du système vasculaire, par leurs générations externes. De cette série toujours croissante de développemens résulte l'accroissement en longueur et en diamètre de la cellule génératrice, qui passe ainsi peu à peu à la dénomination de tige et de tronc.

» Les organes externes, engendrés par l'accouplement des spires, sur la paroi de la vésicule génératrice, prennent la direction du milieu dans lequel ils se trouvent plongés. Sur la portion souterraine de la vesicule génératrice, ils deviennent racines; sur la portion aérienne, ils deviennent rameaux.

» La racine et le rameau s'organisent également dans le sein d'une gemmation qui, en restant close, eût été dans les airs un ovaire, et sous la terre une bulbe. Le développement ultérieur de l'embryon que recèle la gemmation aérienne, ainsi que la gemmation souterraine, est le produit de tout autant de fécondations que l'on y voit succéder d'organes; le développement de chacun de ces organes équivaut à la germination. Ce qui distingue la germination de l'épanouissement de la gemmation, c'est que l'une a lieu sur le bourgeon détaché de la plante, et l'autre sur le bourgeon qui est resté adhérant à la tige.

» Tout organe clos fait l'office d'ovaire, il subit la fécondation; une fois ouvert, s'il ne s'atrophie pas, il fait l'office d'étamine; il féconde l'organe qu'il recèle, et qui va, par le même mécanisme, former le deuxième chaînon des générations futures.

» Dans le principe de leur apparition, il n'est pas un seul organe qui ne soit réduit à la simplicité du globule; d'un autre côté, il n'est pas un globule qui ne soit apte à devenir toute espèce d'organes. Pour apparaître sur une paroi, il faut qu'il ait été conçu; pour se développer, il faut qu'il ait été fécondé.

» Avant la fécondation, il était organisé; après la fécondation, il devient un organe, et dès-lors son accroissement peut être indéfini, sans qu'il soit apporté la moindre modification à son type.

» Un individu n'est qu'un organe isolé de l'organe maternel; il est tout entier dans chacune de ses parties; car chacune d'elles est apte à devenir individu à son tour.

» La disposition des organes, soit rudimentaires, soit développés, soit souterrains, soit aériens, soit externes, soit internes, résulte du nombre et de la vitesse des spires de nom contraire, qui les engendrent en s'accouplant. Avec deux spires d'inégale vitesse, on obtient la disposition en spirale, par trois, quatre, cinq, etc. rangs, selon que, tandis que l'une des spires décrit un tour, l'autre en décrit trois, quatre, cinq, etc. Avec deux paires de spires, on obtient la disposition opposée croisée; avec un plus grand nombre on obtient des verticilles alternes d'autant de pièces qu'on admet de paires de spires. »

Tel est le résumé du nouveau système que l'auteur présente sous le titre de *Théorie spiro-vésiculaire*, et qu'il pense applicable aussi bien aux animaux qu'aux plantes.

Il appuie ses raisonnemens sur une masse imposante de faits et d'expériences qui ne demandent qu'à être vérifiés. Quelle que soit l'opinion qu'on professe sur les principales questions soulevées par l'auteur, on ne peut qu'admirer un travail aussi consciencieux; c'est de la vraie science profonde, utile, sans préjugés d'aucune espèce, qui cherche la vérité avec ardeur, et ne recule devant aucune peine pour en approcher, ne fût-ce que d'un seul pas.

Cette histoire des organes des plantes est rendue plus intéressante encore et plus intelligible par les nombreuses planches de l'atlas, qui renferment des analyses faites dans le plus grand détail et avec une perfection, soit de dessin soit de gravure, qui ne laisse rien à désirer. Une seule plante fournit quelquefois jusqu'à 16 sujets de figures. L'analyse est poussée aussi loin que possible, et, persuadé que la grandeur et la puissance de la nature se manifestent surtout dans les objets les plus petits et les plus simples, c'est là que l'auteur veut la prendre sur le fait et prétend soulever un coin du voile mystérieux derrière lequel s'accomplit son œuvre. Avec une rare patience et une persévérance admirable, il est ainsi parvenu à rectifier mainte idée fausse et à enrichir la science d'une foule de découvertes précieuses.

Après la description des organes et des phénomènes qui s'y accomplissent, M. Raspail passe à l'*Organophysie* ou *physique de l'organisation végétale*. Cette partie est divisée en deux

sections : l'une traite des influences actuelles sur la végétation, l'autre des influences antédiluviennes. Dans la première, l'auteur cite les nombreuses expériences sur l'influence de la lumière et des ténèbres, de l'eau, de l'air, du terrain, des engrais, sur les influences météorologiques et perturbatrices, et l'effet qu'elles exercent, soit sur la végétation en général, soit sur chaque organe en particulier. Il discute les erreurs qu'ont pu commettre les Senebier, de Saussure, Spallanzani et autres expérimentateurs dont il apprécie les utiles travaux, mais qui se laissèrent trop souvent dominer par l'état de la science à leur époque, et ne surent pas secouer ses chaînes en présence des faits nouveaux que la nature leur révélait.

La seconde section nous offre un tableau largement tracé, de l'origine des êtres organisés, des créations spontanées, filles de l'air et de l'eau, des phénomènes géologiques dont la terre conserve tant de traces pour l'observateur attentif.

Ici M. Raspail se montre également hardi novateur. Sans s'inquiéter des théories reçues et adoptées par d'autres, il examine les faits et raisonne d'après eux seulement. Il arrive ainsi à des conclusions tout-à-fait différentes, et renverse entièrement le système géologique de Cuvier. Pour lui, il n'y a pas eu divers bouleversemens, suivis chacun d'une nouvelle création instantanée. Un seul déluge a aussi bien pu amener les résultats que nous voyons. La nature, procédant toujours de la manière la plus simple, lui paraît avoir dû établir des lois d'une action plus lente et plus régulière, dont il trouve d'ailleurs la preuve dans tous les phénomènes qui se passent aujourd'hui sous nos yeux. Enfin si dans le bassin de Paris, et sur quelques autres points qui ont été fouillés, bien superficiellement encore, il est vrai, on n'a pas rencontré d'hommes fossiles ; il ne saurait y voir une raison de prononcer que l'homme n'existe que depuis ce bouleversement, car la terre est vaste et nous ne sommes pas au bout des découvertes que recèle son sein.

La nouvelle classification que propose notre auteur, divise les végétaux en deux grandes classes : *les plantes nocturnes,* qui ne croissent que la nuit, et n'élaborent pas la matière verte ; et *les plantes diurnes,* qui ne croissent que le jour, et se distinguent, à tous les âges, par leurs tissus herbacés.

Cette première division, un peu hasardée peut-être, lui paraît préférable à celle de la méthode dite naturelle, fondée sur la présence et le nombre de cotylédons difficiles à reconnaître et à constater. Mais nous laisserons à de plus habiles la tâche de discuter le mérite de cette nouvelle classification, dont nous avouons ne pas avoir bien compris toute l'utilité

et qui devra être l'objet d'une critique sérieuse et profonde.

M. Raspail termine son travail par la *technologie*, ou application pratique des principes physiologiques à la culture des végétaux, à l'industrie, à l'économie animale, etc. On y trouvera plusieurs procédés nouveaux, signalés à l'attention des industriels et maintes données précieuses pour la pratique, qui pourra en retirer des résultats avantageux et utiles.

De pareils ouvrages sont utiles à la science, en provoquant la discussion, et quand on lit dans la préface de l'auteur tous les obstacles qu'il a eu à vaincre, tous les déboires qu'il a dû subir de la part des établissemens qui semblent surtout destinés à encourager et aider les jeunes savans, on est presque tenté d'excuser les jugemens un peu acerbes qu'il porte sur les académies et les académiciens. Mais il ne faut pas oublier qu'en tout temps, avec ou sans académies, tout homme qui apporta quelque idée nouvelle à ses semblables, fut en butte à l'envie, au soupçon et à la haine.

Il ne faut pas oublier surtout que les meilleures institutions seront toujours accompagnées d'abus, et qu'il est inutile, et souvent même dangereux, de se livrer à l'amertume de reproches violens, d'accusations passionnées qui nuisent aux savans, sans faire nul bien à la science.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES NATURELLES DE NEUCHATEL. Tome Ier. — Neuchâtel, 1836; Paris, chez Ab. Cherbuliez et comp^e^. 1 vol. in-4 orné de planches dont plusieurs coloriées. Prix : 20 fr. pour la Suisse.

La Suisse fut toujours la patrie des sciences naturelles. Ses montagnes offrent des trésors aux botanistes, aux géologues, aux minéralogistes; on y peut faire d'abondantes récoltes d'objets qui ne se trouvent pas ailleurs. La nature y déploie un luxe de productions diverses qu'on ne pourrait recueillir qu'en des climats différens; des vallées fertiles et chaudes servent souvent de base à des montagnes dont la cime, perdue dans les cieux, est couverte de neiges éternelles. Cette richesse, qui frappe tous les observateurs, excite aussi leur zèle et augmente leur nombre, en répandant le goût de l'histoire naturelle dans toutes les classes. Aussi presque tous les Cantons suisses ont-ils leurs sociétés savantes qui se livrent à des travaux importans, et dont plusieurs publient des recueils d'un haut intérêt.

La Société des sciences naturelles de Neuchâtel, qui est fondée depuis 4 ans seulement, fait paraître le premier volume de ses mémoires, et se place déjà au premier rang. Elle rivalise, pour l'importance des mémoires et l'exécution des planches qui les accompagnent, avec la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève, dont la collection attire l'attention des savans et devient de plus en plus remarquable. Cette noble émulation entre les sociétés savantes des divers Cantons suisses, est un signe du mouvement scientifique qui anime cette contrée, et une preuve que la confédération est beaucoup plus favorable que la centralisation, aux progrès de la science comme à beaucoup d'autres choses.

Comparez ces recueils à ceux qui se publient en France hors de Paris, et vous serez effrayés de la distance à laquelle la capitale laisse la province en arrière d'elle, et vous comprendrez tout le danger de cette espèce de pompe aspirante qui dessèche tout le pays au profit d'une seule ville.

Le premier volume des *Mémoires de la Société des sciences naturelles de Neuchâtel* renferme :

1° Le Réglement de la Société.

2° Résumé des travaux de la section de physique, chimie et mathématiques, et de celle d'économie rurale, de technologie et de statistique; par M. de Joannis.

3° Résumé des travaux de la section d'histoire naturelle et de celle des sciences médicales, pendant l'année 1833-1834; par M. Agassiz.

4° Description de quelques espèces de Cyprins du lac de Neuchâtel, qui sont encore inconnues aux naturalistes; par M. Agassiz.

Dans ce mémoire, après quelques considérations générales sur les difficultés que présente l'étude de la famille des cyprins, dont les espèces très-nombreuses ne diffèrent souvent les unes des autres que par des caractères fort peu saillans, l'auteur donne le tableau de toutes les espèces européennes, et passe à la description de celles du lac de Neuchâtel qui sont nouvelles. Celles-ci sont au nombre de trois, savoir : le *Leuciscus rodens,* connu en Suisse sous le nom de *Ronzon.* « C'est un petit poisson de forme élégante qui passe la belle saison, en troupes, sur les bords de nos lacs et dans nos rivières, et qui, à l'approche de l'hiver, regagne les grandes profondeurs. » Il a été confondu par plusieurs naturalistes avec divers autres cyprins dont on doit le séparer, à cause des différences qu'il présente soit dans sa forme extérieure, soit dans sa structure interne; le *Leuciscus maialis,* appelé vulgairement *Poissonnet,* et auquel l'auteur applique la dénomination de *maialis,* parce qu'il fraie en mai et ne monte

pas sur les côtes de nos lacs avant le commencement de ce mois; enfin le *Leuciscus prasinus,* connu sous le nom de *vengeron,* et qui, dans presque tous les ouvrages qui traitent des poissons de la Suisse, a été confondu avec le *Leuciscus rutilus* dont il se distingue par sa forme plus allongée et ses écailles plus grandes.

5° Mémoire sur le terrein crétacé du Jura, par M. Auguste de Montmollin.

L'auteur traite d'une manière assez approfondie la question du calcaire jaune qui excite depuis long-temps l'attention des géologues. Il donne un tableau des principaux fossiles qui s'y trouvent et émet quelques hypothèses sur les révolutions qui ont contribué à la formation de ce calcaire tel qu'on le trouve adossé aux montagnes de la chaîne jurassique.

6° Essai sur le calcaire lithographique des environs de la Chaux-de-Fonds, par A.-C. Nicolet.

M. Nicolet exprime la pensée que, malgré l'imperfection du calcaire lithographique trouvé jusqu'à présent dans le Jura, il ne faut pas désespérer d'en découvrir, par de nouvelles recherches, une carrière qui pourra fournir aux besoins de la Suisse, et y faire prospérer l'art de la lithographie, qui jusqu'à présent y est resté fort en arrière des progrès qu'il a faits en d'autres contrées.

7° Note relative aux variations du niveau du lac de Neuchâtel, pendant les années 1817 à 1834.

Cette note est accompagnée d'un tableau dressé par les soins de l'auteur et de plusieurs autres, contenant les observations de M. L. Coulon sur le même sujet.

8° Observations sur quelques-unes des mœurs des animaux domestiques, par M. Allamand fils, de Fleurier.

Sujet curieux qui demande à être plus développé que ne l'a fait l'auteur; mais il ne s'arrêtera sans doute pas à ce court mémoire et donnera suite à ses observations, car une fois qu'on aborde cette partie de l'histoire naturelle, on ne peut qu'être captivé et entraîné par les résultats intéressans qu'on obtient. La vache est l'animal sur lequel M. Allamand nous donne le plus de détails peu connus ou nouveaux.

9° Observation sur un anévrisme faux consécutif, guéri par la ligature de l'artère crurale, par le docteur de Castellane, médecin et chirurgien de l'hôpital Pourtalès.

10° Observation d'hydrophobie, par le docteur Borel.

On verra avec plaisir figurer ces mémoires ici, car il est à

désirer qu'un recueil soit ouvert à cette foule d'observations importantes, que la pratique des hôpitaux fournit à nos médecins et chirurgiens. Peut-être vaudrait-il encore mieux que des recueils spéciaux se créassent dans ce but; mais en attendant, on doit savoir gré aux sociétés qui accordent dans leurs mémoires une place aux plus remarquables de ces observations, qui du moins ainsi ne seront pas perdues pour la science, comme il arrive trop souvent.

11° Mouvement de la population du pays de Neuchâtel, par M. Ang. de Montmollin père.

Ces notions de statistique, quoique sur une bien petite échelle, offrent de l'intérêt, car ce sont toujours quelques matériaux de plus pour servir de base à cette science si importante et encore si peu avancée.

12° Description de quelques animaux nouveaux ou peu connus, qui se trouvent au musée de Neuchâtel, par M. L. Coulon fils.

Les animaux décrits dans ce mémoire sont : quatre espèces d'écureuils, dont une seulement paraît être nouvelle ; c'est le *Sciurus humeralis*, ou écureuil à épaules noires, originaire de l'île de Java ; les trois autres, déjà décrites, n'avaient pas encore été figurées, et M. Coulon en donne des planches coloriées, exécutées avec un grand soin; enfin une perruche à longs brins, que l'auteur pense être le *Paluconnis Bengalensis* et qui est remarquable par la beauté de son plumage.

13° Notice sur les fossiles du terrein crétacé du Jura neuchâtelois, par L. Agassiz.

Ce travail, dont la première partie seulement est publiée, renferme la description des *Echinides*, au nombre de douze espèces, dont huit entièrement nouvelles.

14° Notice sur l'élévation du lac de Neuchâtel au-dessus de la mer, par M. Osterwald.

15° Mémoire sur la formation de la surface actuelle du globe, par H. Ladame.

Savante dissertation qui tend à ramener aux principes mathématiques la théorie du refroidissement de la terre et des soulèvemens, de manière à pouvoir donner les lois de la distribution des montagnes et des continens, et fixer la durée des époques géologiques.

16° Prodrome d'une monographie des radiaires ou échinodermes, par L. Agassiz.

Le Bulletin bibliographique, qui vient à la suite, contient un mémoire de Ch. Lyell sur les preuves d'une élévation

graduelle du sol dans certaines parties de la Suède, extrait des transactions philosophiques de la Société royale de Londres, et traduit par M. P. L. A. Coulon. Ce morceau, du plus haut intérêt par les documens curieux qu'il renferme et l'excellente description qu'il offre du sol de la Suède, des terrains qui le composent, et des fossiles qu'on y trouve, est aussi suivi d'une analyse rapide de *Monographia generis Meloes auctoribus Doct. J. F. Brandt et W. E. Erichson*, et de *Genera dyticeorum auctore doct. G. F. Erichson*, par M. Ch. Godet.

TRAITÉ HISTORIQUE ET PRATIQUE DES MALADIES ÉPIZOOTIQUES des Bêtes à corne et à laine, ou sur la Picote et la Clavelée; par M. *Dupuy*. — Paris, 1837, In-8, 7 fr. 50 c.

Ouvrage complet et bien rédigé, qui pourra rendre de grands services aux agriculteurs qui se livrent à l'élève du bétail. Il serait à désirer de voir de semblables livres se multiplier et se répandre dans toutes nos campagnes, où trop souvent encore l'ignorance et la superstition s'opposent à l'emploi des meilleurs moyens pour combattre les épidémies de ce genre.

ESSAI SUR LA THÉORIE DES AFFUTS et des voitures d'artillerie, par *J.-C. Migout* et *C.-L. Bergery*. — Paris, 1837. 1 vol. in-8. 5 fr.

EXPÉRIENCES SUR LES ROUES HYDRAULIQUES à aubes planes, et sur les roues hydrauliques à augets, par *A. Morin*. — Paris, 1837. In-4, fig., 9 fr.

HISTOIRE DE L'ART MODERNE EN ALLEMAGNE, par le comte *Athanase Raczynski*. — Paris, 1837. 3 vol. grand in-4 et atlas.

Le premier volume de ce magnifique ouvrage est en vente, prix : 100 fr. Il est orné de 77 gravures sur bois d'une exécution bien supérieure à tout ce qu'on a fait en ce genre jusqu'ici, d'un frontispice gravé, de 2 lithographies, et accompagné d'un atlas de 11 grandes planches gravées sur cuivre.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE

5e Année. — N° 3. — Mars 1837.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

LA CAMARADERIE ou la Courte-Échelle, comédie en cinq actes et en prose, par M. *Eugène Scribe*. — Paris, 1837, in-8, 5 fr.

Suffit-il de faire représenter une pièce sur le Théâtre Français et d'inscrire pompeusement sur le titre : Comédie en cinq actes, pour que cette pièce soit une véritable comédie? Je ne le pense pas; et je crois ne pas me tromper en disant qu'il faut de plus qu'on y trouve des caractères vrais et fortement dessinés; une action bien conçue, bien conduite; des intentions comiques puisées dans la nature et dirigées vers un but moral; enfin, un ensemble qui prouve que l'auteur a observé et bien observé l'époque qu'il a voulu peindre. Or, je ne vois rien de tout cela dans la pièce de M. Scribe, qui ressemble à un long vaudeville dans lequel l'auteur a oublié les couplets, bien plus qu'à une comédie en cinq actes.

La camaraderie est sans doute l'un des travers les plus saillans du présent siècle. De quelque côté qu'on se tourne, on la trouve sous une forme ou sous une autre. Elle a envahi presque toute la presse périodique, elle encombre les avenues du pouvoir, elle fait loi dans la plupart des salons. Courbez la tête sous son joug, et, fussiez-vous un sot, elle fera de vous un homme de génie; restez en dehors, gardez votre indépendance, et, eussiez-vous les talens les plus remarquables, toutes les routes vous sont fermées, vous ne rencontrez partout qu'obstacles, nul ne s'informe qui vous êtes, nul ne prend garde à vous. Mais cette assurance mutuelle de gloire et de succès s'exerce-t-elle comme M. Scribe nous la peint, s'affiche-t-elle avec une impudente franchise, s'organise-t-elle réellement en société, et trace-t-elle ainsi d'avance ses plans? Non, pas précisément; car le public ne se laisserait pas longtemps mener par le nez d'une pareille manière, et M. Scribe a fait une caricature plutôt qu'un portrait ressemblant. Tous ses personnages sont exagérés. Son héros est un jeune avo-

cat, qui, après avoir long-temps hésité, et convaincu enfin que son talent et son indépendance ne le mèneront jamais à rien, se décide à entrer dans la camaraderie. Aussitôt il est accueilli, fêté, prôné comme le plus grand esprit du siècle. Il s'agit de l'élection d'un député, et c'est sur lui que se portent les suffrages des camarades. Mais diverses intrigues surviennent à la traverse, et font changer à plusieurs reprises leurs batteries. Des influences prépondérantes agissent tour-à-tour, et à chaque nouveau candidat, la camaraderie exécute aussitôt un changement de front brusque et rapide qui peut faire rire sur la scène, mais qui tient plus de la farce que de la haute comédie. Les caractères sont sans dignité et sans force. Un seul, celui du docteur, se soutient assez bien; il est le membre le plus actif de la coterie, et son dévouement absolu aux ordres d'une protectrice qui change de résolution au gré de ses caprices, donne lieu à des quiproquos assez plaisans. Mais tous les autres camarades sont de sots personnages dont le dialogue est semé de lieux communs qui courent les rues. La comédie doit avoir des paroles plus graves, des attaques plus vives pour cette lèpre de notre époque, pour ce mensonge officieux qui prend à tâche de corrompre les mœurs et le goût, d'avilir les lettres, d'aplanir le chemin devant l'intrigue et de décourager la probité unie au talent. L'auteur, surtout, ayant à peindre l'influence de la camaraderie sur les élections, devait frapper d'autant plus fort que l'abus est plus révoltant et entraîne des conséquences désastreuses pour l'avenir du pays. Mais M. Scribe est trop habitué aux allures badines du vaudeville, pour pouvoir s'élever beaucoup plus haut; et il y a certainement moins de vraie comédie dans les cinq actes de sa pièce que dans les petites scènes électorales des proverbes de Leclercq.

Les traits que Molière décochait contre les tartufes de son temps, contre les pédantes et les beaux esprits, contre les marquis et les précieuses qui se mêlaient alors de vouloir régenter la cour et la ville, étaient mieux acérés et plus vigoureusement lancés. Non-seulement ils excitaient les rires des spectateurs, mais ils portaient coup et clouaient sur la sellette les adversaires contre lesquels ils étaient dirigés; tandis que la camaraderie de M. Scribe ne clouera personne et demeurera sans influence ni résultat. Je me trompe, elle aura pour résultat de procurer d'excellentes recettes à son auteur, dont le nom est déjà depuis long-temps en possession de la faveur publique. Tout autre qui l'eût faite n'aurait obtenu sans doute aucun succès, mais pour lui les rires et les applaudissemens des spectateurs sont toujours prêts avant même

que la toile soit levée. Il y a de l'engouement dans cette admiration peu raisonnée; il faut avouer cependant que les charmans et nombreux vaudevilles de M. Scribe expliquent et justifient quelque peu ce privilége. Le public français ne compte jamais avec ceux qui savent l'amuser. Or, il suffit de peu de chose pour le faire rire, et cette facile indulgence devient un écueil contre lequel avortent bien des talens, qu'une critique plus sévère et plus éclairée aurait pu développer et faire grandir.

OEUVRES DE MOLIÈRE, avec les notes de tous les commentateurs; 2me édition publiée par M. *L. Aimé-Martin*. — Paris, Lefèvre. 1837. Tomes III et IV. 2 vol. in-8.

Le Numéro de janvier du Bulletin littéraire a déjà parlé de cette belle édition de Molière, mais j'y reviens avec un nouveau plaisir; car on ne saurait trop vivement apprécier le mérite d'un travail qui a pour but de nous rendre Molière tout entier avec les intentions comiques de chaque scène, de chaque parole, et avec les allusions de l'époque qui ajoutaient encore à l'effet, et qui donnent seules la clé d'une foule de traits incompréhensibles aujourd'hui sans commentaire. Il est d'autant plus utile d'appuyer là-dessus, que beaucoup de gens rejettent les commentaires avec dédain ou indifférence, et n'attachent aucun prix à des recherches intéressantes cependant par elles-mêmes aussi bien que par les résultats qu'elles produisent. Il est vrai qu'on a souvent abusé du titre de commentateur. Bien des écrivains ont prétendu se faire une renommée de littérateurs érudits en glosant à tort et à travers sur les moindres phrases d'un auteur du grand siècle, en épiloguant à tout propos, et en dissertant à perte de vue sur quelques misérables subtilités grammaticales. Mais ce défaut, trop commun en effet, est justement la raison qui doit faire accueillir avec empressement le Molière de M. Aimé-Martin qui, dans les notes de tous les commentateurs, a choisi avec tact et avec goût celles qui méritaient d'être conservées, et les a complétées par un travail rédigé dans le véritable esprit qui doit présider à de semblables recherches. M. Aimé-Martin a fort bien compris que le meilleur commentaire d'un livre est l'histoire de son auteur et le tableau de l'époque qui l'a vu paraître. C'est donc à ces deux sources qu'il a été puiser, cherchant dans la vie privée de Molière ainsi que dans les mœurs du XVIIme siècle la solution de tout ce que ses comédies pouvaient offrir de problématique, l'explication de tous les

passages difficiles à comprendre, et plus d'une fois la clé de maints traits de génie que Molière avait l'art d'emprunter à la nature pour les transporter sur la scène.

C'est ainsi que dans le Mysanthrope, le commentateur retrouve les caractères des principaux sujets de la troupe de Molière, celui de l'auteur lui-même, et maints incidens de leurs relations réciproques dont le souvenir s'est conservé. C'est ainsi que dans les Fâcheux, il nous montre les seigneurs de la cour venant eux-mêmes fournir des modèles à Molière, et tenant, en quelque sorte, à honneur d'être joués par lui, sans doute pour plaire au maître; il cite, à ce sujet, des faits curieux qui ajoutent un chapitre de plus à l'histoire des courtisans du grand Roi. Dans le Tartufe, c'est l'époque tout entière qui est mise en scène, c'est le vice le plus généralement répandu alors qui fournit le sujet; c'est l'hypocrisie, la fausse dévotion, l'abominable morale des Jésuites que l'auteur attaque hardiment, démasque devant le public, et livre à la risée et au mépris de la foule. Quand on se reporte au temps où Molière vivait, on est vivement frappé de sa courageuse audace; car, aujourd'hui même que l'on ose tant de choses, quel écrivain serait assez hardi, quel directeur de théâtre assez indépendant, pour arracher le masque aux tartufes du jour? Et quand, au milieu de notre siècle corrompu, deux hommes se rencontreraient dans une pareille intention, leurs généreux efforts ne viendraient-ils pas se briser devant les impitoyables ciseaux de la censure? Molière prenait ses modèles autour de lui, dans la haute société, à la cour même. Si quelque vice ou quelque ridicule le frappait, aussitôt il s'emparait du personnage, quel qu'il fût, qui lui offrait ce type, et le traduisait sur la scène sans crainte ni hésitation. Dans Tartufe, on reconnaît une foule de traits puisés dans la vie de hauts et puissans seigneurs.

L'hypocrisie était alors de mode, et, dans les grandes familles surtout, elle consommait la ruine de ses victimes au point de les réduire, comme Orgon, à tout attendre de la bonté du roi. En attaquant avec tant de vigueur les faux dévots, Molière s'exposait donc à de violentes persécutions. Mais, avec une adresse et un art parfait, il s'assurait en même temps une haute protection par les éloges justes et vrais qu'il sait faire du roi; par l'habileté avec laquelle il enchâsse dans le dialogue plusieurs mots spirituels attribués à Louis XIV; enfin par l'admirable rôle qu'il lui réserve dans son dénouement, en proclamant qu'à lui seul appartient le droit de condamner et de punir les hypocrites qu'il sait mieux que personne deviner et démasquer. Molière sentait qu'il avait absolument besoin de l'appui du roi, et c'est par

la flatterie la plus délicate et en même temps la plus conforme à la vérité qu'il s'assure cette protection, indispensable au succès de sa pièce. M. Aimé-Martin signale dans ses notes tous les traits de cette haute satire contre les mœurs de l'époque, et il exprime la plus vive admiration pour les innombrables beautés qu'elle renferme. « Oui, une noble pen-
» sée, s'écrie-t-il en terminant, une pensée sublime in-
» spira le dessein du *Tartufe*. Mais comment Molière va-t-il
» tenter une aussi vaste entreprise? comment fera-t-il res-
» sortir d'une peinture enjouée et comique, une leçon si im-
» portante et si grave? C'est ici surtout qu'il faut admirer les
» ressources du génie. Chacun de ses principaux personnages
» représentera une classe de la société. C'est le monde qu'il
» met en scène; il le partage en hypocrites, en crédules et
» en honnêtes gens. La douce piété de Cléante est le flambeau
» qui doit nous guider dans la route de la vertu. La faiblesse
» d'Orgon a son type dans la multitude; mais cette multitude
» se laisse toujours dominer par les charlatans et les fripons,
» et c'est au milieu de ces derniers que l'auteur ira chercher
» le Tartufe. Autour de ces trois personnages se groupent les
» figures secondaires; elles sont là pour animer les passions,
» et pour en faire jaillir le comique : ainsi l'insolence de Do-
» rine déconcerte l'hypocrite, et met en scène la timidité de
» Marianne et la faiblesse d'Orgon; ainsi le caractère inconsi-
» déré de Damis contraste avec la prévoyante douceur d'El-
» mire, et la coquetterie de celle-ci avec la parfaite innocence
» de Marianne : enfin les chastes amours de Valère font mieux
» ressortir les désirs effrontés de Tartufe. Au milieu du choc
» de tant de passions, un homme seul se montre animé de l'a-
» mour pur de la vertu. L'auteur place habilement Cléante
» entre l'impiété d'un fourbe qu'il ne peut confondre, et la
» crédulité d'un homme faible qu'il ne peut éclairer; mais
» il ne l'oppose à personne dans l'action : son but n'était pas
» d'en tirer des contrastes, mais de nous présenter un modèle.

» Il est remarquable que l'éloge du roi prononcé par
» l'exempt est comme le résumé de la sagesse de Cléante :
» ainsi Molière prête quelque chose de divin à cette sagesse,
» qui paraîtrait impuissante, si, en la rendant propre au cœur
» du prince, il ne la faisait éclater dans sa justice et sa clé-
» mence.

» Il est remarquable aussi que Molière loue la sagesse du
» roi pour se couvrir de sa protection; car son but n'était pas
» seulement de rendre hommage à cette sagesse, mais de
» montrer aux hypocrites un ennemi qu'ils fussent obligés de
» respecter.

» Si donc le but de la comédie est d'instruire en divertis-

» sant, si elle doit corriger les vices par le ridicule, peindre
» les mœurs, développer les caractères, toucher les cœurs,
» éclairer les esprits, rien ne manque à ta gloire, ô Molière!
» non-seulement tu as rempli toutes les conditions de ton
» art, mais tu as agrandi son empire, en faisant de Tartufe
» la leçon des peuples et des rois. »

A côté de ce sublime chef-d'œuvre, on retrouve des traces du génie de Molière jusque dans les farces de Pourceaugnac et du Bourgeois-Gentilhomme. Après avoir frappé sur les travers de la Cour, c'est aux ridicules de la bourgeoisie et de la finance qu'il s'adresse puis il attaque le corps médical et son pédantesque charlatanisme; il poursuit les précieuses et les savantes, et finit par exercer ainsi une véritable influence sur les mœurs de son siècle dont il devient le réformateur. Le premier, et le seul peut-être, il a su donner à la comédie ce haut et noble caractère qu'il est si difficile de ne pas laisser dégénérer en licence ou en personnalités dangereuses. Aussi sa gloire, loin de diminuer, va-t-elle toujours croissant. Plus on l'étudie, mieux on le comprend, et plus on l'admire. Un travail tel que celui de M. Aimé-Martin jette un nouvel éclat sur cette grande renommée; et, séduit par l'attrait de ces notes si judicieuses et si intéressantes, on se sent entraîné à relire, avec un plaisir plus vif que jamais, ces admirables pièces de théâtre qu'on a déja lues et relues vingt fois.

LE CHANSON DE ROLAND ou de Roncevaux, du XIIe siècle, publiée pour la première fois d'après le manuscrit de la bibliothèque Bodléienne à Oxford, par *Francisque Michel*. — Paris, 1837. 1 vol. in-8, papier vélin, 30 fr.

Ce volume, imprimé avec un très-grand luxe et tiré seulement à 200 exemplaires, renferme le roman de Roncevaux, ouvrage qui était très-répandu au moyen âge et y jonissait d'une grande renommée. Le sujet du poème est la défaite de l'arrière-garde de Charlemagne, dans les Pyrénées, en 778, alors qu'il revenait de l'Espagne qu'il avait conquise. Depuis long-temps, on attendait cette publication, déjà annoncée plusieurs fois. M. de Musset en avait promis une édition, qui n'a jamais paru. M. Bourdillon s'en occupait, disait-on, également; mais M. Francisque Michel a eu le bonheur de pouvoir, le premier, reproduire en son entier ce vieux monument de notre antique littérature. Il a enrichi son édition d'une description des manuscrits où se trouve la Chanson de Roland, d'observations sur le texte, d'un glossaire et d'un index; enfin, d'appendices nombreux offrant des extraits et des

analyses de tous les poèmes des diverses littératures étrangères qui ont rapport à la bataille de Roncevaux.

ART POÉTIQUE d'Horace, traduit vers pour vers par *Mollevaut*, de l'Institut, etc. 1 vol. in-18.

Le mérite d'une traduction gît surtout dans sa fidélité, à condition toutefois que celle-ci se trouve autant que possible unie à l'élégance du style et surtout ne violente jamais le génie de la langue; car l'exemple de M. de Châteaubriand nous montre dans quelles tristes aberrations peut entraîner le système de la traduction littérale ou mot-à-mot. Mais la fidélité ne consiste pas à se traîner, en esclave, à la suite de chaque mot d'un auteur; ce sont ses pensées surtout qu'il faut rendre, sans les fausser ni les tordre, et sans les noyer dans de misérables périphrases. Pour bien traduire un poème vers pour vers, il faut, ainsi que le dit très-justement M. Mollevaut, « embrasser, en maître, son ensemble et ses parties, connaître à fond la langue et le mérite de l'original, et tout ce que peut lui offrir, en compensation, le génie de la muse française qui s'attache aux grandes pensées, aux formes hardies, aux coupes heureuses, aux brillantes images, à l'harmonie imitative, aux expressions enflammées, omet sans crainte un détail oiseux, et le remplace, s'il est possible, par un trait de génie sans compter servilement jusqu'au dernier mot, ouvrage d'une critique fausse ou ignorante. »

La tâche du traducteur ainsi tracée n'est pas facile à accomplir. Il faut avoir assez d'inspiration pour comprendre entièrement celle de l'original, et cependant demeurer toujours maître de ses émotions, de ses élans; car on a un sentier à suivre et non à chercher, on doit rendre des pensées déjà exprimées, et non en exprimer de nouvelles. L'imagination du poète, alliée pour ainsi dire à l'exactitude du copiste, constitue un talent assez rare que M. Mollevaut paraît posséder à un haut degré. Le succès avec lequel il est parvenu à traduire de cette manière l'art poétique d'Horace, le place certainement au premier rang; car la concision de la langue latine, sa syntaxe complaisante qui lui permet de se jouer des mots et de les ranger en quelque sorte à son gré dans l'ordre qui convient le mieux au poète, enfin sa prosodie large et harmonieuse qui n'est pas entravée par les liens de la rime, étaient autant d'obstacles qui rendaient la tâche encore plus difficile. M. Mollevaut a vaincu tous ces obstacles avec plus ou moins de bonheur, il a forcé la langue française à se plier à ces formes si différentes des siennes, et si quelquefois il n'a

pu éviter des phrases un peu étranges, en général l'harmonie et l'élégance règnent dans sa traduction qui demande seulement à être lue avec intelligence, de manière à éclaircir, par les inflexions de la voix, ce que peut présenter d'insolite ou d'obscur le laconisme que le poète a été obligé d'admettre.

Quelques citations viendront à l'appui de cet éloge.

Maxima pars vatum, pater, et juvenes patre digni,
Decipimur specie recti. Brevis esse laboro,
Obscurus fio : sectantem levia, nervi
Deficiunt animique : professus grandia turget :
Serpit humi, tutus nimium timidusque procellæ.
Qui variare cupit rem prodigaliter unam,
Delphinum sylvis appingit, fluctibus aprum :
In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.

Souvent l'amour du beau nous entraîne au naufrage :
Pour être court je sue, et mon vers n'est qu'obscur :
Je perds les nerfs et l'âme à force d'être pur ;
Mon style, pour grandir, et s'enfle et se répète ;
Je rampe sur le sol, si je crains la tempête,
Et mets, pour varier mon poème aux abois,
Un sanglier dans l'onde, un dauphin dans les bois :
Sans l'art, tu fuis la faute, et tombes dans le vice.

Ce fragment offre dans ces huit vers un spécimen assez complet de l'art avec lequel le traducteur a su lutter avec l'original, soit en laissant de côté les détails inutiles, et en profitant de la place que cela lui donnait pour exprimer la pensée de l'auteur avec les développemens indispensables, soit en le suivant pas à pas toutes les fois que cela se pouvait sans nuire à l'harmonie. On y trouve également, dans le dernier vers, un exemple des difficultés que présente un pareil travail. Pour bien rendre le latin, il eût fallu dire : Sans l'art, tu fuis la faute pour tomber dans un vice, ou plutôt, faute d'art, la fuite de la faute conduit dans le vice.

Mais de semblables minuties méritent à peine d'être relevées par la critique la plus sévère, et on les oublie volontiers en lisant des morceaux tels que les suivans :

L'enfant qui déjà parle, et court d'un pied certain,
Joue avec ses égaux, pour un rien rit et pleure,
Enfle, abaisse son ire, et change comme l'heure.
Le jeune homme, enfin libre, aime, en ses vifs ébats,
La meute, les coursiers et le bruit des combats ;
Prodigue, âpre aux conseils, de cire pour le vice,
Lent appréciateur de l'utile service.

Il désire, et soudain rejette son désir.
L'âge et le cœur virils, songeant moins au plaisir,
Cherchent l'or, les amis, aux honneurs sacrifient ;
Dans la peur du remords, des fautes se méfient.
Le vieillard, en ses maux ne peut se réjouir ;
Il désire, il possède, et tremble de jouir ;
Glacé, lent et timide en tout ce qu'il opère,
Il craint pour l'avenir, et toujours il espère ;
Difficile et grondeur, il vante l'âge ancien,
Blâme l'âge nouveau, car il n'est plus le sien.

Ce tableau des divers âges de l'homme est plein de charme, et, quoique traduit exactement vers pour vers, on n'y sent point la gêne, il est certainement plus français que maintes poésies modernes qui ne sont cependant pas traduites du latin. J'en dirai autant de celui-ci :

Du style et de l'esprit le Grec a la puissance :
Avide de la gloire, avant tout il l'encense.
Dans Rome la jeunesse apprend de toutes parts.—
Quoi donc ? — à diviser un as jusqu'en cent parts. —
« Qui de cinq enlève un, que restera-t-il ? — Quatre. —
» Très-bien ! Tes intérêts tu les sauras débattre.—
» Un et cinq combien ? — Six. — Quel être intelligent ! »
O rouille de leur âme ! ô soin de leur argent !
L'huile de cèdre unie au cyprès qui conserve
Ne gardera jamais l'ouvrage de leur verve.

Voilà des vers où la pensée n'est pas enfouie sous une foule d'images pompeuses, de mots inutiles, de phrases tourmentées. Nos jeunes poètes ne feraient pas mal, je crois, d'étudier un peu plus leur Horace. Ils y trouveraient, si ce n'est le secret d'en faire de pareils, du moins des conseils excellens à suivre.

Au courtisan qu'il veut ne pas juger en vain,
Un roi donne, avec art, la torture du vin :
Toi, si tu fais des vers, si tu les veux sans tache,
Crains la peau du renard qui sur l'ami s'attache.
Si de Quintilius on consultait le goût :
« Ce vers, cet autre vers, corrigez-les, surtout.
— Trois fois je l'ai tenté, j'ai rayé sous ma plume.
— Pas assez ! remettez ces lourds vers sur l'enclume. »
Voulait-on se défendre, et ne point corriger,
Lui, sans, par de vains mots, en maître s'ériger,
Vous laissait, se coulant le long du péristyle,
Admirer, sans rival, et vous et votre style.

LA PIERRE DE TOUCHE, par Mlle S. *Ulliac-Trémadeure*. 2 vol. in-12, 6 fr.

LA PIERRE DE TOUCHE, par l'auteur de *Valida*. 2 vol. in-8, 15 fr.

Le Bulletin littéraire a déjà dit quelques mots au sujet du conflit qui s'est élevé entre ces deux pierres de touche, mais un procès devant décider la question de contrefaçon, il n'a pas jugé devoir anticiper sur le jugement. Aujourd'hui le tribunal a prononcé et a déclaré qu'il n'y avait pas contrefaçon, puisqu'il n'existait pas le moindre rapport entre ces deux livres qu'on ne pourrait jamais confondre l'un avec l'autre. Sans nous arrêter à considérer si c'était bien là en effet la question qu'il y avait à résoudre, nous nous inclinons devant l'arrêt et nous l'appuyons de toute notre force. En effet, il n'existe pas le plus léger point de ressemblance entre les deux Pierres de Touche. La première, celle de mademoiselle Ulliac-Trémadeure, est un excellent livre de morale; l'autre, celle de l'auteur de Valida, est un détestable roman profondément immoral. Dans la première, la pierre de touche est la conscience, et ce guide précieux conduit au bonheur un jeune homme plein de persévérance et de courage, qu'il soutient et protége au milieu des écueils de la vie; c'est un modèle à offrir à la jeunesse, qui ne pourra y puiser que les plus beaux et les plus nobles principes, et en même temps, c'est une composition pleine d'intérêt qui se distingue par une simplicité et une pureté de style rares aujourd'hui.

Dans la seconde, la pierre de touche c'est l'argent; et l'étrange société dans laquelle nous introduit l'auteur, offre un hideux mélange des vices les plus bas, des passions les plus honteuses. Dès le premier chapitre, nous trouvons le héros couché au bord d'un fossé, sur une grande route. C'est un misérable jeune homme obligé de se cacher, parce qu'après avoir déshonoré de la manière la plus infâme une jeune fille, il a tué son père qui lui en demandait raison. Ce vagabond inconnu est accueilli à bras ouverts par une jeune dame noble, qui s'est éprise de lui en le voyant couché sur le bord de la route, dans sa blouse de charretier. Elle l'héberge dans son château, lui donne des vêtemens, et dès la première entrevue avec lui laisse voir qu'elle l'adore déjà. Comme il parle de s'en aller, et fait sonner bien haut ses sentimens d'honneur et de délicatesse, la duchesse lui demande une preuve de dévouement, et comme il s'écrie : « Mettez-moi à l'épreuve, vous » verrez si je sais comprendre, si je sais agir? »

« Louisiane, épouvantée du feu qui animait les regards et

les paroles de son hôte, et, croyant à son tour pouvoir surprendre son secret par une question étourdissante, lui dit du plus grand naturel :

« Avez-vous déjà assassiné quelqu'un ?

» L'inconnu se troubla et rougit.

» Non...., pas.... précisément, » répondit-il, en hésitant un peu. » Mais il n'est pas à cela près, et, plus tard, lorsqu'il apprend que la duchesse est mariée, il lui propose tout simplement de tuer ce mari pour ôter tout obstacle à leur union. La duchesse n'accepte pas, mais elle ne refuse pas non plus précisément, et elle abandonne bientôt la maison conjugale pour suivre son amant, auquel il faut qu'elle prodigue l'or pour contenter son avidité. Alors arrivent des idées de repentir ; la duchesse s'enferme dans un couvent, se livre à la dévotion, sans cependant renoncer pour cela aux joies de ce monde ; car elle sait très-bien arranger des rendez-vous avec son Amédée et allier l'amour avec le cloître. Cependant des circonstances d'argent la rapprochent de son mari, elle renonce enfin à l'amant qui depuis long-temps ne songeait plus à elle, et oublie dans le tourbillon du grand monde l'homme à la blouse du fossé de la grande route.

Mais un jour elle se rend avec une amie à Bicêtre pour assister au départ de la chaîne, digne récréation de grande dame, en vérité ! et, au milieu des forçats qu'on ferre et qu'on enchaîne, elle reconnaît Amédée. Scène pathétique, touchante reconnaissance ! émotion sublime ! Son amour renaît aussitôt dans toute sa force, elle dit adieu à Paris, à ses salons, à son luxe. Elle part pour Brest, elle réussit à faire évader son amant, et s'embarque avec lui pour l'Amérique, où elle possède une terre que son oncle lui a laissée en mourant. Amédée convoite déjà la possession de cette terre, il presse la duchesse de l'épouser comme elle le lui a promis. Mais un autre obstacle survient, l'oncle a laissé un fruit de ses amours avec une négresse ; c'est une jeune mulâtresse qui remet à la duchesse une lettre de l'oncle par laquelle il demande à sa nièce d'assurer à sa fille, après en avoir joui sa vie durant, la propriété de sa terre. Amédée furieux de ce contre-temps trouve bientôt le moyen de tout arranger, il séduit la mulâtresse et empoisonne la duchesse.

Ainsi finit cette monstrueuse production, ce dévergondage d'immoralité où sont entassés à plaisir tous les crimes les plus atroces et dont le style sautillant et léger contraste avec la noirceur des actes, avec la perversité des personnages. Ce livre est écrit comme un feuilleton, et plusieurs passages nous ont rappelé ce fameux *Chemin de Traverse* dont l'apparition fut signalée, l'an dernier, par le journal des Débats, comme un

événement littéraire de la plus haute importance, et dont nul ne parle aujourd'hui, tant sont passagères les gloires mondaines, les célébrités de la camaraderie, les splendeurs du charlatanisme !

Il est donc bien certain que, sous aucun rapport quelconque, on ne saurait confondre ensemble les deux Pierre-de-Touche. Ainsi qu'on le voit, tout diffère entre elles : but, moyens, principes, style, tout est diamétralement opposé. L'une est faite pour épurer l'âme, anoblir l'esprit, réchauffer le cœur. L'autre ne nous fait voir que les impuretés de la corruption, les turpitudes de la débauche, les extravagances d'une imagination sans frein. C'est donc avec raison que le tribunal a déclaré qu'on ne pouvait absolument pas prendre la Pierre de Touche de l'auteur de Valida, pour une contrefaçon de la Pierre de Touche de mademoiselle Ulliac-Trémadeure. Quant à la question de l'identité du titre, elle a été d'autres fois jugée différemment ; ainsi un tribunal défendit à M. de Montémont de prendre pour sa traduction de Walter-Scott les titres que M. Defauconpret avait donnés à plusieurs des romans de cet auteur. On comprend alors que, indépendamment de l'intérêt qu'elle avait à n'être pas confondue avec l'auteur de Valida, mademoiselle Ulliac-Trémadeure a pu se croire fondée à poursuivre. Malheureusement, pour elle, il paraît qu'il existait déjà d'anciens ouvrages portant ce même titre ; ouvrages d'un genre fort différent sans doute du sien, mais qui ne sauraient, je crois, en différer davantage que cette histoire d'un quasi-assassin et d'une femme impudique qui forme le sujet du roman nouveau.

ÉPISODES VENDÉENS, par *A.-C. O.....* (de la Loire-Inférieure). — Paris, chez Schwartz et Gagnot. 1837. 1 vol. in-8, 6 fr.

Ce volume, inspiré par les souvenirs de la guerre civile, renferme diverses scènes de l'intérêt le plus vif. La lutte que soutint la Vendée contre les armées républicaines fut riche en incidens héroïques, en aventures romanesques, en dévouemens sublimes. Dans les deux camps, les circonstances firent surgir de grands caractères, et les romanciers peuvent y trouver une mine féconde à exploiter. Malheureusement la plupart de ceux qui jusqu'à présent ont été y chercher les sujets de leurs compositions, étaient trop préoccupés par des préjugés et des passions politiques pour en tirer tout le parti possible. Rien n'est plus contraire à l'in-

spiration, à toute œuvre d'imagination ou de poésie. L'auteur des *Épisodes Vendéens* a complètement échappé à un semblable reproche. Son ouvrage est tout littéraire; l'histoire et la politique n'y jouent qu'un rôle secondaire, ou du moins, si elles y forment le nœud de l'intrigue, elles n'en absorbent pas tous les développemens, et nulle part l'on ne rencontre cette injuste partialité qui, oubliant que tous les hommes sont également sujets à se laisser dominer par les passions, prétend mettre toutes les vertus d'un côté et tous les vices de l'autre. Ces épisodes se refusent à l'analyse, car ils sont détachés les uns des autres; et leur principal mérite réside soit dans la vérité des tableaux, soit dans maintes situations dramatiques qui ne peuvent être séparées de la narration. Le style est simple, sans emphase ni affectation. L'auteur a très-bien senti qu'avec des élémens tels que ceux qu'il employait, toute déclamation ne servirait qu'à atténuer l'effet et diminuer l'intérêt. On ne saurait que l'encourager dans cette voie où il débute avec bonheur. Au milieu de la foule de romans insipides, qui se succèdent sans relâche et alimentent à la fois les cabinets de lecture et les boutiques d'épiciers, on est heureux de rencontrer quelqu'un de ces rares volumes qui surnagent et méritent d'être distingués. On se sent alors porté à les juger avec indulgence, parce qu'ils ont le mérite de demeurer vrais et naturels; et c'est avec plaisir que la critique, sans les soumettre trop sévèrement à son creuset, les signale au bon goût des lecteurs dégoûtés de tant d'inepties et d'extravagances, quon leur vante effrontément en criant au chef-d'œuvre.

LE PONTIFICAT DE GRÉGOIRE VII (XIe siècle), roman épique, par *V. Philippon de la Madelaine.* 2 vol. in-8, 15 fr. — **PITIÉ POUR ELLE**, par *Couailhac.* 2 vol. in-8, 15 fr. — **PUBLICATIONS DU FIGARO** : *Un Homme à marier,* par Paul de Kock. In-8, 2 fr. 50 c. *Un Ménage à bord,* histoire conjugale du capitaine Lenoir, par M. *Pitre-Chevalier.* — Paris, 1837. In-8, 2 fr. 50 c.

Le Pontificat de Gregoire VII est un roman tout-à-fait chevaleresque, où les moines, les chevaliers, les ménestrels remplissent la scène et jouent les principaux rôles. Les intrigues et les agitations qui précédèrent et suivirent l'élection du Souverain Pontife, forment le sujet de l'action qui est fort animée, je dirai même embrouillée; car les incidens y abondent, s'y croisent en tous sens, de telle façon qu'on perd souvent de vue la marche des événemens et le but de l'au-

teur. Il a voulu peindre l'époque ; et le désordre de ces temps d'anarchie féodale, de querelles intestines, de guerres sanglantes et impies se reflète peut-être assez bien dans ces pages où l'empereur Henry d'Allemagne et le moine Hildebrand, plus tard Grégoire VII, luttent ensemble avec acharnement, se disputant la domination de la vieille Rome, qui finit par échapper à l'Empire pour devenir le siége temporel de la puissance des Papes. Mais j'avoue que le style pompeux adopté par l'auteur, me paraît fort peu propre à exciter et soutenir l'intérêt. J'aimerais beaucoup mieux que ce roman fût moins épique. Cette forme poétique, adaptée à la prose, ressemble trop à de la prétention, et M. Philipon de la Madelaine, qui paraît apprécier dignement le talent de Walter-Scott, quoiqu'il ait la singulière fantaisie de placer Mme Cottin à côté du grand romancier écossais, M. Philipon, dis-je, aurait dû étudier le style toujours simple, toujours vrai, toujours naturel du maître. Il aurait dû surtout renoncer à ces allégories, que l'auteur se voit obligé d'expliquer dans sa préface et d'expliquer encore dans ses notes, parce que sans cela personne n'y comprendrait rien. Ainsi l'on trouve dans son livre, un certain grand vilain serpent qui y occupe beaucoup trop de place et représente, dit-il, la religion d'Odin. Ce sont là de ces emblêmes symboliques qui sont tout-à-fait déplacés dans un roman. L'histoire du serpent monstrueux peut exister dans les vieilles chroniques, mais c'est comme fable superstitieuse et non comme allégorie.

— M. Couailhac paraît avoir du goût pour les titres bizarres. Il sait sans doute que l'enseigne attire les chalands, et il cherche à frapper par l'originalité de celles qu'il inscrit sur sa boutique littéraire. Son premier roman était intitulé : *Avant l'Orgie*, celui-ci c'est : *Pitié pour Elle*. Quelque malin critique pourrait bien s'écrier : Pitié pour lui ! car si l'héroïne du roman, pauvre femme victime de l'inconstance d'un mari léger qui l'abandonne et la livre en quelque sorte à un séducteur, mérite la pitié, il faut avouer que le roman lui-même n'est pas moins pitoyable sous plus d'un rapport. Ce sont de ces petites intrigues, de ces commérages, de ces roueries de grand monde qu'on a déjà rencontrées dans maints autres volumes de cette espèce. Le style vaut mieux que l'action, il est coulant et facile. J'ajouterai qu'à la fin de ce roman l'auteur a fait, en quelques pages, une assez bonne satire contre la corruption des mœurs en France. Son séducteur voyage dans diverses contrées de l'Europe, comptant triompher partout comme à Paris ; mais, ô désappointement cruel ! il ne trouve partout que refus, que mépris, que tristes mésaventures.

A la suite de *Pitié pour Elle*, sont deux autres courtes nouvelles, dont l'une roule sur la conspiration qui éclata et fut aussitôt réprimée en Russie après la mort d'Alexandre.

— Figaro s'est établi fabricant de romans. Les pointes, les lazzis, les calembourgs, qui faisaient jadis sa fortune, ont déserté totalement de chez lui; et, pour se consoler de cette perte, il s'est mis à débiter des romans en détail et en gros. Pauvre Figaro! qu'est devenu ton esprit? Chaque jour ses colonnes offrent au lecteur une scène, un chapitre de roman; et quand un ouvrage est complet on le réunit en un volume qui se vend à un prix fort modique. Mais quels romans que ceux ainsi fabriqués au jour le jour! On dit, il est vrai, que la célèbre Clarisse Harlow parut de cette manière et tint en haleine toute l'Angleterre pendant une année. Mais il n'est pas certain d'abord que Richardson n'eût pas fait d'avance son roman tout entier, puis une correspondance souffre bien mieux ce mode de publication, et enfin les Richardson ne sont pas communs. Aussi les premiers volumes que Figaro nous donne sont-ils, sous tous les rapports, de médiocres compositions, bonnes tout au plus pour figurer dans les feuilletons d'un petit journal. L'*Homme à marier*, de Paul de Kock, est un épisode qui, renfermé dans les étroites limites d'une scène de 5 ou 6 pages, aurait pu être fort plaisant, parce que l'auteur excelle à peindre les ridicules et les travers de la bourgeoisie parisienne; mais délayé dans un volume, il perd tout son prix et n'est plus que trivial sans gaîté. *Un Ménage à bord* vaut encore moins peut-être, quoique l'auteur semble croire qu'il marche sur les traces de Fénimore Cooper, dans la route du roman maritime. C'est une plaisanterie dont les traits ne sont pas toujours d'un goût bien pur ni d'un esprit bien fin. Le mérite le plus réel de ces deux volumes est de se vendre à bon marché, en comparaison au moins des autres romans du jour; car du reste une semblable littérature est toujours trop chère.

LES HÉBERARD, légende des Baronies, par *A. Barginet*. 2 vol. in-8, 15 fr. — **LES PARASITES**, roman de mœurs, par *Jules Lacroix*. 2 vol. in-8, 15 fr. — **LES MÉANDRES**, romans et nouvelles, par *Léon Gozlan*. 2 vol in-8, 15 fr. — **LE FILS DU BANQUEROUTIER**, esquisse de mœurs, par *L. Arthaud*. 2 vol. in-8, 15 fr. — **LA RUE AUX OURS**, par Mme *Mélanie Valdor*. — Paris, 1837. In-8, 7 fr, 50 c.

Les romans, dont la publication s'était un peu ralentie depuis quelque temps, ont tout-à-coup redoublé d'activité,

et nos écrivains paraissent vouloir être aussi féconds cette année que la précédente. Quand on veut les passer tous en revue, il ne faut pas s'amuser en route, car on n'en viendrait jamais à bout. Mais heureusement la plupart ne valent pas la peine d'être analysés, et les auteurs ne se mettant guère en frais d'imagination, soit pour trouver quelque sujet nouveau, soit pour varier les moyens d'intrigue, qui en a lu deux ou trois, les connaît tous; un coup-d'œil suffit pour reconnaître à quelle espèce ils appartiennent.

— *Les Héberard* sont du genre historique ainsi que le titre l'indique. C'est dans le XVIIe siècle que l'auteur a été puiser ses personnages et son sujet. Il montre une imagination féconde en moyens d'intrigues, en incidens de toute sorte, capables d'exciter la curiosité du lecteur. Mais la marche de l'action est souvent entravée, et l'intérêt languit parfois au milieu d'un luxe de détails fatigans. Les descriptions et les dialogues abondent; c'est le faible de tous les écrivains qui essayent de suivre la route tracée par Walter-Scott. Malheureusement cette richesse, si belle dans les œuvres du romancier écossais, devient souvent un défaut chez ses imitateurs, qui ne savent pas garder une juste mesure, et tombent trop facilement dans les longueurs et les minuties. Ils dressent en quelque sorte l'inventaire de chaque lieu où ils placent une scène de leur roman, tandis que Walter-Scott décrit à grands traits l'ensemble des tableaux. Ils font discourir leurs personnages, tandis que Walter-Scott laisse parler les siens.

— *Les Parasites* de M. Jules Lacroix appartiennent au genre forcé et faux que cet écrivain cultive de préférence; mais ils sont encore bien inférieurs à tous ses autres ouvrages. C'est une dégoûtante histoire de tous les raffinemens de l'égoïsme porté au plus haut degré. Les parasites que l'auteur met en scène sont des sangsues qui sucent jusqu'à la dernière goutte de sang de la victime qu'elles exploitent, et cela avec une effronterie sans pareille. Il me semble que les travers et les vices de la société sont déjà assez révoltans, sans qu'il soit nécessaire de les regarder avec des verres grossissans, et c'est une triste manière d'amuser le public, que de lui peindre de telles monstruosités.

— Quant aux *Méandres*, quelle que soit la renommée que les journaux ont faite à M. Léon Gozlan, je n'hésite pas à dire que c'est un vrai salmigondis, où l'on chercherait vainement une pauvre petite étincelle de bon sens ou de talent. L'auteur paraît prendre le bavardage pour de l'esprit. Il est vrai qu'il n'est pas le seul, et qu'on a vu plus d'une fois le public s'y tromper de même. Mais M. Gozlan est moins pardonnable

qu'un autre, car il a montré qu'il pouvait faire mieux. La plupart des fragmens qui remplissent ces deux volumes paraissent avoir été écrits pour des feuilletons de journaux; ils roulent sur maints sujets divers, et la marine, entre autres, y joue un rôle assez long, mais fort peu intéressant.

— *Le Fils du Banqueroutier* est une esquisse de mœurs dont je ne me souviens pas d'avoir rien à dire. J'en demande pardon à l'auteur, mais je ne sais comment cela se fait, j'ai lu son livre, et rien ne m'a frappé, car il ne m'en est rien resté du tout.

— Madame Mélanie Valdor, qui a fait un ou deux petits ouvrages d'éducation assez remarquables, me paraît se fourvoyer complètement sur la route du roman. *La Rue aux Ours* n'offre ni vraisemblance, ni intérêt, ni talent d'imagination. C'est un sujet rebattu, qui n'est rajeuni ni par des incidens heureux, ni par de gracieux détails. Le style est simple, sans prétention, mais c'est en vérité le seul mérite du livre. L'héroïne est la fille d'un marchand de perles de la rue aux Ours, riche négociant, mais qui vit avec la plus grande simplicité, et élève sa Clotilde à l'ombre de son obscure boutique. Un cousin, François, qui aide M. Duparc dans son commerce, est destiné à devenir l'époux de Clotilde qu'il aime tendrement. Mais un beau cavalier, qui vient à passer le long de la rue aux Ours, dérange tous ces beaux projets. L'innocente et timide Clotilde ne peut l'apercevoir sans en être éprise, et bientôt elle se laisse enlever par lui, séduire et emmener dans les îles, où il l'abandonne. Cependant le bon François devient furieux de se voir ravir ainsi sa fiancée, et il jure une haine éternelle à tous les aristocrates. Or il faut savoir que tout ceci se passait à l'époque de la première révolution, et durant la période de la Terreur François trouve à satisfaire largement son désir de vengeance. Cependant, attendri par les supplications de Clotilde qui est revenue en France, il sauve la vie de son rival, à condition que celui-ci réparera ses torts en épousant Clotilde. Et ils ne vécurent pas tous bien heureux, vu que François regretta toujours Clotilde, et que Clotilde finit par regretter François.

Un autre conte, intitulé *la Tour sans Venin*, se trouve à la suite de *la Rue aux Ours;* c'est l'histoire assez peu intéressante d'un marquis émigré qui revient prendre possession de ses terres, et qui se fait de mauvaises affaires avec ses paysans.

LA CHINE, par *J.-F. Davis*, ancien président de la Compagnie des Indes en Chine; trad. de l'anglais par A. Pichard; revu et augmenté d'un appendice par Bazin aîné.— Paris, 1837. 2 vol. in-8, fig., 15 fr.

M. J.-F. Davis a tracé un tableau complet du céleste empire, qu'un long séjour dans les établissemens de la Compagnie des Indes lui a permis d'étudier d'une manière approfondie. Il donne les détails les plus curieux et les plus circonstanciés sur les mœurs, les usages, le caractère du peuple chinois. Son livre est plein d'intérêt; l'esprit observateur s'y allie au savoir, et l'on y trouve la description la plus complète de cette singulière nation, qui nous apparaît en quelque sorte comme un reste fossile d'une civilisation antédiluvienne. Il combat et détruit bien des fausses idées répandues sur la Chine, et paraît faire avec assez de justice la part du bien et du mal dans l'organisation civile de cette contrée.

L'appendice de M. Bazin contient plusieurs fragmens de littérature chinoise de différens genres qui ne manquent pas de mérite malgré leur étrange caractère.

CINQ MOIS AUX ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD, depuis le 29 avril jusqu'au 23 septembre 1835; journal de voyage de M. *Ramon de la Sagra;* trad. de l'espagnol par M. René Baïssas. — Paris, 1837. In-8, fig., 7 fr. 50 c.

Ce volume renferme une foule de détails fort intéressans sur la civilisation des Etats-Unis, sur les mœurs, l'industrie, le caractère des habitans, sur les institutions de tout genre qui y existent. M. Ramon de la Sagra mérite d'autant plus de confiance, qu'il n'est pas allé en Amérique avec un système arrêté d'avance, pour ou contre l'état de choses qui régit l'Union. Il rapporte tout simplement les impressions diverses qu'il a éprouvées en étudiant le pays, et, si on le voit se déclarer partisan de la démocratie américaine, cela n'inspire ni surprise ni défiance, car on le suit pas à pas à mesure qu'il avance dans ses observations, et l'on comprend comment il est amené à admirer les beaux résultats qui se déroulent sous ses yeux. Bien plus, on est entraîné, bon gré malgré, à partager son admiration, car on reconnaît que, tandis qu'on perdait en Europe un temps précieux à discuter sans connaissance de cause ni d'effet, la valeur de la forme gouvernementale adoptée par les Américains, ceux-ci en ont développé librement tous les heureux résultats, et y ont trouvé la solution d'une

foule de questions qui touchent aux plus chers intérêts des nations, au bonheur du peuple et à son perfectionnement. M. Ramon de la Sagra donne des renseignemens nombreux sur les prisons des États-Unis, sur le système pénitentiaire qui y est en vigueur, sur les établissemens qui ont pour objet d'offrir un asile et du travail aux condamnés libérés. Il parle avec beaucoup de détails des écoles destinées à répandre l'instruction et ses bienfaits dans toutes les classes de la société, il nous montre les citoyens américains travaillant sans relâche à augmenter la prospérité du pays et à perfectionner les institutions qui le régissent. Son livre offre un tableau animé de la marche rapide de ce jeune peuple sur la route de la civilisation. Il est fâcheux que la forme du journal ait été adoptée par l'auteur, car c'est celle qui offre le moins d'intérêt à une lecture suivie. Le style de la traduction aurait aussi demandé à être plus soigné. Il est souvent incorrect et négligé.

HISTOIRE DE FRANCE, depuis la fin du règne de Louis XVI jusqu'à l'année 1825, précédée d'un discours préliminaire et d'une introduction historique sur la monarchie française et les causes qui ont amené la révolution; par l'abbé de *Montgaillard;* ouvrage faisant suite aux histoires de France publiées jusqu'à ce jour. 3me édition, 15 vol. grand in-18, 15 fr.— Paris, chez Schwartz et Gagnot, libraires, place Saint-Germain-l'Auxerrois, 20.

ANNALES FRANÇAISES, ou complément de l'Histoire de France publiée, en 1827, sous le nom de l'abbé de Montgaillard; histoire entièrement refondue, etc. par le comte *Maurice Montgaillard*. — Paris, Delaunay. 1836. In-8.

Il est peu d'histoires de la révolution française qui offrent un intérêt aussi piquant que celle-ci. M. Montgaillard raconte les événemens et peint les hommes avec une verve spirituelle et entraînante qui attache le lecteur, le captive et lui fait en quelque sorte oublier ce que ses jugemens peuvent avoir de trop passionné. Il y a certainement beaucoup de causticité dans son esprit, et il ne faut pas lui demander la froide impartialité de l'historien. C'est un témoin de la tourmente révolutionnaire qui raconte ce qu'il a vu, et semble écrire sous l'influence de chacun des faits qu'il rapporte. L'émotion du moment guide sa plume; c'est jour par jour qu'il inscrit les souvenirs de cette terrible époque, en sorte qu'on le voit toujours sous l'impression des circonstances, et son livre en reçoit une teinte dramatique très-prononcée. Comment, en effet, demeurer calme et impassible en présence des sanglans trophées de la Terreur? Comment juger de sang-froid la

fièvre chaude qui agitait et transportait tout un parti nombreux et redoutable? Plus on considère la Révolution, plus on s'aperçoit combien il est encore difficile, et même impossible, que nous en ayons une histoire tout-à-fait impartiale. Les hommes qui en ont traversé toutes les phases ne peuvent que nous offrir le reflet de ses agitations, de ses contrastes, de ses grandeurs et de ses excès. Ils n'ont pu y jouer un rôle sans en partager plus ou moins les passions; et le tableau qu'ils nous en donneront sera toujours vivement coloré. Mais je ne saurais dire que cela soit un mal; en faisant la part de l'esprit de parti, il restera toujours dans leur œuvre cependant quelque chose de vrai, et l'on y puisera sans doute une connaissance plus approfondie de ces temps si curieux à étudier.

M. de Montgaillard se pose en quelque sorte comme le critique des hommes et des choses pendant la période révolutionnaire. Appartenant par sa famille à la noblesse, émigré d'abord avec celle-ci, puis rentré en France lorsqu'il vit qu'elle trahissait sa patrie en appelant l'étranger pour l'envahir, il s'est trouvé fort bien placé pour juger les partis. Son esprit caustique n'en épargne aucun. Il lance contre tous de violentes accusations. Mais en vérité, au milieu du délire qui semblait s'être alors emparé de toutes les têtes, il n'était guère possible à l'homme indépendant et chaleureux de jouer un autre rôle. On peut lui reprocher trop de vivacité dans ses attaques, trop de précipitation dans quelques-uns de ses jugemens, mais on conviendra aussi que dans tout le cours de la révolution il ne se présenta peut-être pas un homme dont la conduite fût entièrement irréprochabble et méritât une complète apologie. Le bon sens était étouffé sous les passions, foulé aux pieds par les partis. Cette raison, dont on proclamait le règne, semblait avoir abandonné la terre pour aller sans doute recevoir du haut des cieux les hommages de la république, le culte de son dictateur. Dans l'épouvantable mêlée qui suivit le bond impétueux par lequel le peuple français voulut arriver tout d'un coup à la liberté, on cherche vainement quelque arbre sain et solide, dont les branches offrent une voie de salut pour échapper au torrent dont les flots bourbeux entraînaient tout sur leur passage. Les idées les plus grandes, les plus généreuses se trouvaient alliées dans le même esprit aux théories les plus monstrueuses. La probité d'un Robespierre, la philanthropie d'un Saint-Just, n'étaient pas des phénomènes isolés. De tels contrastes se retrouvaient sous mille formes diverses dans les individus de toutes les classes, et jusque dans les masses populaires. Les idées républicaines, jetées au milieu de l'ignorance populaire et de la barbarie des mœurs, avaient produit cette fermentation uni-

verselle. C'était le feu du volcan inondant ses alentours de cendres et de débris.

La verve de notre auteur semble inépuisable et s'exerce sans retenue. Peu de personnages éminens échappent à ses traits acérés. Il n'a, je crois, des paroles louangeuses que pour deux ou trois hommes : Washington, Lafayette, Napoléon. Ce dernier nom fait une singulière figure à côté des autres. C'est le despote en présence des deux plus grands citoyens de cette époque. Mais M. de Montgaillard a partagé l'admiration aveugle qu'inspirait l'éclat militaire de Bonaparte, et, fatigué du désordre révolutionnaire, il saluait avec acclamation l'établissement de l'Empire, qui venait cependant détruire une à une toutes les conquêtes de la liberté, si chèrement achetées.

Dans les *Annales françaises* qu'il se propose de publier en 12 ou 13 volumes in-8°, et dont il vient de faire paraître le discours préliminaire, il refondra toute cette histoire, et la complètera, dit-il, par l'addition de notes et de fragmens nombreux. En attendant, le public saura gré aux éditeurs de l'ancienne édition d'en avoir baissé le prix de manière à la mettre à la portée de toutes les bourses. MM. Schwarz et Gagnot se trouveront bien sans doute de cette opération, et cette piquante galerie historique obtiendra un succès tout populaire.

Un tel ouvrage, tenant du pamphlet presque autant que de l'histoire, devait donner lieu à de nombreuses récriminations. Aussi son auteur débute-t-il dans ses annales par répondre à maintes attaques dont il a été l'objet. Du reste, la plupart, étant anonymes, ne méritaient guère d'être relevées, et puisque M. de Montgaillard prépare une nouvelle édition de cette histoire, il fera bien peut-être d'adoucir ce qu'il y a de trop acerbe dans ses jugemens, de modérer la causticité de son esprit, de donner enfin à son livre une forme et une allure plus historiques.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE comparée avec la géographie moderne; par MM. *Meissas* et *Michelot*. — Paris, chez Hachette. 1837. In-12, 2 fr. 50 c.

Ce petit ouvrage, destiné à l'enseignement des colléges, est rédigé avec une grande clarté, et ses auteurs ont heureusement évité cette sécheresse, qui ne se rencontre que trop souvent dans la plupart des abrégés de géographie. Profitant de tous les travaux des géographes anciens, et des lumières nouvelles que les investigations des voyageurs mo-

dernes ont répandues sur divers points obscurs, ils reconstruisent l'ancien monde tel que le connaissaient les Grecs et les Romains, en ayant soin de donner toujours, autant du moins que cela se peut, le nom moderne à côté du nom antique pour toutes les villes dont on connaît bien exactement la position et l'histoire; le nom latin s'y trouve aussi de manière à faciliter toutes les recherches et à aider les écoliers dans l'intelligence des auteurs classiques. Des notions historiques courtes, mais bien rédigées, jettent un intérêt véritable sur tous ces détails ordinairement si vides, et si peu attrayans. Ce qu'on sait de la fondation des villes, de leur destinée et des causes de leur chute, est raconté rapidement. MM. Meissas et Michelot ont eu le rare talent de vaincre les difficultés que présente la tâche de resserrer un grand tableau dans un petit cadre. Les innombrables peuplades diverses qui couvraient autrefois l'Europe, et sur la plupart desquelles nous n'avons d'autres renseignemens que quelques passages plus ou moins obscurs des historiens romains, offraient un dédale dont ils se sont tirés avec bonheur. L'Asie n'est pas moins bien traitée; ils nous en offrent un tableau complet, en mentionnant les principaux faits de l'Histoire-Sainte qui s'y rattachent. Enfin ils ont rassemblé toutes les notions que les anciens possédaient, et que leurs écrits fournissent sur l'Afrique, cette troisième partie du monde dont ils connaissaient diverses contrées mieux peut-être que nos géographes modernes, mais sur les régions centrales de laquelle ils n'avaient que des informations vagues et mêlées de fables. Le volume est terminé par une table alphabétique des noms antiques des lieux et des peuples, qui peut servir en quelque sorte de petit dictionnaire géographique. Aujourd'hui que l'on dirige de si bonne heure l'attention des jeunes gens vers l'étude de l'histoire, une telle géographie manquait, et l'on en sentait vivement le besoin. Aussi celle de MM. Meissas et Michelot peut-elle à bon droit compter sur un grand succès qu'elle mérite d'ailleurs sous tous les rapports.

MANUEL DE LA LANGUE ANGLAISE, ou moyen d'apprendre cette langue sans maître, par le seul secours de la prononciation écrite en regard de plusieurs milliers de phrases; par M. *Peyrot*. — Paris, 1837. 1 vol. in-16, 3 fr.

Comme recueil de phrases graduées pour l'étude de la langue anglaise, ce petit volume est certainement très-

recommandable. Mais la prononciation d'une langue quelconque s'écrit toujours d'une manière fort incomplète, et pour l'anglais surtout, qui n'a presque pas de sons bien décidés, bien francs, il est de toute impossibilité de l'apprendre sur des livres. La langue parlée ne s'apprend qu'en parlant, et on peut bien défier qui que ce soit de parvenir jamais à exprimer en français la double lettre *th*, et les mille et une intonations diverses des voyelles *a*, *e*, *i* anglaises. Ce sont de vaines tentatives qui ne servent qu'à donner à l'élève de fausses idées sur la prononciation, et le préparent, s'il veut étudier tout seul d'après ce système, à ne pouvoir ni comprendre les Anglais ni être compris d'eux.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

BIOGRAPHIE SACRÉE, par *Athanase Coquerel*, pasteur de l'Église réformée de Paris. 2me édition augmentée d'un Essai historique et critique sur les dates de la Bible. — Valence, chez Marc-Aurel frères; Paris, chez Ab. Cherbuliez et compe. 1837. 1 gros vol. in-8, 10 fr.

Cette nouvelle édition, qui n'a qu'un seul volume au lieu de quatre, et ne coûte que le tiers de ce que coûtait l'ancienne, popularisera cet excellent ouvrage, dans lequel on remarque le talent de style et la raison éclairée qui distinguent l'auteur et lui ont depuis long-temps assuré une juste renommée dans le public protestant. La Biographie sacrée renferme des notices plus ou moins étendues, mais toujours redigées de la manière la plus intéressante sur tous les personnages dont il est question dans la Bible. Chaque nom est accompagné de l'indication des textes qui en font mention. Un pareil livre est non-seulement indispensable pour tous les théologiens auxquels il facilitera bien des recherches, évitera de longs travaux; mais il offre encore une lecture pleine d'attrait aux personnes pieuses qui désirent posséder une connaissance approfondie des livres saints. L'Essai sur les dates de la Bible est conçu dans un esprit de critique haute et sage. M. Coquerel, considérant la Bible comme une inspiration et non comme une histoire, ne pense point qu'il soit utile de chercher à faire concorder ses dates avec celle de l'histoire profane, ni d'entrer en discussion à ce sujet avec les adversaires du christianisme.

Après avoir examiné avec une érudite exactitude tous les documens chronologiques que présentent les diverses parties de la Bible, il n'hésite pas à déclarer que toute tentative de ce genre serait vaine, et pour le prouver il dresse un tableau comparatif des dates les plus anciennes de l'histoire profane telles que les derniers travaux des savans les ont admises, et de l'indication du nombre d'années écoulées entre ces époques et celle du déluge, selon les Septante et selon la chronologie vulgaire. Il admet que les bornes de la science historique reculeront encore, que les érudits pourront un jour découvrir sur les ruines éparses, dans les diverses parties du monde, l'histoire de ces antiques civilisations qui ont disparu sans laisser presque aucun souvenir :

« Des découvertes inespérées vont faire revivre sous nos » yeux des civilisations perdues de vue dans la nuit des » siècles, cachées sous la racine des forêts, le sable des dé- » serts ou la poussière de quelque immense nécropole ; de » nouveaux hiéroglyphes seront lus un jour comme ceux » des Pharaons ; l'Inde ou la Chine, Persépolis et ses ca- » ractères cunéiformes, l'Etrurie et sa langue si étrangement » oubliée par les Romains, qui avaient tant de raisons de » s'en souvenir, entrouvriront à nos regards les ténèbres » de leur passé ; supposez même que le Nouveau-Monde » doive un jour avoir son archéologie, les ruines à peine » explorées de Palenqué et de Mithla fourniront des dy- » nasties mexicaines ou aztèques aussi longues que celle de » Manéthon ; les dynasties des Pharaons vont se trouver » vraies jusqu'à la première, jusqu'à celle de Menès, le » successeur des dieux ; bien plus, quelque nouveau Callis- » thène rendra au jour des observations astronomiques » antérieures à toute histoire, des éclipses antédiluviennes, » des conjonctions antéadamiques ; et un zodiaque incontes- » table, remplissant les espérances que l'on avait impru- » demment conçues lors de l'apparition de celui de Dende- » rah, représentera l'état du ciel à une époque antérieure » à toutes les chronologies..... alors, selon notre système, » l'incrédulité, à l'aide de ces armes nouvelles, n'élèvera » que des plaintes sans fondement contre la Bible ; nous » lui répondrons avec tranquillité qu'il n'y a point de chro- » nologie sacrée, et que la révélation est aussi désintéressée » dans ces découvertes historiques, que dans les progrès de » la géologie, quoique Moïse ait compté six époques de » l'organisation de notre planète ; ou dans les calculs de l'as- » tronomie, quoique Josué ait poussé un cri sublime qui » lui a valu une victoire. »

CHARLES, ou l'Ouvrier vertueux, suivi de trois Nouvelles, morales et instructives, par Mme *Césarie Farrenc*. — Paris, chez Denn, rue Pavée-St.-André-des-Arts, 5. 1 vol. in-12, fig., 3 fr. 50 c.

« Sans le travail et la vertu il n'est point de bonheur. » Cette vérité banale doit être l'inévitable refrain de toute éducation; car dans l'enfance, si l'on est vertueux par instinct ou par imitation, travailler semble toujours une peine dont on désire être dispensé.

Mme Césarie Farrenc a donc pris à tâche de prouver à ses jeunes lecteurs que le travail est le plus sûr garant du bonheur; que lui seul peut permettre à l'homme d'exercer les plus belles facultés de son esprit, de développer les plus nobles ressources de son génie, et lui fournir les occasions et les moyens de se livrer aux sentimens généreux de son cœur, de se dévouer d'une manière utile à ses semblables. Ses contes offrent tous des jeunes gens, chez lesquels l'amour du travail a produit d'excellens résultats en les plaçant dans une heureuse position et les mettant à même de rendre de grands services à leurs parens, de devenir de bonne heure les soutiens de leur famille. Le meilleur esprit anime ces petits récits, dont la trame est simple et sans aucune teinte romanesque. Mais on regrettera que l'auteur n'ait pas su les animer de couleurs un peu plus vives, leur donner un intérêt plus piquant, et fondre d'une manière plus intime l'intention avec le sujet. Ces lieux communs de morale qu'on retrouve nécessairement partout, ont besoin d'être déguisés autant que possible, présentés d'une manière neuve, et l'on doit surtout éviter le ton déclamatoire qui n'a nulle prise sur les enfans, car ils ne l'écoutent ni ne l'entendent; les plus étourdis sautent à pieds-joints par-dessus tous les passages de ce genre, les autres les lisent sans y rien comprendre, ce qui est encore pis. Les faits parlent bien mieux au cœur de l'enfance, et l'action qui remplit leurs yeux de larmes les persuade et les frappe cent fois plus que la plus touchante déclamation.

LE ROBINSON SUISSE; histoire d'une famille suisse jetée par un naufrage dans une île déserte, par M. *Wyss*, avec la suite donnée par lui-même; nouvelle traduction de l'allemand par Mme Elise Voiart. — Paris, chez Didier, 1837. 2 vol. in-12, fig., 8 fr.

De toutes les nombreuses imitations auxquelles l'immense succès du Robinson Crusoé a donné naissance, aucune ne

s'est approchée du modèle autant que celle-ci. C'est que son auteur ne s'est pas servilement traîné sur les traces de Foé; il a simplement cherché à faire une application différente du principe moral qui avait servi de base à cette admirable production. L'auteur anglais nous montre quelles ressources l'homme isolé au milieu de la nature peut trouver dans une résignation courageuse, quelle force et quelle consolation il puise dans les sentimens religieux, et comment se réalise cette parole que le Créateur semble avoir gravée dans tout ce qui nous entoure ici-bas : Aide-toi, je t'aiderai. M. Wyss substitue à l'homme seul une famille, et les relations d'affection, de soumission respectueuse et de tendresse maternelle viennent aussitôt animer la scène et féconder le principe, en lui fournissant des développemens plus larges, des applications plus en rapport avec la vie commune, et en suscitant une foule d'incidens d'où ressortent des leçons mieux à la portée des jeunes lecteurs auxquels le livre est destiné. Les détails de cette vie de travail et de lutte amusent la jeunesse, qui s'intéresse vivement à ces petits Robinsons de son âge, dont elle partage, en imagination, toutes les fatigues et tous les plaisirs; elle écoute avec une sorte de respect les sages préceptes que leur inculquent ces parens, dont la plus chère occupation est de faire concourir toutes les circonstances au progrès de leur éducation morale; elle puise ainsi à la fois dans cette lecture les principes les plus purs et une foule de notions de toutes sortes, dont l'acquisition est toujours précieuse.

Le seul reproche qu'on ait pu adresser avec raison à M. Wyss, c'est de n'avoir pas respecté les zones géographiques que la nature semble avoir assignées à ses diverses productions. Entraîné par le désir de compléter autant que possible les leçons d'histoire naturelle qu'il semait dans son récit, il a accumulé dans l'île inconnue les animaux, les plantes, les minéraux de presque toutes les régions du globe. Mais c'est un défaut contre lequel il est facile de mettre en garde les enfans en les en prévenant une fois pour toutes; et d'un autre côté, il a su en tirer un admirable parti pour leur offrir un tableau magnifique des œuvres si variées du Créateur. Les jouissances nombreuses et souvent faciles que se procurent ses naufragés, contrastent aussi avec les dures privations et les pénibles travaux de Robinson-Crusoé. Mais il ne s'est pas proposé un but philosophique aussi élevé que celui qui a conduit la plume du penseur anglais. Wyss n'a voulu faire qu'un ouvrage d'éducation, capable d'instruire et de former la jeunesse tout en l'amusant, et ce but est certainement atteint, car peu de livres de ce genre ont obtenu un succès aussi populaire.

Ce fut madame de Montolieu qui, la première, fit connaître en France le Robinson Suisse; l'auteur n'en avait encore publié que la première partie. La traductrice essaya d'y ajouter une suite, tentative malheureuse, car elle métamorphosa ce récit simple et instructif en un roman assez plat. M. Wiss reprit alors la plume et termina lui-même son œuvre. Depuis deux ans, plusieurs nouvelles traductions complètes ont paru, mais aucune, jusqu'ici, ne s'était distinguée par le mérite du style, et c'est avec plaisir qu'on accueillera celle de madame Voïart, connue d'une manière si avantageuse dans le monde littéraire. Sa plume élégante et facile redonnera en quelque sorte au Robinson-Suisse le mérite de la nouveauté, et probablement sa traduction ne tardera pas à être adoptée de préférence à toute autre.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

DE L'ÉTAT ACTUEL DES PRISONS EN FRANCE, considéré dans ses rapports avec la théorie pénale du Code; par *L.-M. Moreau-Christophe*, sous-préfet, ancien inspecteur-général des prisons de la Seine. Paris, 1837. In-8. 7 fr. 50 c. — **DU SYSTÈME CELLULAIRE DE NUIT** pour la réforme de nos prisons, par *L.-A.-A. Marquet-Vasselot*, directeur de la maison centrale de Loos. Paris, 1837. In-8.

Voici, je crois, 15 à 20 ans qu'on s'occupe en France de la réforme des prisons. Brochures journaux, livres, concours, rien n'a été négligé pour éclaircir la question. On a eu un journal des prisons ; des Sociétés pour l'amélioration des prisons ; des philanthropes amateurs voyageant de prisons en prisons, criant contre les abus, recueillant les plaintes, publiant des tableaux déchirans de l'état abject dans lequel on laissait croupir les malheureux prisonniers. Ensuite sont venus des rapports sur les maisons pénitentiaires établies en pays étrangers ; on a aussitôt envoyé des commissaires visiter ces prisons-modèles en Angleterre, puis en Amérique, puis en Suisse. Enfin, les architectes se sont présentés à leur tour munis de plans et de devis, et en attendant que l'on puisse réformer le système des réglemens intérieurs, on leur a permis de changer celui des murailles. Mais de tout ce mouvement qu'est-il résulté pour les prisonniers? pas grand'chose jusqu'à présent. Livres, journaux et brochures sont entassés dans les bibliothèques; les concours se sont lassés; les philan-

thropes ont fait leur chemin ; les commissaires voyageurs ont trouvé à leur retour de belles places toutes prêtes à les recevoir ; de vastes édifices fort coûteux se sont élevés ; mais de prisons pénitentiaires, la France n'en possède pas encore une seule qui mérite complètement ce nom. C'est là l'histoire de bien des questions soit de législation, soit d'économie politique, soit d'autre chose. On parle beaucoup, on discute, on écrit, on s'agite ; chacun cherche à s'en faire un marchepied pour grimper ; puis l'intérêt particulier une fois satisfait, l'intérêt général s'en tire comme il peut, personne ne lui vient en aide dès qu'il s'agit d'application et par conséquent de dévouement, d'abnégation, d'efforts et de désintéressement.

Paris a vu bâtir une grande prison dans ces dernières années. Ce devait être un pénitencier-modèle, et, pour essai, l'on y a transféré les jeunes détenus. Jusque là c'est fort bien sans doute, et l'on ne saurait qu'applaudir à l'idée de commencer une telle expérience par ces pauvres enfans qui plus que les autres prisonniers sont susceptibles d'être réformés par le travail et ont besoin de substituer des habitudes d'ordre et d'activité à la paresse et au vagabondage. Mais, comme pour détruire aussitôt tout espoir de succès, l'esprit avide de spéculation s'est glissé dans l'établissement, et a frappé de mort tout le système nouveau. Au lieu d'inspecteurs éclairés et philanthropes, capables d'influer heureusement sur le moral de ces jeunes êtres, dégradés par une mauvaise éducation ou de déplorables exemples, ce sont, dit-on, des entrepreneurs qui sont les maîtres du travail, moyennant une somme qu'ils payent pour chaque enfant à l'administration. Intéressés grandement à les faire travailler le plus possible, et se souciant fort peu, soit de leur instruction, soit de leur régénération morale, ils exigent de ces pauvres malheureux 12 heures de travail par jour, et ne les envoient à l'école qu'une fois tous les deux jours, pendant deux heures, après le travail, c'est-à-dire, exténués de fatigue et plus disposés au sommeil, qu'ils peuvent à peine vaincre, qu'à l'étude, dont on ne sait ainsi leur faire sentir ni le mérite ni l'utilité !

Il y a cependant des inspecteurs de prisons, fort largement rétribués, qui ont publié d'excellens ouvrages remplis des documens les plus intéressans sur tous les avantages des pénitenciers d'Amérique. Serait ce donc qu'ils ne voient rien qu'avec un télescope, et que la philanthropie n'a de prix pour eux qu'autant qu'il faut traverser les mers pour la cultiver ?

En présence de tels résultats, on comprend l'opposition que rencontre le système de la réforme des prisons chez de consciencieux directeurs qui font leur devoir avec zèle, et emploient tous leurs efforts à corriger dans leur administration

particulière les vices de l'ancien système. M. Marquet-Vasselot est ainsi très-fondé à rejeter l'autorité de ces inspecteurs généraux dont il a pu sans doute plus d'une fois apprécier soit la portée, soit les connaissances pratiques en pareille matière. Mais il se laisse entraîner trop loin par sa défiance et ses préventions contre le système cellulaire; elles ne paraissent ni justes ni soutenables. Pourquoi rejeter les faits énoncés dans l'excellent ouvrage de M. Lucas? que signifie cette exclamation? Soyons donc français! M. Marquet-Vasselot rejetterait-il un progrès, une amélioration, par l'unique motif que son origine est anglaise, américaine, ou suisse? Ce ne serait pas raisonner alors, ce serait simplement montrer le bout de l'oreille de la vanité française.

— M. Moreau-Christophe laisse bien percer aussi quelque peu ce sentiment de vanité nationale, mais c'est d'une manière moins exclusive. Il revendique seulement pour la France la première idée des maisons pénitentiaires, qu'il a trouvée dans les écrits d'un auteur français qui vivait bien long-temps avant qu'on y songeât en Angleterre ou en Amérique. Les Français ont tout inventé et n'ont jamais su rien utiliser. C'est une chose convenue; ainsi soit-il! Mais, au moins, M. Moreau-Christophe ne rejette point l'application que les étrangers ont su faire de cette idée, et, comme il a été aussi inspecteur-général, son opinion à cet égard mérite d'être prise en considération. Son livre offre une statistique curieuse des prisons de France; on y trouve une foule de faits peu connus et du plus haut intérêt.

Les détails nombreux qu'il donne sur le régime actuel des prisons et sur les tristes résultats qu'il enfante, sont les meilleurs argumens en faveur de la réforme, surtout lorsqu'on les rapproche de l'effrayant calcul de M. Lucas, qui nous apprend que chaque année, en France, c'est un total de 56,000 individus que la société envoie à l'enseignement des prisons, et que l'enseignement des prisons lui renvoie. Le tableau tracé par M. Moreau expose à nu tous les vices de la vieille organisation de ces établissemens, qui semblent en vérité avoir été destinés à corrompre plutôt qu'à régénérer. Il passe en revue les trois ordres de prisons, civiles, criminelles et militaires, et toutes les diverses catégories qui les subdivisent. Or, parmi ces nombreuses maisons de détention, c'est une chose triste à dire, il n'y en a pas une seule digne du peuple qui se vante de marcher à la tête de la civilisation.

RECHERCHES HISTORIQUES ET STATISTIQUES SUR LA POPULATION DE GENÈVE, son mouvement annuel et sa longévité, depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours, 1549-1833; par *Ed. Mallet*, docteur en droit, etc. — Paris, 1837. In-8, 4 fr. Se trouve à Paris et à Genève, chez Ab. Cherbuliez et comp^e., libraires.

Cette monographie statistique, si je puis m'exprimer ainsi, bien qu'elle ne concerne qu'une petite population de 27 à 30 mille âmes, est néanmoins du plus vif intérêt par les faits et les nombreux tableaux comparatifs qu'elle renferme, ainsi que par les résultats curieux qu'elle fournit. M. Mallet est parvenu, au moyen des documens qu'il a pu rassembler, à retracer, d'une manière assez complète, la marche de la population et ses vicissitudes diverses dans la petite ville de Genève, pendant un espace d'environ trois siècles. Mais il s'est plus particulièrement étendu sur les vingt dernières années, c'est-à-dire, de 1814 à 1833, époque qui a été surtout l'objet de ses études et qui est certainement la plus intéressante, puisqu'elle se lie au présent, nous offre l'état actuel de la population genevoise, et peut fournir de curieuses données sur ses rapports avec l'état de liberté et d'indépendance dans lequel cette ville a justement passé ces vingt ans.

Le mouvement de la population peut en quelque sorte servir de mesure à la prospérité et aux progrès d'un pays. Tant qu'un peuple s'avance sur la route de la civilisation, on voit la vie s'allonger chez lui, et le nombre proportionnel des décès diminuer; sauf toutefois les perturbations qu'amènent les épidémies. Dès qu'il rétrograde, au contraire, les décès augmentent, la vie s'accourcit, la population tend à décroître; et cela est si vrai que, dans les tables de mortalité, les années marquées par des guerres et des discordes civiles sont faciles à reconnaître. Du XVIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe, Genève éprouva la vérité de ce fait. Sauf les obstacles suscités soit par la peste, qui à plusieurs reprises régna dans la ville, soit par la guerre contre la Savoie qui dura bien des années et s'opposa long-temps au rétablissement de l'ordre, de la sécurité, et à la prospérité de la petite république, elle vit constamment sa population s'accroître dans une progression plus rapide que celle du nombre des décès. En sorte que, « tandis qu'au XVIe siècle il mourait annuellement un individu sur vingt-cinq, il n'en meurt plus au XVIIIe qu'un sur trente-quatre. »

En 1814, Genève, rendue à sa nationalité indépendante, offre bientôt des résultats plus frappans dans la marche de sa population. Pour les bien apprécier, suivons M. Mallet dans les divisions de son ingénieux travail.

Il dresse d'abord le tableau des naissances, et en examine les diverses parties. La diminution progressive du nombre des enfans naturels est un fait remarquable qui prouve l'amélioration des mœurs; car, sous l'empire français, il y avait à Genève un sixième d'enfans naturels, et aujourd'hui il n'y en a plus que 7 à 8 p. 0|0. Une diminution assez sensible se fait sentir également sur les morts-nés et indique probablement les progrès dans l'art des accouchemens. Un tableau des couches doubles présente les résultats de recherches assez curieuses. Les mariages et divorces fournissent à l'auteur l'occasion d'examiner quel est l'âge moyen matrimonial le plus avantageux pour une population. Cette question ne peut être résolue que d'une manière relative, en ayant égard au climat du pays, à son état de civilisation et de prospérité. Genève paraît pencher vers les mariages tardifs ou du moins d'âge mûr, car le plus grand nombre des époux se trouve dans la période de 30 à 40 ans pour les deux sexes.

De ces diverses données, M. Mallet fait ressortir le chemin que la population de Genève a parcouru depuis trois siècles. « Douée, dit-il, dans l'enfance de sa civilisation d'une fécondité prodigieuse, qu'accompagnait une excessive mortalité, elle a, petit à petit, vu diminuer l'une et l'autre, et corrélativement sa population accroître, sa prospérité augmenter d'une manière surprenante. Dans les dix dernières années du XVIIe siècle, un mariage produisait encore cinq enfans et plus; la vie probable n'arrivait pas à 20 ans, et Genève comptait à peine 17,000 habitans. Vers la fin du XVIIIe, il n'y avait guère plus de trois enfans par mariage, la vie probable dépassait 32 ans, et Genève avait atteint le chiffre de 26,000 habitans. Aujourd'hui, un mariage ne produit plus que 2 3/4 enfans, la vie probable est de 45 ans, et Genève, qui dépasse 27,000 âmes, est arrivé à un haut degré de civilisation et de prospérité matérielle. Maintenant, le terme de la diminution des naissances paraît atteint, et il est difficile d'admettre comme probable un abaissement ultérieur un peu fort dans le chiffre déjà si faible des naissances. La population semble avoir fait son effort, et s'est accrue dans son étroite enceinte, de telle sorte que la reproduction ne tend plus aujourd'hui qu'à réparer les pertes occasionées par la mortalité. »

Qui expliquera ce singulier phénomène, dans lequel on reconnaît encore la sage prévoyance de la nature qui semble avoir ainsi, par une loi d'équilibre, mis des bornes à l'accroissement indéfini de la population? C'est encore un de ces mystères dont l'homme est entouré ici-bas et contre lesquels il ne peut manquer de se heurter dès qu'il veut approfondir une science quelconque.

Genève est la ville qui élève le plus grand nombre d'enfans, parmi celles qui ont été l'objet de recherches statistiques. Mais, par une bizarre compensation, c'est aussi celle où l'on voit le moins d'hommes qui passent 90 ans. A mesure que la vitalité des enfans augmentait, le nombre des centenaires a diminué jusqu'à être réduit à 0; les 20 années explorées par M. Mallet n'en offrent pas un seul.

Les tables de décès et leur comparaison ont conduit l'auteur à d'intéressantes digressions sur la détermination de la vie probable et de la vie moyenne, sur les calculs par lesquels on peut les établir et sur la différence qui existe entr'elles. Ayant travaillé sur une période de vingt années, pour lesquelles il avait les documens les plus exacts et les plus complets, il a pu hasarder quelques essais de théorie statistique, et cela avec d'autant plus de raison, que Genève peut être considérée comme un modèle en petit du vaste mouvement social. « Genève étant très-avancée en civilisation, l'état actuel de sa population peut faire conjecturer l'état futur des grandes masses; elle peut, transparente ruche d'abeilles, servir au philosophe pour étudier avec un verre grossissant la marche graduelle de l'ensemble. »

A la suite de ce mémoire se trouve une notice sur les anciennes pestes de Genève, dans laquelle M. Mallet compare les détails statistiques qu'il a pu rassembler à ce sujet avec ceux publiés sur l'épidémie du choléra de Paris, en 1832.

Il résulte de cette curieuse comparaison que la peste est, jusqu'à trente ans, plus pernicieuse que le choléra, tandis que, passé cet âge, la mortalité pestilentielle devient toujours plus inférieure à la mortalité cholérique. « Le règne du premier » de ces fléaux finit quand celui de l'autre commence. »

Il est fâcheux que l'absence totale de documens sur la nature des maladies souvent diverses que nos ancêtres comprenaient toutes sous la dénomination de peste, ait empêché que ce travail comparatif fut poussé plus loin, car il aurait sans doute amené des résultats du plus haut intérêt.

LA PROPAGANDE RUSSE A PARIS : examen des fragmens et considérations de M. le Baron d'*Eckstein* sur le passé, le présent et l'avenir de l'Espagne; par *Augustin Chaho*. — Paris, chez Mme Goullet; Genève, chez Ab. Cherbuliez et comp^e^. 1837. In-8, 1 fr. 50 c.

Le gros et lourd volume de M. d'Eckstein a excité la verve de M. Chaho, et lui a inspiré une vigoureuse satire contre les nuages mystiques sous lesquels le noble baron cache ses pen-

sées anti-sociales. M. Chaho, dans sa brochure, donne carrière à son esprit qui nous a paru vif et mordant. Il repousse les accusations absurdes lancées contre la civilisation, et défend l'Espagne contre les attaques de M. d'Eckstein. Le suivant pas à pas dans toutes ses divagations, il l'accable des sarcasmes les plus sanglans; il le fustige sans pitié et le dénonce en quelque sorte au mépris et à l'indignation du public.

C'est attacher, il nous semble, une bien grande importance à un livre obscur qui n'a pas eu le moindre retentissement, et qui, s'il était capable de faire quelque mal, porte avec lui son contre-poison le plus sûr dans l'ennui profond que sa lecture occasionne. Qu'importent les aberrations volontaires ou non d'un esprit nébuleux, qui parle le plus souvent un langage incompréhensible, et se renferme habituellement dans un cercle de pensées étranges qui ne sauraient trouver dans le public aucun écho sympathique? M. Chaho pouvait mieux employer son temps et son talent d'écrivain. Mais il a cédé à un mouvement d'indignation. Il a cru découvrir, au milieu de ce fatras, des intentions de propagande russe. Il a vu, dans l'auteur des *Fragmens et Considérations sur l'Espagne*, un agent de cette haute police qui, du fond de l'Europe septentrionale étend, dit-on, ses réseaux et son action sur presque toutes les contrées du monde; un successeur de Kotzebue qui, lui aussi, calomniait la société française, et semblait avoir voué sa plume à l'œuvre du despotisme et de la barbarie. M. d'Eckstein lui est apparu comme un enfant du nord appelant les Cosaques et les Tartares à la conquête de ces belles contrées du midi, dont il prend plaisir à leur décrire tous les charmes, toutes les jouissances, afin d'exciter leurs désirs et de hâter leur marche. C'est, selon M. Chaho, une nouvelle invasion de barbares qui menace l'Europe méridionale d'un sort pareil à celui qu'éprouva jadis l'empire romain.

On conçoit qu'avec une pareille conviction, notre jeune écrivain n'ait pu retenir sa colère qui devient alors juste et compréhensible. Mais on ne peut s'empêcher de reconnaître aussi qu'il y a chez lui une forte prévention contre tout ce qui est du nord. Pour repousser les accusations d'ignorance et de barbarie adressées à la nation espagnole, il récrimine par de semblables accusations contre les peuples de races scandinave, moscovite ou germaine. On dirait, à l'entendre, qu'au-delà de la France il n'y a plus au nord que barbares, et la docte Allemagne et les lumières de la Suède, de la Norvège et du Danemarck sont assimilées par lui aux Cosaques et aux Pandours. C'est avec peine qu'on voit ces préjugés nationaux maîtriser un homme d'un esprit aussi éclairé, aussi supérieur, qui ne devrait pas oublier que dans toute discussion, si l'on veut ob-

tenir quelque avantage sur son adversaire, il ne faut jamais laisser la passion étouffer la voix de son propre bon sens.

Si réellement il existe une propagande russe qui ait pour but l'envahissement de l'Europe et la destruction de notre civilisation moderne, les peuples intermédiaires entre la Russie et la France ont le même intérêt à la repousser; et les appeler barbares, les blesser dans leur orgueil national, c'est indisposer d'avance des alliés dont on ne pourra se passer dans le moment du danger. Heureusement toutes ces hypothèses sont bien éloignées de la réalité. Les guerres de conquête deviennent de plus en plus difficiles en Europe. Ce fut à des espérances de liberté que la République, et ensuite Napoléon dûrent la plus grande partie de leurs succès, et ces mêmes peuples, qui avaient accueilli le drapeau tricolore comme un signe libérateur, déçus dans leur espoir, irrités par les vexations les plus despotiques, furent de nouveau séduits par l'appât de l'indépendance, et se levèrent en masse contre la France à la voix de leurs princes, qui leur promettaient des chartes et des libertés. Voilà les mobiles qui pourront encore une fois peut-être agiter l'Europe d'un bout à l'autre, mais les vociférations des barbares et leur rage aveugle seraient impuissantes aujourd'hui pour conquérir et surtout pour fonder un empire durable. Notre civilisation actuelle ne ressemble guère à cette civilisation antique, dans laquelle la classe la plus nombreuse était celle des esclaves, qui, loin de courir à la défense de la patrie, avaient tout intérêt à y appeler la guerre, le désordre et le pillage. D'ailleurs l'empire romain, successivement agrandi par la conquête, composé d'innombrables provinces qui ne connaissaient de Rome que ses proconsuls avides et leurs exactions de toute sorte, manquait de l'esprit national qui fait la puissance des états, et se trouva sans force morale pour résister à ces peuplades guerrières dont le nombre toujours croissant finit par accabler ses légions.

DE LA RÉFORME ANGLAISE et de ses suites probables, par M. *de Pradt*. Paris, 1837. In-8, 5 fr.

La réforme anglaise n'a pas le don de plaire à Monseigneur l'ancien archevêque de Malines. C'est très-fâcheux, en vérité, mais pour lui, plus que pour elle, je pense, car elle ne s'en soucie guère. Ces prophètes politiques qui s'en vont dissertant à l'infini sur les résultats probables d'événemens non encore accomplis, et dont nul ne peut prévoir les incidens et

les circonstances dont ils pourront être accompagnés, sont souvent curieux par l'aplomb avec lequel ils prononcent leurs sentences pour ou contre tel ou tel système. En vain, les faits viennent-ils contredire leurs prévisions, ils ne se déconcertent pas pour si peu, et, confians dans l'amour du public pour tout ce qui a quelque apparence de merveilleux, ils recommencent à nouveaux frais dès que l'occasion s'en présente. M. de Pradt a, plus que nul autre écrivain du même genre, profité de cette faiblesse humaine; on se rappelle ses nombreux écrits à propos de tous les événemens politiques de quelque importance, et le brillant succès qu'ils ont presque tous obtenu. Il est juste d'ajouter que M. de Pradt a fait preuve d'un talent remarquable, soit par son style, soit par la sagacité qu'il a souvent montrée dans son appréciation des faits et de leurs conséquences. Mais il a aussi souvent erré, et aujourd'hui, je crois, plus que jamais. Il prétend que la réforme est tout-à-fait intempestive en Angleterre; qu'elle n'y était ni urgente ni nécessaire, et qu'elle ne tardera pas à jeter cette contrée dans les bouleversemens révolutionnaires. Il prononce maintes accusations d'impuissance et d'incapacité contre les assemblées parlementaires. Selon lui, celles-ci n'ont jamais rien fait de bon, tandis qu'une main ferme et puissante, un despote, grand roi ou grand empereur, crée toujours les choses les plus grandes et les plus nobles. De semblables assertions, qui conduisent directement à l'adoration du pouvoir absolu, n'ont pas besoin d'être réfutées; tout homme qui raisonne en comprendra facilement la portée, et par conséquent le cas qu'il doit en faire.

Mais du reste, M. de Pradt dit n'avoir pris la plume que dans l'intérêt même de l'Angleterre. Il ne partage point la sotte jalousie qui inspire à tant de gens une haine absurde contre ce pays de civilisation et d'industrie, dont les habitans ont porté par toute la terre, avec eux, les germes du progrès, du travail, de la prospérité et de la liberté.

SCIENCES ET ARTS.

ESSAI ET EXPÉRIENCES SUR LE TIRAGE DES VOITURES, et sur le frottement de seconde espèce, suivis de considérations sur les diverses especes de roues, la police du roulage et la construction des routes; par M. *J. Dupuis*. In-8, fig.

Recherches savantes et consciencieuses, dont l'administration devrait profiter pour travailler à améliorer les routes et à réprimer les abus dangereux qu'entraîne trop souvent l'infraction des réglemens de police au sujet du chargement des voitures, de la largeur des roues, etc. etc.

TRAITÉ DE L'ART DE LA CHARPENTERIE, par *A.-R. Emy*. Tom. 1er. — Paris, 1837. In-4 et atlas de 50 pl., 36 fr.

Bel ouvrage exécuté avec soin, et qui, lorsqu'il sera terminé, offrira le traité le plus complet sur cette matière.

BIBLIOGRAPHIE ENTOMOLOGIQUE, par *A. Percheron*. — Paris, 1837. 2 vol. in-8, 14 fr.

Cet ouvrage, fruit de recherches nombreuses, contient l'indication, par ordre alphabétique de noms d'auteurs : 1° des ouvrages entomologiques publiés en France et à l'étranger, depuis les temps les plus reculés jusques et y compris l'année 1834; 2° des monographies et mémoires contenus dans les recueils, journaux et collections académiques françaises et étrangères. L'auteur y a joint d'intéressantes notices sur les ouvrages périodiques, les dictionnaires et les mémoires de sociétés savantes qui concernent l'entomologie. Enfin, une table méthodique et chronologique des matières facilite toutes les recherches dans cette bibliographie, dont la publication semble fort opportune en ce moment, où les travaux d'un grand nombre de savans sont dirigés vers cette partie de l'histoire naturelle.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

5e Année. — N° 4. — Avril 1837.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

LETTRES D'UN VOYAGEUR, par *Georges Sand*. — Paris, 1837; 2 vol. in-8, 16 fr.

Georges Sand, cet homme-femme, ou si vous aimez mieux cette femme-homme, dont tous les écrits ont le privilége d'être regardés comme autant de chefs-d'œuvre que la critique ose à peine effleurer, quitte aujourd'hui le roman pour se lancer dans la métaphysique, la religion, la philosophie. Il est vrai qu'au dire de ses admirateurs, *Indiana, Valentine, Lélia*, etc. n'étaient déjà que d'ingénieuses fictions sous lesquelles se cachait l'audacieux novateur pour ébranler sourdement les colonnes de l'ordre social, en attendant qu'il se sentît de force à les étreindre et à les briser dans ses bras. Que de fois n'a-t-on pas répété que ces romans préparaient une révolution complète dans les mœurs, ouvraient un nouvel avenir aux femmes, et anéantissaient à tout jamais la famille, vieille ruine, disait-on, que le premier pas de l'humanité sur la route du progrès ferait crouler!

Les *Lettres d'un Voyageur* ne sont donc que la suite de ce grand œuvre, auquel Georges Sand a consacré sa plume et son talent, comme ces dignes alchimistes du temps passé qui vouaient leur fortune et leur existence à la recherche de la pierre philosophale. Après avoir soufflé leur feu et rougi leur creuset pendant trente ou quarante ans, de tous leurs efforts il ne restait le plus souvent que quelques scories brillantes, mais informes et inutiles. Et que d'explosions dangereuses ils avaient causées, combien de fois ils avaient aspiré des exhalaisons perfides, que de poisons mortels devaient leur naissance à leurs continuels et hardis essais de mixtions!

Les voyages ne sont, pour Georges Sand, qu'un prétexte pour divaguer à son aise à propos de tous les incidens de la route, et pour faire de l'art, comme on dit, à propos de bottes. Ne lui demandez donc pas des descriptions de pays, des ob-

servations de mœurs. Ce qui l'occupe exclusivement, partout et en toute circonstance, c'est sa propre personne, c'est ce qui la concerne ou se rapporte directement à elle, et ce qui la met en scène de la manière la plus capable d'intéresser ce public parisien dont elle ne veut pas être oubliée un seul instant. Ne cherchez donc pas dans ses Lettres l'Italie ni la Suisse.

De Venise elle n'a vu que la gondole dans laquelle elle pose nonchalamment étendue en face des rameurs, dont les formes athlétiques et les mâles figures font d'autant mieux ressortir la grâce de ses attraits féminins. En Suisse, l'amphithéâtre des montagnes n'est pour elle qu'une espèce d'encadrement qu'elle relègue au fond du tableau, afin que rien ne nuise à l'effet qu'elle veut seule produire. Au milieu des Alpes, au pied du Mont-Blanc, devant la mer de glace, à Chamouni en un mot, elle n'a vu que la chevelure de Litz, la figure d'Hermann et sa blouse crottée. Et voilà l'écrivain qu'on proclame un grand poète, qu'on ose placer à côté, je crois même au-dessus de Jean-Jacques Rousseau !

Mais, dira-t-on, Georges Sand n'a-t-il pas un admirable style, une imagination forte, une grande profondeur de pensée?

Pour le style et l'imagination, d'accord; si toutefois vous n'entendez par le style que l'harmonie des mots et la souplesse des phrases, par l'imagination que la puissance d'inventer des scènes hors de nature, des idées qui sont hostiles à tout ce qui existe. Sans doute il se trouve dans ses œuvres telle page plus harmonieuse à l'oreille que maintes poésies, et l'auteur paraît tenir si fortement à être original qu'il n'imite pas même la nature. Mais qu'est-ce qu'un livre bien écrit s'il est mal pensé, et que signifie une imagination forte qui n'enfante que des monstruosités ou des niaiseries? Ce peut être de l'art ou du savoir-faire littéraire, mais à coup sûr ce n'est pas du génie. Le sophisme a certainement quelquefois beaucoup d'attrait, surtout lorsqu'il est manié par une main habile. Ainsi Rousseau, exerçant son esprit à plaider en faveur de l'état sauvage contre la civilisation, séduit par son éloquence et gagne sa cause en entraînant ses juges. Mais c'est qu'une fois entré dans la carrière, il marche d'un pas ferme vers son but et suit logiquement les conséquences du premier principe posé. Si je puis m'exprimer de la sorte, il raisonne même en déraisonnant, et ne se contente pas de jeter en l'air des traits qui frappent au hasard. On n'endosse pas l'habit du sophiste par caprice comme une robe de bal ou une parure à la mode. Il faut quelque chose de plus que de l'esprit pour se poser en adversaire de ce qui est généralement regardé comme le vrai et le bon. Ce ne sont pas quel-

ques formes antiques adaptées à notre langage du jour qui suffisent pour lui donner une allure inspirée. Cette originalité recherchée et acquise n'est qu'un charlatanisme sans valeur.

Il règne dans toutes ces lettres une forte teinte de mysanthropie et de sarcasme, qui contraste d'une bizarre manière à côté des futilités dont s'occupe souvent l'esprit de l'auteur, faisant de la poésie avec le moindre petit brin d'herbe, et affectant parfois un ton de *viveur* qui sent l'estaminet.

Et cependant, pour peu que l'on creuse l'œuvre de Georges Sand, au-dessous de cet extérieur brillant, moqueur, audacieux, on trouvera l'expression triste et tourmentée d'une âme en peine, qui, après s'être en quelque sorte placée au ban de la société en foulant aux pieds ses lois, n'a rien trouvé de mieux à faire que de se révolter contre elle et de l'accuser de tous ses malheurs. Lutte insensée, où, malgré tout son esprit, l'écrivain brisera vainement sa plume contre la cuirasse du corps social.

Notre critique est vive et peu courtoise sans doute, mais les attaques de Georges Sand contre la société sont rudes aussi, et je ne vois pas pourquoi la défense ménagerait davantage ses coups. D'ailleurs, je ne crains pas que ma franchise soit suspectée d'esprit de parti ou de cotterie ; en dehors de ce qu'on appelle le monde littéraire, penseur obscur renfermé dans mon intérieur, et n'écrivant que d'après mes propres convictions, je suis le premier à reconnaître que nous ne vivons pas ici-bas dans le meilleur des mondes possibles, et que dans notre état social on rencontre à chaque pas mille abus repoussans, qui froissent et qui heurtent. Mais la révolte et le sarcasme me semblent de bien pitoyables moyens de réforme, et, l'homme paraissant un être essentiellement destiné à vivre en société, je ne puis concevoir qu'on prétende commencer cette réforme en détruisant la famille, qui est la condition première de toute civilisation et de tout bonheur. Il est vrai qu'à la fin des *Lettres d'un Voyageur,* Georges Sand, s'adressant à M. Nisard, et répondant aux diverses critiques dont ses ouvrages ont été l'objet, déclare qu'il n'a jamais eu l'intention d'attaquer le mariage même et de refaire une nouvelle charte constitutionnelle. On acceptera avec plaisir sans doute cet aveu qui prouve en faveur du bon sens de l'écrivain ; mais alors que signifient tant de belles pages déclamatoires, tant d'amères dérisions, tant d'accusations passionnées que sa plume a semées dans tous ses écrits? Ce n'est donc plus que du papier bon à jeter au feu. Georges Sand avoue que le mariage, tel que l'enseignent l'Evangile et le Code, est une excellente institution, et convient avec M. Nisard qu'on

ne doit pas faire d'un cas exceptionnel la base d'une condamnation sans appel contre l'état social tout entier. Puis, s'apercevant peut-être que par cette concession il donne des armes à ses adversaires, il fait aussitôt ses réserves, en ajoutant que l'indulgence excessive accordée aux vices et aux désordres chez l'homme justifie l'inconduite chez la femme. Il y a certainement quelque chose de vrai dans cette thèse; mais je pense seulement qu'on ne doit pas la poser ainsi. Il faut demander à la société plus de sévérité pour l'homme, réclamer l'égalité des deux sexes devant le tribunal de la morale; mais frapper aussi de la réprobation la plus complète la femme qui se croit autorisée par les vices de son mari à se livrer au désordre, à rompre les liens de la famille, à se constituer femme libre dans le sens Saint-Simonien.

Il y a du reste ample provision d'esprit chez Georges Sand, et la plupart de ses défauts viennent de l'adulation désordonnée dont ses amis l'entourent. Plus d'une fois sans doute il lui est arrivé de se faire l'aveu de sa propre faiblesse, de reconnaître le vide de tout ce semblant de philosophie qui veut en vain cacher le malaise d'une âme en proie au doute le plus pénible.

« Mais, » nous avoue-t-il lui même dans une de ses lettres, « mon orgueil, d'abord souffrant et abattu, se releva, et dé- » cida que, pour être éreinté, je n'en étais pas moins un bon » marcheur et un rude casseur de pierres.....

» Et je repris ma route, en boîtant et tombant, disant tou- » jours que je marchais bien, que les chutes n'étaient pas des » chutes, que les pierres n'étaient pas des pierres; et quoique » plusieurs se moquassent de moi avec raison, plusieurs au- » tres me crurent sur parole, parce que j'avais ce que les » artistes appellent de la poésie, ce que les soldats appellent » de la blague. »

On ne saurait donner une appréciation plus juste du talent et des succès de Georges Sand. Ce petit fragment prouve que l'écrivain se connaît encore mieux que personne.

DE PRÈS ET DE LOIN, roman conjugal, par *P. L. Jacob.* — Paris, chez Magen; 1837, 2 vol. in-8. 15 fr.

Roman anti-conjugal plutôt; car il est fait pour donner une triste idée du mariage. Il est vrai heureusement que tous les époux ne ressemblent pas à ceux que l'auteur met en scène, et que l'amour ne se montre pas toujours aussi aveugle dans les unions qu'il forme. Mais on reconnaîtra dans l'exemple

qu'il a choisi un type dont l'espèce n'est pas rare non plus, et pour cette fois du moins M. P. L. Jacob a copié la nature avec une grande vérité : j'ajouterai qu'en adoptant pour ce roman la forme épistolaire il a donné à son style un charme tout nouveau, une allure plus rapide et plus agréable.

Félicie est une femme romanesque, à imagination exaltée, sentimens mystiques, poésie vaporeuse. Un amour violent et partagé l'unit à Georges, homme de bourse, qui n'a d'enthousiasme que pour le cours de la rente, et ne s'abstrait que dans le calcul des marchés à terme. On devine déjà quels désappointemens éclairera le flambeau de l'hymen, dès que l'amour soulèvera un coin du bandeau qui les aveugle tous les deux. La passion de la jeune femme quoique partagée n'est point comprise, et elle ne tarde pas à s'en apercevoir. A ses élans romantiques son positif mari demeure sourd, et ne répond bientôt plus que par des signes d'ennui ou des sourires moqueurs. Après quelque temps consacré à savourer le bonheur de s'appartenir, de vivre seuls dans toutes les délices de l'amour, Georges regrette le monde et veut y rentrer en entraînant sa femme avec lui. Il retrouve avec une joie non déguisée, ces salons brillans où il rencontre d'anciennes liaisons, des femmes qui furent ses amies, des camarades avec lesquels il a mené joyeuse vie autrefois. Félicie comprend aussitôt que ce cœur déjà usé n'est pas fait pour partager ses sentimens poétiques, et une seule soirée suffit pour dissiper toutes les brillantes illusions de son âme pure et naïve. En rentrant au logis, Georges lui fait une scène violente sur la froideur dédaigneuse avec laquelle elle a repoussé les avances qui lui étaient faites par l'une des anciennes amies de son mari. Dès ce moment tout bonheur est détruit entre les deux époux; la jalousie se glisse dans le cœur de Félicie, et après avoir essayé en vain de ramener Georges, en faisant un appel à son amour, elle reconnaît avec désespoir combien était trompeuse la prétendue sympathie qui les avait unis l'un à l'autre. Une séparation lui paraît l'unique moyen d'éviter de plus grands malheurs. Alors commence la correspondance entre Félicie et Georges; ils ne se voient plus; ils s'écrivent et vivent chacun chez soi, évitant toutes les occasions de se rencontrer. Les lettres de la jeune femme sont empreintes d'un douloureux sentiment; cette séparation qu'elle a voulue lui pèse, et cependant, malgré les conseils d'une cousine qui vient s'interposer comme médiatrice, elle ne sacrifie aucune de ses idées, aucun de ses scrupules exagérés à la paix du ménage. Quant au mari, il reprend dabord avec joie sa liberté et sa vie de garçon, il confie ses mésaventures conjugales à un vieil ami, qui fut

toujours ennemi déclaré du mariage, puis, après avoir joui pendant quelque temps de cette existence agitée, la lassitude le gagne, il se prend à regretter sa femme, et une circonstance fortuite lui fait faire les premiers pas vers un rapprochement que Félicie accepte avec transport comme le retour du bonheur. Hélas! si, de loin, l'amour semblait effacer toutes les incompatibilités de ces deux caractères, de près, l'amour est bientôt de nouveau chassé par elles. Cette fois c'est Georges qui devient jaloux d'un jeune homme, que les malheurs et les charmes de Félicie ont vivement touché. Une nouvelle séparation ne tarde pas à avoir lieu, mais plus complète et plus sérieuse que la précédente. Georges quitte Paris et va s'enfermer dans la solitude, loin du monde, dans un village de Touraine. Félicie abandonnée à son chagrin se trouve en butte aux attentions de ce rival, auquel son mari semble en quelque sorte laisser le champ libre. Fidèle à son devoir et à la vertu, elle résiste aux dangers d'un fatal entraînement; mais elle ne peut demeurer tout-à-fait insensible à un amour si noble, si désintéressé, si pur, tel en un mot que son imagination l'avait rêvé. Cependant le monde, toujours prêt à juger et à condamner sur de simples apparences, accuse bientôt la jeune femme de légèreté; de méchans propos sont semés de toute part; on les entend même répéter tout haut dans un lieu public. Alors le sentiment de l'honneur réveille Georges, chez lequel d'ailleurs semblait aussi depuis quelque temps renaître son ancienne passion pour Félicie. Il reprend la route de Paris, et vient encore une fois essayer si cet amour qui de loin le maîtrise pourra enfin lui faire, de près, trouver le bonheur.

Un triste dénouement empêche la solution de ce problème difficile. Félicie succombe au milieu de ces luttes pénibles; son corps était trop frêle pour supporter les émotions de son âme exaltée. Elle meurt victime d'une union mal assortie qu'un amour aveugle lui avait fait contracter. Il y a de l'intérêt et beaucoup de vérité dans ce roman. *De près et de loin,* offre un tableau fort bien tracé de ces mariages assez communs dans le monde, dont les époux s'adorent tant qu'ils sont éloignés l'un de l'autre, et ne peuvent pas vivre heureux huit jours ensemble. C'est le résultat d'observations justes et sages; l'auteur a su se tenir dans les limites du réel, sans rien exagérer, et je rends ici hommage à son incontestable talent avec d'autant plus de plaisir qu'il ne m'est arrivé que trop souvent d'avoir à lui adresser, en d'autres occasions, des critiques qui ont pu paraître sévères au milieu des fastidieuses et banales louanges de presque toute la presse.

EMANY, roman, Souvenirs de la restauration, par *Antony Rénal*. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c. — **LA VERTU PORTE MALHEUR**! roman, par *P. Duperrier*, 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c. — **EMMA DE LISANA**, par *A. Dubois*. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c. — **UNE SOIRÉE CHEZ Mme GEOFFRIN**, par la duchesse d'*Abrantès*. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c. — **LES TEMPLIERS**, par M. *J. Brisset*. 2 vol. in-8, 9 fr. — **LES REISTRES**, chroniques des guerres de religion, par *Victor Boireau*. 2 vol. in-8, 15 fr. — **CINQ ET PAS UNE**! par *Alexandre Corby*. 1 vol. in-8, 6 fr. — **MENSONGE**, par *Raymond Bucker*. — Paris, 1837; 2 vol. in-8, 15 fr.

— Dans *Emany*, je ne saurais dire quel est le plus mauvais de la forme ou du fond, du style ou des pensées. C'est une macédoine de misérables intrigues, d'ignobles amours, d'exagérations ridicules, écrite dans un langage tellement embrouillé qu'à chaque page on rencontre des phrases qu'on lit inutilement trois ou quatre fois sans pouvoir parvenir à les comprendre. Il est vrai que pour beaucoup de gens c'est en cela justement que consiste le sublime. M. Antony Rénal peut donc espérer de trouver des lecteurs, et, en attendant, la camaraderie lui vient en aide; car je lis, dans un journal, qu'*Emany* est une production fort remarquable, un roman qui sort de ligne, et place son auteur parmi nos meilleurs écrivains.

— *La Vertu porte malheur* et *Emma de Lisana* sont, ou du moins paraissent être deux compositions d'écoliers à peine sortis du collége, et fort inhabiles à manier la plume, à nouer les intrigues, à observer et à peindre la société.

— Madame la duchesse d'Abrantès exploite un nom et une position qui suffisent souvent, il est vrai, pour assurer à l'écrivain qui les possède une réputation, comme on dit aujourd'hui, *pyramidale*. Elle n'est sans doute pas dépourvue de tout talent, et possède certainement plusieurs des qualités qui constituent le bon écrivain; son esprit est vif et piquant, son style animé, facile, son imagination féconde; mais elle fait trop le métier, elle travaille trop vite, se repose sur la faveur accordée par le public à ses premiers volumes, et nous donne le plus souvent du bavardage, des caquets de salons sans nulle valeur littéraire. On a déjà plus d'une fois écrit sur Madame Geoffrin; si tous les bons mots qu'on lui attribue lui appartenaient, en vérité, sa vie entière se serait passée à jouer à la répartie. Madame d'Abrantès ne nous apprend pas grand' chose de nouveau sur elle, et la peinture qu'elle fait de la société qui se rassemblait autour de cette femme célèbre, n'est ni séduisante, ni bien vraisemblable. En lisant ce roman on pourrait croire que l'esprit consiste à dire, sans retenue, tout ce qui vous

passe par la tête, et que l'art de la conversation n'est qu'un feu roulant de quiproquos et de bêtises sans rime ni raison.

— *Les Templiers* de M. Brisset, et *les Reistres* de M. Boireau, sont deux essais de romans historiques qui ne me paraissent pas fort heureux. M. Brisset aurait dû s'inspirer de l'admirable talent de Walter Scott dans son Ivanhoé, où il trace avec tant d'énergie les portraits de quelques-uns de ces hommes qui ne cachaient que trop souvent sous leur manteau religieux des âmes hautaines et orgueilleuses, des cœurs durs et haineux, des passions violentes. Il aurait pu puiser dans un pareil modèle tout ce qu'il fallait pour intéresser ses lecteurs, tandis qu'au contraire la marche qu'il a suivie me paraît peu propre à atteindre ce but. Quant à M. Victor Boireau, on reconnaîtra en lui un studieux écrivain, qui étudie avec patience et amour les vieilles chroniques, et cherche à en extraire un portrait fidèle des mœurs qu'il veut peindre, des époques qu'il veut décrire. Les guerres de religion, qui ont si long-temps agité la France, paraissent être le but favori de ses études. Elles offrent une mine riche à exploiter pour le romancier comme pour l'historien ; mais l'auteur des *Reistres* ferait mieux peut-être de nous donner ses recherches historiques sous une autre forme que celle du roman. Il est mal habile à nouer des intrigues, à conduire une action, à faire parler et agir ses personnages. Son livre, plus riche qu'il ne le faudrait peut-être en érudition et en documens, pèche par la forme, qui, dans des ouvrages de ce genre, est cependant la première et indispensable condition de succès. Du reste, il défend les troupes allemandes de ces temps de discorde civile contre les attaques trop générales et trop violentes auxquelles elles ont été en butte, et son opinion, à cet égard, semble se rapprocher plus que toute autre de la vérité. Mais un roman n'est pas et ne peut pas être une thèse d'histoire ; c'est le sortir tout à fait de sa sphère et d'une manière fort peu avantageuse.

—*Cinq et pas Une!* c'est vraiment jouer de malheur, monsieur Corby ; mais aussi pourquoi votre héros adresse-t-il si mal ses passions? pourquoi arrive-t-il toujours sur les brisées d'autrui, et prétend-il enlever aux autres leurs femmes ou leurs maîtresses, quand il y a tant de cœurs libres dans le monde qui eussent sans doute accueilli son amour avec joie? Pourquoi surtout ne varie-t-il pas davantage ses moyens d'attaque? cette monotonie n'est point amusante, je vous assure. Il s'enflamme pour la première femme qu'il voit, il l'adore, il veut être payé de retour; puis, au moment où il se croit au comble du bonheur, arrive le mari qui fait tapage, le provoque et succombe dans la lutte. Il s'enflamme pour une

seconde, il l'adore, il veut être payé de retour ; puis, au moment où il se croit au comble du bonheur, arrive le mari qui fait tapage, et il faut déloger bien vite. Il s'enflamme pour une troisième, il veut..... ; mais le lecteur me dispense sans doute de pousser plus loin cette analyse, qui finirait par ressembler à certaine histoire d'un chevrier et de ses chèvres que Sancho Pança raconte à Don Quichotte. Tant y a enfin que *Cinq et.... pas Une !* Puis le désespoir s'empare de lui, et il descend dans la tombe pour se reposer de ses exploits.

— Le *Mensonge,* de M. Raymond Bucker, l'un des écrivains qui se cachèrent jadis sous le pseudonyme de Michel Raymond, aurait pu être une fort bonne vérité s'il avait su se tenir en garde contre l'exagération, prendre dans la nature les modèles de ses personnages et ne pas leur donner à tous des caractères d'exception dont le nombre est heureusement loin d'être considérable dans le monde. On regrettera d'autant plus ce défaut, que le sujet choisi par l'auteur était digne du talent dont il a fait preuve d'autres fois. Il n'est que trop vrai que le mensonge est un trait caractéristique de notre époque. Une civilisation faussée par l'absence de tout principe moral l'a glissé partout, et tous les rapports sociaux en sont plus ou moins entachés ! Un tableau bien tracé de tous les maux enfantés par cette triste corruption offrirait le plus haut intérêt, et en même temps la plus belle leçon ; mais en présence de celui de M. Raymond Bucker on n'éprouve qu'un sentiment de répulsion et de dégoût. C'est une peinture dont l'ensemble peut être bien conçu, mais dont les couleurs sont fausses et le dessin monstrueux.

LES ASSASSINS, par *Amédée Pommier.* — Paris, chez Delaunay, 1837; in-8, 1 fr. 50 c.

Satire violente, mais en général énergique et bien versifiée; les travers politiques et moraux de notre époque ont allumé chez l'auteur une verve digne quelquefois de Juvénal. En vérité, on ne se douterait guère que c'est le même écrivain auquel on doit *la République ou le Livre de Sang,* et pour moi, qui ne lui ai pas ménagé la critique lorsqu'il publia ce premier ouvrage, je reconnais avec d'autant plus de plaisir les progrès immenses qu'il a faits et je l'en félicite vivement. Si l'on trouve encore dans ses vers quelques chutes malheureuses comme celle-ci :

Dussé-je partager le sort de Kotzebue,
Je serai trop content si ma voix contribue

A couvrir de mépris ces obscurs garnemens
Qui menacent de mort tous les gouvernemens.

ou quelques termes trop crus et peu poétiques tels que ceux-là :

Des butors, sans motifs à leur entêtement,
Sur sa tête sacrée acharnés bêtement.

Ces défauts sont fort rares, et le ton général de sa poésie est bien celui qui convient au sujet. Elle respire une indignation vive, une exaspération d'honnête homme contre les turpitudes du siècle, et l'on pardonnera volontiers quelques passages un peu trop exagérés, en songeant qu'une satire va toujours plus loin que la vérité. Les tentatives répétées de regicides, qui depuis quelques années sont venues semer le trouble et la terreur en France, apparaissent sur le premier plan et comme le sujet principal qu'a voulu traiter M. Amedée Pommier.

Et qui pourrait souffrir que la société,
Toujours au bord du gouffre et dans l'anxiété,
Périclitât sans cesse au gré du premier drôle
Qui se croit un Brutus et veut jouer un rôle !
Ce n'est donc point assez qu'en juin et qu'en avril,
L'émeute audacieuse ait tout mis en péril,
Et que, contre les lois dressant des barricades,
Elle ait fait feu sur nous de ses mille embuscades;
Il faut qu'incessamment des complots effrénés
Noircissent de brouillards nos cieux rassérénés;
Il faut que, coup sur coup, notre histoire enregistre
Quelque jour de malheur, quelque date sinistre,
Et que la nation, par d'obscurs ennemis,
Voie à chaque moment son salut compromis !

Mais il ne se borne pas à stigmatiser les obscurs conspirateurs dont les espérances déçues, les désappointemens cruels, et quelquefois la soif de la vengeance, ont fait des assassins. Sa juste colère s'adresse avec raison à cette immoralité profonde, suite naturelle de l'absence totale de principes chez la plupart des hommes qui prétendent réformer, diriger, gouverner même la société.

La jeunesse surtout, donnant contre l'écueil,
S'est livrée avec rage au démon de l'orgueil.
Elle croit tout savoir; avant d'être pubère,
Sur les plus hauts sujets hardiment délibère,

Pour sa présomption ne voit rien de sacré,
Et pretend repétrir l'univers à son gré.
Des écoliers d'hier, réformateurs imberbes,
Nous embrassant en bloc dans leurs mépris superbes,
Et prenant en pitié l'âge et les cheveux blancs,
Veulent de l'Eternel rectifier les plans.
Vous voyez des morveux qui sortent de la coque
Vous parler de leurs droits, des besoins de l'époque;
Le monde social est sans secret pour eux;
Ils savent les moyens de rendre l'homme heureux,
Et, précoces penseurs, dès leur adolescence,
De Dieu, des lois, de tout, ont pénétré l'essence.
Le dirai-je? trouvant que les excès sont beaux,
Partout des Byrons nains, de petits Mirabeaux,
Plagiaires du vice à défaut du génie,
Comme on cherche l'honneur cherchent l'ignominie,
Affichent la débauche et l'immoralité,
Et, flétrissant la vie avant maturité,
Pareils à l'arbrisseau qu'en serre on fait éclore,
Usent les passions qu'ils n'ont pas même encore.

Il nous montre ces jeunes gens entraînés ainsi trop souvent au crime; car, n'ayant trouvé nul autre moyen de faire parler d'eux, de passer à la postérité, de se créer un nom,

. . . . . de leur obscurité
Ils s'élancent d'un coup à la célébrité,
Trouvent sous le couteau la mort plus poétique,
Et font sur l'échafaud une fin dramatique.

L'exemple de Lacenaire vient se placer de lui-même sous la plume du poète, qui trouve des paroles pleine d'énergie et de vérité pour maudire l'engouement dont le public parut saisi, et dont la presse encouragea et augmenta encore le scandale en publiant jusqu'aux moindres paroles de ce misérable.

Oui, j'en rougis pour nous, dans cette même France,
Qui pour la poésie a tant d'indifférence,
Où souvent l'écrivain de talent et d'honneur,
Malgré tous ses efforts, n'obtient pas un prôneur,
Un scélérat infâme a vu ses rapsodies
Reproduites partout et partout applaudies,
Et ces graves journaux, dont l'intraitable orgueil
Daigne à peine à notre art accorder un coup-d'œil,
Qui pour parler de vers ont trop d'autres matières,
Ont pourtant consacré des colonnes entières
Aux bribes sans couleur d'un méchant coupletier
Qui du sicaire seul savait bien le métier.

Ainsi pour faire lire ou fragment ou volume
Contre le tire-point il faut troquer sa plume,
Et chez nous désormais, de l'esprit, du talent,
Le meurtre et l'échafaud sont un équivalent.

Fieschi et la stupide admiration qu'excita chez maintes personnes son insolente audace, trouvent également leur place dans cette satyre, que l'auteur termine par le vœu fort raisonnable de ne plus voir de vils assassins transformés en criminels d'état, trôner en quelque sorte sur la sellette de la Chambre des Pairs, y être traités avec une considération et une importance qui flattent leur vanité, et offrir en quelque sorte un appât de renommée à certaines ambitions déçues, que le crime épouvante moins que l'obscurité.

LES ATHÉNÉENNES, choix de poésies, par *Paillet*, (de Plombières), président de l'Athénée des arts, sciences et belles lettres de Paris, etc. — Paris, chez Krabbe, 1837; 1 vol. grand in-8.

Les poésies que renferme ce volume ont été lues par l'auteur dans diverses séances pupliques de l'Athénée, et il dit avoir été encouragé à les publier par l'accueil flatteur que leur ont fait les nombreux auditeurs qui remplissaient la salle Saint-Jean. Je ne doute pas qu'à la lecture elles n'obtiennent également un succès durable, car elles se font remarquer pour la plupart par un style pur et harmonieux, ainsi que par une verve spirituelle et un talent qui s'élève parfois assez haut. Pour premier mérite, et ce n'en est pas un petit selon moi, voici un poète qui chante sans pleurer, qui médite sans soupirer, qui s'indigne sans blasphémer, et ne prêche pas le désespoir et le suicide en sablant le champagne avec de joyeux compagnons. Au milieu des lamentations de nos Jérémies actuels à la lyre mélancolique, à la voix monotone, les *Athénéennes* se distingueront déjà d'une manière fort avantageuse par le seul effet du contraste qu'elles produisent. On y retrouvera avec plaisir une muse qui n'a pas toujours les yeux rouges et gros de larmes, qui sait encore sourire gaîment, et s'armer dans l'occasion du fouet de la satire pour en fustiger avec énergie les barbes de bouc, les cyniques excès et la cadavéreuse pâleur de notre jeunesse, ainsi que les folles extravagances de la littérature moderne. M. Paillet de Plombières est un vétéran dans la carrière poétique; et à lui permis, plus encore qu'à tout autre, de juger et de condamner les travers de notre époque. D'ailleurs il n'est pas exclusif dans ses jugemens, et on ne saurait l'accuser de partialité; car ses

traits piquans atteignent les ridicules partout où il en voit. S'il porte des coups vigoureux aux exagérations romantiques, il n'épargne pas non plus l'esprit étroit et sec de l'ultra-classique.

La première pièce du recueil, et celle qui lui sert en quelque sorte d'introduction, est un discours entre le poète et l'éditeur. Faire un poème est une œuvre difficile, sans doute; mais lorsqu'il est achevé, l'auteur n'est pas au bout de ses peines, car il ne l'a pas fait pour le garder dans son portefeuille; et s'il veut qu'il soit imprimé, il faut trouver un éditeur qui s'en charge. Or, nous ne sommes plus à cet âge d'or des lettres, où des libraires riches et instruits venaient en aide aux jeunes auteurs, favorisaient leur début et protégaient le développement des talens dont ils avaient reconnu le germe dans leur œuvre d'essai. Aujourd'hui il y a encore des éditeurs riches, sans doute; mais ils ont en général plus d'or que de savoir, et sont plus instruits dans l'art de calculer les piles d'écus que dans la connaissance des livres. La littérature n'est pour eux qu'un commerce dans les intérêts duquel ils spéculeront volontiers sur le mauvais goût du public, s'ils y trouvent quelque chose à gagner. Avez-vous un nom connu? pouvez-vous compter sur quelques journalistes pour faire le succès de votre livre? Voilà les questions qu'ils adressent à l'auteur qui leur offre un manuscrit, que du reste ils ne se donneront pas la peine de lire. Que si l'auteur insiste et demande qu'on examine son œuvre, dont le mérite doit seul faire la destinée, voici ce qu'on lui répondra :

Au reflet de l'argent chez nous tout se colore,
Moi, j'ai de la fortune; aussi chacun m'honore,
Me parle chapeau bas, d'un ton respectueux;
Je me vois entouré de courtisans nombreux;
J'ai salon, j'ai voiture: au gré de mon envie,
Dans des plaisirs sans fin je dépense ma vie;
Et ce rare bonheur dont je suis enivré,
Savez-vous le talent qui me l'a procuré?
Celui du gain, celui d'un marchand qui calcule
L'influence des noms sur un public crédule,
Et met un livre au jour, sans s'informer jamais
Si tel ouvrage est bon, médiocre ou mauvais.
Il se vendra, c'est tout, là finit ma science.
Moi, juger un écrit! ce serait conscience;
Qu'ai-je appris? Mais du moins au génie indigent
Je puis avec orgueil dire : J'ai de l'argent.
L'esprit et le savoir méritent qu'on les loue,
J'en conviens; mais, s'il faut ici que je l'avoue,
Je plains les écrivains qui se sont figuré
Qu'au bonheur le talent avait un droit sacré.

La gloire pourrait seule embellir votre vie,
Dites-vous; je veux bien seconder votre envie,
Je vais, en peu de mots, sans me croire indiscret,
Des réputations vous dire le secret :
Que fait-on, quand on veut un succès littéraire?
On s'assure d'abord du zèle d'un libraire,
Puis, dans chaque journal, un ami dévoué
Tient tout prêt un article où vous êtes loué;
Venant même au secours de sa paresse extrême,
Cet article obligeant, vous l'écrivez vous-même.
— Qui? Moi! j'aurais le front.... — De grâce calmez-vous,
Tous les jours, nous voyons ces choses parmi nous;
Ainsi des noms nouveaux la France est informée,
Et de nos immortels grandit la renommée.
— Ah! monsieur l'éditeur, ce discours me confond.
— Faites tout bonnement ce que les autres font,
Payez tout, y compris les journaux, les affiches,
L'annonce d'apparat, réservée aux plus riches,
Les dîners, les cadeaux en vermeil, en bon vin,
Enfin tout; vos écrits alors seront divins,
Votre nom tout-à-coup sortira des ténèbres,
Et viendra resplendir parmi les noms celèbres....

C'est bien cela; rien de plus vrai que cette scène, et la tirade du libraire offre le tableau le plus frappant de la réalité, de ce qui se dit et se fait tous les jours dans Paris. On en est venu à ce point de dévergondage, que la renommée se prête, se vend et s'achète comme une marchandise. Et le public, averti pourtant, se laisse ainsi bénévolement duper tous les jours sans accabler de son mépris ces misérables et honteuses intrigues de la camaraderie! En présence de cette ridicule et triste comédie, on est tenté de partager la mauvaise humeur de ce *vieillard de la pêtue Provence* qui regrette le bon vieux temps, et de s'écrier avec lui :

Quel trésor qu'un bon livre! on le lit, on en cause;
J'aimais à savourer tour à tour vers et prose.
Les écrits, selon moi, sont tous creux aujourd'hui;
Lire un pareil fatras! c'est à mourir d'ennui!
Autrefois, la *Gazette* et le fameux *Mercure*
Traitaient la politique et la littérature.
On admirait surtout le style de Fréron,
Homme d'un grand mérite et qui donnait du bon.
Deux journaux suffisaient à toute une semaine.
Chaque matin, chez nous, il en pleut par douzaine.
Mais imprimés si fin, mais si longs, si mauvais!
Qui les lit perd son temps et ses yeux et ses frais.

Comme on le voit, notre auteur ne réussit pas mal dans la satire. Ce volume renferme diverses poésies de ce genre qui n'en sont pas les moins remarquables. Le *Dialogue entre un journaliste et un auteur*, les *Paroles d'une huître*, les *Charlatans*, sont remplis d'une critique franche et forte qui brille également par l'esprit et la raison. Le dernier de ces morceaux, ainsi que le *Perruquier politique* et la *Tabatière et la pipe*, nous montrent que M. Paillet sait, quand il le veut, plier avec beaucoup de grâce le vers alexandrin aux formes légères du genre badin. Un seul reproche peut lui être adressé; c'est d'alonger parfois un peu trop ses pièces, et d'affaiblir ainsi leur sel en le délayant.

Plusieurs fragmens de poème d'un ordre plus sérieux et plus élevé, prouvent que l'auteur aspire au genre épique; et cette ambition, quelque téméraire qu'elle puisse paraître, n'est peut-être pas tout-à-fait dénuée de fondement. *Miltiade, Milton mourant, le Passage du Bagauda*, contiennent de beaux morceaux, des vers heureux, de l'énergie sans exagérations de style ni de pensée. Ainsi Milton dit avec beaucoup de vérité et un grand bonheur d'expression :

D'un joug plus écrasant le peuple est menacé,
Quand il rappelle un maître après l'avoir chassé.

et cette allocution du fils de Miltiade est pleine d'un sentiment noble et énergique :

« Mon père, dors en paix au sein de nos aïeux, »
A-t-il dit, « c'est ton fils qui te ferme les yeux;
» Il fera plus; il veut qu'à tes mânes célèbres,
» On ne refuse point quelques honneurs funèbres;
» Il accepte ta dette. Approchez, magistrats!
» Miltiade n'est plus, et voici mes deux bras;
» D'un père, d'un héros, je demande les chaînes....
» Ah! pour lui tout le sang qui coule dans mes veines!... »

Mais, dans l'épopée plus encore qu'ailleurs, l'auteur doit se tenir en garde contre sa facilité, éviter les longueurs, les détails superflus, car il ne faut jamais oublier que l'attention du lecteur a besoin d'être constamment soutenue et excitée, soit par des situations fortes et énergiquement tracées, soit par l'intérêt d'une action qui ne languit point et qui fait oublier la monotonie de nos vers rimés.

M. Paillet parle d'un poème de Regulus qui a été dit-il, l'œuvre de toute sa vie, mais qui n'est point encore achevé, et dont il n'a publié que des fragmens. La littérature française a déjà vu échouer bien des tentatives d'épopée, et l'on

peut dire qu'il faut un véritable courage pour essayer de remplir cette lacune que Voltaire, avec tout son génie, n'a pu combler, et que beaucoup de gens regardent comme inhérente au génie de la langue française. Je souhaite vivement que le Régulus de M. Paillet puisse obtenir ce beau triomphe; mais je pense que pour le juger il faut attendre de le connaître dans son entier.

LE ROMAN DES ROMANS, par *A. Creuzé de Lesser.* — Paris, 1837; 2 vol. in-8, 15 fr.

N'allez pas croire à la vue de ce titre que ce soit la perle des romans, le roman par excellence; l'auteur a soin de nous en prévenir dans sa préface, son amour-propre ne l'aveugle pas à ce point, et il n'avait même pas besoin de nous le dire, car on le sait trop homme d'esprit pour commettre semblable méfait. Son roman est le résultat des romans, voilà ce que signifie son titre. De trois jeunes filles, amies de pension, plus ou moins impressionnables, deux se nourrissent de ces œuvres d'imagination qui pullullent dans les cabinets de lecture et qui, passant de main en main dans toutes les classes de la société, y sèment souvent les plus mauvais principes, ou du moins, en général, n'y répandent que de rares bons grains perdus au milieu de l'ivraie. La troisième, au contraire, élevée d'une manière plus sérieuse, fuit la frivolité, et préfère les livres graves et utiles. Ces trois héroïnes se marient, et leurs destinées sont en rapport avec l'influence plus ou moins forte exercée sur elles par leurs lectures. L'une, douée d'un caractère léger et de passions vives, s'abandonne avec plus de fougue à toutes les exagérations de la sensiblerie. Le premier caprice de son cœur se change à ses yeux en un violent amour, dont rien ne peut arrêter la fougue. En vain ses parens veulent-ils lui faire entendre la voix de la raison; elle n'écoute rien, et les obstacles qu'on prétend lui opposer ne servent qu'à la pousser à un acte de désespoir. Elle cherche à s'asphyxier, et enfin elle obtient la main de celui qu'elle aime. Mais cet amour s'évanouit bientôt pour faire place à d'autres. Les modèles de coquettes et de femmes galantes qui fourmillent dans nos romans modernes, ont tourné cette jeune tête sans expérience.

La seconde des trois amies, bien moins exagérée dans ses sentimens, est plutôt victime de la faiblesse d'une mère qui la pousse à contracter un mariage peu propre à la rendre heureuse. Mais du moins elle reste pure dans son malheur, et si des lectures romanesques ont pu contribuer à gâter sa desti-

née, elles n'ont jamais terni l'éclat de son honneur, elles n'ont pas corrompu son cœur ni souillé son âme.

Quant à la troisième, qui s'est sagement abstenue de ces malheureux livres, dont l'influence a été si funeste à ses deux compagnes, nous la voyons contracter ce qu'on appelle un mariage de convenance, et y trouver le bonheur.

L'auteur nous donne ainsi à entendre que les mariages d'inclination sont presque toujours malheureux, tandis que lorsque la raison unie au calcul, remplace l'amour dans l'union conjugale, on y jouit d'un bonheur assuré. Cette conclusion est, je crois, totalement fausse en principe, quoique souvent il arrive que les faits semblent la confirmer. Sans doute, si on prend pour guide, dans le choix de l'être avec lequel on veut s'unir pour la vie, une passion aveugle, un délire des sens, auxquels on donne mal à propos le nom sacré d'amour, il est bien certain qu'on risque fort de se préparer de cruels désappointemens, lorsque l'ivresse sera passée. Mais d'un autre côté, il n'est pas moins faux d'avancer que ce qu'on appelle mariage de convenance, soit la source certaine de la félicité conjugale; car le plus souvent, rien ne convient moins au bonheur que de semblables unions, où l'on ne calcule que les avantages d'argent ou de position sociale, sans le moindre égard à la sympathie des caractères. Ne serait-il pas absurde de prétendre que l'amour est de trop entre deux êtres qui s'unissent pour la vie entière, qui se doivent support, soutien, affection, qui sont destinés à former une famille et à élever des enfans dans la pratique de toutes les vertus sociales, dont le sanctuaire ne saurait être que dans des cœurs chauds et généreux!

Mais malgré la tendance quelque peu sophistique de cette conclusion, on lira volontiers le *Roman des romans*. M. Creuzé de Lesser n'a aucun des défauts de nos romanciers du jour. Son style est assez simple, et l'action de son récit l'est encore plus. Rien de forcé, rien d'exagéré, tout est possible et vraisemblable. Peut-être a-t-il parfois un peu trop de prétention à l'esprit et s'abandonne-t-il trop facilement à des digressions qui n'ont pas de rapport avec son sujet. Mais aujourd'hui chaque homme n'a-t-il pas ses préoccupations politiques, religieuses ou philosophiques qui le distraisent et le font souvent dévier de la ligne droite?

MÉMOIRES HISTORIQUES de S. A. R. Madame, Duchesse de Berry, depuis sa naissance jusqu'à ce jour, publiés par *Alfred Nettement*. — Paris, 1837; 3 vol. in-8, 22 fr. 50 c.

MÉMOIRES SUR LA REINE HORTENSE et la famille Impériale, par

Melle *Cochelet* (Mme Parquin), lectrice de la Reine. — Paris, 1837; 2 vol. in-8, 16 fr.

Les circonstances ont établi quelques rapports entre les positions des deux princesses déchues dont les mémoires font le sujet de cet article. Mais ce qui en a établi davantage encore et nous a décidés à les rassembler ici, c'est le sort commun qu'elles ont de voir leurs noms et leurs malheurs exploités par la spéculation littéraire. Aujourd'hui qu'on est de tous côtés en quête de moyens capables d'aiguillonner un public endormi dans cette apathie qui suit toutes les commotions politiques, c'est une véritable bonne fortune de pouvoir lui jeter ainsi des titres qui réveillent chez les uns des souvenirs, chez les autres des espérances, chez tous un sentiment de curiosité. Peu importe ce qui se trouve dans les volumes; car avant que les acheteurs, alléchés par les pompeuses annonces des journaux, aient eu le temps de les ouvrir, l'éditeur a vendu son édition et se met déjà en recherche de quelque nouvelle célébrité à exploiter. Les dupes n'ont même pas le droit de se plaindre; car chaque fois, elles se laissent reprendre au même appât, et il est arrivé que le libraire qui avait ainsi inondé la France des plus pitoyables productions de ce genre, s'est vu hautement proclamé le protecteur éclairé des lettres, le soutien de la littérature, le Mécène de notre siècle!

— Les *Mémoires de la duchesse de Berry* ne sont qu'un long panégyrique, rempli de flagorneries assez plates, d'anecdotes niaises ou déjà connues. C'est l'œuvre d'un courtisan qui ne voit dans l'histoire d'un pays que les intérêts d'une seule famille. Il y règne un certain ton d'étiquette qui nuit même beaucoup à ce que pouvaient présenter d'intéressant les événemens des dernières années. On a publié sur l'expédition de la Duchesse en Vendée des ouvrages bien supérieurs sous tous les rapports; et pour ce qui est du reste de sa vie, il n'offre absolument rien de remarquable.

— *Mademoiselle Cochelet* n'a pas mieux réussi dans ses efforts pour attacher le lecteur au récit de tous les petits riens qui composaient la vie de la reine Hortense, comme celle d'un grand nombre d'autres femmes. En vain nous raconte-t-elle jusqu'aux moindres détails de toilette, jusqu'aux plus légères indispositions avec les traitemens suivis, jusqu'aux dents arrachées à la princesse, qui montrait, dit-elle, un courage vraiment héroïque. Elle ne parvient pas mieux que ses prédécesseurs, dans cette noble tâche, à faire de la reine Hortense un grand personnage historique, et avec la meilleure volonté du monde, il est impossible de trouver le moindre intérêt dans ces deux volumes.

LETTRES SUR L'ISLANDE, par *X. Marmier.* — Paris, 1837; 1. vol. in-8, 7 fr. 50 c.

M. X. Marmier faisait partie de la commission organisée par M. le ministre de la marine, qui s'embarqua au mois de mai dernier sur la *Recherche*, pour aller explorer l'Islande, étudier ses mœurs, son climat, son histoire. Le mandat particulier de M. X. Marmier était de recueillir quelques débris de l'antique littérature islandaise, et des documens sur l'état actuel des lettres dans cette contrée, dont les habitans, en lutte continuelle avec la nature qui semble les avoir traités en marâtre, n'ont ni le temps ni les moyens de communiquer avec le reste de l'Europe. Le résultat de cette mission paraît avoir rempli les vues de l'Académie française, qui a ainsi donné lieu à la publication d'un excellent livre, tel que le public n'est plus guère habitué à en voir produire par nos jeunes écrivains du jour. Les *Lettres sur l'Islande* offrent un tableau plein d'intérêt, dans lequel le talent d'observation s'unit à la science dans un but grave, sérieux, et cependant d'un vif attrait pour la plupart des lecteurs. Ce n'est pas de l'art prétentieux et vide, ce n'est pas du style pompeux, des phrases à effet, sans pensée ni conviction. En un mot, ce n'est pas de cette littérature de feuilleton qui envahit tout aujourd'hui, et nous écrase sous son lourd papillonnage. M. Marmier savait d'avance qu'il ne trouverait pas à faire en Islande une ample moisson de vieux manuscrits; presque tous ses monumens ont été transportés à Copenhague, et en vain le voyageur irait-il de chaumière en chaumière pour découvrir une malheureuse strophe, une pauvre saga oubliée. Mais l'aspect d'une contrée, la vie et les usages de ses habitans sont plus précieux que de semblables fragmens pour l'intelligence de sa littérature. Ils le sont surtout dans un pays comme celui-là, où l'on rencontre à chaque pas les traces de quelque bouleversement naturel, où l'homme a sans cesse à défendre sa vie et ses propriétés contre les volcans ou les glaces. Pour bien comprendre la poésie des Scaldes, ses chants graves, son harmonie austère, il faut voir ce sol labouré par les phénomènes géologiques, qui l'ont frappé de stérilité, cette terre aride et volcanique où l'on ne trouve que cendres et lave, où il ne croît pas une fleur, pas une herbe, et qui a pour limites, à l'horizon, d'un côté la mer orageuse, de l'autre des montagnes de glace.

Au milieu de cette triste solitude, sont épars çà et là de rares habitans, honnêtes et industrieux, qui mènent la vie la plus misérable, s'exposent aux plus grands dangers, se livrent aux travaux les plus pénibles pour se procurer de

grossiers alimens, qu'ils sont toujours prêts à partager, dans une franchise cordiale et bienveillante, avec le voyageur qui vient réclamer un asile sous leur toit hospitalier. Mais si la nature a été avare de ses dons pour les Islandais, par un système de compensation, qui se trouve établi partout où les hommes ont à combattre un climat rude, un sol ingrat, la lutte a développé leurs facultés intellectuelles à un haut degré ! Il est bien remarquable que notre auteur trouve dans toutes ces misérables chaumières islandaises quelques livres, une Bible, des sagas que les paysans lisent en famille et qu'ils échangent le dimanche à l'église avec ceux de leurs voisins qui ne les ont pas encore lus et qui en ont d'autres à leur prêter. Le goût de l'instruction est répandu partout, et comme il ne peut y avoir d'écoles publiques dans un pays où les habitations sont disséminées à travers champs et éloignées les unes des autres, dans chaque famille la mère est l'institutrice de ses enfans. Pendant les longues soirées d'hiver, ceux-ci apprennent à lire, à écrire ; le prêtre surveille cette éducation et en fournit les moyens en distribuant aux pauvres femmes de pêcheurs des livres élémentaires. Nos heureuses contrées, plus avancées sous bien des rapports sur la route de la civilisation, auraient encore des leçons et des modèles à prendre chez ces paysans à demi sauvages, qui n'ont cependant ni universités ni colléges.

M. Marmier retrace rapidement l'histoire de la république islandaise qui tomba, en 1264, sous le joug de la Norvège. Depuis cette époque, l'Islande n'offre plus aucun intérêt historique, et ses annales ne présentent que le triste tableau « de tous les fléeaux qui l'ont traversée sans relâche, » de tous les volcans qui ont déchiré ses entrailles, de toutes » les maladies qui ont décimé sa population. » Tremblemens de terre, pestes, glaces, éruptions de volcan, épidémies, famines, rien n'y manque, et de 100,000 habitans qui formèrent une fois sa population, elle a été successivement réduite à 50,000.

Dans le temps de sa prospérité, l'Islande a eu ses scaldes, comme le moyen-âge a eu ses minnesinger en Allemagne, ses trouvères en Normandie. Ses poètes chantaient aussi pour conseiller les chefs, pour enflammer le courage des guerriers. L'origine de leurs chants remonte jusqu'au temps de la migration des peuples, et nous montre ainsi la poésie déjà en honneur chez ces nations venues d'Orient, que les Romains appelaient barbares, parce qu'ils ne comprenaient ni leurs langues, ni leurs mœurs, ni leurs lois.

Les antiques sagas sont de précieux monumens, non-seulement comme poésie, mais encore comme tradition. Ce sont en effet les seuls documens qui restent sur l'histoire ancienne

de ces pays du Nord, dont elles chantent les héros et les grands faits d'armes, de même que les deux Edda nous présentent l'ensemble de leur mythologie.

La littérature a continué d'être cultivée dans la solitude des chaumières islandaises; mais son caractère a changé avec les destinées du pays. La poésie a quitté l'allure héroïque qui ne saurait plus lui convenir, pour prendre une teinte sentimentale et mélancolique plus en rapport avec l'existence isolée et obscure des poètes. Les travaux de patience et d'étude l'ont emporté sur ceux de l'imagination. Les sciences ont eu d'ardens et habiles explorateurs, guidés bien plus par l'amour de la science elle-même que par des motifs de gloire personnelle; car, dans cette contrée exceptionnelle, le savant meurt souvent sans avoir publié son œuvre et ne peut jamais recueillir ces applaudissemens de la foule, qui sont ailleurs le but et la récompense que tous ambitionnent.

M. Marmier termine ses intéressantes Lettres par la traduction de deux poésies islandaises d'un auteur vivant, qui sont également remarquables par la forme et la pensée. L'une est un chant patriotique qui prouve que la contrée la plus froide et la plus misérable peut inspirer à ses enfans l'amour le plus ardent; l'autre est une poésie rêveuse où le sentiment s'exprime avec une mélancolie profonde, et un spiritualisme religieux.

MÉMOIRES D'UN CONDAMNÉ POLITIQUE SOUS LA RESTAURATION, souvenirs de cinq années de captivité et de cinq années de proscription, par *Charles Monnier*, ancien adjudant du génie, actuellement inspecteur de la navigation. — Paris, 1836; 1 vol. in-8, 6 fr.

Voici un exemple bien frappant des étranges vicissitudes qui, dans les époques de révolutions politiques, peuvent traverser la vie de l'homme destiné par son caractère et ses goûts à l'existence la plus calme, la plus obscure. L'erreur d'un cœur généreux, mais encore sans expérience du monde, a quelquefois des conséquences graves qui influent sur toute une carrière, et l'homme fait, et le vieillard, se ressentent de la facilité avec laquelle le jeune homme a cédé à un entraînement irréfléchi.

M. Charles Monnier, après avoir servi sous l'Empire, fut du nombre des fidèles qui suivirent Napoléon à l'île d'Elbe. Par un sentiment peu raisonné, il lia sa destinée à la fortune du soldat détrôné, et cette résolution, prise à la légère, fut pour lui l'origine de longs malheurs. En effet, rentré en France pendant les Cent-Jours, il se vit, après le retour de Louis XVIII, rangé au nombre des suspects, qu'une police ombrageuse surveillait et environnait d'embûches pour les

perdre. Compromis bientôt dans une conspiration dont il ne faisait cependant point partie, mais à l'un des chefs de laquelle il avait remis un plan d'attaque de la citadelle de Vincennes, dont malheureusement une copie fut retrouvée chez lui, il fut arrêté, jugé et condamné à mort. Il avait noblement pris son parti de mourir plutôt que de compromettre personne par ses aveux, et le jour fixé pour l'exécution, le vit marcher au supplice sans peur ni lâcheté. Mais après une journée de pénible attente à la Conciergerie, il fut sursis à l'exécution, parce que le vrai coupable s'était trahi lui-même par ses démarches pour sauver un innocent, et M. Monnier fut reconduit à Bicêtre, où il demeura une année entière dans un cachot obscur et infect, s'attendant chaque jour à ce qu'on viendrait le chercher pour le traîner à l'échafaud. La seule pensée d'une telle position fait frémir, et l'on se demande si c'est bien dans notre siècle qu'a pu se passer un pareil fait de barbarie et d'inhumanité! Cette civilisation dont nous sommes si fiers n'est-elle donc qu'un brillant manteau qui recouvre les plus horribles plaies?

Après un an, cependant, M. Monnier fut enfin gracié; la peine de mort fut commuée en une détention perpétuelle. A la même époque, le jugement de ses prétendus complices commença, et on voulut se servir de son témoignage pour les accabler. Mais fidèle à ses principes de loyauté et de générosité, il déclina tout rapport avec eux; protesta qu'il avait été seul l'auteur du plan coupable, en avait seul conçu l'idée, et par ses déclarations répétées, contribua puissamment à faire acquitter tous les prévenus. Lui seul rentra dans la prison pour expier un crime dont il était innocent, mais le sentiment de sa noble conduite dut relever son courage et adoucir sa peine. Cinq longues années se passèrent pour lui dans cette dure captivité, où il pouvait bien se croire tout-à-fait oublié, lorsqu'une ordonnance du roi vint changer sa détention en exil. On se figure aisément quelle dut être sa joie de respirer l'air de la liberté et de quitter les tristes murailles de sa prison, quoiqu'il lui fallût en même temps dire adieu à sa patrie. Il put croire que ses malheurs touchaient à leur fin et qu'il avait assez chèrement payé une étourderie de jeunesse. Mais cette illusion fut de bien courte durée. La police française ne bornait pas son action aux limites du royaume. Elle avait des agens dans toutes les contrées voisines, et s'entendait à merveille avec les polices étrangères pour traquer les malheureux exilés dont l'éloignement ne semblait jamais assez considérable pour la sûreté du pays et de la légitimité. Aussi M. Monnier se vit-il obligé de quitter successivement la Suisse, l'Allemagne, la Belgique, la Hollande, etc., etc., et d'errer de ville en ville sans pouvoir séjourner en paix nulle part. Enfin, l'appel des

Cortès d'Espagne à tous les réfugiés politiques le séduisit ainsi que beaucoup d'autres, et il s'embarqua pour profiter de cet asile si généreusement offert. Mais la déplorable issue de la révolution espagnole vint le replacer dans une position encore plus critique. Pour échapper aux Français, qui l'eussent considéré comme un traître, il se jeta sur la côte d'Afrique, où de nouveaux désastres l'assaillirent. Ce fut à grand'peine qu'il se tira des mains des Maures, et réussit à s'embarquer sur un bâtiment hollandais qui le transporta à Brème, où il put enfin jouir de quelque tranquillité.

Dans les dernières années de la Restauration, M. Monnier obtint la permission de rentrer en France, mais il fut encore soumis à une surveillance de haute police, fort désagréable, dont il n'a dû qu'à la révolution de Juillet d'être entièrement délivré.

Ces innombrables aventures sont racontées avec simplicité et bonne foi. L'auteur n'est pas écrivain, ne fait pas de phrases, mais il est plein de bon sens et animé d'un esprit philosophique et religieux qui l'a soutenu constamment au milieu des plus rudes épreuves, et qui jette sur son ouvrage une teinte toute particulière. Son style est laconique, car tout autre eût fait quatre ou cinq volumes avec les faits abondans que renferme le sien. Mais il a su habilement faire ressortir les leçons qu'on doit tirer de sa vie malheureuse. C'est une utile et excellente lecture pour ces jeunes têtes folles, toujours prêtes à se lancer dans l'arène politique, à sacrifier leur avenir à des partis qui les oublieront le lendemain du succès, ou à des chefs ambitieux qui les abandonneront, et sauront se mettre eux-mêmes à l'abri de tout danger en cas de non-réussite.

« Une circonstance se présenta, » dit M. Monnier en résumant l'histoire de sa vie, « où le sacrifice possible de quelques têtes patriotes me fut montré comme pouvant briser le joug que l'étranger avait imposé à la France. Mon inexpérience des machinations des partis ne vit que le côté poétique de cette entreprise, et je m'y jettai corps et âme, sans intelligence du présent, comme sans prévision de l'avenir. La tentative échoua. Les hommes auxquels elle promettait fortune et renommée, s'éclipsèrent, et moi qui, dans aucun cas, ne pouvais en recueillir que la satisfaction de ma conscience, je restai seul, en face des haines et des vengeances de la Restauration. Il y a encore dans ce résultat une moralité salutaire : il apprend aux hommes à ne pas s'exagérer leur importance, et à mesurer sagement la distance qui sépare une folle entreprise d'un sacrifice rationnel et basé sur des probabilités de succès.

» Quinze années d'incomparables misères ont été le fruit d'un seul moment d'irréflexion. Que devinrent durant ce long martyre, les illusions généreuses qui m'avaient poussé vers

l'abîme? Errant, fugitif, repoussé de partout comme le lépreux de l'Evangile, je n'obtins pas même les honneurs de la persécution; car, terne, cruelle, incessante, cette persécution affectait plutôt de s'acharner contre un malfaiteur obscur que contre une victime politique. »

MÉMOIRES BIOGRAPHIQUES-HISTORIQUES SUR LE PRÉSIDENT DE LA GRÈCE, LE COMTE JEAN CAPODISTRIAS, avec des notes critiques, historiques sur plusieurs évènemens politiques, ainsi que sur plusieurs personnages étrangers et grecs; accompagnés des pièces justificatives et authentiques pour servir de documens à l'histoire contemporaine, et suivis d'un ouvrage posthume de Capodistrias sur Ali-Pacha de Janina, par *André Papadopoulo-Vrétos*, docteur en médecine. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et comp^e^., 1837, tome 1er in-8, 5 fr. L'ouvrage complet formera quatre volumes.

Capodistrias, après avoir été appelé à gouverner la Grèce par tous les vœux des partisans de la liberté de cette belle contrée, fut assassiné lâchement, et presque personne n'osa élever la voix pour maudire l'assassin, pour défendre la mémoire du Président contre les violentes attaques qui lui furent adressées par ceux-là même qui avaient le plus vivement applaudi son élection. L'histoire contemporaine est bien rarement celle qu'on connaît le mieux. Passions, intérêts, secret diplomatique, tout s'unit pour en obscurcir le sens, pour en fausser l'esprit. Chaque parti retrace les évènemens selon sa couleur, et les documens officiels qui pourraient servir de fil conducteur au milieu de ce labyrinthe de mensonges, sont généralement cachés à tous les regards, tant les gouvernemens craignent l'éclat de la vérité. Le comte Capodistrias a été représenté comme le tyran de la Grèce, on l'a accusé d'avoir voulu établir le despotisme le plus intolérable dans ce pays, qu'il prétendait, dit-on, exploiter pour le compte de la Russie. Il s'est élevé contre lui une foule de voix, et la presse libérale a été presque unanime à ne voir en lui qu'un lieutenant du Czar. C'est à peine si une ou deux feuilles ont eu le courage de maudire l'acte qui a mis fin d'une manière si malheureuse aux jours du Président. L'assassin a été vanté, par un grand nombre, comme le libérateur de son pays. Les évènemens sont venus depuis lors ouvrir sans doute bien des yeux à cet égard. La Grèce Bavaroise a pu regretter plus d'une fois ce chef qu'elle avait choisi elle-même pour organiser son gouvernement après la victoire, et sous la direction duquel elle avait repris rang parmi les nations indépendantes. D'un autre côté, à mesure que les passions se calmaient la raison s'est fait jour, on s'est souvenu que Capodistrias était un homme d'une haute intelligence, animé des principes les plus nobles, doué d'un cœur généreux et d'un esprit très-éclairé, qui, dans les conférences politiques où se réglèrent les

destinées de tant d'États, après la fin des longues guerres de Napoléon, avait plaidé vivement la cause des libertés suisses. Ses amis ont pu enfin se faire écouter, et si le moment n'est peut-être pas encore venu de porter un jugement définitif sur cet homme d'état, l'ouvrage que nous annonçons ici sera du moins accueilli d'une manière favorable, à cause surtout des documens qu'il renferme et des détails, jusqu'à présent tout-à-fait inconnus, qu'il promet de donner sur l'administration du comte Capodistrias. On accusera sans doute M. Papadopoulo de partialité pour la Russie, mais comme en même temps il est grec, et qu'il a été témoin de ce qui s'est passé en Grèce depuis l'arrivée du Président jusqu'à sa mort, son livre, quelle que soit l'opinion particulière de l'auteur, offrira probablement des faits curieux et contribuera fortement à éclaircir la question.

Cette première partie ne renferme guère que la carrière diplomatique de Capodistrias, jusqu'au moment où il fut appelé en Grèce. L'auteur fait une peinture très-séduisante de son caractère, qu'il représente doué de toutes les vertus et de toutes les qualités qui font l'homme de bien et le grand citoyen. Ce portrait, quelque flatté qu'il puisse paraître, s'accorde avec ce que disent tous ceux qui ont connu le célèbre diplomate dans sa retraite en Suisse, et il trouve une nouvelle confirmation dans les derniers volumes de Mémoires que vient justement de publier la duchesse d'Abrantès.

La ville de Genève, reconnaissante des services du comte Capodistrias, lui avait offert les droits de bourgeoisie qu'il avait acceptés avec joie et dont il se parait volontiers comme de l'une de ses plus honorables distinctions. C'est dans cette nouvelle patrie que vint le chercher le décret qui l'appelait à la présidence de la Grèce. Suivant M. Papadopoulo, loin d'avoir aucune tendance despotique, le Président voulait l'émancipation du peuple, et devint bientôt populaire sous le nom du Père-Jean. Mais, dès ses premiers actes administratifs, il trouva une résistance très-vive dans les phanariotes qui forment l'aristocratie grecque, et qui eurent recours à mille intrigues ténébreuses pour empêcher la réalisation des plans de Capodistrias.

Les livraisons suivantes de ces Mémoires nous montreront sur quels faits l'auteur appuie ses assertions à cet égard, et nous permettront d'apprécier, d'une manière plus complète, le mérite de son ouvrage. En attendant nous l'engagerons seulement à en soigner davantage le style, qui offre d'assez fréquentes négligences, pardonnables sans doute à un étranger, mais qu'il ne serait pas difficile de faire disparaître.

En tête de cette première livraison se trouve un portrait très-ressemblant et bien lithographié du comte Capodistrias.

Elle est également accompagnée d'un grand nombre de notes et de pièces justificatives. A la suite des Mémoires, M. Papadopoulo publiera un ouvrage inédit de Capodistrias, sur le fameux Ali-Pacha de Janina.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

LETTRE A TOUS LES MEMBRES DU CLERGÉ, à tous les fidèles et aux auditeurs de Notre-Dame; sur la nécessité de rendre l'éloquence ecclésiastique à sa simplicité première etc. etc. par l'auteur du *Prêtre devant le Siècle*. — Paris, chez Beaujouan. 1837. In-8.

Voici encore M. Madrolle et son style original, dans lequel les phrases et les idées se pressent et se heurtent de la plus bizarre façon. Mais, laissant de côté l'étrangeté de la forme, allons droit au fond, ou du moins tâchons d'y aller; car avec lui ce n'est pas toujours facile. Il paraît que les fameuses conférences de l'abbé Lacordaire, dont, pendant huit jours, tout Paris s'occupa, sont le but principal de cette lettre dans laquelle il insiste fortement sur la nécessité de travailler à ranimer parmi le clergé catholique l'éloquence de la chaire dont l'antique et noble simplicité n'est plus aujourd'hui qu'une tradition perdue. Les critiques qu'il adresse aux conférences si vantées de ces abbés qui cherchaient à attirer la jeunesse à Notre-Dame, en flattant ses goûts, en caressant ses idées, en alléchant son amour-propre, sont certainement très-justes, car il y avait dans tout cela un vernis de charlatanisme tout-à-fait incompatible avec la vraie piété.

Il cite de singuliers fragmens de ces discours, soi-disant improvisés, qui faisaient naguère retentir les échos de la cathédrale au milieu des murmures flatteurs d'un public amené là comme au spectacle par la curiosité, sans autre but que celui de chercher des distractions nouvelles. Ce n'est, en effet, pas ce que faisaient les Massillon, les Bossuet, les Bourdaloue; et M. Madrolle a parfaitement raison de dire que maints curés obscurs, dont le nom est inconnu hors de leur paroisse, comprennent bien mieux ce que doit être l'éloquence de la chaire. Cette partie du culte, trop souvent négligée aujourd'hui, est sans contredit la plus importante, car elle peut produire les plus grands résultats. La parole est puissante sur les masses; mais le prêtre qui comprend sa mission doit l'employer pour instruire, avertir, menacer même et surtout consoler, non point pour flatter ou pour quêter des applaudissemens.

LES ENFANS DE LA VALLÉE D'ANDLAU, ou Notions sur la religion, la morale et les merveilles de la nature; par MM^mes^ *E. Voiart* et *A. Tastu*. — Paris, chez Didier. 1837. 2 vol. in-12, fig., 8 fr.

Cet ouvrage est imité de l'allemand; il renferme l'histoire d'une famille chrétienne, et il est empreint d'un esprit religieux, plein de douceur, de charité, de simplicité. C'est bien le christianisme tel qu'il doit être offert aux enfans comme un guide et un sûr conseiller pour la conduite de la vie, comme un hymne continuel de reconnaissance pour les bienfaits dont le Créateur nous a comblés, comme une source de consolation dans les épreuves de l'infortune et de la douleur. On n'y trouve point cette exagération rigoriste qui donne à la piété une austérité repoussante, en fait un épouvantail et prétend dominer l'enfance et l'âge mûr par la crainte des châtimens dont elle menace les plus légères transgressions. Dieu y est peint comme un bon père, dont toute la sollicitude est constamment occupée à assurer le bonheur de ses enfans, qui sont tous les hommes. C'est par les sentimens affectueux, par les liens de l'amour que l'auteur cherche à s'emparer de ces jeunes cœurs ouverts à toutes les émotions nobles et généreuses.

Voyez le nouveau-né sur le sein de sa mère,
Ne contemplez-vous pas son bonheur éphémère
D'un œil presque jaloux?
N'avez-vous pas au cœur une secrète envie
En comparant, hélas! les maux de toute vie
A son destin si doux?
S'il s'éveille, un lait pur est offert à sa bouche;
S'il s'endort, le silence environne sa couche;
N'a-t-il pas pour appui
Un genou qui le berce, un bras qui le protége,
Et des soins maternels l'ineffable cortége
Veillant autour de lui?
Mais la religion, mère tendre et prudente,
Vous offre, enfans, ce lait dont la source abondante
Ne se tarit jamais,
Ces bras toujours ouverts, ces yeux infatigables;
Et, quand vient le sommeil, ces genoux secourables,
Où l'on s'endort en paix.

Cette gracieuse poésie, que madame Tastu a placée en tête du premier volume, résume parfaitement l'intention de l'auteur. Il raconte l'histoire d'une famille et trace une foule de tableaux tour à tour grâcieux, touchans ou instructifs. Les petits incidens d'une existence douce et paisible, les leçons, les devoirs, les plaisirs que des parens vertueux partagent en

quelque sorte avec leurs enfans, constituent toute l'action de ce petit roman, dans lequel les sentimens des enfans sont sans cesse ramenés à Dieu d'une manière simple et ingénieuse.

Les principales fêtes religieuses tiennent leur place dans le récit et fournissent à l'auteur l'occasion de donner quelques notions sur l'histoire et les dogmes du christianisme. On y trouve également beaucoup d'excellentes directions pour la jeunesse, et maints détails capables de l'intéresser. Les diverses petites passions qui agitent l'enfance et sont la source de la plupart de ses défauts, mises en scène avec leurs résultats funestes, et corrigées par l'expérience autant que par de sages conseils, offrent des leçons morales qui peuvent impressionner assez vivement les jeunes lecteurs auxquels elles sont destinées.

En tête de chaque chapitre, madame Tastu a mis en forme d'épigraphes des vers simples et harmonieux, dont la réunion forme une suite de charmantes poésies propres à meubler la mémoire des enfans, et en même temps à former leur cœur. Elle a très-bien saisi l'intention de l'auteur allemand, qui est de travailler à préparer des hommes vertueux et probes, capables de sentir et de comprendre leur haute destinée d'êtres immortels, et d'employer tous les instans de cette courte vie à développer les facultés de leur âme, pour tendre sans cesse à ce perfectionnement moral qui doit être le but de tous nos efforts. Dans notre époque, où l'on s'occupe en général avec tant de zèle de l'instruction populaire, il est bon que l'éducation ne soit pas oubliée; car l'esprit le mieux cultivé ne produit pas grand' chose de noble ni d'utile s'il se trouve accompagné d'un cœur vide, d'une ame sèche. On accueillera donc avec faveur les *Enfans de la vallée d'Andlau*, et on oubliera volontiers les critiques de détail auxquelles pourrait être exposée la forme du livre, devant la haute importance du fond et l'heureuse influence qu'il pourra exercer si, comme il y a tout lieu de l'espérer, un succès digne de son mérite le fait bientôt entrer dans toutes les familles en France, comme il l'est déjà en Allemagne.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

DU SYSTÈME PÉNITENTIAIRE et de ses conditions fondamentales, par M. *Aylies*, conseillier à la cour royale de Paris. — *Paris*, 1837. In-8, 5 fr.

DU SYSTÈME PÉNITENTIAIRE AMÉRICAIN EN 1836, par le docteur *Julius*, de Berlin, suivi de quelques observations par M. *V. Foucher*, avocat général du Roi. — Rennes, chez Blin; Paris et Genève, chez A. Cherbuliez et Comp^e^. 1837. In-8, 2 fr.

En attendant que la réforme des prisons s'introduise dans la pratique, la discussion se continue avec zèle, et chacun s'empresse d'entrer en lice pour éclairer de ses lumières quelque point obscur ou douteux de la question. Le système pénitentiaire est si bien soumis au critère de la raison, qu'on dirait en vérité que les Français en ont déjà une longue expérience. Quel dommage que toutes ces excellentes mesures ne se trouvent encore que dans des livres, et qu'on soit toujours obligé d'aller chercher hors de France les exemples sur lesquels on s'appuie! Mais enfin, en présence du mouvement qui agite les esprits et les pousse à s'occuper avec tant de persévérance de cette importante réforme, on peut espérer que des essais d'applications ne tarderont pas à être tentés, et la discussion aura assez longuement préparé le terrain pour qu'on puisse aussi croire à un succès assuré.

M. Aylies examine rapidement le système actuel des prisons de France, dont il démontre l'impuissance et les dangers. Il passe ensuite en revue les divers pénitenciers d'Amérique, ainsi que les établissemens du même genre fondés en Suisse. Ces derniers lui semblent organisés dans un système trop doux; il n'y trouve pas les garanties d'intimidation qu'il croit indispensables. Le système cellulaire absolu, de jour comme de nuit, lui paraît mériter une grande préférence, et il repousse vivement les accusations de barbarie ou d'inhumanité adressées aux Etats-Unis à l'égard du régime de leurs prisons pénitentiaires.

L'argument le plus fort qu'il émette à l'appui de ce système, c'est que les hommes détenus dans la même prison, ne se voyant jamais et ne se connaissant absolument pas, une fois rentrés dans la société ils n'auront point à rougir en s'y rencontrant, et ne seront plus exposés à se laisser entraîner par d'anciens camarades de captivité. Ces rencontres ne sont en effet que trop souvent, sous le régime actuel, les causes de malheureuses récidives.

— M. le docteur Julius se prononce exactement dans le même sens et fait le plus grand éloge du pénitencier de Philadelphie, dont le succès est dû suivant lui au système cellulaire et à l'institution des inspecteurs de la prison, dont les fonctions, purement gratuites et toutes de dévouement, sont confiées aux personnes les plus charitables et les plus estimées de la localité. Il présente à ce sujet des considérations pleines de sagacité et d'intérêt.

DU COMMERCE SUISSE, et des douanes françaises, par *L. Jaquet*. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et comp^e^. 1837. In-8, 1 fr. 50 c.

Chargé, en 1835, par le Directoire fédéral, d'intercéder auprès du gouvernement français pour obtenir quelques diminutions favorables à la Suisse, dans le tarif des douanes, M. Jaquet présenta, au ministre des affaires étrangères et au ministre du commerce, un mémoire dans lequel il exposait avec clarté et précision le tort que faisaient à la Suisse certaines prohibitions, ou certains droits équivalens, qui ne profitaient nullement à la France. Il appuyait principalement sur les bestiaux et les fromages, objets de l'industrie capitale d'une grande partie de la Suisse, et qui ne peuvent en quelque sorte être remplacés d'une manière avantageuse; il disait en passant quelques mots des fers et des bois, ainsi que des produits manufacturés, et terminait en demandant qu'on ouvrit du moins à Paris, au centre du commerce et de l'industrie, une espèce de bazar-entrepôt, dans lequel les marchandises suisses pussent venir s'étaler aux yeux des acheteurs, entrer en concurrence avec celles de tous les autres pays, et n'acquitter les droits qu'après la vente.

Ce mémoire n'a pas été inutile; plusieurs concessions ont été faites au système de la liberté du commerce qui en avait inspiré l'esprit; et l'auteur, en le livrant aujourd'hui à la presse, a la satisfaction de pouvoir indiquer quelques modifications assez importantes, provoquées et obtenues par ses efforts.

A la suite de ce rapport se trouve un tableau des exportations de la Suisse en France, pendant l'année 1835. Ce tableau, fort curieux sous bien des rapports, peut offrir d'utiles renseignemens aux manufacturiers suisses. Il est fâcheux qu'on ne puisse dresser de même une statistique générale de tout le commerce suisse. Ce serait un argument bien fort en faveur du principe si étrangement hué et proscrit en France de : *laissez faire, laissez passer.*

SCIENCES ET ARTS.

SÉANCE PUBLIQUE DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE NORMANDIE, tenue à Vire, le 24 mai 1836. In-8, 1 fr. 50 c. — A Paris, chez Derache successeur de Lance, rue du Bouloy, 7.

Les mémoires qui composent ce volume sont les suivans : — *Analyse des travaux de la société pendant l'année acadé-*

mique 1835—36, *par M. Eudes Deslongchamps*. L'auteur passe en revue toutes les recherches scientifiques auxquelles se sont livrés les membres de la société, et son rapport offre une preuve de l'activité avec laquelle la science est explorée par eux. Plusieurs observations intéressantes de géologie et de botanique forment la principale partie de ces travaux.

— *Remarques sur un des genres les plus nombreux de la famille des Lichens, le genre cénomyre, par M. Delise;* M. Delise fut chargé par M. Duby de travailler le genre *Cenomyre* pour le *Botanicon Gallicum*. Ce travail, que des circonstances particulières l'empêcherent de soigner autant qu'il l'aurait voulu, a été depuis complété par lui. Sa monographie des *Cénomyres*, genre le plus nombreux, le plus élégant et le plus intéressant de la famille des Lichens, compte aujourd'hui environ 350 espèces ou variétés décrites, dont près de la moitié sont nouvelles. Il a cherché, autant que possible, cependant, à se tenir en garde contre le défaut, trop commun chez le naturaliste, de multiplier les espèces sans caractères bien déterminés. Les apothèces et les podétions ont servi de bases à sa classification; et il a établi les variétés d'après certaines formes particulières plus ou moins éloignées du type, ainsi que d'après la couleur des apothèces, des podétions et des folioles ou écailles thalloïdes.

— *Aperçus généraux sur la Géologie et la Flore de l'arrondissement de Vire;* par M. Dubourg d'Isigny. Ce mémoire contient quelques considérations assez curieuses sur les rapports qui peuvent exister entre la géologie et la botanique, et l'influence de la structure géologique d'un terrain sur la végétation qui s'y dévéloppe. Il est terminé par un catalogue des plantes spontanées de l'arrondissement de Vire. Ce sont des documens utiles pour la géographie botanique :

— *Coup-d'œil sur la répartition géographique des groupes d'oiseaux, et sur l'analogie qui se remarque entre plusieurs d'entre eux sous les latitudes; par M. de la Fresnaye.* Ces recherches, qui ne sont encore qu'ébauchées, promettent d'amener de beaux résultats sur les relations réciproques qui peuvent exister entre le climat et les mœurs, les habitudes, les formes des oiseaux qui se trouvent dans telle ou telle zône. C'est un nouveau champ ouvert aux explorations des naturalistes, qui pourront peut-être y trouver la solution de plus d'une question importante et difficile.

— *Des lichens utiles; par M. de Brébisson;* M. de Brébisson a voué une affection vive à ses chers lichens; aussi est-ce avec complaisance qu'il expose tous les services qu'on en peut tirer. Il nous les montre tantôt servant à restaurer les poitrines délabrées, tantôt offrant un aliment précieux aux malheu-

reuses peuplades de la zône glaciale, tantôt entrant pour une part dans la composition de ces fameux nids d'oiseaux tant estimés des gourmets Chinois. Enfin il énumère les divers usages que l'industrie peut faire de plusieurs espèces de lichens.

— De *l'utilité des hydrophytes, par M. Chauvin.* Les algues sont encore généralement trop peu connues pour qu'on ait beaucoup cherché à en tirer parti. Cependant, au rapport de de plusieurs voyageurs, elles fournissent une alimentation saine et agréable à des populations entières, en Laponie, au Kamschatka, au Japon, etc. On les employe également avec succès à la nourriture des bestiaux, et l'on s'en sert en plusieurs contrées comme d'engrais pour fumer les terres.

— *Listes de plantes nouvelles pour la France ou la Normandie.*

— *Liste des plantes recueillies pendant l'herborisation, par M. Lenormand.*

NOUVEAU GUIDE EN AFFAIRES, ou recueil complet des actes sous seing privé, des actes commerciaux et de la comptabilité agricole, mis en exemples ou modèles d'écriture à l'usage des écoles de France, par M. *F. Gigault d'Olincourt.* — Bar-le-Duc, chez F. d'Olincourt; Paris, chez Hachette. 1837, liv. 1 à 3 1/2 in-4, oblong 3 fr.

Ces modèles offrent toute espèce d'actes tels que factures, billets, lettres de change, mandats, conventions et engagemens divers, bail, cautionnement etc. Leur usage, dans l'enseignement de l'écriture, ne peut donc qu'être fort avantageux en familiarisant les enfans avec une foule de formules dont on a fréquemment besoin dans le cours de la vie, et dont l'ignorance nécessite le recours aux hommes de loi qui n'en profitent que trop souvent pour susciter des procès et des embarras sans fin. Ils sont d'ailleurs lithographiés avec soin et dans tous les divers genres d'écriture anglaise, ronde, batarde, coulée, etc. etc.

M. F. Gigault-d'Olincourt, qui en est l'auteur et l'éditeur se distingue d'une manière assez remarquable dans le nombre des libraires instruits que possède maintenant la France; il est auteur de plusieurs ouvrages, il publie et rédige en grande partie le *Père de famille*, journal d'instruction populaire destiné à propager les notions scientifiques les plus utiles et les meilleurs principes moraux; enfin il s'occupe activement de tout ce qui peut favoriser le progrès des lumières et contribuer à les répandre dans toutes les classes de la société.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

5e Année. — N° 5. — Mai 1837.

ENCYCLOPÉDIE DES GENS DU MONDE,

Répertoire universel de toutes les connaissances nécessaires, utiles ou agréables dans la vie sociale, et relatives aux Sciences, aux Lettres, aux Arts, à l'Histoire, à la Géographie, etc.; avec des Notices sur les principales Familles historiques, et sur les Personnages morts et vivans; par une Société de Savans, de Littérateurs et d'Artistes, français et étrangers. — 12 tomes grand in-8°, sur papier grand-raisin, chacun en deux volumes de plus de 400 pages à deux colonnes, en petit caractère neuf, dit *gaillarde*. Prix de la souscription, 5 fr. le volume pour Paris, et 6 fr., franc de port, pour les départemens.

Plus la science fait de progrès, plus son domaine s'agrandit; ses conquêtes augmentent chaque jour, et le cercle des connaissances humaines devient si vaste, que l'homme qui voudrait faire une étude spéciale et approfondie de chacune de ses branches, n'aurait pas assez de tous les instans de la plus longue vie à laquelle il lui soit permis d'aspirer ici-bas. L'universalité est devenue une condition indispensable, aussi bien pour le savant que pour l'homme du monde; et pour satisfaire à ce nouveau besoin de notre civilisation moderne, on a senti la nécessité de faire de nouvelles encyclopédies, plus complètes et moins exclusivement scientifiques que celle qu'on possédait jusqu'à présent. Les Allemands avaient déjà, depuis bien des années, compris l'utilité de semblables recueils, et leur *Conversations Lexicon* a servi de modèle à tous les autres, quoiqu'il fût loin encore de remplir entièrement le but. En France, le pays classique de la conversation, il n'y a pas long-temps qu'on a commencé à publier quelque ouvrage de ce genre, et cependant, c'est là peut-être que cette lacune se faisait sentir le plus vivement, et c'est là aussi qu'elle sera probablement le mieux comblée. L'esprit français, vif et prompt à saisir du premier coup-d'œil l'ensemble des questions, son aptitude à les traiter d'une manière assez complète sans trop les approfondir, sont merveilleusement propres à un travail de ce genre, auquel la précision et la clarté de la langue se prêtent également fort bien. Dans nulle autre contrée la science ne parle un langage plus agréable et plus facile, aussi un succès assuré semblait atten-

dre les premiers écrivains qui essayeraient de faire une publication de ce genre, et deux entreprises rivales ont commencé, à peu près en même temps, l'une sous le titre de *Dictionnaire de la Conversation*, l'autre sous celui d'*Encyclopédie des gens du monde*. L'une et l'autre comptent parmi leurs rédacteurs des noms illustres, dignes de la confiance publique. Mais la première a peut-être poussé trop loin la prétention de populariser la science; à force de vouloir se faire mondaine, elle est parfois un peu trop futile, et l'on y rencontre souvent plus de phrases que de faits, plus de style que d'exactitude. Elle manque de cet ensemble, de cette unité de vues qui devrait former le lien de toutes ses parties; la camaraderie s'y est glissée, et sa déplorable influence s'y fait sentir çà et là, d'une manière assez fâcheuse.

L'une de ses dernières livraisons, par exemple, renferme un article sur M. Jules Janin, qui ne saurait être sérieusement pris pour une notice biographique ou littéraire; c'est un éloge amphatique, maladroit à force d'être outré, dont l'enflure exagérée a dû faire sourire de pitié le spirituel aristarque qui en est l'objet.

L'*Encyclopédie des gens du monde*, au contraire, a su, sans mentir à son titre, éviter de semblables défauts. Son habile directeur, M. Schnitzler, lui a imprimé l'allure la plus sage et la plus convenable. De l'impartialité, ou plutôt de la justice sans indifférence, une modération constante, l'appréciation calme, et exempte de tout esprit de parti, des opinions, des faits, des actes, voilà bien ce qu'il faut pour une publication de ce genre, destinée à exposer des systèmes de toutes sortes, à expliquer des idées de toutes les espèces, sans que la discussion doive se permettre d'y rien changer, ni d'en travestir le sens par des réfutations plus adroites que loyales. Quelquefois peut-être, on pourrait souhaiter une critique plus hardie; mais, en général, cependant, on applaudira l'esprit modéré et digne qui préside à toute sa rédaction. La plus complète impartialité distingue les articles biographiques en particulier, et tous ceux qui renferment l'exposition des divers systèmes philosophiques ou religieux. Les faits et les doctrines sont présentés avec une scrupuleuse exactitude, et, à quelque parti qu'appartiennent leurs auteurs, tout ce qu'ils renferment de beau et de bon est signalé à l'attention publique. Je citerai, comme un exemple frappant de cette juste appréciation des hommes et des choses, l'article *Doctrinaires* rédigé par M. Schnitzler, et inséré dans la dernière livraison parue.

Oubliant les violentes discussions du jour, laissant de côté toutes les questions de personnes et d'ambition, l'auteur se

reporte, par la pensée, à l'époque où, éloignée du pouvoir, la doctrine se formulait dans l'esprit de ses fondateurs. Il sépare entièrement les théories des faits, dans lesquels leur application, entravée par maints obstacles, accompagnée sans doute de plus d'une faute, ne saurait être jugée sainement au milieu d'une tourmente révolutionnaire. Les progrès de la civilisation ne s'opèrent qu'avec lenteur; chez les peuples comme chez les individus, la réforme ne saurait agir que graduellement, et toute tentative pour brusquer sa marche, ne sert qu'à l'entraver, qu'à la fausser, si même elle ne l'arrête tout-à-fait. Mais l'esprit humain est de sa nature impatient, il craint sans cesse de voir lui échapper cette vie si courte, et il a hâte de faire passer dans les institutions, les idées que la méditation lui suggère. De là ces luttes incessantes, ces chocs fréquens et terribles, dans lesquels les intentions les plus pures, les talens les plus supérieurs, viennent souvent s'user au frottement des mauvaises passions, que les bouleversemens politiques font surgir, se briser contre la force d'inertie qui est l'essence de ces vieux systèmes d'abus que le temps a consacrés. Dans l'ardeur du combat, la logique est foulée aux pieds par tous les partis, la raison est dédaignée comme un auxiliaire trop lent, et les hommes, oubliant bientôt leur point de départ, se laissent entraîner si loin, qu'on chercherait vainement les rapports qui lient les principes qu'ils ont d'abord posés, aux conséquences qu'ils prétendent tirer de leur application.

Les publicistes auxquels on a donné le nom de *doctrinaires*, parce qu'en effet ils cherchaient à élever des doctrines fondamentales au milieu des débris de toute nature dont la philosophie du XVIIIe siècle avait jonché le sol, entreprenaient une tâche difficile, mais grande et noble. Pour les bien juger, il faut, comme l'a fait M. Schnitzler, remonter au temps où ils exposaient leurs doctrines, sans songer encore à les appliquer eux-mêmes dans l'exercice si difficile et semé d'écueils d'un pouvoir qui était alors bien loin de leur appartenir. L'éloquence calme et élevée de M. Royer-Collard, nous en montrera le principe générateur, dans la reconnaissance de la raison, comme seul guide et juge suprême des théories gouvernementales : « Il est permis, dit-il, d'en appeler du par-
» terre en tumulte au parterre attentif, de la souveraineté
» du peuple à une autre souveraineté, la seule qui mérite ce
» nom, souveraineté supérieure aux peuples comme aux rois,
» souveraineté immuable et immortelle comme son auteur,
» je veux dire la *souveraineté de la raison,* seul législateur vé-
» ritable de l'humanité. »

Sans doute, un pareil principe est fécond en conséquences

larges et libérales, nul ne saurait le contester, et la logique, tôt ou tard, lui fera produire les résultats les plus heureux pour la liberté et l'avenir du monde. Mais malheureusement, en France, toutes les questions se résument en rivalités de noms propres. Dès qu'un homme commet une faute dans l'application, aussitôt on en accuse les doctrines qu'il a inscrites sur sa bannière, quelque innocentes qu'elles soient le plus souvent de ces étranges aberrations de l'esprit humain. On voue ainsi à la haine et au mépris publics, les systèmes les meilleurs, dont le seul tort est d'avoir de maladroits interprètes. M. Schnitzler ne juge pas les doctrinaires à l'œuvre, il s'arrête devant les faits qui semblent peu d'accord avec les doctrines; il ne prétend point les suivre dans l'exercice du pouvoir, et pense avec raison que le moment n'est pas encore venu de se prononcer avec impartialité sur leurs actes ni sur les violens reproches auxquels ils sont en butte. Il se contente de repousser l'accusation singulière de matérialisme adressée à leurs tendances; quelques paroles de M. de Broglie lui suffisent pour les justifier à cet égard.

Cette même livraison de l'*Encyclopédie des gens du monde* renferme un morceau très-remarquable de M. l'évêque Guillon, sur *Dieu*. C'est une éloquente dissertation, écrite dans un style noble et pur, digne de la grandeur du sujet ainsi que des lumières de notre époque. Il est à regretter seulement que l'auteur ait cru devoir lui donner une forme polémique trop prononcée. La plus grande partie de son article est consacrée à réfuter l'athéisme, à combattre, une à une, toutes les les objections de ce prétendu système. Il me semble qu'il eût mieux valu se contenter de poser la question : Existe-t-il des athées? et répondre hardiment : Non, il n'en existe pas; car ceux-là mêmes qui prétendent nier l'existence de Dieu, reconnaissent toujours une puissance créatrice quelconque, à laquelle ils donnent, tantôt le nom de hasard, tantôt celui de nature ou de matière organisée. L'athéisme n'est donc qu'une des mille formes diverses de cette idolâtrie, dans laquelle les plus monstrueux écarts de l'esprit humain viennent encore s'offrir, comme autant de manifestations, grossières il est vrai, mais incontestables, du sentiment religieux inné dans le cœur de l'homme. *Je pense, donc je suis*, est un axiôme généralement reçu; *Je pense et je suis, donc Dieu existe*, en est un autre non moins vrai, puisque le philosophe le plus incrédule trouverait absurde d'admettre un effet sans cause, et se voit inévitablement conduit à admettre une cause première, nécessairement éternelle et toute-puissante.

Au reste, dans un pays comme la France, où la raison publique est en général trop récemment émancipée, et encore

trop peu éclairée pour se tenir en garde contre les adroits sophismes des rhéteurs, peut-être la discussion est-elle nécessaire pour combattre leur influence pernicieuse, et pour réveiller ce bon sens éternel, dont une longue servitude a pu seule étouffer la voix. M. Guillon est sans doute meilleur juge que nous des convenances à cet égard, et d'ailleurs, quoi qu'il en soit, son article ne peut manquer d'exciter au plus haut degré l'attention des lecteurs.

Nommer MM. Dupin aîné, Rossi, Taillandier, de Sismondi, de Gerando, Matter, c'est dire assez que la législation, l'économie sociale, les sciences morales et politiques ont trouvé ici de dignes interprètes. Le défaut d'espace nous empêche seul, dans cette revue rapide, d'analyser quelques-uns de leurs articles, où l'on reconnaîtra toujours des vues grandes et élevées, aussi étrangères aux passions de l'esprit de parti qu'aux étroits préjugés de coterie.

Tous les mots relatifs aux sciences naturelles ou exactes, aux arts, à l'industrie, sont également traités d'une manière remarquable, parce qu'ils ont été confiés à des hommes spéciaux, et que les éditeurs n'ont reculé devant aucun sacrifice pour faire de leur publication quelque chose de mieux qu'une spéculation commerciale, pour élever un véritable monument de l'état actuel de la civilisation européenne dans toutes ses branches. Parmi les articles historiques et géographiques, on distinguera ceux de M. Dufau sur diverses phases de la révolution française, et ceux de M. Schnitzler sur une foule de lieux jusqu'ici peu connus ou mal décrits. La géographie et l'histoire de la Russie ont été pour ce dernier l'objet de recherches fort intéressantes. On lui doit entr'autres une notice sur l'empereur Alexandre, dans laquelle les grandes qualités de ce prince sont dignement appréciées, en même temps que la dernière partie de sa vie, celle où il abjura les nobles idées qui avaient rendu son nom célèbre et cher dans toute l'Europe, pour devenir l'âme et le membre le plus actif de la sainte-alliance, est jugée avec toute la sévérité qu'elle mérite. M. Schnitzler a également traité avec un talent remarquable l'article d'Alexandre-le-Grand. En général, toute la partie biographique de cette *Encyclopédie* se recommande par l'esprit de haute justice et de sagesse qui y règne. L'article *Calvin*, par M. Matter, peut être cité comme un exemple de cette juste mesure dans laquelle doit demeurer la critique, lorsqu'elle juge quelqu'un de ces grands génies qui exercèrent une puissante et salutaire influence sur leur époque, quoique leurs vues et leurs actes puissent paraître aujourd'hui en complet désaccord avec l'état actuel des choses et la marche du progrès.

L'érudition compte déjà de nombreuses célébrités parmi les rédacteurs qui ont coopéré aux volumes parus jusqu'à ce jour. Les noms de MM. Artaud, Daunou, Champollion, Eichhoff, Reinau, de Sinner, Hase, Jomar, etc., sont des garanties suffisantes des soins apportés à cette partie de l'ouvrage.

Enfin, la littérature n'est pas moins bien représentée; et l'on saura gré surtout aux éditeurs de n'avoir pas sacrifié à la mode, en cherchant à éblouir par l'éclat de noms en vogue. Le mérite souvent obscur mais réel a été préféré par eux aux célébrités du charlatanisme. L'*Encyclopédie des gens du monde* nous offre ainsi, sans doute, bien moins de ces brillantes paillettes qu'on voit jetées à pleines mains dans le style de la plupart de nos littérateurs du jour ; mais le véritable esprit ne gît pas dans l'expression seulement, la phraséologie la plus tourmentée ne cache trop souvent que le vide de la pensée, et c'est avec un vif plaisir qu'on retrouvera, dans une foule d'articles, cette simplicité et cette pureté de style qui, sans rien ôter à l'originalité ou au mérite des idées, leur assurent un succès plus général et bien plus durable.

Parmi les nombreux articles dus à des écrivains dont les noms sont presque ignorés parce qu'ils n'ont point obtenu ces ovations si recherchées, si vaines, et souvent si chèrement achetées de la presse périodique, je signalerai le mot *Art*, traité p r mademoiselle Louise Ozenne. Dans cet excellent article, elle s'occupe principalement de l'art littéraire, et présente un tableau complet de son développement chez les diverses nations, qui lui ont dû leur plus belle part de gloire et de renommée. Remontant à sa cause, qu'elle pense avec raison trouver *dans le désir impérieux et sublime, dont notre âme est sans cesse tourmentée, d'imiter les œuvres du Créateur;* elle nous montre l'esprit de l'homme continuellement occupé à exercer ses forces et à développer ses facultés en luttant, pour ainsi dire, avec la nature dont il cherche à surprendre les secrets, à copier les œuvres, dont son ambition téméraire prétend même perfectionner les ouvrages en les ramenant à des types plus parfaits, comme s'il *avait jadis assisté, dans le sein de la Divinité, à la contemplation de ce monde idéal, que Platon nous raconte dans ses magnifiques rêveries.* Le génie propre des différens peuples imprime à l'art une physionomie particulière chez chacun d'eux, aussi chaque littérature présente-t-elle un genre de beautés qui ne saurait que difficilement se transplanter, et qui devient l'origine de la plupart des discussions littéraires, entre les écoles exclusives. Mademoiselle Ozenne a déterminé d'une manière très-judicieuse les avantages divers, échus en par-

tage à chacune des nations de l'Europe sous ce rapport. Elle expose également, avec un talent remarquable, tous les genres de manifestations dans lesquels l'art littéraire exerce sa noble influence. Elle nous le montre tour à tour dans l'épopée, l'ode, le drame, l'histoire, l'éloquence et la philosophie, et indique, sans pédanterie ni sécheresse, les règles didactiques que la raison ne laisse pas impunément enfreindre, mais dont elle réprouve aussi l'excès lorsqu'on prétend les suivre à la lettre sans tenir compte de l'inspiration du poète, des écarts du génie.

A la fin de cet intéressant morceau, l'auteur jette un coup d'œil rapide sur la marche de l'art à travers les nations, et sur les formes variées qu'il a revêtues aux diverses époques de l'histoire.

Maints autres articles, non moins bien traités, sont également dignes de fixer l'attention; mais il nous est impossible de tout citer. Nous en avons dit assez pour faire juger l'esprit dans lequel est conçue l'*Encyclopédie des gens du monde.*

L'habile direction donnée à cette publication, l'a fait ainsi échapper aux dangers de l'esprit de coterie, et c'est un immense avantage, en ce temps surtout où il se glisse dans la plupart des entreprises. Nous terminerons en citant à ce sujet l'excellent petit article de M. de Moléon sur la *Camaraderie.*

« Le proverbe thérapeutique *Passe-moi la casse et je te passerai le séné,* est applicable à presque toutes les conditions et à presque tous les états; mais nous le voyons justifié d'une manière incroyable dans l'histoire de la république des lettres, surtout à certaines époques plus rapprochées de la nôtre. Il n'est personne qui n'ait ouï médire à juste titre de ces réunions, soi-disant littéraires, de l'hôtel Rambouillet, devenu si fameux par la morgue et le pédantisme de ses familiers, par leur esprit exclusif, leurs proscriptions, leur argot, et surtout par l'inconcevable exagération de leurs apologies et de leurs ovations. Combien d'astres sont restés sur l'horizon de cette pléiade de beaux esprits, organisée en cour suprême et qui prétendait de bonne foi imposer ses burlesques arrêts au bon goût à venir sur la foi des dupes contemporaines!

» De nos jours, la camaraderie littéraire a reçu d'immenses développemens; mais il est digne de remarque que ces coalitions transitoires d'intérêts opposés, ces parades d'amitiés mielleuses et emphatiques, entre des puissances rivales, ont presque toujours pour résultat infaillible quelque réaction violente et contradictoire.

» Fatigués de leurs encensemens mutuels, et ne pouvant plus se regarder sans rire, les acteurs de cette comédie, dès qu'ils ont touché le prix banal réservé à leur fraternité de cou-

lisses, se dédommagent des secrets ennuis de leur rôle par l'aigreur des récriminations publiques et la franche manifestation de leurs antipathies; une inimitié déclarée succède à ces flagorneries de commande, et les choses se passent à peu près comme dans la scène de Molière entre Vadius et Trissotin. Oh! les bons camarades! »

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

SCÈNES DE LA VIE ITALIENNE, par *Méry*. — Paris, 1837. 2 vol in-8°. 15 francs.

Sous ce titre, M. Méry nous donne des souvenirs de voyage pleins d'animation, d'intérêt et de poésie. Il s'arrête peu à décrire cette Italie qui l'a déjà été tant de fois; il se contente de retracer quelques scènes dont il a été témoin, et, par des récits du temps passé, il nous reporte aux brillantes époques de Rome et des autres cités fameuses de cette contrée. Quelques pièces de vers sont semées le long de la route, et si elles n'échappent pas entièrement à la critique, on y trouve du moins une verve d'inspiration et une indépendance de toute école exclusive qui sont rares, aujourd'hui que la poésie se montre si souvent prétentieuse ou servile. M. Méry ne se traîne pas dans la vieille ornière de la routine; mais il ne craint pas non plus d'exprimer hautement son admiration pour les grands écrivains de l'antiquité classique. Le moyen-âge et l'éclat qu'il répandit, par les arts, en Italie, sont les objets de ses justes éloges; il fait un beau tableau de l'admirable activité de Michel-Ange, de ce génie multiple qui, maniant tour-à-tour la brosse, le ciseau ou la truelle, enfantait sans cesse de nouveaux chefs-d'œuvre, et semait sur sa route de gigantesques peintures, des cathédrales et des palais. Mais il n'oublie pas non plus la gloire des vieux Romains, et les souvenirs de l'Empire se reflètent aussi dans son livre. Le sort d'Herculanum lui a inspiré une espèce de cantate dans laquelle on trouve de fort belles strophes, quoiqu'on puisse lui reprocher un peu trop de licence dans la description d'une orgie, dont les acteurs sont surpris, au milieu de leur luxurieuse débauche, par la lave brûlante du volcan, et périssent étouffés sous une pluie de cendres. Il s'est laissé sans doute séduire par le poétique contraste de ces images voluptueuses, de ces amours impudiques et effrénés, à côté de toutes les terreurs

d'une catastrophe qui venait anéantir une ville entière avec ses habitans, la rayer de la liste des cités et l'ensevelir en quelque sorte toute vivante.

A Florence, M. Méry est accueilli avec la plus aimable hospitalité par la célèbre cantatrice qui, sous le nom de Catalani, faisait, il y a quelques années, les délices de tous les dilettanti européens. Retirée aujourd'hui dans une superbe villa, qui est le rendez-vous de toutes les illustrations de la contrée, elle cultive encore avec amour cet art qui lui valut fortune et renommée. Sa demeure est un temple consacré à la musique, et le poète décrit avec enthousiasme les pures et suaves harmonies dont il s'est abreuvé dans cet heureux séjour.

Fidèle admirateur de tout ce qui tient à la famille Bonaparte, il a visité également la veuve de Murat, le prince de Montfort, le comte de Saint-Leu, la mère de l'Empereur, et rapporte maints détails intéressans sur ces augustes débris d'une dynastie dont le règne fut aussi court que brillant. Il est seulement fâcheux que M. Méry laisse souvent des expressions triviales se glisser dans son style; ainsi, en parlant de la mère de Napoléon, il dit : « Et en a-t'elle vu dans sa » vie, de ces choses qui brûlent la vie ! A-t-elle souvent trem- » blé pour des fils, quand tous les boulets de l'Europe étaient » lancés contre eux, à l'éternelle bataille impériale de quinze » ans ! » De pareilles tournures de phrases ne sont ni françaises, ni harmonieuses, et si c'est pour donner de la force à l'expression que l'auteur les emploie, autant vaudrait alors emprunter au soldat des casernes ses énergiques barbarismes.

Rome est décrite d'une manière fort piquante, l'auteur rapporte de curieuses anecdotes au sujet des antiquaires et des fabriques qui se sont établies dans le but de satisfaire leurs innocentes manies, en spéculant sur leur crédulité proverbiale.

Enfin, sous le titre de *Variétés*, on trouve, à la fin du second volume, plusieurs petits chapitres fort amusans, dont l'un entr'autres renferme un dialogue entre deux commis-voyageurs, qui est d'une platitude prodigieuse de vérité; c'est la nature, et, il faut l'avouer, une bien sotte nature prise sur le fait.

Dans tout cela, il n'y a pas grand' chose qui justifie le titre de *Scènes de la vie italienne ;* mais le titre n'est qu'une enseigne pour attirer les chalans, et qu'importe son étrangeté, si le livre offre de l'intérêt? On ne regrette pas alors de s'être laissé prendre au titre, et on pardonne volontiers ce petit chalatanisme d'éditeur.

MATINÉES, par *Hippolyte Bonnellier*, 1 vol. in 8. 7 fr. 50 c.—**LA CHUTE DES FEUILLES**, par *Alphonse Brot*. 2 vol. in-8, 15 fr.—**RODOLPHE**, ou, A moi la fortune; mœurs d'hier, par *Touchard-Lafosse*. 2 vol. in-8, 15 fr.—**KING'SOWN**, ou Il est au roi; par le capitaine *Marryat*. 2 vol. in-8, 15 fr.—**LE CHAMP DES MARTYRS**, par *Ernest Mesnard*. 2 vol in-8, 15 fr.—**VANITÉ**, ou l'Amour dans un salon; par *Henry Spiegel*.—Paris, 1837. 2 vol. in-8, 15 fr.

Les Matinées de M. Bonnellier se composent d'une suite de quinze petits contes fort courts, dont plusieurs même ne sont guère que des scènes ou des fragmens de peu d'intérêt. On ne pouvait certainement faire un volume à moins de frais, et je doute que les lecteurs soient bien satisfaits de ces miettes littéraires. Quelques-uns de ces morceaux cependant feront plaisir.

— *Les Feuilles* de M. Brot sont des contes dont nul n'arrêtera la chute; car ils sont vraiment trop médiocres pour qu'on les regrette. L'auteur débute par déclarer qu'il ne sait pourquoi il a choisi un titre pareil pour son livre. On pourra croire qu'il avait un secret pressentiment de son sort; et c'est d'autant plus probable que souvent il a fait beaucoup mieux. Il ne suffit pas d'ajouter en note que tel ou tel fragment est le premier essai de sa plume, et c'est se croire bien grand écrivain que d'imaginer le public assez avide des moindres compositions d'un auteur, pour se contenter d'une semblable excuse.

M. Brot paraît aimer beaucoup à placer son nom en compagnie de ceux des hommes de génie. Arioste, Dante, Shakespeare, Cervantes, figurent tour-à-tour dans plusieurs de ces petites scènes, qui sont bien peu dignes de si grands personnages.

—Dans *Rodolphe*, on reconnaîtra facilement quelles sont les *mœurs d'hier* ou plutôt d'aujourd'hui, que prétend peindre M. Touchard-Lafosse. Deux jeunes Marseillais quittent leur ville natale pour venir chercher fortune à Paris, et réussissent chacun selon son caractère et ses principes. Le nom de Rodolphe cache celui d'un homme que ses talens et les circonstances ont amené au faîte du pouvoir; tous les autres personnages mis en scène par l'auteur sont également des masques transparens qui laissent voir les traits qu'ils recouvrent. Sous ce demi-voile, si facile à soulever, M. Touchard-Lafosse n'épargne pas les reproches et les accusations; aussi son livre tient plus de la chronique scandaleuse que du roman. C'est une arme de parti plutôt qu'une œuvre littéraire.

—*Kings'own* est un des meilleurs romans du capitaine Marryat. Ce titre bizarre est le nom qu'on donne en Angleterre à un signe qui se place sur tous les objets qui appartiennent en

propre au roi. Le héros du livre a été marqué de ce sceau qu'un matelot a gravé sur son bras. De là naissent maints incidens piquans qui, joints à d'amusans détails, à une intrigue conduite avec art, et à un récit plein d'intérêt, forment une lecture très-agréable qui attache d'autant plus que l'auteur s'y montre plus sobre qu'à l'ordinaire de plaisanteries et de calembourgs. Les marines du capitaine Marryat, tracées avec simplicité et sans prétention, sont très-supérieures à toute la littérature d'eau salée, de jurons et de grog que nous ont faite nos jeunes écrivains océaniques, parce qu'il peint la nature telle qu'elle est, et trouve l'énergie et la vigueur dans la vérité, tandis que les autres ne savent tremper leur plume que dans l'exagération et changer en frénésie les moindres sentimens de l'âme, les moindres passions du cœur.

—M. Ernest Mesnard s'est inspiré des grands souvenirs de la guerre civile en Vendée. Il a retracé quelques scènes de ce terrible drame, et son récit offre un vif intérêt. Plusieurs caractères énergiquement esquissés et bien soutenus décèlent chez l'auteur un talent vraiment remarquable. *Le Champ des Martyrs* est un roman bien supérieur à tous ceux qui font le sujet de cet article. Les hommes des deux partis, républicains et royalistes, y sont peints avec vérité, et à côté des gens probes et dévoués qui obéissaient à leurs convictions en soutenant l'une ou l'autre cause, on reconnaît cette écume de la société qui surgit toujours à sa surface dans les temps de crise politique. Le seul reproche qu'on puisse adresser à M. Mesnard, c'est de s'abandonner parfois un peu trop au genre descriptif, de se laisser aller aux détails minutieux qui gênent la marche de l'action.

La scène se passe en 1795, et l'évènement qui domine tout le récit est la tentative des émigrés sur Quiberon. Quelques chastes amours, traversés par les discordres de cette triste époque, forment l'intrigue qui est simple et bien conduite. On lira ce roman avec plaisir, et l'auteur, pour obtenir un succès durable, n'a qu'à persévérer dans cette bonne route.

— *Vanité*, ou l'*Amour dans un salon*, est une composition fade et très-romanesque attribuée à une haute et noble dame. C'est du caquetage de grand monde délayé dans un style pâle, d'une légèreté prétentieuse, visant à l'imitation de certains feuilletons à la mode. Ce livre appartient à l'école de la forme sans fonds, dans laquelle on ne rencontre qu'une apparence très-brillante sans doute, mais si mince, que le vide qu'elle recouvre perce sans cesse au travers.

CHRONIQUES DES PETITS THÉATRES DE PARIS, depuis leur création jusqu'à ce jour; par *N. Brazier*. — Paris, 1837. 2 vol in-8, 15 fr.

M. Brazier, l'un des vétérans du vaudeville et du Caveau moderne, a entrepris d'écrire les annales de tous les petits théâtres de Paris, c'est-à-dire de tous ceux où l'on ne joue ni le grand opéra, ni la comédie française. C'est une galerie fort amusante dans laquelle on passe en revue tous les acteurs et toutes les pièces qui ont été pendant bien des années ou sont encore en possession de la faveur du public parisien. On y retrouve tous les traits d'esprit ou de bêtise qui, depuis 60 à 80 ans, ont fait rire nos pères et nous-mêmes. Les vicissitudes diverses de chaque théâtre sont racontées d'une manière faite pour intéresser le lecteur, et M. Brazier, dépouillant tout amour-propre d'auteur, toute rivalité d'écrivain, adresse les plus grands éloges à tous ses confrères vaudevillistes qui ont eu part, avec lui, au succès de ce genre de spectacle éminemment français. On pourrait même lui reprocher plutôt l'absence de toute espèce de critique. Il nous donne une simple chronique constatant la vogue de telle ou telle pièce, de tel ou tel acteur, sans entrer dans l'examen de leur mérite réel qui n'est que trop souvent fort indigne des succès dus à des circonstances étrangères ou à cet engouement auquel un public débonnaire est sujet à se livrer sans rime ni raison. On regrettera une pareille lacune dans ce livre qui, complété sous ce rapport, aurait jeté un grand jour sur la littérature dramatique secondaire de cette période.

M. Brazier aurait peut-être bien fait aussi de multiplier davantage les anecdotes et les récits concernant la vie des acteurs et des auteurs. L'histoire littéraire lui en aurait su gré. Il paraît qu'il a reculé devant le travail, et il s'excuse en prétendant qu'il faudrait cent volumes et la patience d'un bénédictin. Cette mauvaise plaisanterie ne trompera personne sur sa paresse d'écrivain. Mais du reste, puisqu'il a préféré ne faire qu'un livre amusant, on la lui pardonnera volontiers, en lisant les esquisses intéressantes qu'il a tracées.

MÉMOIRES DE Mlle SOPHIE ARNOULT, recueillis et publiés par le baron de *Lamothe-Langon*. — Paris, 1837. 2 vol. in-8, 15 fr.

Sophie Arnoult fut renommée par son esprit et sa galanterie. Aussi doit-on s'attendre à trouver dans ses mémoires une ample provision de réparties piquantes, de traits spirituels, ainsi qu'une foule d'aventures quelque peu licen-

cieuses. Je ne sais jusqu'à quel point sont authentiques tous les faits qui remplissent ces deux volumes; en fait de mémoires, le public a appris à se méfier des éditeurs. Mais on doit rendre à M. Lamothe-Langon la justice de dire qu'il a su tirer parti de son sujet, et jeter un grand intérêt sur la vie de cette actrice; son style, facile et parfois un peu délayé, convient assez à ce genre d'ouvrage dans lequel les détails abondent et sont la partie capitale.

LOUIS XIV, son gouvernement et ses relations diplomatiques avec l'Europe, par *Capefigue;* tomes 1 et 2. — Paris, 1837. 2 vol. in-8, 15 fr.

Un certain poète prétendait jadis mettre l'histoire en chansons; M. Capefigue, au contraire, paraît vouloir mettre les chansons en histoire. Dans les nombreux volumes qu'il enfante avec tant de facilité sur les diverses époques des annales historiques de la France, ce sont toujours en effet des ponts-neufs qui forment les principales pièces justificatives sur lesquelles il appuie son récit et ses jugemens. Quelques pamphlets du temps complètent ces documens d'un nouveau genre, et c'est muni de pareilles armes, qu'il entreprend de donner à l'histoire une couleur nouvelle en réhabilitant tous les actes les plus monstrueux, tels que la Saint-Barthélemy et la révocation de l'édit de Nantes.

Le règne de Louis XIV, peint d'après de semblables modèles, pourra fournir un livre piquant, rempli de sophismes ingénieux et de sarcasmes spirituels; mais ce ne sera certainement pas de l'histoire impartiale et sérieuse.

On ne peut, du reste, porter encore aucun jugement certain sur cet ouvrage, et nous attendrons, pour l'examiner avec plus d'attention, qu'il soit publié en entier.

IL PICCOLO MURATORI, o Storia d'Italia nel medio evo, tratta dagli scrittori delle cose italiane, dalle antichita' italiche ed estensi, e dagli annali d'Italia; dal sign. *A. Levati.* — Milano, presso A. F. Stella e figli, 1837. 3 vol. in-32, 4 fr. 50 c

L'auteur de ce petit ouvrage reproche à la plupart des historiens, et principalement à Botta, d'avoir totalement négligé l'époque du moyen-âge dans l'histoire d'Italie. Il entreprend de combler cette lacune, et de tracer une esquisse de ces temps, où, au milieu du chaos des institutions et de la lutte des peuples, les arts et les lettres trouvèrent encore de nombreux adeptes, qui les cultivèrent avec succès. La chute

de l'empire romain ne fut, en effet, pas suivie immédiatement d'un état de barbarie complète. Quelques flambeaux, épars çà et là, jetaient encore une vive lumière; le christianisme eut ses écrivains, et son influence favorisa la marche du progrès toutes les fois qu'une paix de quelque durée laissait les esprits en repos; le commerce fit prospérer quelques villes, les mœurs plus mâles des hommes du Nord vinrent retremper le caractère efféminé, et souvent même avili, des sujets de Rome. Mais il ne faut pas non plus se dissimuler les désordres qui dûrent suivre l'invasion, l'ignorance, la brutalité des masses, et le stupide fanatisme des nouveaux convertis.

Le moyen-âge mérite sans doute d'être étudié, comme l'une des phases les plus curieuses de la marche de l'humanité, comme la période de transition entre la civilisation antique et la civilisation moderne, entre le monde païen et le monde chrétien. Seulement, il y a chez beaucoup de gens un enthousiasme outré pour cette époque historique, dont ils recherchent et admirent les moindres vestiges comme le *nec-plus-ultrà* du sublime. Botta a donc pu, avec quelque raison, se moquer de cette *chronico-manie*, qui fait oublier toutes les grandes questions sociales, tous les progrès de nos temps modernes, devant un parchemin gothique, ou devant une ogive. Mais M. Levati est loin de tomber dans de pareils excès. Les arts gothiques ne sont pour lui qu'une dégénérescence de l'art grec et romain. Les basiliques du moyen-âge n'offrent, à ses yeux, qu'une architecture barbare et disproportionnée. Il partage l'opinion de plusieurs écrivains italiens, qui ont cherché à prouver que l'architecture gothique n'était qu'une corruption de celle des Grecs et des Romains, que l'irrégularité des chapitaux et des colonnes, ainsi que l'ogive, avaient déjà été introduites dans les édifices avant les Goths. C'est là un sujet de querelles entre les Italiens et les Allemands, que l'esprit national perpétuera d'autant plus qu'il serait bien difficile de résoudre cette question d'une manière certaine.

S'appuyant sur les grands travaux de Muratori, notre auteur retrace un tableau rapide des destinées de l'Italie sous les Erules et les Goths, sous les Lombards, sous les Francs, et enfin sous les rois et empereurs qui la dominèrent pendant plus d'un siècle, jusqu'à ce qu'en 961 Othon, appelé en Italie par le pape, qui redoutait également Bérenger II et Adalbert, entra dans Milan, où il fut reconnu roi dans une diète, et solennellement couronné dans l'église Saint-Ambroise. Ce résumé est écrit avec talent et rempli d'un grand intérêt. Il fait partie d'une collection des principaux mé-

moires et curiosités historiques de tous les temps et de tous les peuples, que publient MM. Stella et fils, sous le titre de *Amenità Storiche*, dont l'ouvrage de M. Levati forme les volumes 14, 15 et 16.

ARCHIVES CURIEUSES DE LA VILLE DE NANTES et des départemens de l'Ouest, pièces authentiques inédites, ou devenues très-rares, sur l'histoire de la ville et du comté de Nantes, etc., recueillies et publiées par *Verger*. — Nantes, chez Forest; Paris, chez Pesron, 1837, in-4. Il paraît chaque mois une livraison de deux feuilles. Prix : 6 fr. par an.

Ce recueil est destiné à donner l'extrait des chartes, des lettres-patentes, de la correspondance, des procès-verbaux du conseil municipal, et de quelques manuscrits historiques, relatifs à la ville de Nantes et à quelques-uns des départemens qui l'avoisinent. Il contiendra ainsi et servira à réunir et à conserver une foule de documens épars çà et là, qui risquent de se perdre, ou exigent souvent de nombreuses recherches, lorsqu'on a besoin de les consulter. On ne peut qu'approuver ces travaux de chroniques locales, qui servent à aplanir la route de l'historien, et lui fournissent une ample collection de faits nouveaux, curieux, interprètes des mœurs, des usages, et par suite, de maintes institutions des temps passés.

Le premier numéro des *Archives de Nantes* renferme les articles suivans :

Histoire ancienne de Nantes, court extrait de l'Histoire de Bretagne de Pierre Lebaud.

Composition du traité pour la remise de la ville de Nantes au pouvoir du Roi en 1496.

Jeu du Papegault, sorte de tir à l'oiseau.

Premier registre de la commune de Nantes, 1555 à 1562.

Procès-verbal de la Séance du Conseil municipal de Nantes, du 23 septembre 1792; dons patriotiques, passe-ports, etc.

Divers faits sous l'Empire.

État de situation des écoles primaires de l'arrondissement de Nantes pour l'année scholaire 1835-1836.

Anciens murs de ville.

Origine des Seigneurs de Laval.

Cette table présente un aspect un peu confus, un pêle-mêle de dates, d'époques, d'événemens, qui ne se lient point entr'eux; on pourra désirer plus d'ordre et de méthode;

mais au début de tout recueil périodique, c'est ce qui arrive. L'auteur prendra sans doute plus tard une marche plus régulière. Il ferait bien, peut-être, d'adopter trois divisions tranchées, telles que : temps anciens, période révolutionnaire, et époque actuelle.

GUIDE DU VOYAGEUR DE NANTES A PARIS, par les routes du Mans et de la Levée, orné d'une carte des deux routes. — Nantes, chez Forest ; Paris, chez Pesron. 1837, in-18.

Ce petit volume offre un tableau rapide de la route de Nantes à Paris, avec des détails sur tous les objets intéressans qu'elle présente à la curiosité des voyageurs, et un court précis historique sur les événemens qui s'y rattachent. La carte qui l'accompagne est gravée avec soin.

VIAGGIO PER LA VIZZERA ORIENTALE, di *Tullio Dandolo;* vol. 1 e 2. Ticino — Uri — Schwitz — Zug — Unterwald. — Milano, presso A. F. Stella e figli, 1836. 2 vol. in-18, 5 fr.

Schwytz, Uri, Unterwald, berceau de l'indépendance helvétique, belles contrées où le voyageur rencontre à chaque pas quelque grand souvenir historique, quelque nom mémorable, qui rappelle l'héroïsme et la vertu. Les cantons de la Suisse orientale ne sont sans doute pas aujourd'hui les plus remarquables sous le rapport de la civilisation, de l'industrie et des lumières ; la plupart d'entr'eux, fidèles aux antiques institutions de leurs ancêtres, repoussent avec une opiniâtre ténacité tous les changemens qu'exigerait l'esprit de l'époque actuelle. Mais, pour le voyageur qui, comme M. Dandolo, sympathise volontiers avec le mâle courage, la haine de l'oppression, l'amour de la patrie et les nobles dévouemens qu'il inspire, c'est bien le pays le plus riche en actes dignes d'exciter l'enthousiasme.

Chaque canton de la Suisse peut réclamer sa part dans les glorieuses annales de la Confédération ; mais à Uri, Schwitz et Unterwald, appartient la première et la plus belle. Là se trouve cette plaine du Grutli, où des hommes de cœur et vrais amis de leur pays, jurèrent de délivrer la patrie du joug étranger, serment qu'ils accomplirent avec autant de loyauté que de bravoure, sans verser une goutte de sang. Là se voit une chapelle au lieu où Tell, animé d'un ressentiment trop juste, comme le prouve une poésie latine du temps, citée par l'auteur, qui mentionne le fait contesté de la pomme, perça d'une flèche le cœur du cruel Gessler. Là on montre au

voyageur ce champ de bataille de Morgarten, où deux fois, à quelques siècles de distance, les confédérés, confians en Dieu et en leur bon droit, défirent les armées étrangères qui envahissaient leur sol natal. La première fois, les conseils et les directions d'un Reding leur firent remporter une éclatante victoire sur les Autrichiens; la seconde fois, un autre Reding les commandait, lorsqu'ils obtinrent sur l'armée française, plus nombreuse et plus expérimentée, une victoire qui leur valut une honorable capitulation.

M. Dandolo jette beaucoup de charme et d'attrait dans ses descriptions, en appelant l'histoire à son secours pour animer la scène, en évoquant tous les souvenirs qui s'y rattachent. Müller et d'autres écrivains sont souvent cités par lui; plusieurs chapitres de son livre nous offrent une élégante traduction des principales scènes du Guillaume Tell de Schiller. Il nous fait ainsi assister au réveil énergique de ce peuple qui, au milieu de la servitude générale, sut faire respecter ses droits par les princes et les empereurs, et, quoique religieux jusqu'à la superstition, ne permit jamais à ses prêtres d'empiéter sur le pouvoir temporel, brava les foudres du Vatican, ne recula pas même devant l'excommunication dont il fut plus d'une fois frappé. Leçons sublimes, d'autant plus précieuses qu'elles sont pures de tout excès, de tout désordre.

M. Dandolo trace un tableau intéressant des diverses institutions qui régissent ces cantons. Il présente un résumé des changemens survenus depuis quelques années dans la constitution du Tessin, ainsi que de ceux qui se préparent lentement dans les petits cantons. C'est un aperçu superficiel sans doute, mais clair et précis, qui servira à faire mieux connaître cette Suisse, que tant de touristes traversent en tout sens, sans se donner la peine de l'étudier, quoiqu'elle offre une mine si féconde à l'observateur. Un esprit sage et éclairé guide l'auteur dans ses remarques; on y trouvera une juste appréciation du caractère Suisse, de ses travers et de ses qualités.

REVUE DU NORD, 3me année, n. 3. Mars 1837.

Il paraît chaque mois une livraison de 160 à 200 pages, dont trois se réunissent en un fort volume in-8 Le prix de l'abonnement est de 40 fr. par an, 21 fr. pour six mois et 11 fr. pour trois mois pour Paris. On souscrit au bureau de la *Revue*, rue du Four-Saint-Germain, 41.

Après une interruption de quelques mois, la *Revue germanique* a repris le cours de sa publication, sous les auspices d'un nouveau directeur, M. J.-J. O. Pellion. Les livraisons publiées

cette année se distinguent d'une manière remarquable par le choix, le mérite et la variété des articles qui les composent. Celle que nous annonçons aujourd'hui renferme un article fort intéressant de M. Jules-Paul, sur les romans et la critique en France, dans lequel l'auteur caractérise assez bien l'époque de transition à laquelle nous assistons. Il montre comment, tandis qu'on discutait souvent sur des mots plus que sur des idées avec un acharnement irréfléchi, le goût s'est faussé, les écrivains se sont égarés sur des sentiers perdus, et la critique, oubliant son devoir de juge impartial, a cédé sa place aux préventions de l'esprit de parti, à l'aveugle et sotte spéculation de la camaraderie. Il passe également en revue quelques-uns des romans modernes les plus renommés; mais il se montre lui-même critique fort indulgent, et prononce certains jugemens qui paraîtront assez extraordinaires.

« Lamartine, dit-il, découvrait une poésie qui ne fut pas même soupçonnée par les anciens....

» Alfred de Vigny, en s'emparant du moule trouvé par le romancier écossais, y jetait une œuvre à laquelle son modèle n'a jamais atteint. »

« Quelques années plus tard, » ajoute-t-il, « George Sand détermina une nouvelle révolution : *Indiana, Valentine, Lélia, André,* sont des créations d'un ordre tellement supérieur, que leurs défauts comme leurs qualités resteront long-temps un sujet de dispute entre les gens de lettres appelés à les apprécier. »

Lamartine, trouvant une poésie qu'Homère sans doute ne soupçonnait pas; Alfred de Vigny placé au-dessus de Walter Scott; et George Sand considéré comme un de ces puissans génies qui changent l'aspect d'une littérature : voilà ce qui peut s'appeler, il me semble, sacrifier au Veau d'or de la mode, adorer les idoles, et non point exercer cette critique consciencieuse, modérée, mais franche et inflexible, qui seule peut empêcher le goût de se corrompre et la littérature de décheoir.

L'influence de la tradition et des chants populaires sur la littérature polonaise est signalée d'une manière fort remarquable, dans un très-bon article de M. Michel Czaykowski.

Une Rêverie traduite de Jean-Paul, une jolie nouvelle intitulée *Marie*, un article de M. Monnard sur *les Suisses, leurs mœurs*, etc., quelques recherches de statistique, d'économie politique et d'histoire, enfin des mélanges intéressans extraits de diverses correspondances, complettent cette livraison, d'après laquelle on peut espérer que la Revue du Nord obtiendra un succès digne de ses efforts. L'utilité d'un sem-

blable recueil ne saurait être niée, car il a pour but de faire connaître l'Allemagne, la Russie, la Pologne, la Suède, le Danemarck, de rapprocher ainsi en quelque sorte le Nord du Midi, et de populariser en France des littératures étrangères, que l'étude difficile de certaines langues a trop longtemps fait négliger. Si c'est folie de prétendre changer le génie propre d'une littérature, et transplanter d'une langue dans une autre des beautés particulières et originales, qui tiennent à la nature même du langage ou du pays, on doit reconnaître aussi que l'exclusisme, en littérature, est le plus sûr moyen d'étouffer le talent, et que rien ne saurait être plus favorable que la comparaison des diverses littératures, au développement de l'esprit humain.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

SERMONS sur divers textes de l'Ancien et du Nouveau-Testament, dédiés à l'église chrétienne réformée de Nérac, par *J.-J. Audebez.* — Paris, 1837. In-8. 5 fr.

M. Audebez semble appartenir à la secte des méthodistes, soit comme ils s'intitulent eux-mêmes en France, des chrétiens évangéliques. Il se donne le titre de pasteur à Paris, et c'est sans doute dans l'une des chapelles séparatistes qu'il exerce ses fonctions, car il ne fait point partie du consistoire de l'église réformée nationale. Mais cette circonstance ne saurait influer sur le mérite de ses sermons; elle en explique seulement l'esprit, qui n'est peut-être pas tout-à-fait de notre époque. Le rigorisme calviniste, la sécheresse dogmatique y dominent parfois un peu trop. Cependant on y trouve aussi une piété ardente, une ferveur de conviction assez remarquables.

LES MYTHOLOGIES racontées à la jeunesse; par Mme *Laure Bernard.* — Paris, chez Didier, 1837. 1 vol. in-12, orné d'un grand nombre de gravures. 4 fr.

L'étude des différentes mythologies est absolument nécessaire pour l'intelligence de l'histoire. Les mœurs et les coutumes des nations ne sauraient être comprises sans cela, car elles sont intimément liées à leur religion, à leur culte, aux préjugés et aux superstitions plus ou moins grossières qui accompagnent les hommages qu'elles rendent à l'Etre-Suprême.

La littérature, les beaux arts, toutes les manifestations de l'esprit humain viennent aboutir à ces croyances diverses dans leurs formes, par lesquelles se décèle le sentiment religieux, dont aucune société d'hommes, quelque barbare et ignorante qu'elle soit, ne se montra jamais privée. Il est donc indispensable de faire entrer cette étude dans l'éducation des enfans. Mais c'est une œuvre délicate qui demande beaucoup de précautions. Il y a deux grands écueils à éviter dans un semblable essai. Le premier, c'est de surcharger l'esprit trop tuimpressionable des enfans, de fables et de merveilles surnaturelles qui les frappent vivement, les captivent, et peuvent souvent exercer une influence funeste sur le développement de leurs facultés. Le second est d'exciter chez eux les rêves de l'imagination, d'éveiller des passions et des sentimens au-dessus de leur âge. Sous ces deux rapports, le livre de madame Laure Bernard est certainement fort supérieur aux anciens abrégés de mythologie de Chompré et autres, mais il ne me paraît pas encore tout-à-fait irréprochable. On n'y trouve d'abord presque aucune explication historique; la mythologie est racontée assez sèchement, et d'une manière qui suscitera encore de la part des enfans bien des questions embarrassantes. L'auteur aurait dû, pour ce qui concerne les divinités de l'Olympe grec et romain, prendre, comme un modèle à imiter, l'admirable petite *Mythologie élémentaire* de M. le professeur Humbert. Elle a voulu donner de plus grands détails, faire un récit plus suivi, et il en résulte que bien des passages de son livre ne pourront être ni lus ni compris par les jeunes lecteurs pour lesquels il est écrit. Quant à la mythologie des Indous, et à celle d'Odin, de Thor, etc., elles offrent peu d'attraits par la longueur et la monotonie de leurs fables, et une grande difficulté par les noms barbares de leurs dieux. Ce sont, le plus souvent, de symboliques allégories, dont la profondeur est inintelligible même pour les savans, et elles n'ont encore eu ni leur Homère, ni leur Ovide, pour les populariser par le charme de la poésie ou l'intérêt du roman.

De jolies gravures au trait ornent ce volume qui, malgré les critiques que je lui ai adressées, mérite certainement d'être accueilli avec faveur, et remplacera d'une manière fort avantageuse les ouvrages de ce genre qu'on destinait jusqu'à présent à l'amusement de la jeunesse. Seulement, je pense qu'il ne convient pas à de très-jeunes enfans; il ne doit guère être placé que dans les mains de ceux qui ont atteint 12 à 15 ans. Il n'est, du reste, pas bien utile d'apprendre la mythologie avant cette époque; mais peut-être aussi est-on alors en état de l'étudier d'une manière plus complète et plus raisonnée.

RECETTES POLITIQUES, par M. *Alexis Dumesnil.* — Paris, 1837. In-8, 5 fr.

Satire amère, dont les traits acérés déchirent, et dans laquelle personne n'est épargné. Tous les vices, toutes les perfidies, les trahisons, les lâchetés, toutes les duperies de notre époque y sont stigmatisés avec énergie. On regrettera seulement que des noms propres se trouvent mêlés à de si violentes attaques, car les personnalités inspirent toujours de la défiance, et quand on se livre ainsi sans retenue à toute la fougue de son indignation contre la corruption sociale, il vaut bien mieux laisser au lecteur le soin de faire les applications. On est toujours porté à soupçonner de haine l'écrivain qui livre ainsi au mépris public des noms éminens, on veut lui trouver un motif peu noble, et l'on se sent enclin à défendre l'accusé à ce tribunal où l'accusateur seul se fait entendre. Cependant on ne saurait taxer M. Dumesnil d'esprit de parti, car il fustige sans pitié des hommes de toutes les opinions; et son livre, écrit avec beaucoup de verve, paraît être la boutade d'un censeur vertueux, mais franc jusqu'à la brutalité.

HYGIÈNE MORALE, ou application de la physiologie à la morale et à l'éducation, par *Casimir Broussais.* — Paris, 1837. In-8, 6 fr.

L'auteur de ce volume cherche à appliquer la doctrine phrénologique à l'éducation des enfans. Il se pose entre les spiritualistes et les matérialistes comme médiateur, et offre pour condition de trève l'étude approfondie de l'homme, de ses organes, des facultés qui s'y rattachent. Son opinion est qu'il faut marcher toujours du connu à l'inconnu, et que c'est dans l'homme lui-même qu'il faut chercher la cause de son existence, l'origine de ses devoirs. Les faits sont pour lui les seules lois qui existent. Il est certain du moins que ce sont bien celles qui existent le plus sûrement et dont la réalité parle de la manière la plus irrécusable à l'intelligence humaine. Mais il faudrait que les faits fussent toujours examinés avec loyauté et franchise, sans préoccupation étrangère à la science, dans le seul but de trouver la vérité et non dans celui de faire triompher un système auquel l'aveugle amour-propre de son auteur ne fait que trop souvent sacrifier toute autre considération. Il faudrait observer la nature pour elle, non pour soi, et employer toutes les facultés de notre esprit à découvrir les lois qui règlent ses phénomènes, au lieu de vouloir la plier aux fantaisies d'une imagination

hardie et absolue. Si l'accusation de matérialisme est adressée quelquefois avec raison, c'est à ceux qui, une fois munis d'une idée, prétendent tout expliquer avec elle, ne s'arrêtent pas aux faits connus, mais en supposent d'autres que rien ne prouve, et refusent d'avouer qu'après avoir en effet expliqué beaucoup de choses dans la nature, par ses observations et ses travaux bien dirigés, l'homme est obligé de s'arrêter devant des phénomènes que son intelligence ne peut absolument pas comprendre.

Du reste, M. C. Broussais expose en détail toutes les facultés que la phrénologie compte sur le crâne humain ; mais comme il ne donne point les moyens physiologiques de les reconnaître, et qu'il faudrait d'ailleurs commencer par prouver que cela se peut dès l'enfance, son livre n'offre rien de bien nouveau sur l'éducation. Il ne fait que répéter ce que disent tous les moralistes, qu'il faut travailler à réprimer chez les enfans les mauvaises dispositions, et à développer autant que possible les bonnes.

TROIS EXISTENCES, OU LA MAISON CENTRALE, par M. *A. Peigné*. — Paris, chez Pesron. 1837, in-12. 3 fr. 50 c.

Le conte fait passer la morale avec lui, dit l'épigraphe de ce volume, et c'est une vérité que nul ne contestera; mais il peut arriver aussi qu'il la fasse oublier, et c'est à quoi il faut prendre garde quand on écrit dans un but purement moral. M. Peigné a voulu faire un livre qui offrît aux détenus une lecture utile, capable de les intéresser et de les améliorer, en suscitant dans leurs esprits de salutaires pensées, en réveillant dans leurs cœurs des sentimens d'honneur et de probité. Des trois êtres qui jouent les principaux rôles dans cet ouvrage, l'un, *Parmentier*, est un mauvais sujet que l'inconduite a poussé vers le crime, et dont les facultés développées par une instruction supérieure ont bientôt fait un brigand consommé. L'auteur a eu tort, je crois, de choisir un nom pareil, car on doit toujours respecter tout ce qui rappelle le souvenir d'un homme de bien; mais il n'aura pas réfléchi à cette circonstance, et c'est sans doute par une inadvertance malheureuse, mais bien involontaire, que sa plume a donné à son triste héros le nom de l'un des bienfaiteurs de l'humanité. *Parmentier* entraîne avec lui *Amanda*, jeune femme qu'une première faute a jetée sur la route du vice où il la ramasse pour en faire sa maîtresse, et *Lemoine*, garçon simple et ignorant, mais ambitieux à sa manière, que son inexpé-

rience rendait très-propre à servir d'instrument à quiconque saurait s'emparer de lui, en flattant ses penchans.

Après avoir débuté par quelques vols plus ou moins audacieux, *Parmentier* et *Lemoine* commettent un assassinat, et, dès les premiers chapitres du récit, on les voit fuyant loin de Paris pour échapper à la justice. Mais avant de partir, *Parmentier* a remis à sa maîtresse les bijoux de sa victime, comme un don de son amour, et *Amanda*, qui ignore tout-à-fait l'horrible industrie dont ils sont le fruit, se pare aussitôt de ces dépouilles pour aller le soir même danser dans un bal public avec une amie. Une querelle d'étudians dans laquelle la maîtresse de *Parmentier* se trouve compromise, conduit cette malheureuse jeune femme à la préfecture de police, et tandis que les deux assassins roulent sur la route d'Orléans et se félicitent déjà de leur succès, *Amanda* se voit obligée de comparaître devant un juge d'instruction qui se trouve justement être chargé d'informer au sujet du meurtre commis par eux. Les bijoux qu'elle porte sont reconnus; la justice est bientôt sur la trace des coupables, et après un court procès, *Parmentier* et *Lemoine*, qui ont réussi dans leur défense à se faire passer pour de simples complices qui n'ont fait qu'aider les auteurs du crime, sont condamnés, ainsi qu'*Amanda*, à une détention plus ou moins longue, qu'ils vont subir dans une maison centrale.

Jusque là tout est conforme à la réalité, tout est vrai, et l'on ne peut reprocher à l'auteur que certaines scènes triviales qui indiquent chez lui une propension à écrire le roman plutôt qu'à prêcher la morale. Mais ici l'action se complique étrangement. La maison centrale devient le rendez-vous de tous les personnages que M. Peigné nous a successivement fait connaître. L'amie d'*Amanda* s'est mariée avec un honnête homme qui est nommé fournisseur de la prison; d'un autre côté, *Pierre*, ancien compagnon de *Lemoine*, y est employé comme entrepreneur; un certain brigadier de gendarmerie, qui a aussi figuré dans les chapitres précédens, s'y rencontre également; enfin, l'aumônier se trouve être le frère de la première victime qu'a frappée *Parmentier*, et celui-ci retrouve dans le directeur un père qu'il a abandonné pour se livrer au désordre et au crime.

Voilà un tissu d'intrigues, tel qu'on en rencontre souvent dans les œuvres d'imagination, dans les drames de nos théâtres, mais bien peu conforme en vérité à ce que le monde nous offre le plus communément. Or, je crois que dans un ouvrage de ce genre, l'invraisemblance est un grand défaut. L'imagination ne peut, il me semble, venir en aide à la morale, qu'à la condition de rester toujours dans les limites, non-

seulement du possible, mais même du probable; autrement, elle nuit au but qu'on se propose, soit qu'elle distraise l'attention et parle plus à l'esprit qu'au cœur, soit que, présentant des conditions qu'il est impossible de réunir dans la réalité, elle offre aussitôt un prétexte de rejeter les leçons qu'elle veut donner.

Lemoine et *Amanda*, dociles aux leçons de l'expérience et aux exhortations des personnes qui s'intéressent à leur régénération morale, se distinguent bientôt par leur bonne conduite dans la maison centrale.

Ils gagnent l'un et l'autre l'affection du directeur et de l'aumônier. Après quelques années ils obtiennent la remise de leur peine et rentrent dans la société pour y recommencer une nouvelle carrière, où leur probité ne tarde pas à trouver sa récompense. Quant à *Parmentier*, il reste insensible à tout ce qu'on tente de faire pour lui; il rejète les conseils, il brave les châtimens, et après avoir assassiné un de ses compagnons qui avait dénoncé ses projets d'évasion, il se donne à lui-même plusieurs coups de couteau. Le repentir ne trouve accès dans son cœur que peu d'instans avant sa mort. Il avoue alors tous ses crimes, dévoile le secret de sa naissance et meurt en frappant ainsi son pauvre père d'un coup qui ne tarde pas à le conduire également au tombeau.

Sans doute les détenus auxquels M. Peigné dédie son livre y trouveront des leçons excellentes. Le crime et ses inévitables conséquences y sont peints des plus noires couleurs; mais, je le répète, il y a trop du roman, trop d'invraisemblance dans les détails. Ces amis dévoués, dont l'auteur entoure les malheureux qu'il met en scène, sont de trop rares exceptions dans ce monde, où l'homme qu'une première faute entraîne dans le crime, se voit, au contraire, abandonné de tous et ne rencontre qu'obstacles de toute nature sur sa route lorsqu'il entreprend de se régénérer. A cet égard, M. Peigné a peint ce qui doit être, mais non pas ce qui est. On lui reprochera, je crois aussi, d'avoir quelquefois jeté du ridicule sur les gens de bien qui figurent dans son récit. L'amie d'Amanda est une femme bien légère pour jouer le rôle qu'il lui donne; son excellent mari tient trop souvent de la caricature, et le brigadier de gendarmerie, quelque vrai que puisse être son caractère, me paraît bien peu propre à aider l'œuvre de la réforme. Au total, dans ce petit ouvrage, le plan et le but étaient dignes d'une meilleure exécution, et il est à désirer que dans une édition nouvelle l'auteur fasse disparaître tout ce qui en gâte l'harmonie, tout ce qui en fausse l'intention. Les livres de ce genre sont d'autant plus difficiles à faire qu'il n'en existe encore presque aucun, et l'écrivain qui, l'un des

premiers, consacre sa plume à un travail aussi noble qu'utile, ne doit pas craindre de remettre plus d'une fois son œuvre sur le métier.

LE GAMIN DE PARIS, ou le Fils de Geneviève; par Mme *F. Richomme.* — **LE PLAISIR ET LE TEMPS**, ou huit jours de vacances; par la même. 2 vol. in-16, fig. — Paris, chez Louis Janet.

Ces deux petits volumes, imprimés avec luxe, ornés de jolies gravures, ont un aspect qui séduit. C'est un charmant cadeau à faire aux enfans. Madame Richomme, chargée d'encadrer une suite de petits sujets représentant tous les jeux de l'enfance dans un texte amusant, s'est tirée avec bonheur de cette tâche difficile. C'était, il faut l'avouer, une singulière fantaisie d'éditeur, et l'on pouvait craindre avec raison qu'il n'en résultât qu'un livre médiocre et inutile. Mais l'auteur a su se plier à cette exigence et a fait preuve d'un talent facile et souple. Le *Gamin de Paris* est un conte intéressant qui renferme de bonnes leçons, quoique peut-être il soit un peu romanesque et qu'on y sente parfois la gêne imposée par l'obligation d'amener les scènes explicatives des gravures et de jeter des tableaux de gaîté enfantine au milieu d'un récit moral. L'auteur aurait mieux fait, je crois, de lui donner une forme moins sentimentale; son imagination l'a entraîné au-delà des limites qui lui étaient assignées et a augmenté ainsi les difficultés à vaincre. Il est vrai que les jeunes lecteurs auxquels est destiné ce livre ne s'apercevront guère de ces disparates et se laisseront volontiers attendrir par les malheurs du Gamin, dont ils partageront également avec un vif plaisir les amusemens et les joies. Chez l'enfance, les chagrins ressemblent à ces nuages fugitifs qui se jouent autour du soleil pendant un beau jour d'été. Le sourire est déjà sur ses lèvres, que ses yeux sont encore gros de larmes, et il arrive aussi bien souvent qu'un éclat de rire finit en pleurs.

Cependant je préfère beaucoup l'autre volume qui renferme *huit jours de vacances*. Ici, du moins, tout est en harmonie, texte et gravures marchent ensemble sans effort. C'est une petite fille qui se propose de ne pas perdre une minute de ses vacances et les trouve seulement trop courtes pour pouvoir jouer autant qu'elle le voudrait. Des camarades viennent se joindre à elle, et tous les jeux de l'enfance sont passés en revue par la troupe joyeuse. Un petit érudit, qui en fait partie, raconte aux autres l'origine et l'histoire de chacun de ces jeux. Ce sont des scènes enfantines décrites avec grâce et animées de tout l'intérêt dont elles étaient susceptibles.

UNE FAMILLE, par Mme *Guizot;* ouvrage à l'usage de la jeunesse, continué par Mme *Amable Tastu.* — Paris, chez Didier, 1837. 2 vol. in-12, fig. 8 fr.

Ce livre, l'une des plus jolies productions dues à la plume de madame Guizot, était demeuré inachevé. La mort avait surpris l'auteur au milieu de son travail, et le fragment publié faisait regretter vivement qu'elle n'eût pas terminé une œuvre aussi remarquable. Une autre femme, plus connue jusqu'à ce jour par son talent poétique que comme écrivain moraliste, madame Tastu, dont les inspirations aussi fraîches que gracieuses, unies à un style simple et pur lui ont assuré depuis long-temps une des premières places parmi nos muses contemporaines, a essayé la tâche difficile de compléter le dernier ouvrage de madame Guizot. Ce n'était pas une petite entreprise, car rien n'est plus pénible que d'astreindre son esprit à développer des plans qu'il n'a pas conçus, à suivre les idées d'un autre. Il fallait se rendre bien complètement maître du sujet pour parvenir à deviner en quelque sorte l'extension qu'il devait prendre sous la plume de son premier auteur, et de plus, étudier avec soin son style de manière à pouvoir en approcher le plus possible, en sorte qu'il n'y eût pas contraste, et que l'harmonie de l'ensemble ne se trouvât pas détruite.

Madame Tastu s'est tirée avec bonheur de toutes ces difficultés. Partageant toutes les vues de madame Guizot sur l'éducation, elle a très-bien su rester fidèle à l'esprit qui la dirigeait. Toutes les données qu'offrait la première partie d'*Une Famille* ont été habilement développées par elle, et il faut un examen bien approfondi pour découvrir le point d'union qui lie l'œuvre de l'une à celle de l'autre, pour pouvoir dire : Ici s'arrête madame Guizot, là commence madame Tastu. Le but de ce livre est d'exposer le tableau d'une famille, dans les détails journaliers de la vie domestique, et de faire ressortir des leçons de morale pratique des situations les plus simples, les plus communes dans le monde. Madame Guizot avait voulu échapper au reproche adressé à son écolier, en prouvant que des évènemens extraordinaires n'étaient pas indispensables pour exciter un intérêt vif et soutenu. Madame Tastu a suivi cette même idée, et il n'y a guère qu'un seul reproche à lui adresser, c'est d'avoir peut-être trop brusqué le dénouement. Les succès et la fortune du pauvre Antoine, qui, de simple garçon de boutique, devient un grand manufacturier, et finit par épouser la fille de son noble protecteur, ne sont pas, il est vrai, sans exemple dans la réalité. Mais que d'obstacles ne faut-il pas vaincre pour arriver à de tels résultats ! Combien de persévérance et de fermeté ne faut-il pas

déployer pour combattre les découragemens sans nombre qui attendent l'homme sur cette route pénible ! J'aurais mieux aimé qu'au lieu de se contenter simplement d'indiquer par quelques mots tout ce que Antoine eut à faire pour se créer une position indépendante et belle, madame Tastu nous donnât tous les détails de cette noble lutte. En effet, l'ordre, la conduite, des facultés supérieures développées par l'étude, échouent souvent, parce qu'elles sont abattues et perdent tout courage devant le premier échec. On ne saurait donc trop exposer aux yeux des jeunes gens, le tableau détaillé et complet de ces existences pleines et utiles, dans lesquelles les facultés de l'âme ont su trouver, dans leur développement moral, la force de triompher de toutes les difficultés qu'oppose l'ordre social imparfait aux efforts des hommes nés dans les rangs obscurs des classes inférieures. Mais la place a manqué à madame Tastu ; elle a craint, sans doute, de paraître ambitieuse en donnant à cet ouvrage une extension telle que la partie écrite par son premier auteur ne parût plus que la moins importante. Du reste, quoiqu'on puisse regretter qu'elle ait ainsi abandonné Antoine au moment où il eût été le plus intéressant de suivre pas à pas ses travaux et ses progrès, on reconnaîtra dans la *Suite d'une Famille* un talent très-remarquable, joint à des principes sages et féconds.

Madame Tastu s'est acquis ainsi un titre de plus à la célébrité ; elle prend rang parmi cette élite d'écrivains distingués, dont les productions, destinées à la jeunesse, ne seront pas celles qui exerceront le moins d'influence sur l'avenir de la société. Les idées morales, semées dans l'âme encore pure de l'enfance, ne sauraient que porter d'excellens fruits, surtout lorsque, dégagées de tout préjugé, de toute superstition, elles puisent leur force et leur appui dans les sentimens du cœur, et n'empruntent à la religion qu'amour et charité, ces deux sources divines de tout ce qu'il y a de grand, de généreux, de vrai.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

VISITE DANS QUELQUES PRISONS DE FRANCE, en mai et juin 1836, et Réflexions sur quelques points tendant à la réforme et à l'amélioration des prisons en général, par *Adrien Picot*. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et Comp., 1837. In-8, fig. 1 fr. 25 cent.

Pendant un voyage dans le midi de la France, l'auteur a visité les prisons de Toulon, Marseille, Nîmes, Montpel-

lier, Avignon, Le Vigan, Valence, Saint-Etienne et Lyon. Partout il a été frappé des vices que présente l'organisation actuelle de ces établissemens, et, dans le désir de contribuer pour sa part à l'œuvre de la réforme qui est aujourd'hui l'objet des vœux de tous les hommes éclairés, il publie les notes qu'il a recueillies à ce sujet. Le bagne de Toulon est en tête de cette revue rapide, et l'on comprend facilement quelles impressions pénibles ont dû assaillir le voyageur dès l'abord, en présence de ces monstrueux vestiges de barbarie, qui protestent si énergiquement contre les prétentions de cette civilisation imparfaite dont on se montre si fier. Au milieu de ces espèces d'égouts, dans lesquels la société entasse pêle-mêle toutes ses souillures, le bâton est à peu près le seul instrument de correction employé pour réprimer les passions, pour combattre le vice; et les instituteurs, entre les mains desquels il est confié, sont bien dignes d'un pareil pouvoir : les garde-chiourmes sont pour la plupart d'anciens forçats libérés. Là, point d'instruction morale, pas d'efforts généreux pour relever, améliorer, régénérer l'homme, point de consolation pour le coupable repentant. Aussi le bagne n'est-il qu'une école de corruption, de laquelle on ne sort que pour y rentrer bientôt. Une fois envoyé dans ce séjour par une première faute, le criminel se trouve enlacé dans un cercle vicieux, dont il ne peut plus guère sortir que pour monter sur l'échafaud.

Ce triste résultat du bagne peut également s'appliquer plus ou moins à toutes les autres prisons de France. L'absence du travail dans un grand nombre, le mélange confus des diverses espèces de détenus, et les abus de la cantine dans toutes, suffisent déjà pour priver tout-à-fait ces établissemens de la faculté d'améliorer l'homme qu'on y renferme. L'oisiveté est la mère de tous les vices; cet adage n'est pas nouveau, et nul ne songea sans doute jamais à en contester la vérité; cependant, il en est de cette vérité comme de bien d'autres, qu'on ne se fait faute de répéter sans cesse, mais qu'on n'applique justement pas aux circonstances dans lesquelles leur influence s'exercerait de la manière la plus utile. La force d'inertie est encore plus difficile à vaincre chez l'homme que dans la nature, et il faut une courageuse persévérance pour faire adopter, dans la pratique, une vérité que chacun reconnaît comme excellente en théorie.

Au bagne, le travail ne se compose que de manœuvres pénibles, qui ne constituent point un état capable de fournir à la subsistance du condamné, lorsqu'il a fini son temps. Dans la prison de Toulon, construite cependant depuis peu, les détenus ne sont astreints à aucun travail, et l'on n'a pas

même jugé à propos de leur donner un aumônier, pour réveiller dans leurs âmes quelques sentimens religieux. Les prisons de Marseille offrent à peu près le même aspect d'oisiveté, et par conséquent de désordre et de corruption. Celles d'Avignon, du Vigan, de Valence, sont toutes également demeurées étrangères aux progrès qu'a faits, dans ces dernières années, la question de la réforme pénitentiaire. Les maisons centrales de Nismes, de Montpellier, et la prison de Perrache à Lyon, présentent quelques essais d'amélioration, tentés par le zèle d'administrateurs habiles ou de généreux philanthropes. Mais toutes se ressentent encore plus ou moins de l'ancien régime, et l'on regrettera sans doute que M. Picot n'ait pas eu le temps de recueillir un plus grand nombre de ces détails statistiques, dont la comparaison fournit les argumens les plus propres à convaincre ceux qui doutent encore de l'utilité d'une semblable réforme.

Cette brochure est terminée par quelques considérations sur le système pénitentiaire, où l'auteur insiste particulièrement sur la nécessité de l'isolement cellulaire et du silence absolu. Il pense que la plupart des prisons actuellement existantes pourraient être métamorphosées en maison pénitentiaire, moyennant une dépense d'environ 500 fr. pour chaque cellule, et il rappelle, d'ailleurs, qu'aujourd'hui les premiers essais, les plus coûteux, parce qu'on manquait d'expérience, ont été faits soit en Amérique, soit en Angleterre, soit en Suisse, et que l'on a maintenant des plans de prisons nouvelles, qui ne font plus ressortir le prix de la cellule qu'à 1,000 fr. Quelques-uns de ces innombrables millions qu'engloutit chaque année le budget, suffiraient pour couvrir bientôt la France de pénitentiers où ses condamnés trouveraient, dans le travail, le silence et l'isolement, les vrais et les seuls moyens de régénération, qui aient quelque influence salutaire sur l'homme, qui soient capables de le retirer de l'abîme dans lequel l'ont plongé l'ignorance, l'inconduite, des passions violentes, ou même quelquefois une extrême misère et le cruel égoïsme qui ne laisse souvent, à l'ouvrier sans pain, d'autre alternative que la mort ou le crime.

Sans doute, ainsi que le dit M. Picot, l'argent ne suffit pas pour assurer l'œuvre de la réforme; il faut encore et surtout du zèle, du dévouement chez les particuliers; la charité individuelle est plus féconde que les ordonnances ministérielles. Mais on lui objectera avec raison que, grâce à l'excessive centralisation qui règne en France, où le pouvoir semble jaloux des moindres attributions qui relèvent toutes plus ou moins directement de lui, le gouvernement seul peut exécuter cette réforme. C'est à peine si des sociétés

particulières peuvent espérer d'exercer quelque influence sur ces établissemens, dont elles seront toujours séparées par la compacte et trop souvent inerte hiérarchie administrative.

HISTOIRE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE EN EUROPE, depuis les anciens jusqu'à nos jours, suivie d'une Bibliographie raisonnée des principaux ouvrages d'économie politique, par *Adolphe Blanqui* aîné, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers, directeur de l'École spéciale du Commerce. — Paris, 1837, tome 1er, in-8. 7 fr. 50 cent.

M. Blanqui s'est proposé de tracer le tableau des diverses vicissitudes de l'économie politique, soit des relations commerciales, industrielles et financières des peuples européens, dès le temps des Grecs et des Romains, jusqu'à l'époque actuelle. C'est à tort, selon lui, qu'on prétend devoir la science de l'économie politique au siècle dernier; son origine remonte bien plus haut; on en retrouve des traces chez toutes les nations civilisées : les questions d'impôt, de douane, de liberté industrielle, de paupérisme, agitaient les états de l'antiquité comme les nôtres. Personne, sans doute, ne lui contestera la vérité de cette assertion, en ce qui concerne les faits; mais pour la science, c'est autre chose : avant le dix-huitième siècle, on peut dire qu'elle n'existait pas, et ce ne sont pas quelques fragmens épars, quelques maximes isolées dans les écrits des philosophes antiques, qui pourront jamais passer pour un système ou un corps de doctrines.

L'existence des faits précède toujours celle de la science qui s'appuie sur eux; le corps de l'homme existait avec sa charpente osseuse, ses organes et ses tissus divers, longtemps avant que l'anatomie prît rang parmi les connaissances humaines; les corps célestes roulaient dans leurs orbites, bien des milliers d'années avant que la découverte des lois, qui règlent leur cours vînt créer l'astronomie. De même, les nations ont pendant des siècles commercé entr'elles, payé des impôts, souffert des exactions sans nombre, avant qu'on se doutât que toutes ces relations de peuple à peuple, ou de nation à gouvernement, étaient aussi soumises à des lois invariables qu'on ne viole pas en vain, et qui constituent la science à laquelle on a donné le nom d'économie politique.

L'histoire du passé n'en est pas moins d'une haute importance sous ce rapport, car elle peut offrir, dans une longue série d'expériences malheureuses, les plus utiles leçons pour l'avenir. Il est à regretter seulement que la plupart des historiens aient totalement négligé de nous transmettre les

documens nécessaires pour éclaircir les questions de ce genre. Dans leurs ouvrages, ainsi que le remarque fort judicieusement M. Blanqui, « les armées et les cours occupent le pre-
» mier plan ; l'espèce humaine, celle qui ne tue ni ne pille,
» figure à peine au second, mais dans un lointain si obscur,
» qu'on a peine à savoir ce qu'elle est devenue pendant trente
» siècles. »

L'écrivain qui entreprend aujourd'hui de combler cette lacune, se voit donc obligé de se livrer à de longues et pénibles recherches, dont le résultat sera peut-être assez peu satisfaisant. Au milieu de la lutte de toutes ces passions antisociales qui ont si long-temps déchiré le monde, il faut qu'il tâche de découvrir l'humble travailleur, dont la carrière utile, mais obscure, n'a pas laissé de traces visibles, quoiqu'elle ait eu une influence plus réelle sur les progrès de la civilisation; en vain cherche-t-il souvent parmi les ruines dont les conquérans ont jonché la terre, quelques restes de sa cabane, de ses outils, quelques débris qui puissent lui servir de jalon, pour le guider dans son œuvre. Aux yeux des hommes sages et éclairés, le métier de l'artisan a aujourd'hui détrôné l'épée du soldat, mais combien de siècles n'a-t-il pas fallu pour reconnaître cette vérité, qui n'est même pas encore bien généralement répandue! La force brutale a long-temps régné sans partage. Quelques villes, quelques contrées privilégiées, apparaissent bien çà et là, profitant du moindre instant de repos et de paix pour développer leurs forces industrielles, pour s'élever jusqu'à un haut degré de prospérité et de splendeur; mais ce sont des exceptions rares au milieu de ces siècles de barbarie, et bientôt elles succombent sous le joug d'avides despotes, qui en font leur proie. Quelques hommes éclairés et d'un génie supérieur font entendre de loin en loin leur voix, pour réclamer en faveur de la raison et du bon-sens; mais elle est étouffée sous les préjugés du temps, et il est presque impossible de rassembler et de coordonner ces premiers élémens de l'économie politique, qui se trouvent dispersés dans maints écrits divers, enfouis sous des sujets tout-à-fait étrangers à la matière.

En présence de ces difficultés à peu près insurmontables, M. Blanqui n'a pas pu nous donner une histoire suivie, contenant des faits et des systèmes, dont la succession offre un tableau vraiment scientifique. Tous ses efforts ne pourront réussir à reculer de beaucoup la naissance de l'économie politique, ni à nous la faire passer pour une découverte renouvelée des Grecs. Son livre, cependant, hâtons-nous de le dire, est loin d'être sans mérite. Un tableau de tous les faits qui, dans le cours de l'histoire, peuvent jeter quelque jour sur les

questions d'économie politique, qui peuvent servir à combattre les préjugés, à repousser les argumentations sophistiques de l'intérêt particulier, et appuyer les saines théories de la raison et du bien général, ne saurait qu'être d'une haute utilité à la science, dont il hâtera les progrès. En économie politique, on ne peut faire impunément des expériences, car il s'agit de la prospérité ou de la ruine de nations entières; il faut donc chercher dans le passé, à découvrir celles que l'histoire peut nous offrir; et les travaux qui sont dirigés vers un but pareil méritent d'être vivement encouragés.

On regrettera peut-être que M. Blanqui ne se soit pas davantage attaché à présenter des faits et des documens. Il disserte beaucoup plus qu'il ne cite ou ne raconte. Son livre renferme plutôt de brillantes considérations sur les lois économiques d'Athènes, de Sparte, de Rome; il expose avec un talent remarquable les misères de l'esclavage, les souffrances des peuples antiques, ainsi que les diverses révolutions qui en furent la suite; il fait ressortir l'influence universelle du christianisme, qui vint avec ses principes d'égalité, d'amour et de support, changer toutes les relations sociales. La Réforme religieuse du XVIe siècle est aussi représentée par lui comme ayant exercé une action extraordinaire sur la situation matérielle des peuples qui l'ont embrassée. En effet, il est bien remarquable que les pays protestans offrent en général, un aspect de prospérité, d'activité, d'aisance qui les fait reconnaître tout d'abord.

Mais, tout en rendant justice aux bienfaits de la Réforme, M. Blanqui sacrifie aux idées du jour, à la mode qui veut qu'on accuse le protestantisme d'égoïsme et de sécheresse. Selon lui, le schisme religieux a établi entre les diverses nations une rivalité haineuse, qui n'existait point dans la grande unité catholique.

« Je désire, avant tout, être juste, ajoute-t-il, mais je ne » puis m'empêcher de reconnaître que, si le vieux catholi- » cisme n'a pas su se mettre à la tête de la production des ri- » chesses, on n'a point à lui reprocher cette sécheresse de » doctrines, en vertu de laquelle la distribution s'en fait » d'une manière si peu équitable dans les pays protestans. »

Etrange assertion! surtout dans la bouche d'un économiste qui vient justement de faire l'éloge de l'aspect heureux et animé des populations protestantes! Les nations se faisaient-elles donc moins la guerre, lorsqu'elles étaient toutes prosternées devant le Pontife de Rome? Et sont-ce les peuples protestans qui se sont montrés les plus avides, les plus ambitieux, les plus prompts à la conquête? La répartition des ri-

chesses était-elle donc plus égale, lorsque les couvens et les prêtres possédaient les trois quarts des terres? Ouvrez l'histoire et dites-nous si vos argumens, démentis par les faits, peuvent avoir la moindre valeur dans la discussion?

Le premier volume de M. Blanqui nous conduit jusqu'à Colbert, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où commence précisément à se formuler, quoique d'une manière encore bien imparfaite, la science de l'économie politique. La seconde partie nous présentera un exposé rapide de tous les travaux des hommes qui, dès-lors, ont concouru à poser les bases de cette science dont l'importance deviendra tous les jours plus grande dans les destinées de l'humanité. Si l'auteur sait rendre son travail bien complet, si surtout il ne s'en rapporte pas à des traductions souvent infidèles ou défigurées pour juger les écrivains anglais et allemands, son livre offrira certainement un puissant intérêt, et rendra un grand service à tous ceux qui s'occupent d'économie politique. Lorsque le second volume paraîtra, nous examinerons jusqu'à quel point ces conditions auront été remplies.

MÉDITATION POLITIQUE, par M. *J. Desray*. — Paris, chez Delaunay. 1837, in-8. 2 fr.

Cet opuscule, écrit avec facilité et dans un esprit de modération sage, renferme un examen rapide du progrès européen, tel qu'il se présente aujourd'hui dans ses diverses manifestations. L'auteur passe en revue les principales questions politiques du jour. Après avoir tracé une courte esquisse de la marche de l'humanité depuis la chute de l'empire romain jusqu'à notre époque, il signale les vues ambitieuses de la Russie, et les moyens par lesquels on pourra combattre les envahissemens continuels de cette puissance qui semble chercher à remplacer en Europe le vieil empire de Rome. Il pense que l'alliance de la France et de l'Angleterre, basée sur des principes d'égalité, de loyauté et de franchise, suffirait pour assurer le triomphe des lumières et pour élever une barrière infranchissable contre le despotisme oriental. Ces deux Etats constitutionnels peuvent facilement s'emparer en quelque sorte de l'avenir du monde, et fonder d'une manière sûre le règne paisible et durable de la vraie liberté. La Méditation de M. J. Desray ne renferme, du reste, que l'expression des idées le plus généralement répandues; l'auteur n'émet pas de vue nouvelles; il se borne à résumer, dans un cadre assez resserré, celles qui semblent le mieux s'accorder avec le progrès humain. Quelques considérations sur l'Espagne et sur Alger terminent cette brochure; elles sont, comme le reste, dictées par un esprit éclairé et conciliateur, qui voudrait fonder la liberté et le bonheur du

monde sur des mesures larges et fécondes en beaux résultats. C'est de la politique généreuse qui malheureusement s'écrit plus facilement qu'elle ne se pratique. Les roueries diplomatiques ne céderont pas de sitôt la place à la loyauté et à la franchise qui devraient présider aux relations internationales, comme aux rapports individuels.

SCIENCES ET ARTS.

DÉCOUVERTES DES CAUSES PHYSIQUES des mouvemens des corps célestes, suivies d'inductions philosophiques sur la création; par *J.-B.-G.* — Paris, chez L. Mathias. 1836. In-8, fig. 7 fr. 50 c.

L'auteur de ce volume, rejetant les théories généralement adoptées, entreprend de baser le système du monde sur de nouveaux principes, ou du moins de donner aux idées de Newton un développement et une direction auxquels ce grand homme ni aucun de ses successeurs n'avaient encore songé.

Relevant l'ancienne croyance, que la nature a horreur du vide, et reprochant à Galilée d'avoir sacrifié cette vérité à un jeu de mots, il établit que le vide n'existe nulle part dans la nature. Notre atmosphère est, selon lui, comprimée autour de la terre par un autre fluide plus lourd qui pèse dessus. Le soleil est un brasier ardent qui s'alimente, en quelque sorte, sans cesse lui-même; la chaleur et la lumière en émanent comme d'un feu ordinaire, et sont plus ou moins intenses, suivant la densité plus ou moins grande de l'air; une partie du calorique, venant frapper les eaux de l'Océan, est réfléchie au travers et tend à converger tous ses rayons vers le centre de la terre, où il s'amasse en assez grande quantité, et d'où il s'échappe ensuite en produisant les tremblemens de terre, les volcans, et autres phénomènes du même genre. Les taches du soleil, dans ce nouveau système, sont formées par des nuages d'épaisse fumée ou de vapeurs occasionées par l'incandescence de cet astre, et qui, arrivées à un certain degré de condensation, retombent sur le soleil et y raniment un feu plus vif, en sorte qu'au moment où les taches disparaissent, le soleil nous apparaît plus brillant encore à la place qu'elles occupaient naguère.

Enfin, notre système solaire serait, ainsi qu'un nombre infini d'autres systèmes semblables, soumis à l'attraction d'un énorme globe central, siége du Créateur, sur lequel s'élaborent tous les mondes qui peuplent l'espace. Dans cette hypothèse, les comètes seraient des mondes nouvellement créés, qui, se rendant à la place qui leur est assignée, obéissent plus ou moins en passant à l'attraction des divers corps célestes qu'elles rencontrent sur leur route, et décrivent alors différentes courbes autour d'eux.

Cette nouvelle et bizarre théorie est appuyée sur des calculs trop compliqués pour que nous entreprenions d'y suivre l'auteur, et nous laisserons aux savans le soin d'en découvrir et d'en combattre les erreurs.

Nous nous contenterons de faire remarquer la hardiesse d'imagination que l'auteur y a déployée; et, si ce ne sont que des rêveries sans fondement, nous déplorerons qu'une intelligence forte et élevée ait pu se laisser fausser ainsi, par défaut de jugement sans doute. L'imagination joue souvent des tours perfides aux mathématiciens. Mais, sans rien vouloir préjuger ici au sujet d'un livre qui demande de profondes études et de sérieuses recherches pour pouvoir être dignement apprécié, nous terminerons cet article en rapportant quelques passages de l'auteur, sur la création; ses idées à cet égard ne sont pas moins curieuses, ni moins originales que le reste.

« Dieu, le dieu matériel organisé que nous reconnaissons, et qui réside sur le globe matériel immense qui est au centre de l'Univers, dispose à son gré de la matière. Quand il veut former un globe actif, comme la terre, il rassemble une certaine quantité de substances minérales de diverses espèces; il les dispose de manière que les plus dures et les plus pesantes occupent le centre de l'agglomération matérielle, et que les autres soient rangées par couches dont les densités décroissent en s'éloignant du centre. Le globe ayant le volume, la pesanteur, et, par suite, la force attractive qu'il plaît à sa toute-puissance de lui donner, il le recouvre de terres calcaires, argileuses, végétales, et, enfin, de toutes les substances matérielles que nous remarquons à la surface de notre globe terrestre.....

» Plusieurs planètes étant formées de cette manière, ainsi que leurs satellites, Dieu les enveloppe d'un immense volume de matières dilatées au plus haut degré par la chaleur, et les lance ainsi dans l'espace universel.....

» Les comètes, qui ont dérouté tant de penseurs, ne sont, très-probablement, que des centres de systèmes non encore complètement formés, lesquels, en vertu de l'étendue que l'état de dilatation de leurs parties leur fait occuper dans l'atmosphère universelle, sont poussés vers des régions de l'univers plus éloignées que nous du centre du mouvement général. Ces corps, rencontrant quelquefois l'atmosphère solaire sur leur direction, la traversent. Alors, se trouvant dans les limites de la puissance attractive du soleil, ils sont attirés par lui, et tracent dans son atmosphère des courbes plus ou moins allongées; puis ils en sortent, le plus souvent pour continuer de s'élever jusqu'aux régions où le Créateur les a destinés à rester fixés par l'effet de leur pesanteur absolue et de leur étendue atmosphérique. »

CLINIQUE MÉDICALE DE L'HOPITAL DE LA CHARITÉ, ou Exposition statistique des diverses maladies traitées à la clinique de cet hôpital, par *J. Bouillaud*. — Paris, 1837. 3 vol. in-8, 24 fr.

Les cliniques des hôpitaux sont les archives de la science, dans lesquelles l'homme qui veut étudier doit aller puiser les documens qui lui sont nécessaires. Au milieu des incertitudes et des doutes de la médecine, l'expérience est le seul phare qui puisse jeter quelque lumière sur sa marche, encore n'est-ce trop souvent qu'une lueur vague, mais elle est précieuse, et il serait à souhaiter que tous les médecins praticiens recueillissent de même, et publiassent aussi les résultats de leurs observations journalières. Alors peut-être serait-il permis d'espérer, qu'à l'aide de ces nombreux recueils de faits, on arriverait, quelque jour, à mieux connaître l'art de guérir.

TRAITÉ DES MALADIES DES ENFANS, ou Recherches sur les principales affections du jeune âge, depuis l'époque de la dentition jusqu'à celle de la puberté; par *A. Berton*. — Paris, 1837. In-8, 7 fr.

Cet ouvrage, qui offre un recueil très complet d'observations importantes, rédigées avec soin et clarté, est enrichi de notes assez nombreuses, de M. Baron, médecin renommé pour les maladies des enfans. Cette partie de la médecine est l'une des plus difficiles à traiter; c'est celle peut-être où les tâtonnemens sont à la fois plus fréquens et le plus dangereux; aussi la pratique peut-elle seule y obtenir quelque autorité; car les théories et les systèmes viennent sans cesse se briser devant l'expérience, devant la nature capricieuse de cette vie qui, chez l'enfance surtout, semble parfois s'échapper comme un souffle fugitif du corps le mieux constitué en apparence, tandis que souvent on la voit tout-à-coup renaître au milieu de cet affaissement des organes, qu'on regardait comme le précurseur certain de la mort.

PHARMACOPOEIA LONDINENSIS; pharmacopée du collége royal des médecins de Londres. — Paris, 1837; un vol. in-18. 4 fr.

Cette petite édition française de la pharmacopée de Londres est très-bien exécutée, et d'un prix tout-à-fait inférieur à celui de l'édition originale. La science ne peut que gagner à ces traductions de livres étrangers, qui établissent de nouveaux liens entre les nations, et leur rendent communes toutes les connaissances diverses qui sont le patrimoine particulier de chacune d'elles.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

5e Année. — N° 6. — Juin 1837.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

PARALLÈLE DES LANGUES DE L'EUROPE ET DE L'INDE, par *F.-G. Eichhoff*. — Paris, Imprimerie royale, 1837. 1 vol. In-4., 30 fr.

Cet ouvrage se trouve à Paris et à Genève, chez Ab. Cherbuliez et Ce, libraires.

Parmi les mystères qui enveloppent les premiers temps de l'histoire du genre humain, l'origine du langage n'est pas l'un des moins curieux à étudier. On ne soulèvera sans doute jamais entièrement le voile qui la cache à nos regards; mais des recherches consciencieuses, persévérantes et animées d'un véritable esprit philosophique, parviendront à lui donner peut-être un peu de transparence.

On analysera d'une manière toujours plus profonde les rapports qui unissent entr'eux les divers dialectes parlés aujourd'hui, et semblent les faire tous aboutir à une même langue mère, qui serait leur commune source, et appartiendrait aux plus anciennes langues connues, à celles qu'on peut regarder comme contemporaines des premiers âges du monde.

On arrivera ainsi à prouver d'une manière certaine, par les faits et le raisonnement, ce que le simple bon sens nous indique déjà. En effet, l'homme se montrant partout avec les mêmes organes, avec les mêmes penchans, et des sentimens à peu près pareils, il est naturel d'en conclure que l'instrument de la parole et l'esprit qui l'employe étant à peu près toujours les mêmes, les sons qu'on en tire ont dû aussi se ressembler, toutes les fois surtout qu'ils ont été destinés à exprimer des sensations ou des idées semblables.

Le langage primitif fut probablement composé d'un petit nombre de mots, tous monosyllabiques.

« D'après l'état intuitif et sympathique qui, selon toute » probabilité, » dit M. Eichhoff, « marqua l'enfance du » genre humain, et dans lequel l'âme liée à la nature entière » en était comme le fidèle miroir, le langage, interprète de » la pensée, dut être simple et harmonieux comme elle;

» chaque son devenait une image, chaque image un reflet de » l'univers. Les sons élémentaires pouvaient alors suffire » pour peindre toutes les sensations, parce que la perfection » des organes et leur extrême délicatesse permettaient sans » doute de les varier davantage, et de leur donner une foule » d'inflexions diverses, devenues imperceptibles de nos jours. » Les voyelles, dans leurs modulations sonores, étaient les » cris spontanés de l'âme, et les consonnes, plus fermes et » mieux articulées, caractérisaient chaque impression pro- » fonde, et fixaient d'un seul trait la pensée. C'est ainsi qu'une » étroite sympathie, fondée sur des lois immuables, unit le » monde visible au monde intellectuel, et manifesta celui-ci » par la parole. Cette parole fut nécessairement analogue » aux sensations qui en étaient la source; les sons mélodieux » marquèrent les émotions douces, les sons rauques les se- » cousses pénibles; la beauté, la légèreté, la force se peigni- » rent par des intonations différentes, et chaque syllabe fut » comme une note musicale dont, après tant de siècles écoulés, » il nous est encore quelquefois donné d'entrevoir et de saisir » la portée. »

Mais à mesure que les relations devinrent plus nombreuses et plus compliquées entre les hommes qui se répandaient sur toute la terre, et faisaient des progrès dans les arts et les sciences, le langage perdit de sa simplicité primitive; il adopta des formes plus savantes, il s'éloigna toujours davantage de cette expression naturelle et énergique qui avait d'abord fait de la parole le cri de l'âme. Des modifications successives donnèrent naissance à des dialectes divers, et amenèrent graduellement l'état actuel des langues, sans qu'il soit possible de suivre la marche de ce travail lent et invisible, qui s'accomplit en quelque sorte à l'insu de l'homme.

Dans son introduction, M. Eichhoff trace un tableau rapide et brillant de la division des langues et des différens groupes de peuples qui couvrent la surface de la terre. On y voit quel nombre immense de subdivisions se sont glissées dans la forme du langage, et combien est difficile la tâche de celui qui entreprend d'en apprécier les causes.

Le philologue qui veut aujourd'hui tenter de reconstruire l'histoire du langage, ou du moins de rassembler quelques matériaux épars de cette merveilleuse Tour de Babel, doit se livrer à des études profondes, comparer ensemble toutes les langues connues, et chercher quelle est celle qui, offrant dans la richesse de ses formes et dans la variété de ses sons une réunion complète des élémens particuliers à toutes les autres, peut être considérée comme leur source commune. C'est par des recherches de ce genre qu'on est arrivé à regarder le

Sanscrit, l'idiôme sacré des brahmes, comme la langue mère de tous les dialectes importés en Europe, par les migrations des peuples de l'Orient. « Son nom, qui signifie concret, » perfectionné, montre assez, » dit M. Eichhoff, « les phases » qu'il a dû subir avant d'être fixé par l'usage; et cependant » ses monumens littéraires les plus positifs le font remonter, » sous sa forme actuelle, à plus de quinze siècles avant notre » ère. Tracés sur des feuilles fragiles de palmier, que la » religion a cachées dans les temples ou transmises d'âge en » âge chez les fidèles Hindous, ces vénérables débris d'une » civilisation presque éteinte ont enfin paru à la lumière, » pour révéler aux Européens, avec les élémens de leurs » propres langues, l'origine de leur littérature, de leurs » sciences et de leurs arts. Riche d'un alphabet de cinquante » lettres classées d'après les organes de la voix, joignant à » la variété des modulations la plus exacte symétrie, et à la » multitude des combinaisons la clarté la plus admirable, le » sanscrit représente et résume à la fois les idiômes les plus » complets de l'Europe. » Pour prouver l'identité des langues indo-européennes, notre auteur établit le parallèle entre le sanscrit et dix autres langues qui sont : le grec, le latin, le français, le gothique, l'allemand, l'anglais, le lithuanien, le russe, le gaëlique et le cymre. Il compare d'abord entr'eux les divers alphabets européens, soit sous le rapport des lettres, soit sous celui de leur prononciation, dont il présente toutes les variétés dans un seul tableau, où les caractères romains servent à figurer les sons divers. Vient ensuite l'alphabet indien qui sert à expliquer les autres, car il est le plus complet, le plus régulier, « il réunit tous les élémens » phonétiques répandus dans les diverses familles, et se rap- » proche plus qu'aucun autre de l'alphabet harmonique na- » turel. » M. Eichhoff fait ressortir les concordances étymologiques des alphabets, et les modifications particulières qu'ont subies dans les diverses langues les sons primitifs, évidemment empruntés au sanscrit.

Après ces détails préliminaires, qui forment les deux premières parties de l'ouvrage, le parallèle est établi dans la troisième sous la forme d'un vocabulaire qui comprend 1° les particules, soit pronoms, adverbes, préfixes et désinences; 2° les noms simples et composés, 3° les verbes simples et composés avec leurs racines dentales, gutturales, labiales et linguales ou liquides.

Ce vocabulaire offre un immense intérêt, et l'on y trouve une foule d'étymologies curieuses, d'analogies frappantes, qui font comprendre toute l'importance d'un pareil travail et des résultats qu'il produit. L'auteur ne pouvait adopter une

forme plus propre à frapper le lecteur et à captiver son attention. Au reste, on ne peut qu'admirer d'un bout à l'autre de ce volume, combien M. Eichhoff a su habilement dissimuler tout ce que présente trop souvent d'aride et de repoussant l'érudition philologique. Animé d'un esprit de haute philosophie et appelant à son aide le charme d'un style noble et gracieux, il a fait un livre que les savans rechercheront pour son mérite scientifique, et que les hommes du monde, curieux d'aborder ces questions si graves, pourront lire avec plaisir et avec fruit. La quatrième partie est consacrée à la grammaire, dont les diverses formes de déclinaisons et de conjugaisons sont comparées ensemble dans une suite de tableaux formés de toutes leurs terminaisons, qui offrent encore une suite étonnante de rapports d'autant plus faciles à saisir qu'ils sont exposés avec une grande clarté.

L'examen de cet admirable parallèle entre les langues de l'Europe et celles de l'Inde, ne laisse presque plus de doute sur la possibilité d'un langage universel renfermant tous les sons, toutes les formes et duquel chaque idiôme n'est qu'une modification, qu'un dialecte que les circonstances ont plus ou moins altéré. La parole humaine reprend ainsi à nos yeux son unité primitive, et nous comprenons mieux que jamais toute la valeur de ce don précieux, par lequel Dieu a élevé une barrière infranchissable entre l'homme et tous les autres animaux, et nous a donné une garantie de notre supériorité toute intellectuelle, en nous accordant un instrument destiné uniquement à développer notre esprit. Les cris sont l'expression des besoins physiques; la parole est celle des pensées de l'âme. Toutes les recherches de l'anatomie comparée ne détruiront jamais cette différence.

M. Eichhoff termine son livre en exprimant le désir de voir adopter dans l'étude des langues de l'Orient, l'emploi des caractères romains qui faciliterait singulièrement le travail en écartant une foule de difficultés, provenant de la forme bizarre et peu commode des lettres usitées dans la plupart de ces langues. Il donne même un essai de transcription générale, qui paraît fort ingénieux et dans lequel il comprend 16 alphabets, savoir : le Sanscrit, le Bengali, le Zend, le Phénicien, l'Hébreu, le Syriaque, l'Arabe, le Persan, l'Ethiopien, le Copte, l'Arménien, le Géorgien, le Mandchou, le Thibétain, le Birman et l'Hindostani.

Mais une telle œuvre est bien difficile à accomplir, car elle exige le consentement de tous les savans européens qui s'occupent de langues orientales, et dans la discussion qui devra s'établir pour atteindre ce but, chacun prétendra suivre et faire adopter son système particulier, sans s'inquiéter de la

confusion qui en résultera. On ne peut cependant que répéter avec M. Eichhoff :

« Que, par une transcription claire et intelligible à tout » Européen, l'étude des langues savantes de l'Orient gagne- » rait une extension rapide. Les difficultés de leur vocabulaire » et de leur grammaire ne sont pas plus sérieuses que celles » que nous surmontons dans la lecture des auteurs grecs et » latins; de riches trésors de littérature nous attendent dans » cette carrière nouvelle, et le nombre de ceux qui s'y livrent » avec zèle ne serait certainement pas si restreint, si les abords » n'en étaient hérissés par cette foule de caractères étranges, » qui, semblables aux dragons fabuleux, gardent l'entrée du » jardin des Hespérides, et forcent à une lutte opiniâtre qui- » conque veut en cueillir les fruits. Au moyen de livres élé- » mentaires écrits en caractères européens, l'œil se familia- » riserait plus facilement avec les formes orales de chaque » idiôme; on en connaîtrait tous les mots avant de les lire » dans l'écriture nationale, que l'on apprendrait avec beau- » coup moins de peine, quand la langue elle-même ne serait » plus une énigme. »

LETTRE A M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, sur l'état actuel des Bibliothèques publiques de Paris, par *H. Ternaux-Compans.*—Paris, 1837. In-8.

Cet opuscule a pour objet d'examiner l'état actuel des bibliothèques publiques de Paris et de faire ressortir les abus nombreux qu'entraîne la mauvaise administration à laquelle plusieurs d'entr'elles sont soumises. Ces établissemens sont créés dans un double but de conservation et d'étude, pour sauver de l'oubli et de la destruction qui en est la suite les antiques monumens historiques ou littéraires, et pour offrir au public les moyens de consulter une foule de livres que leur prix et leur rareté ne permettent pas de rencontrer ailleurs. Mais trop souvent, faute d'un bon règlement bien exécuté, il arrive que les bibliothèques ne remplissent nullement ces diverses conditions. Depuis long-temps, à Paris, des voix nombreuses s'élèvent pour réclamer, pour faire entendre des avis et des plaintes au sujet des inconveniens sans nombre que présente l'organisation actuelle de ces établissemens. Dans les uns, c'est un luxe d'employés inutiles dont les appointemens absorbent des fonds considérables qui seraient bien plus avantageusement consacrés à l'achat des livres nécessaires pour tenir la bibliothèque au courant des publications nouvelles et intéressantes. Dans d'autres, c'est au contraire un encombrement de livres en désordre, dont per-

sonne ne peut profiter, parce qu'il manque de conservateurs pour les ranger, les classer, les *cataloguer*. Une répartition plus juste, un emploi plus judicieux des fonds alloués par le Budget au chapitre des bibliothèques, pourraient réparer le mal sans qu'il y eût une augmentation réelle de dépenses. S'il y en avait une du moins, elle ne serait que temporaire, destinée, suivant le désir de l'auteur qui est d'accord en cela avec tous les anciens bibliothécaires, à payer des employés extraordinaires chargés de faire des catalogues complets et raisonnés de toutes les richesses enfouies pêle-mêle dans les rayons. M. Ternaux entre dans de grands détails au sujet de la bibliothèque Mazarine, dont il fait ressortir la mauvaise administration en la comparant avec celle de sa voisine de l'Institut, qu'il cite au contraire comme un modèle à imiter. Il voudrait voir ces deux établissemens se fondre en un seul, placé sous la garde de l'Institut, qui a montré dans la direction de sa bibliothèque particulière, aujourd'hui presque tout-à-fait publique, une intelligence parfaite de la manière la plus convenable d'utiliser une semblable institution.

La bibliothèque de l'Arsenal, par son éloignement du centre actuel de Paris, n'est à la portée que d'un fort petit nombre d'érudits qui y trouvent, il est vrai, des richesses précieuses et un silence tout à-fait propre à l'étude. Mais elle demeure peut-être trop en dehors du mouvement scientifique, et il pourrait être utile soit de la fondre avec quelqu'autre, soit d'en changer le local et de lui en assigner un plus central, afin que des lecteurs plus nombreux pussent en profiter.

M. Ternaux pense aussi que des échanges entre les divers établissemens qui ont beaucoup d'ouvrages à double pourraient utilement servir à les compléter réciproquement. Mais avant de songer à l'exécution de cette mesure, et pour lui assurer tout le succès qu'elle doit avoir, il est indispensable de commencer par dresser des inventaires exacts de ce que possède chaque bibliothèque, et par établir, soit dans le catalogue, soit dans l'arrangement des livres, l'ordre le plus parfait. C'est une chose d'autant plus nécessaire qu'elle pourra seule empêcher les pertes, les abus de confiance auxquels, d'après le rapport même de la commission du budget, on n'a pu encore apporter aucun remède efficace. Il y aurait un curieux travail à faire sur ce genre de délits, plus communs qu'on ne pense chez les savans et les amateurs de livres. L'observateur moral trouverait un sujet digne de ses recherches et de ses méditations dans cette passion qui maîtrise souvent avec tant de violence des gens du reste probes et

honnêtes, qui s'indignent à la seule pensée de faire tort d'un sou à leur prochain, mais ne peuvent résister au désir de s'approprier un livre, un parchemin, un chiffon de papier portant la signature d'un homme célèbre. On ne peut vivre long-temps dans la librairie ou au milieu des bibliothèques sans avoir de fréquentes occasions de rencontrer de semblables phénomènes, dangereux amateurs, dont un seul suffit pour décompléter les plus précieuses collections, pour ruiner l'établissement le plus riche.

La bibliothèque Royale est la dernière dont parle M. Ternaux, mais il entre à son égard dans de plus grands détails encore. C'est en effet la plus importante de toutes, soit par la quantité immense de livres qu'elle renferme, soit par ses manuscrits et ses collections de gravures et de cartes. Aucune bibliothèque publique dans l'Europe entière n'offre d'aussi grandes ressources en tout genre. Mais c'est justement pourquoi elle exige encore plus que toutes les autres une prompte réforme de tous les abus qui s'opposent à son entière prospérité. Le nombre des conservateurs demande évidemment à être augmenté, et il est à souhaiter qu'à la place du *conservatoire* chargé de sa direction, on nomme plutôt un chef responsable dont l'activité et la fermeté puissent donner l'impulsion nécessaire et encourager le zèle des employés secondaires.

M. Ternaux pense que l'achèvement le plus prompt du catalogue est ici plus urgent encore que partout ailleurs; car le dépôt des publications nouvelles vient chaque jour accroître le désordre et grossir l'arriéré. La commission du Budget s'est prononcée dans le même sens, il est donc à espérer qu'on se mettra sans retard à l'œuvre et que deux ans ne se passeront pas avant qu'on ait un catalogue complet de la bibliothèque Royale, si ce n'est imprimé, du moins manuscrit. Ce catalogue imprimé serait un beau monument élevé à la gloire de la France; et, en consacrant les fonds nécessaires à cette publication, on ne ferait que suivre le bon exemple donné par le British-museum, la Bibliothèque de Vienne, plusieurs bibliothèques d'Allemagne, de Hollande et d'Italie, celle de Genève, celles de Lyon, de Bordeaux, de Rouen, etc.

Une autre amélioration que notre auteur réclame et qui paraît fort désirable en effet, c'est la séparation des cartes géographiques, aujourd'hui mêlées avec les gravures. Les réflexions suivantes à ce sujet nous sont transmises par un homme bien placé pour en juger, et que ses connaissances dans cette partie rendent digne d'être écouté :

« La collection géographique de la *Bibliothèque Royale* est

» le *seul dépôt public* où chacun peut venir, chaque jour, con-
» sulter et copier les cartes nationales et étrangères. Il existe
» des recueils de cartes au Dépôt de la guerre et au Dépôt de
» la marine ; mais ils ont un objet tout spécial, ils sont pro-
» pres exclusivement à ces deux ministères, ils ne sont et ne
» peuvent être publics et ouverts à tout le monde.

» Aujourd'hui, plus que jamais, l'on doit sentir le besoin
» d'une collection comme celle de la Bibliothèque royale, sur-
» tout complétée de tout ce qui y manque encore. Cette créa-
» tion est toute dans l'intérêt des expéditions du commerce
» et des voyages de découvertes dans l'intérieur des conti-
» nens. Non-seulement le public français y puisera une con-
» naissance exacte des meilleures cartes connues, mais il y
» trouvera des documens précis sur le *relief du sol*, si néces-
» saire à étudier pour les grands projets de communications
» intérieures, pour les chemins de fer, pour les canaux.

» Des collections géographiques spéciales plus étendues
» sont déjà établies à Göttingue, à Weimar, à Berlin, à Pé-
» tersburgh, à Vienne, et même il en est une à Brûxelles
» formée par un simple particulier : en France, il n'existait
» aucune collection du genre de celle-ci. Au surplus, le con-
» servateur invoque avec confiance le témoignage des nom-
» breux savans allemands, anglais, italiens, espagnols, russes,
» qui sont venus visiter cette institution naissante, ce com-
» mencement de musée géographique ; il atteste les vœux
» qu'ils ont tous formés et exprimés pour la voir prendre tout
» le développement, tout l'accroissement qu'elle exige, et
» surmonter les obstacles qui lui sont opposés. Pour arriver
» à ce but, il est nécessaire qu'un FONDS SPÉCIAL lui soit con-
» sacré ; jusqu'à présent, elle n'a existé qu'en enlevant une
» petite part aux anciens départemens de la Bibliothèque. »

Nul ne s'occupe de ce qui est l'ouvrage de tous, dit M. Ternaux, et cette vérité s'applique fort justement à l'administration actuelle de la Bibliothèque royale.

Le besoin d'un chef de qui émane l'autorité, s'y fait sentir plus vivement encore depuis la mort du savant et modeste Van Praet *, dont les bibliographes vénèreront toujours la mémoire.

* M. Van Praet, né à Bruges en 1754, auteur de Recherches sur la vie et les écrits de Colard Mansion ; — d'une Notice sur le tournoi du sire de la Gruthuyse (publiée en 1780 dans l'Esprit des journaux, et imprimée plus tard) ; — d'une Lettre sur les chansons de Henri III, et de Jean II duc de Brabant (Ibid.) ; — de la Notice des Manuscrits du duc de La Vallière (2e partie du Catalogue, en 1783) ; — entré à la bibliothèque Royale en 1784 ; — a publié, de 18... 1828, son Catalogue des livres imprimés sur vélin de la Bibliothèque du Roi, et des livres sur vélin qui se trouvent dans les Biblio-

Mais le talent, la science de tout genre, l'activité, le zèle de celui qui lui succède, de M. Magnin, et de son nouveau collègue, M. Leuormant ; secondés qu'ils seront (nous n'en doutons pas) par les efforts réunis des employés de ce vaste établissement, promettent, au département des livres imprimés de la Bibliothèque, un avenir dont auront également à se louer et ceux qui y concourront, et le public qui en retirera plus particulièrement le fruit.

LA PERLE DE L'ILE D'ISCHIA, par *Bénédict d'O.*—Paris, chez Delaunay, 1837. 1 vol. in-18.

M. Sainte-Beuve a publié certain gros livre sur le titre duquel il a inscrit le mot de *Volupté*, quoiqu'en vérité l'on ne trouve rien de bien voluptueux dans ses rêveries mystiques. Combien ce titre conviendrait mieux au joli petit volume tout rempli d'amour que j'annonce ici ! C'est une histoire fort simple, racontée avec abandon, mais qui plaît et qui émeut, parce qu'elle est dictée par le sentiment vrai et naturel. C'est l'enivrement d'un cœur de jeune homme qui se livre sans frein à toutes les jouissances de l'amour. Naples, avec son beau ciel et sa campagne si célèbre, est la nouvelle Cythère choisie par notre auteur. Sans doute, il ne faut pas soumettre *la Perle d'Ischia* au criterium d'une austère morale; elle n'est point destinée à servir d'argument à quelque pensée philosophique ; son seul but a été de peindre une passion, et, en vérité, ce but-là se trouve rempli d'une manière fort remarquable. D'ailleurs M. d'O. évite, avec le plus grand soin, tout ce qui pourrait donner à ses tableaux quelque chose de licencieux. Il conserve à son amour cette fraîcheur, cette pureté qui en font seules une passion noble et infiniment supérieure à l'instinct de la brute.

Allant visiter pour la première fois ce golfe de Naples, dont l'aspect suffit, dit-on, pour réveiller l'amour, il était bien décidé d'avance à combattre de toutes ses forces cette impres-

thèques publiques et particulières, in-8°, 9 vol. ;—en 1829 sa Notice sur Colard Mansion ; — reçu en 1830 membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; — a publié en 1831 ses Recherches sur Louis de Bruges, seigneur de la Gruthuyse ; — enfin en 1836, Inventaire ou Catalogue de l'ancienne librairie ou bibliothèque du Louvre. — Il est décédé le 5 février 1837. Il laisse de nombreux manuscrits. — M. Magnin, M. P. Paris, lui ont consacré un article nécrologique, le premier dans le Moniteur du 10 février, le second dans le Journal des Débats (reprod. par le Temps du 8 février). M. Dureau de la Malle, collègue de M. Van Praet à l'Institut, a aussi payé à sa mémoire le tribut d'usage. *Note communiquée par M. de Hoffmanns.*

sion, à lutter contre l'enivrement général, et à conserver son cœur et son esprit dans leur assiette naturelle. Mais toutes ces belles résolutions ne tardent pas à faiblir devant le séjour de Naples. Il résiste aux séductions du vice, cependant, avec une fermeté inébranlable, et c'est l'amour d'une pauvre fille qu'il trouve sur sa route qui lui fait oublier tous ses projets de sagesse. Il l'enlève à des misérables qui avaient formé l'odieux projet de spéculer sur ses charmes et s'enfuit avec elle dans l'île d'Ischia. Là, les deux amans se livrent à toutes les joies d'une tendre sympathie, qui s'harmonise si bien avec l'aspect ravissant de ce beau climat ; ils goûtent, pendant quelque temps, tous les plaisirs d'un amour heureux et sans mélange, dont les élans si suaves sont la vie de l'âme. C'est une volupté pure de tout mélange, dont les descriptions sont passionnées, mais chastes, et parlent à l'imagination un langage digne de l'intelligence humaine, créée pour sentir autrement que les animaux.

« Au sein de cet asile que nous fit le ciel dans un de ses » momens de plus douce indulgence, rien ne manquait de » ce qu'il fallait à leurs cœurs. Pourquoi n'est-il pas donné » au fragile mortel d'éterniser de semblables heures ? Non, » rien ne manquait aux deux amans, assis côte à côte sous le » pin majestueux ; ni l'air souple et parfumé, qui fait boire » la vie comme un vin délicieux, ni cette molle volupté qu'il » fait couler doucement dans tous les sens, ni l'éclat et la » pompe du soleil qui baigne sous nos yeux le large faisceau » de ses étincelans rayons dans la plus joyeuse des mers, ni » la brise toujours fidèle à cette belle terre, qu'elle vient cha- » que soir embrasser et féconder de son amour, ni la calme » et mélancolique paix de la nuit qui dort ici si belle sous » son dais de pures étoiles.

» Ce n'était plus, il est vrai, cette somptueuse magnifi- » cence de la nature, se déployant sous un vaste horizon qui » avait, sur l'Epomée, salué les noces de l'époux et de l'é- » ponse ; ce n'était plus, si je puis parler ainsi, ce cri de vic- » toire qui s'était échappé pour moi, à mon réveil, de tous les » points du plus riche horizon de l'univers. Non, non, c'é- » tait une nouvelle forme du bonheur, mais ce n'en était pas » moins le bonheur. Mon Eve, au haut de la montagne, » avait ouvert pour la première fois les yeux sur les mer- » veilles du paradis terrestre ; maintenant elle en jouissait, » elle en savourait la douceur. Mère complaisante, la na- » ture avait voulu nous faire parcourir toutes les phases de » sa volupté. Du plus impétueux, du plus délirant des sen- » timens, elle nous avait fait passer aux joies les plus intimes, » aux jouissances les plus voluptueuses d'une heureuse mé-

» lancolie, ou les plus adorables d'une grâcieuse paix dans » la possession de l'objet aimé. »

Cependant ce bonheur n'était pas fait pour durer ; quel est celui qui peut braver l'épreuve du temps? Les lois de la société, trop souvent en lutte avec celles de la nature, permettent bien rarement à l'homme de trouver cette félicité pure et durable qui ne peut exister que dans leur conciliation parfaite.

Un voyage à Naples, nécessité par les devoirs de l'amitié, vint briser tout-à-coup ces liens si chers. A son retour, l'amant ne trouva plus sa Fioretta. Les persécuteurs de cette pauvre enfant avaient su découvrir sa retraite, et une lettre d'adieu fut tout ce qu'ils lui permirent de laisser à son ami. Le cœur navré du plus cruel de tous les chagrins, il quitta le beau ciel de Naples après avoir fait de vaines recherches pour retrouver son trésor. Plus tard, il apprit que les ravisseurs de Fioretta avaient reçu sur l'échafaud la récompense de leurs crimes, et que la pauvre fille, rendue enfin à une existence honnête et paisible, était devenue une heureuse mère de famille.

Cet épisode est raconté avec beaucoup de charmes. L'auteur a su fort adroitement créer un enchaînement de circonstances et d'incidens qui pallient et excusent en quelque sorte ce que cet amour peut présenter d'illicite. Son style est souvent noble, plein de force et vraiment passionné ; seulement il offre parfois un peu trop d'abandon, et quelques négligences le déparent. Le prologue et l'épilogue, surtout, qui sont en vers, prêteraient à la critique. Mais, dans son ensemble, la *Perle d'Ischia* est une jolie et fraîche composition qui contraste fort agréablement à côté de tous les prétentieux romans du jour. On doit accueillir avec indulgence toute tentative de ramener la littérature à la simplicité, qui est véritablement son ancre de salut.

REVUE DU NORD, 3e année, n° 4. Avril 1837. On souscrit au bureau, rue du Four St.-Germain, 41. Prix pour Paris, 40 fr. par an.

Ce Numéro renferme plusieurs articles d'un grand intérêt, parmi lesquels nous citerons les suivans :

Les Dieux du Nord, poème épique d'Adam Ochlenschlaeger, analyse très-bien faite, qui fait connaître, par de nombreuses citations, le poète danois dont la verve s'est inspirée de cette mythologie scandinave, unique monument de l'antiquité des peuples du Nord. Le voyage du dieu Thor au pays des géans est l'épisode choisi par le traducteur, et il inspirera

sans doute le désir de mieux connaître ces fables qui, moins gracieuses peut-être que celles de la mythologie grecque, sont remarquables par leur originalité, leur teinte énergique, et les documens qu'elles peuvent nous fournir sur les mœurs des anciens Scandinaves.

Un fragment d'Eugène Oréghine, roman en vers d'Alexandre Pouschkine, qui vient après, nous donne un échantillon de la poésie russe, s'inspirant des brillans frimas de l'hiver, leur empruntant toutes ses images et décrivant des scènes qui se passent au milieu des neiges.

Le Mémoire sur l'histoire politique et économique et sur l'état actuel de l'Islande, par M. Bjarni Thorarensen, premier magistrat de la province orientale et septentrionale de cette île, offre un tableau du plus haut intérêt. Son auteur le rédigea et le remit au célèbre voyageur, M. Paul Guimard, en août 1836. C'est un document fort curieux pour l'histoire de l'Islande, car on y trouve beaucoup de détails sur les mœurs et le genre de vie de ses habitans. L'Islande offre le bizarre contraste d'un pays fort arriéré sous le rapport des commodités de la vie, de l'industrie et des arts, tandis qu'il est au contraire plus avancé que nul autre peut-être sur la route du perfectionnement intellectuel et moral.

D'un côté, un sol ingrat, mal cultivé, qui, dans les rares années où la température ne s'oppose pas aux récoltes, produit à peine de quoi nourrir ceux qui le cultivent, et qui n'ont avec cela d'autre ressource que celle de la pêche, à laquelle la mer ne se montre pas non plus toujours favorable; de l'autre, un peuple heureux et sage chez lequel règnent l'égalité la plus complète et l'instruction la plus générale, avec leurs conséquences morales les plus bienfaisantes, puisque sur une population de plus de 50,000 âmes, on n'a eu à déplorer que quatre meurtres pendant un espace de 50 ans. Voilà certes un phénomène digne d'être étudié, et qui pourrait peut-être conduire à reconnaître quelle est la source de la véritable civilisation et du bonheur des peuples. De tels faits ont plus d'autorité que tous les discours les plus éloquens; on ne saurait du moins les accuser d'*utopisme.*

Un article sur *les caisses des pensions des veuves et des orphelins* renferme d'excellens conseils sur les moyens de réprimer les abus qui existent dans ces sortes d'institutions en Allemagne.

Enfin on lira avec plaisir la suite d'un *Voyage en Bosnie et en Croatie,* qui offre des détails curieux sur ces contrées encore peu connues; et les hommes qui s'intéressent à la marche de la science économique trouveront un grand intérêt dans les recherches historiques de M. Octave Delepierre sur

l'*industrie belge*, ainsi que dans l'article sur les modifications apportées au tarif des douanes russes. L'auteur de ce dernier morceau traite, il est vrai, de folle chimère le système de la liberté absolue du commerce; mais les éloges qu'il adresse au gouvernement russe, pour être justement entré dans cette voie, prouvent qu'il n'y a pas chez lui un aveuglement systématique, et que, tout en rejetant ce but comme étant incompatible avec l'état actuel des relations politiques, il ne se refuse pas aux mesures capables de nous y conduire graduellement. Plusieurs petits fragmens de littérature allemande terminent ce numéro, qui est, en son entier, digne des efforts du directeur de la *Revue du Nord*, pour la placer au premier rang parmi les recueils périodiques qui se publient en France.

ROSÉES, par Mme *Hermance Lesguillon*, auteur de Rêveuse.—Paris, chez L. Janet. 1837. In-8. 7 fr. 50 c.

« *Rêveuse* est le prélude de l'existence de la femme. *Rosées* » la commence. Les suivans la complèteront. C'est surtout » par son bonheur qu'on sent le malheur des autres. »

Ces paroles qui terminent la préface de l'auteur, indiquent la portée de ses intentions et le but vers lequel tendent ses chants, car *Rêveuse* et *Rosées* sont des recueils de vers. Madame Lesguillon, après avoir exprimé le vague sentiment qui oppresse l'âme de la jeune fille à son entrée dans la vie, a voulu célébrer les ineffables joies de la femme épouse et mère. Plus tard elle se réserve sans doute de plaindre les malheurs qui trop souvent la heurtent, et la brisent sans pitié au milieu de sa carrière. Mais je ne pense pas qu'il soit très-juste de dire que c'est surtout par son bonheur qu'on sent le malheur des autres. Ce n'est pas du moins ce qui arrive le plus ordinairement; car au milieu du bonheur, alors que tout lui sourit, l'homme oublie trop souvent les malheureux qui souffrent, et en général il faut avoir vu soi-même de près les misères de ce monde, en avoir éprouvé quelques atteintes, pour les bien comprendre, pour y croire et pour sentir tout ce qu'elles ont de cruel. Celui qui est rentré heureusement dans le port après avoir essuyé la tempête compatit sans doute vivement aux angoisses de ceux que les vagues de la mer ballottent encore au milieu des écueils; mais celui qui n'a jamais quitté la terre-ferme n'y songe guère, à moins que quelque circonstance particulière ne porte son attention de ce côté-là.

Enfin, quoi qu'il en soit, cette pensée, si elle n'est pas rigoureusement vraie, nous prouve du moins que madame Lesguillon est douée d'un bon cœur et se trouve heureuse de son sort. Ce sont deux conditions essentielles ici-bas et qui

semblent bien faites en vérité pour inspirer la verve du poète. Malheureusement notre auteur, au lieu de s'abandonner tout simplement au sentiment de son bonheur et de laisser le cri du cœur se refléter dans ses vers, se livre trop souvent à une recherche prétentieuse. Elle appartient à l'école des rêveries vagues et mystiques, et s'exprime dans un langage bizarre, dont la plupart des images sont forcées ou même fausses.

C'est le *soleil obscur*, qui *brille obscurci*, et dont *l'ombre maussade éveille la journée.*

> C'est l'abîme profond que creuse ce grand vide,
> Que jamais rien ne comble en cette terre aride,
> Fragile assez pour une fleur!

C'est *le soleil d'or et le ciel bleu;* c'est

> Le bal, avec sa foule et ses brillans flambeaux,
> Et ses femmes de gaze et ses hommes jabots!

c'est *la pensée échappée à son mors* qui *s'en va s'amonceler aux poussières des morts.* C'est *l'ombre qui pâlit, un concert de nids et de buissons, le sang de l'esprit,* la mort qui est *un pont sans arche, un rêve sans corps,* etc., etc. On reconnaît là l'influence funeste exercée de nos jours sur la poésie par certains hommes de talent que l'ambition a jetés sur une fausse route. Semblables à ces peintres qui, par le contraste des couleurs, cherchent à exciter l'attention publique sur leurs tableaux, ils ont joué avec les mots et ont voulu forcer la langue à produire des effets nouveaux sans doute, mais le plus souvent puérils et même extravagans.

L'harmonie est dédaignée par eux comme une entrave, et sous ce rapport aussi l'auteur des *Rosées* les imite quelquefois de manière à choquer les oreilles délicates. Ainsi au commencement de sa poésie intitulée : *Confession,* elle débute par :

> Quand pour moi l'avenir ouvre un autre chemin,
> Quand il s'offre joyeux et qu'il me tend la main,
> Quand ma vie à toujours se livre, s'abandonne
> A celui que mon cœur se choisit et se donne;
> Quand je marche à l'aurore où brille l'horizon;
> Que je me rebaptise, en déposant mon nom. . . .

etc. Ces quatre *quand*, suivis encore de plusieurs autres, ne seraient pas supportables même en prose, et l'on ne peut les lire sans songer aussitôt à ceux de *Petit-Jean* dans *les Plaideurs. L'aurore où brille l'horizon* n'est guère plus heureux,

car jusqu'à présent on avait, au contraire, toujours fait briller l'aurore à l'horizon.

Combien sont aussi laborieux et pénibles à lire, ces vers sur le découragement :

Un beau ciel apparaît, qu'aussitôt un orage
S'amasse et se grossit de nuage en nuage,
Puis d'éclair en éclair, de brouillard en brouillard,
Ainsi qu'un long cortége après un corbillard.

Rien n'est vrai, rien n'est sûr ; et la désespérance
Est l'ombre qui vacille où marche l'existence :
Tout est lointain mirage, et la réalité
Échappe au doigt de l'homme avec la vérité ;
Le seul bien ici-bas que notre œil voie et sonde ;
Qu'il soit sûr de trouver dans cette mer profonde,
Ce qui paye à la fin de tout pénible effort,
Ce que chacun aura, grand, petit, pauvre ou riche,
Ce que pour nous le sol garde, promet, défriche,
C'est l'ombre, c'est la nuit, c'est l'oubli ! c'est la mort !

Pour atteindre ce but et lutter sur la plage,
Qu'il faut de force encore et qu'il faut de courage
Pour ne pas chanceler dans ce large torrent,
Et ne pas se briser aux vagues du courant !
Pour sortir triomphant de ces cruelles joûtes,
Où la nuit et le jour sont des heures de doutes,
Où le penser hâtif appelle un avenir
Qui s'efforce de fuir au lieu de s'en venir !

exactement comme le chien de Jean de Nivelle, qui s'en va quand on l'appelle.

Enfin dans une pièce adressée à George Sand, la strophe suivante n'est pas moins curieuse :

Pourquoi donc voulez-vous que sa pensée ardente
Ailie se fourvoyer dans la commune pente
Où les bœufs du monde ont passé ?
Et que dans un sillon tout creusé par avance,
Elle envoie un nom qui s'élance
Bien loin dans l'avenir tracé ?

Merci du compliment, madame ; *les bœufs du monde*, mais en vérité c'est charmant !

Après *les bœufs*, nous ne saurions plus rien citer dans ce genre ; d'ailleurs nous avons fait la part de la critique assez grande, et il serait tout-à-fait déloyal de ne pas dire aussi ce que ce livre renferme de bon. En effet, malgré tous ces

défauts, il y a du talent poétique chez madame Lesguillon, et si nous avons été sevère avec elle, c'est que nous regrettons de ne pas rencontrer plus souvent dans ses œuvres des vers tels que ceux-ci de *La Jeune malade :*

Regarde! ainsi que cette rose blanche,
Ma joue est pâle et mon regard languit!
Comme elle aussi mon jeune front se penche
Fuyant le jour et recherchant la nuit:
Car je le sens, une souffrance amère
Voile mon cœur malade, soucieux;
Comme en exil, j'étouffe sur la terre:
Adieu, ma mère, au revoir dans les cieux!

Ces nœuds si frais, cette riche parure,
Dont j'étais fière, et le monde et le bal,
Où l'on vantait ma grâce et ma tournure,
Tout me déplaît; sourire me fait mal;
Je porte envie à la feuille qui tombe,
Au lac qui dort pur et silencieux:
Je porte envie au vol de la colombe:
Adieu, ma mère, au revoir dans les cieux!

Dans la plupart des morceaux de ce recueil, dans ceux surtout qui expriment l'amour maternel, ses joies et ses angoisses, on trouve l'empreinte d'un sentiment réel et vivement éprouvé. C'est bien quelque chose, mais ce n'est pas tout ce qu'il faut pour faire un bon poète, et le langage, pour bien rendre un sentiment vrai, doit être aussi vrai et naturel. Que notre auteur se dépouille donc de tout cet attirail prétentieux de phraséologie creuse qui ne dit rien en affectant de dire beaucoup, et qui dans son laborieux enfantement tue toute inspiration. Un style simple, pur et riche en pensées plus qu'en mots, la conduira beaucoup plus sûrement et plus promptement au succès et à la gloire.

LA PAYSANNE ET LE DANDY, par *Guy d'Agde*. 2 vol. in-8. 15 fr.— **LA MAISON ROUGE**, par *Emile Souvestre*. 2 vol. in-8. 15 fr.—**NOUVELLES IMPRESSIONS DE VOYAGES**, par *Alex. Dumas*. 1 vol. in-8. 7 fr. 50 c. — **MARIE ANGE**, par *Alfred Walnaud*. 2 vol. in-8. 15 fr. — **LES MATELOTS PARISIENS**, roman maritime; par *Suau de Varennes*, ancien officier de marine; précédé d'une introducton par *Eugène Sue*. 2 vol. in-8. 15 fr.—**L'ILE DE LA TORTUE**, roman maritime, par *Jules Lecomte*. 2 vol. in-8. 15 fr.—**LES MONTAGNARDS DES ALPES**, par *Fabre d'Olivet*. 2 vol. in-8. 15 fr.—**RÊVERIES DANS LES MONTAGNES**, par Mme *Camille Bodin*. 2 vol. in-8. 15 fr.—**LA MARQUISE** et la jolie fille des Halles, par *Alfred de Beaulieu*. Paris, 1837. 2 vol. in-8. 15 fr.

Dans les neuf ouvrages dont les titres sont inscrits en tête de cet article, il ne s'en trouve que deux qui offrent une

lecture supportable pour les gens de goût, et qui méritent d'être recommandés. Ce sont les *Rêveries dans les montagnes*, de madame Bodin, et la *Maison rouge*, de M. Souvestre, deux recueils de contes et de fragmens dont quelques-uns sont d'un intérêt remarquable. Les titres choisis par les auteurs n'ont guère de rapports avec le contenu des volumes; mais il est d'usage de donner ainsi aux recueils de ce genre une sorte de passeport dans les cabinets de lecture qui n'aiment pas les contes détachés, et s'imaginent sans doute que le lien du titre suffit pour les unir les uns aux autres de manière à forcer le lecteur d'aller jusqu'au bout.

— Dans la *Maison rouge*, les morceaux les plus saillans sont : le Chirurgien de marine, Bâle, Brest à deux époques.

— Les *Rêveries* de madame Bodin sont à peu près égales d'un bout à l'autre, et l'on reprochera peut-être à leur auteur la monotonie des scènes, des passions, des infortunes, qui se représentent toujours les mêmes dans tous ses ouvrages.

— *La Paysane et le Dandy* de M. Guy d'Agde, et *La Marquise* de M. de Beaulieu sont des romans vulgaires tissus de commérages sans intérêt, de longues intrigues d'amour pâles et ennuyeuses. Des lieux communs d'observation morale, servent de bases à des récits qui n'offrent ni vérité ni talent de style. Ce sont des produits de la littérature en fabrique, et de la plus médiocre qualité. Mais du moins leurs auteurs n'ont pas la prétention d'être des hommes de génie, ni de prendre rang parmi les premiers écrivains de l'époque. Le public se montrera donc sans doute plus indulgent envers eux qu'envers M. Alexandre Dumas, auquel on doit demander un compte sévère de l'emploi qu'il fait du talent dont il a donné maintes preuves brillantes au début de sa carrière littéraire. On a d'autant plus le droit de le juger avec rigueur que la modestie n'est pas son défaut; il paraît avoir une conscience très-assurée de ses hautes facultés, et ne manque jamais l'occasion de le faire sentir au lecteur. Or je le demande à quiconque n'est pas aveuglé par un fol engouement qui pardonne tout à l'éclat d'un nom déjà connu, peut-on voir quelque chose de plus niais, de plus misérable que les *Nouvelles impressions de voyages* qui viennent d'avoir le triple honneur de paraître : 1° dans les Feuilles volantes du Figaro; 2° dans un volume in-8°, formé de ces feuilles; 3° dans deux volumes in-8° avec grand luxe de papier blanc?

M. A. D. paraît voyager sans rien voir, sans rien connaître, sans rien apprendre des pays qu'il parcourt. Puis, quand il est de retour dans son cabinet, il forge une suite de petites anecdotes plus ou moins plates, dans lesquelles il s'adjuge

toujours le principal rôle, et qu'il intitule ses *Impressions de voyages*. Il vise à la *humour* anglaise, mais il n'atteint pas ce but-là aussi bien qu'il prétend avoir atteint celui de la carabine, où il dit avoir stupéfait, par son adresse, toute une compagnie des meilleurs tireurs de la Suisse allemande. Rien n'est plus plaisant que l'accès de vanité naïve auquel s'abandonne M. A. D., à la pensée que ces hommes, *si inférieurs à lui*, pourraient s'imaginer être ses maîtres en fait de tir à la carabine. Comment donc? un homme de la grande nation ne sait il pas tout? et ces pauvres pâtres de l'Helvétie s'imaginent-ils avoir le coup d'œil plus sûr qu'un élégant de Paris? Mais ce n'est pas tout; M. A. D. ira chasser le chamois au milieu des glaciers, et ses prochaines impressions nous le montreront sans nul doute, succombant sous le poids de sa chasse, mais luttant encore d'agilité avec son guide, et sautant les précipices à pieds joints aussi aisément qu'un ruisseau de la grande ville. En voyant avec quel succès admirable il exploite les Alpes, on regrettera plus vivement encore qu'il ne mette pas à exécution son grand projet de voyage dans la Méditerranée. Que de prodigieuses découvertes cette entreprise aurait amenées! On en peut juger par la pêche aux truites, le ragoût de marmottes, les carabiniers et maintes autres choses non moins merveilleuses que le monde doit à ses excursions en Suisse.

— L'*Ile de la Tortue* et les *Matelots parisiens* peuvent être regardés comme des impressions de voyages maritimes; car les deux auteurs sont d'anciens officiers de marine qui écrivent sans doute sous l'impression de leurs souvenirs. J'aimerais bien qu'on m'expliquât comme il se fait que de jeunes écrivains puissent être d'anciens officiers de marine. Ces deux qualités ne me semblent pas trop pouvoir se concilier avec leurs épithètes respectives. D'anciens officiers de marine peuvent certainement écrire avec talent, mais ce ne sont pas de jeunes écrivains, et ils font mieux que des romans médiocres comme ceux-ci, où l'on ne trouve que des peintures assez grossières, unies à de misérables facéties sans nul intérêt. Malgré l'introduction de M. Sue, M. Suau ne nous paraît point destiné à relever la littérature maritime dans l'opinion publique.

— Les *Montagnards des Alpes* de M. Fabre d'Olivet, dont une composition historico-romanesque, dont la scène se passe au milieu des sauvages vallées vaudoises du Piémont Le sujet est puisé dans les longues et effroyables persécutions que le fanatisme exerça contre ces paisibles montagnards, dont le seul crime était de ne pas vouloir renoncer à la pureté de leurs croyances antiques, renier la simplicité de leur culte.

Avec de tels élémens, l'auteur ne pouvait manquer d'exciter l'intérêt. Mais il montre trop de goût pour les conversations ; ses personnages discourent sans cesse au lieu d'agir, et souvent son style prend une teinte héroïque qui ne convient ni aux mœurs ni aux événemens qu'il veut peindre. Je comprends le style héroïque dans les romans de chevalerie proprement dits ; mais dès qu'on veut aborder les détails historiques, peindre la réalité, rien n'est moins héroïque en vérité que toutes les turpitudes et les horreurs du moyen âge et des siècles qui l'ont suivi.

— Quant à la *Marie-Ange*, de M. A. Valnaud, voici un échantillon de la langue dans laquelle écrit l'auteur :

« Par la fin d'un beau jour de printemps, un personnage » à face sévère et méditative se promenait au front d'une » colline, à quelque distance de Florence. Il s'arrêta tout-à- » coup. La colline se coupait devant ses pieds, présentant d'a- » pres anfructuosités sur son flanc : entre ses roches mous- » sues, pendaient de jeunes chèvres dont la lèvre épointait » les chardons ailés et les citises amers ; au bas, un rayon » mourant de soleil léchait le lit sablonneux d'un torrent » desséché..... etc. »

Si c'est là un langage riche, il n'est du moins pas harmonieux ; et pour ce qui est de le traduire, je m'en charge d'autant moins, que le peu que j'y ai pu comprendre m'a paru empreint d'un certain vague mystique bien obscur, dans lequel l'auteur semble se complaire singulièrement. Ange et Marie sont les noms des deux amans dont il peint les amours, et l'on peut facilement se figurer tout le parti que l'auteur tire de ce calembourg ascétique.

MÉMOIRES, CORRESPONDANCE ET MANUSCRITS DU GÉNÉRAL LAFAYETTE, publiés par sa famille. Tomes 1, 2, 3. 3 vol. in-8. 24 fr.

Lafayette, beau nom digne d'être inscrit à côté de ceux de Washington et de Franklin ; gloire la plus noble et la plus pure qu'ait produite la France ; grand homme auquel il ne manqua qu'un caractère plus ambitieux pour exercer la plus haute influence sur les destinées de sa patrie. Mais son âme aussi naïve que généreuse n'était pas faite pour la corruption de son époque. Il fut constamment la dupe de son désintéressement et de sa confiance dans les autres, qu'il croyait tous semblables à lui. L'inébranlable constance de ses principes et de ses convictions ne fut trahie que par son cœur, qui plusieurs fois se laissa tromper, et dont la loyauté n'entendait rien aux roueries diplomatiques, non plus qu'aux intrigues de courtisans, ni aux haines aveugles de l'esprit de parti.

Le beau drame de la guerre de l'indépendance en Amérique, dont il fut lui-même témoin et acteur, l'enflamma d'un saint amour pour la liberté qui ne s'éteignit qu'avec sa vie. Il rapporta des Etats-Unis des sympathies tout-à-fait républicaines, un ardent désir de doter son pays d'institutions semblables à celles qui régissaient l'Union; beau rêve qui ne pouvait se réaliser au milieu d'un peuple courbé depuis des siècles sous le joug de la monarchie absolue, et à peine délivré des chaines féodales qui avaient arrêté chez lui tout développement moral et intellectuel.

Toute l'existence de Lafayette ne fut qu'une longue lutte contre les innombrables obstacles qui s'opposaient à l'accomplissement de ce projet. Et malgré les déceptions cruelles qui vinrent si souvent détruire ses plus brillantes illusions, on ne vit jamais sa fermeté, calme et basée sur la conviction, se démentir un seul instant; le découragement ne trouva point accès dans son esprit, et il ne cessa jamais d'avoir foi et espérance dans l'avenir.

Les admirateurs de ce noble caractère accueilleront avec joie la publication que nous annonçons ici. Ils retrouveront Lafayette tout entier avec sa simplicité si remarquable, avec son patriotisme si pur, avec sa raison si éclairée et son esprit si judicieux, dans les nombreux fragmens et la correspondance que sa famille livre aujourd'hui à la publicité. Un puissant intérêt s'attache à cette vie si intimément liée à tous les événemens historiques des cinquante dernières années. Les trois premiers volumes comprennent la période qui s'écoula depuis son départ pour l'Amérique, jusqu'au moment où, obligé de fuir la France pour échapper aux poursuites du parti qui l'accusait de royalisme et d'aristocratie, il se vit traité en ennemi au-delà des frontières, et jeté en prison comme un dangereux démagogue. On y trouve une foule de détails sur la guerre d'Amérique, sur ses relations avec Washington, ainsi que des révélations curieuses sur les premières années de la Révolution française, sur les hommes éminens qui surgirent alors de la foule, et sur les intrigues de la Cour pour en gagner quelques-uns à sa cause. Au milieu du chaos de cette époque de discordes et de luttes violentes, Lafayette apparaît comme le représentant des idées saines et raisonnables, comme le seul champion du bon sens, que tous les partis foulaient alors aux pieds avec un égal aveuglement.

On ne pouvait élever à sa mémoire un monument, à la fois plus honorable et plus durable, que de rassembler et de mettre ainsi au jour tous les documens qui doivent servir à le juger dans toutes les circonstances où il a joué un rôle.

Peu de renommées supporteraient une pareille épreuve, la sienne ne fera qu'y gagner en éclat et en respect.

HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DE FLORENCE, par Mme *Hortense Allart*. Paris, 1837. In-8. 7 fr. 50. c.

Ce beau volume est dédié par son auteur *aux femmes réformées*. On demandera sans doute ce que signifie cette bizarre épithète; a-t-elle voulu s'adresser aux femmes de la Réforme protestante, ou bien cet adjectif serait-il employé dans le sens qu'on lui donne en parlant des militaires ou des chevaux? Mais non, il n'est point question ici de protestantisme; et quant à la seconde supposition, ce serait une mauvaise plaisanterie, et je vous assure que Mme Hortense Allart ne plaisante pas du tout. Ses femmes réformées sont celles qui ne se *contentent plus d'une existence et d'une vertu bornées, qui protestent énergiquement pour leur réveil, leur courage, leur probité*. Il paraît que jusqu'à ce jour elles dormaient sans courage ni probité. A l'avenir leur existence sera sans bornes et toutes deviendront des dragons de vertu. Mais qu'ont de commun ces folies avec l'histoire de Florence? Laissons de côté la dédicace, sautons à pieds joints par-dessus la préface qui ne vaut guères mieux, et arrivons au livre.

Les annales d'une république sont une mine féconde pour l'écrivain, qui sait y puiser les grandes leçons et les nobles exemples qu'elles renferment. Là, plus qu'en aucune autre histoire, on retrouve le peuple et l'on peut suivre le développement de l'esprit humain sous toutes ses faces diverses. Les républiques du moyen-âge elles-mêmes, quelque imparfaite que fût leur constitution, et quelque barbarie qu'on y remarque, offrent un tableau plein de vie de cette lutte continuelle entre la noblesse et la roture, entre le privilége et la multitude, dont les monarchies ne présentent que de rares exemples, lorsqu'elles sont de loin en loin rudement secouées par le flot populaire.

Florence fut certainement l'un des plus remarquables de ces états libres qui jetèrent tant de lustre sur l'Italie. Mais cette ville célèbre fut aussi, plus que nulle autre peut-être, déchirée par des querelles de partis, des guerres civiles, longues et acharnées. L'époque dont Mme Allart retrace l'histoire, est justement celle des luttes les plus vives, depuis le 12me siècle jusqu'au 15me, celle où les Guelfes et les Gibelins se disputèrent le pouvoir et connurent tour-à tour les malheurs de l'exil. Ces temps furent riches en grands caractères, et en évènemens pleins d'intérêts, dans lesquels les passions humaines se déchaînèrent avec une violence

extrême. Mme Allart nous en donne un tableau animé des plus belles couleurs. Son style concis et nerveux s'accorde assez bien avec l'esprit de l'époque. Mais on lui reprochera, je crois, d'avoir trop resserré son cadre, d'écrire, non l'histoire, mais de brillantes esquisses pour ceux qui connaissent déjà tous les détails, et qui trouveront dans ce rapide résumé une espèce de mémorial destiné à rafraîchir leurs souvenirs, à leur redonner la vie, à reconstruire à leurs yeux toutes ces scènes dramatiques si émouvantes qui ont inspiré au Dante sa *divine comédie*. On reprochera surtout à l'auteur une certaine recherche d'effet dans son style ; souvent le laconisme est un peu forcé, et le désir d'exprimer beaucoup en peu de mots, lui fait oublier que la clarté et l'élégance sont deux mérites dont l'historien ne saurait se passer.

Cependant, sauf ces imperfections qu'un peu de travail pourrait faire disparaître, ce volume offre un vif intérêt; Mme Allart a très-heureusement profité de tous les documens que lui fournissaient les meilleurs écrivains de l'Italie ; et le grand poète de Florence occupe dans son livre une place digne de lui.

Le but de l'historien a été de prouver que la démocratie est le premier élément de la liberté et de la prospérité d'un peuple, mais qu'elle doit, pour être durable, avoir un contre-poids dans l'aristocratie du génie et du savoir. Cette vérité est incontestable ; mais ne peut-on pas dire que cette aristocratie se formera naturellement, d'elle-même, dans toute démocratie où le libre développement des facultés humaines ne sera gêné par aucune entrave, par aucun privilége ? La supériorité intellectuelle se trace elle-même sa route, elle prend sa place quand les institutions ne s'y opposent pas; mais il ne faut pas que ces institutions la lui assignent d'avance et créent un corps privilégié dans lequel, grâce aux abus inséparables de toute hiérarchie constituée, l'intrigue et la spéculation remplacent et excluent bientôt la vraie science.

LE CANTON DE VAUD, sa vie et son histoire; par *J. Ollivier*. — Lausanne, 1837. 2 vol. in-8. 15 fr.

Dans l'élan général donné depuis quelques années aux études historiques, la Suisse n'est pas restée en arrière. De toute part on s'est mis à compulser les vieilles archives, à fouiller dans les annales antiques, et chaque canton a vu de jeunes écrivains pleins de zèle évoquer les glorieux souvenirs du passé pour assurer à son pays la place qu'il mérite d'occuper dans l'histoire des peuples, si ce n'est dans celle des

empires. L'ouvrage de M. Ollivier a pour but de retracer les destinées du pays de Vaud, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. La grandeur et l'importance de ce canton riche et fertile, le rendent l'un des plus remarquables de la Suisse. Depuis l'époque surtout où, ayant secoué le joug de Berne, il a pu développer librement toutes ses ressources dans une existence indépendante et libre, sa prospérité toujours croissante en a fait certainement l'une des plus heureuses contrées de la terre. Ses habitans, voués principalement à l'agriculture, se distinguent par la perfection de leur culture, par leur industrie et leur patriotisme. En parcourant leurs belles vallées, le voyageur est sans cesse frappé de l'aisance qui y règne, de l'activité et de la gaîté franche et cordiale qui les animent.

Sous ces divers rapports le travail entrepris par M. Ollivier pouvait offrir un grand intérêt. Il est en effet curieux de rechercher l'origine des mœurs et des institutions qui font le bonheur d'un peuple; rien n'est plus digne des méditations de l'historien que la vie de ces peuplades chez lesquelles l'amour de la patrie ne s'est jamais éteint, et qui au milieu des bouleversemens politiques dont l'Europe a été tant de fois témoin n'ont jamais perdu leur nationalité.

Malheureusement M. Ollivier ne paraît pas posséder les qualités qui font le véritable historien. C'est un poète qui chante plutôt qu'il ne raconte. Son style est toujours guindé sur le ton de l'épopée, et, comme il arrive souvent, ses descriptions aux formes exagérées, sa verve amphatique, ne rendent nullement l'aspect grandiose des majestueuses beautés naturelles de la Suisse. Elles ressemblent à certains tableaux de paysages où les couleurs les plus brillantes, sans cesse opposées les unes aux autres, fatiguent la vue, la troublent, et n'offrent bientôt qu'une image confuse sans contours ni détails. Poètes et artistes oublient trop facilement que la simplicité est le meilleur moyen de se rapprocher de la nature, dont les œuvres n'ont besoin que d'être fidèlement reproduites pour enfanter les effets les plus merveilleux, et que les embellissemens dont ils prétendent les surcharger ne servent qu'à les rapetisser, qu'à changer leurs tableaux en de mauvaises caricatures. Les voyages de de Saussure offrent à cet égard un excellent modèle que M. Ollivier aurait bien fait d'étudier. Mais l'inspiration poétique l'a emporté, et tout ce qu'il décrit, il l'a vu au travers d'un voile nuageux qui jette sur son œuvre un certain vague mystique très-fatigant et fort peu favorable surtout aux recherches de l'histoire.

C'est très-fâcheux, car son livre décèle des travaux consciencieux et aurait obtenu sans doute un véritable succès, si ce défaut ne fût venu en gâter tout le mérite. Il ren-

ferme une foule de détails curieux sur les usages du pays, sur les mœurs de la montagne et de la plaine, sur les fêtes et les superstitions populaires; il respire un patriotisme chaleureux ; il est fait pour exciter et entretenir dans les cœurs ce feu sacré qui est l'âme des états républicains. Je reprocherai seulement à l'auteur de restreindre un peu trop cet amour de la patrie, en lui assignant en quelque sorte les limites de son canton. Dès le début de son livre, il laisse percer une animosité peu raisonnée contre un canton voisin ; il traite Genève de ville impie ou du moins tout-à-fait indifférente, parce que sans doute la tolérance y règne, et il l'accuse bien maladroitement aussi d'être une ville plus française que suisse. Ces petites jalousies de localités qui ne devraient rivaliser entr'elles que de dévouement à la patrie, sont bien misérables. Long-temps elles ont rongé le corps de la Confédération helvétique, et plus d'une fois elles firent son malheur. Cependant elles commençaient à s'éteindre; le lien fédéral paraissait avoir pris une vie nouvelle dans l'oubli du passé, et l'on verra avec peine ce triste sentiment se faire jour encore dans l'ouvrage de M. Ollivier. Sa plume en traçant ces mots a sans doute obéi à un mouvement irréfléchi, à une pensée d'exclusisme religieux dont la charité chrétienne devait cependant déjà à elle seule réprimer l'essor, et il n'aura pas songé que cette phrase suffisait pour détruire en quelque sorte le but de tout son travail. L'amour de la patrie n'a de base solide que dans l'union de ses enfans.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

LE CHRISTIANISME CONSIDÉRÉ DANS SES RAPPORTS AVEC LA CIVILISATION MODERNE, par M. l'abbé *A. Sénac*, premier aumônier du collége Rollin. — Paris, 1837. 2 vol. in-8. 15 fr.

Le catholicisme, secouant la poussière de ses vieilles draperies, veut se mettre à la mode. Il sent le besoin de se rajeunir, et, pour séduire les yeux par un extérieur coquet, le voici qui s'affuble d'une couverture jaune, comme un roman du capitaine Marryat ou un poème de Lamartine. Une pareille tentative le sauvera-t-elle de l'indifférence complète avec laquelle le public le traite depuis long-temps? Espère-t-il échapper par là à l'oubli auquel le condamnent les progrès des lumières et de la civilisation? Ce serait une prétention folle, si on voulait le restaurer tel qu'il brillait jadis dans toute la splendeur de ses pompes et de son pouvoir temporel : on ne fait pas rétrograder l'esprit humain à moins de le replonger dans un état voisin de la barbarie, et, quelques efforts

que puissent faire les partisans de l'orthodoxie pour la concilier avec notre civilisation moderne, ils ne réussiront à rien, parce qu'ils ne veulent pas accorder la moindre concession à celle-ci, et prétendent courber les intelligences du XIXe siècle sous le même joug qui pesa pendant si long-temps sur la superstition et l'ignorance du moyen-âge.

M. l'abbé Sénac quitte l'ornière orthodoxe et cherche à nous montrer que le christianisme n'est ni dans l'infaillibilité du pape, ni dans ce système d'abus révoltans, de taxes vénales, et de prétentions théocratiques qui n'a fait que trop de mal au monde. Sous le rapport du dogme, il s'incline en fidèle croyant devant le mystère de la chute de l'homme, et regarde la raison comme tout-à-fait impuissante à faire le bonheur de l'homme, à lui découvrir la vérité, à le diriger sur la route du progrès. Mais il combat les systèmes de MM. de Bonald, de la Mennais, de Maïstre, ne reconnaît d'autorité que dans les Conciles, et semble admettre que la religion doit modifier ses formes selon les temps, pour se trouver toujours en harmonie avec la civilisation de la société. La charité lui paraît être aujourd'hui le principe le plus fécond du christianisme, et il signale avec joie, comme une garantie de l'avenir, cette sympathie générale qu'éveille partout le sort des classes ouvrières.

Sans doute, l'abbé Senac et son livre ne tarderont pas à être rangés au nombre des hérétiques par les cerbères de l'orthodoxie catholique, qui ne peuvent souffrir la moindre déviation des enseignemens que prescrit l'Eglise. Tous les hommes éclairés qui ont ainsi tenté de raviver le catholicisme, ont été traités de même par ces orthodoxes fanatiques qui ne veulent pas souffrir qu'on change ou qu'on supprime un seul des vieux oripeaux de leur culte, et qui vont proclamant que les pompes de l'Eglise, ses taxes et sa fabrique sont la vraie poésie du christianisme; que, sans elles, la religion n'offre plus que sécheresse et stérilité.

L'ÉCOLIER, ou Raoul et Victor, par Mme *Guizot :* ouvrage couronné par l'Académie, comme le plus utile aux mœurs. 4e édition.—Paris, chez Didier, 1837. 2 vol. in-12, fig. 8 fr.

Cet ouvrage est l'un des plus beaux titres de gloire de madame Guizot. Il obtint, dès sa première publication, un succès très-grand, et l'Académie ne tarda pas à confirmer le jugement du public en lui décernant un prix. Destiné à offrir une lecture à la fois utile et intéressante à la jeunesse, dans cette période de transition, entre l'enfance et l'adolescence, où les passions commencent à fermenter, il présentait de grandes difficultés à vaincre, et exigeait, chez son auteur,

une connaissance profonde du cœur humain, unie à un tact parfait des convenances. Ecrit principalement pour les écoliers de collége, il devait, par l'action du drame, fixer l'attention des enfans, si légère, si inconstante à cet âge où la lecture ne leur offre presque plus d'attrait et devient en quelque sorte pour eux une étude à laquelle ils ne consacrent qu'à regret quelques instans de leurs loisirs dérobés aux jeux bruyans, actifs, passionnés, qui ont alors tant de charmes et sont l'objet presque exclusif de leurs vœux et de leurs pensées. Il fallait donc, pour les captiver, unir l'intérêt du roman aux leçons de la morale, les ressources de l'imagination à l'expérience de la nature humaine, de ses penchans et de ses faiblesses. Pour atteindre ce but, madame Guizot raconte l'histoire d'un jeune garçon chez lequel fermente cet esprit d'indépendance qui se développe avec tant de force au milieu de la vie des colléges. Dans ces gymnases où les enfans sont trop souvent abandonnés à eux-mêmes, séquestrés loin de leurs parens dont l'affection peut seule tempérer ce qu'a de trop dur et de trop sévère l'autorité du maître, on voit bientôt surgir l'envie de briser ces chaînes qui paraissent insupportables. Raoul, dont le caractère est peint de main de maître, trouve le moyen de se soustraire à toute contrainte. Il fuit à la fois le collége et la maison paternelle, il se lance dans un monde inconnu avec toute la folle inexpérience d'un enfant de 14 ans. Il ne tarde pas à payer bien cher cette faute. Sa fierté naturelle, qui n'avait pu se résoudre à plier devant un père, est sans cesse humiliée, heurtée, froissée par de bien plus rudes atteintes. Il acquiert à ses dépens une cruelle expérience de la vie, et c'est par des épreuves nombreuses qu'il est amené à reconnaître combien l'obéissance est une qualité indispensable à la jeunesse, combien l'état de dépendance qu'elle supporte impatiemment lui est nécessaire, et combien, à tout âge, il est bon de se persuader que la vraie liberté consiste à ne vouloir que ce qu'on peut.

L'intérêt le plus vif s'attache à tous les incidens de cette malheureuse escapade, et la pensée morale de l'auteur s'y développe d'une manière fort complète. Mais il est à craindre que ses jeunes lecteurs s'intéressent davantage aux aventures de son petit héros, qu'aux résultats moraux qu'elles sont destinées à amener. Ce reproche a déjà été adressé à cet ouvrage, et il me paraît assez fondé; il me semble même me rappeler, qu'étant encore enfant lorsque je le lus pour la première fois, le sentiment qu'il excita surtout en moi fut justement le désir de jouir de cette indépendance qui coûta tant de regrets à Raoul, et que j'enviai plus d'une fois la position que lui avaient faite les circonstances qui le jetèrent ainsi loin des barrières de la maison paternelle, à un âge où

tout aliment paraît bon à cette activité dévorante, qui commence à se développer avec tant d'énergie dans le caractère de l'homme. J'ajouterai que madame Guizot a peut-être eu encore un autre tort en donnant au père de Raoul une sévérité toute militaire, bien faite pour pousser à bout le jeune étourdi, et pour excuser sa faute aux yeux du lecteur, enchanté de trouver un prétexte à sa sympathie.

Ces deux inconvéniens, que l'auteur n'a pas su éviter, viennent du reste, je crois, de l'état actuel de la société française. Ils sont inhérens au système d'éducation généralement adopté, qui sépare les enfans de leurs parens en quelque sorte dès qu'ils sont nés, et ne sait pas les faire jouir des bienfaits de l'instruction publique, sans les priver de ceux encore plus précieux de l'éducation de famille. *L'écolier* se trouve donc offrir la critique la plus forte et la plus juste qu'on puisse faire de ce faux système. Je conseille aux parens d'en faire la lecture avec leurs enfans; car ils pourront ainsi, non-seulement les guider dans la manière de le comprendre et d'en retirer quelque profit, mais encore y puiser eux-mêmes d'excellentes leçons sur les moyens les plus convenables d'accomplir dignement l'œuvre la plus importante de leur vie, l'éducation d'un fils qui, bien dirigé, deviendra un jour un citoyen utile à sa patrie, quels que soient la vocation qu'il embrasse ou les talens dont la nature l'a doué, et qui, abandonné aux circonstances avec cette indifférence coupable qu'on ne rencontre que trop souvent dans le monde, ne saurait, malgré les facultés les plus supérieures, que faire honte, dans l'avenir, à son pays, à sa famille ou à lui-même, ou du moins ne trouver au fond de tous les succès qui pourront venir flatter son ambition, que déception, ennui, dégoût et malheur.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

LA QUESTION D'ALGER, politique, colonisation, commerce; par *A. Desjobert*, député de la Seine-Inférieure. — Paris, chez Dufart, 1837. In-8. 6 fr.

Jamais conquête ne fut plus embarrassante que celle d'Alger. Depuis que le drapeau français flotte sur la Casauba, chaque année a vu se reproduire ces questions : Que fera-t-on d'Alger? Colonisera-t-on, ou ne colonisera-t-on pas? Poussera-t-on la conquête plus loin, ou se bornera-t-on à garder le littoral? Et tandis qu'on discutait sans fin sur ce qu'il y avait à faire, la conquête devenait chaque jour plus lourde à la France. Non-seulement quelques millions de plus venaient grever le budget, mais encore des milliers de soldats

étaient inutilement sacrifiés dans des combats sans issue, dans des expéditions sans résultat. Enfin le désastre de Constantine a couronné l'œuvre, en donnant une cruelle leçon aux administrateurs qui s'imaginent que c'est avec le fer et le feu qu'on parvient à coloniser une contrée et à lui faire accepter une civilisation étrangère à ses mœurs, à sa religion, à ses intérêts. Aujourd'hui se représente, d'une manière plus pressante encore, cette question jusqu'ici insoluble : Que fera-t-on d'Alger?

M. Desjobert a essayé de la résoudre, et le plan qu'il propose nous paraît neuf et digne d'être examiné.

Après avoir passé en revue toutes les fautes commises, tous les revers éprouvés, il signale les obstacles qui s'opposent à la colonisation dont il combat tour-à-tour les divers systèmes. Puis, en jetant un regard en arrière sur l'état du pays sous la domination turque, il se demande comment il se fait que ce pouvoir qu'on dit si détestable, ait pu durer 300 ans, appuyé seulement par une milice de 800 soldats et environ 5 millions de francs, tandis que depuis la conquête la France emploie 30,000 hommes, dépense quarante millions, et n'a pu parvenir qu'à rendre le pays beaucoup plus malheureux? C'est qu'il n'avait pas la folle prétention de coloniser, c'est qu'il ne cherchait pas à dénationaliser, et savait habilement respecter la propriété arabe. M. Desjobert voudrait que la France imitât les Turcs sous ce rapport, et allât même bien plus loin, en aidant Abd-el-Kader à reconstituer la puissance arabe, et en se contentant de conserver la possession paisible de trois points importans sur la côte d'Afrique, qui, en cas de guerre maritime, pourraient être utiles aux flottes françaises. L'Algérie, sous la domination d'un chef arabe, doué de hautes qualités et imbu de ces idées de civilisation qui se sont déjà fait jour en Orient par la Turquie, et surtout par l'Égypte, sera une alliée plus utile et plus glorieuse pour la France qu'elle ne saurait jamais l'être, réduite à l'état de colonie ou de province française. Le pays y trouverait d'ailleurs une grande économie, et le commerce des avantages aussi grands. Encourager ainsi la régénération d'un peuple et favoriser ses progrès en lui permettant de se développer lui-même dans ses propres voies, serait certainement une mission plus noble et plus civilisatrice que la guerre d'extermination, essayée jusqu'ici d'une manière si malheureuse.

On pourra se convaincre de l'impossibilité de la colonisation, en lisant la lettre adressée à ce sujet par M. Huber-Saladin au directoire fédéral et insérée dans la bibliothèque de Genève. Elle renferme une foule de faits et de renseignemens puisés sur les lieux mêmes par l'auteur, qui visita l'Algérie dans le dessein de s'assurer si les émigrans suisses y

trouveraient des établissemens avantageux à former. On verra que son opinion à cet égard est tout-à-fait conforme à celle de M. Desjobert, et cette autorité a d'autant plus de poids, que M. Huber-Saladin est totalement désintéressé dans la question.

PROGRÈS de la Grande-Bretagne, sous le rapport de la population et de la production; traduit de l'Anglais de M. *J.-R. Porter*, et accompagné de notes et tableaux présentant les progrès comparés pour la France, par *Ph. Chemin-Dupontès;* précédé d'une préface par M. *Michel Chevalier.*—Paris, 1837, in-8. 8 fr.

Ce volume offre des détails et des documens statistiques fort curieux et intéressans, quoiqu'on ne puisse s'empêcher de regretter que l'auteur n'ait pas étendu davantage son travail, et ne l'ait pas rendu complet en entrant dans tous les développemens dont il était susceptible.

La marche de l'industrie et ses rapports avec celle de la population sont aujourd'hui les sujets qui occupent le plus l'attention des philosophes et des publicistes. Les progrès immenses et rapides faits dans nos temps modernes par l'intelligence humaine appliquée à la recherche du bien-être matériel et de l'aisance, ces élémens indispensables de la prospérité nationale, sont les causes qui ont sans doute le plus contribué à changer la nature des relations sociales, et à rendre nécessaire aussi de changer les lois qui président à ces relations. La statistique a pris ainsi rang au nombre des sciences qui peuvent exercer la plus grande influence sur le bonheur de l'humanité, et grâce aux efforts de nombreux écrivains qui s'occupent d'aider à ses recherches, on peut espérer qu'elle parviendra à dresser l'inventaire exact et complet de la situation de la société dans les divers états européens; mais ses progrès sont lents, et pour arriver à formuler les lois sur lesquelles repose le développement de l'humanité, il faut pouvoir en embrasser tout l'ensemble; des résultats partiels, des documens particuliers, ne peuvent fournir encore que des données obscures, sur lesquelles on ne saurait rien fonder sans s'exposer à commettre d'étranges erreurs. Il faut arriver à faire de la statistique comparée, de pays à pays; mais pour cela on doit attendre que les documens se trouvent amassés en nombre assez considérable pour fournir des points certains de comparaison. M. Chemin-Dupontès a tenté un essai de ce genre en ajoutant à la traduction de l'ouvrage de M. Porter, des notes et des tableaux qui présentent les progrès comparés de la France. On trouvera certainement beaucoup d'intérêt dans cet essai, mais la statistique française est encore trop arriérée et trop peu riche en documens, pour qu'il ait pu être ce qu'on voudrait qu'il fût, entre deux con-

trées telles que la France et l'Angleterre. Un tableau bien complet de toutes les forces industrielles, de leur développement et de leurs résultats, ainsi que du mouvement de la population dans ces deux royaumes, offrirait certainement le spectacle le plus beau et le plus fécond pour la science du gouvernement, de la législation et de l'économie politique; mais il faudrait pour le dresser, pouvoir s'appuyer sur des travaux antérieurs dont l'exactitude ne pût être sujette à discussion. Or c'est justement ce qui manque encore, surtout pour la France.

SOUVENIRS DES TRAVAUX DU SIMPLON, par M. *Céard*, ancien procureur-général à Genève, fils de feu N. Céard, ingénieur, sous la conduite duquel ont été exécutés ces travaux. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Ce, 1837. 1 vol. in-fol. orné de 18 vues lithographiées avec le plus grand soin et de divers plans et cartes. Prix, 36 fr. sur papier de Chine, 46 fr.

Cet ouvrage est un beau monument élevé par un fils à la mémoire de son père. M. N. Céard était ingénieur des Ponts-et-Chaussées, inspecteur divisionnaire, et ce fut lui qui dirigea tous les principaux travaux de cette admirable route, percée au travers des rochers du Simplon. De tant d'éclat jeté par le règne brillant de Napoléon, de tant d'efforts que la France a payés si cher, ce sont les Alpes qui ont retiré le meilleur profit. Grâce à cette volonté de fer qui n'admettait ni obstacles ni délais, le passage du Simplon, jusqu'alors dangereux même pour le simple piéton, fut en peu d'années métamorphosé en une grande route que les avalanches et les glaces peuvent bien quelquefois encore encombrer, mais qui presqu'en toute saison est praticable pour les voitures les plus chargées.

Les talens et l'intelligence des ingénieurs contribuèrent puissamment à accomplir la pensée de l'Empereur; et cette fois du moins ses vues militaires se trouvèrent d'accord avec l'utilité. Le chemin ouvert aux armées sert aujourd'hui à multiplier les relations commerciales entre la France et l'Italie; l'avenir en recueillera sans doute de plus bienfaisans résultats encore.

M. Céard donne tous les détails des plans de constructions et des correspondances qui eurent lieu à ce sujet, entre les ministres de la guerre et de l'intérieur, ainsi que le directeur-général des ponts-et-chaussées et les ingénieurs chargés de l'exécution. On y voit que dans ces travaux une belle part de gloire revient à son père, dont l'active persévérance sut vaincre à la fois tous les obstacles de la nature et les lenteurs de l'administration. Quant à la partie pittoresque, au lieu de descriptions qui, quelque poétiques qu'elles puissent être, rendent en général la vérité des sites d'une ma-

nière fort peu satisfaisante, ce livre nous offre une suite de dessins dus au crayon d'un jeune et habile artiste, M. Hostein, et lithographiés par Engelmann. Les vues dessinées d'après nature tout exprès pour cet ouvrage, ont été choisies avec goût et sagacité dans les passages de la route qui réunissaient à la fois l'aspect le plus séduisant et les particularités de construction les plus remarquables. Malgré les nombreuses vues du Simplon qu'on a déjà publiées, celles de M. Hostein offriront certainement un attrait de nouveauté, car elles rendent mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, la nature si sauvage et si majestueuse des Hautes-Alpes.

SCIENCES ET ARTS.

ÉLÉMENS DE PHYSIQUE, par *C. C. Person.* 2e partie.—Paris, chez Germer-Baillère. 1837. In-8, fig.

Nous avons annoncé, dans le courant de l'année dernière, le premier volume de cet ouvrage. Le second, qui paraît aujourd'hui, traite de la chaleur dans tous les phénomènes dont elle est la cause, dans toutes les modifications qu'elle fait subir aux divers corps, dans tous les résultats qu'elle produit. Il renferme le 6me livre divisé en 10 chapitres, dont voici la table : 1° *Températures*, mesure des températures, températures remarquables.

2° *Changemens de volume;* mesures des dilatations, usages des tables qu'on a construites dans ce but.

3° *Changemens d'état;* fusion et solidification, formation et liquéfaction des vapeurs.

4° *Force des vapeurs;* mesure de la force des vapeurs, phénomène de l'ébullition, machines à vapeur.

5° *Vapeurs considérées dans l'air;* phénomène de l'évaporation, hygrométrie; météores aqueux.

6° *Chaleur spécifique;* des solides et des liquides, des gaz et des vapeurs.

7° *Chaleur latente;* chaleur absorbée par la dilatation et dégagée par la compression; chaleur absorbée par la fusion et dégagée par la solidification; chaleur dégagée par la liquéfaction et absorbée par la vaporisation.

8° *Propagation de la chaleur;* conductibilité, rayonnement de la chaleur.

9° *Echauffement et refroidissement;* leur marche générale; influence de la chaleur spécifique et de la chaleur latente; influence de la conductibilité; pouvoirs absorbans, rayonnans, refléchissans et diathermiques; échauffement annuel et journalier; lois de Dulong et Petit.

10° *Production et nature de la chaleur*, chaleur produite par la combustion ; sources de la chaleur ; théorie de la chaleur d'après les idées de M. Ampère.

RECHERCHES HISTORIQUES ET CHIMIQUES SUR LE CACAO et ses diverses préparations ; par *E. Delcher*. — Paris, 1837. 1 vol. In-8. fig. 5 fr.

Ce volume renferme la description botanique du cacao, son histoire, sa culture, sa récolte, des détails sur le commerce considérable qui s'en fait, sur les caractères auxquels on reconnaît les meilleures qualités, enfin un traité bien complet sur les diverses préparations qu'on lui fait subir, et en particulier sur la fabrication du chocolat. L'auteur signale tous les abus qui se glissent dans cette fabrication pour chercher à produire du chocolat à très bon marché. Ici, comme dans tous les comestibles, la fraude est d'autant plus coupable qu'elle compromet la santé publique, en employant des ingrédiens dont l'usage peut être plus ou moins dangereux. M. Delcher s'est livré à des analyses chimiques sur le cacao et ses divers produits dont il donne les résultats, et qui pourront servir soit à dévoiler les falsificateurs, soit à éclaircir la question de savoir si l'emploi journalier du chocolat a quelque influence nuisible ou avantageuse sur le tempérament des personnes qui en font leur nourriture habituelle.

L'usage du chocolat nous vient d'Amérique ; les Espagnols l'apportèrent du Méxique, où depuis des temps fort reculés il faisait la boisson favorite des habitans. On l'accueillit avec faveur en Europe, d'abord comme remède merveilleux, ensuite, lorsque l'addition du sucre et quelques perfectionnemens apportés à sa fabrication l'eurent rendu plus agréable, comme un aliment délicieux auquel on attribuait d'admirables propriétes. De même que le café, il jouit d'une vogue prodigieuse, suivie également d'une réaction violente. Après l'avoir loué comme une panacée universelle, on le maudit, et tous les maux de l'humanité lui furent attribués l'un après l'autre. Au milieu de cette discussion qui dure encore aujourd'hui, quoique moins violente, le chocolat comme le café s'est naturalisé en Europe, le nombre de ses amateurs a toujours été en augmentant, et les tables de mortalité, dont les sentences en dernier ressort sur toutes les questions d'hygiène publique ne sauraient être suspectes ni de passion, ni d'injustice, nous prouvent que la vie moyenne de l'homme n'a pas diminué, depuis l'introduction de ces comestibles nouveaux en Europe.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

5e Année. — N° 7. — Juillet 1837.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

PLAN D'UNE BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE, études des livres qui peuvent servir à l'histoire philosophique et littéraire du genre humain; suivi du catalogue des chefs-d'œuvre de toutes les langues et des ouvrages originaux de tous les peuples; par *L. Aimé-Martin*. — Paris, 1837. 1 vol. in-8. 7 fr. 50 c.

Ce volume renferme un brillant inventaire des richesses littéraires et scientifiques de l'esprit humain. C'est de la bibliographie bien différente de celle que l'on fait en général. L'esprit philosophique le plus noble et le plus large est venu animer de son souffle de vie ces nomenclatures d'ordinaire si arides et si sèches. Toutes les ressources d'un style richement coloré sont employées à décrire, à analyser non les titres seulement des livres, mais leur contenu; et les chefs-d'œuvre de la pensée sont exposés, jugés, comparés entre eux dans une suite d'aperçus brillans, auxquels on n'adressera qu'un seul reproche, celui d'être trop courts. La plupart des chapitres demanderaient à être développés, et, dans cette revue rapide, M. Aimé Martin a posé les bases d'une histoire de l'esprit humain, considéré dans ses manifestations les plus hautes et les plus durables, histoire qu'on désirera vivement lui voir un jour écrire d'une manière plus complète. *Le plan d'une bibliothèque universelle* doit servir d'introduction au *Panthéon littéraire*, il est donc destiné à offrir le tableau des ouvrages qui feront partie de cette grande collection. Sans nous arrêter à examiner si l'esprit mercantile ne menace point de fausser la direction d'une pareille entreprise, nous reconnaîtrons, avec M. Aimé-Martin, combien est grande et féconde l'idée de rassembler en un seul faisceau toutes les lumières que la longue suite des siècles passés a vues briller dans toutes les contrées de la terre. Populariser les chefs-d'œuvre du génie est un des plus puissans moyens de civilisation. Il peut rendre surtout de grands services à la France, où l'instruction, restée en arrière du mouvement politique, n'est plus du tout en rapport aujourd'hui avec les

institutions. Ce contraste fâcheux est la cause principale du malaise social, c'est lui qui entrave la marche de toutes les améliorations et qui menace de replonger la société dans de nouveaux désastres, si l'on n'apporte au mal un remède plus efficace que la démagogie grecque et romaine des colléges, ou l'éducation dévote et ascétique des écoles chrétiennes. Puisque la loi donne au peuple une part dans le gouvernement, ne faut-il pas alors qu'on le prépare à s'en rendre digne et capable par une instruction forte, solide et bien complète ? Les livres seront ses maîtres, et, pour lui former une bibliothèque vraiment encyclopédique, il faut « tirer, » parmi des millions de volumes écrits sur tous les sujets, à » toutes les époques et dans toutes les langues, le petit nom- » bre d'ouvrages qui ont reçu la sanction du génie et du » temps. »

La violente polémique de Voltaire et de quelques autres philosophes du XVIIIe siècle a combattu avec succès la superstition et le despotisme théologiques. Mais trop souvent l'autel a été renversé avec le prêtre, et, aveuglés par la passion, ces écrivains ont remplacé les erreurs qu'ils attaquaient par d'autres erreurs non moins dangereuses. Pour tenir l'homme en garde contre tous les préjugés qu'enfantent des doctrines exclusives et systématiques, contre toutes les exagérations de la foi et de l'autorité, rien ne saurait être plus efficace que de lui présenter les livres sacrés de tous les peuples, de lui montrer chacun regardant sa croyance comme la seule vraie, et de lui faire reconnaître au fond de tous ces cultes, plus ou moins entachés de superstition, l'existence de ce sentiment religieux inné au cœur humain, qui est la source de toutes les vertus, et qui fonde la morale sur les vues manifestes du Créateur. Ainsi la bibliothèque universelle renfermera d'abord la Bible, avec les écrits des pères de l'Eglise, les livres sacrés des Chinois, ceux de la Perse, les Vedas de l'Inde, le Coran.

La jurisprudence n'y tiendra pas une bien grande place, car la législation ancienne n'offre le plus souvent qu'un dédale de lois contradictoires et barbares; et nos temps modernes n'ont eux-mêmes fait que bien peu de véritables progrès sous ce rapport.

« Tant que les lois déshonoreront en punissant, tant qu'elles fermeront la porte au repentir, nous serons hors de l'Evangile et de la nature. Tant que les lois prononceront la peine de mort; en d'autres termes, tant qu'elles ôteront ce qu'elles ne peuvent rendre, nous serons hors du droit et de l'humanité.

» Ce dernier fait mérite toute l'attention du législateur.

» Que l'homme à demi sauvage tue son semblable, ce crime appartient à l'animal. Mais voyez ce qui arrive à mesure que l'âme se développe : nous passons de la cruauté à la pitié, de la pitié à l'humanité, et de l'humanité au doute. C'est le moment de la lutte. L'homme s'arrête, s'interroge, se fait juge du meurtre que la loi couvre de son égide. Le doute lui est apparu comme une lumière; et l'action de tuer, qui tout-à-l'heure lui semblait acte de justice, maintenant se termine par une question sur le droit de tuer. Quelle route immense parcourue par la conscience, et quel progrès sur cette route ! L'âme humaine est une flamme qui dévore toutes les erreurs ! Je ne crois pas que jamais le tigre se soit enquis du droit de déchirer ses victimes !.....

» Pour la débattre, cette question, il faut descendre dans la fange, et de là sur la dernière marche où l'homme a faim et où il apparaît avec sa seule intelligence animale, couvert de haillons et la main armée par le désespoir. Il a tué, et vous voulez le tuer; la réaction nous semble plus forte que l'action. Vous savez ce que vous faites en punissant le criminel ; mais lui savait-il bien ce qu'il faisait en commettant le crime ? Et quand donc lui avez-vous enseigné l'énormité du mal ? quel soin avez-vous pris de son enfance ? quelle instruction avez-vous donnée à son âme ? avez-vous songé seulement qu'il avait une âme ? Vous le tuez parce que vous l'avez oublié ; vous le tuez parce qu'il est né dans la bassesse. Tous ses déréglemens viennent de son ignorance et de celle de sa mère. Si vous l'aviez instruite, sa mère, elle l'aurait éclairé. De quoi donc venez-vous lui demander compte, à lui qui n'a rien reçu, à lui qui n'a jamais possédé une seule parcelle de cette science qui est la vie de l'âme, de ces richesses qui sont la vie du corps, et dont vous, qui les jugez, êtes les heureux détenteurs ? »

Quelques ouvrages sur le droit de la nature et des gens, quelques traités généraux sur les lois, voilà tout ce qui mérite d'être conservé parmi ces innombrables volumes de chicanes, de commentaires, de discussions puériles qui sont à la vraie science du droit ce que la théologie scolastique est à la religion.

La philosophie n'a sans doute pas été non plus exempte de ces disputes oiseuses que l'amour-propre de l'homme enfante partout ; mais du moins le sujet dont elle s'occupait étant plus élevé, on y trouve à faire une plus ample moisson de bons grains. Il est d'ailleurs nécessaire de mettre en présence tous ces divers systèmes, dont la comparaison est féconde en résultats et peut seule conduire sur le chemin de la vérité. Toutes les écoles seront donc représentées dans *le Panthéon*

Littéraire, qui rassemblera ainsi les écrits des philosophes grecs et latins, à côté de ceux plus modernes des philosophes français, anglais, allemands.

La république de Platon, celle de Cicéron, la politique d'Aristote, les écrits de Machiavel, de Hobbes, de J.-J. Rousseau, de Filangieri, etc. etc., formeront la partie politique de cette collection. On sera surpris sans doute, et avec raison, de ne point voir figurer dans cette catégorie ni dans les deux précédentes le nom de Bentham, ce grand publiciste anglais, dont les théories, quelque opposition qu'elles aient soulevée par leur hardiesse, par leur polémique âpre et souvent injuste, sont pourtant destinées à exercer une grande influence sur l'avenir. C'est un oubli que nous signalons et qui demande à être réparé.

L'économie politique comprendra les noms de tous les écrivains dont les travaux ont contribué à poser les bases de cette science moderne. On saura gré aux éditeurs d'y avoir ajouté quelques écrits rares ou peu connus d'économistes français, remarquables par leurs vues larges et avancées. Du reste le fragment suivant pourra faire apprécier dans quel esprit M. Aimé-Martin conçoit cette science.

« L'économie politique est une science large, universelle, fraternelle ; elle repose d'une part sur la loi physique, qui assigne à chaque climat des produits divers, et d'autre part sur la loi morale, qui ne fait qu'une seule famille du genre humain.

» Voyez sortir des ports de l'Europe et de l'Asie cette multitude de vaisseaux, ceinture animée du Globe : les uns ont le soleil au zénith, les autres ne le voient qu'à l'horizon, ou voguent aux lueurs des aurores boréales. Tous vont distribuer les productions des divers pays entre des peuples qui ne se sont jamais vus. Le triste Lapon dissipe ses ennuis avec le tabac que lui envoie le planteur brésilien, et il pare sa compagne d'un mouchoir teint en rouge sur les bords du Gange. L'hermine, tuée dans les neiges du Kamtschatka, enrichit le dolman des princes de l'Asie, et le nègre de l'Afrique échange sa poussière d'or contre des barres de fer coulées en Sibérie, ou des feuilles de papier blanc qu'il croit faites avec les lames de son ivoire. Partout où l'homme peut pénétrer, il est sûr de rencontrer quelques richesses nouvelles. Ici ce sont des moissons de cannes à sucre, là des prairies d'indigo bleuâtre et des forêts de cotonnier ; ailleurs la cochenille, ailleurs le cannellier ; plus loin les gousses du cacao et les siliques de la vanille. Un cercle de thé fume depuis la Chine jusqu'en Angleterre, et les parfums de la fève de Moka se répandent à la fois sur l'Asie et sur l'Europe,

tandis que les vins joyeux de France pétillent dans la coupe de toutes les nations.

» Eh bien ! ces trésors de la nature que la Providence fait ressortir à la moralité, à la civilisation de la grande famille humaine, des prohibitions insensées les circonscrivent et les arrêtent aux frontières de chaque peuple. Partout vous voyez des gouvernemens établir des lignes contre le bien-être et l'abondance, comme ils en établiraient contre la peste. Ici des sentinelles repoussent à coups de fusil le blé qui nous arrive de l'étranger et dont les riches convois feraient tomber, dit-on, le pain à trop bas prix; là, des bandes de douaniers saisissent et brûlent des tissus de laine et de coton qui auraient couvert la nudité des habitans d'une province. Aujourd'hui on prohibe le bétail pour favoriser les nourrisseurs, demain on prohibera le fer pour favoriser les maîtres de forges, toujours aux dépens des consommateurs. Vainement la loi de la nature donne à chaque climat son produit, à chaque nation son industrie, à chaque territoire sa richesse. La loi du fisc aspire à changer tout cela. Priviléges, monopoles, violences, tarifs onéreux, troupes de douaniers, elle arme tout contre le pauvre, prohibe la marchandise, met à l'index la pensée, poursuit l'intelligence au profit de la tyrannie et les productions industrielles au profit de quelques privilégiés, isole les peuples, et, sous prétexte de maintenir la balance du commerce, va soulevant partout des famines et des misères factices, au milieu des richesses de l'univers !

» Terminons en rappelant la belle maxime de Quesnay, inspirée par Fénélon : laissez faire et laissez passer ! Laissez faire et laissez passer, cela veut dire : plus de barrières, plus de tarifs, plus de priviléges, plus de prohibitions, plus de monopoles, plus de douanes ! Laissez faire et laissez passer ! c'est la loi de la nature opposée aux lois humaines, le premier et le dernier mot de la science économique : il résume tout par la liberté ! »

Cet éloquent plaidoyer en faveur de la liberté du commerce ne sera certainement pas inutile à sa cause. C'est bien comprendre la mission du littérateur que d'employer ainsi son talent à propager de tels principes et à les mettre par l'attrait du style à la portée des gens du monde, que les profondes abstractions des savans repoussent trop souvent.

M. Aimé-Martin possède à un haut degré l'art de revêtir la science de formes gracieuses et aimables. On lira avec un vif plaisir le tableau qu'il trace des sciences naturelles et de l'astronomie. Dans cette dernière partie surtout il s'élève à des considérations générales et philosophiques pleines de grandeur; on y trouve des aperçus ingénieux et féconds qui

font regretter que l'auteur n'ait pu développer davantage ses idées.

On remarquera également avec satisfaction que, pour l'histoire naturelle, les éditeurs du Panthéon se sont surtout attachés à reproduire les œuvres des grands observateurs et qu'ils font figurer dans leurs catalogues les noms de Bonnet, de Swammerdam, de Geer, Trembley, Réaumur, etc., à côté de Pline, Linnée, Buffon, etc.

La théorie et l'histoire des beaux-arts formeront quelques volumes composés en grande partie d'ouvrages allemands et italiens.

Enfin les belles-lettres et l'histoire complètent la bibliothèque universelle et fournissent à M. Aimé-Martin l'occasion de passer en revue l'histoire littéraire de presque tous les peuples. C'est une brillante esquisse, dont chaque trait peint le génie sous quelqu'une des milles formes diverses qu'il a tour-à-tour revêtues. Nous regrettons que les bornes d'un article nous empêchent de suivre pas à pas l'auteur dans cette galerie magique où il nous conduit. Mais le critique est un peu semblable au Juif-Errant, il a comme lui son mauvais ange qui le poursuit et lui crie : Marche, marche! Si quelque pelouse verte et fleurie s'offre à lui, à peine y a-t-il étendu ses membres fatigués qu'il faut reprendre son bâton de voyage et recommencer à lutter contre les durs cailloux qui encombrent sa route. Avant de quitter M. Aimé-Martin, nous ferons seulement remarquer que si le Panthéon littéraire suivait scrupuleusement et consciencieusement le plan qui lui est ainsi tracé, cette collection renfermerait en quelque sorte tout l'ensemble de la véritable révélation divine, telle qu'on peut dire qu'elle se manifeste dans les incarnations du génie au milieu de tous les siècles et de toutes les nations. Ce serait le trésor de l'esprit et de l'âme, le seul monument humain peut-être qui n'eût rien à craindre des injures du temps. Mais il faudra pour atteindre ce but des efforts soutenus, des travaux sérieux et une volonté ferme, car aujourd'hui plus qu'à tout autre époque la spéculation et le charlatanisme se tiennent prêts à fondre sur toute entreprise qui offre quelque chance de gain.

LES VOIX INTÉRIEURES, par *Victor Hugo*. — Paris, 1837. 1 vol. in-8 de 334 pages, dont 87 blanches. Prix : 8 fr.

« Si le livre qu'on va lire est quelque chose, il est l'écho, » bien confus et bien affaibli sans doute, mais fidèle, l'auteur » le croit, de ce chant qui répond en nous au chant que nous » entendons hors de nous. »

Voilà la définition que M. Victor Hugo donne lui-même de son titre. Par voix intérieure il entend la poésie dans son essence intime, et ce livre doit donc être considéré comme l'expression bien complète de son système, de son école. Il mérite d'autant plus d'être examiné avec attention, que l'auteur continue dans sa préface d'exalter sur le ton le plus dogmatique la *fonction du poète.*

« Ce que ce volume contient, dit-il, les autres le contenaient; à cette différence près que dans les *Orientales*, par exemple, la fleur serait plus épanouie; dans les *Voix intérieures,* la goutte de rosée ou de pluie serait plus cachée. La poésie, en supposant que ce soit ici le lieu de prononcer un si grand mot, la poésie est comme Dieu : une et inépuisable. »

» Le poète », ajoute-t-il plus loin, « a une fonction sérieuse. Sans parler même ici de son influence civilisatrice, c'est à lui qu'il appartient d'élever, lorsqu'ils le méritent, les événemens politiques à la dignité d'événemens historiques. »

Voilà donc le poète érigé en juge suprême de l'histoire, et pour justifier de si hautes prétentions, l'auteur débute par deux poésies politiques, l'une sur l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile, l'autre sur la mort de Charles X.

On comprend bien sans doute que l'Arc-de-Triomphe avec les grands souvenirs qu'il rappelle puisse prêter à la poésie. C'est le plus grand monument du règne prodigieux de ce foudre de guerre qui secoua si violemment toutes les nations de l'Europe. C'est tout ce qu'il reste à peu près de cette insatiable ambition qui voulait conquérir le monde.

Mais pour M. Victor Hugo, tout cela paraît n'être que secondaire, et ce qu'il admire le plus, c'est le monument lui-même, c'est sa masse matérielle; il s'enthousiasme à la pensée que dans l'avenir le temps en fera une ruine couverte de mousse et à moitié écroulée.

Ô vaste entassement ciselé par l'histoire !

s'écrie-t-il,

Monceau de pierre assis sur un monceau de gloire !,
Edifice inoui !
Toi que l'homme par qui notre siècle commence,
De loin, dans les rayons de l'avenir immense,
Voyait, tout ébloui !
A ta beauté royale il manque quelque chose.
Les siècles vont venir pour ton apothéose
Qui te l'apporteront.
Il manque sur ta tête un sombre amas d'années
Qui pendent pêle-mêle et toutes ruinées
Aux brèches de ton front.

La pierre est toute-puissante sur la verve de notre poète, surtout la pierre noircie, ébréchée, prête à écrouler.

Ce n'est pas, ce n'est pas entre des pierres neuves
Que la bise et la nuit pleurent comme des veuves.
Hélas! d'un beau palais le débris est plus beau !
Pour que la lune émousse à travers la nuit sombre
L'ombre par le rayon et le rayon par l'ombre,
Il lui faut la ruine à défaut du tombeau.

Et il se plaît à prévoir un temps ou de Paris tout entier, il ne restera plus que l'Arc-de-Triomphe, la colonne de la place Vendôme et les tours de Notre-Dame. Cette idée est féconde pour la méditation, mais il s'arrête à la surface, il ne voit toujours que la partie matérielle, la forme des choses et comme dans son

Monceau de pierre assis sur un monceau de gloire,

il enterre volontiers la pensée sous la matière au risque de l'étouffer. Ainsi il décrit complaisamment et avec les plus minutieux détails tous les changemens que le temps fera subir à ces masses de pierre qui lui semblent si poétiques, et laisse aux lecteurs le soin d'en tirer toutes les réflexions philosophiques que leur aspect est susceptible d'inspirer.

Après avoir passé en revue toutes les cités détruites, il ajoute :

Mais toi! rien n'atteindra ta majesté pudique,
Porte sainte! jamais ton marbre véridique
Ne sera profané.
Ton cintre virginal sera pur sous la nue;
Et les peuples à naître accourront tête nue
Vers ton front couronné.

. . . . . .

C'est qu'on n'a pas caché de crime dans ta base,
Ni dans tes fondemens de sang qui s'extravase!
C'est qu'on ne te fit point d'un ciment hasardeux,
C'est qu'aucun noir forfait semé dans ta racine
Pour jeter quelque jour son ombre à ta ruine,
Ne mêle à tes lauriers son feuillage hideux!

Tandis que ces cités, dans leur cendre enfouies,
Furent pleines jadis d'actions inouïes,
Ivres de sang versé,
Si bien que le Seigneur a dit à la nature :
Refais-toi des palais dans cette architecture
Dont l'homme a mal usé!

Aussi tout est fini ; Le chacal les visite !
Les murs vont décroissant sous l'herbe parasite ;
L'étang s'installe et dort sous le dome brisé ;
Sur les Nérons sculptés marche la bête fauve ;
L'antre se creuse où fut l'incestueuse alcôve ;
Le tigre peut venir où le crime a passé.

Ces quatre strophes pèchent également par la fausseté des idées, des images et le mauvais goût du style. L'Arc-de-Triomphe de l'Etoile n'a-t-il pas au contraire coûté des torrens de larmes, des misères sans nombre, et sa base ne repose-t-elle pas sur des flots de sang? N'est-il pas le trophée de la victoire, et la victoire peut-elle se remporter sans joncher le champ de bataille de morts et de mourans? Et puis, que signifie un *ciment hasardeux?* Qu'est-ce que *le feuillage hideux d'un noir forfait?* Quelle majesté y a-t-il dans ce Dieu qui dit à la nature : *Refais-toi des palais, etc.*

Je n'ai pas besoin d'ajouter que dans toute cette pièce les vers se traînent laborieusement comme si chacun d'eux portait une des plus lourdes pierres de l'édifice. L'harmonie et la clarté paraissent être au reste les dernières choses dont se soucient nos poètes du jour.

La mort de Charles X a inspiré à M. Victor Hugo une assez longue pièce qui offre les mêmes défauts, et qui de plus montre une singulière prétention à la générosité, à la grandeur d'âme. Le sujet par lui-même ne semble pas fort poétique. Charles X n'a jamais durant sa vie, avant, pendant ou après son règne, fait aucune de ces actions d'éclat, bonnes ou mauvaises, qui méritent d'être chantées et exaltées par la poésie. Esprit faible, intelligence bornée, dévotion superstitieuse, voilà quels furent les traits distinctifs de son caractère. Dans des temps ordinaires, il eût régné comme tant d'autres, sans bruit, au milieu des petites intrigues de cour et de sacristie. Mais les circonstances difficiles dans lesquelles il arriva sur le trône, exigeaient d'autres facultés que les siennes ; elles ne développèrent en lui rien de grand, rien de remarquable, et lorsque renversé par les luttes des factions, le vieillard se vit obligé d'aller finir ses jours dans l'exil, il s'y résigna sans peine et disparut tout-à-fait de la scène politique si peu faite pour lui. Sa mémoire ne saurait être en butte ni à la haine, ni à la persécution. Ce n'était pas l'homme que l'on chassait, c'était son entourage, c'était ce dangereux cortége d'émigrés et de prêtres qui en faisaient l'instrument de leur ambition. On ne voit donc pas ce que *la fonction du poète* peut avoir de commun avec un semblable règne, et surtout quelle espèce de courage il prétend dé-

ployer en consacrant sa lyre à en rappeler les souvenirs. Ce sont là de grands mots, qui ne signifient rien; car bien certainement aujourd'hui, nul ne se soucie des regrets que peut exprimer tel ou tel fidèle serviteur du vieux roi. Aussi trouve-t-on en effet bien peu de vraie poésie dans cette pièce. On y distinguera une ou deux strophes seulement, dans lesquelles le poète peint les trois enfans de France entourant leur mère, dont ils étaient l'espoir et l'orgueil, et pour laquelle ils eussent été des sujets de tourmens cruels et d'angoisse affreuse, si elle avait pu lire dans l'avenir et prévoir les destinées qui attendaient Louis XVI, Louis XVIII et Charles X. Mais après ce court passage, le poète s'écrie :

O rois! ô familles tronquées!
Brusques écroulemens des vieilles majestés,
O calamités embusquées
Au tournant des prospérités!

et continue jusqu'à la fin sur ce ton, qui est indigne du talent qu'il a montré d'autres fois, et le fait en vérité descendre au-dessous de la médiocrité.

Mais ce n'est encore là qu'une des voix dont parle M. V. H. dans sa préface, *la voix des évènemens*. Il y a de plus *la voix de la nature* et *la voix du cœur*. Voyons quels échos ces deux dernières font vibrer chez lui. Ici comme ailleurs, nous trouvons d'abord dans l'expression des idées un langage embarrassé, obscur, trivial, abrupte, que nous avouons ne pas comprendre, et dont des citations peuvent seules faire la critique. Voici pour le genre descriptif :

Une vache était là, tout-à-l'heure arrêtée,
Superbe, énorme, rousse et de blanc tachetée,
Douce comme une biche avec ses jeunes faons;
Elle avait sous le ventre un beau groupe d'enfans,
D'enfans aux dents de marbre, aux cheveux en broussailles,
Frais et plus charbonnés que de vieilles murailles,
Qui, bruyans, tous ensemble, à grands cris appelant
D'autres qui, tout petits, se hâtaient en tremblant,
Dérobant sans pitié quelque laitière absente,
Sous leur bouche joyeuse et peut-être blessante,
Et sous leurs doigts pressant le lait par mille trous,
Tiraient le pis fécond de la mère au poil roux.
Elle, bonne et puissante et de son trésor pleine
Sous leurs mains par momens faisant frémir à peine
Son beau flanc plus ombré qu'un flanc de léopard,
Distraite, regardait vaguement quelque part.

Ailleurs, c'est une pensée qui s'offre à vous comme un

trait profond, si profond en effet qu'il est une véritable énigme, pour quiconque cherche à en deviner le sens :

Dans Virgile parfois, Dieu tout près d'être un ange,
Le vers porte à sa cime une lueur étrange.

Que de gens s'extasieront devant ces deux vers en s'écriant : Sublime ! ô poète ! ô génie prodigieux ! Car le monde est ainsi fait; la clarté l'offusque ; comprendre est un travail que dédaigne l'intelligence paresseuse ; la raison doit, dit-on, se taire devant la poésie comme devant la musique, et l'on s'extasie d'autant plus que l'on comprend moins.

Mais il me semble alors qu'on doit exiger de l'une comme de l'autre cette harmonie pure et suave, qui satisfait l'oreille si elle ne parle pas à l'esprit, et surtout ce sentiment noble qui émeut et élève l'âme. Or écoutez ces vers sur la nature et sur Dieu :

L'hiver des nuages sans nombre
Sort, et chasse l'été du ciel,
Pareil au temps, ce faucheur sombre
Qui suit le semeur éternel !
Le pauvre alors s'effraie et prie.
L'hiver hélas ! c'est Dieu qui dort ;
C'est la faim livide et maigrie
Qui tremble auprès du foyer mort.

Un ange frappe à sa porte, il entre et dit :

Je suis la Charité, l'amie
Qui se réveille avant le jour,
Quand la nature est rendormie
Et que Dieu m'a dit : A ton tour !

Quelle majesté ! ce Dieu qui dort et qui dit à la Charité : à ton tour ! En vérité, c'est un Pont-Neuf sur l'air d'un cantique. Il n'y a là ni l'accent de la foi, ni l'élan de l'âme. Il n'y a que des mots, et dessous, le néant. Cependant, la conviction seule peut faire le poète. Quelle inspiration y a-t-il là où elle manque ? Et sans inspiration qu'est-ce que la poésie ? Un vain jeu de l'esprit qui tord péniblement des mots et des phrases pour s'astreindre à une prosodie gênante, qui perd alors tout son mérite. D'effort en effort, on arrive même à n'en plus respecter les règles et à faire, comme M. Victor Hugo, rimer le mois de *mai* avec *aimé*.

Mais du moins la *voix du cœur* vibre-t-elle chez notre poète ? Ici encore la critique ne pouvant descendre dans

le for intérieur de l'homme, doit se borner à citer le passage suivant d'une poésie adressée à *Eugène Vte. H.*, qui paraît avoir été le compagnon des jeux de son enfance, s'il n'était même uni à notre auteur par des liens plus chers :

Puisqu'il plut au Seigneur de te briser, poète;
Puisqu'il plut au Seigneur de comprimer ta tête
De son doigt souverain,
D'en faire une urne sainte à contenir l'extase,
D'y mettre le génie, et de sceller ce vase
Avec un sceau d'airain;

Puisque le Seigneur Dieu t'accorda, noir mystère!
Un puits pour ne point boire, une voix pour te taire,
Et souffla sur ton front,
Et comme une nacelle errante et d'eau remplie,
Fit rouler ton esprit à travers la folie,
Cet Océan sans fond;

Puisqu'il voulut ta chute, et que la mort glacée,
Seule, te fit revivre en rouvrant ta pensée
Pour un autre horizon;
Puisque Dieu, t'enfermant dans la cage charnelle,
Pauvre aigle, te donna l'aile et non la prunelle,
L'âme et non la raison;

Tu pars du moins, mon frère, avec ta robe blanche!
Tu retournes à Dieu comme l'eau qui s'épanche
Par son poids naturel!
Tu retournes à Dieu, tête de candeur pleine,
Comme y va la lumière et comme y va l'haleine
Qui des fleurs monte au ciel!

Tu vas dormir là haut sur la colline verte,
Qui, livrée à l'hiver, à tous les vents ouverte,
A le ciel pour plafond;
Tu vas dormir, poussière, au fond d'un lit d'argile;
Et moi je resterai parmi ceux de la ville
Qui parlent et qui vont!

Et plus loin, faisant un retour sur lui-même, mettant en opposition avec le repos de la mort, avec la poussière du défunt, sa carrière à lui, qui est resté le dernier, il dit entr'autres :

Quand le peuple au théâtre écoute ma pensée,
J'y cours, et là, courbé vers la foule pressée,
L'étudiant de près,
Sur mon drame touffu dont le branchage plie,
J'entends tomber ses pleurs comme la large pluie
Aux feuilles des forêts!

O vanité! tu séduis l'homme avec tes trompeuses illusions. Tu le précipites dans un gouffre recouvert de belles fleurs, et il semble que plus il enfonce, plus tu fais luire à ses yeux leurs couleurs brillantes et variées.

Quand on reporte ses regards vers les heureux débuts du poète, et qu'ensuite dans ses œuvres on suit pas à pas les phases de sa décadence, on ne peut s'empêcher de songer à cet arc-de-triomphe

Monceau de pierre assis sur un monceau de gloire

auquel il manque pour être parfait

. . . . . un sombre amas d'années
Qui pendent pêle mêle et toutes ruinées
Aux brèches de *son* front.

On dirait vraiment que M. V. H., dans son amour des ruines, a voulu se contempler lui-même réduit à cet état de béatitude. Il a travaillé à s'écrouler de son vivant, et ravissant aux siècles futurs une part de leurs prérogatives, il a réussi à se donner une apparence de vétusté aux yeux mêmes de ses contemporains. Il a pris le ciseau du temps, *ce grand sculpteur*, comme il l'appelle lui-même, et s'est mis hardiment à l'œuvre. On peut comparer son talent à un rocher colossal, sur lequel son génie frappe incessamment avec un lourd marteau. Chaque coup fait voler mille éclats de rocs durs, aigus, qui se choquent les uns contre les autres et au milieu desquels jaillissent çà et là quelques étincelles brillantes, mais éphémères.

LA BATRACHOMYOMACHIE D'HOMÈRE, traduite en français par *J. Berger de Xivrey;* 2e édition augmentée d'une dissertation sur ce poëme, traduite de l'italien de M. le comte Léopardi; et de la guerre comique, ancienne imitation en vers burlesques. — Paris, 1837. In-18. 5 fr.

Ce petit poëme attribué à Homère, et toujours publié sous son nom, quoique les savans s'accordent en général à reconnaître qu'il a dû avoir un autre auteur, est, dans son genre, un chef-d'œuvre véritable. La grâce et l'invention s'y trouvent réunies au plus haut degré avec la gaîté des détails comiques et l'esprit mordant de la satire; car il y a bien certainement quelque intention de ce genre cachée dans ce charmant badinage; soit que l'auteur ait voulu, comme le pensent quelques érudits, parodier l'Iliade, soit qu'il ait cherché à travestir cette bravoure guerrière si désastreuse, si commune, et pour-

tant si généralement vantée comme le véritable apanage des héros.

La traduction de M. Berger de Xivrey était déjà connue, puisqu'une première édition s'est épuisée. En la publiant de nouveau, il y a ajouté une excellente dissertation de M. le comte Léopardi sur les discussions littéraires auxquelles la Bratrachomyomachie a donné lieu, et une ancienne imitation en vers français, qui, publiée pour la première fois en 1668, était presqu'entièrement oubliée. On lui saura gré de remettre au jour cette *Guerre comique*, dans laquelle se trouve toute la plaisante verve de Scarron, avec moins de licence et plus de délicatesse que n'en a montré dans ses œuvres ce poète bouffon. Toutes ses recherches n'ont pu lui apprendre à quelle plume est due cette bagatelle, qui offre plusieurs traits d'allusion aux événemens historiques des deux premiers tiers du XVIIme siècle, et maints détails de mœurs fort curieux. Le morceau suivant nous apprend ce qu'on pensait à cette époque des *rats de cave* :

Gens, depuis que le monde est monde,
N'ont fait sur la terre et sur l'onde
Tant de dommages et de maux,
Comme ces pestes d'animaux.
C'est la plus méchante vermine,
La soldatesque plus mutine,
Les espions plus fins et plus cauts,
Qui soient dans tous les pieds d'escaux.
Leur chef estoit un maniacle,
Plus méchant qu'un démoniacle,
Qui s'appelait Croquejambon,
Un vrai Busire, un lestrigon,
Un mange-peuple, un intraitable,
Un loup, un tigre inexorable,
Qui se vantait de dégrader
(Mais Dieu l'en veuille bien garder !)
Jupiter, et dans le ciel mesme
Establir le gros et huitième ;
Et si cela faschoit les Dieux,
Mettre des garnisons chez eux.
C'est bien plus : il eût fait encore
Pis, s'il eût pu, le matamore ;
Car il n'avait ni foy, ni loy :
Pourtant il servoit bien le roy.

Nous trouvons aussi plus loin la preuve que les pluies de grenouilles ne sont pas chose nouvelle, car en parlant des troupes que mit sur pied le peuple des marais, pour résister à l'armée formidable des rats, l'auteur dit :

Du Nil et des autres rivières
Il en sortit des fourmilières ;
Mesme il en plut en quelque endroit
Des régimens, à ce qu'on croit.

HISTOIRE DE LA CROISADE CONTRE LES HÉRÉTIQUES ALBIGEOIS, écrite en vers provençaux par un poète contemporain ; traduite et publiée par *M. C. Fauriel.* — Paris, imprimerie royale, 1837, 1 gros vol. in-4. 24 fr.

Voici un monument historique bien curieux, qui nous présente un tableau complet de la croisade contre les Albigeois. On y retrouve, dans les plus grands détails, l'image de cette lutte désastreuse, dans laquelle des opinions religieuses d'abord, puis des rivalités d'ambition servirent de prétextes aux plus atroces barbaries. L'auteur, qui ne saurait être suspect de partialité, puisqu'il se pose dès le principe comme un ennemi déclaré des hérétiques, contre lesquels il épuise toutes les formules de l'indignation pour exprimer sa haine de l'hérésie, l'auteur peint des couleurs les plus noires la marche de cette croisade, qui fondit comme une affreuse tempête sur la Provence, traînant partout à sa suite le massacre et le pillage. Le fer et le feu détruisaient tout sur son passage. On ne faisait pas de quartier. Les guerres de religion sont toujours sans merci. Les hommes étaient égorgés, les femmes brûlées, les enfans et les vieillards écrasés ou torturés de mille façons. Enfin la cruauté des chefs alla si loin, que l'opinion publique en fut révoltée. Nous en avons une preuve dans notre auteur lui-même, qui, après avoir d'abord donné toutes ses sympathies à l'armée des croisés, dont il ne peut assez louer le courage et la sainte entreprise dans la première partie de la guerre, fait tout-à-coup volte-face vers le milieu de son poëme, et sans se prononcer davantage pour les hérétiques, laisse paraître ouvertement toute l'horreur que lui inspire la barbare conduite des croisés.

On ne saurait trouver un tableau plus vrai et plus vivant de cette époque agitée. La traduction de M. Fauriel reproduit avec bonheur la simplicité et la grâce naïve de l'original, tout en éclaircissant le sens, souvent obscur, d'un récit un peu diffus. C'était d'autant plus difficile, que ce poëme n'est pas écrit avec une bien grande pureté, et contient une foule de termes corrompus ou peu usités. Il a fallu que le traducteur en fît une étude toute particulière. Mais M. Fauriel a été soutenu dans ce pénible travail par la pensée de rendre à l'histoire de cette époque un de ses documens les plus im-

portans. En effet, ce poëme, tout imparfait qu'il soit, offre un tableau curieux des mœurs et des usages du temps où il a été écrit. Quoique l'auteur ne fût sans doute guère préoccupé du désir de peindre la société, on retrouve cependant une foule de traits qui nous la font connaître, et d'ailleurs cette chronique en vers est le monument le plus complet qui nous reste de cette guerre si longue et si sanglante. La plupart des auteurs qui ont écrit sur ce sujet, y ont puisé plus ou moins directement, mais c'est la première fois qu'on en publie le texte entier. M. Fauriel a rendu ainsi un vrai service aux lettres, et ce volume était bien digne de figurer dans la grande collection historique, publiée par les ordres du ministre de l'Instruction publique.

FABLES ET MÉDITATIONS, par *Ulric Guttinguer*. — Paris, chez Joubert. 1837. In-8. 3 fr.

Ce volume renferme plusieurs fables qui ne sont certainement pas sans mérite. On y remarque, en général, une simplicité naturelle, une poésie facile et gracieuse, qui sont bien appropriées à ce genre d'écrit. Peut-être, n'y a-t-il pas toujours assez de finesse dans la manière dont la morale est amenée. Quelquefois on sera surpris de trouver à la fin de la fable une sentence assez banale, et trop peu saillante pour mériter les honneurs de l'apologue. Cependant, je dois le dire, c'est le plus petit nombre auquel peut s'adresser ce reproche, et on lira toujours avec plaisir des fables telles, par exemple, que *les Feuilles et le Vent :*

Sur un impur fumier des feuilles oubliées
Y languissaient humiliées.
Le vent souffle !... leurs bataillons
Montent en légers tourbillons,
Voilà mes folles dispersées,
Et vers les cieux en tous sens élancées.
Fières de leurs nouveaux destins,
Les sottes se croyaient des aigles pour le moins :
Voyez ! voyez donc, criaient-elles
Aux oiseaux qui, comme l'éclair,
Franchissaient l'espace de l'air,
Nous aussi nous avons des ailes ! !
Nous irons loin.... Personne n'en doutait
Du moins tant que le vent soufflait ;
Mais il cessa, leur sort changea de face ;
Et le bataillon glorieux
Revint confus et furieux
Reprendre sa première place !

Que d'orgueilleux sont promptement déçus!
Que de sots dont le temps nous venge,
Et qui retombent dans la fange
Quand le vent ne les soutient plus!

Les *Méditations* sont empreintes d'une teinte religieuse très-prononcée. L'auteur cherche dans le christianisme un refuge contre toutes les déceptions de la vie, et y appelle avec lui tous ses amis qui restent encore en dehors du temple. Une poésie adressée à M. Sainte-Beuve, une autre à M. Alfred de Musset, leur reprochent d'oublier Jésus et la Croix, et les conjurent de venir le rejoindre au pied du Calvaire. C'est une dévotion mystique qui a inspiré à l'auteur des vers sages et harmonieux dans la forme, mais le fond en paraîtra vide à bien des lecteurs.

Dans une pièce sur *Neuilly*, M. Guttinguer adresse au roi de grands éloges; mais il faut convenir qu'il emploie de bien singuliers raisonnemens pour prouver la supériorité de la monarchie sur la république. Il met dans la bouche d'un vieillard, ces étranges paroles :

La République! ah! ah! je connais son histoire;
J'ai de ses *assignats* encor dans mon armoire;
Je les montre à mon fils, qui m'a l'air quelquefois,
En lisant les journaux, de dédaigner les Rois;
Et, tirant un louis, argument sans réplique :
Voilà ma Royauté, voilà ta République;
Et je lui mets en main le vieux papier menteur
Qui ruina mon père, au temps de la Terreur.

De tels argumens peuvent bien être dans l'esprit de notre époque; mais on conviendra qu'ils ne sont guère poétiques.

LES QUATRE PREMIERS LIVRES DE TÉLÉMAQUE français-anglais et prononciation figurée en regard, avec la traduction interlinéaire selon le génie de la langue anglaise, par *M. Peyrot*. — Paris, chez Mansut. 1837. In-8. obl. 4 fr. 50 c.

Ce *Télémaque* est comme le *Manuel de la langue anglaise*, du même auteur, destiné plus particulièrement à l'usage des personnes qui veulent étudier seules, sans le secours d'un maître. Dans ce but, la même page offre sur trois colonnes, 1° le texte français coupé par phrases courtes, faciles à saisir et à retenir; 2° la traduction anglaise; 3° la prononciation rendue autant que cela est possible, par des syllabes françaises et par quelques

signes conventionnels qu'il faut d'abord étudier. Sur la page opposée à celle-ci, on retrouve encore la traduction anglaise, avec l'interprétation française interlinéaire et mot à mot. De cette manière, il est facile de comprendre et de comparer l'un avec l'autre les caractères distinctifs des deux langues, de bien saisir le génie propre à chacune d'elles, et de se rendre compte des moyens à employer pour traduire avec fidélité et élégance, en faisant passer d'une langue dans l'autre, sans trop les altérer, les beautés originales du style. Sous ces divers rapports, ce petit ouvrage est fort bien conçu, et peut être d'une très-grande utilité. Je ferai seulement ici la même observation que j'ai déjà faite, au sujet de la prononciation écrite, en rendant compte du *Manuel* de M. Peyrot. Il me semble impossible d'apprendre, de cette manière, à bien prononcer l'anglais. D'abord il est des sons tels, par exemple, que celui du *th*, qui n'ont aucune espèce de correspondant en français; maintes diphthongues anglaises se trouvent dans le même cas. Et, en général, les sons de la langue anglaise sont si peu francs, si incertains, qu'on ne parvient jamais, que fort imparfaitement, à les rendre par l'écriture. Ainsi *he supposed* ne se prononce certainement pas comme un Français prononcera *hi seuppost; virtue* ne se dit pas *vertchiou*, etc., etc.

Sans doute cette interprétation, quelque grossière qu'elle soit, peut faciliter au maître le travail de se faire comprendre de ses élèves. Mais dès qu'il ne sera plus là avec sa prononciation correcte, pour leur indiquer comment il faut prononcer cette prononciation écrite, il est fort à craindre qu'ils ne tombent dans de singulières erreurs, et ne finissent par parler une langue que ni Anglais, ni Français, ne sauraient comprendre.

On peut apprendre seul à lire une langue; mais pour la prononcer, il faut la parler, et un maître est indispensable dans cette étude qui est toute d'imitation. Quelque ingénieuse que paraisse la méthode de M. Peyrot, les personnes qui désirent en retirer tout le fruit possible, feront bien de prendre plus d'une leçon de lui, ou de tout autre bon maître d'anglais. Du reste, quelque méthode qu'on adopte, le *Télémaque* de M. Peyrot doit être conseillé comme un excellent livre élémentaire, parfaitement bien adapté au but que l'auteur a eu en vue, celui de rendre moins pénibles et moins repoussans les premiers pas qu'on fait dans l'étude d'une langue étrangère.

LA COURTISANE ET LE MARTYR, par *Edouard Féal*. — Paris, chez Schwartz et Gagnot, libraires, place St.-Germain l'Auxerrois, n° 20. 1837. 1 vol. in-8. 7 fr. 50 c.

Ce volume renferme la première partie d'un drame historique, que l'auteur nous promet en sept volumes in-8°, et dont le sujet est la destinée de la ville de Toulouse, à l'époque où elle comptait parmi les plus fameuses cités du monde. Il nous la montre d'abord au milieu de la lutte du christianisme contre les derniers efforts des druides gaulois et du paganisme romain. Il veut peindre la corruption abominable des mœurs du vieux monde; ce chaos moral au milieu duquel la religion du Christ vint tout-à-coup apporter sa réforme austère, son renoncement au monde, ses doctrines de charité et de sacrifice. Un grand-prêtre du culte druide animé d'un fanatisme cruel et féroce, un gouverneur romain livré à tous les excès de la luxure la plus effrénée, la fille du prêtre gaulois vouée d'abord à la débauche et à la prostitution, puis convertie au christianisme; enfin, un apôtre du christianisme qui périt victime de la rage aveugle de ses ennemis, et dont le martyr ne sert qu'à mieux assurer le succès de la cause à laquelle il sacrifie courageusement sa vie : voilà les principaux personnages mis en scène par l'auteur. Avec de tels élémens, il pouvait nous offrir des tableaux pleins de vie, d'intérêt, d'originalité, et faire de curieuses études sur cette période de transition si peu connue et si importante. Malheureusement M. Féal ne paraît pas s'être bien pénétré de l'esprit des temps qu'il veut décrire. Ses druides parlent un langage qui ne put jamais être que celui de leurs ennemis les plus ardens; ses Romains sont de vils débauchés, sans esprit ni grandeur; il ôte au paganisme toute espèce de poésie, et fait de ses cérémonies de dégoûtantes orgies, sans la moindre teinte de foi religieuse; ses chrétiens eux-mêmes ne sont que de pâles et froides copies de ces figures énergiques et grandes, qui nous apparaissent entourées d'une auréole brillante, au milieu de ces siècles de ténèbres, auxquels ils apportaient la lumière au péril de leur vie. M. Féal aurait mieux fait, peut-être, d'écrire l'histoire d'une autre manière. La forme dramatique qu'il a adoptée est sans doute plus propre à frapper le lecteur, et à peindre l'époque avec sa physionomie originale et ses mœurs si différentes des nôtres; mais elle exige un talent bien supérieur et des études beaucoup plus profondes. Combien n'avons-nous pas vu déjà d'écrivains distingués se fourvoyer sur cette route! et parmi toutes les tentatives de ce genre essayées dans ces derniers temps, c'est à peine si l'on en compte une ou deux qui soient dignes d'être

citées. La seule, peut-être, qui soit une œuvre hors de ligne, et qui mérite de prendre place parmi les gloires littéraires de notre époque, est due à la plume d'un homme de génie. C'est Goetz de Berlichingen à la main de fer, qui nous offre un admirable tableau de ce moyen-âge, tant prôné et si peu compris par la plupart de nos écrivains modernes. Un tel chef-d'œuvre est bien fait pour exciter la plus noble ambition; mais il est plus facile d'admirer que d'imiter Goëthe.

REVUE DU NORD : Numéro de mai 1837. In-8. Le prix de l'abonnement est 40 fr. par an pour Paris.

Ce numéro renferme les articles suivans :

1° *Des Kleedes de C. L. Woitsitski.* Sous ce titre un savant va publier le recueil des traditions et des chants populaires de la Pologne et de la Russie. C'est une mine tout-à-fait neuve à exploiter et qui, si l'on en juge par les extraits que renferme cet article, promet d'être féconde. Cette poésie du Nord est empreinte d'une teinte sauvage et mystérieuse qui excite vivement la curiosité. Sa mythologie étrange, le merveilleux qui règne dans tous ses récits, le sentiment profond qui s'y révèle, enfin, les détails de mœurs qu'on ne peut retrouver que là, et qui servent à faire connaître les anciens peuples slaves, tout se réunit pour donner un vif intérêt à ces débris d'une littérature presque tout-à-fait ignorée.

2° *Sur la littérature flamande, les poètes flamands et les restitutions littéraires à faire aux Belges;* fragment trop court et un peu sèchement écrit, dans lequel on passe rapidement en revue les principaux titres de gloire des vieilles provinces belges. L'auteur aurait donné plus d'intérêt à ses recherches en y ajoutant quelques développemens; et la littérature belge est si peu connue qu'il serait nécessaire aussi de donner des analyses et des citations de la plupart des ouvrages dont il fait mention.

3° *Goëthe jugé par Menzel;* article traduit de l'un des plus célèbres critiques de l'Allemagne. Le génie de Goëthe y est apprécié d'une manière assez juste sans engouement ni prévention. Il rend hommage aux puissantes facultés du poète allemand, mais il fait aussi ressortir la funeste influence qu'il a exercée sur son siècle, dont il a reflété dans sa poésie toutes les faiblesses et tous les vices. Il fut le poète du matérialisme et n'employa presque constamment son talent qu'à chanter et à exalter les jouissances physiques. L'âme et ses besoins religieux furent trop souvent oubliés par lui.

4° *Recherches sur les Scandinaves et la Scandinavie;* travail

de géographie antique et d'histoire par le général G. de Vaudoncourt, dans lequel il considère Odin, le chef mystique des Ases et de la nation gothique, comme un personnage fictif qui désignait le soleil, objet de l'adoration de ces anciens peuples. Il présente un tableau chronologique des rois scandinaves, depuis la plus vieille époque historique qui succéda à la dissolution du gouvernement théocratique central. La durée de ce gouvernement est inconnue, mais semble se rapporter à ce que les récits de l'Edda appellent le règne d'Odin. M. de Vaudoncourt donne un court abrégé de l'histoire du Danemarck, de la Suède et de la Norwège, jusque vers le milieu du onzième siècle. Ces savantes recherches offrent un haut intérêt.

5° *De l'influence de la distribution du revenu agricole sur le développement économique et politique des nations.* Cet article, dû à la plume d'un économiste allemand, a pour but de montrer combien le degré de liberté et de prospérité d'un peuple se trouve toujours en rapport avec les institutions qui régissent la distribution du revenu agricole. L'indépendance du cultivateur est la première condition et la plus sûre base de la liberté politique. Un coup-d'œil jeté sur les diverses contrées de l'Europe suffit pour s'assurer de ce rapport constant, et il est assez généralement reconnu aujourd'hui que la grande division de la propriété produit une distribution plus égale et plus juste de la richesse.

6° *Documens inédits sur l'Islande;* tableaux statistiques des mariages, des naissances, des morts, des maladies et de la population de différentes villes.

7° *Particularités sur la Suisse,* traits historiques, détails de mœurs qui servent à faire connaître le pays et ses habitans. Nous citerons le suivant comme l'un des plus caractéristiques et des plus remarquables : « Le landammann d'Appenzell, Gebhard Zürcher, était laboureur, et charpentier de profession. Le matin, il présidait le conseil et prenait part aux travaux des commissions; l'après-midi, il cultivait son champ ou travaillait dans son atelier. Un patricien d'une des principales villes de la Suisse, qui avait des affaires importantes dans le canton d'Appenzell, trouva le landamann chez lui et occupé des travaux de son état; mais, voyant cet homme en tablier de cuir, le patricien se mit à l'aise, se couvrit, et, jouant avec sa badine, il lui exposa ce qui l'amenait. Quand il eut terminé,—A qui voulez-vous parler? lui demanda le landammann, est-ce au paysan Gebhard Zürcher ou au landammann du canton?—Au landammann naturellement, répondit le patricien d'un ton dégagé. — Dans ce cas, découvrez-vous, reprit Gebhard Zürcher, avec une noble fierté, et répétez-moi

l'affaire à laquelle le landamann n'a rien compris, car il pensait que vous parliez au paysan votre égal. »

8° *Miscellanées*, choix de fragmens de littérature traduits du russe ou de l'allemand, et correspondance scientifique de Russie, de Suède, d'Autriche, de Hongrie et de Valachie. L'un des morceaux les plus remarquables de cette dernière partie est *Un déjeûner en enfer*, par le baron Brambeus. On y trouve une mordante critique de la littérature moderne.

HISTOIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE, par *Jean de Muller, Robert Gloutz-Blozheim* et *J.-J. Hottinger*, traduite de l'allemand avec des notes nouvelles et continuée jusqu'à nos jours par Ch. Monnard et L. Vulliemin. — Paris, 1837. Tome 2. In-8. 7 fr.

Le serment du Grütli, l'expulsion des baillis autrichiens qui en fut la conséquence, la bataille de Morgarten où les Suisses surent si bien défendre la liberté qu'ils avaient conquise, les destinées de Zurich sous son dictateur Rodolphe Broun, celles plus brillantes de Berne, sous le commandement de son grand citoyen Rodolphe d'Erlach, enfin la bataille de Laupen : tels sont les grands événemens qui se pressent dans ce volume et qui forment la partie vraiment héroïque de l'histoire de Suisse. Le plus vif intérêt s'attache au récit de Muller, et son traducteur a heureusement reproduit cette éloquence mâle et simple avec laquelle l'historien allemand trace le beau tableau de ce petit peuple, qui par sa prudence et son courage sut se créer une existence indépendante, secouer le joug de l'Autriche et se maintenir contre les nombreuses armées qui furent plus d'une fois levées dans le but de le faire rentrer dans la servitude. C'est là qu'il faut étudier comment un pays, quelque pauvre et quelque peu étendu qu'il soit, peut être fécondé par l'amour de la liberté, par le vrai patriotisme, et s'assurer ainsi une longue prospérité dans l'avenir, une belle place dans les fastes de l'histoire. La révolution de 1308, qui posa les premières bases de la Confédération Helvétique, fut pure de tout excès. Confians dans leur bon droit, les habitans des Waldstetten ne versèrent pas une goutte de sang. Ils se contentèrent de faire jurer à leurs ennemis qu'ils ne rentreraient plus dans le pays, et lorsque ceux-ci, infidèles à leur parole, s'avancèrent avec une puissante armée sur le champ de bataille de Morgarten, les Suisses se jetant à genoux implorèrent le secours du Tout-Puissant et se précipitèrent avec un courage indomptable sur les rangs bardés de fer de la noblesse autrichienne.

Ce fut un étrange spectacle au milieu des ténèbres du moyen-âge, que de voir des paysans vaincre des seigneurs, et

ceux-ci dûrent éprouver une humiliation bien forte, lorsque, après avoir fait de grands préparatifs pour marcher à une conquête qu'ils regardaient comme facile et assurée, ils se virent obligés de fuir en désordre, en laissant à Morgarten bon nombre des leurs. L'alliance éternelle fut alors renouvelée entre les trois premiers cantons, auxquels vint bientôt se joindre Lucerne.

Les villes de Zurich et de Berne commencèrent aussi à prospérer et à s'assurer une existence indépendante, en rachetant de divers seigneurs des droits, priviléges et hypothèques, et en se plaçant comme villes libres sous la protection de l'Empire. Zurich fut agitée par des dissensions intestines, qui altérèrent sa constitution et la soumirent pendant quelque temps à une faction populaire, ou plutôt au pouvoir d'un ambitieux qui savait flatter la foule et s'en servir comme d'un instrument.

Berne eut une autre lutte à soutenir. La noblesse, irritée des prétentions et de la fierté de ces bourgeois qui paraissaient se croire les égaux des seigneurs, entreprit une formidable expédition contre cette petite république. De tous côtés, des comtes et des barons, des ducs et des princes, accouraient pour prendre part à cette entreprise qui promettait un riche butin et une satisfaction complète à l'honneur blessé de tous ces nobles.

Berne, dans ce péril, confia sa bannière aux mains du chevalier d'Erlach, et députa auprès des Waldstetten pour leur exposer sa position. Quoique l'alliance de ceux-ci avec les Bernois fût expirée, ils répondirent à l'envoyé : « Cher sire de » Krambourg, la véritable amitié paraît dans le péril; allez à » Berne, dites à vos concitoyens que le peuple des Waldstet » ten leur fera voir comment il pense. »

Bientôt neuf cents hommes des Waldstetten, trois cents du Hasli, quatre mille bourgeois de Berne et quatre-vingts cavaliers de Soleure furent réunis près de Laupen, où Erlach jugea convenable de se poster pour attendre l'ennemi.

Les deux armées ne tardèrent pas à se trouver en présence, et des défis furent échangés entre les hommes des divers partis. Enfin le signal fut donné. « Les frondeurs se précipitèrent les premiers sur l'ennemi; ils firent chacun trois jets, troublèrent ses rangs et se retirèrent. De lourds chariots de guerre en fer roulèrent avec fracas dans les rangs rompus; des guerriers combattaient avec fureur du haut de ces chars qu'ils ne pouvaient faire reculer. Cependant ceux de l'arrière-garde, inaccoutumés aux manœuvres des frondeurs, prirent leur retraite pour une fuite et se sauvèrent dans la forêt; leur action remarquée jeta du trouble dans les esprits et fut

rapportée au général; à cet instant, Erlach cria aux troupes, avec un visage calme et serein : « Amis, nous sommes vainqueurs, les lâches sont partis; » et sur-le-champ, tandis que les chariots de guerre continuaient d'agir, lui, la bannière de la ville de Berne dans ses mains, et accompagné de ces jeunes gens, le noyau de son armée, il pénétra puissant, irrésistible, dans l'infanterie ennemie. Bientôt les Bernois et leurs alliés furent en effet vainqueurs. La noblesse en déroute combattit en vain avec courage, ses plus vaillans guerriers tombèrent sur le champ de bataille, les autres dûrent prendre la fuite.

» Quand après la poursuite des ennemis, les troupes se furent réunies sur le champ de bataille, toute l'armée de la ville de Berne se mit à genoux pour remercier Dieu d'avoir béni l'habileté d'Erlach et leur courage, comme il aime à le faire. Erlach loua leur subordination : « Je n'oublierai jamais, » dit-il, que je dois cette victoire à la confiance de mes conci- » toyens et à votre vaillance, braves, loyaux, chers amis et » soutiens des Waldstetten et de Soleure; quand nos descen- » dans ouïront l'histoire de cette bataille, ils estimeront par- » dessus tout, comme dans ce jour, cette amitié mutuelle; » dans leurs dangers et dans leurs guerres, ils réfléchiront de » quels aïeux ils sont les enfans. » Pendant ce temps, d'autres pansaient les blessés; on donna des sauf-conduits à ceux qui désiraient emporter les corps des leurs dans les tombeaux de leurs familles; d'autres furent entassés dans de grandes fosses, à l'endroit où ils succombèrent. Lorsque la garnison de Laupen vit arriver les bannières amies, beaucoup pleurèrent comme on pleure à la lecture ou au récit de grandes actions auxquelles on eût voulu concourir.

» L'armée victorieuse passa cette nuit-là sur le champ de bataille, suivant la coutume. Le lendemain, chacun fut de bonne heure sur pied. En avant marchait Diebold Baselwind; suivaient les bannières conquises, les armes et les cuirasses des grands qui périrent; sur toutes les figures brillait la victoire remportée par la vertu qui dépend de l'homme sur la puissance que donne la fortune. Au milieu de ces pensées, ils entrèrent dans la ville de Berne. Erlach après avoir renouvelé la gloire de son père en sauvant la république, déposa le suprême pouvoir. Les Bernois et les Suisses des Waldstetten se prêtèrent un serment de confédération. »

Ce fut ainsi que la ville de Berne s'acquit un rang et une renommée que sa petite étendue semblait ne devoir jamais lui permettre d'atteindre. Elle se distingua par la sagesse de ses conseils, par la prudence de ses actions, par sa valeur dans les combats, et commença dès-lors à s'élever à un haut degré de prospérité.

Le récit de Muller offre un intérêt toujours plus vif à mesure qu'il avance, on y rencontre une foule de détails de mœurs fort curieux ; c'est vraiment l'histoire du peuple suisse et non pas seulement celle de ses gouvernemens. Les vues élevées de l'auteur savent faire jaillir du moindre trait de ce genre une pensée profonde, formulée avec clarté et concision.

FLORENCE ET SES VICISSITUDES : 1215 - 1790 ; par M. *Delécluze*. — Paris, 1837. 2 vol. in-8. fig. 16 fr.

Cet ouvrage est remarquable, sous le rapport des recherches historiques ; mais il n'offre pas un récit suivi : ce sont plutôt des documens précieux à consulter sans doute, mais qui ne présentent pas beaucoup d'attrait à la lecture. M. Delécluse a divisé son travail en six parties distinctes : les trois premières renferment une sorte de chronique des événemens les plus remarquables des annales de Florence, dans les trois périodes de la république, de l'oligarchie et de la monarchie que cette ville célèbre a successivement traversées pendant ces six siècles.

Les trois dernières parties traitent du gouvernement, de la philosophie et des mœurs. On voit que l'auteur s'est livré à de sérieuses études; il a compulsé tous les monumens des temps passés ; il s'est inspiré de l'aspect des lieux qu'il décrit, il ne parle que d'après des autorités certaines. Mais son œuvre n'est pas terminée ; elle manque d'ensemble et paraît être un assemblage de matériaux plutôt qu'une histoire proprement dite. C'est un dépouillement d'archives et de chroniques fait avec érudition, qui aplanira la route aux historiens tentés d'aborder ce même sujet. On trouvera de l'intérêt dans les considérations sur l'influence et les résultats des diverses formes de gouvernement qui se succédèrent à Florence. Le tableau des vicissitudes politiques de cette ville est riche en grandes leçons, en expériences cruelles.

« En jetant, dit M. Delécluze, un regard rapide sur les trois phases de l'histoire de Florence : la république, l'oligarchie et enfin la monarchie médicéenne, on peut faire une observation importante : c'est que les résultats heureux, obtenus par le peuple florentin à ces trois époques, sont d'une nature différente, tandis que le mal qui a miné constamment et détruit chacun de ces gouvernemens est le même. Sous la république, la cité de Florence conquiert sa franchise, fonde son commerce et voit naître un poète et une poésie qui seront toujours pour elle un titre de gloire ; le gouvernement

oligarchique rend le commerce plus florissant encore. L'érudition, la philosophie, les arts prennent un essor non moins élevé, non moins glorieux que la poésie, sous la monarchie des grands-ducs de la maison Médicis; l'agriculture est remise en honneur, les sciences et la philosophie grandissent, s'étendent et s'élèvent avec le génie puissant de Galilée. Mais malgré tous ces élémens de vie intellectuelle pour le peuple florentin, depuis 1218 jusqu'à 1700, un mal incurable a toujours arrêté le développement des institutions et des lois qu'il a voulu se donner ou qu'on lui a imposées; ce mal est la mauvaise administration de la justice.

» En considérant la politique des Etats sous l'aspect moral, la forme des gouvernemens n'est jamais qu'une question accessoire. Ce qui importe avant tout, est que les droits de chacun, si restreints ou si étendus qu'ils puissent être, soient définis, reconnus, respectés et défendus par les lois. Or c'est ce qui a manqué à cette belle et malheureuse Florence, sous la république, pendant l'oligarchie et quand elle a été gouvernée par les grands-ducs Médicis. Riche par son commerce, par sa poésie, par ses arts et par sa science, elle a été pauvre de lois, ignorante de justice, vivant toujours d'illusions folles et s'attachant à l'ombre, sans s'inquiéter même de quel bien elle devait se saisir. » Cette observation est pleine de justesse, les formes politiques sur lesquelles on se dispute avec tant de passion, avec tant de violence et de déraison, ne sont point dignes de l'importance qu'on leur donne. On veut les poser comme des principes, tandis qu'au contraire elles sont des conséquences que le temps seul peut amener. L'éternelle justice avec tous ses résultats logiques, voilà l'unique base sur laquelle puisse s'élever une liberté féconde et durable. Les modifications de formes viennent après et d'elles-mêmes, lorsque le moment est arrivé où elles doivent passer de l'opinion publique dans les institutions de l'Etat.

Les mœurs des Florentins sont peintes par des extraits de mémoires écrits à diverses époques, qui contiennent une foule de détails très-curieux sur la vie privée des citoyens au milieu des luttes acharnées de la guerre civile, ou dans la brillante prospérité d'une paix glorieuse qui fait fleurir les lettres et les arts avec tant d'éclat.

Il est fâcheux que M. Delécluze donne souvent à son style un tour pénible et diffus. Au lieu de parler à la première personne, soit du singulier, soit du pluriel, il emploie constamment le pronom impersonnel, *on*. *On a dit, on ajoutera, on remarquera*, sont des expressions qui reviennent à chaque page avec une affectation marquée, et cette manière avec laquelle l'auteur s'isole du public, paraissant dédaigner de

s'adresser directement à lui, n'est ni gracieuse, ni favorable à la narration.

Un plan de Florence et divers médaillons gravés avec beaucoup de soins, accompagnent ces deux volumes.

PROVINCE DE CONSTANTINE. RECUEIL DE RENSEIGNEMENS pour l'expédition ou l'établissement des Français dans cette partie de l'Afrique septentrionale; par *M. Dureau de la Malle*, membre de l'Institut. Paris, chez Gide, 1837. In-8. Avec une carte. 6 fr.

Chargé de réunir tous les documens historiques, topographiques et archéologiques qui pouvaient servir à faire connaître la province de Constantine, M. Dureau de la Malle a publié divers articles à ce sujet, dans les Annales des Voyages, et les réunit aujourd'hui en un volume qui pourra offrir un grand intérêt, si surtout le projet d'expédition n'est pas abandonné. M. Dureau de la Malle n'ayant pas été dans le pays, ne le décrit que d'après ce qu'en ont dit les auteurs anciens ou modernes, et d'après les renseignemens à lui fournis par quelques voyageurs. Il sera donc curieux de vérifier sur les lieux mêmes l'exactitude de ces rapports, et de voir jusqu'à quel point un mémoire de savant, rédigé uniquement d'après des livres, peut servir à la connaissance d'une contrée.

Ce travail est divisé en trois parties principales : *Description du pays; Statistique spéciale; Géographie comparée; Archéologie.* La première et la dernière sont sans doute celles qui peuvent inspirer le plus de confiance; la province de Constantine avait été occupée par les Romains, et ils ont laissé de nombreux renseignemens sur la nature du sol et sur la géographie. C'est également sur ces deux points, ainsi que sur les monumens antiques dont les ruines subsistent encore, que les voyageurs modernes fournissent les données les plus certaines; et les recherches de M. Dureau de la Malle présentent, sous ce rapport, un véritable intérêt. Tous les écrivains anciens et modernes, qui ont parlé de cette province, s'accordent à vanter la fertilité de son sol. Elle paraît offrir la position la plus avantageuse pour l'établissement des Européens sur la côte d'Afrique. Son climat est plus sain que celui des autres parties de la Régence; « le voisinage et la température froide des montagnes ne doivent pas peu contribuer à préserver Constantine de l'influence morbifique des chaleurs. » Les nombreux monumens antiques dont elle renferme les ruines, prouvent quel développement elle avait pris sous la domination des Romains et sous celle des rois Numides.

Quant à la partie statistique du livre de M. Dureau de la Malle, elle ne peut être que fort hypothétique. Dans ces contrées à demi barbares, il n'existe pas de documens officiels, et les voyageurs ne sauraient se procurer que des données tout-à-fait vagues sur la population, sur les revenus, sur les mœurs des pays dans lesquels ils séjournent si peu. Pour tout ce qui concerne la statistique, l'occupation seule pourra fournir des renseignemens exacts; et d'ailleurs, à cet égard surtout, la conquête, si elle avait lieu, changerait rapidement toutes les relations existant aujourd'hui.

Une fort belle carte d'une partie de la province de Constantine accompagne ce volume.

PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

ETIENNE ET VALENTIN ou mensonge et probité, par Mlle *S. Ulliac Trémadeure;* ouvrage couronné. — Paris, chez Didier, 1837. 1 vol. in-12. 3 fr. 50 c.

Ce volume, qui s'offre à nous sous la couverture de la Bibliothèque d'Education, ne doit pas plus que tous les autres livres du même auteur, être confondu avec la foule des productions de ce genre. Non-seulement il se place hors de ligne, par le talent avec lequel il a été conçu et écrit, mais encore le but que s'est proposé l'écrivain, lui assure un rang distingué parmi les ouvrages de haute morale, dont l'influence peut amener les résultats les plus utiles.

La Société pour le patronage des jeunes libérés a su dignement apprécier son mérite, en accordant à mademoiselle Ulliac le prix qu'elle avait fondé pour le meilleur livre destiné à être mis entre les mains des malheureux enfans, dont elle s'occupe avec tant de sollicitude. On ne saurait ter que le public ne s'empresse de confirmer ce jugement, et que bientôt l'expérience qu'on fera de sa lecture, parmi les jeunes détenus, n'y ajoute une sanction plus haute encore, en lui assurant un succès aussi durable que bienfaisant.

Essayons d'analyser cet excellent petit livre. Deux pauvres enfans de onze à treize ans se voient enlever à la fois, par un affreux incendie, leurs parens et tout moyen d'existence. L'aîné, Etienne, possède un de ces caractères aimans, mais non passionnés, qui paraissent souvent à l'extérieur faibles et nuls, jusqu'à ce que des circonstances viennent les développer. Valentin, au contraire, est ce qu'on appelle une mauvaise tête, et son cœur a été gâté par la cou-

pable indulgence de ses parens, dont il était le favori, le Benjamin auquel on pardonnait tout; tandis que son frère était souvent repoussé et obligé de concentrer ses affections en lui-même.

Etienne et Valentin avaient été passer quelques jours à Syrod, chez un oncle forgeron; et c'est à leur retour au village natal, qu'ils ne trouvent plus qu'un monceau de cendres encore fumantes, à la place de la maison de leur père. Ce désastre affreux les plonge d'abord dans un morne désespoir. Ils s'éloignent en pleurant, et ne sachant de quel côté diriger leurs pas. L'oncle de Syrod et quelques autres parens leur restent encore; mais le premier élan de la douleur passé, Valentin reprend bientôt sur son frère l'ascendant que lui donne son caractère léger, mais volontaire, habitué à n'être pas contrarié; et il déclare que, puisque les circonstances l'ont rendu libre, il ne veut pas s'aller mettre sous de nouvelles chaînes, ni être à charge à personne. Le désir de voyager, si attrayant pour le jeune âge, lui suggère l'idée d'aller à Paris; il propose à son frère d'employer le peu d'argent qu'ils ont dans leurs poches à acheter quelques marchandises qu'ils vendront le long de la route, et Etienne, qui aime trop son frère pour le contredire, consent à tout.

Voilà donc nos deux orphelins sur le chemin de la Capitale. L'un, toujours profondément affecté par son chagrin, se reprochait parfois de ne pas être plutôt retourné demander un asile à quelque membre de sa famille; l'autre, au contraire, oubliant déjà ou du moins chassant loin de lui ces tristes souvenirs de la veille, se berçait de rêves brillans, et bâtissait d'admirables projets d'avenir. Cependant le commerce, sur lequel les deux frères avaient fondé leur premier espoir, n'allait pas; et ils se virent bientôt obligés de tendre la main aux passans pour avoir du pain. Cette humiliation chagrinait vivement le pauvre Etienne; mais Valentin n'y voyait qu'une ressource toute naturelle; et, cédant à un penchant malheureux qu'il avait toujours eu pour le mensonge, il n'était pas d'embellissement qu'il ne brodât sur le canevas de leur aventure, pour exciter la commisération en leur faveur. Le modeste atelier du tourneur, leur père, se changeait en une vaste fabrique, et cette tactique réussissait si bien, que l'argent abondait, et bon gré malgré, Etienne se vit forcé d'en profiter jusqu'à Paris.

Arrivés dans cette grande ville, les deux frères cherchèrent à s'occuper pour gagner leur vie; mais sans aucun guide, sans aucun appui, il est impossible que d'aussi jeunes garçons trouvent à se placer. Réduits à attendre leurs seuls moyens d'existence du produit de quelques commissions qu'ils étaient

rarement chargés de faire, ils sont exposés à souffrir de la faim. Valentin se laisse entraîner par quelques mauvaises connaissances ; il commet de petits vols, et se voit arrêté et conduit au dépôt de Saint-Denis, où il retrouve son frère qui a été également arrêté, mais seulement comme vagabond, parce qu'il n'avait ni papiers ni domicile. Triste aberration de la loi, qui confond ainsi le coupable avec l'innocent malheureux, et les entasse pêle-mêle comme pour les corrompre les uns par les autres.

L'aumônier de cette maison se trouve être un de ces hommes rares et précieux qui accomplissent avec un zèle éclairé, avec un dévouement intelligent, les nobles fonctions du prêtre. Il s'intéresse au sort des deux frères, obtient la mise en liberté d'Etienne, et le place en apprentissage chez un horloger de Saint-Denis. Quant à Valentin, il subit un jugement ; mais réclamé au nom de son oncle, il est également libéré, et le bon prêtre leur fournit les moyens de se mettre en route, pour retourner à Syrod. Tandis qu'Etienne, profitant des leçons de l'aumônier, avait travaillé sérieusement chez son patron pour réparer le temps perdu, Valentin, resté au milieu des mauvais sujets qui peuplaient la maison de Saint-Denis, y avait puisé de détestables principes, pris des leçons de crime, et, lorsqu'il en était sorti, il avait trompé l'aumônier, en ajoutant l'hypocrisie à la dépravation. Un misérable s'était chargé de lui servir de mentor, et trop docile à ses leçons, Valentin forme l'abominable projet de dépouiller son frère. A Dijon, après une nuit du plus profond sommeil, Etienne en se réveillant ne trouve plus Valentin à ses côtés; la ceinture contenant leur petit trésor a disparu, et bientôt il ne peut plus douter de l'affreuse vérité : son frère l'a volé. Ne voulant pas perdre Valentin dans l'esprit de son oncle, en dévoilant son infâme conduite, Etienne préfère retourner à Saint-Denis. où le bon abbé Duménil le fait rentrer dans la maison de l'horloger. Là, il réussit à se faire aimer et à se rendre utile, si bien qu'après la mort de son maître, il est chargé de la conduite des affaires ; et, quelques difficultés s'étant élevées à ce sujet avec le fils de la maison, il trouve à acheter un fonds d'horlogerie à Paris, et s'établit avec le petit héritage que lui laisse l'oncle de Syrod, qui meurt aussi sur ces entrefaites. La réputation d'activité et de probité que s'acquiert alors Etienne, commençait à le faire prospérer, lorsqu'un incident vient tout-à-coup ébranler son crédit. Une lettre de Valentin lui apprend que ce malheureux enfant est détenu à Poissy, par suite d'une nouvelle condamnation pour vol. Aussitôt Etienne se rend à la prison, obtient de le voir; et, après une entrevue touchante, dans laquelle l'amour fra-

ternel pardonne toutes les fautes du passé, il fait les démarches nécessaires pour rendre la liberté à Valentin, et le ramène dans sa propre maison, où il le prend en qualité de commis. Cet acte si noble, si beau en lui-même, ne pouvait être compris de tous ceux qui avaient quelque intérêt engagé dans le commerce d'Etienne. La plupart le menacent de lui retirer leur confiance; mais il tient ferme, il résiste à l'orage et garde son frère avec lui. Le succès couronne enfin de si grands efforts; mais ce n'est pas sans peine que Valentin parvient à refaire sa réputation. Il a de rudes combats à soutenir contre ses mauvais penchans; la sage prudence d'Etienne vient plus d'une fois à son secours; il se trouve surtout exposé à de difficiles épreuves, et ce n'est qu'à force de courage et de persévérance qu'il sort vainqueur de la lutte.

Nous ne pouvons dans cette trop courte analyse faire sentir tout ce qu'offrent de remarquable les détails de cet intéressant récit. Plusieurs chapitres sont écrits avec un sentiment si vrai, si profond qu'on ne saurait les lire sans être vivement ému. Les exhortations du digne abbé, la rencontre des deux frères dans la prison de Poissy, la dernière épreuve à laquelle est soumis Valentin, lorsque, devenu le commis-voyageur de son frère et d'un autre négociant, il se retrouve en présence d'un jeune homme que, dans le temps de sa vie criminelle il avait indignement trompé, sont autant de scènes admirablement décrites. Point de déclamations inutiles, de sermons ennuyeux; d'un bout à l'autre les faits parlent d'eux-mêmes, et l'intérêt qu'ils présentent ne peut manquer de produire le plus grand effet. Mademoiselle Ulliac a su s'associer ainsi de la manière la plus efficace à l'œuvre que se propose la Société pour le patronage des jeunes libérés, œuvre qui est certainement l'une des plus utiles et des plus importantes qu'ait entreprises la philanthropie moderne. De semblables travaux resteront comme les monumens les plus honorables de notre époque, car eux seuls seront capables de faire sortir les gouvernemens de cette apathie dans laquelle ils demeuraient jusqu'à présent plongés pour tout ce qui concerne la morale et les plus chers intérêts de l'humanité.

DES AVEUGLES et de leur éducation, ouvrage couronné par la Société de la morale chrétienne, etc., par Mme *Eugénie Niboyet*. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et Ce. 1837. 1 vol. in-12. 3 fr.

Ce petit volume renferme l'historique des institutions établies pour les aveugles, des considérations sur le genre d'instruction dont ils sont susceptibles, et un plan d'améliorations

à introduire soit pour rendre les établissemens actuels plus dignes de leur destination, soit pour en augmenter le nombre et les mettre plus en rapport avec l'état présent de la population et des lumières.

L'hospice des Quinze-Vingts fut fondé par Saint-Louis, qui offrit ainsi un asile à 300 chevaliers, frappés de cécité durant les guerres des croisades. Plus tard, il devint le refuge des pauvres aveugles; mais aucun soin n'était pris de leur éducation morale, aucune tentative n'était faite pour leur fournir, par l'enseignement d'une profession, les moyens de soutenir eux-mêmes leur existence. Long-temps on se contenta de nourrir le petit nombre d'aveugles que les ressources bornées de l'établissement permettaient d'admettre, et l'on demeura persuadé qu'il était absolument impossible de les tirer de cet isolement forcé, auquel semblait les condamner leur malheureuse infirmité. Ce ne fut que vers la fin du 18e siècle que les travaux d'un philanthrope distingué, de Valentin Haüy, le frère du célèbre minéralogiste, attirèrent l'attention publique sur cet objet et fondèrent un institut pour les jeunes aveugles qui, après des tribulations diverses, occasionées par les changemens politiques dont la France a été le théâtre depuis cette époque, se trouve aujourd'hui placé rue Saint-Victor.

Cet établissement, l'un des premiers en ce genre qui aient été formés, excita d'abord à un haut dégré l'intérêt des savans et des philosophes, qui y voyaient à la fois une généreuse pensée d'humanité et un sujet d'études fort curieuses. Mais malheureusement le zèle qui avait su vaincre les premiers obstacles s'est ralenti, on n'a point cherché à perfectionner les premiers essais, et pas une amélioration en quelque sorte n'a été introduite dans l'institut des jeunes aveugles depuis Haüy. La plupart des élèves ne retirent presque aucun fruit de l'instruction qu'ils y reçoivent, car il en est bien peu qui puissent obtenir des places de professeur dans l'établissement, et l'on ne s'occupe point assez de procurer aux autres une profession qui puisse les faire vivre sans avoir recours à la charité publique.

Il est cependant bien prouvé que les aveugles peuvent en grande partie remplacer par le toucher et l'ouïe la vue qui leur manque. Non-seulement une foule de faits particuliers prouvent jusqu'à quel haut degré de perfection s'élèvent alors ces deux autres sens, mais encore les instituts américains, organisés sur des bases bien plus larges que ceux de l'Europe, offrent des résultats fort remarquables. On s'y attache non pas à former deux ou trois élèves capables, par leurs facultés supérieures, de satisfaire l'amour-propre des

maîtres en attirant l'attention publique, mais bien à éclairer la masse des élèves d'une manière égale et aussi complète que possible.

Madame Niboyet fait remarquer avec beaucoup de raison que la prospérité de ces établissemens dans le Nouveau-Monde, tient peut-être à ce qu'ils sont la propriété de sociétés particulières. Pour cet objet comme pour beaucoup d'autres, l'émulation et la responsabilité sont deux élémens qui manquent au gouvernement, et dont l'absence rend impuissans ses efforts pour le bien public.

Il serait donc à désirer que des sociétés se formassent dans les divers départemens pour fonder autant d'instituts semblables, qu'en exigent les 20,000 aveugles que l'on compte en France et dont environ une centaine seulement ont été jusqu'à ce jour admis à jouir des bienfaits de l'éducation publique.

Madame Niboyet donne des détails curieux sur le développement des facultés morales chez les aveugles, ainsi que sur les moyens employés pour aider leur intelligence et éclairer leur esprit. On regrettera seulement que son livre soit si court. Un sujet pareil pouvait facilement s'étendre sous la plume et donner lieu à des dissertations du plus haut intérêt. Mais l'auteur s'est plutôt renfermé dans les faits. Un chapitre cependant est consacré à l'éducation morale et renferme des pensées nobles et justes; je reprocherai seulement à madame Niboyet d'avoir mal choisi la citation par laquelle elle repousse l'opinion qui prétend que les aveugles sont prédisposés à l'athéisme. Ce fragment dans lequel un aveugle dit : « Renoncer à croire, ce serait » non-seulement renier nos professeurs, mais aussi nos études » littéraires et historiques, pour nous refaire au hasard un » système qui ne nous satisferait pas. » Ce fragment ne prouverien du tout, puisqu'il base la foi sur l'autorité et la fait entièrement dépendre du professeur. Qu'arriverait-il donc si ce professeur était lui-même un athée?

LES ENFANS, Contes à l'usage de la jeunesse, par Mme *Guizot :* 4e édition. 2 vol. in-12, fig. 8 fr. — **NOUVEAUX CONTES** à l'usage de la jeunesse, par la même. 2 vol. in-12, fig. 8 fr. — Paris, 1837. Chez Didier.

Voici d'anciennes connaissances, de vieux amis d'enfance qu'on retrouve toujours avec un nouveau plaisir, quand on les rencontre sur sa route. Lorsque les contes de Mme Guizot parurent pour la première fois, nous étions encore des en-

fans, et nous n'avons pas oublié l'intérêt avide avec lequel nous dévorions ces charmantes scènes, où toutes les meilleures leçons pour l'enfance sont habilement cachées dans des récits pleins d'un attrait irrésistible. Que de soirées délicieuses passées à lire les *Aventures d'un Louis d'or*, les tribulations du *Premier jour de Collége*, ou les vicissitudes de la pauvre *Françou!* Et avec quel chagrin on se voyait forcé de fermer le volume lorsque sonnait l'heure du repos. Que de fois on soupirait après l'époque où l'on serait assez grand pour pouvoir veiller tant qu'on voudrait avec ses auteurs favoris! Hélas! le temps s'enfuit rapidement, cet âge arrive bientôt; mais avec les années vient aussi la raison, le jugement se forme, les illusions s'envolent, et combien peu il reste alors d'ouvrages d'imagination qui résistent au criterium du bon sens froid et posé!

Mais si aujourd'hui nous n'éprouvons plus les mêmes joies et les mêmes émotions en parcourant ces pages qui remuaient si fortement notre cœur dans l'enfance, nous sommes aussi plus capables d'apprécier dignement les mérites de l'écrivain, tant sous le rapport du but moral que sous celui de la forme et du style. Cet examen est l'écueil contre lequel viennent se briser la plupart de nos premières sympathies; bien des auteurs qui avaient fait les délices de notre jeune âge, tombent alors tout-à-coup du piédestal sur lequel nous nous étions plu à les élever; mais il en est aussi dans le nombre quelques-uns qui résistent, car l'enfance bien dirigée n'est pas toujours un mauvais juge, et ses suffrages naïfs sont quelquefois confirmés par la raison de l'âge mûr. Mme Guizot est peut-être, parmi les écrivains du commencement de ce siècle, celle qui a le mieux mérité et le plus complètement obtenu cette gloire durable et précieuse, parce que ses ouvrages ont toujours été inspirés par un but moral, noble et élevé, qu'elle a constamment suivi avec une ferme persévérance, et auquel l'imagination s'est subordonnée, sans abdiquer pour cela son pouvoir magique. Ses contes sont en général vrais d'un bout à l'autre, et si un reproche peut leur être adressé, c'est que parfois la grâce de la narration est sacrifiée à la réalité, les détails sont un peu crus, la forme un peu sèche. Mais ce défaut, si c'en est un aux yeux de l'homme de lettres, passe inaperçu pour l'enfant, et contribue même à lui faire mieux comprendre le sens du récit. D'ailleurs, hâtons-nous de le dire, ce n'est que le plus petit nombre de ses écrits qui offre cette imperfection. La plupart sont aussi remarquables par la forme que par le fond, et quelques-uns de ses contes sont de charmantes esquisses tracées avec autant d'art que de vérité. Ils ont cela de précieux surtout, que tout y est à la portée des

jeunes lecteurs auxquels ils sont destinés et qu'on peut les leur abandonner entièrement sans craindre qu'ils y rencontrent aucun préjugé, aucune idée fausse, aucune impression fâcheuse. On peut être certain qu'ils n'y puiseront ni exagération sentimentale, ni sensibilité prétentieuse. Il y règne une piété élevée, une religion pure et raisonnable, un saint amour de la vertu, dont les semences jetées dans des cœurs encore tout neufs, ne peuvent que produire d'excellens fruits pour l'avenir. Mais une chose dont devraient bien se convaincre les parens qui mettent de semblables livres entre les mains de leurs enfans, c'est qu'il faut cultiver le sol pour que la semence germe, c'est qu'il ne faut pas repousser les premiers élans de ces jeunes âmes par l'indifférence, ou ce qui est pire encore, par l'ironie du doute. L'éducation est l'affaire la plus importante de la vie, et c'est celle dans laquelle la plupart des hommes agissent avec le plus de légèreté, à laquelle ils consacrent la moindre partie de leur temps et de leurs peines. Etonnez-vous après cela si le monde va de travers, si la société présente tant de tableaux tristes et honteux ! Là est le véritable siége du mal, là est la plaie qui ronge notre ordre social.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

TRAITÉ DE LÉGISLATION, ou Exposition des lois générales suivant lesquelles les peuples prospèrent, dépérissent ou restent stationnaires ; *par Charles Comte*. 2e édition. — Paris, chez Chamerot. 4 vol. in-8. 32 fr.

N'ayant point rendu compte de cet ouvrage lors de sa publication, nous saisissons avec empressement l'occasion qui s'offre à nous de réparer cet oubli. M. Ch. Comte fut un de ces hommes malheureusement trop rares qui cultivent la science par amour pour elle, pour son heureuse influence sur le bonheur de l'humanité, et non dans de simples vues de gloire ou d'ambition personnelles. Il ne fit peut-être pas son chemin comme bien d'autres, mais il en fit faire quelque peu du moins à ces idées de vérité et de justice qui ont tant de peine à se propager dans le monde, parce que chacun, après s'en être servi comme d'un moyen pour parvenir, les abandonne bientôt et les foule aux pieds dès qu'il pense n'en avoir plus besoin.

Le principal but de ses travaux fut d'appliquer l'analyse à l'étude des sciences morales et, cherchant les expériences

qu'offrent les faits accomplis et qui sont les seules qu'on puisse avoir, de discerner quelles sont les causes qui entraînent tel ou tel résultat dans la société, afin de pouvoir corriger ou détruire celles qui ne produisent que de funestes abus, que des maux déplorables.

Remontant à l'origine de la législation, il commence par combattre l'opinion de ceux qui veulent que tout soit basé sur le sentiment moral inné dans le cœur de l'homme, et prétendent ainsi ériger la conscience en principe absolu. Il fait voir combien peu sont sûres et claires les données de ce sentiment moral, il montre combien peu ceux-là mêmes qui veulent en faire la base des lois, le croient infaillible, puisqu'ils se garderaient bien de le laisser seul diriger leurs enfans dès leurs premiers pas sur le sentier de la vie. On prétend que nous avons en nous une conscience qui nous fait distinguer le bien et le mal, qui nous avertit de nos fautes, nous approuve lorsque nous agissons avec droiture, nous blâme lorsque nous foulons aux pieds la justice; et cependant, loin de se fier à ce sentiment qu'on dit si certain, on ne cesse de travailler, en quelque sorte dès notre naissance, à nous inculquer des principes, à nous prescrire ce qu'on regarde comme bon, à nous défendre ce qui est mauvais. C'est qu'on est bien forcé de reconnaître que la conscience a besoin d'être formée par l'éducation, que ce sentiment vague comme il a dû l'être pour que l'homme fût libre et responsable de sa conduite, doit être déterminé par l'influence sociale. La conscience ne peut donc pas être un principe ; c'est un instrument qui rend des sons divers suivant la manière dont il est accordé, et la morale qui doit lui servir de diapason est obligée de chercher ailleurs sa base. M. Comte rejette aussi les diverses définitions données avant lui de ce qu'on appelle *lois naturelles*. Il ne pense pas qu'elles existent d'une manière bien déterminée et croit que nous devons appeler de ce nom simplement certaines causes de prospérité et certaines causes de dépérissement, qui produisent constamment les mêmes effets sans que nous puissions y rien changer. Un homme a pris du poison, il en meurt; voilà la loi naturelle : c'est la logique qui veut qu'un principe une fois posé, toutes ses conséquences en découlent. La principale et la première étude du législateur doit donc être celle des résultats que produit tel ou tel principe. Il faut, ne pouvant faire des expériences nouvelles sur un pareil sujet, qu'il profite de celles du passé et recherche dans les annales de tous les peuples du monde, les données qu'elles peuvent lui fournir sur l'influence de toutes les institutions établies au milieu d'eux. Le sentiment moral ne lui servira pas de seul guide dans ce travail, car ce serait vouloir juger d'après les prin-

cipes de son éducation particulière des conditions sociales qui leur sont tout-à-fait étrangères, et prétendre établir dès l'entrée sa propre supériorité, fort contestable cependant aux yeux des autres. Il faudra donc prendre un autre criterium pour juger la bonté de chaque système, et il est bien évident qu'on ne saurait en trouver un meilleur que le bien-être et la conservation de la société. L'homme ayant été créé pour vivre dans de continuelles relations avec ses semblables ; son bonheur ou son malheur ici-bas dépendant presque entièrement de la condition dans laquelle il se trouve vis-à-vis d'eux, il est naturel que toutes les lois destinées à assurer son repos, son bien-être et son développement moral, aient pour but aussi le repos, le bien-être et le développement de la société.

Notre auteur partage une grande partie des idées de Bentham, mais il reproche au publiciste anglais de se poser d'une manière trop absolue. Il ne reconnaît pas au législateur une autorité qui ne soit pas appuyée sur des faits, et c'est par l'analyse de ceux-ci qu'il veut arriver à peu près au même principe que Bentham émet dès l'abord comme un article de foi. Il reproche à celui-ci de baser toute sa théorie sur un *devoir* qu'il impose aux savans ou aux législateurs ; il ajoute que d'ailleurs Bentham n'a rien inventé de nouveau, et n'a fait que développer les conséquences d'un principe déjà posé par la plupart des publicistes qui l'avaient précédé. Mais quel est l'écrivain qui puisse se vanter de n'avoir pas profité des travaux de ses devanciers, d'avoir inventé quelque idée qui n'eût jamais été émise avant lui? Le genre humain tourne constamment dans un certain cercle qu'il ne lui est pas donné de franchir, et la plus grande gloire du génie est de dévoiler aux hommes quelqu'une des admirables voies de cette logique qui forme l'essence de la vérité.

M. Comte semble d'ailleurs tomber à son tour dans un extrême opposé, quand il prétend renfermer toute la science dans l'analyse. Il est bien certain que l'étude approfondie des faits doit précéder toute théorie législative, mais cette étude elle-même ne doit-elle pas partir d'un principe qui, pour n'être pas posé d'une manière absolue, n'en influe pas moins sur tout le travail de l'esprit?

Dans le second livre de son traité, l'auteur examine la nature des lois, les élémens qui les constituent, les effets qu'elles produisent et les diverses manières dont elles affectent les hommes. Les peines et les plaisirs moraux sont considérés par lui comme l'un des principaux élémens de puissance des lois qui sont appelées à régir la société. Il fait voir comment la force de la loi morale résulte des rapports qui existent entre

le bien-être individuel et le bonheur social. Il expose enfin comment il arrive fréquemment que, faute de bien étudier les conséquences logiques d'un principe et leur influence sur les relations sociales, on voit la perturbation et le désordre causés par l'établissement d'institutions qui sont cependant dictées par les meilleures intentions et semblent en elles-mêmes excellentes.

Le livre troisième est destiné à examiner ce qui constitue le perfectionnement et la dégradation de l'homme; les causes de ces effets opposés et les diverses catégories qui en résultent dans le classement du genre humain, d'après le degré de civilisation et de développement des différens peuples de la terre. L'influence du climat est l'objet principal des recherches de l'auteur. Il passe en revue toutes les régions du globe, et combat le système qui veut faire du froid et de la chaleur les principes invariables du développement intellectuel. Rien n'influe plus sur l'homme que l'homme lui-même. Indépendamment de toutes les causes extérieures qui peuvent varier en effet, suivant les climats, il porte toujours au dedans de lui des facultés identiques, des forces qui sont partout les mêmes. Aussi voyons-nous sous toutes les températures des institutions semblables produire à peu près les mêmes résultats, le despotisme et l'esclavage entraîner à leur suite l'abrutissement et la barbarie, tandis qu'au contraire la liberté relève l'espèce humaine et la pousse vers le perfectionnement. Et rien ne prouve encore qu'aucune contrée de la terre puisse être inaccessible aux bienfaits de la civilisation. Les faits d'ailleurs ont été encore trop peu étudiés sous ce point de vue pour qu'on en puisse tirer aucune conclusion bien certaine. Tout ce qu'on peut en inférer, c'est que les climats chauds paraissent avoir été en général le berceau de cette civilisation qui de là s'est répandue petit à petit vers les pôles. Mais si en effet, dans l'origine, le Nord semble être le séjour de la barbarie, à mesure qu'on avance dans la suite des siècles, on voit au contraire les nations méridionales retomber comme épuisées dans une dégradation morale presque complète, tandis que la civilisation transplantée chez les peuples du Nord y pousse de vigoureuses racines, y porte des fruits abondans.

« En considérant les diverses nations répandues sur la surface du globe, dit M. Comte, nous observons quelques phénomènes très-remarquables; nous voyons la civilisation se former autour de la terre; se répandre de là graduellement vers les pôles, et s'arrêter à un certain degré d'élévation; nous voyons les populations non civilisées des extrémités ou des parties plus élevées, tendre continuellement vers le cen-

tre ou vers les terres les plus fertiles, asservir les peuples qui ont déjà fait plus de progrès, et y porter leurs préjugés et leurs vices; nous voyons des gouvernemens analogues s'établir chez toutes les populations conquises; nous voyons les conquérans perdre parmi les vaincus une partie de leur ignorance et de leur férocité, tandis que les peuples de même espèce qui restent dans leurs pays originaires, conservent leurs mœurs primitives; enfin, nous voyons, dans tous les pays, les vices inséparables de la barbarie, et la même dégradation morale presque partout où nous observons le même défaut de développement intellectuel.

» Si nous n'observions ces phénomènes que sur quelques points du globe ou chez une seule espèce d'hommes, nous pourrions les attribuer à quelques circonstances fortuites : à l'apparition d'un génie extraordinaire qui aurait réuni des hommes épars, qui leur aurait enseigné les arts et donné des lois; mais ces phénomènes sont généraux, ils ont existé sur tous les continens et chez des nations de toutes les espèces; chacun des peuples les plus anciennement civilisés a attribué à quelque grand homme les progrès qu'il avait faits : les Chinois, les Indous, les Perses, les Arabes, les Juifs, les Egyptiens, les Grecs, les Romains, les Péruviens, les Mexicains, ont eu leurs sages, leurs législateurs; mais pourquoi les Kamtchadales, les habitans des îles Aleutiennes, les Esquimaux, les Groenlandais, les Iroquois, les Polonais, les Russes et les habitans de la Sibérie, n'ont-ils pas eu aussi les leurs? Pourquoi trouvons-nous Bacchus dans l'Inde, en Egypte et en Grèce, et pourquoi ne le trouvons-nous pas sur les vastes plateaux du centre de l'Asie, dans la Sibérie, dans la Nouvelle-Zélande ou dans les îles des Renards? » Mais est-on bien certain que les Kamtschadales, les Groenlandais, les Esquimaux n'aient pas eu aussi leurs sages? Les traditions de la mythologie scandinave ne nous montrent-elles pas également un passé héroïque dans le Nord? Et ne pourrait-on pas en retournant la question demander pourquoi aujourd'hui la Chine, l'Inde, la Perse sont stationnaires; pourquoi l'Egypte, l'Arabie, la Grèce sont retombées dans la barbarie?

Les deux derniers livres renferment une foule de détails du plus grand intérêt sur les effets produits au milieu des hommes par toutes les diverses influences auxquelles ils sont soumis. Cette partie de l'ouvrage de M. Comte est le résultat de recherches immenses, et offre des faits innombrables recueillis dans l'histoire du monde entier et dans les récits des plus fameux voyageurs. C'est une mine féconde pour la méditation, c'est un véritable trésor pour l'observateur. On y

remarquera surtout ce qui concerne l'esclavage, ses divers genres et les déplorables résultats qu'il produit pour les maîtres comme pour les esclaves. L'auteur a rassemblé sur ce dernier point tous les documens possibles. Il trace un tableau hideux des formes cruelles sous lesquelles s'est toujours présenté l'esclavage, et, par la seule exposition des faits, il inspire l'horreur la plus forte pour ce reste de barbarie, que la civilisation moderne n'a pu encore effacer tout-à-fait. Le livre cinquième, tout entier consacré à cet important sujet, est le plus éloquent plaidoyer qu'on puisse faire en faveur des malheureuses populations encore courbées sous le joug de l'esclavage. Il termine dignement cet excellent ouvrage, qui, s'il n'offre pas réellement un traité de législation, remplit du moins de la manière la plus satisfaisante le second titre que l'auteur lui a donné. Il présente, en effet, un tableau bien complet de l'influence qu'exercent sur la prospérité ou le dépérissement des peuples les lois qui les régissent, et il développe avec clarté les conséquences inévitables que la logique fait découler de tout principe admis pour base d'un système. C'était un travail non moins difficile qu'important, et non-seulement M. Comte s'en est acquitté avec un talent fort remarquable en vue de la science elle-même, mais encore il a su lui donner la forme la plus intéressante, la mieux faite pour attacher et convaincre le lecteur.

STATISTIQUE de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, avec une carte, par *Al. Moreau de Jonnès*.—Paris, 1837. Tome 1er. In-8. 7 fr. 50 c.

Ce volume, beaucoup plus détaillé et plus complet que celui de M. Porter sur le même sujet, présente un tableau du plus haut intérêt. C'est la récapitulation de toutes les conquêtes de l'industrie, si brillantes et si rapides depuis cinquante à soixante ans, surtout en Angleterre. L'auteur a consulté tous les documens les plus certains qu'il a pu se procurer sur les productions agricoles et industrielles de cette contrée, depuis les temps les plus reculés. Les chiffres qu'il nous donne comme résultat de ses recherches, pour diverses dates historiques, fournissent par leur comparaison un moyen d'apprécier les progrès de la civilisation. On voit par là combien sa marche, long-temps entravée, a été rapide depuis la fin du siècle dernier. C'est de cette époque que datent la plupart des perfectionnemens apportés à l'industrie, et l'impulsion qui a porté les esprits à s'en occuper avec tant d'activité et de succès. Presque toutes les commodités de la vie, aujourd'hui répandues jus-

que dans la cabane du paysan, étaient inconnues des siècles antérieurs, même chez les princes et dans les palais des rois. « Nous apprenons par la Vision de Pierre le laboureur, espèce de satire et de moralité qui appartient au XVe siècle, qu'alors on faisait communément le pain sans blé, avec des pois et des fèves seulement. Sous Henri VIII, les maisons des villes étaient encore sans cheminées, leurs fenêtres étaient garnies, au lieu de vitres, de petits carreaux de corne ou de treillis de bois. Le plancher était jonché de roseaux. On se servait d'assiettes d'étain dans les châteaux, et de plats de bois chez les bourgeois. En 1298, les couteaux à manche d'argent, les cuillers et les gobelets de ce métal étaient un luxe que se permettait seulement la plus riche noblesse. On se servait d'éclis de bois résineux, en guise de chandelle ou de lampe, pour éclairer les appartemens. »

Lorsque l'attention se dirigea vers l'industrie, et que l'intelligence humaine en fit le but de ses recherches et de ses travaux, les perfectionnemens, les découvertes, les inventions se succédèrent avec rapidité. La civilisation marcha alors de progrès en progrès, la population s'accrut, des bourgs furent bientôt changés en villes florissantes, riches et laborieuses. Depuis le commencement de ce siècle surtout, cette progression continuelle est facile à constater et à suivre dans ses admirables résultats.

M. Moreau de Jonnès, après quelques considérations préliminaires et fort détaillées sur l'état physique du territoire de la Grande-Bretagne, sa division administrative et agricole, sa population ancienne et actuelle, commence sa statistique par un tableau de l'état de l'agriculture depuis les temps les plus reculés, des changemens qu'elle a subis, et de sa prospérité présente. On y trouve une foule de détails fort intéressans, et l'auteur ne néglige rien pour faire apprécier, comme elle le mérite, la marche rapide de l'Angleterre sur la route de la civilisation. Un des témoignages les plus curieux qu'il cite en faveur de la supériorité de l'agriculture anglaise, c'est l'accroissement considérable du poids des animaux. Il y a cent cinquante ans, dix bœufs ne fournissaient que 2,600 livres de viande, aujourd'hui ils en donnent plus de 8,000; dix moutons n'en donnaient que 280, aujourd'hui c'est 800; dix veaux en fournissaient 400, aujourd'hui c'est 1400; etc.

Pour arriver à de tels résultats, il a fallu certainement de bien grands efforts, et le progrès qu'ils indiquent dans la classe agricole, la plus lente de toutes à s'émouvoir, peut d'autant mieux faire juger l'ensemble du pays, que l'Angleterre est une contrée essentiellement industrielle et commerçante.

Les manufactures, les usines, présentent des faits encore bien plus extraordinaires, et qui tiennent presque de la magie. Leur marche ascensionnelle ne date guère que de soixante à quatre-vingts ans, mais elle ne s'est pas arrêtée, et dans ces dernières années surtout elle a été vraiment prodigieuse. Depuis 1820, par exemple, l'importation et la consommation des cotons a doublé; les manufactures anglaises en emploient aujourd'hui pour une somme de 300 millions, et la valeur en étant à peu près quadruplée par la fabrication, on peut estimer cette production seule à plus de 900 millions de francs. Plusieurs autres industries ont marché du même pas, et on lira avec le plus vif intérêt tous les documens que renferme ce volume. Il est à regretter seulement que l'impression n'en ait pas été mieux soignée. Les erreurs y sont assez fréquentes, et dans les chiffres la moindre faute suffit pour déronter le lecteur peu accoutumé aux calculs.

M. Moreau de Jonnès, tout en exprimant avec enthousiasme son admiration pour la puissance industrielle de l'Angleterre, a prévu les objections qu'on ne manquerait pas de lui opposer au sujet des misères affreuses qui accompagnent son développement et semblent sans cesse menacer son existence. Il répond avec beaucoup de sagesse, que l'industrie, cette puissance colossale du XIXe siècle, a, comme toutes les grandeurs humaines, ses plaies douloureuses et inévitables. Mais n'est-ce pas au prix de semblables épreuves, que sont achetés chacun des pas de l'homme sur la route de la civilisation? Doit-on s'étonner surtout de ce que dans ce mouvement rapide, nos vieilles institutions faites pour d'autres temps, pour d'autres mœurs, étant demeurées à peu près intactes, il en résulte des froissemens pénibles, des contrastes dangereux? Des relations nouvelles, établies entre les diverses classes de la société, appellent impérieusement des lois nouvelles, et le temps, ce grand réparateur des maux que causent sans cesse l'impatience et l'imprévoyance humaines, saura certainement répartir avec plus de justice les bienfaits de la civilisation.

« On ne saurait en douter, le plus grand nombre des » maux attachés à l'industrie peuvent être prévenus ou dé- » tournés. Déjà des efforts couronnés de succès ont été faits » en France, par Darcet, pour rendre plusieurs professions » moins insalubres. On recherche partout avec activité les » moyens d'empêcher l'explosion des machines à vapeur. Le » parlement britannique a réglé le travail des enfans dans » les manufactures, pour l'empêcher d'être exclusif. Les » écoles du dimanche leur permettent d'acquérir quelque » instruction. En France, les ouvriers ont, dans plusieurs

» villes, des cours publics et gratuits, très-bien organisés. » Les caisses d'épargne leur procurent le moyen de faire des » économies. En Angleterre, des associations libres leur » donnent des secours pendant leur maladie et prennent soin » de leur famille après leur mort.

» Il reste sans doute beaucoup à faire; mais il est bien » prouvé par les heureux résultats qu'on a déjà obtenus, » qu'il n'y a rien d'impossible :

» 1° Dans le perfectionnement des procédés de l'industrie, » non-seulement pour qu'il en résulte un plus grand nombre » de meilleurs produits, à des prix moins hauts, mais en- » core pour qu'ils deviennent progressivement moins insalu- » bres, moins pénibles et moins dangereux;

» 2° Dans l'éducation physique, intellectuelle et morale » des ouvriers;

» 3° Dans l'amélioration de leur existence domestique et » sociale.

» Ce triple objet est recommandé par la bienfaisance pu- » blique, par l'intérêt national, par les vœux de la religion » et de la philosophie, aux investigations des sciences, à la » haute protection des gouvernemens et aux efforts généreux » des citoyens voués au culte de la patrie et de l'humanité. »

DE LA DÉPENSE ET DU PRODUIT DES CANAUX ET DES CHEMINS DE FER, et de l'influence des voies de communication sur la prospérité industrielle de la France, par le comte *Pillet-Will*. — Paris, 1837. 2 vol. in-4, dont 1 de planches. 38 fr.

Ce bel ouvrage renferme le précieux inventaire d'une partie des richesses industrielles de la France, de la partie la plus importante peut-être, car l'influence des voies de communication sur le développement de la prospérité nationale est immense. Le commerce et l'industrie d'un pays sont presque entièrement subordonnés à la facilité plus ou moins grande qu'ont les produits de se transporter d'une extrémité à l'autre du territoire. Beaucoup de travaux ont été entrepris en France pour doter le pays de ces ressources précieuses qui lui manquaient; mais soit par suite des secousses politiques qui l'ont presque continuellement agitée depuis cinquante ans, soit à cause de l'inconstance et de la légèreté qu'elle apporte souvent dans l'exécution de ses projets, une grande partie des canaux et des chemins commencés sont restés inachevés et par conséquent inutiles, nuisibles même, car ils absorbent d'immenses capitaux qui ne rendent ainsi aucun intérêt.

M. Pillet-Will présente le tableau de toutes les dépenses déjà faites, des travaux admirables entrepris avec un zèle et une activité qui ne se sont malheureusement pas soutenus jusqu'à la fin ; il insiste avec force sur la nécessité de faire encore quelques efforts généreux pour achever l'œuvre et répandre ainsi la vie dans tous les départemens, dont la prospérité ne tarderait pas à en éprouver la bienfaisante influence. Des planches nombreuses et gravées avec une grande perfection donnent le tracé des diverses constructions de canaux, de ponts, de chemins, les plans et les cartes topographiques des contrées qu'ils traversent. C'est à la fois un beau monument élevé à la gloire industrielle et un livre utile par les résultats qu'il pourra produire en attirant l'attention publique sur ce qui reste à faire à cet égard.

Mais dans l'introduction que l'auteur a placée en tête du premier volume, il se prononce avec plus de vivacité que de raison en faveur du système protecteur ; il traite de généreuse utopie, de rêve d'honnêtes gens, la liberté du commerce, et soutient ainsi les erreurs économiques les plus graves. On regrettera d'autant plus ce défaut de logique chez M. Pillet-Will, que sur divers autres points il se montre partisan d'idées plus avancées et plus justes. Ce qu'il dit sur la prodigalité stérile et corruptrice des gouvernemens sera vivement approuvé par tous les hommes sages et éclairés.

SCIENCES ET ARTS.

MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE ANATOMIQUE ET PHYSIOLOGIQUE DES VÉGÉTAUX ET DES ANIMAUX, par M. *H. Dutrochet*, membre de l'Institut. — Paris, 1837. 2 vol. in-8 et atlas. 24 fr.

M. Dutrochet a réuni dans ces deux volumes tous ses divers mémoires, publiés à différentes époques sur des points curieux de physiologie. C'est un recueil rempli du plus haut intérêt, car il offre les détails d'une foule d'observations faites avec soin et habileté, et les résultats de recherches qui tendent à soulever quelque coin du voile qui cache à nos yeux les secrets de la nature.

L'auteur pense avec raison que les lois de la physique générale ne sont pas étrangères aux phénomènes de la physiologie animale et végétale ; c'est à ces lois sans doute que doivent plus ou moins directement se rapporter la plupart des mystérieuses merveilles que nous voyons s'accomplir chez les êtres organisés, et il est déjà assez probable que le

mode d'accroissement des êtres vivans doit être assimilé à celui des corps inertes. Il veut de même que le mouvement vital soit considéré comme un phénomène physique *exceptionnel* et *temporaire,* comme le résultat d'une modification particulière de quelques-unes des causes physiques générales qui impriment le mouvement aux molécules de la matière. Ses travaux tendent à détruire le mysticisme introduit dans la science par certains systèmes, et à poser les premières bases d'une science nouvelle, *la physiologie générale,* qui donnera peut-être un jour la clé de bien des phénomènes.

Voici quels sont les mémoires renfermés dans ces deux volumes :

1. De l'endosmose.
2. Des élémens organiques des végétaux.
3. Recherches sur l'accroissement des végétaux.
4. De la déviation descendante, ascendante et latérale de l'accroissement des arbres en diamètre.
5. Observations sur les variations accidentelles du mode.
6. Observations sur la forme et la structure primitive des embryons végétaux.
7. Recherches sur les organes pneumatiques et sur la respiration des végétaux.
8. Recherches sur les conduits de la sève et sur les causes de sa progression.
9. Coup-d'œil général sur les mouvemens des végétaux; examen du mécanisme des modes élémentaires de mouvement par incurvation et par torsion.
10. Du réveil et du sommeil des plantes.
11. De l'excitabilité végétale et des mouvemens dont elle est la source.
12. De la direction opposée des tiges et des racines.
13. De la tendance des végétaux à se diriger vers la lumière et de leur tendance à la fuir.
14. De la génération sexuelle des plantes et de l'embryologie végétale.
15. Observations sur les transformations végétales.
16. Sur les champignons.
17. Sur l'origine des moisissures.
18. Recherches sur les enveloppes du fœtus.
19. Observations sur l'ostéogénie et sur le développement des parties végétantes des animaux.
20. Recherches sur la métamorphose du canal alimentaire chez les insectes.
21. Observations sur la structure et la régénération des plumes, avec des considérations générales sur la composition de la peau des animaux vertébrés.
22. Recherches sur les rotifères.
23. Du mécanisme de la respiration des insectes.

24. Observations sur la spongille rameuse.

25. Observations sur les organes de la génération chez les pucerons.

26. De l'usage physiologique de l'oxigène, considéré dans ses rapports avec l'action des excitans.

27. De la structure intime des organes des animaux et du mécanisme de leurs actions vitales.

28. Essai d'une nouvelle théorie de la voix.

APPENDICE.

1. Comment agit la diatase pour déterminer la rupture des tégumens des graines de fécule.

2. Expériences sur la circulation des liquides dans les tubes de verre verticaux.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES DE GÉOLOGIE, de Physique, de Chimie, de Botanique et de Physiologie végétale, appliquées à l'Agriculture; par M. *de Marivault*. — Paris, chez Mathias. 1837. 1 vol. in-18. 2 fr. 50 c.

Ce volume offre une espèce de petit mémorial fort commode pour se rappeler ou même pour apprendre une foule de notions utiles dont on a sans cesse besoin lorsqu'on se livre à des travaux agricoles. Il est divisé en quatre sections, qui traitent de la *Géologie*, la *Physique*, la *Chimie* et la *Botanique*. Dans la première est exposé le système de la structure du globe et le tableau des divers terrains qui forment son écorce extérieure, ainsi que des différentes sortes de terres qui composent le sol.

La seconde s'occupe des principes vivifians : de l'air, de la lumière, de la chaleur, de l'électricité, de l'eau et de leurs phénomènes. On y trouve également quelques détails sur le mouvement des astres, sur l'influence de la lune et celle du rayonnement, sur l'attraction et sur les lois du mouvement.

Dans la troisième, l'auteur examine les causes de l'état et du changement d'état des corps ; il nous présente leurs combinaisons et analyse rapidement la nomenclature chimique. Il fait aussi l'application de maints secrets de la chimie à divers usages domestiques, et en particulier à la connaissance de la nature et des qualités des terres.

Enfin la quatrième et dernière partie traite de la nature des végétaux, de leurs caractères, des vaisseaux séveux, du cambium, de l'irritabilité des végétaux et de l'action chimique des agens qui concourent à leur nutrition.

Ces notions scientifiques sont en général claires et concises.

GUIDE AUX EAUX MINÉRALES de la France, de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Italie; par *Isid. Bourdon.* 2e édition. — Paris, chez Crochard et Ce. 1837. In-18. 5 fr.

Les nombreux voyageurs que chaque été réunit aux Eaux, soit pour cause de maladie, soit pour leur plaisir, trouveront dans le guide de M. Isid. Bourdon tous les renseignemens désirables, non-seulement sur les divers pays où sont situées des sources minérales, mais encore sur la composition chimique et les vertus médicales de chacune d'elles en particulier. Je dirai même que cette dernière partie est la plus intéressante, car l'auteur ne brille pas dans le genre descriptif, il ne paraît pas être un bien fort littérateur; mais il est membre de l'Académie royale de Médecine, ainsi que de la Commission permanente des Eaux Minérales du royaume, et par conséquent apte à traiter un pareil sujet. Ses conseils pourront être fort utiles pour le choix des eaux et la conduite du traitement. Il a rendu cette seconde édition plus complète en y ajoutant plusieurs eaux nouvellement découvertes, ou du moins dont il n'avait pas encore parlé.

En France seulement, on compte 87 établissemens de bains de cette espèce, savoir : douze du premier ordre, onze du second et soixante-quatre du troisième. On estime à environ 38,000 le nombre des baigneurs qu'ils reçoivent chaque été; et l'on calcule que cela met en circulation un capital de 10 à 12 millions.

C'est donc un objet de haute importance, qui mérite d'entrer en ligne de compte dans les revenus du pays.

LE CHASSEUR-MÉDECIN, ou traité complet sur les maladies du chien, à l'usage des chasseurs, des fermiers, des bergers, etc., par *Francis Clater*, traduit de l'anglais. — Paris, chez Mathias. In-18. 2 fr.

Ce petit volume renferme toutes les directions nécessaires pour soigner les chiens dans les diverses maladies auxquelles ils sont sujets. C'est un guide indispensable pour toutes les personnes qui ont des chiens, car plus on s'attache à ce fidèle et bon animal, plus on doit rechercher tous les moyens de le soulager et de lui épargner les souffrances. On y trouve également de sages conseils sur la manière de les dresser et sur l'hygiène qu'il est bon de leur faire suivre pour les conserver toujours en bonne santé. L'auteur décrivant avec soin les symptômes des maladies, en exposant avec clarté les causes, et donnant les plus grands détails sur la manière d'administrer les médecines dont il indique les doses avec exactitude, chacun peut facilement soigner soi-même son chien.

DE L'ORIGINE ET DU PROGRÈS DU CAFÉ, opuscule du 17e siècle, par *Galland*, auteur des *Mille et une Nuits;* nouvelle édition, augmentée d'instructions sur les propriétés de cette fève et le meilleur procédé pour en obtenir la boisson dans toute sa perfection. Broch. in-8 de 64 pages. Prix : 1 fr. — Paris, chez Derache, libraire, rue du Bouloy, n° 7, au 2e.

Réimpression d'un petit opuscule du savant orientaliste Galland, qui avait été publié pour la première fois, en 1699, à Caen, et qui était devenu fort rare. C'est une lettre adressée à M. Chassebras de Camaille, dans laquelle Galland, après quelques remarques sur l'étymologie du mot *Café*, raconte, d'après un auteur arabe, que le café fut d'abord en usage dans l'Ethiopie et dans la Perse, d'où il fut apporté en Arabie par un Mupliti, nommé Gémaleddin Abouabdallah Mohammed Bensaïd, Aldhabani. Les Arabes l'accueillirent avec transport, et le goût en devint si général, si passionné, que les prêtres de la religion se crurent obligés d'y mettre un frein par leurs défenses. Galland décrit en détail tout ce qui a rapport à l'établissement des cafés en Turquie, et termine par quelques considérations sur les propriétés de la graine de Moka. On a ajouté à cette lettre des fragmens extraits du dictionnaire des sciences naturelles et une notice de Cadet de Vaux sur la préparation du café.

MANUEL DE MARÉCHALERIE, à l'usage des élèves maréchaux de l'école royale de cavalerie. — Saumur, chez Dubosse. Paris, chez Leneveu. 1836. In-12.

Ce petit ouvrage, rédigé par demandes et par réponses, traite en détail de tout ce qui a rapport à l'art du maréchal-ferrant. Il est divisé en quatre parties, savoir : 1° *De l'art de forger;* description de l'atelier de maréchalerie, du fer et du charbon, de la confection des fers; 2° *De l'art de ferrer;* anatomie du pied, manière d'appliquer le fer, différentes ferrures suivant la conformation des pieds; 3° *Des opérations chirurgicales dépendantes de la maréchalerie,* opérations d'un usage journalier, maladies accidentelles, précautions à prendre dans l'administration des remèdes; 4° *Notions d'anatomie;* de la dentition ou connaissance de l'âge, description du squelette.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

5e Année. — N° 8. — Août 1837.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

MAUPRAT, par *Georges Sand*. — Paris, 1837, 2 vol. in-8. 15 fr.

Récit plein d'intérêt et écrit avec ce brillant style qui a fait la réputation de l'auteur. Si G. Sand avait toujours su rester ainsi dans la vérité, et employer son talent à raconter des faits, à tracer des caractères que sa féconde imagination enfante si aisément, personne sans doute ne lui disputerait la première place parmi nos romanciers du jour. Mais de plus hautes prétentions lui ont malheureusement parfois tourné la tête, et elle s'est écartée de la bonne route sans paraître s'apercevoir que, malgré les complaisantes flagorneries des amis ou les applaudissemens des badauds, chaque écart était marqué par une chute. On reconnaissait alors la femme qui veut se faire homme, qui chausse le pantalon, fume et boit; on y sentait toujours, plus ou moins, l'estaminet et l'orgie.

Au contraire, dès que, mieux inspirée, elle rentre dans la voie du roman proprement dit, on retrouve la femme ardente, passionnée sans doute, mais douée d'un cœur et d'une âme, mais faite pour sentir et pour exprimer toutes les plus délicates nuances du sentiment. C'est ainsi que dans *Mauprat* elle se montre infiniment supérieure à ce qu'elle était dans les *Lettres d'un voyageur*. Son but est de peindre les brutales passions de ces petits tyrans féodaux, dont la France était semée avant 89, en opposition avec le développement moral et intellectuel du peuple, qui s'accomplissait sourdement et préparait la révolution. Les Mauprat sont une de ces familles seigneuriales qui, à défaut de talens ou de vertus, s'étaient rendues célèbres à force d'audace et de crimes. Leur nom seul glaçait de terreur à plusieurs milles à la ronde, et le manoir de la Roche-Mauprat était fui comme un repaire de brigands. Retirés derrière leurs fossés et leurs murailles, les propriétaires bravaient impunément les lois, et il se passait un long temps avant que l'autorité se décidât à recourir aux grands moyens pour les soumettre,

à faire faire le siége en règle de leurs châteaux. Ces nobles et dignes restes du moyen-âge sont fort bien peints par G. Sand qui, malgré son exagération et les travers auxquels se livre souvent son esprit, possède un tact parfait de ce qui convient à notre siècle et un instinct populaire qui lui fait haïr le passé dans tout ce qu'il avait d'oppressif, de servile, d'aristocratique. Ces rares qualités font regretter d'autant plus vivement de les voir si fréquemment gâtées par une malheureuse affectation qui fausse tout ce qu'elle touche. La partie romanesque de ce livre en offre encore plus d'une trace. Le héros est le dernier des Mauprat qui, soumis à des influences étrangères, et obéissant malgré lui à l'impulsion donnée par la marche des idées et des événemens, a réhabilité ce nom détesté dans sa province. C'est une femme qui est le principal acteur de cette conversion morale. L'amour y joue un grand rôle, et en effet c'est bien la passion qui dompte le mieux toutes les autres. Mais pourquoi G. Sand peint-il toujours l'amour sous des couleurs si fausses, si exagérées? C'est de la frénésie, c'est de la rage, de la folie; mais ce n'est pas l'amour tel qu'on le rencontre ici-bas, timide et réservé chez la femme, quoique pouvant lui faire faire les plus grandes comme aussi les plus tristes choses, entreprenant et impatient chez l'homme, quoique accompagné d'une crainte respectueuse qui enchaîne souvent l'impétuosité de ses désirs et le rend esclave des moindres caprices de celle qu'il aime. Non, G. Sand ne connaît que les élans passionnés, sans frein ni repos, vrais amours de lions ou de tigres. Mais ce défaut ne ressort point trop vivement dans *Mauprat*, où tous les événemens sont empreints de la teinte énergique de l'époque. D'ailleurs les figures calmes du bonhomme Patience, du curé et du sergent, n'en brillent que davantage au second rang. Ce sont des portraits pleins d'originalité, qui jettent du charme et de la variété dans le récit. En résumé, *Mauprat* m'a paru supérieur aux autres ouvrages du même auteur, parce qu'il s'y trouve plus de simplicité, moins d'affectation et par conséquent plus de vraisemblance. Car, malgré tout ce qu'on a pu écrire sur l'art de faire de l'art, sur l'idéal, etc. etc. on en reviendra toujours à la maxime du poète :

Rien n'est beau que le vrai.....

LE CHATEAU DE PIERREFONDS; 1594; par *Adelhm Bernier*. 2 vol. in-8. 15 fr. — L'EXCOMMUNIÉ, roman posthume, entièrement inédit. 2 vol. in-8. 15 fr. — AVENTURES D'UN GENTILHOMME PARISIEN. 2 vol. in-8. 15 fr. — IL BUGIALE; romans et nouvelles par *Th. de Puymaigre*. — Paris, 1837. In-8. 7 fr. 50 c.

De ces quatre romans, les deux premiers sont d'une médiocrité désespérante. Je ne pense pas qu'il soit possible de lire plus de deux pages du *Château de Pierrefonds;* encore n'est-il pas sûr qu'on les comprenne bien d'un bout à l'autre. C'est un style barbare, surchargé d'épithètes, employées le plus souvent fort mal à propos, et dont la construction n'est pas toujours française. L'auteur a voulu nous offrir des tableaux de mœurs du XVIe siècle, mais j'avoue que j'ignore totalement s'ils sont vrais ou faux, bien ou mal exécutés, car je n'ai pas eu le courage d'affronter l'ennui d'une pareille façon d'écrire.

— *L'Excommunié* est un de ces romans que l'on attribue, comme dit l'éditeur, *au plus fécond de nos romanciers*. En d'autres termes c'est une de ces compositions fort médiocres que M. de Balzac a écrites sous le pseudonyme de Saint-Aubin, avant de s'être fait la réputation qu'il a aujourd'hui, et que maintenant il vend volontiers au libraire, mais ne signe pas. *L'Excommunié* s'annonce comme inédit, mais on reconnaîtra facilement qu'il date d'une époque déjà un peu ancienne, car on n'y rencontre pas encore de traces de ce langage forcé et bizarre que M. de Balzac a adopté et auquel il doit ses succès auprès d'un certain public.

C'est un roman historique, sans vérité dans les détails, sans énergie dans l'action, qui peut à peine être mis sur la même ligne que ceux de M. Dinocourt. Quel que soit le ridicule engouement avec lequel on accueille tout ce qui sort de la plume de M. de Balzac, je doute fort que les romans inédits ou non de Saint-Aubin, obtiennent jamais une grande vogue. Le public le plus débonnaire finit par se lasser d'être dupe, et le charlatanisme se suicide en poussant trop loin ses audacieuses entreprises.

— *Les Aventures d'un gentilhomme parisien*, écrites sans prétention, sans jactance, offrent un intérêt bien supérieur et obtiendront certainement un succès estimable parmi les lecteurs fatigués de tout ce faux brillant qu'on sème aujourd'hui à pleines mains sur les ouvrages de ce genre. Le gentilhomme parisien peint d'une manière fort piquante la société de Londres et donne beaucoup de détails sur les mœurs anglaises. Après s'être ruiné à Paris, de telle façon que le séjour de cette capitale lui fut rendu impossible par les nombreux créanciers qu'il y rencontrait à chaque pas, il va chercher un

refuge à Londres. Là il continue sa vie de fashionable jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus un sou; puis, quand il a épuisé tout le crédit qu'il peut encore trouver, il se fait chevalier d'industrie pour se procurer les moyens de vivre, et se voit en butte à de nombreuses vicissitudes qui lui permettent d'étudier l'une après l'autre toutes les classes de la société. Son récit est très-amusant et la trame en est fort simple.

— *Il Bugiale* n'offre sans doute pas le même intérêt; mais il m'a paru cependant mériter sous quelques rapports d'être distingué de la foule. C'est un recueil de nouvelles pour la plupart historiques, qui sont en général écrites avec simplicité; quelques-unes surtout seront lues avec plaisir. Ce qu'il y a de moins bon dans ce volume, c'est le titre. Pourquoi prendre un mot étranger et un mot surtout qui ne signifie rien? On est alors obligé de faire dans la préface un commentaire sur le titre, et le lecteur, mécontent des mauvaises raisons alléguées par l'auteur, ferme souvent le livre, sans vouloir aller plus loin. A quoi bon cette recherche pédantesque? Quand on écrit pour des Français et qu'on l'est soi-même, on ne saurait trouver pour exprimer ses pensées un meilleur instrument que la langue française.

LA VIE MILITAIRE SOUS L'EMPIRE, ou mœurs de la garnison, du bivouac et de la caserne, par *E. Blaze*. — Paris, 1837. 2 vol. in-8. 15 fr.

Ce titre effarouchera sans doute plus d'un lecteur, et en effet, l'auteur nous en prévient par son épigraphe empruntée à Lafontaine :

> Les mères, les maris me prendront aux cheveux,
> Pour dix ou douze contes bleus,
> Voyez un peu la belle affaire!

On doit nécessairement s'attendre à trouver dans *la Vie militaire* plus d'une aventure galante, et surtout plus d'une anecdote de corps de garde. Mais l'auteur n'a point abusé de cette licence, il s'est montré très-sobre de scandale, et son livre contient certainement bien moins de scènes et de tableaux de ce genre que maints romans du jour. Il renferme de plus qu'eux un grand fond de gaîté et un naturel rare aujourd'hui. Dans un style simple et agréable, M. Blaze nous trace des esquisses pleines de vérité et nous fait assister ainsi à la plus spirituelle revue de toutes les jouissances et de toutes les misères de l'état de soldat. On y trouve des portraits frappans de la vraie bravoure comme de la gloriole françaises.

L'auteur, ancien militaire, qui raconte ce qu'il a vu, en parle sans prévention ni pour, ni contre; il n'adopte ni le style des bulletins officiels, ni celui des mécontens; son jugement est constamment dirigé par le bon sens, et il ne perd pas un moment de vue son but principal, qui est d'amuser ses lecteurs, de leur offrir une galerie piquante, de leur montrer souvent le côté ridicule que présente, comme toutes choses en ce monde, la carrière héroïque des conquérans. La rapidité de l'avancement pendant les guerres de la Révolution avait placé dans tous les grades de l'armée une foule d'hommes plus braves que savans. Il n'était pas rare de rencontrer des lieutenans, des capitaines, des généraux même qui savaient à peine écrire, quoiqu'ils s'entendissent admirablement bien à conduire leurs troupes à l'ennemi et à remporter la victoire. Ce contraste singulier entre l'autorité du grade et la culture intellectuelle donnait souvent lieu à de curieuses scènes, et M. Blaze a trouvé dans ses souvenirs une foule de traits plaisans, dont il profite pour nous peindre ce courage gai et léger avec lequel le militaire français affronte la mort sur le champ de bataille.

De graves pensées philosophiques accompagnent souvent ces récits, et quelque plaisir qu'on éprouve à la lecture de *la Vie militaire,* on ne se sent nullement tenté de la connaître autrement. Car au milieu des jouissances courtes, mais vives, de cette vie nomade et insouciante, on retrouve à chaque pas la servitude de la discipline, et l'homme que la mort a épargné sur le champ de bataille, après avoir consacré ses plus belles années à pratiquer l'art de tuer ses semblables, à exercer des fonctions qu'on est convenu d'appeler honorables, quoiqu'elles ressemblent singulièrement à celles de l'exécuteur des hautes-œuvres, se trouve le plus souvent au bout de sa carrière avec des infirmités précoces pour tout profit, pour toute récompense.

Puisse bientôt arriver le temps où il n'y aura plus nulle part d'autres soldats que les citoyens armés pour la défense de la patrie contre toute aggression de l'étranger! Alors la bravoure ne sera plus indignement employée à soutenir des projets injustes ou ambitieux; alors les guerres deviendront de plus en plus rares, et il ne restera plus enfin de la vie militaire que des souvenirs tels que ceux de M. Blaze.

HISTOIRE DE LA FILIATION ET DES MIGRATIONS DES PEUPLES, par *F. de Brotonne.* — Paris, 1837. 2 vol. in-8. 15 fr.

Le sujet de cet ouvrage est de la plus haute importance,

et les recherches savantes de l'auteur sont bien faites pour exciter un grand intérêt. Les destinées de l'humanité, ses vicissitudes diverses, la route qu'elle a suivie dès l'origine du monde pour s'avancer vers un progrès continuel, tels sont les graves objets qui y sont traités. Etablissant d'abord la mémoire comme la première faculté nécessaire au développement de l'homme, puisque c'est par elle seule qu'il peut acquérir l'expérience, M. de Brotonne envisage l'humanité dans son ensemble, comme un tout auquel doivent se rapporter les faits particuliers et dont chaque peuple n'est qu'une fraction, chaque époque historique une période, qui indique sa marche vers un perfectionnement que nul obstacle ne saurait l'empêcher d'atteindre, parce qu'il paraît être sa destination évidente. Si les nations semblent jusqu'ici enchaînées dans un cercle qu'elles parcourent l'une après l'autre, en passant successivement de la barbarie à la civilisation, puis de celle-ci à la corruption, qui les replonge dans la barbarie; si l'homme a été ainsi porté avec une apparence de raison à les comparer à sa propre destinée individuelle qui le conduit de l'enfance à l'âge mur, puis à la vieillesse et à la mort; l'humanité ne saurait être astreinte par analogie à ces mêmes conditions, pas plus que le règne végétal n'est condamné à périr, parce que les individus qui le composent sont sujets à la décomposition, cette loi générale qui régit toutes les métamorphoses de la matière. Bien plus, l'humanité est destinée à marcher vers un but inconnu, auquel la conduit l'expérience du passé, dont les traditions toujours mieux conservées agrandissent sans cesse la science de l'avenir. Au milieu des bouleversemens de toute espèce qui paraissent menacer de jeter le monde dans le chaos, aucun progrès ne se perd, et en passant en revue l'histoire universelle, on reconnaît facilement que, malgré l'antagonisme constant des passions humaines, l'homme considéré en général s'est amélioré, a toujours mieux développé ses facultés morales et a fait, en dépit de toutes les chaînes dont il s'est lui-même chargé, des progrès certains sur la route de la vérité.

Cette idée est grande et féconde, on sent qu'elle doit être vraie parce qu'elle est d'accord avec la logique et qu'elle seule, arrachant au hasard, à la fatalité, l'aveugle pouvoir qu'on prétend leur donner, répond dignement à l'intelligence toute-puissante qui n'a pas créé sans but l'univers et tout ce que contient son étendue infinie. Elle ramène à l'unité tous les phénomènes divers qui frappent notre vue et nous remplit d'une admiration nouvelle pour ces innombrables formes sous lesquelles se manifestent les lois simples et sublimes qui président à la conservation et au perfectionnement du tout.

La vie sociale apparaît alors comme la destination de l'homme sur la terre, comme le caractère propre qui le distingue des autres animaux et lui donne sur eux une si haute supériorité. C'est dans ce but que le don de la parole lui a été exclusivement réservé. Mais ces deux principes posés, leur développement a été tout-à-fait abandonné à sa volonté, afin qu'il fût un être libre et responsable. De là les applications différentes qu'ils ont reçues chez tous les peuples et à toutes les époques; de là les luttes dans lesquelles l'expérience s'acquiert, l'esprit s'élève, l'homme se perfectionne; de là enfin ce sentiment d'une plus haute destination qui nous soutient au milieu de toutes les misères de ce monde et nous rend capables de grandes choses. Mais de là aussi devraient découler la tolérance la plus parfaite, l'esprit de support et de charité, la noble émulation qui exclut toute pensée de haine, de prévention ou de jalousie. Nous ne sommes tous ici-bas que des ouvriers travaillant au même œuvre, et la raison nous dit que mieux nous concerterons nos efforts, plus nous approcherons du but. Malheureusement ce flambeau divin offusque bien des yeux trop faibles pour supporter son éclatante lumière, et le plus souvent les hommes l'éteignent en jetant sur lui le voile épais de leurs passions et de leurs préjugés.

L'auteur du livre inscrit en tête de cet article, tout en reconnaissant et en exposant avec beaucoup d'indépendance ces grands principes qu'il appelle *humanitaires*, et que j'aimerais mieux nommer tout simplement universels, ne sait pas secouer tout-à-fait le joug des préjugés, et sacrifie à la mode du jour sur deux points qui, gâtant son travail, lui ôtent l'autorité que sans cela il aurait justement obtenue. Après avoir rangé d'abord au nombre des obstacles que rencontre la civilisation, l'étroite nationalité qui place entre les divers peuples des murs d'airain, il proclame la nation française la première de toutes, la seule qui ait envisagé les questions sous *le point de vue humanitaire*, la seule qui ait toujours eu dans sa politique des vues grandes et généreuses. Sans parler de la contradiction qui ressort de cet oubli d'un principe d'abord posé, nous demanderons à M. de Brotonne sur quels faits s'appuie une pareille assertion, dans quelle époque historique l'expérience lui a fourni un semblable résultat. Sera-ce sous les règnes de François Ier, de Louis XI, de Louis XIV, de Louis XV, qu'il ira chercher des exemples de cette politique large et généreuse? Ou bien les trouvera-t-il dans l'époque désastreuse de la Terreur, et dans l'esprit envahisseur et despotique de l'Empire? Une autre erreur du même genre se trouve dans la manière dont il parle de la Réforme. Après

avoir montré les dangers du pouvoir pontifical et indiqué sa chute comme un progrès, il accuse le protestantisme d'égoïsme. Il répète cette phrase vide de sens et démentie par les faits : « Les tendances politiques présentent plus particu-
» lièrement le caractère d'égoïsme national dans les pays de
» protestantisme. »

Or, nous le demandons, quel est le peuple qui partout où il a porté ses armes et sa domination, a prétendu tout plier à ses usages, à ses lois, à ses préjugés, anéantir toute nationalité pour y substituer la sienne, et foulant aux pieds non-seulement les tendances politiques, mais encore les croyances religieuses, n'a pu, justement à cause de cela, se maintenir dans aucune de ses conquêtes, fonder nulle part des colonies riches et prospères? Ce peuple, il faut bien le dire, n'est ni anglais, ni américain, ni protestant, c'est le peuple français, chez lequel vous prétendez que le catholicisme a fécondé *les doctrines humanitaires.*

Nous ne le disons pas pour le placer au-dessous de nul autre, car rien n'est plus ridicule que ces rivalités étroites, qui divisent l'humanité en familles ennemies. La nation française possède assez de droits à être rangée au premier rang, elle a une part assez belle dans la gloire commune, pour qu'il ne soit pas nécessaire de dépouiller les autres en sa faveur. Mais chaque peuple, comme chaque individu, a ses travers à côté de ses belles qualités, et le premier devoir de tout historien est de dépouiller, à cet égard, toute espèce de vanité glorieuse, d'amour-propre étroit, pour se poser en juge impartial et désintéressé. On ne saurait surtout repousser avec trop d'énergie ces paradoxes bizarres qui, se glissant aujourd'hui à travers les idées les plus larges et les plus fécondes, menacent d'anéantir toute leur influence en jetant le désordre dans les esprits et en rompant sans cesse la chaîne du raisonnement. Ce n'est pas entre le pape et Luther qu'il faut se prononcer; c'est entre l'autorité et la raison, c'est entre le despotisme et la liberté; vous aurez beau employer tous les sophismes d'un esprit ingénieux pour intervertir la question, vous n'arriverez jamais à un accommodement entre ces deux principes, qui diffèrent l'un de l'autre comme la nuit du jour.

Les documens sur la filiation et les migrations des peuples, sont trop incertains et trop peu nombreux pour fournir à une histoire complète et bien suivie. On ne peut que se renfermer dans un cercle d'hypothèses plus ou moins contestables, se contenter de comparer ensemble les diverses traditions de l'antiquité et faire ressortir les rapports qui les lient, ainsi que ceux qui se trouvent dans les mœurs, les lois et les religions

des différens peuples de l'univers. Sous ce rapport, l'ouvrage de M. de Brotonne est fort remarqnable et atteste une érudition profonde, des recherches consciencieuses. Les seuls faits qui paraissent à peu près prouvés et qu'il expose comme tels, d'après les meilleures sources, sont 1° l'existence de trois races humaines distinctes, qui se trouvent placées à des degrés différens sur l'échelle de la civilisation. Ici l'auteur appuie peut-être trop sur cette différence, et en induit un peu légèrement une inégalité de facultés intellectuelles. Sommes-nous bien sûrs que la race mongole, ou même la race nègre, n'aient jamais tenu en main le sceptre de la civilisation? Et alors ne pouvaient-elles pas aussi se croire, à cette époque, supérieures à la race caucasienne, plongée encore dans la barbarie?

2° L'unité primitive du langage, qui ne se divisa que peu à peu en langues diverses, dont on peut encore aujourd'hui saisir quelques-uns des rapports communs qui semblent leur donner à toutes une même origine.

3° L'existence primitive d'un peuple unique, appelé Indo-Perse ou Bactrian, duquel sont sortis tous les autres. Cette dernière hypothèse paraît la moins sûre et la plus difficile à prouver. Elle semble surtout se contredire avec l'existence de trois races humaines distinctes.

HISTOIRE DE FRANCE, par M. *Michelet*, professeur à l'école Normale; tome 3. — Paris, chez Hachette, 1837. 1 vol. in-8. 7 fr. 50 c. — **ORIGINES DU DROIT FRANÇAIS**, cherchées dans les symboles et formules du droit universel; par le même. Paris, chez Hachette, 1837. 1 vol. in-8. 7 fr. 50 c.

Les Vêpres Siciliennes, la révolte du roi de France contre le pape, le supplice des Templiers, la guerre avec l'Angleterre, la Jacquerie et l'expulsion des Anglais, tels sont les principaux événemens relatés dans le premier de ces deux volumes, qui comprend un siècle, de 1270 à 1380. C'est l'époque où le moyen-âge commence à décliner devant le pouvoir royal, qui lutte à la fois contre l'Eglise et la féodalité. Philippe-le-Bel accomplit rudement sa part de cette tâche difficile. Il débute dès les premières années de son règne par exclure tout-à-fait les prêtres de l'administration de la justice. Cette première attaque contre le pouvoir du clergé est bientôt suivie d'une rupture avec Rome. L'Eglise française est soustraite à la domination directe du pontife, et le roi se substitue en quelque sorte au pape vis-à-vis d'elle, du moins pour ce qui concernait les revenus et redevances à en tirer, et pour une bonne part de la suprématie à exercer sur le clergé. Puis vient le procès des

Templiers, grande injustice qui enrichit le trésor de Philippe, et augmenta le pouvoir royal en brisant la plus puissante de ces confréries qui formaient autant d'états dans l'Etat, autant de gouvernemens indépendans qui usaient et abusaient d'un pouvoir arbitraire. La ruine des Templiers fut suivie de celle de plusieurs autres ordres dont les richesses tentaient la cupidité royale, et dont l'influence pouvait être redoutée. Les roturiers sont admis à l'acquisition des biens féodaux, les gens de chicane et les marchands d'argent commencent à surgir du milieu de la plèbe, jusque là comptée pour rien. Ainsi tombe pièce à pièce ce moyen-âge si brillant et si chevaleresque. Il cède graduellement la place à notre organisation moderne, et, on ne saurait le nier, au premier abord, le changement ne pouvait paraître bien avantageux. Au brigandage audacieux et poétique des seigneurs féodaux, qui opprimaient et massacraient les marchands pour s'enrichir de leurs dépouilles, succède la fourbe chicanière qui ne vaut guère mieux, quoiqu'elle procède autrement, dépouillant d'abord sa victime pour la laisser ensuite périr de misère ou de chagrin. L'insolence brutale des nobles, jusque là sans bornes, trouve un contre-poids dans l'impassible fermeté de ces officiers de la justice chargés de l'application de la loi, devant laquelle tout doit plier.

« Ces *Chevaliers en droit*, ces âmes de plomb et de fer, » les Plasian, les Nogaret, les Marigni, procédèrent avec » une horrible froideur dans leur imitation servile du droit » romain et de la fiscalité impériale. Les Pandectes étaient » leur Bible, leur Evangile. Rien ne les troublait dès » qu'ils pouvaient répondre à tort ou à droit : *Scriptum* » *est*.... Avec des textes, des citations, des falsifications, » ils démolirent le moyen-âge, pontificat, féodalité, chevalerie. Ils allèrent hardiment *appréhender au corps* le pape » Boniface VIII; ils brûlèrent la croisade elle-même dans la » personne des Templiers.

» Ces cruels démolisseurs du moyen-âge sont, il coûte de » l'avouer, les fondateurs de l'ordre civil aux temps modernes. Ils organisent la centralisation monarchique. Ils jettent dans les provinces des baillis, des sénéchaux, des prévôts, des auditeurs, des tabellions, des procureurs du roi, » des maîtres et peseurs de monnaie. Les forêts sont envahies » par les *verdiers*, les *gruyers* royaux. Tous ces gens vont chicaner, décourager, détruire les juridictions féodales. Au » centre de cette vaste toile d'araignée, siége le conseil des » légistes sous le nom de Parlement (fixé à Paris en 1302). » Là, tout viendra peu à peu se perdre, s'amortir sous l'autorité royale. Ce droit laïque est surtout ennemi du droit

» ecclésiastique. Au besoin, les légistes appellent à eux les » bourgeois. Eux-mêmes ne sont pas autre chose, quoiqu'ils » mendient l'annoblissement, tout en persécutant la no- » blesse. »

Sous les successeurs de Philippe-le-Bel, la noblesse chercha bien à ressaisir le pouvoir qui allait lui échapper, et la guerre avec l'Anglais sembla lui venir en aide pour lui en fournir une belle occasion, en la rendant plus indispensable que jamais au roi, qui ne pouvait compter que sur elle pour la défense de ses états. Mais, au milieu de tous ces beaux faits d'armes que l'historien chroniqueur par excellence, Froissart, se plaît tant à conter, le peuple souffrait cruellement; car vainqueurs et vaincus l'opprimaient, le pillaient également, et, de quelque côté que fût le triomphe, c'était lui qui le payait de ses sueurs, de ses épargnes, de son sang. Les paysans poussés à bout se soulevèrent donc, et l'on eut les horribles scènes de la Jacquerie. Ce fut le prélude sanglant de cette lutte si longue entre le peuple et ses tyrans privilégiés. Le pays se vit jeté dans une anarchie presque complète, à la vérité, mais de laquelle devait sortir sa régénération. Le désordre arrivera bientôt à son comble, lorsque le sceptre se trouvera dans la main débile d'un roi fou, mais:

« Patience! sous la rude éducation des guerres, sous la » verge de l'Anglais, la brute va se faire homme. Serrée de » plus près tout-à-l'heure, et comme tenaillée, elle échap- » pera, cessant d'être elle-même, et se transfigurant; Jacques » deviendra Jeanne, Jeanne la vierge, la Pucelle.

» Le mot vulgaire, *un bon Français*, date de l'époque des » Jacques et de Marcel. La Pucelle ne tardera pas à dire : « *Le* » *cœur me saigne, quand je vois le sang d'un Français.* »

» Un tel mot suffirait pour marquer dans l'histoire le vrai » commencement de la France. Depuis lors, nous avons une » patrie. Ce sont des Français que ces paysans, n'en rougissez » pas; c'est déjà le peuple français, c'est vous, ô France. Que » l'histoire vous les montre beaux ou laids, sous la capuce de » Marcel, sous la jaquette des Jacques, vous ne devez pas les » méconnaître. Pour nous, parmi tous les combats des no- » bles, à travers les beaux coups de lance où s'amuse l'in- » souciant Froissart, nous chercherons ce pauvre peuple. » Nous l'irons prendre dans cette grande mêlée, sous l'éperon » des gentilshommes, sous le ventre des chevaux. Souillé, » défiguré, nous l'amènerons tel quel au jour de la justice et » de l'histoire, afin que nous puissions lui dire, à ce vieux » peuple du quatorzième siècle : Vous êtes mon père, et vous » êtes ma mère. Vous m'avez conçu dans les larmes. Vous » avez sué la sueur et le sang pour me faire une France. Bénis

» soyez-vous dans votre tombeau. Dieu me garde de vous
» renier jamais. »

Cette citation donne une idée du style nerveux, concis, énergique de M. Michelet, qui cherche sans cesse, peut-être même un peu trop, à frapper par l'originalité de l'expression, à graver dans la mémoire par la force de l'image. Il oublie souvent que l'historien doit d'abord raconter, et il se laisse volontiers entraîner par son talent à esquisser à grands traits les caractères des hommes et des époques, sans trop se soucier du détail des événemens. Cependant il ne néglige rien de ce qui tient aux mœurs et peut servir à faire connaître le peuple. Sous ce rapport il est bien supérieur à la plupart des historiens, il se montre franchement du peuple, et du peuple de notre siècle, qui, éclairé sur ses véritables droits, place aussi sa véritable gloire dans les efforts de ses ancêtres pour les conquérir. Son style peut paraître quelquefois bizarre, mais cette bizarrerie même lui donne en certains passages une vigueur tout-à-fait remarquable. Ecoutez-le nous peindre l'état du clergé au commencement du XIVe siècle :

« Entre ce roi affamé et ce peuple étique, il y avait pour-
» tant quelqu'un de riche. Ce quelqu'un, c'était l'Eglise.
» Archevêques et évêques, chanoines et moines, moines an-
» ciens de Saint-Benoît, moines nouveaux, dits mendians,
» tous étaient riches et luttaient d'opulence. Tout ce monde
» tonsuré croissait des bénédictions du ciel et de la graisse de
» la terre. C'était un petit peuple heureux, obèse et reluisant,
» au milieu du grand peuple affamé qui commençait à le re-
» garder de travers. »

Et plus loin avec quelle énergie il trace le portrait du Juif :

« Au moyen-âge, celui qui sait où est l'or, le véritable alchi-
» miste, le vrai sorcier, c'est le Juif; ou le demi-Juif, le Lom-
» bard. Le Juif, l'homme immonde, l'homme qui ne peut
» toucher ni denrée ni femme, qu'on ne la brûle; l'homme
» d'outrage sur lequel tout le monde crache, c'est à lui qu'il
» faut s'adresser.

» Sale et prolifique nation, qui par dessus toutes les au-
» tres eut la force multipliante, la force qui engendre, qui
» féconde à volonté les brebis de Jacob ou les sequins de Shy-
» lock. Pendant tout le moyen âge, persécutés, chassés, rap-
» pelés, ils ont fait l'indispensable intermédiaire entre le fisc
» et la victime du fisc, entre l'agent et le patient, pompant
» l'or d'en bas, et le rendant au roi par en haut avec laide
» grimace..... Mais il leur en restait toujours quelque chose...
» Patiens, indestructibles, ils ont vaincu par la durée. Ils
» ont résolu le problème de volatiliser la richesse; affranchis

» par la lettre de change, ils sont maintenant libres, ils sont » maîtres; de soufflets en soufflets, les voilà au trône du » monde. »

On le voit, si cette manière d'écrire est vivement colorée et pleine de vie, il serait dangereux d'en abuser cependant, parce qu'elle fatiguerait bientôt le lecteur par sa marche saccadée. De plus elle peut facilement tomber dans la familiarité et perdre ainsi le ton digne et grave de l'histoire.

Au reste, elle s'accorde peut-être mieux que tout autre avec l'époque historique que M. Michelet avait à retracer. Sa libre allure tient de la brusque naïveté et de la rudesse franche et grossière de ces âges reculés. Mais s'il nous était permis d'adresser à l'auteur une observation, nous lui conseillerions de modifier son style à mesure qu'il se rapprochera de notre temps, et d'ajouter ainsi un mérite de plus à son travail par une teinte locale qui pourra servir à faire mieux comprendre encore les diverses époques de l'histoire.

— *Les Origines du droit* sont un livre savant qui a dû coûter de longues et pénibles recherches, mais qui cependant intéressera les hommes les moins versés dans l'étude du droit. Il a pour objet d'établir la filiation qui unit les coutumes du vieux droit français avec les anciennes coutumes germaniques et autres, si poétiques dans leur naïveté primitive. La poésie du droit est morte aujourd'hui; à ses antiques formules, à ses images symboliques ont succédé les formes simples, graves, prosaïques du droit moderne. A mesure que la barbarie s'en allait, elle a emmené avec elle tous ces symboles, tous ces signes par lesquels on cherchait jadis à impressionner vivement les esprits. Sans regretter précisément ces formes, M. Michelet croit qu'elles ont eu leur utilité, leur influence bienfaisante, et il les considère d'ailleurs comme un sujet historique fort curieux. Prenant l'homme dès son entrée dans le monde et suivant les diverses phases de sa vie, il nous expose toutes les formules qui l'entouraient depuis le berceau jusqu'à la tombe, donnant un sens profond et mystérieux à la plupart de ses actions et employant pour agir sur son esprit encore peu éclairé la crainte superstitieuse, le mysticisme religieux, à la place de la raison dont il n'eût pu comprendre la voix. L'auteur a emprunté à tous les peuples de l'antiquité leurs pratiques et leurs usages pour en former un tableau curieux dans son ensemble et dans ses détails. On y trouve une foule de coutumes bizarres, naïves, touchantes, qui rappellent la simplicité primitive et les premiers développemens de l'organisation sociale; d'autres, cruelles et barbares, témoignent de la rudesse des mœurs chez ces peuples guerriers, pour lesquels la justice était toujours armée d'un glaive

et d'une hache, prête à frapper sans pitié le coupable. Ici ce sont des cérémonies pleines d'une douce et tendre allégorie qui entourent le berceau du nouveau né; c'est le miel et l'or que les lois de l'Inde veulent qu'on lui fasse goûter dès sa naissance; c'est son bien dont la coutume allemande s'inquiète et qu'elle ne permet de vendre qu'en cas de nécessité suprême, pour lui sauver la vie. Ce sont les formules gracieuses et poétiques du mariage, qui chez la plupart des peuples apparaît comme une seconde naissance, comme l'entrée de l'homme dans une vie nouvelle, où il doit accomplir la plus belle part de sa destinée. C'est la symbolique féodale avec toutes ses allures bizarres, puériles en apparence, souvent cruelles dans tout ce qui touche surtout à la justice et aux châtimens des coupables. Les usages qu'avait créés la féodalité sont innombrables; la vie se trouvait cernée dans un rempart de pratiques extérieures qui ne laissaient sans doute pas à l'esprit le temps de penser, à l'âme celui de sentir, à l'intelligence celui de se réveiller. Enfin, le dernier acte de la vie humaine, la mort se présente encore avec mille cérémonies diverses, suivant la manière dont les différens peuples l'ont envisagée. Chez beaucoup d'entre eux la vieillesse eut besoin pour être respectée de l'autorité des lois qui commandèrent aux enfans d'honorer la tête blanche de leur vieux père, et de lui rendre dans ses derniers ans les soins qu'ils en avaient reçus durant leurs premières années. Ailleurs le vieillard sentant venir sa fin, s'éloigne de la société et va dans la solitude attendre la mort.

« Quand le brahmane voit ses cheveux blanchir, et qu'il » a sous ses yeux le fils de son fils, il s'en va dans quelque » forêt, habiter seul sous le ciel, parmi les racines d'un figuier » indien. Ayant déposé en lui le feu sacré, il n'a plus de feu » domestique; il vit de fleurs ou de racines. Il attend, silen- » cieux comme l'ouvrier, le salaire du jour. Il ne désire point » la mort, il ne désire point la vie. Bientôt, il laissera l'odieuse » enveloppe comme l'oiseau quitte la branche, comme des » bords d'une rivière, la terre et l'arbre se détachent.

» Le christianisme, entre toutes les religions, a aimé la » la mort; il l'a embellie à plaisir, l'a parée tendrement, » comme une sœur qu'on mène à l'autel. Il a fait mieux; il » lui a changé son nom, il a juré qu'elle était la vie. Il a » appelé le dernier jour : *Natalis dies.* — « *Non moriar, sed* » *vivam, et narrabo opera Domini.* » — La légende dit d'un » Saint qui meurt : Et alors, il commença de vivre et cessa de » mourir! « *Et tunc vivere incœpit, mortique desiit.* »

Mais toutes ces formes poétiques ne pouvaient convenir qu'à des temps d'ignorance primitive et de foi naïve. Du mo-

ment où le raisonnement se glissa dans les esprits elles dûrent perdre toute leur efficacité, et devenir bientôt une source d'erreurs et d'injustices nombreuses. Ceux qui profitèrent de ces abus y prirent goût, et quand ils virent que ces ruines du moyen-âge ne pouvaient plus subsister, ils surent habilement remplacer les formes pratiques, par les formules de l'Écriture. La poésie des formes fut reléguée dans le domaine des traditions, mais les abus qu'elles recouvraient furent scrupuleusement conservés. Ils substituèrent à ces vieux usages l'astuce d'un langage obscur, à double entente, d'un style barbare, embrouillé à dessein et tout-à-fait étranger au langage vulgaire. Tristes monumens d'un égoïsme anti-social, qui jusqu'à nos jours a résisté à tout et obstrue encore aujourd'hui les voies de la justice même chez les nations les plus civilisées.

MÉMOIRES DE GRÉGOIRE, ancien évêque de Blois, député à l'assemblée Constituante, etc., précédés d'une notice historique sur l'auteur par M. *H. Carnot*. — Paris, 1837, 2 vol. in-8. 15 fr.

La vie de l'abbé Grégoire se rattache trop à tous les événemens de la révolution française, pour ne pas exciter un vif intérêt. Ce prêtre fut un de ceux qui se jetèrent le plus franchement dans le mouvement qui entraînait alors tous les esprits éclairés. Il embrassa avec ardeur les idées révolutionnaires et fut un des premiers à prêter serment aux nouvelles institutions, mais sans jamais renoncer au caractère sacré de sa vocation. Son attachement à la religion l'exposa même plus d'une fois à de vives attaques de la part de ses collègues à la Convention ; mais la ténacité de son caractère et la hardie fermeté avec laquelle il soutint son rôle l'emportèrent à la fin sur toutes les résistances. Il se montra le plus zélé à rouvrir les temples au culte catholique, et soutint avec une égale persistance la double lutte dans laquelle il s'engagea ainsi d'une part avec les conventionnels jacobins, qui ne voulaient plus de prêtres, et de l'autre avec les prêtres récalcitrans et la cour de Rome, qui les appuyait de son approbation. Cette position difficile lui suscita une foule d'ennemis, et il se vit durant toute sa vie en butte à la calomnie. Mais l'activité infatigable de son esprit ne lui laissait pas le temps de s'en tourmenter beaucoup. Aux attaques de la méchanceté, aux persécutions du pouvoir, il répondait par une charité intarissable qui semait les bienfaits à profusion, et par un zèle peu commun pour la propagation des lumières, zèle qui lui faisait employer une bonne part de son revenu à acheter des livres pour les répandre d'un bout du monde à l'autre, partout où il pensait qu'il

fût nécessaire d'éclairer et d'instruire. Les mémoires que publie M. Carnot ont été rédigés par M. Grégoire lui-même, en l'année 1808, et offrent des détails curieux sur les hommes et les choses de la Révolution. On y trouve surtout beaucoup de faits peu connus relatifs au clergé. L'éditeur, dans une notice fort remarquable qui remplit presque tout le premier volume, raconte la dernière partie de sa vie, et complète ainsi sa biographie qu'il livre au public comme un monument élevé à la mémoire d'un homme probe, vertueux et véritable ami de son pays.

ÉLOGE DE BENJAMIN CONSTANT, prononcé le 12 juin 1833, dans la chaire de l'Athénée royal de Paris, par *Michel Berr*, In-8. — **LETTRES DE VOLTAIRE** à Mme Du Deffant, au sujet du jeune de Rebecque, devenu plus tard célèbre sous le nom de Benjamin Constant. Paris, 1837. In-8. 1 fr.

B. Constant fut sans contredit un des publicistes les plus remarquables de notre époque. Sa place était au premier rang de cette courageuse et persévérante opposition qui, soit à la tribune, soit dans les journaux, combattit pendant quinze ans la déplorable influence de la Restauration. Né et élevé en Suisse, mais venu fort jeune à Paris, il s'était promptement distingué par le talent avec lequel il maniait la plume et traitait les questions politiques. Lorsque la carrière parlementaire lui fut ouverte, il se montra aussi éloquent orateur que bon écrivain, et il eût sans doute déployé d'autres capacités encore dans la nouvelle condition que lui eût probablement faite la révolution de Juillet, si la mort n'était venue le frapper peu après ce grand événement.

L'éloge de M. Berr relate toutes les circonstances de la vie de B. Constant et donne une analyse de ses nombreux travaux ainsi qu'une appréciation, un peu exagérée peut-être par l'amitié, de leurs divers mérites. Le style de l'auteur est fort prolixe, surchargé de phrases incidentes, de digressions, de parenthèses, à mettre hors d'haleine tout lecteur qui ne possède pas au même point que lui cette merveilleuse volubilité de langue dont il est doué. M. Michel Berr, comme quiconque poursuit un but, un système, une idée fixe, entremêle à tout ses vues sur la régénération de la race juive. Israélite lui-même, il a compris que le temps était venu de réformer aussi cet ancien culte et de contribuer à combler la distance qui sépare les Juifs des Chrétiens, en faisant faire aux premiers la moitié du chemin. Avec un zèle fort louable sans doute, mais jusqu'ici peu récompensé, il cherche à propager ses idées à cet égard et à se créer quelque influence au milieu

de ses coreligionnaires, chez lesquels il rencontre une double opposition, dans les fidèles adorateurs des anciens usages et dans l'aristocratie d'argent, qui ne se soucie guère du progrès intellectuel ou moral. Nous ne connaissons pas assez l'état de cette question pour pouvoir juger la portée des vues de M. Berr, mais ce que nous voudrions, ce que nous appelons de tous nos vœux, c'est qu'on se hâte de rendre partout aux Juifs les droits civils, dont on les a si long-temps injustement privés; c'est qu'on anéantisse ainsi ce barbare anathème que le christianisme a malheureusement contribué à perpétuer, quoiqu'il fût si peu d'accord avec les principes de charité et d'amour qui forment la base de sa divine morale.

— Les *Lettres de Voltaire* au sujet de Benjamin Constant offrent un piquant intérêt. Il est curieux de voir comment la sagacité du Patriache de Ferney découvre dans les saillies d'un enfant de douze à treize ans tout l'avenir d'un homme célèbre. Mais ces lettres sont-elles bien authentiques? Nous avouons avoir des doutes à cet égard, non qu'on n'y retrouve bien le caractère et le cachet du grand écrivain, si aimable causeur dans les innombrables lettres de toute sorte qu'il écrivait chaque jour; mais une préface dans laquelle l'éditeur explique comment ces lettres sont venues entre ses mains et dévoile, en cherchant à la pallier, une erreur de date dans l'âge du petit de Rebecque, nous a fait soupçonner qu'il pourrait bien y avoir là-dessous quelque bonne mystification littéraire. Si cela est, l'éditeur n'en a que plus de mérite. Il est impossible de mieux rendre la légèreté spirituelle et gaie, la grâce parfaite, et la plaisanterie mordante du vieillard de Ferney. Il a fallu pour cela une étude approfondie de son style jointe à une facilité d'imitation bien grande. C'est en quelque sorte l'art du comédien transporté dans les lettres et la faculté imitative appliquée aux pensées et au style, au lieu de l'être aux paroles et aux gestes.

LE COMTE D'ARTOIS ET L'ÉMIGRATION, histoire impartiale, par *P. Pierre de Champrobert*. — Paris, 1837. In-8, 7 fr. 50 c.

L'émigration fut certainement la période la plus active et la plus intéressante de la vie de Charles X. A cette époque seulement il joua un rôle sur la scène politique, et l'on put juger quels étaient ses moyens et ses sentimens réels. Jusque là sa vie s'était écoulée entre les plaisirs et les petites intrigues d'une cour dissolue. Elevé au milieu de la corruption qui entourait les marches du trône pendant les dernières années du règne de Louis XV, il avait pour ainsi dire respiré

dès l'enfance les plus détestables principes. Les succès que lui valaient et sa qualité de prince et ses avantages physiques plus réels, enivraient facilement le jeune homme qui s'appliquait alors à briller bien plus par l'élégance de ses manières, par l'extravagance de ses caprices, et par ses goûts effrénés de dissipation, qu'en travaillant à acquérir la science des hommes et des choses.

Lorsque plus tard il monta sur le trône, Charles X disparut entièrement derrière la faction qui, s'emparant de lui, en avait fait son instrument, son mannequin destiné à porter le manteau royal et le sceptre, tandis qu'elle se réservait le pouvoir, pour faire à son gré rétrograder la nation française vers ces temps d'ignorance et de féodalité dont elle regrettait si vivement tous les priviléges tyranniques. Elle devina parfaitement bien quel était le côté faible du monarque et, comme le dit avec beaucoup de justesse l'auteur dans sa préface, « la » couronne de Charles X fut jouée contre un peu d'encens et » quelques bouffées de vanité dévote ! »

Quand la Révolution commença à faire retentir les premiers accens de la terrible voix populaire, le comte d'Artois, livré à cette vie de plaisirs et de folles dépenses qui précipita si rapidement la ruine de la monarchie, ne comprit ni l'esprit de l'époque, ni les événemens qui se préparaient. Il crut d'abord que des intrigues suffiraient pour arrêter l'élan démocratique, et lorsque le débordement rompit toutes les digues, il fut le premier à donner le signal de la fuite. Son exemple entraîna la foule des courtisans et des peureux, qui allèrent le rejoindre dans l'émigration, donnant pour excuse à une conduite si peu d'accord avec leurs fanfaronnades et leurs protestations de dévouement, le mépris, et la crainte de se compromettre en daignant combattre des ennemis que le prince lui-même jugeait indignes d'un tel honneur.

Pendant tout le temps que dura ce long exil, le comte d'Artois demeura entouré de tout ce qu'il y avait de plus exalté dans la vieille noblesse et dans le clergé. On le regardait comme le représentant de cet esprit chevaleresque sur lequel on comptait pour reconquérir le royaume. L'esprit plus éclairé et parfois assez caustique de son frère éloignait de celui-ci un grand nombre d'émigrés ; d'ailleurs le comte d'Artois était doué d'un cœur plus sensible et accueillait mieux bien des dévouemens que Louis XVIII repoussait avec une dureté, une sécheresse d'âme que l'exil même n'avait point modifiées. Quoi qu'il en soit, le prétendu héroïsme du comte d'Artois ne sut trouver aucune occasion de se montrer autrement qu'en paroles. Il s'occupait plus volontiers de négocier que d'agir. Plusieurs missions auprès des souverains étran-

gers, pour les engager à soutenir la cause des princes exilés, lui plurent d'autant plus qu'elles lui permettaient d'étaler encore quelque magnificence et de se procurer toutes les jouissances du luxe. Mais la seule entreprise à la tête de laquelle il se mit pour tenter un débarquement en France se termina brusquement, avant qu'il pût seulement se montrer sur le champ de bataille. Aussi le livre de M. Champrobert, qui paraît écrit avec une haute impartialité, sans la moindre trace d'esprit de parti, ni de prévention quelconque, ne donne-t-il pas une grande idée des facultés intellectuelles du dernier roi de France. Il nous le représente comme le type de ces émigrés pour qui les grandes leçons de la révolution française furent comme non avenues, et qui après vingt ans d'exil rentrèrent dans leur patrie avec les mêmes préjugés, les mêmes haines, les mêmes espérances que s'il n'en étaient partis que la veille. Et pour dernier trait de ressemblance, Charles X n'avait aucune des qualités nécessaires pour faire un despote, pour combattre avec avantage les idées révolutionnaires et pour ramener sous le joug un peuple qui avait secoué ses liens.

VOYAGE du maréchal duc de Raguse en Hongrie, en Transylvanie, dans la Russie méridionale, en Crimée et sur les bords de la mer d'Azoff, à Constantinople, dans quelques parties de l'Asie-Mineure, en Syrie, en Palestine et en Egypte. — Paris, 1837. tomes I et II. 2 vol. in-8. 16 fr.

Si nous en croyons le prospectus qui se trouve en tête de cet ouvrage, M. de Raguse est tout à la fois un Xénophon, un Vauban et un Ulysse. Ses Mémoires sont le livre le plus remarquable, le plus important, et, selon la curieuse expression employée par celui qui a écrit ce prospectus, le plus *unique* qu'on ait publié depuis bien des années.

Quelque accoutumé que l'on soit au style boursoufflé de la littérature marchande, on ne pourra qu'être frappé de la dose plus qu'ordinaire d'exagération et de charlatanisme répandue dans cette prodigieuse annonce. Elle produit d'autant plus d'effet, qu'elle contraste singulièrement avec le journal de M. de Raguse, dont le style fort simple et souvent même trop négligé ne semble guère cacher de si hautes prétentions. Désireux sans doute d'employer utilement les loisirs de l'exil volontaire que lui avait imposé la révolution de 1830, M. de Raguse a parcouru des contrées en général peu connues, et il raconte jour par jour les événemens de son voyage, ainsi que les observations qu'il a pu faire. Il donne quelques détails intéressans sur l'état actuel de la Hongrie et de la Russie méridionale, ainsi que sur celui de la Turquie. Malheureuse-

ment il voyage trop en grand seigneur, et séjourne en général fort peu de temps dans les divers lieux qu'il décrit. D'ailleurs les principaux objets de ses remarques sont circonscrits dans une sphère assez étroite, qui ne s'étend guère au-delà de l'hippiatrique et de l'art militaire. Le cheval et le soldat semblent être à ses yeux les deux premières richesses de tout pays, les élémens véritables de sa force et de sa prospérité. Ce sont du moins ceux dont il parle le plus et auxquels il consacre toujours la meilleure place dans ses souvenirs. Sous ce rapport, son livre offre peut-être un assez grand intérêt de spécialité ; mais la plupart des lecteurs regretteront sans doute de n'y pas rencontrer plus de charmes dans les descriptions, plus de traits de mœurs et d'incidens de voyage. De son côté, M. le maréchal-duc saura probablement fort peu de gré à son éditeur d'avoir été si maladroitement accoler son nom à ceux de Xénophon, de Vauban et d'Ulysse. La fable de l'*Ours et de l'Amateur des jardins* ne figurerait pas mal entre le Prospectus et le livre de M. de Raguse.

RELIGION, MORALE, ÉDUCATION.

HISTOIRE DU PEUPLE JUIF mêlée de réflexions à l'usage de la jeunesse, par Mme *Mary Meynieu*. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et Ce, 1837. 1 vol. in-12. 2 fr.

L'auteur de ce livre a voulu réunir dans un résumé clair et concis tout ce que l'histoire du *Peuple juif* peut offrir d'intéressant et d'utile pour la jeunesse. Empruntant à l'*Ancien-Testament* ceux de ses récits qu'elle a jugés les plus propres à remplir son but, madame Meynieu les a mis à la portée de l'enfance, soit par la simplicité et la clarté de son style, soit par les réflexions dont elle les a entremêlés. L'esprit le plus éclairé paraît l'avoir guidée dans ce travail, qui est fort supérieur à tout ce qu'on avait fait jusqu'ici en ce genre. Autant que possible, elle s'efforce de ne mettre aucune idée fausse dans la tête de ses jeunes lecteurs ; elle concilie la foi avec la raison, et s'attache surtout à leur faire saisir le sens moral, caché sous le langage allégorique oriental, si souvent usité dans la Bible. Écrit avec un talent fort remarquable, ce petit volume, quels que soient les préjugés qu'il aura à vaincre, quels que soient les obstacles qu'il rencontrera, finira sans doute par obtenir le succès qu'il mérite. Il vaut mieux écrire pour l'avenir que pour le passé. On est moins bien accueilli peut-être

dès le premier abord; mais on peut espérer de survivre à tant de médiocrités littéraires, dont l'éphémère succès est suivi bientôt du plus complet oubli.

AVENTURES DE ROBINSON CRUSOÉ, par *Daniel de Foé*, trad. par Mme A. Tastu, suivies d'une notice sur Foé et sur le matelot Selkirk, par Louis Reybaud, et ornées de 50 gravures sur acier, d'après les desseins de M. de Sainson. — Paris, chez Didier. 2 vol. in-8. fig.

Le chef-d'œuvre de Foé, en possession depuis si long-temps déjà de la première place parmi les livres destinés à la jeunesse, a été en général plus ou moins gâté par les traducteurs, imitateurs et faiseurs de toute espèce, qui se sont mêlés de lui faire passer le détroit pour le naturaliser en France. Les uns lui ont enlevé tout le charme de naturel et de simplicité qu'offre le style de l'auteur; les autres ont voulu l'abréger, et ont montré peu de discernement dans les retranchemens qu'ils ont jugé convenable d'y faire. L'esprit religieux, qui domine d'un bout à l'autre l'histoire du pauvre Robinson, était trop étranger au caractère français du siècle dernier, pour pouvoir être compris et bien rendu. Foé avait certainement une tendance prononcée vers la religiosité, qui ne pouvait être approuvée des philosophes incrédules, et qui en même temps, dépouillée de toute pratique superstitieuse, apparaissait au parti contraire sous une couleur plus philosophique que religieuse.

Aujourd'hui il s'est opéré un changement à cet égard dans les esprits. On commence à séparer la religion de la théologie, et à comprendre que la première gît dans le sentiment et non dans de vaines pratiques. *Robinson Crusoé* a donc été étudié de nouveau, mieux compris, et l'on a essayé d'en donner une nouvelle traduction. Commencée par M. L. Reybaud, avec un peu de négligence peut-être, elle a été terminée avec plus de soin par madame Tastu. L'œuvre de Foé y est reproduite dans son entier, avec toutes les réflexions quelquefois assez longues de l'auteur. Comme travail littéraire, on a bien fait peut-être de respecter ainsi l'original; mais alors on fera bien également, pour une seconde édition, de revoir le style, de lui donner plus d'élégance, plus de mouvement. Comme ouvrage destiné à la jeunesse, il faudra en élaguer les méditations mystiques, qui entravent la marche des événemens et sont au-dessus de la portée des enfans. Un livre tel que celui-là, dont le succès est assis sur des bases inébranlables, mérite bien qu'on s'y reprenne à plusieurs fois, et pour envoyer son nom à la postérité à côté de celui de l'écrivain anglais, un traducteur ne doit pas reculer devant le travail; il faut qu'il re-

mette son ouvrage sur le métier, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à le rendre complètement digne du chef-d'œuvre original.

CONTES AUX JEUNES GARÇONS, par Mme *L. S. Belloc et Miss Edgeworth*. 1 vol. in-18. 1 fr. 50 c. — **CONTES AUX JEUNES FILLES**, par les mêmes. Paris, chez Hachette. 1 vol. in-18. 1 fr. 50 c.

Trois contes, dont deux de miss Edgeworth et l'autre de madame Belloc, remplissent ces deux petits volumes qui sont un fort joli cadeau à faire à un enfant. L'histoire de *Simple Suzanne* ou *La Reine de mai*, est très-touchante et remplie d'utiles leçons. C'est le triomphe de la vertu simple et naïve sur les machinations des méchans qui la persécutent. Il y a beaucoup d'intérêt dans ce récit. On n'y trouve point cette sécheresse qui se remarque souvent dans les écrits, d'ailleurs excellens et fort nombreux, que les Anglais possèdent pour la jeunesse.

Garry Owen, ou *La Femme sous la neige*, fait également honneur au bon goût de madame Belloc dans le choix de ses traductions.

C'est encore une histoire simple et faite pour exciter de douces émotions. On reprochera seulement peut-être au style d'avoir quelquefois un peu trop de prétention à la naïveté. A quoi bon mettre sous les yeux des enfans un langage incorrect? C'est une teinte de couleur locale qui est pour eux sans aucune valeur, et plutôt nuisible qu'utile.

Dans *Persévérance*, de madame Belloc, nous trouvons l'histoire de Bernard de Palissy, le célèbre potier qui inventa le premier l'art de colorer et de vernir la faïence. Pauvre et chargé d'une nombreuse famille, cet homme de génie employa sa vie à des études profondes, à des essais réitérés avec une admirable patience, jusqu'à ce qu'il eût atteint le but qu'il s'était proposé. Il eut à lutter non-seulement contre la misère, mais encore contre le découragement, mal bien plus cruel et plus difficile à guérir. Sa volonté ferme, sa philosophie stoïque, le soutinrent au milieu des plus rudes échecs, et il finit par se faire un nom célèbre, une position brillante. Cette esquisse biographique est à la fois très-intéressante et riche en leçons utiles. C'est un genre d'écrit qui me paraît plus que tout autre convenable pour la jeunesse, car il joint l'intérêt et la véracité de l'histoire au charme qui s'attache à une vie aventureuse et semée d'épisodes variés. Il est d'ailleurs très-propre à exciter l'esprit, à réveiller les facultés, en montrant ce que l'homme peut faire avec du travail et de la persévérance.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

DE LA DÉMOCRATIE NOUVELLE, par *Edouard Alletz*. — Paris, 1837. 2 vol. in-8. 15 fr.

L'auteur de cet ouvrage donne le nom de démocratie nouvelle à la puissance des classes moyennes en France. On pourra contester la justesse de cette dénomination, car si notre époque présente une tendance différente de celle des époques précédentes, c'est précisément en ce que les classes moyennes, qui formaient bien réellement jadis la démocratie ou le tiers-état, semblent vouloir aujourd'hui se constituer au contraire à leur tour en aristocratie. M. Ed. Alletz le reconnaît lui-même, puisque dès ses premières pages il nous montre la fortune ayant détrôné la noblesse et régnant à sa place. Sans doute cette nouvelle aristocratie est bien moins restreinte que l'autre, bien moins stationnaire surtout, car chacun peut y aspirer par le travail, et l'homme de talent pouvant y arriver même du sein des classes ouvrières, on comprend que cet état de choses paraisse à quelques-uns réaliser ce qu'on entend par une démocratie. Mais ce sont là des subtilités phraséologiques qui ne mènent à rien; voilà cinquante ans qu'on se dispute sur les mots, il est temps d'en venir aux choses et de chercher le bien ailleurs que dans des formes politiques, dont les brusques et nombreux changemens entravent la marche des véritables progrès; tandis qu'on se querellait sur la place publique pour de vagues théories, les abus ont subsisté dans la pratique, et n'ont souvent même fait que s'accroître et devenir plus intolérables. Il est temps de faire cesser ces luttes insensées et d'examiner les institutions existantes dans leurs rapports avec l'état réel des hommes qu'elles sont appelées à régir. Il est temps enfin de prendre les hommes tels qu'ils sont, et non pas tels qu'ils ont été ou tels qu'ils pourront être un jour.

M. Alletz a bien senti cette nécessité, et son livre renferme un examen assez détaillé des mœurs actuelles, des modifications apportées par les événemens politiques aux diverses relations sociales, des contrastes qu'offre l'état arriéré de l'instruction populaire à côté des idées de progrès qu'on a semées le plus souvent au hasard, et qui ont germé dans un terrain qui n'était point assez préparé à les recevoir. Toutes ses sympathies sont pour le gouvernement qui régit actuellement la France, et dans lequel il voit la seule forme politique qui puisse convenir au pays. Il pense, avec raison,

que dans le calme qui a succédé aux orages des passions et de l'esprit de parti, on pourra porter plus sûrement et d'une main ferme la réforme dans toutes les parties de l'administration qui la réclament. Ainsi se consolidera de plus en plus le pouvoir des classes moyennes, les principes de liberté passeront des idées dans les institutions, de là dans les mœurs, et, sans secousse ni mouvemens trop violens, le pays marchera d'un pas sûr vers cet avenir de grandeur et de prospérité dont il n'est donné à personne de prévoir les bornes. M. Alletz ne partage point les craintes de ceux qui croient voir la France marcher à une dissolution générale. Il perce la superficie, et, sous cette apparence de corruption et d'impuissance, il retrouve un principe de vie, qui ne demande qu'à être favorisé dans son développement pour régénérer le monde. On ne peut qu'applaudir à ces vues consolantes, ainsi qu'aux vœux pleins de sagesse et de philanthropie que l'auteur émet en faveur de l'agriculture et de l'industrie, qu'il voudrait voir petit à petit débarrassées des entraves qui gênent ces deux grandes sources de la richesse publique.

Il est fâcheux seulement que ce livre ne soit en quelque sorte qu'ébauché. C'est un recueil de pensées, de méditations, qui manque de cet enchaînement logique si nécessaire lorsqu'on traite des sujets d'une telle importance. On y reconnaît bien l'auteur des *Esquisses de la souffrance morale;* c'est le même style, pur, correct, parfois poétique, mais qui convient bien moins au publiciste qu'au philosophe moraliste. Du reste, il traite en effet la question plutôt sous ses rapports philosophiques, et le principal but qu'il se propose est *d'obtenir l'établissement des moyens propres à faire avancer de plus en plus l'éducation de la classe moyenne.* Et c'est bien là que gît en réalité tout l'avenir. On a déjà beaucoup tenté pour répandre l'instruction; l'impulsion une fois donnée, on a vu et l'on voit tous les jours le mouvement se dessiner avec plus de force; mais pour l'éducation tout est encore à faire, et il est d'autant plus urgent d'y songer que c'est l'unique moyen de rappeler les hommes à la morale, d'imprimer une direction bienfaisante à la science, et d'assurer le triomphe de la vraie liberté. Nous n'examinerons pas quels moyens propose M. Alletz pour atteindre ce but, mais nous le féliciterons d'avoir employé sa plume et son talent à fixer sur ce grave sujet l'attention de tous les hommes éclairés.

ENQUÊTE sur les causes patentes ou occultes de la faible proportion des naissances à Montreux, par sir *Francis d'Ivernois*. — Genève, 1837. In-8°.

Cette enquête a pour objet le curieux phénomène que présente une petite commune du canton de Vaud, dans laquelle, grâce à l'influence de causes qu'il est aujourd'hui bien difficile de reconnaître, la population est arrivée à ses plus extrêmes limites de décroissement. Tandis que dans le reste de la Suisse le taux commun des naissances est de 1 sur 27 ou 28 habitans, il est à Montreux de 1 sur 46. M. d'Ivernois attribue cela à la prudente prévoyance des habitans de ce village, et les loue beaucoup d'avoir atteint ainsi un résultat qui devrait être le but des efforts de tout peuple désireux d'échapper aux malheurs qu'ont prédits Malthus et les autres économistes anti-populationistes.

« La force intrinsèque des peuples, » dit-il, « et leur degré de civilisation, dépendent beaucoup moins du nombre des *têtes recensées*, que de celui des *années vécues* ou des *vies utilisables*. Plus s'agrandit le nombre des nouveaux nés, plus se rapetisse la proportion de ceux qu'on conserve; et *vice versa*, plus on en conserve, moins il en renaît. »

Cette vérité est appuyée sur plusieurs faits qui ont conduit M. d'Ivernois à la regarder comme tout-à-fait incontestable. La marche de la civilisation doit donc tendre vers le double but de diminuer le nombre des naissances et d'augmenter la proportion des enfans que l'on conserve. On comprend bien en effet qu'un tel résultat est fort désirable, puisqu'en retranchant une foule de maux et de misères qui suivent l'encombrement de la population, il augmentera réellement l'aisance des individus, la puissance de l'état et le bien-être général. Les paysans de Montreux sont sans doute fort heureux de l'avoir atteint et de voir ainsi la naissance et la mortalité également rares parmi eux. Mais comment y sont-ils arrivés? Quel moyens ont-ils employés? Comment les autres peuples pourront-ils réussir à suivre leur exemple? Ce sont là trois questions que l'enquête de M. d'Ivernois examine, mais qu'elle ne résout point. Ici comme dans la plupart des phénomènes que nous présente le monde, nous apercevons fort bien les effets, sans pouvoir parvenir à découvrir les causes.

Les mariages tardifs apparaissent à M. d'Ivernois comme devant donner le mot de l'énigme, et il en conclut qu'il faut encourager ces sortes de mariages, il va jusqu'à proposer un impôt basé sur l'âge des conjoints. Mais il avoue lui-même que de semblables mesures ont été à peu près impuissantes partout où elles ont été prises, et d'ailleurs il faut convenir

qu'elles ne s'accordent guère ni avec la liberté individuelle, ni avec la moralité, deux élémens essentiels cependant de la civilisation.

Comment en effet élever une barrière fiscale contre le mariage du pauvre et lui interdire les jouissances les plus pures, les plus légitimes qui puissent adoucir sa malheureuse carrière, sans entraîner de graves désordres dans les mœurs, sans risquer de corrompre la société.

C'est une matière qui semble trop délicate pour pouvoir être réglée par des lois; d'ailleurs, l'exemple de Montreux prouve qu'il n'est pas nécessaire d'employer de pareils moyens. Il faut probablement attendre à cet égard tout du temps et de l'influence des institutions libérales. La seule mesure à prendre est de s'abstenir de tout encouragement à une procréation surabondante. Mais il est bon d'accueillir avec faveur et de populariser tout travail du genre de celui-ci, qui a pour but l'étude de ces grandes questions si importantes pour l'humanité, et qui cherche à signaler au monde les résultats bienfaisans que produit la marche de la civilisation dans les rares et petites localités où les circonstances lui permettent de prendre tout son développement, du moins sous certains rapports matériels.

SCIENCES ET ARTS.

OEUVRES D'HISTOIRE NATURELLE DE GOETHE, contenant ses mémoires sur l'anatomie comparée, la botanique et la géologie; traduits et annotés par *Ch. F. Martins*, docteur médecin, avec un atlas renfermant les planches originales de l'auteur et trois belles planches de botanique accompagnées d'une explication par M. *Turpin*, de l'Institut.— Paris, chez Ab. Cherbuliez et Comp^e^. 1837. 1 vol. grand in-8 et atlas grand in-folio. 21 fr.

Si Goethe s'est acquis durant sa vie une haute renommée comme poète, ses travaux scientifiques méritent également de le faire ranger parmi les premiers naturalistes de notre époque. Quittant les régions fantastiques de l'imagination, il employait souvent à l'étude de la nature les puissantes facultés de son esprit Avec le coup d'œil juste et hardi du génie, il cherchait à percer les mystères de la création et se livrait à l'observation la plus assidue, la plus patiente. Ayant découvert dans l'homme l'os intermaxillaire, que jusque là on lui avait refusé en croyant ainsi élever une barrière entre sa structure anatomique et celle du singe, Goethe conçut l'idée d'un type idéal, qui devait avoir servi en quelque sorte de mo-

dèle à la nature et auquel se rapporteraient toutes les organisations diverses dont le globe nous offre des exemples. L'idée d'unité s'unit chez l'homme à celle de puissance, d'ordre et de majesté; elle séduit d'ailleurs son esprit comme plus facile à saisir dans son ensemble et dans ses développemens. Aussi trouvons-nous dans la plupart des systèmes une tendance à nous y ramener. Tous les efforts de la science se dirigent vers ce but, et sous ce rapport les travaux de Goethe pourront contribuer beaucoup à son avancement. Avec une audace qui n'appartient qu'au génie, il reconstruit le type idéal de tous les êtres vivans. Il nous le montre composé comme eux de trois parties principales, la tête, le thorax, l'abdomen. Dans chacune de ces parties se développent constamment des organes semblables dans leur destination respective, quoiqu'ils présentent souvent des différences très-grandes dans leurs formes extérieures. « La tête occupe la partie antérieure : c'est le point de concours des organes des sens; le cerveau, formé par la réunion de plusieurs ganglions nerveux, règle et concentre ces moteurs tout-puissans. La partie moyenne, le thorax, contient les organes de la vie intérieure qui agissent sans cesse de dedans en dehors. La partie postérieure ou l'abdomen est occupée par les organes de la nutrition, de la reproduction, et de la sécrétion des liquides peu élaborés. »

Chacune de ces parties se développe de diverses manières, suivant le milieu dans lequel vit tel ou tel animal, et selon les habitudes auxquelles il est destiné. Le poisson, l'oiseau, le quadrupède mammifère, nous offrent trois systèmes différens bien tranchés, qui se subdivisent eux-mêmes en des milliers de variétés, d'après les mœurs de chaque espèce. C'est leur harmonie qui constitue ce que nous appelons la beauté. Mais il arrive souvent que cette harmonie est détruite par le développement extraordinaire de l'une d'elles, qui a toujours lieu aux dépens des autres. Ainsi, dans la giraffe, un long cou se trouve accompagné d'un petit corps; le premier semble avoir absorbé presque toute la matière dont il n'est pas resté assez pour faire le reste de l'animal en proportion avec ce cou qui s'est élevé, allongé, jusqu'à ce que la tête se trouvât à la hauteur des arbres dont elle broute les feuilles.

Ces idées sont les mêmes que celles que le savant M. Geoffroy-St-Hilaire a émises et soutenues dans tous ses écrits, et qui occasionèrent ses discussions avec Cuvier. Mais, chez Goëthe, elles sont accompagnées d'une tendance assez prononcée vers le panthéisme, forme sous laquelle se manifeste souvent, dans les esprits allemands, ce doute qui produisit chez

les philosophes français du dernier siècle les funestes doctrines du matérialisme. Ceux-ci ne voulaient plus voir Dieu nulle part; les autres, au contraire, prétendent le voir partout. Entre ces deux partis s'en présente un troisième qui, personnifiant Dieu et lui donnant les facultés humaines perfectionnées à un haut degré, le font intervenir, comme un intendant, en tout ce qui se passe ici-bas, et expliquent tout par les causes finales. La raison humaine est impuissante à prononcer dans ce débat; mais il est assez probable que, dans l'un comme dans l'autre de ces trois systèmes, il y a de l'exagération. Où l'homme n'en met-il pas? Le désir de faire triompher ses idées l'emporte toujours au-delà des bornes, et l'amour-propre lui fait faire plus d'un faux pas sur la route de la vérité.

Deux planches d'anatomie, lithographiées avec le plus grand soin par M. Jacob, sont destinées à accompagner cette partie des œuvres de Goëthe. Elles représentent plusieurs têtes d'animaux et d'hommes, sur lesquelles l'os intermaxillaire peut facilement se reconnaître.

Dans la botanique, c'est l'idée de la métamorphose qui domine Goëthe, et dont il se sert pour expliquer le développement de tous les organes. La feuille constitue en quelque sorte à ses yeux tout le végétal. Il nous la montre déjà contenue dans le cotylédon, lorsque celui-ci est encore renfermé dans la graine; il la suit dans son développement successif et dans les diverses transformations qu'elle subit jusqu'à la fleur, où elle se métamorphose en une graine nouvelle. Ce tableau est exposé avec une clarté et une concision admirables. Il décèle une connaissance approfondie de la nature, puisée dans l'observation de ses phénomènes et de leur marche, ainsi que dans les hautes méditations d'un esprit supérieur auquel les moindres données suffisent pour lui faire deviner les plus grandes choses.

Le beau travail de Goëthe se trouve complété et commenté par les trois planches de botanique et l'esquisse d'organographie végétale que M. Turpin a insérées dans l'atlas de cet ouvrage. La première de ces trois planches représente un végétal-type idéal, dont tous les détails, puisés dans la nature, nous montrent les métamorphoses de la feuille dans les deux systèmes, aérien et terrestre, de la plante. M. Turpin considère tout végétal comme se développant en forme sphérique, de manière à figurer une boule, si on refoule par la pensée tous les rameaux et les racines vers le centre. C'est comme un arbre qui, trempé dans l'eau jusqu'aux branches inférieures, s'y réfléchit et représente deux hémisphères, l'une dans l'air, et l'autre dans l'eau. De même chaque plante se divise en

deux demi-sphères, en supposant une ligne passant par le point central, duquel partent d'un côté la tige, de l'autre la racine. Dans son végétal-type, M. Turpin expose ce double développement supérieur et inférieur, aérien et terrestre, dans ses phases diverses et avec tous les organes nombreux auxquels il peut donner naissance. On suit pas à pas le travail de la nature, et l'on surprend en quelque sorte la feuille à l'instant même des merveilleuses métamorphoses qu'elle subit. Cette grande planche, qui prendra rang sans doute parmi les plus belles que l'on ait encore faites en botanique, représente avec une clarté parfaite le système de Goethe, et l'on regrettera seulement que ce grand homme n'ait pas vécu assez long-temps pour voir réaliser ainsi l'un de ses vœux les plus chers; car, dans les dernières années de sa vie, il exprimait l'ardent désir de voir M. Turpin entreprendre ce travail, que seul, disait-il, il était capable d'exécuter.

Une seconde planche, composée de détails propres à compléter la première et à appuyer par de nouveaux exemples la transformation des organes les uns dans les autres, fait également honneur à l'esprit d'observation et au talent de M. Turpin. Ainsi, appuyées sur une étude profonde de la nature, les idées de Goethe en reçoivent un lustre nouveau et une autorité plus grande. Les adversaires qu'elles pourront rencontrer ne seront plus du tout fondés à les repousser comme les rêveries d'un poète. Il faudra nécessairement descendre dans l'arène publique de la discussion, et les principes féconds de la métamorphose des plantes ne tarderont pas à produire pour la science les plus beaux résultats.

Le moment est opportun pour une semblable publication. Les esprits fatigués d'une sèche analyse, qui détaille tout et ne conduit le plus souvent qu'à compliquer les systèmes de classification, par la découverte de quelque nouveau caractère presque imperceptible, qui fait multiplier les genres et les espèces; les esprits, fatigués de ce travail pénible et sans résultat, semblent se tourner avec anxiété vers la synthèse pour lui demander la raison des choses. Par un travers qui est le propre de l'homme, on ne tarderait sans doute pas à passer d'un extrême dans un autre, et proscrivant l'analyse comme inutile, on se jetterait bientôt dans des rêveries funestes pour la science. C'est pourquoi le livre de Goethe arrivera fort à propos pour rappeler une vérité qu'on oublie trop souvent; c'est que la synthèse, pour être féconde, doit s'appuyer sur l'analyse, et que ce n'est jamais qu'à l'aide de ces deux moyens qu'un esprit supérieur s'élève au-dessus de la foule et parvient à lui imprimer une forte direction.

Une dédicace à la mémoire de Buffon, accompagnée d'un

parallèle fort remarquable entre ces deux grands hommes, dont l'œuvre est aujourd'hui continuée par M. Geoffroi-Saint-Hilaire, indique le lien qui unit Goethe au grand naturaliste français. Tous les deux suivirent à peu près la même route, commençant par étudier la nature autour d'eux, s'élevant petit à petit à des vues générales, et finissant par développer les grandes lois qui dirigent l'univers. Chez le second seulement, l'esprit synthétique se développa plus tôt, marcha de front avec l'anlyse, et le conduisit rapidement à se distinguer sur la route que le génie de son prédécesseur avait, à la vérité, déjà frayée. Comme lui il embrassa la nature dans son ensemble, et rien ne demeura étranger à sa vaste intelligence. Les phénomènes géologiques furent pour Goethe des sujets de profonde méditation. Dans tous les pays qu'il parcourait, au milieu des travaux littéraires et administratifs qui remplissaient sa vie, il ne perdait pas de vue la configuration des grandes masses inorganiques et consacrait à leur étude ses promenades et ses loisirs. Carlsbad, Marienbad, le Marienbrunnen, le Kammerberg, le Wolfsberg, etc., ont été explorés par lui le marteau à la main, et tout en donnant un catalogue de leurs roches diverses, il sait faire jaillir du milieu de ces détails des idées générales qui les lient ensemble et les rattachent aux plus hautes questions de la science. Quelques blocs de granit confusément dispersés en un lieu nommé Luisenburg, dans les environs d'Alexandersbad, sont pour lui un trait de lumière qui lui dévoile la marche lente et continue par laquelle la nature accomplit avec les siècles et presque insensiblement les travaux les plus prodigieux

Enfin le temple de Jupiter Sérapis fut pour Goethe l'objet de recherches curieuses, et c'est lui le premier qui a donné une explication rationnelle du singulier phénomène que présente ce temple, dont les colonnes ont été, à une certaine hauteur, perforées par des coquillages marins. Il supposa qu'une éruption volcanique avait enfoui la base de ces colonnes, et qu'un lac s'était formé au-dessus. Mais, depuis, on a étudié de nouveau ce problème, et d'après la note ajoutée par M. Martins au mémoire de Goethe, il paraît qu'on a découvert d'une manière assez positive que le terrain sur lequel repose le temple de Jupiter Sérapis, est sujet à des oscillations qui le placent tantôt au-dessus, tantôt au-dessous du niveau de la mer et l'exposent par conséquent quelquefois à être inondé par les eaux de celle-ci.

On voit, d'après cette courte analyse, que l'ouvrage que j'annonce ici touche à toutes les questions les plus importantes de l'histoire naturelle. Le monde savant y trouvera un intérêt tout particulier, et les littérateurs, ceux même qui sont le plus

étrangers aux sciences naturelles, seront curieux de savoir comment le poète est devenu naturaliste. Ils liront avec un plaisir véritable, les nombreux fragmens autobiographiques dans lesquels Goethe fait l'histoire de ses études et se complaît à raconter, avec les plus grands détails, la marche de son esprit. M. Martins a recueilli avec soin tous ces précieux fragmens, et les a intercalés entre les divers mémoires scientifiques de Goethe, comme des points de repos qui, si je puis m'exprimer ainsi, permettent à l'esprit de reprendre haleine, et en même temps, comme des jalons échelonnés sur la route parcourue par ce puissant génie, et destinés à servir de guides à ceux qui entreprennent de le suivre.

Tout semble ainsi réuni pour donner à ce livre une haute importance, et je ne saurais mieux faire l'éloge de la traduction qu'en disant qu'elle est d'un bout à l'autre digne d'un pareil ouvrage.

DE LA CONNEXION DES SCIENCES PHYSIQUES, ou exposé simple et rapide de tous les principaux phénomènes astronomiques, physiques, chimiques, géologiques et météorologiques; accompagné des découvertes et expériences les plus remarquables des savans modernes, tant français qu'étrangers; par *Mary Somerville;* trad. de l'anglais par Mme *Meulien.*—Paris, 1837. 1 vol. in-8. 7 fr. 50c.

Toutes les sciences physiques se tiennent. Un lien mystérieux les unit l'une à l'autre. Pour les étudier avec fruit et succès, il faut les embrasser dans leur ensemble et dans leurs rapports multiples. L'analyse seule ne suffit pas, elle n'est bonne qu'à enregistrer quelques faits nouveaux sur le catalogue des observations stériles, parce qu'elles sont isolées. La synthèse doit venir féconder l'analyse et profiter de ses matériaux pour jeter un hardi regard dans les profondeurs cachées où la nature accomplit son travail. L'astronomie semble être le point de rencontre de toutes ces sciences, car elle les renferme toutes, elle embrasse à la fois la science des nombres et des quantités, celle du repos et du mouvement. Elle élève l'âme d'ailleurs, agrandit l'esprit et force bientôt l'homme à quitter les ornières communes pour s'élancer dans les espaces et contempler avec ravissement le sublime spectacle de l'univers entier. C'est donc par elle que madame Somerville débute dans son livre, et c'est avec autant de précision que de clarté qu'elle expose tout ce que les travaux de tant d'hommes de génie ont pu découvrir sur les mouvemens des corps célestes et les lois qui les régissent. De là elle passe à tous les phénomènes que présentent l'air, le son, la lumière, la chaleur, etc. C'est un tableau immense qui se déroule à nos yeux sous la baguette d'une magicienne et qui nous con-

duit à la connaissance, imparfaite sans doute encore, mais déjà sublime, des lois générales que le Créateur a établies dans l'univers. On ne lira pas sans surprise un livre semblable dû à la plume d'une femme. Il atteste en elle des connaissances plus profondes que celles que l'on a coutume de rencontrer chez les personnes de son sexe. Peut-être même lui reprochera-t-on parfois trop de science. Il est vrai qu'elle se trouvait obligée de se résumer et de se renfermer dans un cadre fort étroit, en élaguant une foule de détails et de digressions utiles peut-être pour l'intérêt et la forme de l'ouvrage. Quoi qu'il en soit, ce livre se recommande par la quantité de notions scientifiques qu'il renferme et il paraît très-propre à donner une idée exacte de l'état actuel des sciences physiques.

PRÉCIS HISTORIQUE ET ANALYTIQUE DES ARTS DU DESSIN, avec 7 planches ; suivi d'un précis de la danse ancienne et moderne, par *C. J. Buteux*. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cᵉ. 1 vol. in-8. fig, 6 fr.

Ce volume renferme des notions théoriques sur la sculpture, la peinture et l'architecture, sur les principes qui doivent diriger l'artiste dans la recherche du beau et un abrégé de l'histoire de ces divers arts, ainsi que de la danse chez les peuples anciens et modernes. Ecrit avec simplicité et cherchant surtout à rassembler tous les faits les plus importans, il présente un intérêt assez vif et peut sous ce rapport être recommandé pour la jeunesse, qui y puisera une foule de connaissances qui ne se rencontrent pas ailleurs, et dont cependant l'utilité est incontestable. M. B. retrace rapidement les diverses vicissitudes qu'ont éprouvées les formes architecturales chez les différens peuples de la terre, et quelques gravures au trait permettent d'apprécier les caractères distinctifs de chaque genre, depuis les gracieux et sévères contours de l'architecture grecque, jusqu'aux colossales proportions des ruines gigantesques de l'Amérique du Sud. L'essai sur la danse est plutôt une espèce de mémorial, renfermant des documens précis et nombreux pour l'histoire de cet exercice corporel qui se retrouve chez presque toutes les nations du globe. Il se termine par quelques réflexions fort justes touchant les ballets modernes et l'état actuel de la danse sur les théâtres.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

5e Année. — N° 9. — Septembre 1837.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

UN COEUR POUR DEUX AMOURS, par *Jules Janin*. — Paris, 1837. In-8. 7 fr. 50 c. = **NE TOUCHEZ PAS A LA REINE**, par *Michel Masson*. — Paris, 1837. In-8. 7 fr. 50 c.

Un cœur pour deux amours; c'est beaucoup de verbiage pour une idée; c'est une longue variation sur un seul thème; c'est un déluge de phrases brillantées, saccadées, sautillantes, dans lequel se noie une pauvre petite pensée; c'est un long feuilleton commencé à propos des frères Siamois, et dont l'auteur a fait un volume, sans doute pour en tirer un meilleur prix. Car M. Jules Janin est un des plus habiles parmi les habiles à faire mousser la moindre petite bribe; à enfler la moindre grenouille jusqu'à la rendre plus grosse qu'un bœuf; à délayer l'esprit homéopathiquement; à tirer quelque chose de rien et beaucoup de volumes de peu d'idées. C'est l'enfant auquel on confie de l'eau de savon avec un chalumeau de paille. Il souffle, il souffle, l'eau bouillonne, les bulles se forment; il souffle, il souffle, ce n'est bientôt plus qu'un monceau de pierreries; il souffle, il souffle, et les mille couleurs de l'arc-en-ciel viennent se jouer sur ce joyau brillant. Alors c'est à qui voudra l'avoir, on le met à l'enchère, on se l'arrache, on le prône, on le porte aux nues; puis, quand on l'a possédé quelque temps, on est tout étonné de ne rien tenir, de voir disparaître cette apparence fugitive et trompeuse, de n'avoir plus qu'une goutte d'eau sale au fond d'une tasse. A la place de savon mettez de l'encre, à la place du chalumeau de paille, mettez une plume, et à la place d'une goutte d'eau sale au fond d'une tasse, vous aurez un volume de papier imprimé, mais non écrit, imprimé, mais non pensé, qu'on n'aurait pas pu lire il y a dix ans, qu'on ne pourra plus lire dans dix ans, et qui cependant se vendra, et qui cependant fera grand bruit parce qu'il est de M. Jules Janin; parce que M. Jules Janin est un des coryphées de la presse périodique, et que la presse périodique dira que c'est un chef-

d'œuvre, et que le public s'y laissera encore prendre comme il s'y laisse toujours prendre, parce qu'il est écrit que le charlatanisme trouvera toujours des dupes, que plus il est effronté, mieux il réussit, et que la race des jobards et des badauds n'est point près de s'éteindre.

Si je voulais continuer sur ce ton-là, je vous en dirais bien d'autres; mon article s'allongerait, s'élargirait; mon article s'étendrait, se développerait; mon article se déroulerait en tout sens; mon article deviendrait un article monstre, un traité *ad hoc*, un cours complet de mystification littéraire, un volume in-8° de 7 fr. 50 c. Et dans mon prochain numéro je vous ferais un article sur mon article, je vous dirais qu'un grand événement littéraire vient d'avoir lieu, je vous annoncerais en gros caractères que j'ai publié un véritable chef-d'œuvre.

Mais, c'est en vain;

Chassez le naturel, il revient au galop.

Et me voici déjà tout essoufflé pour avoir essayé un instant de cette allure qui n'est pas la mienne. Revenons à nos moutons et voyons s'il est possible d'analyser *Un cœur pour deux amours* sans vous fatiguer de ce style haletant.

L'auteur va visiter les deux jumaux siamois, et la vue de cet étrange phénomène lui suggère une longue série de phrases que vous pouvez bien vous imaginer, mais que je ne saurais vous rendre; car, après avoir débuté par y parler d'un double néant, et dit mainte autre chose qui sent le matérialisme, il termine par des invocations à Dieu, à la Providence, en sorte que, comme c'est l'usage avec lui, on ne sait plus du tout où l'on en est.

Tandis qu'il est occupé à considérer les Siamois, vient un étranger qui leur parle pendant quelques instans et les quitte en leur disant que deux sœurs les attendent au ciel. Cet étranger est un Espagnol enveloppé d'un grand manteau, et vite M. Jules Janin nous fait deux ou trois pages sur les Espagnols et leurs manteaux. Puis, frappé de l'air profondément ému avec lequel celui-ci avait regardé les Siamois, il se met à le suivre, et l'aborde pour lui en demander l'explication. Or il se trouve que cet Espagnol avait eu en sa possession deux jumelles qui offraient le même phénomène que les Siamois, et il lui raconte comme quoi après les avoir élevées il avait été amoureux de l'une d'elles, avait eu un rival qui était amoureux de l'autre, s'était battu en duel avec lui, puis enfin avait vu mourir les deux sœurs, parce que le bonheur de l'une faisait le malheur de l'autre. Il paraît qu'à elles deux elles

ne possédaient qu'une âme, quoiqu'elles aimassent chacune pour son propre compte, en sorte que ce double amour était senti également par toutes les deux, quoique chacune conservât son individualité, son affection particulière et ne partageât point les transports de l'autre. Il n'y avait qu'un cœur et deux amours, et chaque sœur prise séparément avait un amour séparé, quoique prises ensemble elles n'en pussent avoir en réalité qu'un seul à la fois, ce qui entraînait nécessairement le malheur de l'une par le bonheur de l'autre. Ce n'est pas très-clair, vous n'avez peut-être pas compris; mais c'est justement là le beau du roman qui a la prétention de nous donner une analyse physiologique de la plus sublime profondeur. Il faut voir avec quelle complaisance l'auteur s'étend sur cette double individualité confondue dans une seule. Il entasse phrase sur phrase, page sur page, et les développemens de cette énigme remplissent la moitié du volume. Des digressions incidentes et tout-à-fait étrangères au sujet en occupent un autre quart. C'est ainsi qu'il trouve moyen d'amener au travers de son récit l'éloge le plus amphatique de l'empereur de Russie, de son gouvernement et de ses sujets. C'est la mode parmi une certaine coterie de littérateurs. Ils se sont tout-à-coup épris d'un bel amour pour le régime du knout et ses douceurs. Ils ne rêvent que Russes, que roubles et ukases. Le Tsar les a tous ensorcelés; par quel moyen je ne sais, mais il faut qu'il emploie des argumens bien irrésistibles pour les séduire si promptement et de si loin.

Il ne reste donc plus qu'un quart du volume pour l'action du roman, et en vérité c'est tout au plus même si elle le remplit en entier, car elle est d'une nullité complète. Comme tous les autres ouvrages du même auteur, celui-ci n'est qu'une suite de feuilletons cousus à la file les uns des autres, et malheureusement le talent de l'écrivain ne paraît pas avoir pris la route du progrès. Jamais son imagination n'avait été si pauvre, jamais son style n'avait paru si fatiguant. C'est à peine si dans tout le volume on trouve une page digne d'être citée. M. Jules Janin a enterré son esprit sous un flux de paroles qui le cachent si bien qu'on ne peut plus l'apercevoir. En lisant *Un cœur pour deux amours*, ses plus intrépides admirateurs seront tentés de chanter un *de profundis*.

— M. Michel Masson nous donne également de l'Espagnol. Son livre commence à peu près comme Gil-Blas. C'est aussi un jeune aventurier qui s'en va chercher la fortune à Madrid, et s'attache en route à un compagnon qu'il rencontre. C'est, je crois, comme le *Cœur* de M. Janin, de la littérature de feuilleton, du roman périodique. Mais du moins il s'y

trouve quelque intérêt, et quoique ce ne soit qu'une bluette sans importance, on s'aperçoit cependant que l'auteur a cherché à nouer une intrigue, à tisser une trame, à inventer une action. Il ne se repose point uniquement sur l'éclat de son style, et ne paraît pas croire qu'il suffise de bavarder ab-hoc et ab-hac pour captiver l'attention du public. *Ne touchez pas à la Reine* est un ancien dicton espagnol qui eut long-temps force de loi et qui interdisait, sous peine de mort, de jamais porter la main sur la reine, fût-ce même pour la sauver d'un danger pressant, pour l'arracher à une catastrophe certaine. C'est là-dessus que M. Masson a basé son roman. Ses deux aventuriers parviennent jusqu'à la cour, obtiennent des fonctions très-élevées, et, compromis dans des intrigues avec la reine elle-même, l'un des deux est tué par l'autre.

GLANURES D'ÉSOPE, recueil de Fables, par *J.-J. Porchat*, professeur de littérature latine à l'académie de Lausanne. — Lausanne, 1837. 1 vol. in-12.

Le champ moissonné d'abord par Esope, puis par La Fontaine, a vu de nombreux glaneurs fouler son sol pour y chercher quelques épis oubliés. La plupart, il est vrai, n'ont rien trouvé, et bien des gens se sont empressés d'en conclure que le champ avait été trop bien moissonné pour qu'il fût possible d'y glaner encore quelque chose. Cependant, un pareil jugement est trop précipité. Si La Fontaine reste inimitable, ce n'est pas à dire qu'on ne puisse plus faire de fables. Florian a déjà prouvé qu'en ne suivant pas exactement la même route que lui, on pouvait atteindre une supériorité fort remarquable. Bailly, La Mothe, Grenus et plusieurs autres ont également réussi parfois avec beaucoup de bonheur dans les différens genres qu'ils ont adoptés. Mais, on doit le dire, nul d'entre eux ne s'est approché de la naïveté du bon La Fontaine; presque tous ont senti qu'il valait mieux parler un autre langage que de lutter avec un tel maître.

M. Porchat, dont nous annonçons ici les fables, sans se traîner servilement à la suite de personne, s'est peut-être rapproché plus qu'aucun autre de la simplicité parfaite du grand Fabuliste. Tout en écrivant pour son siècle, et en prenant ses sujets et sa morale dans l'esprit du temps présent, il a su conserver à la forme une fraîcheur naïve, qui ressort d'une manière bien frappante au milieu de l'affectation et du faux brillant dont aujourd'hui notre littérature est affublée. C'est une teinte vraiment originale qui donne à sa poésie un charme tout particulier. La bonhommie helvétique s'est alliée chez

lui à un goût pur et à une grande facilité. Le bon sens dicte les pensées philosophiques qui font le sujet de presque toutes ses fables, et l'harmonie la mieux calculée imprime un cachet de vérité aux diverses trames qu'il emploie. Chacun de ses personnages parle le langage qui lui convient, et cela, sans effort, sans que la rime fasse trop sentir ses impérieuses exigences. Ainsi dans la fable intitulée : *Le Roi des animaux :*

Une mouche effleurant, avec un doux murmure,
Le cristal poli d'un étang,
Admirait dans les flots sa petite figure,
Et disait : « Pour moi seule on a fait la nature. »

La grâce et la légèreté sont très-bien peintes dans ces quatre vers, où nous retrouvons en quelque sorte la Mouche du Coche et sa gaie importance.

« Oui-dà ! » reprit en la gobant
Un rapide habitant de l'onde,
Qui murmura soudain : « C'est à moi qu'est le monde !

C'est un de ces jolis petits poissons qui, se jouant à la surface des eaux, happent en passant les insectes assez imprudens pour se mettre à leur portée.

Un canard à son tour attrappe le poisson, et dit en barbottant :

« Sachez mieux vous connaître. »

Le voyez-vous ce maître caneton qui, joyeux, s'éloigne en agitant à la fois son bec et ses ailes avec une expression de parfait contentement ?

Lui-même il se croyait sans maître;
Il lui fallut bientôt penser d'autre façon :
Frappé d'un plomb mortel, homme, il fut ta conquête.
Homme, ah ! sans doute ici mon histoire s'arrête;
C'est toi qui du monde es le roi.
Tu naquis pour toi seul ; à toi tout se rapporte.
C'est ton avis du moins, mais prends bien garde à toi.

Bah ! ne sommes-nous pas les maîtres de la terre ? Tout ce qui nous entoure n'a-t-il pas été créé exprès pour nous, pour nos besoins, pour nos plaisirs ? Ces verts ombrages ne furent-ils pas destinés à nous abriter contre les rayons trop ardens de ce soleil dont la chaleur bienfaisante répand le bien-être dans notre corps et fait croître pour nous des fruits de toutes sortes ? Ces innombrables animaux qui peuplent les airs, les campagnes et les ondes ne sont-ils pas faits pour nous servir,

soit de nourriture, soit d'aides dans nos travaux, soit de recréation pour nos yeux qui admirent leurs mille formes variées? Ne savons-nous pas les forcer tous à nous obéir? En vérité, ils sont nos esclaves, et l'homme est le roi de la nature; lui-même le dit et le pense du moins, mais

J'entends quelqu'un rugir qui pense d'autre sorte,
Un lion!... tu pâlis; mais déjà dans ses flancs
Homme, canard, poisson, mouche dorment ensemble.
« C'est moi qui suis le maître, animaux insolens, »
Dit-il, et cependant de la terre qui tremble
Sous les pas du lion, se glisse, en longs anneaux,
Celui dont quelque jour il sera la pâture,
L'insecte vil, fangeux, à l'ignoble figure,
Le ver, le roi des animaux.

Cette finale est belle de pensée et d'expression. Elle termine très-bien la leçon par une forte ironie. Cependant nous adresserons à l'auteur une seule critique. C'est que le *ver de terre* qui *se glisse en longs anneaux* n'est point du tout le même qui dévore les cadavres; il est fort innocent d'un pareil délit qui appartient aux larves d'une foule d'insectes dont les œufs y sont déposés, et entr'autres à celle de la mouche qui, sous ce rapport, pourrait bien réclamer contre le jugement de M. Porchat.

On retrouvera dans ces fables l'empreinte bien prononcée des grandes questions qui agitent tous les esprits aujourd'hui. L'auteur vivant dans un pays de liberté exprime à cet égard les idées les plus larges, les plus généreuses. Il n'est pas obligé d'avoir recours à des subterfuges pour voiler sa pensée, et il aborde toujours franchement son sujet. De là résulte un grand avantage, celui d'éviter les périphrases et les longueurs inutiles. L'apologue suivant résume, par exemple, en peu de mots le tableau d'un des plus grands travers de notre ordre social.

Un chien, un écureuil, avaient même seigneur.
A chacun son emploi, chacun tourne sa roue;
Dans la sienne quand l'un se joue,
L'autre du tournebroche est l'humble serviteur;
L'un travaille, on le bat; l'autre amuse, on le loue.
A l'un, bouche inutile, il faut du massepain;
L'autre rôtit la poule, à peine a-t-il du pain.

Nulle proportion des travaux aux salaires.
Que d'histrions millionnaires!
Que d'ouvriers mourant de faim!

Enfin nous terminerons cet article en citant l'*Hirondelle à bord* comme un morceau plein de grâce et de fraîcheur.

Sous les agrès de ce navire
Au port enchaîné quelques jours,
Hirondelle, qui vous inspire
De venir loger vos amours?

Retournez, folle aventurière,
Retournez au nid villageois,
Par votre aïeule et votre mère,
Par vous repeuplé tant de fois.

Cet océan qui vous balance,
Ce bruit sourd des vents et des flots
Disaient assez votre imprudence :
C'est en vain; vos œufs sont éclos.

Hâtez-vous donc! mais sur la grève
Vous butinez pour vos petits,
Et le souffle attendu se lève.
On appareille; ils sont partis.

« Que vois-je? Où vont-ils? Quel mystère!
Dit-elle. Enfans, me fuyez-vous?
Me voici, voici votre mère.
Qui nous emporte? Où courons-nous?

Et la terre où donc s'enfuit-elle?
Arrêtez, revenez... J'ai peur. » —
Reviens seule, pauvre hirondelle,
Sous nos toits pleurer ton bonheur.

La couvée à tes soins ravie
C'est chez nous un sort peu nouveau.
Eh! qui n'a bâti dans sa vie
Quelque nid sur quelque vaisseau?

BAS-RELIEFS; von *Adelbert von Bornstedt.* — Francfort-am-Main, 1837. 2 vol. in-12. 10 fr.

N'allez pas croire qu'il soit ici question d'architecture ou de sculpture. M. Bornstedt, quoique pouvant parler de tout avec une grande facilité, n'a pas eu la plus légère intention d'aborder la théorie ni la pratique des beaux-arts. Ce mot de *Bas-Reliefs*, inscrit en tête de son livre, est tout simplement une enseigne qui, selon l'usage, n'a pas le moindre rapport avec le contenu de la boutique. Sous ce titre, l'auteur nous donne tout simplement quelques-unes de ces esquisses de voyage, dont il a déjà publié deux volumes. Cette fois ce n'est plus Paris, cette capitale tant idolâtrée, qui est le sujet de ses observations. Il a quitté la France pour quelques semaines,

et c'est la petite république genevoise qui occupe presque entièrement les deux volumes de *Bas-Reliefs*. Ne croyez pas cependant que, volage en ses goûts, il ait reporté sur la cité de Calvin cet amour qu'il professait naguère avec tant d'enthousiasme pour la grande ville par excellence. Non, M. Bornstedt est bien toujours Parisien, et il se montre tel, autant que cela est possible du moins à un Allemand, dans les critiques qu'il adresse à Genève et aux Genevois. Il semble partager cette ironie jalouse et moqueuse que certains écrivains affectent toujours, lorsqu'ils parlent de cette petite ville qui a l'audace vraiment bien téméraire de prétendre échapper à l'influence de Paris, n'être pas française et conserver son individualité propre. Les Genevois, dit-il, ont un amour-propre excessif, ils se croient le premier peuple du monde, et pensent que tout le monde s'occupe d'eux. Il y a quelque chose de vrai sans doute dans cette accusation tant de fois répétée. Mais aussi comment voulez-vous qu'une petite ville ne s'enfle pas un peu d'orgueil, lorsqu'elle voit chaque année des écrivains, d'entre les plus distingués des diverses contrées de l'Europe, s'occuper d'elle, lui consacrer leur talent, employer leur plume à décrire ses environs, les mœurs de ses habitans, les institutions qui la régissent, etc.? Si elle est si peu de chose, pourquoi vous, monsieur de Bornstedt, la mettez-vous en *bas-reliefs?* N'est-ce pas reconnaître réellement sa supériorité, que de la juger digne de faire le sujet de deux volumes de vos spirituelles esquisses? Mais, direz-vous sans doute, c'est une supériorité étroite, matérielle, sèche, qui se résume en écus et n'a rien de poétique, ni d'artistique. Il y a encore du vrai dans cette objection, surtout si l'on ne fait que jeter un coup d'œil en passant, si l'on s'arrête à l'extérieur fort peu attrayant du Genevois, et si l'on prétend juger son caractère après avoir séjourné à peine deux mois chez lui. Mais comment accorder ce jugement si vivement tranché avec les faits qui semblent lui donner un démenti formel? Vous dites, qu'au contraire de maintes villes allemandes où l'absence de gens riches empêche les arts de fleurir, à Genève, c'est justement l'affluence des gens riches qui semble produire le même résultat, et cependant vous nommez les Chaponnière, les Pradier, qui sont sortis de Genève; Hornung qui est, dites-vous, le plus grand coloriste vivant; Bovy qui a gravé la superbe médaille de Calvin, chef-d'œuvre dû à la munificence d'un riche Genevois, etc., etc. Ne voyez-vous donc pas que cela implique contradiction, ou que tout au moins cela prouve que sous le soleil de la liberté, les arts n'ont pas besoin d'une protection, souvent trop chèrement achetée, pour fleurir et porter d'excellens fruits?

Ce n'est pas Genève, ce ne sont pas les Genevois qu'il faut considérer ici; la question doit être envisagée d'un point de vue plus élevé. Ce sont des institutions libres qui permettent à l'homme, dans quelque condition qu'il se trouve, de développer ses facultés, et qui, si elles ne peuvent extirper ces mauvaises et basses passions dont l'influence est si pernicieuse, les paralysent du moins jusqu'à un certain point et les empêchent d'exercer un empire trop absolu, d'étouffer ce qui les gêne ou les blesse. Un véritable observateur y aurait vu un sujet d'intéressante étude; mais M. Bornstedt n'y a pas songé. Il s'est contenté de répéter, en d'autres termes, ce que maints voyageurs avaient dit avant lui. Seulement il est plus qu'eux descendu dans le détail des querelles intérieures, des conflits, des prétentions jalouses qui agitent parfois la petite ville. Ici il y a beaucoup à dire en effet, et les rivalités d'ambition sur ce théâtre de poupée, les velléités aristocratiques d'une certaine classe, les distinctions de rangs, tranchées au point d'en faire presque des castes, entre gens qui s'occupent tous plus ou moins de négoce, les vaniteuses usurpations de titres ou de particules nobiliaires, sont autant de sujets qui prêtent fort à la plaisanterie et méritent d'être hautement ridiculisés. Mais tout cela est de bien mince intérêt hors des murs de Genève, et ne vaut guère la peine que l'on en parle dans un livre écrit pour l'étranger; le bon sens fait justice de ces sottes faiblesses qui se retrouvent d'ailleurs dans tous les pays du monde.

M. Bornstedt l'a du reste senti lui-même, et il rend pleinement justice à tout ce que les institutions genevoises présentent de remarquable. Sous ce rapport, son livre renferme des détails intéressans. Il consacre un chapitre assez étendu à la prison pénitentiaire, dont le régime est aujourd'hui un modèle à citer; il expose les merveilles de l'industrie, et rend hommage à l'instruction solide répandue jusque parmi les ouvriers des fabriques.

Quelques portraits bien tracés d'originaux remarquables par leur *excentricité*, jettent du piquant dans sa narration; et, au total, les Genevois ne pourront pas se plaindre de la manière dont l'humoriste allemand les a traités. Quelques-uns seulement auraient le droit de l'accuser d'injustice, ou du moins d'une vivacité d'expression un peu trop forte. Ce sont entre autres les rédacteurs de la *Bibliothèque universelle* dont, dans un dernier chapitre intitulé : *Critique genevoise*, il en attaque un surtout avec une ironie amère et mordante; mais ils ont la plume et un journal pour lui répondre; entre eux le débat. Nous nous contenterons de remarquer que M. Bornstedt, qui estime Alexandre Dumas, l'auteur des Impressions de voyage,

comme l'un des principaux écrivains de l'époque, a mauvaise grâce d'appliquer ensuite aux opuscules de M. Tœpfer les épithètes dédaigneuses de Büchelchen (petits livrets), Stylschnœrkelchen (rognures de style). Pour être juste, il faudrait mettre les *Impressions* de Dumas sur la même ligne, et encore avouer qu'il y a quelquefois plus d'esprit, de gaîté et de vraie originalité dans les esquisses de M. Tœpfer, quoique souvent aussi on y rencontre de l'afféterie et de la recherche. Plusieurs chapitres des *Bas-Reliefs* contiennent une excursion dans le canton de Vaud, dans une partie de la Bourgogne, et des souvenirs de Mme de Staël, de Byron, ainsi qu'une notice fort intéressante sur Bonstetten, l'aimable philosophe bernois dont les nombreux écrits ont obtenu un succès si remarquable.

ODES ET POÉSIES DIVERSES, par *Antoine Cunyngham*. — Paris, chez Arthus-Bertrand, 1837. 1 vol. in-18. 3 fr.

Il est si rare aujourd'hui de rencontrer un poète qui n'extravague ni ne larmoie, qui parle un langage pur et harmonieux, qui exprime des pensées douces et sages, que l'on est tout disposé, lorsqu'on en trouve un semblable, à lire ses vers avec indulgence et à les juger favorablement. On a tant abusé depuis quelque temps du mot de poésie! On a tant vu de ces prétendus inspirés qui se battaient les flancs pour faire du neuf, du terrible, du bizarre, et ne craignaient pas d'aller remuer la fange la plus vile, les égoûts les plus sales pour en tirer, disaient-ils, des émotions fortes et vraies! Le plus mauvais rimailleur s'imaginait ainsi faire preuve de génie, et inscrire en traits de boue son nom sur le sommet du Parnasse. D'autres, en grand nombre également, suivaient une autre route. Voyant l'auteur des *Méditations poétiques* et des *Harmonies religieuses* obtenir un nom glorieux par ses chants mélancoliques ou pieux, tous ont voulu faire des *méditations* et des *harmonies*, n'importe avec quoi : on a donc vu une longue suite d'imitateurs, la larme à l'œil et la croix dans la main, qui nous ont chanté une foi, pleuré des douleurs qui n'existaient que dans leurs vers. Tout le vocabulaire des lamentations et des litanies a été exploité par eux de mille façons diverses. Les pensées étaient ce dont ils se souciaient le moins, et pourvu qu'ils assemblassent une série de sons sonores, ils ne cherchaient ni à être compris, ni à se comprendre eux-mêmes. La presse périodique venait à leur aide, en signalant à l'admiration publique les pièces les plus vides et les plus empreintes de ce vague nuageux, qui paraissait être le comble du sublime.

Mais de tout ce mysticisme charlatan, qu'est-il résulté? Pas

grand'chose vraiment; si ce n'est que les épiciers ont pu envelopper leur sucre et leur café dans du papier plus beau et plus blanc; que maints jeunes hommes qui avaient pris au sérieux cette triste comédie, ont vu toute leur existence compromise par de cruelles déceptions, et qu'enfin la poésie, vêtue en pleureuse, n'a plus trouvé de lecteurs dans le public. Il n'en pouvait être autrement, dès qu'on voulait substituer à la pensée ce qui n'est qu'une des formes diverses qu'elle revêt, et qu'on prétendait n'écrire que pour les oreilles, sans s'inquiéter de l'intelligence.

M. A. Cunyngham n'a point suivi cette mauvaise route; il a senti que le véritable rôle de la poésie était de donner un tour noble, énergique ou gracieux à la pensée qui, pour être susceptible d'un pareil ornement, devait par elle-même avoir de la noblesse, de l'énergie, de la grâce. C'est une brillante parure destinée à rehausser les attraits d'une belle femme; placez-la sur un monstre hideux, vous n'aurez plus qu'un contraste choquant.

Peut-être le titre d'*Odes* paraîtra-t-il ambitieux, car la plupart des poésies que renferme ce volume, sont dans un genre simple, idyllique ou élégiaque, qui n'approche point du délire inspirateur de l'ode. Mais aujourd'hui toutes les limites qui séparaient autrefois les diverses formes poétiques sont à peu près abattues, et de hautes pensées philosophiques se mêlant aux sujets en apparence les plus vulgaires, on pardonnera facilement la présomption du poète. D'ailleurs, qu'importe le titre, si l'on trouve du charme à la lecture; et certes je ne crois pas me tromper, en affirmant qu'on lira avec plaisir quelques-unes des poésies de M. Cunyngham.

Elles sont écrites avec élégance et facilité; point de prétention, point de gêne; une harmonie douce, pure, sans enjambemens forcés, comme aussi sans raideur pédantesque. L'amitié, les plaisirs de la campagne, les beautés de la nature, tels sont les principaux sujets qu'il traite de préférence, et dans lesquels il réussit le mieux.

La pièce suivante, qu'il adresse à un jeune poète qui fuyait le monde, après la perte de sa fortune, m'a paru digne d'être citée, pour faire connaître le genre du poète :

Hé quoi! toujours le Pactole
Excitera tes regrets!
Quoi! toujours ta vaine idole
Aura pour toi des attraits!
Ah! si de sa main légère
La Fortune mensongère
Ne te verse plus ses biens,

Plus constante et plus sincère,
L'Amitié t'offre les siens.

Quelle étrange différence
Entre ces divinités!
L'une cherche la présence
De ceux que l'autre a quittés;
L'une, quand l'onde s'irrite,
Sans pitié, contre Amphitrite,
Nous voit disputer nos jours;
L'autre aux flots se précipite
Pour nous porter ses secours.

Fuis donc un amour profane
Pour la fille de Plutus;
Ce n'est qu'une courtisane
Qui hait toutes les vertus,
Qui nous flatte et nous caresse,
Et puis soudain nous délaisse
Pour quelque nouvel amant
Que sa perfide tendresse
Fera dupe également.

Crois-moi, le bonheur encore
Peut remplacer tes ennuis;
Souvent la plus belle aurore
Succède aux plus tristes nuits.
Mets seulement en usage
Cette raison, ce courage
Dont tout mortel a besoin,
Et je prédis que l'orage,
Ami, sera bientôt loin.

Pour les chagrins de la vie,
Faux disciple de Zénon,
Es-tu sans philosophie,
Ou n'est-elle qu'un vain nom?
La félicité parfaite
Hélas! ne fut jamais faite
Pour le terrestre séjour:
Les biens que le Ciel nous prête
Il faut les lui rendre un jour.

Et souvent des dons célestes,
Ceux dont tu fus possesseur,
Nous cachent des maux funestes
Sous leur trompeuse douceur.
Aussi d'Athène et de Rome,
Sans qu'ici je te les nomme,
Les plus sublimes esprits
Au métal qui séduit l'homme
Attachèrent peu de prix.

Jadis, lui rendant hommage,
Salomon à l'Eternel
Demanda-t-il en partage
L'or pour régir Israël?
Non; au lieu de la richesse,
Il demanda la sagesse
Qui vaut mieux que les trésors,
Et par qui sa main sans cesse
Les répandait sur ses bords.

Toi qui connais le Parnasse,
Consulte ses nourrissons;
Le philosophique Horace
T'y donne encor des leçons:
Il t'offre, aux bords d'Hippocrène,
Une opulence certaine
Dans la médiocrité;
Et tu verras La Fontaine
Riche dans la pauvreté.

Leur exemple, de tes pertes,
Ami, doit te consoler,
Et de tes forêts désertes
Parmi nous te rappeler.
Sans trop fuir la solitude,
Ne prenons point l'habitude
De vivre comme les ours...
Reviens!... l'amitié, l'étude
Charmeront encor tes jours.

Tu fis jadis nos délices
Par ton aimable gaîté;
Aujourd'hui, dans ses caprices,
Montre au sort ta fermeté.
Plus d'une belle t'accuse
D'enterrer ainsi ta muse
Dans ton sauvage séjour;
Et tu n'as point d'autre excuse
Que dans le plus prompt retour.

Pour oublier tes disgrâces,
Oui, revole auprès de nous!
Bacchus, l'Amour et les Grâces
Ici te réclament tous.
Viens; le dieu de l'harmonie,
En faveur de ton génie,
Est prêt à te pardonner;
Et la jeune Polymnie
Veut encor te couronner.

L'Ode à Béranger, celle *à la Nature*, *sur le Bonheur de la Vie champêtre*, *une Promenade en Suisse*, *le Lac* et plusieurs

traductions sont également de jolies productions inspirées par une philosophie douce et aimable.

Je reprocherai seulement à l'auteur de n'en pas soigner toujours assez les détails, de se négliger parfois, et de laisser les chevilles se glisser dans ses vers, comme l'ode aux mânes de Malesherbes en offre maints exemples. Mais ce sont des taches qu'un peu de travail fera facilement disparaître.

REVUE DU DAUPHINÉ publiée sous la direction de M. Jules Ollivier.— Valence, 1837.

Il paraît chaque mois une livraison de 4 feuilles grand in-8°. Prix de l'abonnement : 15 fr. par an.

Depuis quelques années, la province fait de louables efforts pour secouer un peu le joug de la centralisation parisienne, pour échapper à cette pompe aspirante qui l'épuise et la réduit en quelque sorte à l'agonie, dans le seul intérêt d'une capitale égoïste. Chacune des anciennes provinces françaises, évoquant ses souvenirs glorieux, tente de ranimer ce patriotisme que l'unité monarchique a presque complètement éteint en poussant au-delà de toutes les bornes la centralisation administrative. On a vu tour-à-tour la Bretagne, l'Alsace, la Provence, etc. etc. créer des revues particulières dans ce but. Quelques-unes, parmi lesquelles s'est distingué surtout le *Lycée Armoricain*, ont produit ainsi d'excellens recueils pleins du plus vif intérêt, et rédigés avec un talent fort remarquable. Cependant, en général, soit faute de trouver assez de plumes exercées pour se soutenir long-temps, soit parce qu'elles n'ont pu réussir à vaincre l'apathie d'un public peu instruit, peu lettré, dont toute l'existence est vouée à d'étroits intérêts matériels, et qui partage, plus ou moins, le sot préjugé de ne vouloir lire que ce qui sort des presses parisiennes, ces revues n'ont brillé qu'un instant et ont bientôt disparu l'une après l'autre. Il faut bien le dire aussi, la plupart, à force de vouloir s'éloigner de Paris, sont tombées dans l'extrême opposé. Rien de grand, rien de large et d'élevé n'est venu leur donner un intérêt général. Un goût sévère a rarement présidé à leur rédaction, et on les a vues se renfermer souvent dans un étroit esprit de localité qui décelait une complète ignorance de la marche des sciences et de la littérature.

La *Revue du Dauphiné*, qui n'est encore qu'à son 6me numéro, paraît vouloir prendre une allure plus large. L'esprit qui la dirige dans ses jugemens littéraires semble lui présager une existence plus durable. Cependant elle n'échappe

pas encore tout-à-fait à ce reproche, et elle fera bien de veiller avec plus de soin encore à sa rédaction. Nous y avons vu certains articles de recherches archéologiques, d'autres sur la puissance paternelle, qui ne sont ni d'un intérêt assez général, ni à la hauteur de la science. Sans doute nous ne prétendons pas exclure absolument tout ce qui est local, car ce serait vouloir priver l'histoire de détails qui en font le charme principal, et nous applaudirons volontiers à des travaux tels que celui entrepris par M. J. Ollivier sur la ville de Valence, dont le dernier numéro de la *Revue du Dauphiné* renferme le premier article. Presque toutes les villes de province offrent à cet égard de riches mines à exploiter; mais il faut toujours, autant que possible, apporter dans ce genre de recherches des vues élevées et générales; elles seules peuvent les féconder et en tirer un parti avantageux. D'autres fragmens qui nous ont paru dignes d'éloges dans la *Revue du Dauphiné*, sont ceux sur la Biographie de Camille Desmoulins, l'un des caractères les plus intéressans parmi les hommes que la Révolution a mis en évidence. Avec de tels matériaux, un recueil périodique peut aspirer à un véritable succès, surtout s'il sait y joindre une critique judicieuse, impartiale et sévère.

UN TOURLOUROU, par *Ch. Paul de Kock*. = **MOEURS PARISIENNES**, Nouvelles, par le même. — Paris, 1837. 3 vol. in-8. 22 fr. 50 c.

Les *Mœurs Parisiennes* renferment : *Un Homme à marier, Une Soirée bourgeoise, Une Partie de plaisir, Un Bal costumé, Une Fête aux environs de Paris, Un Bal de Grisettes.*

Quand on a lu un roman de Paul de Kock, on peut dire qu'on connaît, non-seulement tous ceux qu'il a faits, mais encore tous ceux qu'il fera. Jamais imagination de romancier ne fut moins féconde que la sienne. Le tissu de ses trames est toujours composé de petits incidens empruntés à l'existence fort vulgaire des classes inférieures de la société. C'est un thème sur lequel il fait sans cesse de nouvelles variations qui se ressemblent toutes. Quelques détails frappans de vérité sont bien, peut-être, semés çà et là, mais sans but, sans portée, sans liaison. C'est comme un peintre de paysage qui s'attache à reproduire avec la plus minutieuse exactitude un tas de fumier adossé contre une vieille masure, sans s'occuper du reste de son tableau, ni de l'effet que produira l'ensemble. Des grisettes, des étudians, quelques petits bourgeois parisiens, voilà le monde dans lequel M. P. de Kock puise tous ses types, et encore les exagère-t-il toujours de manière à les

rendre bien plus ridicules qu'ils ne peuvent jamais être dans la réalité. Les aventures galantes jouent dans ses romans à peu près le même rôle que dans ceux de Pigault-Lebrun dont ils sont une pâle copie. C'est la même légèreté en parlant du vice et des désordres les plus funestes; c'est le même penchant à rire de tout et à semer avec une coupable insouciance des germes corrupteurs dans l'esprit du public peu instruit, et en général assez mal élevé, pour lequel sont écrits de pareils livres.

Du reste, on n'en saurait faire l'analyse, car c'est une suite de conversations assez décousues, de descriptions dans lesquelles l'auteur se sert toujours du temps présent du verbe, et si l'on écarte ce verbiage, au fond l'on ne trouve rien qu'une misérable bluette qui, sous une autre plume, aurait fourni tout au plus la matière d'une mince anecdocte de quelques pages. M. P. de Kock semble parfois écrire des exemples de règles grammaticales plutôt qu'un roman, tant ses périodes sont courtes et sans liaison aucune.

Ce style haché ne produit pas un mauvais effet dans de courts fragmens; et le troisième volume, intitulé *Mœurs Parisiennes*, renferme plusieurs morceaux tels qu'une *Fête aux environs de Paris*, qui ont déjà été publiés dans divers recueils et qui me semblent être ce que l'auteur a fait de mieux. Ce serait là, je crois, le véritable caractère de son talent, qui excelle à peindre certaines scènes grotesques de la vie commune. Mais, en vérité, cette manière d'écrire n'est pas supportable dans un récit de longue haleine, et l'on ne peut comprendre comment ses romans sont parvenus à obtenir le succès qu'ils ont.

N'oublions pas de dire, en terminant, pour l'instruction de nos lecteurs qui, pour la plupart sans doute, ignorent ce que c'est qu'un *Tourlourou*, qu'on appelle ainsi aujourd'hui ce qu'on nommait jadis un *Jean-Jean*, c'est-à-dire un conscrit encore novice.

HISTOIRE ET MODÈLES DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, par *Léon Halevy*. — Paris, chez D. Eymery, quai Voltaire, 15. 1837. 2 vol. in-18, 6 fr.

Sous ce titre, M. L. Halevy a fait un petit Dictionnaire biographique de tous les littérateurs français, qui donne quelques notions pleines d'intérêt sur leurs vies, sur leurs travaux, sur l'époque où ils ont vécu, ainsi que des fragmens destinés à faire connaître le genre de leurs talens, et extraits des ouvrages les plus remarquables qu'ils ont laissés. Rédigé avec un goût pur et écrit avec clarté, cet ouvrage pourra être

fort utile aux jeunes gens, en leur apprenant de bonne heure à estimer toutes nos richesses littéraires, et en leur offrant les meilleurs modèles à suivre. Peut-être, l'auteur aurait-il mieux fait de donner à son œuvre plus d'étendue, et de multiplier davantage ses citations. Mais il n'a cependant négligé rien de ce qui était essentiel, et indiquant avec soin tous les chefs-d'œuvre qui ont obtenu la sanction de la postérité, il servira d'introduction et de guide à une connaissance plus approfondie de la littérature française. Quelques morceaux nous ont paru assez remarquables ; entr'autres, le tableau littéraire de la fin du XVIIIe siècle. C'est une rapide et brillante revue de toutes les gloires des lettres françaises durant cette mémorable période. Cependant, M. L. Halevy, écrivant principalement pour la jeunesse, aurait mieux fait de ne pas nommer certains écrivains dont la renommée n'est ni très-pure, ni bien certaine.

La littérature contemporaine a trouvé place à la fin du second volume ; mais l'auteur s'est borné à donner quelques fragmens de divers écrivains. En effet, il ne pouvait y ajouter des notices dans lesquelles critiques ou éloges eussent pu paraître également suspects.

Ces deux volumes prendront ainsi place parmi le petit nombre de livres qu'on voit figurer avec plaisir dans la bibliothèque des enfans, qui n'y peuvent puiser que le goût de l'étude et l'amour du beau.

HISTOIRE DES SALONS DE PARIS, tableaux et portraits du grand monde, sous Louis XVI, le Directoire, le Consulat et l'Empire, la Restauration et le règne de Louis-Philippe Ier ; par la duchesse d'Abrantès. — Paris, 1837. 2 vol. in-8. 16 fr.

Pour madame d'Abrantès, l'histoire des peuples est dans celle des salons. A ses yeux, le grand monde est le représentant de toutes les époques remarquables. Elle attache aux salons une importance qui sans doute paraîtra bien ridicule à la foule qui n'y met jamais les pieds et qui vit et meurt sans s'inquiéter de ce qui s'y passe, mais qui flattera ceux qui les composent, et assurera le succès de son livre dans ce monde où la mode règne en souveraine et où quiconque flatte ses caprices est certain de réussir. Les personnages dont les noms célèbres ont fourni la matière de ces deux premiers volumes sont : madame Necker, madame de Polignac, l'archevêque de Beaumont, la duchesse de Mazarin, l'abbé Morellet, madame Roland, madame de Brienne, le cardinal de Loménie, la duchesse de Chartres, la comtesse de Genlis, Condorcet,

la comtesse de Custine, madame de Montesson, et enfin madame de Staël. L'auteur s'entend fort bien, on le voit, à réunir tout ce qui peut piquer l'intérêt des lecteurs et exciter leur curiosité. Il est vrai que la plupart de ces personnes lui ont été entièrement inconnues, qu'elle n'a pu assister aux réunions qui s'assemblaient chez elles, et que, comme sans doute on ne s'imaginait guère qu'un jour viendrait où l'histoire des salons serait considérée comme une fort grave matière, il n'est pas resté de documens sur lesquels on puisse s'appuyer pour tracer leurs portraits ressemblans, pour en offrir des tableaux vrais et copiés d'après nature. Quelques mots épars çà et là dans des mémoires que tout le monde a lus, quelques anecdotes qui ont été déjà si souvent répétées que chacun les sait par cœur, voilà donc les seules ressources qu'ait pu trouver madame d'Abrantès pour s'aider à remplir les conditions de son titre. Sa grande facilité de style, son art de conter et de délayer le moindre récit dans un grand nombre de pages, lui ont fourni le moyen de créer ainsi un livre avec presque rien. C'est un talent que tous ne possèdent pas ; mais bien des gens souriront de pitié en lisant maints passages dans lesquels l'auteur laisse percer une tendance aristocratique des plus marquées. L'étiquette est pour elle une affaire d'état, et peu s'en faut qu'elle n'attribue la révolution française, tous ses excès et toutes ses conséquences, aux robes trop simples que portait Marie-Antoinette.

En vérité, quand on voit de telles extravagances sérieusement avancées et soutenues par des écrivains qui fréquentent les salons d'aujourd'hui et qui ont quelque peu la prétention d'en diriger sans doute l'esprit, d'y donner le ton, on ne peut s'empêcher de redouter l'avenir. Quoi ! toutes les rudes leçons du passé sont déjà oubliées ! La terrible voix révolutionnaire est étouffée par les caquetages du grand monde, et toutes les conquêtes du bon sens si chèrement achetées sont encore sacrifiées aux puérils hochets, aux vieux oripeaux de l'étiquette et de la morgue nobiliaire ! Déplorable servilité, ridicule aveuglement, qui menacent de replonger la société dans des troubles et des convulsions sans fin.

On trouvera probablement que voilà de biens sinistres prévisions à propos d'une bluette littéraire. C'est vrai, mais il ne faut pas oublier que l'auteur a prétendu faire un ouvrage grave et qu'elle considère les salons comme jouant un rôle très-important dans l'histoire.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

HISTOIRE DES DOCTRINES MORALES ET POLITIQUES DES TROIS DERNIERS SIÈCLES, par *J. Matter*, inspecteur-général des études. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cᵉ, 1837. Tome III.

L'ouvrage est complet en 3 vol. in-8. Prix : 22 fr. 50 c.

La révolution d'Amérique et celle de France forment le sujet de ce troisième volume qui complète le vaste tableau que M. Matter s'était donné la tâche de soumettre aux méditations de tous les hommes éclairés qui voient dans la marche des événemens autre chose que le fait matériel, et cherchent à puiser dans l'histoire du passé des leçons pour la conduite de l'avenir.

Il juge la révolution américaine d'une manière fort remarquable, exempte de toute passion et bien supérieure à tout ce que la discussion toujours plus ou moins envenimée par l'esprit de parti avait produit jusqu'ici.

Elle est à ses yeux la seule qui, sans prétendre établir des doctrines nouvelles, et se contentant d'appliquer avec bon sens les meilleures d'entre celles qui avaient été émises jusque là, sut rester constamment dans les limites de la légalité et de la justice, et obtenir ainsi une action profonde sur tous les autres états civilisés. Elle n'inventa rien de nouveau, sans doute, mais elle réussit si bien à mettre en pratique les principes jetés dans le monde par les révolutions qui l'avaient précédée, qu'on s'accorda dès-lors à reconnaître en fait de doctrines politiques une *école américaine*. Or cette école n'existait en réalité que dans l'esprit de ses admirateurs ou de ses adversaires, car elle ne songeait qu'à faire appel au bon sens, criterium auquel elle soumettait toutes ses institutions, tous ses actes, en cherchant avant tout à maintenir l'ordre et à faire respecter la loi.

La religion, ou plutôt le sentiment religieux présida dès l'origine à toute sa conduite ; car ce puissant mobile, inné au cœur de l'homme, se mêle plus ou moins à toutes ses grandes actions. Mais ce ne fut point le fanatisme aveugle qui avait ensanglanté les révolutions d'Angleterre et des Bays-Bas ; ce ne fut point le dogmatisme sec et exclusif qui était venu entraver la marche de la réforme du XVIᵉ siècle. La religion se montra en Amérique sous sa forme la plus noble et la plus pure. « Ce ne fut pas la religion savante ; ce fut la religion » simple et bonne, ce fut presque la religion grossière, » mais ce fut la religion sincère et calme, ce fut la religion » véritable.

» En effet, on débuta par des jeûnes et des prières, et on » continua les prières pendant toute la lutte. Quand tout

» fut fini, on pria encore, mais on ne pria ni comme avaient
» fait les Puritains, ni comme avaient fait les Ligueurs, ni
» comme avaient fait les Anabaptistes, ni comme avaient fait
» les auteurs des Vêpres siciliennes; il n'y eut aux colonies
» ni un Procida, ni un Muntzer, ni un Jean de Leyde, ni
» un Jacques Clément, ni un Knox, ni un Cromwell. Un
» esprit de piété tendre et vraie régnait là, au contraire,
» depuis l'origine. Voici dans quels termes un historien des
» premières années de la Nouvelle-Angleterre peint un dé-
» part et une arrivée d'émigrans. « Ils savaient qu'ils étaient
» pélerins et étrangers ici-bas. Ils ne s'attachaient pas aux
» choses de la terre, mais levaient les yeux vers le ciel,
» leur chère patrie, où Dieu avait préparé pour eux sa cité
» sainte.... La nuit se passa en pieux discours.... Le lende-
» main ils se rendirent à bord; ce fut alors qu'on ouit de
» profonds soupirs et.... d'ardentes prières dont les étrangers
» eux-mêmes furent émus. Le signal du départ étant donné,
» ils tombèrent à genoux, et leur pasteur levant au ciel des
» yeux pleins de larmes, les recommanda à la miséricorde
» du Seigneur. » Ils étaient partis de Delft. A leur arrivée
» sur les rives de l'Hudson, ils virent bien que, « pour trou-
» ver un peu de paix et d'espoir, ils devaient tourner leurs
» regards en haut. »

Cette piété vive et sincère domina leur révolution; et, alliée à l'amour du travail et à une saine instruction qui leur fit voir dans les lumières la meilleure sauvegarde de la vertu, elle devint la source de toutes leurs institutions nouvelles.

Les principaux caractères de cette révolution furent :

Une tolérance parfaite qui fit déclarer tous les cultes égaux devant la loi;

Un ordre et une sagesse admirables qui ne laissèrent point de place aux folles théories, à de vains débats;

Un respect de la loi qui la plaça au-dessus de tous les fonctionnaires de l'Etat, comme un palladium auquel pouvait avoir en tout temps recours le citoyen lésé dans ses droits;

Enfin, une appréciation rigoureuse de l'équilibre des pouvoirs et du degré d'autorité qu'il convenait de laisser à chaque commune, pour empêcher cette centralisation dévorante qui conduit tout droit au despotisme.

Ces graves résultats fixèrent bientôt l'attention de toute l'Europe. Ils excitèrent une vive sympathie surtout en France où les ouvrages des philosophes de l'époque avaient déjà préparé les esprits, et où les doctrines de répression violente, si rudement appliquées par Louis XIV, n'avaient plus entre les mains de ses débiles successeurs la puissance de comprimer les manifestations de haine et de vengeance qui se faisaient jour de toute part.

Mais si la révolution d'Amérique vint retentir en France et put contribuer par l'exemple à hâter l'explosion, là se borna malheureusement toute son influence. En imitant le courage des Américains à secouer le joug de leurs oppresseurs, les révolutionnaires français ne suivirent point de même la marche juste et raisonnable qui avait fait triompher la liberté dans le Nouveau-Monde. Avec des griefs non moins insupportables et plus anciens encore que ceux des colons, ils ne surent pas mettre la justice de leur côté en s'attachant exclusivement aux doctrines du bon sens. L'élément religieux, d'ailleurs, leur manquait tout-à-fait. Il n'y avait guère en France que dévotion superstitieuse et ignorante d'une part, matérialisme sec, et incrédulité non moins ignorante de l'autre. Les sarcasmes de Voltaire et de tous ses adeptes, le cynisme de l'école philosophique étaient les seules armes qu'on savait opposer au despotisme des prêtres et à leurs doctrines absurdes.

M. Matter passe en revue tous les écrivains de cette brillante période littéraire, et stigmatise avec beaucoup de justesse la tendance immorale et destructive qui se glissait dans tous leurs écrits, depuis le traité de haute politique jusqu'au roman impur, jusqu'à la chanson obscène. Tout se ressentait fortement de la lutte qui commençait à s'engager entre les soutiens du passé et les partisans de l'avenir; mais la France, ayant rejeté les doctrines de la Réforme, suivait une fausse route, en ne sachant combattre l'absolutisme et la bigoterie que par l'anarchie et l'irréligion. Les plus folles théories purent alors se montrer au grand jour; on vit éclore les systèmes les plus monstrueux; et toute cette noble énergie, ce mouvement, si grand et si beau, qui avait signalé l'aurore de la révolution française, vinrent après quelques années s'amortir sous la main de fer d'un soldat qui s'en servit habilement pour conquérir presque toute l'Europe. Sans doute, il y eut bien des pas de faits en avant, mais l'œuvre demeura imparfaite sous le rapport principal, sous celui du gouvernement et de la religion. On n'obtint que peu de réformes sous ces deux rapports, et l'on peut dire que presque tout était encore à faire lorsque la révolution de 1830 est venue ranimer le mouvement qui s'était arrêté, un instant, devant les obstacles que lui suscitaient ses ennemis.

M. Matter passe rapidement sur les évènemens de la révolution française, et se contente de faire ressortir seulement la tendance générale qui les domine. Là encore, la répression violente fut invoquée tour à tour par tous les partis, et l'on voulut forcer un progrès qui ne se trouvait point encore dans les mœurs, ni dans les idées générales. Aussi, malgré les vigoureux efforts destinés à établir et à

soutenir un gouvernement républicain, on le vit bientôt succomber ; il n'en subsista que ce qui se trouvait depuis long-temps dans les vœux de la nation, l'abolition de certains priviléges oppressifs, l'égalité devant la loi et la liberté des cultes, ou du moins un certain degré de liberté qui, quoique encore bien éloigné de la tolérance américaine, n'en est pas moins, cependant, un grand bénéfice sur l'état de choses antérieur à la fin du siècle dernier.

La révolution de 1830 apparaît à l'auteur comme un retour à l'ordre, à la légalité, en un mot, au bon sens qui, seul peut diriger convenablement l'homme sur la route du bien. C'est maintenant, selon lui, que s'accomplit la vraie révolution française; et M. Matter pense que le devoir du gouvernement est de faire tous ses efforts pour lui donner une bonne direction, en faisant appel au sentiment moral, en travaillant à réveiller le sentiment religieux. « *La grandeur intellectuelle et morale est particulièrement nécessaire à notre gouvernement, c'est la seule grandeur qu'il lui soit possible de chercher, c'est la seule à laquelle il soit naturellement appelé,* » répète M. Matter d'après un des esprits les plus élevés de nos jours, et il ajoute :

« C'est là aussi notre profession de foi sociale dans son » expression la plus simple et la plus pure. Mais cette gran- » deur, qui est la nécessité du gouvernement et qui sera » sa gloire, le gouvernement ne peut la trouver que dans » celle du pays. C'est en vain qu'il la chercherait ou ail- » leurs, ou en lui seul, abstraction faite du pays. Dans ces » deux cas, sa grandeur serait sans racine dans le cœur de » la nation, dans la raison et dans la conscience publique : » ce serait une plante qui se dessécherait à la première cha- » leur du jour. »

Ces sages et dignes paroles terminent fort bien l'ouvrage, et seront vivement applaudies par les vrais amis du progrès. Mais cependant disons aussi que l'on ne doit pas tout attendre du gouvernement, que le pays doit travailler lui-même à son avancement, et qu'à lui, surtout, appartient la mission de ramener les idées morales et religieuses à la place qu'elles doivent occuper et ne jamais quitter. Un gouvernement peut difficilement exercer ce genre d'influence. S'il encourage la religion, on l'accuse, et souvent avec raison, de redonner de la puissance aux prêtres et de favoriser la superstition; s'il veut se mêler de faire de la morale, on lui reproche d'établir des doctrines absolues. Le gouvernement ne peut songer à créer des doctrines, il ne doit qu'appliquer avec bon sens et justice les meilleures d'entre celles qui dominent dans le pays. Ainsi a fait celui des Etats-Unis d'Amérique. Mais quand le pays est sans doctrines, sans convictions,

il faut tout attendre du temps et se contenter de favoriser, autant que possible, le développement moral et intellectuel de la nation.

L'*Histoire des doctrines morales et politiques* est du reste tout-à-fait propre à confirmer ce fait, que, malgré les apparences qui semblent prouver le contraire, l'humanité ne marche point par soubresauts, que ses progrès sont lents, inaperçus et ne se formulent en institutions durables que lorsqu'ils sont déjà bien établis dans les mœurs. Si les lois modifient les mœurs, les mœurs font les lois.

ESSAI SUR LA LANGUE ET LA PHILOSOPHIE DES INDIENS, traduit de l'allemand, de *Fr. Schlegel*, par M. A. Mazure. — Paris, 1837. In-8. 7 fr. 50 c.

Ce livre de Schlegel est empreint de cette tendance, aujourd'hui fort commune, à tout faire venir de l'Inde, à considérer cette contrée comme le berceau non-seulement du genre humain, mais de tous les élémens de la civilisation et surtout du langage, le premier d'entre tous. Les Allemands sont d'autant plus portés à adopter cette opinion, qu'ils pensent retrouver beaucoup de traces de parenté entre la langue des Indous et la leur. Le sanskrit serait donc la souche primitive de tous les langages parlés sur la terre, et par conséquent aussi de nos dialectes modernes qui, quoique fort éloignés sans doute de cette mère commune, présentent cependant, en effet, une foule de traits de ressemblance, soit dans les consonnances des mots, soit dans les formes grammaticales, soit enfin dans leurs rapports avec les pensées qu'ils sont destinés à exprimer.

Cette ressemblance peut, il est vrai, s'expliquer sans avoir absolument recours à une langue primitive, unique; car l'instrument du langage étant partout le même, il est facile de comprendre que l'esprit humain, mu toujours à peu près par les mêmes impressions et les mêmes besoins, en aura pu tirer des sons semblables, quoique dans des contrées du globe fort diverses. Schlegel, tout en reconnaissant l'affinité qui existe entre la plupart des langues et qui semble les faire dériver d'une même source, ne pense pas qu'il n'y ait eu qu'un seul langage primitif. Il suppose que dès l'origine il y eut plusieurs langues qui se formèrent avec plus ou moins de rapidité, avec plus ou moins de perfection, selon l'état de développement que la nature avait accordé aux hommes qui habitaient les différentes parties du globe. Pour lui, l'état de barbarie n'est point nécessairement l'état primitif de l'humanité; il n'y voit au contraire qu'une dégénérescence, une corruption, et, d'après son opinion, le sanskrit ne dut point commencer par un gros-

sier essai de sons imitatifs. Schlegel pense que cette belle langue n'a pu se former qu'au milieu d'un peuple très-civilisé, chez lequel le développement des facultés intellectuelles avait pris tout son essor, et n'était gêné par aucun des liens que les passions égoïstes sont venues ensuite jeter sur le monde. Il appuie son hypothèse sur toutes les ressources d'une érudition profonde, et nous ne le suivrons pas dans cette exposition savante, mais parfois un peu obscure. Dans son système, l'homme aurait reçu directement du Créateur un langage tout formé, une civilisation déjà très-perfectionnée. Ceci semble peu d'accord avec la marche ordinaire de la nature; car nous voyons autour de nous toute chose avoir un commencement, rien ne paraît formé tout-à-coup dans son état de perfection. D'ailleurs, tout en refusant de croire que la barbarie soit l'état de nature pour l'homme, ne peut-on pas se figurer une simplicité primitive, semblable à celle de l'enfance dans laquelle rien n'est encore corrompu, ni vicié, mais où toutes les facultés jusque-là assoupies tendent à s'éveiller, à se développer et à produire, en suivant une bonne direction, les résultats les plus grands et les plus heureux. La nécessité de l'état social fut le précepteur des hommes, et c'est en ce sens que Dieu lui-même fut l'auteur de tout perfectionnement, en destinant l'homme à vivre en société.

La philosophie indienne est considérée par Schlegel sous le même point de vue que le langage. Il fait ressortir les idées religieuses qui se cachent sous les formes symboliques de ce culte, l'un des plus anciens à nous connus, et cherche à prouver que les principaux dogmes de presque toutes les religions, la croyance en un Etre suprême, en l'immortalité de l'âme et en une autre vie rémunératrice de celle-ci s'y retrouvent également. Il regarde même les Indiens comme supérieurs, sous ce rapport, à la plupart des peuples antiques, chez lesquels la pensée fut presque toujours enfouie sous un luxe d'images, d'inventions poétiques et mythologiques, dont les livres sacrés de l'Inde sont tout-à-fait dépourvus. La simplicité la plus noble, la clarté la plus lumineuse, y règnent ainsi que dans leurs poésies qui « sont encore beaucoup plus » exemptes de cette abondance d'images, que les productions » grecques, même les plus simples et les plus rudes; le senti- » ment profond qui dans toute cette poésie vit et respire, la » clarté sereine dans laquelle tout est représenté, n'ont pas » besoin de cette ardeur sauvage, de ces coups, de ces rayons » inattendus, émanés d'une brûlante imagination. »

Pour juger ce que Schlegel dit à ce sujet, il faudrait pouvoir lire les livres dont il parle. Malheureusement l'étude des langues orientales n'a pas jusqu'à présent fourni beaucoup de moyens d'investigation, à quiconque ne s'y est pas livré avec

zèle et patience. On a fort peu et fort mal traduit. Les poésies dont Schlegel donne lui-même plusieurs extraits ne peuvent guère se juger d'après la traduction française qui, comme celle de tout le volume, n'est pas faite avec le talent et le charme dont auraient besoin les ouvrages d'un auteur aussi difficile et aussi obscur que Schlegel. M. Mazure a un style un peu lâche, un peu diffus; il oublie souvent que la clarté est surtout indispensable dans un sujet de cette nature, dont les élémens sont déjà par eux-mêmes si incertains et si abstraits. Du reste, on voit que c'est là l'objet constant de ses études, et qu'il ne s'est mis à traduire Schlegel, qu'après s'être lui-même livré à de longues et savantes recherches sur les cosmogonies de l'antiquité. Il entre en discussion avec son auteur et réfute plusieurs opinions de Schlegel, dans un appendice assez étendu qui renferme une dissertation sur la philosophie des temps primitifs. Cette dissertation n'est elle-même qu'une espèce d'introduction à un ouvrage plus considérable qu'il annonce devoir publier sous le titre de : *Essai sur les cosmogonies de l'antiquité et sur leurs rapports avec la philosophie grecque avant Socrate.*

LE PÈRE LA PENSÉE, ou les Veillées au Village, par *A. E. de Saintes.* — Paris, chez D. Eymery, quai Voltaire, 15. 1837. 1 vol. in-12, fig., 3 fr. 50 c.

Le père La Pensée est un brave militaire qui, après avoir fait toutes les campagnes de la grande armée, est rentré au village où il vit en honnête homme, entouré du respect de tous ceux qui le connaissent. L'âge a fait blanchir ses cheveux, le feu de la jeunesse est éteint dans ses veines, il ne peut presque plus marcher et ne quitte guère son fauteuil. Mais il aime encore raconter tout ce qu'il a vu et fait, pour l'amusement des voisins qui viennent chaque soir se réunir auprès de lui à la veillée.

Jeunes garçons, vous écouterez avec joie ces récits pleins du piquant intérêt qu'ont toujours pour vous les aventures extraordinaires, les actions qui sortent de la ligne commune, les descriptions de pays lointains et les mœurs des peuples étrangers. Vous y trouverez, en effet, de tout cela. Mais en admirant ce qu'il peut y avoir de beau dans les exploits guerriers, et surtout dans la patiente résignation avec laquelle le soldat sait supporter les fatigues les plus rudes, les privations et les souffrances les plus cruelles, vous ne vous sentirez, je pense, nulle envie d'embrasser l'état militaire par vocation comme un métier. Vous sentirez qu'il n'est honorable qu'autant qu'il sert à défendre la patrie contre l'aggression étran-

gère, et que les satellites d'un conquérant ne sont que de sots complices de ses injustes déprédations, dont ils ne partagent même pas les dépouilles.

Le *Père La Pensée* avait été fait soldat comme tant d'autres, par le danger de la patrie qui électrisa si fortement tous les cœurs de la France républicaine. Plus tard, entraîné comme tant d'autres aussi, séduit par l'éclat de la victoire, il avait continué à servir sous l'Empereur. Une fois enrôlé, d'ailleurs, on ne s'en retirait pas facilement. Il fit donc la campagne d'Egypte d'abord, puis celle d'Italie, fut prisonnier en Angleterre, et enfin se battit encore avec courage sous les murs de Paris, en 1814. Aussi vous donnera-t-il d'intéressans détails sur l'Egypte, sur les Bédouins et les Arabes du désert; vous verrez dans ses récits quels traitemens barbares éprouvaient les malheureux Français qui étaient pris par eux; les pontons anglais, quoique dans un pays plus civilisé, ne vous paraîtront pas moins abominables; vous frémirez plus d'une fois en lisant les fatigues prodigieuses du Saint-Bernard, les peines et les dangers de toute sorte dont est semée la carrière du soldat.

Quelques épisodes touchans vous reposeront par des émotions plus douces, et je suis bien certain que le *Père la Pensée* deviendra l'un de vos bons amis.

Si le succès de ce volume permet à l'auteur d'en publier une seconde édition, il fera bien peut-être d'en revoir le style avec soin, car, soit fautes typographiques, soit inadvertance de sa part, on y remarque beaucoup de négligence. Il pourra aussi étendre un peu plus son sujet et y ajouter de nouveaux détails qui lui donneront un intérêt encore plus grand.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

MÉMOIRE SUR LE SYSTÈME PÉNITENTIAIRE, adressé, en janvier 1837, à M. le ministre de l'intérieur de France, par M. C. Aubanel, directeur de la prison pénitentiaire de Genève; accompagné de plans et de devis de prisons d'après le système panoptique, par M. *Vaucher-Crémieux*, architecte; et suivi d'une notice sur l'œuvre du patronage des détenus libérés de la prison pénitentiaire de Genève, par un membre du comité de patronage. — Genève, 1837. In-8. *(Ne se vend pas.)*

Ce Mémoire mérite d'exciter toute l'attention des hommes qui s'intéressent à la grande question de la réforme des prisons. Ecrit par un directeur de prison qui, après avoir longtemps été à la tête d'une maison établie d'après l'ancien système, s'est vu appelé le premier sur le continent à mettre en pratique le système pénitentiaire, et a pu en juger les moyens

et les résultats, il constitue certainement l'un des documens les plus importans qu'on puisse consulter sur cette matière. M. Aubanel, comprenant dans toute leur étendue les grands et nobles devoirs de la tâche qui lui était imposée, a étudié l'influence du système pénitentiaire avec zèle et patience jusque dans ses moindres détails. Ce n'est pas seulement un directeur de prison, c'est un philanthrope véritable à vues élevées, qui se dévoue tout entier à la régénération des malheureux placés sous sa surveillance. On peut prévoir, en lisant son Mémoire, la principale objection et la seule valable qu'on ne manquera pas de lui faire. C'est que les hommes de sa trempe sont rares, et que le système pénitentiaire pourra bien ne pas produire de semblables résultats entre les mains de gens qui n'y verront qu'un métier pénible et difficile. Mais, à la vérité, cette objection n'atteint pas le système lui-même, et peut être résolue par les soins apportés dans le choix des directeurs.

M. Aubanel donne lui-même, à cet égard, d'excellens conseils que nous nous faisons un plaisir de reproduire ici, car on ne saurait trop les répéter, et il importe beaucoup que les essais qu'on veut faire du nouveau système ne soient pas confiés à des mains indignes, qui le gâteraient et le feraient abandonner, faute de savoir s'en servir.

« Je ne répèterai pas ici tout ce qui a été dit par MM. Béranger, Lucas et Marquet-Vasselot, en France, après Livingston, Julius et autres savans étrangers, sur l'importance, sous le point de vue moral et religieux, du choix des directeurs et des aumôniers de ces établissemens. J'affirmerai seulement, à l'appui de leurs sollicitations à cet égard, et d'après ma propre expérience, que quelque perfectionné que soit le régime disciplinaire, pénitenciel et économique d'une maison de correction, quelque vigilans et capables que puissent être ses administrateurs principaux, les résultats obtenus seront toujours en raison directe de l'exemple personnel que donneront ces fonctionnaires, ainsi que des convictions fortes et profondes dont les prisonniers verront qu'ils sont pénétrés dans les conseils et dans les exhortations qu'ils en recevront journellement.

» Quant aux aumôniers qui y seront attachés, et qui devront toujours résider dans la prison et s'associer en quelque façon à toute l'existence de ceux qui leur sont confiés, si à une piété vraie et éclairée et à une charité sans bornes pour ces âmes malades, ils ne joignent pas une instruction supérieure et une grande connaissance du cœur humain, ils seront à chaque instant arrêtés dans leurs instructions et dans leurs exhortations par la taquinerie, par l'incrédulité systématique et par les fausses lumières dont seront souvent saturés

les hommes dont ils auront à refaire l'éducation morale et religieuse. Ce ne seront donc pas de jeunes novices, des débutans dans la carrière évangélique qu'il faudra attirer dans les prisons malgré le zèle dont ils pouraient être animés; mais des hommes ayant de l'âge, de l'expérience et un jugement solide; en un mot, de véritables apôtres d'un christianime large et élevé, sachant se faire tout à tous, afin d'amener les uns à la vertu, d'effrayer salutairement les autres sur les dangers de leur vie, et distribuant à tous des instructions propres à gagner leur confiance, à ouvrir leur cœur à l'amour du bien, et à déterminer en eux le changement moral qui pourra en faire à l'avenir, dans la société, des hommes honnêtes et laborieux.

» Mais il ne suffira pas dans une prison pénitentiaire que les directeurs, les inspecteurs et les chapelains soient chacun à la hauteur des fonctions importantes qu'ils ont à remplir, il sera encore nécessaire que tous les employés inférieurs, s'ils ne sont pas des hommes religieux proprement dits, soient essentiellement des hommes moraux et consciencieux, comprenant combien il importe qu'ils remplissent exactement les devoirs qui leur sont imposés, et qu'ils ne fassent et ne disent rien, en présence des prisonniers, dont ils sont rapprochés dans leur vie habituelle, qui puisse diminuer l'influence des conseils et des directions que leur donnent les agens supérieurs de l'établissement. Il y aura, pour arriver à ce but, deux moyens : le premier, de salarier assez ces employés pour qu'on puisse les choisir dans une classe de la société qui ne soit pas trop inférieure et trop dépourvue d'instruction ; ainsi, à Genève et à Lausanne, ces places, qui valent 1000 à 1200 francs, sont recherchées par des ouvriers de différentes professions, hommes honorables et utiles ; le second moyen sera de leur défendre, autant que possible, tous rapports et conversations avec les prisonniers, en dehors du strict nécessaire pour le service dans les dortoirs et dans les ateliers. On ne saurait trop apporter de précautions pour écarter des prisonniers toute influence étrangère à celle des personnes dont l'instruction supérieure et le but spécial, dans l'œuvre des prisons, produiront des fruits d'amélioration. Enfin, pour compléter un bon personnel d'employés, on apportera un grand soin au choix du maître chargé de l'enseignement primaire et de cette partie du développement intellectuel des prisonniers, afin que rien ne se fasse pour eux d'une manière aride et machinale ; mais, au contraire, toujours en ayant pour but, par de bonnes méthodes et des dispositions morales et bienveillantes, de faire servir leur instruction élémentaire à ouvrir leur cœur à des sentimens de reconnaissance envers les hommes qui les entourent, pour disposer de ce point-là leurs pensées à s'élever à Dieu. »

Une fois ces premières conditions remplies, il est certain que les résultats du système pénitentiaire sont trop beaux pour ne pas convaincre les plus incrédules.

Le plan panoptique dans la construction des prisons, la division des prisonniers en diverses catégories suivant leur conduite, la création d'un comité de surveillance morale, le silence le plus absolu et l'isolement nocturne; telles sont les grandes bases sur lesquelles repose ce système tel qu'il est adopté dans la maison de Genève.

La forme panoptique du bâtiment est regardée par M. Aubanel comme très-essentielle, en ce que par sa galerie centrale qui permet d'embrasser, en quelque sorte, tous les ateliers d'un seul coup d'œil, elle constitue le meilleur moyen de surveillance qui se puisse imaginer. Or, non-seulement cette surveillance est nécessaire pour maintenir l'ordre parmi les prisonniers, mais encore elle agit sur eux d'une manière très-favorable, en ce qu'ils se trouvent ou du moins peuvent se croire sans cesse en présence d'un chef qu'ils respectent et qu'ils estiment. Les employés subalternes de la prison sont également excités ainsi à montrer du zèle et de l'intelligence dans l'exercice de leurs fonctions, à se conformer eux-mêmes constamment aux règlemens intérieurs, et jamais ils ne peuvent se livrer à ces actes arbitraires si communs dans les prisons ordinaires. Des plans et devis qui accompagnent ce Mémoire semblent pouver que l'établissement de prisons sur ce modèle n'exige pas des dépenses trop considérables.

M. Aubanel, d'accord sur ce point avec un autre directeur de prison, M. Marquet-Vasselot, rejette comme inutile et même nuisible le luxe des murailles épaisses, des cachots et des portes en fer. Jamais ces moyens n'empêchèrent des prisonniers, mal surveillés, de s'évader; et ce sont des épouvantails qui s'opposent à la régénération morale en aigrissant les hommes et en tuant l'espérance dans leurs cœurs. Une surveillance active, et l'influence d'un directeur habile, sont les meilleurs gardiens des prisonniers.

La division des condamnés en diverses catégories ou sections, suivant leur bonne ou mauvaise conduite, a été combattue par plusieurs écrivains français qui ont traité la question pénitentiaire. M. Beranger rejète toute séparation autre que celle des sexes, et M. Ch. Lucas critique particulièrement les divisions établies dans la maison de Genève. Ces diverses objections sont combattues par M. Aubanel, qui fait sentir combien il importe dans la vie monotone et triste d'un pénitencier de se réserver des moyens d'émulation capables de réveiller et d'exciter le sentiment moral. Son opinion doit être d'autant mieux écoutée qu'il a été à même d'apprécier les effets d'une semblable division. D'ailleurs la

plupart des inconvéniens qu'on lui reproche, sous le rapport de l'arbitraire auquel elle pourrait donner lieu, sont évités du moment que cette classification dépend d'un comité de haute surveillance, composé d'hommes qui ne font point partie des employés salariés de la prison. Ce comité est chargé de la direction morale, de la partie philanthropique pure. C'est à lui qu'est dévolue la tâche de rendre l'intimidation du système utile à la régénération du coupable. Ses membres, remplissant une partie des fonctions abandonnées ailleurs au seul aumônier qui n'y peut suffire, suivent le prisonnier dans sa cellule, gagnent sa confiance, lui adressent de graves et salutaires paroles, le conseillent et le soutiennent. Ce sont eux qui guident ses pas sur la route qui doit le ramener au bien; ils surveillent sa conduite; ils soignent son instruction; ils le dirigent dans ses lectures, et choisissent, dans la bibliothèque de la prison, les livres qui peuvent lui convenir. Pour favoriser le recueillement nécessaire au changement moral que l'on veut opérer, il est indispensable d'imposer aux prisonniers le silence le plus absolu. C'est le moyen d'empêcher qu'ils se corrompent les uns les autres par des discours dangereux, qu'ils forment des complots, qu'ils se livrent à des querelles. On les force ainsi à rentrer en eux-mêmes, à réfléchir, et souvent la réflexion seule suffit pour leur faire comprendre toute l'horreur du crime. L'influence de ce silence absolu a été si bien sentie à Genève, qu'on l'a poussé jusqu'à interdire aux surveillans, comme aux surveillés, de jamais prononcer une parole à haute voix. Tout ce que le service exige se dit à voix basse, et il en résulte de grands avantages. On évite ainsi de donner des distractions aux prisonniers, qui, réduits à garder le silence, se faisaient un jeu des moindres paroles prononcées; on ôte aux reproches, qu'on peut être appelé à faire, tout ce qu'ils auraient de blessant pour l'amour-propre de ceux auxquels ils s'adressent; on empêche les disputes et les injures entre les employés subalternes et les prisonniers, car il est bien reconnu qu'on ne peut guère se fâcher à voix basse; enfin, on réalise, de cette manière, tous les avantages que peut présenter l'isolement absolu, sans éprouver ses inconvéniens. Les prisonniers sont ainsi constamment seuls avec leurs pensées, quoique réunis dans un même atelier, sous la surveillance du même chef.

La nuit, chaque prisonnier rentre dans sa cellule, et l'isolement devient alors complet; mais il est d'une absolue nécessité, et l'on ne conçoit pas qu'il puisse y avoir encore quelque doute à ce sujet dans certains esprits. M. Aubanel combat fortement à cet égard l'opinion de M. Marquet-Vasselot, et entre dans des détails qui sont tous en faveur de l'isolement

nocturne. Le simple bon sens d'ailleurs indique l'indispensable nécessité d'une pareille mesure non-seulement dans les prisons, mais encore et avant tout dans les colléges et les pensionnats, où les dortoirs sont des écoles de vice et des sources de désordre.

Le pénitencier de Genève n'avait pas, dans les premières années de sa fondation, produit les résultats qu'on en espérait. En toute chose il faut faire un apprentissage, et les adversaires que rencontre toujours chaque innovation, quelque excellente qu'elle puisse être, n'avaient pas manqué d'en tirer des argumens contre le système pénitentiaire. Mais des modifications ont été apportées à son organisation primitive à mesure que l'expérience en a fait reconnaître les défauts; et aujourd'hui, M. Aubanel a déjà pu terminer son Mémoire par des chiffres dont l'irrécusable témoignage prouve d'une manière éclatante la supériorité du nouveau système sur l'ancien. On y voit qu'au 31 décembre 1836, sur une totalité de 285 individus, sortis de la prison pénitentiaire depuis onze années, le chiffre absolu et accumulé de ceux qui sont tombés en récidive étant de 47, ne présente que 16 et 1/2 pour °/₀ sur toutes les catégories de condamnés. Comparez ce résultat avec celui que peuvent présenter les bagnes ou même les maisons centrales de France, et vous comprendrez l'urgence de réformer les prisons et d'adopter le système pénitentiaire.

A la suite de son Mémoire, M. Aubanel a ajouté une courte notice sur le comité de patronage qui s'occupe d'assurer le sort des libérés au moment où ils quittent la prison. C'est le complément de cette belle œuvre. Pendant son séjour dans le pénitencier, le condamné a amassé un petit fonds de réserve, composé de la part qui lui était assignée dans ce but sur le salaire de son travail et qui ne lui est remise qu'au moment de sa libération. Avec cet argent il peut suffire à ses premiers besoins, acheter des instrumens de travail; mais que lui serviront ces ressources, s'il se voit repoussé par le préjugé comme un homme dangereux ou suspect, s'il ne trouve nulle part soutien ni confiance? Alors commence la tâche du comité de patronage. C'est lui qui est chargé de réconcilier le coupable repentant avec la société. On comprend aisément quels bienfaits peut produire une surveillance comme celle-là, la seule salutaire et utile, la seule qui doive exister.

Le comité l'exerce d'une manière complète et directe sur les libérés qui consentent à se mettre sous sa potection, et indirectement, mais toujours avec zèle et suite, sur ceux qui refusent de s'y soumettre ou qui s'éloignent du pays. Ici encore, des chiffres sont la meilleure preuve de l'efficacité

d'une telle institution. Depuis l'établissement du comité de patronage, 47 libérés ont été suivis par ses membres. Sur ce nombre 3 ont été de nouveau repris de justice, 3 donnent des craintes et 41 se conduisent bien.

M. Ch. Lucas dit dans son dernier ouvrage que Genève peut être considérée comme le berceau véritable du système pénitentiaire. Le Mémoire de M. Aubanel nous paraît confirmer entièrement cette assertion et montrer le pénitencier qu'il dirige comme une maison modèle que l'on ne saurait trop étudier dans son admirable développement.

SCIENCES ET ARTS.

LE LITHOGRAPHE, journal des artistes et des imprimeurs, paraissant du 1er au 10 de chaque mois en un cahier de 32 à 40 pages avec des dessins lithographiés. — Paris, 1837, rue de la Tournelle, 7. Prix : 10 fr. par an pour Paris, 12 fr. pour les départemens, 14 fr. pour l'étranger.

Ce journal est destiné à donner de la publicité à tous les procédés de l'art lithographique et à faire connaître les découvertes nouvelles qui peuvent contribuer à hâter ses progrès. Les deux premiers numéros qui viennent de paraître renferment divers articles fort intéressans; entre autres une notice sur l'origine de l'imprimerie, un fragment sur la Tour de Nesle accompagné d'une très-jolie lithographie de M. Richebois; la description du Musée de Versailles; l'île de Fer, avec un specimen de transport d'une carte, par M. Benard. Enfin on y trouve des notions curieuses sur le transport des cartes et des vieilles épreuves, sur la fabrication du papier autographique et la manière de l'employer, etc. Ce recueil paraît être conçu dans un excellent esprit, et pourra contribuer puissamment aux progrès de la lithographie. Parmi les applications nouvelles dont cet art est susceptible, nous pensons que l'une des plus dignes d'attirer l'attention de ceux qui s'en occupent, est celle du transport des imprimés sur pierre. On a déja fait des essais, et soit en Suisse, soit en Belgique, on est ainsi parvenu à contrefaire les journaux français, à l'instant même de leur arrivée, de manière à pouvoir les livrer à la circulation deux heures plus tard, à un prix très-bas. Ce procédé pourrait, étant perfectionné, s'appliquer avec avantage à la réimpression d'anciens livres. C'est au reste l'un des objets pour lesquels la Société d'encouragement propose des prix.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

5e Année. — N° 10. — Octobre 1837.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

DE L'AVENIR DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE; par *Julien Travers*. — Falaise, 1837. Paris, chez Derache, In-8.

Sous ce titre M. Julien Travers publie une thèse pour le doctorat ès-lettres. C'est un sujet grand et vaste, et il y a du courage à l'avoir choisi; je dirai même qu'il y a un peu de témérité, car il ne pouvait être convenablement développé dans d'aussi étroites limites. Le passé enseigne l'avenir; et ce n'est qu'en étudiant d'une manière bien complète et profonde la marche de la littérature pendant les siècles antérieurs qu'on peut espérer de bâtir quelque hypothèse probable sur son avenir. En littérature, plus encore peut-être qu'en histoire, il suffit d'un homme de génie qui s'élève tout-à-coup du milieu de la foule, pour imprimer une direction générale et entraîner tous les esprits. Ce sont là de ces circonstances que nul ne peut prévoir et qui rendent cette question peu susceptible d'être résolue par la discussion.

M. Travers esquisse rapidement le tableau de la littérature du XVIIIe siècle, mais il s'arrête à la superficie et ne cherche point à remonter plus haut pour indiquer du moins la trace qui l'unit à ceux qui l'ont précédé. Il déclare un peu légèrement que les écrivains n'ont pas fait et ne font pas les révolutions, il oublie que tout se tient ici-bas, et que si les livres ne changent pas d'un jour à l'autre la face du monde, ils sont cependant bien certainement l'un des agens les plus actifs sur l'opinion publique, quoique sans doute leurs auteurs soient en général eux-mêmes sous l'influence de l'esprit qui domine l'époque. C'est une action réciproque dont les livres sont l'intermédiaire. Mais il y avait chez M. Julien Travers une préoccupation qui l'empêchait de considérer ce phénomène sous son vrai jour. Partisan du progrès et du mouvement de réforme qui animait tous les esprits vers la fin du dernier siècle, il ne l'est point du tout des révolutions et des théories nouvelles qu'elles ont produites. L'horreur qu'il

éprouve pour les excès révolutionnaires lui fait oublier qu'ils étaient des résultats à peu près inévitables du passage subit d'un peuple ignorant de l'esclavage à la liberté. Il répète la phrase plus brillante que vraie d'un écrivain distingué qui a dit que *la littérature est l'expression de la société*, et il ne réfléchit pas que dans le temps même de la Terreur, alors que l'échafaud était en permanence, la littérature se montrait plus que jamais fidèle à la vertu, que le théâtre ne résonnait que de généreux accens, de sentimens honnêtes et doux, en un mot semblait tourner à l'idylle. Ce contraste était tout-à-fait l'inverse de celui qu'offre aujourd'hui notre littérature sanguinaire à côté des mœurs généralement plus douces, de la réforme des prisons et de l'abolition de la peine de mort. La littérature offre sans doute toujours dans son esprit et dans ses tendances une image plus ou moins vraie de l'état de la société, mais il y a loin de là à en être l'expression fidèle. Ainsi aujourd'hui nous y retrouvons l'empreinte de cette incertitude, de ce doute qui plane sur tout, et de cette lutte à laquelle nous assistons comme spectateurs et comme acteurs.

M. Travers voit avec raison dans cette lutte une preuve de vie et de force, et il en conclut qu'on peut tout espérer de l'avenir. Les efforts souvent mal dirigés de hardis novateurs porteront un jour leurs fruits, et si jusqu'à présent ils n'ont produit qu'une espèce de chaos dans lequel le mauvais goût semble seul surnager, ce n'est point une raison pour croire que la littérature menace ruine. C'est une fermentation, nécessaire peut-être, de laquelle s'élèvera sûrement quelque puissant génie dont la main ferme indiquera la nouvelle route qu'il faut suivre.

Parcourant les divers genres de littérature, l'auteur examine quel sort est réservé à chacun d'eux; il apprécie dignement les travaux modernes et montre un goût assez pur dans les jugemens qu'il en porte. Mais nous ne pensons pas qu'il soit possible d'assigner ainsi d'avance et en détail la tâche des siècles futurs. C'est à peine si l'homme vit assez pour pouvoir comprendre dans son ensemble l'esprit de son époque, le mouvement qui l'emporte, l'idée qui la domine, et c'est folie à lui de vouloir encore deviner ce qu'apporteront celles qui viendront après.

Il termine par des conseils pleins de sagesse sur la nécessité de renoncer à cette voie d'imitation si long-temps suivie et dans laquelle tant d'hommes de talent se sont fourvoyés. L'originalité est le premier mérite de toute littérature; c'est un principe de vie qui la fera résister à tous les excès et la sauvera toujours de sa ruine. Nous ne pensons pas que l'on

puisse attaquer sous ce rapport la thèse de M. Travers; son but est utile et l'idée fondamentale en est vraie. Mais il y a bien des critiques à adresser à son style, qui manque de simplicité, de facilité et d'élégance. Le fragment suivant justifiera notre assertion :

« Pour la première fois, depuis que le blé se cultive en Gaule, l'intelligence de tous y va recevoir un premier labour. Les uns pensent que le soc, effleurant la surface, n'enfoncera point assez pour faire produire; les autres, qu'il livrera passage à des gaz pestilentiels, lesquels seront funestes aux cultivateurs; d'autres, et nous avec eux, que cette immense étendue de terrains vierges se couvrira de moissons dorées.

» L'avenir seul a le secret de ce dénouement; mais douter des bénéfices de la culture, n'est-ce pas douter des bienfaits du Ciel?

» Que diriez-vous d'un fermier inepte ou lâche, qui ne labourerait pas, qui ne semerait pas, dans la crainte d'un orage qui lui fît perdre le fruit de ses travaux? Nous serions ce fermier, si quelques nuages à l'horizon suspendaient nos labeurs.

» Non, la lumière ne sera point mise sous le boisseau, parce qu'elle peut embraser nos toits. Nous l'écarterons avec prudence de nos granges et de nos magasins, et nous la placerons sur les hauteurs, pour que les peuples la voient, et qu'ils travaillent avec plus d'ardeur.

» A sa lueur bienfaisante, ils se reconnaîtront pour frères, et réciproquement ils se demanderont grâce de s'être combattus comme ennemis, quand ils s'agitaient dans les ténèbres. »

LES PHÉNOMÈNES DE L'UNIVERS, ou l'Existence, la Grandeur et les Bienfaits de la Divinité, considérés dans les merveilles de la Création; Poème en seize chants avec des notes historiques, scientifiques, morales et religieuses, par M. *Monbrion*. — Paris. Chants 1 et 2. In-8°.

Voici un bien long titre et d'un genre malheureusement peu attrayant. Un poème en seize chants de cinq à six cents vers chacun, soit environ neuf mille vers alexandrins sur les beautés de la nature! En vérité, cela fait frémir de songer seulement qu'on pourrait être condamné à le lire d'un bout à l'autre. Mais rassurez-vous, l'auteur, pour ne pas nous effrayer, nous le livre en détail, chant par chant, et à des époques assez éloignées, car les souscripteurs n'abondent pas. C'est pourtant dans les meilleures intentions et animé des principes les plus innocens du monde, que

M. Monbrion s'est lancé dans la carrière poétique. Dans la bonté de son cœur il a vu que la religion, au lieu de diviser les hommes et de les faire s'entre-tuer sans raison ni bon sens, était faite pour les unir tous comme les enfans d'un même père. Il a donc voulu proclamer la tolérance et la piété tout à la fois, et c'est dans la Nature qu'il puise ses argumens. Son chant premier traite des *phénomènes célestes ;* il débute par une invocation :

D'une divine ardeur je sens qu'un Dieu m'inspire,
Je célèbre sa gloire et son nom sur ma lyre;
Mortels! accourez tous à mes pieux accens,
En silence écoutez le récit de mes chants.

Et le récit de ses chants nous apprend comment les anciens poètes instituèrent les cultes et les lois, comment le monde fut créé, comment Moïse fut envoyé pour diriger le peuple juif; puis l'astronomie dans ses rapports avec l'agriculture, avec l'astrologie, avec la navigation ; l'influence du temps sur la nature entière et l'existence de l'homme; l'indulgence enfin que doit avoir le chrétien pour passer la mer orageuse de ce monde. Tel est le sommaire du premier chant; mais, en vérité, l'auteur a fort bien fait de l'inscrire en tête, car la plupart de ses pensées sont à peine ébauchées dans ses vers, en sorte que sans cela il serait fort difficile de le comprendre. On dirait que ses vers ont été faits un à un, et liés ensuite l'un à l'autre par la seule terminaison des rimes.

Astres fixes, soleils par son doigt balancés,
Ces globes qu'autour d'eux sa main forte a lancés,
De son trône empruntant leur clarté radieuse,
Éclairent des humains la sphère lumineuse;
Les païens prosternés voyaient en vous leurs dieux;
Vous instruisez notre âme en brillant à nos yeux;
Par votre cours réglé, vos feux, votre langage,
Convertissez l'athée, éclairez le sauvage,
Et que de vos concerts l'astronome étonné
Trace le mouvement qu'un Dieu leur a donné.

Dans le deuxième chant, c'est le soleil, roi du jour, c'est la lune, reine de la nuit, ce sont les étoiles fixes et les planètes; puis la terre, les comètes errantes, enfin une invocation aux habitans inconnus des astres.

Vous, immortels soleils! globes prodigieux,
Qu'un tube astronomique approche de nos yeux.....

L'auteur nous apprend que

> Les astres à jamais des cieux font l'ornement
> Et des esprits pervers ne sont pas l'instrument.

Il suppose que nos âmes vont peut-être, après la mort, habiter les autres planètes, et il regarde le firmament comme le séjour des justes.

Chacun de ses chants est accompagné de notes nombreuses dans lesquels il montre de l'érudition, en exposant les divers systèmes du monde qui ont été imaginés jusqu'à ce jour. M. Monbrion est beaucoup plus intéressant en prose qu'en vers; et dans son poème, ce qu'on lira le plus volontiers, ce sont ses notes.

Du reste, une foule de grands personnages se sont intéressés à cette œuvre d'honnête et digne homme. On voit sur la liste des souscripteurs des princes et des rois, ainsi qu'un grand nombre de noms illustres de l'Angleterre et de la France. Aussi l'auteur a-t-il dédié son poème *aux Souverains de l'Europe*.

DEUX A DEUX, par *H. Arnaud* (Mme *Reybaud*). — Paris, 1837. 2 vol. in-8, 15 fr.

Après un roman qui a obtenu un juste succès et qui a fait la réputation de l'auteur, madame Reybaud n'a publié que des ouvrages plus ou moins médiocres, tous inférieurs à ce brillant début qui semblait promettre un écrivain vraiment remarquable. De pareilles décadences ne sont du reste pas rares aujourd'hui; il semble que la plupart des auteurs, une fois qu'un succès a fait leur renommée, se reposent entièrement sur la facilité avec laquelle le public se laisse leurrer par des noms connus. Ils ne se donnent plus la moindre peine pour continuer à mériter la faveur qu'on leur accorde, il est vrai, trop souvent sans motif; et trouvant commode de ne pas beaucoup travailler, ils se contentent d'écrire tout ce qui se présente à leur esprit, quelque peu intéressant que cela puisse être.

Madame Ch. Reybaud nous paraît avoir adopté cet usage, fort agréable sans doute pour les auteurs, mais très-peu avantageux pour les lettres, et qui est probablement l'une des causes principales de l'état peu florissant dans lequel se trouve aujourd'hui la littérature française. L'intérêt si attachant, le cachet de vérité et d'observation qui distinguaient les *Aventures d'un Renégat* ne se retrouvent ni dans *Pierre*, ni dans le *Château de Saint-Germain*, et ce n'est cer-

tainement pas *Deux à deux* qui répondra à ce qu'on pensait devoir attendre de son talent.

Le sujet de ce dernier roman est l'union conjugale. Une mère qui veut marier ses filles a jeté les yeux sur deux jeunes gens qui habitent la même maison qu'elle, à Hyère, où elle passe l'hiver. Mais cette douce illusion est bientôt déçue. Les jeunes gens se marient, l'un avec une jeune veuve de la province, l'autre, avec la cousine de cette veuve, jeune fille passionnée qui l'a séduit, et l'a forcé ainsi en quelque sorte à l'épouser. Celui qui épouse la veuve est fort heureux, du moins l'auteur le représente comme tel, parce que sa femme le laisse libre d'aller où il veut et va aussi, de son côté, où il lui plaît. Quant à l'autre, une fois les premiers jours de mariage passés, la passion jalouse de sa femme le rend très-malheureux. Il se voit réduit à se séparer d'elle; mais elle le poursuit, et, s'apercevant qu'il aime une autre femme, elle est saisie d'une telle fureur que dans un accès de jalousie elle veut tuer sa rivale et se tue elle-même ensuite. Ce dénoûment est d'une exagération ridicule, d'autant plus qu'il contraste singulièrenment avec la froideur de l'action et la nullité des détails. Les passions causent sans doute bien des malheurs ici-bas, mais elles n'éclatent que bien rarement avec cette violence. Or, une femme, quand elle écrit, ne doit pas choisir ses personnages et ses sujets parmi les exceptions les plus repoussantes de la société. Il nous semble qu'elle possède assez de ressources sans avoir besoin de recourir à des moyens forcés qui ne produisent qu'un effet faux et ridicule.

UNE AME DE BOURBON. — Paris, 1837. In-12.

Petit volume renfermant des lettres de Mademoiselle de Condé, autant du moins qu'il est possible de comprendre ce qu'a voulu dire leur éditeur, dont le style embrouillé n'est pas fort intelligible. Les lignes suivantes, inscrites en forme d'épigraphe derrière le titre, feront connaître cette publication mieux que tout ce que je pourrais ajouter :

« C'est le vœu le plus cher que ces fragmens de lettres, où se révéla, devant l'homme qui en parut digne, une âme jusqu'alors ignorée, soient doués de rappeler à des êtres à peine entrant dans la vie la mémoire d'un grand-père qui depuis peu de temps leur est laissé seul, et ne leur est pas laissé pour de longs jours, et plutôt encore d'apporter quelque poids en la balance des faveurs, à mérite égal toutefois, du bord de cinq orphelins, trahis aux jeux de la fortune, parés des dons de la nature. »

Je ne pense pas qu'un pareil préambule engage beaucoup de lecteurs à aller plus loin. Si cependant il en est qui veuillent tenter l'entreprise, ils trouveront dans les lettres de la princesse plus de clarté et l'expression assez commune d'un sentiment très-vif. C'est une correspondance adressée à un homme qu'elle aimait, et écrite dans un style familier, mais sans rien de remarquable. Ce n'était certes pas la peine de placer un si grand titre en tête d'un si petit livre.

ENGLAND, with sketches of the society in the metropolis; by *J. Fenimore Cooper*. 1 vol. in-8. 5 fr.

Il est intéressant de voir l'Angleterre jugée par un Américain. L'Amérique l'a été déjà tant de fois et sous tant de couleurs différentes par les Anglais ! Mais ceux-ci se sont en général livrés sans ménagement à cette haine nationale, qui aveugle et ne laisse plus rien voir qu'à travers les lunettes de l'esprit de parti. L'amour-propre anglais, qui, comme chacun sait, n'est pas de la plus petite espèce, n'a pu encore se remettre de l'échec qu'il a reçu lors de la déclaration d'indépendance des Etats-Unis d'Amérique.

A quelque parti qu'il appartienne, un écrivain anglais est prévenu contre tout ce qui est américan, et s'il sait assez secouer les préjugés pour reconnaître que la liberté américaine n'est pas une mauvaise chose, ce ne sera du moins pas sans la plus grande circonspection, et sans quelques réticences qu'il hasardera d'en faire l'éloge.

M. Cooper a fait lui-même l'expérience de cette injuste prévention. Lorsqu'il arriva en Angleterre, les personnes auxquelles il était recommandé, le prenant d'abord par une étrange erreur pour le fils d'un de leurs compatriotes du même nom, l'accueillirent avec empressement. Puis, dès qu'elles le surent américain, il ne trouva plus auprès de la plupart que froideur et indifférence.

Cependant cette conduite inconvenante et ridicule n'a point influé trop fortement sur l'écrivain. L'Angleterre est toujours à ses yeux la mère-patrie, le théâtre des exploits et de la gloire de ses ancêtres, la souche respectable d'où est sortie la nation américaine. C'est avec amour qu'il en parle, c'est avec enthousiasme qu'il la revoit; et, loin de montrer aucun esprit de haine ou d'envie, il laisse percer à chaque page une prédilection marquée pour l'antique Albion. On reprocherait peut-être même plutôt avec raison à M. Cooper de n'avoir pour sa vraie patrie que des censures, que des re-

proches durs et acerbes. Chaque fois qu'il parle des Etats-Unis, c'est avec amertume, comme ferait un amant de sa maîtresse infidèle. Il ne spécifie pas ses griefs, il est vrai; mais, se tenant toujours dans le cercle des généralités, il lance volontiers un sarcasme tantôt contre les exigences de la démocratie, tantôt contre les prétentions de l'aristocratie. Cependant, il apprécie les précieux avantages d'un gouvernement libre, et défend avec chaleur celui des Etats-Unis contre les attaques auxquelles il est souvent en butte de la part des journaux européens. Il s'attache surtout à réfuter les articles que la *Revue Britannique* a plusieurs fois donnés à ce sujet. Mais son livre n'est pas seulement intéressant sous ce rapport. Il renferme beaucoup de détails piquans sur la société de Londres et sur les hommes remarquables de l'Angleterre. On y voit les relations que Cooper a eues avec Scott et avec plusieurs autres écrivains célèbres. Le romancier américain paraît en général assez peu flatté de l'accueil qui a été fait à son talent en Europe; on voit qu'il n'en est pas satisfait, et la manière dont il parle soit des critiques européens, soit des critiques américains, décèle un amour-propre d'auteur fort susceptible. Une ou deux anecdotes très-plaisantes sur des journalistes parisiens dévoilent les roueries du métier et les moyens par lesquels ces messieurs s'établissent les hauts dispensateurs du talent et de la renommée.

L'auteur termine par une lettre adressée à ses compatriotes, dans laquelle il leur donne de sages conseils et fait comme une espèce d'exposition de principes, destinée à servir d'apologie à sa conduite.

VOYAGE AUX ILES DU GRAND-OCÉAN, contenant des documens nouveaux sur la géographie physique et politique, la langue, la littérature, la religion, les mœurs, les usages et les coutumes de leurs habitans, et des considérations générales sur leur commerce, leur histoire et leur gouvernement, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par *J.-A. Mœrenhout*, consul-général des États-Unis aux Iles Océaniennes. — Paris, 1837. 2 gros vol. in-8, fig., 20 fr.

Tout ce qui concerne l'Océanie est digne d'exciter le plus vif intérêt. En effet, c'est à peu près la seule partie du monde où les Européens aient réussi à introduire parmi les habitans indigènes le christianisme et un certain degré de civilisation. On peut y étudier mieux que partout ailleurs les résultats de ces deux grands principes. Et puis qui ne se rappelle avec plaisir ces îles des Amis, cette délicieuse O-Taïti que nous ont fait connaître dans notre jeunesse les voyages

du grand navigateur Cook ? Ce sont d'anciennes connaissances dont on est d'autant plus avide d'avoir des nouvelles, qu'on en reçoit bien rarement.

M. Mœrenhout a séjourné long-temps dans ces contrées lointaines, et son titre de consul ainsi que des affaires commerciales fort importantes l'ont placé de manière à bien étudier le peuple au milieu duquel il vivait. Propriétaire et cultivateur lui-même, il s'est trouvé en relation directe avec des hommes de toutes les classes. De fréquens voyages lui ont fait connaître toutes les îles de ce vaste archipel, et son esprit observateur l'a porté à examiner avec attention les populations diverses qui les habitent, leurs mœurs, leur culte, leurs coutumes.

Son livre est écrit avec simplicité et clarté. Il présente tout à la fois le charme piquant d'un voyage de découvertes et l'intérêt d'un ouvrage historique. L'auteur l'a divisé en trois parties : *Géographie*, *Ethnographie et Histoire*.

Dans la première, sous le titre de *Géographie*, il comprend la description du pays et le récit de ses différens voyages dans les îles océaniennes. On y trouve une foule de détails intéressans, des scènes fort animées et des aventures qui excitent vivement la curiosité. Si dans la plupart de ces îles notre voyageur se voyait reçu en ami, et trouvait toutes les facilités désirables pour ses affaires, dans quelques-unes aussi il rencontrait des peuplades sauvages qui ne cherchaient qu'à le tromper, à le voler, et une fois surtout il faillit être victime de leur perfidie.

Etant descendu à terre avec deux compagnons seulement, il se vit retenu par un chef avide, et exposé aux outrages d'une troupe d'Indiens ivres de rhum et excités par l'espoir de s'emparer de ses dépouilles, ainsi que de boire son sang et de dévorer sa chair dans un horrible festin d'anthropophages. La présence d'esprit de notre voyageur le sauva dans cette circonstance, et il en fut quitte pour la peur d'abord, puis pour de nombreux présens qu'il fallut faire au chef qui n'avait pas permis qu'on lui ôtât la vie.

Le plus grand nombre cependant des habitans de ces îles ont des mœurs plus douces, et ont conservé encore beaucoup de cette gaîté et de cette affabilité qui frappèrent Cook, lorsqu'il les visita pour la première fois. Mais, il faut le dire, la civilisation que les Européens ont voulu introduire parmi eux comme le plus grand des bienfaits, n'a produit que de bien tristes résultats qui pourraient presque donner gain de cause à la thèse de J. J. Rousseau en faveur de la barbarie. Avec les institutions de notre état social, on a transplanté chez eux tous les vices qui l'accompagnent, et ce sont malheureuse-

ment ceux-ci qui ont le mieux pris racine parmi eux. Le christianisme leur a été enseigné, mais le plus souvent par des hommes à vues étroites, à préjugés aveugles, qui au lieu d'une religion pure et charitable ont apporté avec eux toutes les arguties dogmatiques, toutes les querelles et les prétentions ambitieuses de la théologie. Ici, comme partout, quoique peut-être d'une manière moins brutale et moins ouverte, on a opprimé et exploité les Indiens, au lieu de chercher réellement à améliorer leur sort et à développer leurs facultés morales. La plupart des missionnaires envoyés dans ces contrées par les sociétés anglaises avaient plus de zèle que de lumières. Aussi, sont-ils bien parvenus à convertir les Indiens aux formes et aux croyances du christianisme; mais n'ont-ils pu réussir à leur en faire comprendre et pratiquer la morale. Les habitans d'O-Taïti se rendent bien en foule le dimanche à l'église, mais cela ne les empêche pas d'employer sans cesse la ruse et la perfidie dans toutes leurs relations commerciales; de se montrer les plus insignes trompeurs, les voleurs les plus audacieux; de préférer toujours l'oisiveté et le vice à l'existence honnête mais laborieuse que leur procurerait le travail; de se livrer enfin à la débauche la plus effrénée. Les missionnaires les ont en vain faits chrétiens, ils n'ont pu les guérir de la bizarre et vile coutume d'aller offrir leurs femmes aux étrangers pour obtenir en retour quelque présent. Il serait difficile de dire ce que ces Indiens ont gagné aux relations qui se sont établies entre eux et les Européens. A la place de la vie si douce et si facile qu'ils menaient libres et heureux au milieu de leurs magnifiques forêts, et que tous les anciens navigateurs se plaisent à décrire sous les plus belles couleurs, ils traînent une existence misérable dans des villes qui ne leur offrent aucun des avantages de la vie civilisée. Leurs demeures, bâties peut-être avec plus d'art qu'autrefois, ne sont remarquables que par le désordre et la saleté qui y règnent. Tout ce qu'il y avait de grand et de noble dans leur caractère semble avoir disparu avec leurs anciens usages, pour ne laisser place qu'aux passions les plus viles. C'est un triste spectacle que celui de cette dégradation dans laquelle on les a jetés en prétendant au contraire les perfectionner et les faire marcher dans la route du progrès. M. Mœrenhout peint avec beaucoup de force l'impression pénible que fit sur lui l'aspect de ce peuple sur lequel il avait nourri jusque là tant de douces illusions. Dès qu'il mit le pied sur le sol d'O-Taïti, il marcha de déception en déception, et le contraste que produit, à côté, la vue de ce pays si riche et si fertile, est bien propre à faire ressortir encore plus les fautes impardonnables qu'ont commises les Européens dans leurs maladroites tentatives de ci-

vilisation. Quelques rares exceptions prouvent d'ailleurs combien il était possible de mieux faire. La colonie de Pitcaïrn, fondée par Adams, matelot, seul survivant des révoltés du bâtiment de guerre anglais Bounty, montre ce qu'avec plus d'intelligence, de modération et de sage fermeté on aurait pu obtenir de ces peuplades si bien douées de la nature. « Cet » homme exceptionnel, matelot sans instruction, dut aux » seules inspirations instinctives d'un sens droit la force de » vouloir le bien et le talent de l'accomplir, expiant une er- » reur criminelle par mille vertus, et méritant, avec la pleine » amnistie de son pays offensé, l'amour et les regrets de toute » une génération dont il devint en peu d'années l'instituteur, » le chef et le père; destinée unique, sans doute, dans les » fastes du monde; gloire non moins sûre et plus douce que » celle que s'assurèrent, au prix de tant de sang, les Alexan- » dre et les César. »

A la suite de la révolte du navire, les coupables s'étaient établis dans une île, où ils menèrent quelque temps une vie assez malheureuse, se livrant sans cesse à des querelles violentes et s'entretuant les uns les autres, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que deux, Adams et un nommé Young qui, d'une faible santé, mourut peu après. Adams resté seul eut sans doute des remords de sa conduite passée; « il changea tout-à- » coup de manière de vivre, de principes, d'habitudes; et c'est » alors qu'il entama cet œuvre, couronné d'un si étonnant » succès, de former ce singulier peuple qui fit l'admiration » de tous les navigateurs appelés plus tard à le visiter.

» Une bible et quelques autres livres de piété, apportés par » la Bounty, avaient été conservés. Il en fit la lecture aux » enfans, leur lut et leur apprit des prières. Peu instruit, il » apprit lui-même, tout en la leur enseignant, la religion » chrétienne, mais dégagée de toutes subtilités dogmatiques, » mais dans toute sa simplicité primitive. Il basait ses instruc- » tions sur la douceur et sur l'esprit de fraternité qui la cons- » tituent et en font le premier charme; principes probable- » ment d'autant plus chers au nouvel apôtre, qu'il avait » toujours présentes à la mémoire les suites des disputes et des » inimitiés si fatales à ses infortunés compagnons, et cause » première, pour lui-même, de plus d'une erreur coupable, » de plus d'une action criminelle, dont le souvenir troublait » son repos.

» C'est ainsi qu'il élevait ces jeunes enfans avec tous les soins » d'un père tendre, quoique sur dix-neuf qui se trouvaient » alors dans l'île, pas un seul ne fût à lui; car ce n'est que » postérieurement qu'il eut des enfans d'une seconde femme. » Il ne pouvait guère leur enseigner que la lecture et l'écri-

» ture; mais s'il n'en fit pas des savans, au moins il en fit des » hommes; et tous ceux qui ont visité l'île se sont étonnés, » comme moi, du bon sens et de la droite raison de ces in- » sulaires, appuyés sur la pure morale, sur la touchante » bonté qu'il a surtout cultivée dans ses jeunes pupilles, et qui » leur ont donné ces manières prévenantes, cette affabilité » venant du cœur, qui ne s'enseignent point, mais qui sont si » attrayantes pour quiconque sait les apprécier et peut les » sentir. »

La seconde partie de ces voyages, *l'ethnographie,* renferme tout ce que l'auteur a pu recueillir sur les mœurs et les usages des peuples océaniens. C'est un tableau fort curieux de l'étrange civilisation qui s'était développée chez ces sauvages, civilisation bien différente de la nôtre, qui confond toutes nos idées de morale, de vertu et d'ordre social, mais qui cependant sous d'autres rapports, produisait d'assez bons résultats et paraissait surtout faire le bonheur des habitans d'O-Taïti. Leurs mœurs étaient en général fort douces, quoique accompagnées de coutumes bizarres ou même cruelles, telles par exemple que l'usage qu'ils avaient de tuer une partie des enfans nouveaux-nés, pour empêcher la population de devenir trop considérable. Leur religion paraissait assez simple et non sans élévation, autant du moins qu'on pouvait en juger par le peu de renseignemens qu'on avait obtenus d'eux à cet égard. Certains monumens indiquaient chez ces peuples une civilisation semblable à celle qu'on avait trouvée au Pérou et au Mexique, lors de la découverte de l'Amérique.

Mais le principal but de leur existence paraissait être le plaisir sous toutes les formes possibles. Ils avaient des danses et des exercices de toutes sortes auxquels ils se livraient avec une folle gaîté dans leurs nombreuses fêtes. Aujourd'hui, de tout cet ancien ordre de choses, il ne subsiste plus guère qu'une licence effrénée que tous les efforts des Européens n'ont pu réprimer.

Dans la troisième et dernière partie, M. Mœrenhout expose quelques recherches historiques, soit sur l'origine des diverses peuplades qui habitent les îles océaniennes, soit sur les vicissitudes qu'elles ont subies depuis que les missionnaires y ont introduit la religion chrétienne.

Les documens de cette histoire sont peu nombreux et fort incertains. Cependant on lira avec intérêt ce que l'auteur a recueilli dans ses relations et ses conversations avec les insulaires, surtout le récit assez détaillé de la fondation de Pitcaïrn, tel qu'il le tient de la bouche même d'Adams.

Il est à regretter que le style de M. Mœrenhout ne soit

pas plus élégant et plus soigné, mais on sera disposé à lui pardonner ce défaut en faveur de la richesse de faits et d'observations que son livre renferme.

VOYAGES ET AVENTURES DU CAPITAINE BONNEVILLE à l'ouest des États-Unis d'Amérique, au-delà des Montagnes-Rocheuses, par *Washinton Irving*, trad. de l'anglais par Benjamin Laroche. — Paris, 1837. 2 vol. in-8, 15 fr.

Le capitaine Bonneville est le chef d'une troupe de ces trappeurs américains, chasseurs de castors, qui habitent la frontière des États-Unis et mènent une existence moitié sauvage, moitié civilisée, se mettant à la solde des compagnies qui s'occupent du commerce des pelleteries, et disputant aux Indiens le gibier qui abonde sur le territoire de ceux-ci. M. W. Irwing nous raconte tous les détails de cette vie aventureuse qui se passe en travaux pénibles et en combats dangereux. Son livre renferme une foule de curieux détails sur les usages des trappeurs, sur leurs rapports avec les Indiens et sur les mœurs et coutumes de ceux-ci. La chasse au castor, la chasse aux abeilles, et toutes les ruses employées par les diverses troupes rivales pour se faire concurrence, se devancer les unes les autres, sont décrites d'une manière fort intéressante. On y trouve également sur les travaux industrieux du castor des observations qui tendent à détruire quelque peu les merveilleux rapports que tant de naturalistes ont faits sur le degré perfectionné de son instinct. Ainsi le capitaine Bonneville, qui dit avoir suivi de ses propres yeux les travaux de ces animaux, prétend que c'est un préjugé de croire que le castor sait employer un moyen sûr pour faire toujours tomber dans l'eau, et exactement à la place où cela lui convient, les arbres dont il a besoin pour ses constructions. Il arrive souvent que lorsqu'il est parvenu à rompre le tronc à force de le ronger, l'arbre tombe du côté opposé à celui de l'eau, et ne peut alors nullement être utilisé par lui. Mais la plupart des arbres qui croissent vers les bords de l'eau sont inclinés du côté de celle-ci pour chercher l'air, la lumière et l'humidité, en sorte qu'il est tout simple de les voir tomber de ce côté-là plutôt que d'un autre. C'est ainsi que l'observation attentive servira sans doute à prouver combien sont vaines les tentatives de ceux qui veulent assimiler l'instinct à l'intelligence humaine pour rabaisser celle-ci.

Dans leurs excursions, les trappeurs sont non-seulement exposés à de grandes fatigues, à de longues courses dans lesquelles ils se voient obligés comme les anciens pionniers de

s'ouvrir un chemin, la hache à la main, au milieu des forêts vierges ; mais encore ils sont sans cesse harcelés par des troupes d'Indiens, qui, alléchés par le désir de se procurer maintes jouissances de la vie civilisée, cherchent à leur ravir le produit de leur chasse, pour aller eux-mêmes le vendre aux compagnies américaines. Épiant tous les mouvemens des trappeurs, ils les suivent à la piste, et quand ils les savent chargés d'un butin qui en vaut la peine, ils se placent en embuscade sur leur passage, fondent à l'improviste sur eux et réussissent fort souvent à les dépouiller de tout ce qu'ils possèdent. Il en résulte nécessairement des luttes, des batailles dans lesquelles plus d'un trappeur trouve la mort.

Le caractère rusé et avide des Indiens contribue aussi à rendre difficiles les relations qu'on a avec eux. Il donne fréquemment lieu à des incidens assez piquans, dont le récit n'est pas la partie la moins curieuse des *Aventures du Capitaine Bonneville*.

Il est fâcheux que M. Irwing n'ait pas donné une forme plus dramatique à cette espèce de biographie, car maintes scènes en eussent reçu un intérêt bien plus vif, un effet bien plus frappant, un aspect bien plus animé. On regrettera également ici, comme dans plusieurs autres livres du même auteur, ce mélange du roman avec l'histoire, de l'imagination avec la vérité, qui fait qu'on ne sait jamais bien exactement ce qu'il y a de vrai et de faux, ce qui est récit et ce qui est invention, et qu'on ne peut pas compter sur la réalité de tous les faits qu'il avance. Mais du reste, on le lira avec plaisir, et comme un complément à ce que les romans de Cooper nous ont déjà appris sur les Indiens et les pionniers de l'Amérique.

SOUVENIRS D'UNE AMBASSADE, par la duchesse d'Abrantès. — Paris, 1837. 2 vol. in-8, 15 fr.

Un séjour en Espagne et en Portugal a fourni à madame d'Abrantès le sujet de deux nouveaux volumes à ajouter à la série déjà fort nombreuse de tous ceux qu'elle a publiés depuis quelques années. On y trouve, comme dans tous les autres, quelques détails intéressans, quelques traits piquans noyés dans un long bavardage, dans une suite d'observations insignifiantes, de bagatelles frivoles, qui fatiguent le lecteur, mais remplissent le livre. Les mœurs de ces deux pays, les plus originaux, les plus exceptionnels, peut-être, de toute l'Europe, pouvaient certainement offrir à un bon observateur un sujet très-fécond ; mais madame d'Abrantès ne paraît pas

douée d'un bien haut degré d'observation. En général, elle ne voit que les petites misères du grand monde et n'étudie guère les gens ailleurs que dans leurs salons. Ainsi on verra dans ses *Souvenirs d'Ambassade,* des descriptions de bals, des détails de toilette; mais pour ce qui est des usages et des coutumes populaires, nationaux, il n'en est pas question. Elle ne parle à cet égard que de la saleté qui paraît être une habitude invétérée dans les hautes classes de la société comme dans les plus basses; mais en vérité, on ne peut s'empêcher de croire qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce qu'elle dit, soit de la princesse du Brésil et de ses dames d'honneur, soit d'une autre princesse qui vint à Paris, et à laquelle elle procura son coiffeur, qui eut fort à faire pour la débarrasser des hôtes incommodes qu'elle avait apportés avec elle.

Il faut bien le dire, madame d'Abrantès écrit trop; les volumes ne lui coûtent rien, et elle en est arrivée au point de se servir volontiers de tout ce qui se présente pour remplir ses pages. Autour de quelques faits dont sa mémoire a conservé un souvenir assez confus, viennent ainsi se grouper maints incidens qui lui sont fournis par son imagination, et avec une prolixité incroyable, elle accumule phrase sur phrase, digression sur digression, de telle sorte qu'en moins de de rien, voilà son manuscrit assez gros pour former les deux volumes in-8° de rigueur. C'est une fécondité effrayante, vraiment, une facilité de plume qu'on peut avec raison appeler malheureuse, car elle fait souvent ressembler un livre au radotage d'une tête affaiblie par l'âge, ou au flux de paroles qui s'échappe de la bouche de ces femmes que l'on désigne vulgairement sous la dénomination de commères.

MÉMOIRES D'UN PRISONNIER D'ÉTAT AU SPIELBERG, par *A. Andryane.* — Paris, 1837. 2 vol. in-8, 16 fr.

Notre siècle, fécond en troubles politiques, a vu bien des grandes infortunes dont le récit sera riche en leçons pour la postérité. La lutte entre l'intelligence et la force matérielle, entre le privilége et la liberté, date de loin sans doute; mais à nulle autre époque elle ne se montra plus à découvert, les forces des deux partis ne se balancèrent plus également, et l'on ne put aussi bien suivre tous les détails de l'action. Dans les siècles passés, la lutte était trop inégale, et le despotisme, maître absolu partout, étouffait la plainte dans les oubliettes de ses cachots. C'était à peine si quelque rare écho se faisait entendre et répétait faiblement dans le lointain les gémissemens et les souffrances des martyrs de la raison et du bon

sens ; la presse n'était libre nulle part, et d'ailleurs le talent d'écrire ne se rencontrait pas aussi communément qu'aujourd'hui ; c'est sous ce rapport surtout que la révolution française a opéré un changement considérable. La ruine d'une foule de manoirs féodaux, la destruction de la Bastille, les garanties de la justice et la publicité des tribunaux sont venues rompre la chaîne du passé et établir un ordre de choses réellement tout nouveau.

Maintenant la lutte se continue en présence d'un nombreux public, et si elle n'en est pas moins vive, la publicité lui donne un caractère moins atroce, et ouvre au martyre une voie pour faire entendre ses gémissemens et raconter ses souffrances. La tyrannie est ainsi tenue quelque peu en respect et n'ose pas du moins se livrer à toute sa haine contre les vaincus ; elle se voit forcée de mettre des bornes à sa vengeance. Ainsi, dans les pays les plus civilisés de l'Europe, les condamnations à mort pour crimes politiques sont devenues de plus en plus rares. Mais comme en même temps on a appris à connaître mieux que jamais l'état des questions qui divisent les hommes, on leur a su peu de gré de cet adoucissement, et, ce qui frappe le plus quand on regarde la lutte, c'est la barbarie et l'injustice qui en dominent encore presque toutes les phases.

Lorsqu'après tant de siècles de misère et d'esclavage le peuple prit un jour sa revanche, il se montra terrible ; l'échafaud, l'exil et la proscription présidèrent à son triomphe. Mais il agit avec franchise, et la lumière du soleil éclaira tous ses actes.

Plus tard, les souverains absolus triomphant à leur tour voulurent bien entourer de mystère le châtiment de leurs ennemis ; mais les ténèbres dont ils s'environnaient ont été dissipées, et l'on a exposé au grand jour les formes despotiques de leur justice aussi lente que cruelle. Les mémoires de Silvio Pellico ont déjà fait connaître le Spielberg et l'abominable régime auquel sont soumis les prisonniers qu'on y renferme ; ceux d'Andryane viennent les confirmer et achever de dérouler à nos yeux ce triste tableau dont l'âme pieuse et résignée de Pellico avait encore voilé bien des détails, caché bien des parties.

M. Andryane n'est point un de ces conspirateurs de profession qui sont toujours prêts à se jeter, tête baissée, dans toutes les tentatives les plus téméraires. Jeune homme riche et mondain, il avait d'abord mené à Paris la vie dissipée et futile du fashionable ; puis, dégoûté de cette inutile existence, il s'était tout-à-coup décidé à quitter le monde, à rompre avec ses habitudes oisives et à se retirer à Genève pour re-

commencer une vie nouvelle dans le sein de l'étude et de la méditation. Avec une force de volonté peu commune, il avait réussi à accomplir cette difficile réforme ; l'élégant à la mode était devenu un étudiant laborieux.

« Là, » dit-il, « je me mis à l'œuvre, et, profitant des ressources littéraires et scientifiques que cette ville de savans offre à ceux qui veulent véritablement s'instruire, je me fis étudiant; je pris des leçons, je suivis des cours, je m'enfonçai dans les livres, je me clouai sur mon pupitre des journées, des semaines, des années entières, triomphant de mon inaptitude au travail, de mes découragemens momentanés, de l'inconstance même de mon caractère; par une force de volonté qui devenait plus tenace, plus opiniâtre, à mesure que le champ des connaissances à acquérir s'étendait devant moi, et que les difficultés à vaincre, pour atteindre le but que je m'étais proposé, se présentaient plus clairement à mes yeux. Siéger un jour avec distinction, avec honneur, sur les mêmes bancs où brillaient alors de tant d'éclat les Benjamin Constant, les Foy, les Manuel; marcher sur les traces de ces dignes représentans du parti national, tel était le but élevé dont mon inexpérience doit faire excuser la présomption, mais qui souriait avec tant d'attrait, tant de grandeur à ma jeune ambition, que je me sentais capable des plus grands efforts pour y parvenir. »

Une pareille résolution était certainement noble et louable, et n'annonçait point un perturbateur de l'ordre public. Malheureusement Andryane se trouva en contact avec des réfugiés politiques dont il y avait alors un grand nombre à Genève. Ce fut la société qu'il cultiva le plus, et bientôt il se vit initié dans tous les projets des sociétés secrètes qui se reformaient alors pour chercher à réparer l'échec de 1821. Un homme remarquable par son énergie démocratique, Buonarotti, qui vivait à Genève en donnant des leçons de musique, s'empara surtout de l'esprit d'Andryane, il le captiva et le domina bientôt complètement. Andryane ayant résolu de faire en Italie un voyage d'agrément, Buonarotti voulut que ce voyage ne fût pas inutile à la cause politique; il chargea son jeune néophyte de voir tous les patriotes italiens, de réveiller l'espoir dans leurs cœurs et de conférer avec eux sur les moyens de renouer de nouvelles intrigues contre le gouvernement autrichien. Mais ce qui était encore bien plus dangereux, il le chargea de papiers suspects dont la saisie ne pouvait que le compromettre de la manière la plus fâcheuse.

Andryane ne sut pas résister, il ignorait l'état réel des choses et ne savait point quel système compliqué de délation

était organisé dans la Lombardie; d'ailleurs, on ne le chargeait pas de passer la frontière avec ces papiers qui ne devaient lui être remis qu'à Milan. Il partit donc et commença, dès les premières villes où il s'arrêta, sa périlleuse mission. Mais dès ces premières villes aussi, il reconnut combien étaient folles les espérances de ceux qui l'envoyaient. Le découragement et la crainte étaient dans tous les esprits, la terreur régnait, et chacun ne songeait au contraire qu'à se cacher et à effacer toute trace qui aurait pu servir à éveiller les soupçons de la police. Renonçant alors à des tentatives aussi inutiles que dangereuses, Andryane résolut de ne plus songer qu'au plaisir de voir l'Italie, et écrivit à ses amis de Genève pour leur annoncer qu'il n'y avait absolument rien à faire. Mais à Milan les papiers de Buonarotti lui arrivèrent, et avant qu'il eût eu le temps de s'en défaire, des perquisitions de police furent faites chez lui, on saisit le malheureux portefeuille, et Andryane fut conduit en prison. Alors commence pour lui un long et cruel supplice, celui que la législation autrichienne inflige à tout accusé pour délit politique. Le procès est dirigé par un Salvotti, chef suprême de la police dans le royaume Lombardo-Vénitien, et grand-inquisiteur chargé de punir tous les coupables de la révolution de 1821. Tous les efforts de ce magistrat tendaient à découvrir des conspirations, et il n'y a sorte de ruses qu'il n'employât pour parvenir à ce but. Menaces, séductions, promesses, subterfuges de toute espèce, il ne négligea rien pour obtenir d'Andryane les noms de ses complices et l'aveu de la conspiration dont il devait être l'agent. Mais ce fut en vain; le prisonnier se renfermant dans le secret le plus absolu, conserva une fermeté inébranlable, et, par son sang-froid, déjoua toutes les embûches dressées pour le surprendre. Placé en face d'un homme qui paraissait entièrement maître de son sort, et qui s'offrait à lui tout à la fois comme accusateur, comme juge et comme avocat, Andryane sut habilement garder sa dignité et demeurer fidèle aux lois de l'honneur sans compromettre sa propre sûreté par des emportemens qu'auraient certainement justifiés une telle violation de toutes les idées de justice et d'équité. En vain l'on prolongea l'instruction, en vain on s'adressa à son cœur, et l'on voulut le tromper en lui faisant croire que tous ceux qu'il craignait de compromettre étaient déjà arrêtés, et allaient être confrontés avec lui; rien n'eut prise sur cette âme ferme et droite. Le procès se termina enfin sans qu'on pût trouver contre lui d'autres charges que celles tirées des papiers saisis dans sa demeure. Mais à cette époque il n'en fallait pas tant pour constituer un crime capital, et Andryane

fut condamné à mort en même temps que le célèbre comte Gonfalonieri. L'empereur, dans *sa clémence infinie*, commua la peine en celle du *carcere duro* pour la vie.

On peut facilement se figurer quel chagrin affreux une pareille sévérité causa à toute la famille de ce malheureux jeune français, si imprudemment jeté ainsi au milieu des conspirateurs italiens. Sa sœur et son beau-frère, arrivés à Milan déjà depuis quelque temps pour intercéder en sa faveur, furent anéantis par cette triste nouvelle. Il faut lire dans les fragmens du journal de cette sœur tout le détail de leurs angoisses, des démarches sans nombre qu'ils firent, des alternatives d'espérance et de désolation par lesquelles ils passèrent pour arriver à cette épouvantable solution. Ce ne sont pas les passages les moins intéressans des *Mémoires d'un prisonnier d'État*. Ils ont d'ailleurs l'avantage d'avoir été écrits sur le moment même où les impressions venaient d'être reçues et d'en porter ainsi l'empreinte la plus vraie et la plus forte, tandis que la majeure partie des conversations et des interrogatoires que rapporte Andryane ont été puisés dans les souvenirs plus ou moins incertains de sa mémoire, puisqu'il n'avait aucun moyen dans sa prison de déposer sur le papier ses pensées ou les faits qu'il voulait conserver.

Il est vrai que durant sa captivité au Spielberg il dut se les répéter souvent, et qu'à force de repasser dans sa tête toutes les circonstances de son arrestation et de son procès, il lui devint impossible d'en oublier une seule.

Avant d'être conduits dans cette forteresse, les condamnés furent exposés au pilori à Milan pour entendre lire leur sentence en public. Ils supportèrent cette cruelle humiliation avec une résignation pleine de courage. Le sentiment de n'avoir rien fait contre sa conscience soutient l'homme au milieu des plus affreuses peines. Le comte Gonfalonieri lui-même, épuisé par la maladie et les tourmens de toute sorte qu'il avait endurés, n'eut pas un instant de faiblesse, et son énergie morale fut assez grande pour vaincre ses souffrances physiques. Cette lutte de l'âme noble et forte de ses convictions contre les moyens de répression violente employés pour l'empêcher de se développer, est un des plus intéressans spectacles qui puissent s'offrir à nos regards. En lisant les mémoires d'Andryane, on se sent entraîné à admirer, à estimer, à chérir comme un ami ce jeune homme qu'une imprudence a jeté dans les cachots de l'absolutisme, et auquel la terreur ni les menaces ne peuvent arracher une lâcheté ou même une plainte. Si la témérité des entreprises révolutionnaires a trop souvent compromis la cause de l'avenir, ceux

qui s'en sont rendus coupables l'ont trop chèrement payé pour qu'on puisse songer à leur adresser des reproches. Leur long martyre a racheté leur tort et offert au monde une leçon riche en conséquences heureuses. Ce contraste si frappant entre les sentimens purs et élevés des victimes et les moyens corrupteurs dont leurs bourreaux se servent pour les tenter, est beaucoup plus utile à la cause que quelque révolution que ce soit. Il remue profondément les cœurs, et contribue ainsi d'une manière indirecte à propager l'amour de la liberté, les idées de progrès qui, une fois bien entées sur les mœurs et bien comprises par les intérêts qu'elles sont destinées à protéger, ne tarderont pas sans doute à passer d'une manière durable dans les institutions.

Les *Mémoires d'un prisonnier d'État,* sans avoir la supériorité littéraire des prisons de Pellico, sont cependant écrits avec charme et simplicité. Leur tendance est moins catholique aussi, quoique la captivité ait également agi sur Andryane et réveillé chez lui le sentiment de la religion dans toute sa ferveur. Les deux volumes qu'il publie ne forment qu'une première livraison dans laquelle on suit Andryane dans tout le dédale de la justice autrichienne, depuis le moment de son arrestation jusqu'à celui où les portes du Spielberg s'ouvrent pour recevoir le prisonnier condamné au *carcere duro* à perpétuité. C'est avec une vive impatience que les lecteurs attendront la suite de cette touchante narration; il sera curieux de voir encore une fois ce fameux et terrible Spielberg dévoilé au public jusque dans ses plus secrètes retraites. Il semble que de tels restes de barbarie ne peuvent supporter l'éclat de la lumière, et que ce soit déjà les détruire à moitié que de les exposer dans toute leur hideuse nudité aux yeux du public.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

EVE ET MARIE, philosophie du Christianisme dans son rapport avec la femme; par *Gabriel Lassus*. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c. = **COMMENTAIRE PHILOSOPHIQUE SUR L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN**, précédé d'une esquisse générale de la philosophie du Christianisme, par le même. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Le mouvement de réforme qui agite aujourd'hui l'Église catholique de France est très-remarquable. Après avoir résisté avec opiniâtreté à l'impulsion du XVIe siècle, elle se voit

maintenant travaillée à son tour par des idées d'indépendance qui fermentent dans son propre sein. De tous les côtés on se révolte contre l'autorité, on bat en brèche le vieil édifice, et malgré les efforts du haut clergé pour mettre une digue à ce débordement, il est peu probable qu'il puisse longtemps le contenir et empêcher le torrent de suivre son cours. Nul ne peut dire sans doute ce qui sortira de ce conflit ; mais il est bien évident que nous marchons vers une phase nouvelle dans l'histoire du christianisme. Il ne s'agit plus de sarcasmes à la Voltaire dont l'effet terrible et dangereux n'est que passager et presque sans influence sur les esprits sérieux. C'est la raison qui s'enquiert de la foi et qui prétend comprendre avant de croire. C'est l'intelligence qui se réveille et brise les chaînes dont on l'avait garottée pendant son sommeil.

Les deux ouvrages qui font le sujet de cet article ne sont pas les manifestations les moins remarquables de ce phénomène social.

Ecrits par un catholique qui débute en déclarant que le protestantisme est une erreur, ils expriment assez bien la manière de voir d'un grand nombre de catholiques pieux, mais éclairés, qui rejettent la superstition et adoptent volontiers le mysticisme symbolique. L'amour, et la charité qui en est la conséquence, sont aux yeux de l'auteur les uniques bases du christianisme, ses principes et son but. C'est en faisant appel à ce noble sentiment qu'il pense pouvoir ranimer le catholicisme, et en faire une religion d'avenir convenable à tous les temps et à tous les peuples. Pour lui la Bible est un symbole continuel, dans lequel il retrouve surtout une pensée qui domine tout le reste ; c'est que la femme est ici-bas l'instrument des volontés divines, c'est que « le » problème le plus mystérieux, de l'intérêt le plus puissant, » celui que tous les hommes supérieurs doivent méditer, » c'est l'avenir des femmes. L'avenir du christianisme y est » tout entier. »

Eve et *Marie* sont deux types qui lui révèlent en partie le sens de ce mystère. La première succombe à la tentation du mal, et sa faute entraîne la chute de l'homme, jette la corruption dans le monde, détourne le genre humain de la voie qui lui était assignée. Alors paraît Moïse, pauvre enfant sauvé de la mort par une femme qui l'élève et lui sert de mère. Arrivé à l'âge d'homme, il entreprend de régénérer le peuple juif, et crée dans ce but une législation puissante, dont la tendance est de ramener la morale dans les mœurs par la vie de famille, et dans laquelle il s'efforce surtout d'empêcher son peuple de s'unir à des femmes étrangères, qui par leur corruption pourraient détruire bientôt son œuvre. Mais c'é-

tait une tâche bien difficile qu'il ne lui fut pas donné d'accomplir entièrement. Il fallait que *Marie* vînt pour compléter le symbole dont *Eve* n'aurait offert qu'une part. Marie est la femme par excellence, qui réunit en elle la sainteté, la maternité, la charité et l'amour. C'est la femme telle que Dieu a voulu qu'elle fût pour le bonheur de l'homme et pour l'accomplissement de ses vues dans la société humaine. « La » Mère de Dieu est comme toutes les mères, puissante sur le » cœur de son fils, et comme femme, elle est compatis- » sante..... Marie n'a pu devenir la mère de Dieu sans être » la plus excellente des créatures et sans contribuer à la ré- » demption..... Enfin Marie est femme, et comme telle, elle » a les vertus de la femme. Le petit nombre des circonstances » de sa vie qui ont été transmises par l'Evangile, fait con- » naître quelles sont ces vertus. C'est la pureté; Dieu ne » pouvait vouloir se faire homme que dans le sein de celle » qui était vierge de corps et de pensée. Ce sont l'humilité et » l'abnégation de soi-même; Marie se reconnaît la servante » du Seigneur et se soumet humblement à sa volonté. Ce » sont la patience et la résignation, elle a vu expirer son » fils sur la croix. Marie est le modèle des femmes. »

Cette idée, dégagée de l'entourage mystique que l'auteur catholique a dû nécessairement lui conserver, est grande et belle.

Cette manière d'envisager la femme comme l'institutrice de l'homme, comme le soutien de la morale et la source de tout ce qu'il y a de grand et de noble, est certainement d'accord aussi avec ce que nous enseigne la raison. La femme est appelée comme mère à diriger l'éducation de ses enfans dès les premières lueurs de leur intelligence, à leur indiquer le sentier qu'ils doivent suivre dans cette vie, à les aider dans leurs progrès, à les soutenir contre les obstacles, à les consoler des revers. Il est parfaitement vrai qu'à elle est confiée la sauvegarde des mœurs dont le sanctuaire est la famille. Mais cette pensée doit être dégagée de tout entourage mystique ou prétentieux. Ce n'est pas avec l'amour ascétique, non plus qu'en s'appuyant sur des droits politiques ou civils, que les femmes acquerront plus d'influence. La vie de famille est la seule arène dans laquelle se déploie leur puissance, et quelque bornée qu'elle puisse paraître à l'observateur superficiel, il n'en est pas moins vrai qu'elle peut devenir la source du bonheur d'un peuple. C'est là que se forment, au milieu des affections les plus pures et des sentimens les plus vrais, des citoyens probes et vertueux qui ne vendront point leur conscience et ne trahiront jamais leur patrie. C'est là que la tendresse maternelle, tempérant la fougue des passions et la rudesse impétueuse du jeune âge, crée des liens qui enchaî-

nent pour la vie les vils penchans, les inclinations mauvaises, les tendances pernicieuses. Sous ce rapport on peut dire avec vérité que la femme est l'instrument de la volonté divine pour l'accomplissement de ses vues sur l'humanité.

Le contraste établi par M. Lassus entre Eve et Marie est ingénieux; mais il se laisse entraîner par son enthousiasme religieux jusqu'à proclamer une dévotion superstitieuse pour la mère de Jésus, et tombe ainsi dans un dangereux travers. C'est du reste un fait très-curieux et un signe bien remarquable de notre époque, que de voir ainsi un catholique chercher à se rendre compte de ses croyances, à concilier sa foi avec la raison, et se soustraire hardiment à l'autorité despotique de l'Eglise. Dans le siècle dernier, on ne combattait l'orthodoxie religieuse que par l'incrédulité et les sarcasmes de l'ironie. Aujourd'hui le sentiment religieux se recueille, et profite des lumières de la raison pour éclairer son développement. Il examine et rejette volontiers la plupart des articles de foi qu'on lui impose, sans pour cela renoncer au christianisme. Il se livre même facilement aux rêveries mystiques, et n'accepte les mystères que comme de divins symboles sous lesquels se cache l'éternelle vérité. Ce bizarre mélange de raisonnement et de mysticisme se rencontre assez fréquemment, et peut s'expliquer par les premières impressions de l'enfance qui se font jour au milieu des études de l'âge mûr. C'est l'influence de l'éducation catholique qui vient se mêler aux tendances philosophiques du siècle.

Le livre de M. Lassus offre tout à la fois une poésie élevée soutenue par un style pur et digne, et une philosophie féconde dans ses résultats pour la pratique de la vie sociale. On regrettera d'autant plus qu'il soit rempli de cette dévotion superstitieuse et que dans son admiration pour les vertus de Marie il proclame son culte comme le premier et le plus nécessaire à la régénération de l'homme. Il y a sans doute encore du symbole dans cette adoration de la Vierge, et il veut indiquer probablement par là combien le respect pour la femme vertueuse est indispensable à la morale; mais à force d'exagérer ses idées symboliques de charité et d'amour, il conduit tout droit à des erremens qui sont peu d'accord avec une saine philosophie. Le sentiment a besoin souvent de l'appui de la raison pour ne pas se fourvoyer et devenir un guide dangereux.

Dans le *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean*, l'auteur développe son système religieux d'une manière plus complète. Il sépare la philosophie du christianisme de l'entourage dogmatique et mystérieux dans lequel nous l'offrent les livres saints. Ici il se prononce tout-à-fait contre les doctrines de

l'orthodoxie. Les miracles n'apparaissent à ses yeux que comme des moyens ou des résultats de l'enthousiasme religieux dans un siècle et chez un peuple ignorans et grossiers. Leur authenticité lui semble tout-à-fait inutile pour l'appui de la religion qui possède dans l'excellence de ses principes moraux la seule véritable garantie de ses succès, de sa vérité et de sa durée. M. Lassus va même plus loin, et, abordant franchement la question des personnes, il se prononce pour l'opinion qui regarde les Evangiles comme ayant été écrits, non par les Apôtres eux-mêmes, mais par quelques-uns de leurs disciples, à des époques différentes, les uns d'après les autres et dans un temps où déjà la tradition orale pouvait avoir plus ou moins altéré les récits primitifs. L'Évangile de S. Jean surtout aurait été écrit par un Juif hellénique très-versé dans la philosophie grecque.

Ce sont là des hypothèses hasardées comme tant d'autres, sans qu'il soit possible de prononcer ni pour, ni contre. Elles ne sont du reste pas nouvelles; elles ont été déjà le sujet de bien des discussions; et, comme pour tout ce qui concerne la foi, le sentiment individuel peut seul être juge de leur valeur. La croyance ne se commande pas; elle s'empare des esprits faits pour la saisir, et rien ne saurait lui donner le pouvoir de contraindre ceux qui sont sans sympathie pour elle. Mais de la part d'un homme qui se montre en même temps disciple fervent de la philosophie chrétienne et pieux adorateur de la Vierge, ces idées sont un signe bien curieux de l'inquiétude qui pousse aujourd'hui tous les esprits à se rendre compte de leurs croyances et à chercher à concilier la foi avec la raison.

La manière dont l'auteur commente l'Evangile de S. Jean est fort remarquable. Ses doctrines hardies trouveront sans doute beaucoup de contradicteurs, effrayeront bien des gens, seront peut-être également repoussées par les croyans et les incrédules; mais tout le monde s'accordera à louer le ton digne et grave avec lequel il les expose, sans jamais oublier le respect que doivent inspirer de semblables matières. Si la discussion théologique avait toujours parlé ce langage, elle aurait certainement fait plus de bien à la religion et moins de mal aux hommes.

DU COURAGE, DE LA BRAVOURE, DU COURAGE CIVIL; discours prononcé par le président de la Société royale d'Émulation d'Abbeville, dans la séance du 4 novembre 1836. — Abbeville, 1837. In-8. Se trouve à Paris, chez Derache, libraire, rue du Bouloy.

M. Boucher de Perthès s'est proposé dans ce discours de faire ressortir l'immense supériorité du courage civil sur la

bravoure militaire à laquelle les hommes ont si follement élevé des autels et rendu un culte absurde. A mesure que la civilisation fait des progrès, les idées se modifient, et petit à petit disparaissent les derniers vestiges de barbarie qui se conservaient encore dans nos mœurs. Après la grande impulsion donnée par la révolution française, le mouvement avait été brusquement arrêté par la force brutale d'un soldat qui sut ranimer l'esprit militaire et entraîner toute l'Europe dans des guerres sanglantes. Mais on dirait que ce fut le dernier effort de cette puissance anti-sociale qui s'opposa si long-temps aux progrès des nations. L'ambitieux tombé, le vertige cessa et, par une réaction bien plus prompte qu'on ne s'y attendait, le monde rentra dans une voie meilleure et plus sensée. L'état militaire, que tout avait concouru pendant quelques années à placer en tête des fonctions les plus honorables, et à combler des honneurs les plus grands, tomba tout-à-coup du premier au dernier degré de l'échelle sociale. On ouvrit les yeux et l'on vit ce dont on ne s'était pas aperçu jusque là, que le métier de tueur d'hommes était un fort vilain métier qui tenait à la fois de celui du bourreau et de celui du brigand. On reconnut que ce courage militaire tant vanté, n'était, dans nos armées disciplinées surtout, qu'une suite nécessaire de la position du soldat cloué en quelque sorte à son rang qu'il ne saurait quitter sans courir de plus grands dangers.

La volonté n'entrant pour rien dans la résignation avec laquelle il demeure exposé à un péril qu'il ne peut fuir, il n'y a en réalité pas de vrai courage pour lui. La plupart des actes isolés de bravoure individuelle, qui ne sont pas rares dans nos guerres modernes, ne sont eux-mêmes que des traits de téméraire audace, car il leur manque cette liberté d'action et ce principe de justice qui sont les bases du véritable courage. Ce sont là des idées qu'on n'eût pas osé émettre il y a quelques années, et qui, aujourd'hui, se glissent partout, se proclament hautement, et s'établissent dans les mœurs pour passer ensuite de là dans les institutions.

M. Boucher de Perthès établit d'abord que le courage n'existe que pour l'homme qui connaît le danger, et le redoute ; car pour celui qui l'ignore, il n'y a pas de vertu à se jeter au-devant, c'est un aveugle qui enjambe un précipice sans s'en douter. Le courage consiste dans la lutte entre la peur du péril et la volonté de l'affronter, pour atteindre le but qu'on se propose. La bravoure en diffère en ce qu'elle n'est qu'un élan passionné, sans réflexion et suivi souvent de la crainte, tandis que le courage froidement résolu réfléchit d'abord, puis une fois lancé ne recule ni ne tremble plus.

L'homme a plutôt de la bravoure; la femme, plutôt du courage.

On désigne sous le nom de courage civil le développement calme et soutenu de cette noble vertu telle qu'on la rencontre trop rarement dans le monde.

« Le courage civil est moins un courage d'action qu'un sentiment qui la reçoit et qui la modère. Le courage militaire est toujours le courage qui frappe, le courage civil est souvent celui qui se laisse frapper; et certes, il faut autant de vigueur pour supporter une douleur ou une injure que pour la faire. Le courage militaire est pour l'attaque, le courage civil est pour la défense. L'un est la paix, l'autre est la guerre; l'un est pour détruire, l'autre pour conserver; l'un est le glaive, l'autre est le bouclier.

» L'homme qui a le courage militaire est brave; celui qui a le courage civil est vertueux. »

M. Boucher de Perthès fait avec raison un grand éloge du courage civil, qui est le soutien de la vertu et le plus solide appui de la liberté. Mais il ajoute :

« Le cœur ne bat pas dans le courage civil; là, point de poésie. »

Cette assertion nous paraît fort étrange. L'auteur n'a sûrement pas bien pesé ses paroles; car, au contraire, le courage civil doit souvent faire battre le cœur plus que tout autre, et ses actes sont certainement dignes des plus hautes inspirations poétiques. Au reste, M. Boucher de Perthès ne paraît pas avoir une idée bien nette du courage civil, car il nous représente Napoléon et Louis XVIII comme des modèles de cette rare vertu : or, nous ne savons vraiment pas quand le premier en a jamais donné des preuves; et, quant au second, il montra sans doute beaucoup de fermeté en résistant aux prétentions du parti de l'émigration; mais on ne peut pas dire que ce fut *le courage civil porté au plus haut degré.*

Du reste, l'esprit qui anime ce discours est, en général, digne des lumières de notre époque, et nous terminerons cet article en citant un fragment de sa péroraison :

« Vous, gens de savoir, hommes amis des hommes, et vous, souverains constitutionnels comme nous citoyens, qui n'avez d'autres intérêts que les nôtres; vous qui êtes forts avec nous, heureux avec nous et comme nous, vous, à qui la guerre serait nuisible comme à nous, puisque, pères de famille, vos enfans y seront exposés comme les nôtres, puisque comme nous, propriétaires et industriels, vous y perdrez revenus et capitaux; aimez et protégez le courage civil! enseignez-le à tous, c'est pour celui-là seul que la propagande

est permise; car c'est celle de l'ordre, celle qui amènera un jour la paix universelle.

» Et ce serait un bel exemple de courage civil que donnerait celui de ces princes ou de ces peuples, qui, le premier, déposerait les armes! quelle plus grande preuve pourrait-il offrir de sa confiance dans la force nationale? Car ces armes, pourquoi les a-t-on? Parce que le voisin les a. C'est par peur qu'on les a prises, c'est par peur qu'on les conserve.

» Avec du courage nous n'en aurons plus besoin; les soldats seront inutiles, puisqu'au moment du danger nous serons tous soldats; puisque la poitrine des citoyens sera là pour défendre le territoire et la liberté! »

DIONYSII CATONIS DISTICHA de moribus ad filium, in gallicos versus translata; quibus accedit, ad explanandas quæstiones de auctore et ejus doctrina morali dissertatio; opera *Juliani Travers*. — Falesiæ, Brée, 1837. In-8.

La traduction de ces distiques n'est certes pas sans mérite, et M. Travers a lutté parfois assez heureusement avec l'original. Mais il est bien difficile de rendre en français la concision du latin sans faire quelquefois des phrases embarrassées, tordues, dont le sens est difficile à saisir. La langue latine est admirablement propre à renfermer ainsi en deux vers une leçon morale, à laquelle elle imprime en quelque sorte le caractère d'un dicton populaire. Le français, au contraire, est de toutes les langues peut-être la moins susceptible de ce genre de laconisme. Aussi M. J. Travers a-t-il parfois échoué devant cet écueil. Dans les deux distiques suivans, la traduction s'éloigne trop de l'original.

Nolo putes pravos homines peccata lucrari :
Temporibus peccata latent, sed tempore parent.

« Le méchant n'est pas né sous une heureuse étoile :
» Le temps cache son crime, et le temps le dévoile. »

Corporis exigui vires contemnere noli :
Consilio pollet, cui vim natura negavit.

« Ne juge pas un homme à de simples dehors :
» Souvent un grand esprit anime un petit corps. »

Mais il est vrai qu'on eût peut-être inutilement tenté de mieux faire. Les conditions de la rime sont trop dures pour qu'on puisse toujours les accorder avec les exigences du disti-

que. C'est déjà beaucoup d'avoir réussi comme M. Travers à leur donner en général, un sens clair, frappant, un tour facile et grâcieux.

En voici quelques-uns qui sont dignes d'être cités :

Avec les gens verbeux lutter est maladresse :
La parole est à tous, mais à peu la sagesse.

Censeur, veille sur toi ; honte aux docteurs sublimes
Dont les coupables mœurs réfutent les maximes !

Une peur ridicule est la peur de mourir,
Elle hâte la vie et glace le plaisir.

Use et n'abuse pas ; un prodigue sans frein
Se ruine, et, honteux, il va tendre la main.

Loin de toi les soupçons ! Plus de bonheur possible
Pour qui tremble toujours : la mort est moins terrible

Cette édition de Dionysius Cato a été destinée à servir de thèse philosophique pour le doctorat. C'est pourquoi elle est accompagnée d'une dissertation latine sur l'auteur et sa doctrine morale, dans laquelle M. Julien Travers, après avoir examiné les principes émis par Dionysius Cato, et le petit nombre de documens que lui ont fournis ses laborieuses recherches, établit que cet écrivain vécut probablement sous les Antonins; qu'il n'était point chrétien, qu'il jouit cependant d'une grande renommée parmi les moines du moyen âge, qui en multiplièrent les exemplaires et les répandirent en abondance; que la doctrine morale de ses distiques est celle d'un Stoïcien ou plutôt encore semble se rapprocher de l'éclectisme; enfin que des réimpressions nombreuses des traductions dans presque toutes les langues modernes, sont venues témoigner en faveur du mérite de ce petit livre.

Cette dissertation est faite avec soin, et l'on y trouve une érudition assez rare sans doute aujourd'hui. Mais nous avouons ne pas comprendre pourquoi l'on exige des aspirans au doctorat ès-lettres un semblable tour de force, car on peut bien appeler ainsi l'obligation d'écrire dans une langue morte. Comment se fait-il qu'on ait conservé jusqu'à ce jour cette vieille coutume qui ne saurait produire que d'assez médiocres compositions que personne ne lit et qui sont de bien mauvais moyens de juger les capacités de l'aspirant?

M. Julien Travers a fort bien fait de choisir pour sujet de sa thèse latine les distiques de Cato, parce que du moins elle

remplit un but utile en donnant une édition et une traduction nouvelles de ce petit ouvrage. Sa dissertation ne vient qu'en seconde ligne et offre un commentaire qui n'est point dénué d'intérêt. Il a su de cette manière tirer le meilleur parti possible de cette épreuve la plus ingrate du concours.

SCIENCES ET ARTS.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE D'ARITHMÉTIQUE, suivi d'une table de logarithmes des nombres depuis 1 jusqu'à 10,000, avec cinq décimales; par *Élie Ritter*, docteur ès-sciences, régent d'arithmétique au collége de Genève.— Genève, chez Ab. Cherbuliez et Comp^e^; Paris, même maison. 1837. In-8, 6 fr.

Destiné aux commençans, ce volume renferme les premiers élémens des mathématiques, exposés avec une grande clarté, et conduit l'élève jusqu'aux problêmes les plus compliqués de l'arithmétique par une gradation fort bien ménagée, de manière à rendre les progrès rapides et certains sans fatiguer ni rebuter l'intelligence. De nombreux problêmes placés à la suite de chacune des diverses opérations du calcul, servent à les appuyer et à les graver sûrement dans la mémoire.

L'auteur débute par expliquer ce que c'est que la numération parlée et la numération écrite, et ramenant à des principes généraux les particularités qu'offrent ces deux manières d'exprimer les nombres, facilite leur connaissance trop souvent négligée dans l'étude des premiers élémens. Viennent ensuite les opérations sur les nombres entiers, leur définition, l'indication du procédé à suivre dans chacune d'elles, et l'explication raisonnée de ce procédé, fort essentielle pour que la pratique ne soit pas une routine machinale, une lettre morte pour l'esprit. Les fractions sont de même soumises aux quatre opérations de l'arithmétique ainsi que les nombres complexes et les nombres fractionnaires décimaux, avec une exposition sommaire du nouveau système métrique français. Après ces premières notions se trouve la théorie des proportions qui, bien comprise, conduit à la règle de trois et à la règle conjointe. Puis l'auteur passe aux applications commerciales, règles d'intérêt, comptes courans, règles d'escompte, de société, de partage, d'alliage, changes, fonds publics, etc., avec des problêmes bien choisis et propres à rendre toutes ces opérations familières à l'élève.

Les puissances et racines des nombres, les progressions et logarithmes, enfin les propriétés des nombres font les sujets des trois derniers chapitres. On est ainsi amené jusqu'aux dernières limites de l'arithmétique, et à la fin du volume se trouve une table de logarithmes des nombres, depuis 1 à 10,000 avec 5 décimales.

Ce traité est ainsi plus complet que la plupart de ceux du même genre qui existent et qui sont employés dans les colléges et pensionnats. Il unit à la fois les élémens de la science et son application au commerce. Nous ne doutons pas qu'il n'obtienne bientôt une préférence marquée de la part de toutes les personnes qui se livrent à l'enseignement.

CATALOGUE DES PLANTES RECUEILLIES DANS LE DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE, classé suivant le système de Linné, par *J.-B. Pesneau*. — Nantes, chez Foret. 1837. In-12, 2 fr. 50 c.

Ce catalogue, qui est classé d'après la méthode de Linné, donne le nom vulgaire ainsi que le nom latin des plantes et l'indication des numéros de la Flore française qui y correspondent. Grâce à cette dernière précaution, il se trouve ainsi en rapport avec la méthode naturelle. Les plantes recueillies par M. Pesneau appartiennent à environ 560 genres différens, dont près d'un tiers sont des végétaux cryptogames. Mais il ne donne que leurs noms et le lieu où elles se trouvent, et n'expose point leurs caractères. C'est un petit volume intéressant surtout pour les habitans du département. Il pourra les guider utilement dans leurs excursions botaniques et les aider à se faire un herbier local complet. Mais la science en général retire peu de fruits de travaux qui n'embrassent comme celui-ci aucune région naturelle bien déterminée. Le département de la Loire-Inférieure est une division purement administrative qui ne saurait entrer dans la géographie botanique; et, pour donner un véritable intérêt à son livre sous ce rapport, l'auteur aurait dû y ajouter quelques détails sur la situation des principaux points du département et leur hauteur au-dessus de la mer.

CODEX, pharmacopée française rédigée par ordre du gouvernement, par une commission composée de MM. les Professeurs de la Faculté de Médecine, et de l'École spéciale de Pharmacie de Paris. — Paris, 1837. 1 gros vol. in-8.

La dernière édition du Codex français avait été publiée en 1818. Or, depuis cette époque, la pharmacie a fait de grands

progrès, puisqu'elle est toujours intimement liée à la marche de la chimie qui a été si rapide et si brillante pendant cette période. Des procédés nouveaux et plus économiques ont été découverts. En un mot, il y avait urgence de revoir cet ouvrage d'un bout à l'autre. Une commission fut donc nommée dans ce but par le ministre de l'instruction publique en 1835. Elle se composait de MM. Orfila, Duméril, Andral, Royer-Collard, Richard, Robiquet, Pelletier, Caventou, Bussy, Soubeiran et Achille Comte, choisis parmi les sommités de la science soit médicale, soit pharmaceutique. Tous les changemens apportés à la réduction du Codex n'ont été arrêtés qu'après une mûre délibération, et c'est, entourés de toutes les lumières possibles, que les membres de la commission ont accompli cet important travail. La langue française a été adoptée de préférence au latin, parce que le livre est particulièrement destiné à la France, et qu'il est surtout nécessaire dans un semblable travail d'être d'une clarté parfaite. Les noms latins de toutes les substances et de leurs mixtures sont d'ailleurs indiqués pour que chaque pharmacien puisse toujours exécuter sans embarras une ordonnance écrite dans cette langue.

Une seule formule et un seul mode de préparation ont été indiqués pour chaque médicament. L'expérience et des essais comparatifs ont servi aux auteurs à se prononcer entre plusieurs procédés divers, et lorsqu'un médicament, préparé de différentes manières, peut avoir des propriétés diverses et un mode d'action différent, plusieurs formules sont employées à l'indiquer. Le pharmacien se trouve ainsi guidé avec sûreté; il n'a plus de ces tâtonnemens souvent préjudiciables à ses intérêts, et le médecin lui-même, instruit du mode de préparation des médicamens qu'il prescrit, peut en juger sûrement les effets et en apprécier bien mieux les doses nécessaires.

La division des matières n'a pu être basée sur une classification précise. Elle marche du simple au composé. Les 18 premiers chapitres sont consacrés aux préparations chimiques proprement dites; ils traitent successivement des *corps simples;* des *acides minéraux;* des *oxides métalliques;* des *sulfures;* des *chlorures;* des *bromures;* des *iodures;* des *cyanures;* des *sels minéraux;* des *acides végétaux;* des *alcalis végétaux;* des *sels végétaux.*

Les chapitres suivans traitent des préparations pharmaceutiques, soit des *poudres simples; pulpes; sucs extraits; huiles et graisses; tisanes; apozèmes; émulsions; potions; teintures; vins; alcoolats; sirops; gelées; onguens, etc. etc.*

A côté d'un grand nombre d'augmentations qui étaient nécessaires pour mettre cet ouvrage à la hauteur de la science,

la commission a cru devoir faire aussi quelques retranchemens, et effacer certaines vieilles formules surannées qui ne sont plus d'aucun usage dans la médecine moderne.

DE L'EMPLOI DU CHALUMEAU dans les analyses chimiques, et les déterminations minéralogiques ; par M. *Berzélius*, trad. du suédois par F. Fresnel. — Paris, 1837. In-8, 7 fr. 50 c.

Le chalumeau est un petit instrument dont on se sert pour diriger la flamme d'une lampe sur de petits morceaux de métal ou de pierre sur lesquels on veut essayer l'effet d'une chaleur violente.

Il fut long-temps en usage dans les arts avant que l'on songeât à l'appliquer aux essais chimiques. Ce n'est que depuis un siècle environ qu'on en a eu l'idée. Le premier chimiste qui s'en servit fut Anton Swab, Suédois ; et après lui plusieurs autres de ses compatriotes l'imitèrent. Mais jusqu'à ce jour il n'y a eu, dans le reste de l'Europe, qu'un seul physicien, H. de Saussure, qui ait fait une étude approfondie du chalumeau et qui ait soumis à son épreuve un grand nombre de substances minérales. Berzélius s'est livré à des essais nombreux répétés, et son livre renferme toutes les directions nécessaires pour se servir de cet instrument de la manière la plus utile et la plus simple. Il traite d'abord de l'histoire du chalumeau, de sa description, du combustible à employer dans les expériences, de l'insufflation et de la flamme, du support, des instrumens accessoires, des réactifs et de leur emploi, des phénomènes que présentent les diverses substances minérales sous l'action du chalumeau.

Après ces préliminaires importans, il passe à l'examen 1° des alcalis, des terres et des oxides métalliques ;

2° Des substances résultant de la combinaison des corps combustibles ;

3° Des réactions caractéristiques des acides considérés dans les sels.

Enfin il donne la description des phénomènes que présentent les minéraux sous l'action du chalumeau. Le volume est terminé par deux courts chapitres sur les minéraux non encore analysés, et sur les caractères pyrognostiques des calculs urinaires.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

5e Année. — N° 11. — Novembre 1837.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

PÉRÉGRINATIONS D'UNE PARIA (1833 — 1834); par Mme *Flora Tristan*. — Paris, 1837. 2 vol. in-8, 15 fr.

Vous croyez peut-être, en lisant ce titre, qu'il s'agit ici d'une femme appartenant à cette malheureuse caste de l'Inde dont tous les voyageurs s'accordent à faire un tableau si triste et si touchant; vous pensez trouver dans ces deux volumes la peinture d'une existence brisée sous le poids des préjugés religieux, les plus puissans et les plus cruels de tous? Détrompez-vous, l'Inde et ses institutions n'ont rien à faire avec les *Pérégrinations d'une Paria;* madame Flora Tristan est *une paria* d'Europe, *une paria* de Paris même. Vous ignoriez aussi sans doute qu'il y eût des parias au milieu de nous, des esclaves en France? Mais écoutez ce que nous dit l'auteur :

« On n'y tient plus, il est vrai, marché d'esclaves en place publique; mais, dans les pays les plus avancés, il n'en est pas un où des classes nombreuses d'individus n'aient à souffrir d'une oppression légale. Les paysans en Russie; les Juifs à Rome, les matelots en Angleterre, les femmes partout; oui, partout où la cessation du consentement mutuel, nécessaire à la formation du mariage, n'est pas suffisante pour le rompre, la femme est en servitude..... »

» Cette organisation sociale, en opposition avec la Provi-
» dence, substitue la chaîne du forçat au lien d'amour, et di-
» vise la société en *serves* et en *maîtres*. »

Voilà donc toutes les femmes mariées métamorphosées en esclaves, en *serves* (femelles de serfs); et c'est pour échapper à ce terrible servage que madame Flora Tristan s'en va *pérégriner* dans le Pérou. Elle nous apprend que, mariée fort jeune à un homme qu'elle n'aimait pas, elle sut, dès sa vingtième année, se soustraire à son joug. Mais il paraît que le monde ne l'approuvait pas; et, après avoir quitté la maison conjugale, elle se trouva déplacée dans la société, repoussée de tous, enfin, d'esclave devenue paria, condition insupportable qu'elle

partage, dit-elle, avec trois cent mille de ses compatriotes. Aussitôt, révolte contre la société; c'est tout simple et plus commode. En effet, je vous le demande, quelle barbarie d'exiger qu'une jeune et jolie femme, dont l'amour est *la passion pivotale*, renonce à être coquette, se renferme dans son ménage, élève ses enfans. Ho!!! Comme dit madame Flora, « tandis » que les tribunaux retentissent des demandes adressées par » des femmes afin d'obtenir soit des pensions alimentaires » de leurs maris, soit leur séparation, pas une n'ose élever la » voix contre un ordre social qui, les laissant sans profession, » les tient dans la dépendance, en même temps qu'il rive » leurs fers par l'indissolubilité du mariage.

» .....Que les femmes dont la vie a été tourmentée par de » grandes infortunes fassent parler leurs douleurs; qu'elles » exposent les malheurs qu'elles ont éprouvés par suite de » la position que les lois leur ont faite et des préjugés dont » elles sont enchaînées; mais surtout qu'elles nomment..... »

Madame Flora leur donne l'exemple, elle ne recule pas devant les noms propres, et s'expose hardiment aux reproches de médisance ou de calomnie qui pourront lui être adressés.

« Des haines pourront se soulever contre moi; mais *être de* » *foi* avant tout, aucune considération ne pourra m'empêcher » de dire la vérité sur les personnes et les choses. »

Être de foi n'est pas mauvais en vérité, et *la Paria* me semble fort originale. Mais poursuivons. Devenue madame ******, dont je crois inutile de répéter le nom, car je ne suis pas encore assez *être de foi* pour propager le scandale, notre auteur se trouva donc fort malheureuse, et, après quatre ou cinq ans de mariage, quitta un beau matin son époux, emmenant avec elle ses deux enfans. De quel côté étaient les torts? Probablement de tous les deux, comme c'est l'usage, mais plus encore sans doute de la part d'une mère qui avait voulu faire une femme d'un enfant de 15 ans. Quoi qu'il en soit, le monde jugea sévèrement madame Flora; elle l'avoue elle-même, sa vie était un supplice de tous les instans. Ses sentimens et son amour-propre étaient sans cesse froissés; elle n'avait plus de place dans la société, l'amour de ses enfans était sa seule consolation. « Sans ce devoir sacré dont mon cœur était profon- » dément pénétré, que Dieu me le pardonne! et que ceux » qui régissent notre pays frémissent! je me serais tuée..... Je » vois, à cet aveu, le sourire d'indifférence de l'égoïsme qui » ne sent pas, dans son ineptie, la corrélation existante entre » tous les individus d'une même agrégation. »

Il est certain que si la manie du suicide s'emparait des trois cent mille parias de France, ce serait un fléau pire que la peste ou le choléra ; que ceux qui nous régissent fré-

missent donc et n'oublions jamais de sentir la corrélation dans l'agrégation. Mais au lieu de se tuer, madame Flora réfléchit qu'il valait mieux *pérégriner*, et songeant toujours au devoir dont son cœur était profondement pénétré, lorsque son mari eut réclamé son fils âgé de 8 ans, elle mit en pension sa fille et.... *pérégrina*.

Peregrinari, *Peregrinator*, *Peregrina* sont des mots latins qui signifient voyager, voyageur, coureuse; de là le vieux mot français *Pérégrination*, voyage dans des pays lointains. Madame Flora Tristan se rendit de préférence au Pérou, parce qu'une partie de sa famille y était établie. C'est à Bordeaux qu'elle s'embarqua à bord d'un navire sur lequel elle se trouva avec plusieurs passagers et un digne capitaine dont elle trace les portraits dans le plus grand détail. Naturellement cette jeune femme se vit bientôt en butte aux attentions de tous ces hommes, au milieu desquels elle était ainsi jetée seule, sans guide et sans appui. Elle fut courtisée durant tout le voyage, et rien n'est plus plaisant que la naïve franchise avec laquelle elle nous apprend comment elle pressait la tête de l'un contre son sein, comment elle reposait la sienne sur la poitrine de l'autre; et leur cachait à tous le secret de sa position, préférant encore leur laisser croire qu'elle avait eu des enfans étant demoiselle. Le capitaine surtout avait conçu pour elle un amour passionné et voulait à toute force l'épouser en arrivant au Pérou. Elle-même, conséquente avec ses principes de liberté, d'indépendance, n'eût pas été très-éloignée de ce second mariage; mais

> La polygamie est un cas
> Est un cas pendable.

Elle résiste donc à ses sollicitations, et quand elles deviennent trop pressantes, elle a recours à un bizarre subterfuge pour s'en débarrasser. Au lieu d'avouer sa position, elle préfère s'aliéner l'estime du brave capitaine en lui proposant de faire un faux.

Il faut avouer que *la Paria* est singulièrement originale. Mais à la vérité un intérêt assez puissant, à ce qu'il paraît, même sur les *êtres de foi*, s'opposait à ce qu'elle divulguât son mariage. Elle était venue au Pérou pour réclamer sa portion dans un héritage, et comme certaine irrégularité dans le mariage de sa mère s'opposait déjà à ce qu'elle pût exercer ses droits, elle ne voulait pas susciter encore de nouvelles difficultés en s'avouant en puissance de son mari, et indisposer davantage sa famille en lui apprenant qu'elle avait abandonné la maison conjugale.

Malgré toutes ces précautions l'affaire de l'héritage ne réussit point selon ses désirs, et l'*être de foi* en est pour ses frais de pérégrinations dont elle ne rapporte guère qu'un journal de voyage, dans lequel on trouve quelques détails de mœurs assez piquans au milieu d'un long bavardage frivole et sans aucun intérêt. Ce qu'il y a de plus curieux dans le style de madame Flora, ce sont les boutades philosophiques qui se montrent çà et là le long du récit avec une prétention marquée à la profondeur et une affectation des plus ridicules. Cela sent le Saint-Simonisme, et l'on y reconnaît un disciple de Georges Sand, qui a pris bonnement au sérieux toutes les extravagances du brillant écrivain.

N'ayant pu réussir du côté de l'héritage, notre *pérégrinatrice* voulut profiter des troubles qui agitaient alors le Pérou et essayer de jouer un rôle politique. L'exemple de quelques femmes qui avaient acquis ainsi une haute influence la séduisit, et elle se mit promptement au fait des partis, de leurs chefs et de leurs intrigues. Une seconde tentation s'offrit encore à elle, car pour réussir dans son projet il fallait prendre les hommes par leur côté faible, et parmi ceux dont il importait de gagner la confiance, s'en trouvait un surtout qu'elle eût très-volontiers pris pour époux. Mais....

La polygamie est un cas
Est un cas pendable.

Et sans ce malheureux refrain qui ne pouvait que résonner souvent à ses oreilles, madame Flora nous apprend elle-même qu'elle n'aurait eu qu'à choisir parmi *ces messieurs d'Aréquipa.*

Finalement la politique ne lui sourit pas plus que la fortune, et elle se rembarque pour la France, où elle va travailler à démolir l'ordre social pour en reconstruire un nouveau dont l'amour sera sans doute la *base pivotale. Les Pérégrinations d'une Paria* sont un premier manifeste, elle nous en promet incessamment un second qui *entrera plus avant dans la question.*

Réjouissez-vous donc, *serves* et *parias*, l'*être de foi* va vous rendre votre liberté et affranchir votre amour. Nous aurons une société où l'on vivra pêle-mêle, chacun selon ses passions, se prenant et se quittant sans plus de formalité qu'un oui et qu'un non, à peu près comme font les chiens et les chats.

O femme libre! que ton avenir est sublime. Ho! intelligence humaine, es-tu profonde!!!

REGINA, par Mme *Tullie Moneuse*. 2 vol. in-8. 15 fr. — **LA DEMOISELLE DE LA CONFRÉRIE**, par *Maximilien Perrin*. 2 vol. in-8, 15 fr. — **LA BANDE NOIRE**, par *J. A. David*. 2 vol. in-8, 15 fr. — **TRADITIONS ALLEMANDES** recueillies et publiées par les frères Grimm, trad. par M. Theil. — Paris, 1837. 2 vol. in-8, 15 fr.

« Puissé-je aussi voir beaucoup d'épouses et de meres qualifier mon pénible travail d'égarement de l'imagination, et l'accuser d'imposture! Alors je serais heureuse de n'avoir écrit qu'un conte acerbe au lieu d'une douloureuse histoire, et de n'avoir, dans mon triste récit, touché à la vie intime d'aucune de mes semblables. »

Cet étrange souhait est exprimé par l'auteur de *Régina* dans une dédicace à madame la baronne Larrey; et l'on conviendra que c'est une singulière manière de se consoler d'avance des reproches que pourra encourir son roman. Après cela il n'y a plus rien à dire, et la critique ne peut que féliciter madame Tullie Moneuse de sa philosophique résignation. Il est vrai que, si son *pénible travail* n'est qu'un *conte acerbe*, on demandera peut-être : A quoi bon l'avoir écrit? Mais la question pourrait paraître un peu impertinente; nous laisserons donc à d'autres le soin de la faire. Si l'auteur a voulu nous donner un triste récit, elle n'a pas trop mal réussi en effet, et pour l'honneur et le bonheur du sexe féminin, nous souhaitons vivement qu'elle n'ait touché à la vie intime d'aucune de ses semblables.

— *La Demoiselle de la Confrérie* est une de ces misérables compositions faites sans talent d'aucun genre, et destinées à alimenter la partie la moins difficile du public des cabinets de lecture; c'est un de ces romans qui ne se lisent guère que sous le toit des halles ou dans la loge du portier. On n'y trouve que de vulgaires événemens, racontés dans un style encore plus vulgaire, et sans rien qui puisse exciter et soutenir l'intérêt.

— *La Bande noire* est bien supérieure sous tous les rapports au roman précédent; mais on y trouve une prétention pédantesque tout-à-fait repoussante, et, dès sa préface, l'auteur s'exprime en ces termes :

« Dans notre esprit la *Bande noire* procède de la *Duchesse de Presle*, comme celle-ci procédait de *Lucien Spalma*. Quoi qu'il en soit, nous ne dirons rien de plus maintenant; nous laisserons à l'avenir le soin d'expliquer nos intentions et d'éclairer la marche logique de nos idées. »

Il faut avouer que voilà un langage bien lourd et bien boursoufflé pour une préface de roman; cela seul suffirait à empêcher les lecteurs d'aller plus loin, et dans son propre intérêt, M. J. David fera bien de renoncer à cette sotte em-

phase qui, dans ce genre de littérature surtout, produit l'effet le plus ridicule. Que signifie cette procession de romans procédant les uns des autres? S'ils sont intéressans, chacun sans doute en les lisant comprendra les intentions de l'auteur; et s'ils ne le sont pas, vainement il y aura mis des intentions et des idées, personne ne les verra, et l'avenir n'expliquera ni n'éclairera sa logique. Ce sont là de grandes phrases qui ne signifient rien. Le roman n'est pas une démonstration philosophique, c'est tout au plus une hypothèse, et si quelques auteurs l'ont employé avec succès dans ce but, ils ont toujours eu soin de ne pas le dire, et de cacher le théorème sous les charmes de la fiction. Il faut d'ailleurs une grande supériorité de talent pour y réussir.

— Après toutes ces médiocrités, on retrouve avec plaisir la bonhomie allemande dans les *Légendes* recueillies par les frères Grimm. Ici, du moins, rien de tendu, rien de prétentieux; ce sont des récits de la plus grande simplicité, dont le merveilleux populaire offre souvent un grand charme. Tous ne sont pas également intéressans, un grand nombre même ne sont que de courts fragmens, que des débris d'antiques traditions à moitié perdues dans la nuit des temps. Les auteurs ont peut-être poussé trop loin le désir de compléter leur recueil autant que possible, ils ont admis bien des légendes qui n'en valaient pas la peine, et ont attaché une importance trop grande à rassembler jusqu'aux plus insignifiantes superstitions. Mais malgré ce défaut, on parcourra avec plaisir ces deux volumes, dans lesquels se trouve empreinte presque à chaque page cette poésie nationale du Nord si originale et si profonde. On y rencontre, à côté de récits fabuleux, des souvenirs historiques qui vivent dans la mémoire des peuples et y entretiennent le feu sacré du patriotisme.

Ce ne sont pas de ces chroniques en romans, comme ces dernières années en ont vu tant éclore en France, de ces amplifications romantiques sur le moyen-âge, dont l'auteur puise dans sa seule imagination le fond et la forme. Les frères Grimm n'ont fait que recueillir les traditions qu'ils ont pu retrouver, et leur talent a été surtout de chercher à leur conserver autant que possible leur couleur locale, leur style particulier.

UN REGARD, roman par M. *Ch.* de *Varville*. — Paris, 1838. In-8°, 7 fr. 50 c. = **WASHINTON LEVERT ET SOCRATE LEBLANC**, par *Léon Gozlan*. — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr.

Sous le titre singulier de *Un Regard*, se trouvent trois ou quatre contes extravagans qui paraissent sortis d'un cerveau

quelque peu fêlé, ou d'une de ces imaginations allemandes dont le fantastique est l'aliment ordinaire. On y voit un petit vieillard mystérieux qui s'attache aux jupons des femmes pour les tourmenter; une femme poulpe; des scènes extraordinairement étranges; enfin l'exposé d'une théorie prodigieuse qui attribue toutes nos sensations de peine ou de plaisir à des animalcules de divers genres dont notre corps est plein et qui circulent avec les différens fluides qu'il renferme. A défaut d'intérêt, l'auteur a voulu sans doute exciter la curiosité; mais c'est traiter les lecteurs en petits enfans qu'on amuse avec des contes bleus ou de ma mère l'oie.

— *Washinton Levert* est déjà connu en partie de toutes les personnes qui lisent la Revue de Paris. Mais ce roman valait la peine d'être réimprimé; et d'ailleurs on ne juge bien un ouvrage de ce genre qu'en le lisant de suite d'un bout à l'autre, car les renvois au numéro prochain sont autant de poses qui coupent fort désagréablement l'intérêt et ne permettent pas d'apprécier l'ensemble du récit. Du reste, cette mode de publier un livre chapitre par chapitre, fragment par fragment, ne peut aussi qu'influer d'une manière toujours plus ou moins fâcheuse sur l'auteur qui prend l'habitude de n'écrire également qu'au jour le jour, tout juste ce qu'il faut pour remplir la place convenable dans le numéro de la Revue. Il en résulte que son roman se compose d'une suite de scènes détachées; et quoique sans doute il se soit tracé un plan d'avance, il a bien de la peine à les lier ensemble, à soutenir la marche de l'action d'une manière suivie.

M. Léon Gozlan n'a pu éviter cet inconvénient; chacun de ses chapitres semble former à lui seul un tout distinct du reste et qui peut s'en détacher sans nuire à son mérite. Heureusement, l'intérêt qu'il a su jeter sur l'ensemble est assez vif pour faire oublier cè léger défaut.

Le duc Levert est un type fort original; c'est un de ces hommes systématiques qui, ayant embrassé une idée, la conduisent de déduction en déduction jusqu'à sa dernière conséquence sans jamais vouloir plier devant les exigences de la société, sans admettre aucune déviation nécessitée par les circonstances, et sans s'inquiéter le moins du monde des résultats étranges qu'amène leur obstination. Ce canevas était excellent; il offrait un vaste champ à la critique et se prêtait admirablement bien à la peinture de tous les travers de notre société actuelle. M. Gozlan l'a bien compris ainsi; mais, se laissant entraîner par le goût de la plaisanterie, il a oublié que les excès seuls sont ridicules, et il a livré à la risée publique les choses les plus respectables, les plus nobles, les plus sacrées. De son duc Levert il fait un philanthrope, non par

un véritable amour de l'humanité, mais entiché des idées de J.-J. Rousseau jusqu'à l'exaltation, et voulant mettre en pratique toutes ses théories les moins applicables. Il est président ou membre actif de toutes les sociétés de bienfaisance; il ne rêve que philanthropie, et son esprit travaille sans cesse à chercher quelque nouveau moyen de rendre les hommes heureux. Devenu père d'un fils auquel il donne le nom de Washinton, il veut expérimenter sur lui toutes ses idées d'éducation; et pour commencer il lui choisit dès le moment de sa naissance un compagnon, un ami, un frère dans l'hospice des Enfans-Trouvés. L'histoire de ces deux éducations excentriques et bizarres remplit tout cet ouvrage. Le développement des théories du duc Levert amène les situations les plus plaisantes, les contrastes les plus piquans, et fait de ce récit une lecture assez amusante, quoiqu'il se termine d'une manière fort tragique, puisque les deux amis se tuent l'un l'autre dans un duel causé par une femme qu'ils aiment tous les deux en même temps sans le savoir.

Mais je le répète, l'auteur joue trop souvent avec des sentimens ou des idées qui ne sont point faits pour être ridiculisés. C'est manquer ainsi le but philosophique qu'il s'était sans doute d'abord proposé; et son livre n'y gagne rien en intérêt non plus qu'en gaîté, car la critique exagérée fatigue; si elle séduit d'abord par ses traits piquans, on reconnaît bientôt ce qu'elle a de faux, et l'on se sent repoussé, dégoûté par cette légèreté affectée qui finit par peser comme du plomb. Avec cela, le roman de M. L. Gozlan a bien des longueurs inutiles, des digressions oiseuses. On y retrouve tous les défauts de ce genre d'écrit bâtard, que j'appellerai *romano-périodique*. L'auteur, obligé de fournir à jour fixe un chapitre complet, laisse volontiers courir sa plume sur le papier en suivant toutes les divagations de son esprit. Il faut que l'article ait tant de pages, ni plus ni moins, et l'intérêt de l'action est toujours sacrifié à celui du journal.

UNE LECTURE PAR JOUR; mosaïque littéraire, historique, morale et religieuse, composée de 365 pièces extraites de prosateurs français, anciens et modernes, et destinées, par la variété de leur style et de leurs matières, à servir de modèles de composition, de textes pour la conversation et l'improvisation, et de sujets de lecture pour chaque jour de l'année; ornée de jolies vignettes, avec des notes par *A. Boniface*, instituteur. — Paris, chez Magen; Genève, chez Ab. Cherbuliez et Comp^e^. 1837. 4 vol. in-8.

Ce choix est heureusement conçu et exécuté avec tact et goût. Rien n'est plus embarrassant en général que de savoir

quels livres mettre entre les mains des jeunes gens dont l'intelligence encore trop peu développée pour des lectures suivies et de longue haleine, a besoin d'être soutenue par la variété des sujets. C'est dans ce but que M. Boniface a rassemblé une foule de morceaux extraits de nos écrivains anciens et modernes les plus remarquables. Sa connaissance parfaite des lecteurs auxquels était destiné son recueil et ses travaux distingués sur la langue française, le rendaient plus apte que personne à remplir dignement une pareille tâche. A côté de quelques fragmens des auteurs classiques, il a surtout cherché à offrir une suite bien complète d'échantillons de nos littérateurs d'aujourd'hui. Sous ce rapport son livre sera précieux; il n'existe encore rien du même genre, et un pareil triage était précisement ce qu'on désirait, car la plupart des œuvres de notre littérature actuelle peuvent être comparées à des fumiers dans lesquels se trouvent enfouies ça et là quelques pierres précieuses, quelques perles fines qu'il faut en extraire pour jouir de tout leur éclat, pour leur rendre leur pureté. La Mosaïque de M. Boniface renferme ainsi de charmans morceaux de Balzac, tels que la *Mort de l'avare Grandet*, *l'Usurier*, *une Scène de famille*, etc., dans lesquels ressort un talent fort remarquable, une pureté de style qu'on rencontre bien rarement dans les nombreuses pages du *plus fécond de nos romanciers*.

Quelques scènes d'Angelo; des fragmens de Bug Jargal, de Notre-Dame de Paris; Mirabeau à la tribune; Rome et Carthage nous font connaître et admirer la prose de M. Victor Hugo, qui souvent est plus harmonieuse et plus poétique que ses vers, quoiqu'elle pèche également par la profusion des images, par le luxe trop prodigue des peintures et des ornemens. Le style pompeux de M. de Châteaubriand, son tour original, mais parfois un peu forcé, se retrouvent dans un assez grand nombre de morceaux extraits de son *Génie du christianisme*. M. de Lamartine a également fourni sa part dans plusieurs fragmens de ses *Souvenirs d'Orient*, ouvrage qui par sa forme se prête justement très-bien aux citations, parce qu'il est composé d'une suite de tableaux, de scènes, de descriptions, à peine liés les uns aux autres. Les ouvrages d'Aimé Martin, Andrieux, de Barante, B. de Saint-Pierre, Dupaty, de Fontanes, de Frayssinous, Guizot, de Jouy, de Maistre, de Saussure, madame de Staël, de la Mennais, Ch. Nodier, Pouqueville, Ségur, Thiers, etc., etc. ont offert à M. Boniface une mine abondante dans laquelle il a su puiser avec beaucoup de discernement les lectures à la fois les plus intéressantes et les plus utiles pour la jeunesse. Nous ne lui adresserons qu'un

seul reproche, c'est d'avoir sacrifié à la mode du jour en admettant dans son recueil plusieurs feuilletons de J. Janin, qui pour le fond et pour la forme ne méritent certainement pas d'être cités et conservés comme des modèles. Cette pensée et ce style sautillant, qui courent l'un après l'autre en faisant mille singeries pour produire de l'effet à tout prix, ne demeureront que comme des preuves du mauvais goût de notre époque qui a entraîné ainsi un homme de talent à gaspiller son esprit et à le vendre en détail au jour le jour. Ou plus probablement encore, ils feront promptement tomber dans l'oubli leur auteur, qui sans ce travers aurait sans doute pris rang parmi nos littérateurs contemporains les plus distingués. Nous aurions voulu du moins que M. Boniface fît la part de la critique plus forte dans la notice biographique de cet écrivain et dans ses notes.

Cette Mosaïque littéraire est divisée de manière à fournir une lecture pour chaque jour de l'année. Des éphémerides placées à la suite de chaque date rappellent les principaux événemens historiques; un passage extrait de quelque bon poète sert d'épigraphe au sujet, et à la fin de chaque article se trouvent des notices sur la vie et les ouvrages de leur auteur, ainsi que des notes critiques et philologiques. Dans ces notes, M. Boniface montre beaucoup de goût et de finesse. Il fait ressortir les beautés du style, en signale les défauts, et dans une observation générale apprécie d'une manière concise le véritable mérite du fragment qu'il cite. On conçoit aisément de quelle utilité un livre pareil peut être. En même temps qu'il donne aux jeunes gens un aperçu de tous les chefs-d'œuvre de la littérature, et un spécimen de tous les genres de style, il leur offre aussi d'excellentes leçons sur l'art d'écrire, des notions de goût et de critique précieuses pour former leur jugement, et un grand nombre de faits historiques ou biographiques, propres à meubler utilement leur mémoire. Il serait à désirer que M. Boniface fît un recueil semblable pour la poésie et complétât ainsi une collection, dont l'usage ne tardera sans doute pas à devenir général parmi toutes les personnes qui s'occupent de l'instruction de la jeunesse.

GUIDO RENI et QUINTIN METZYS, ou Malheur et Prospérité, par Mme *Caroline Pichler* et M. *Abbéma*. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et Compe. 1838. 1 beau vol. grand in-12, papier vélin, 4 fr. 50 c.

La biographie de deux peintres célèbres forme le sujet des deux nouvelles que renferme ce volume. Les principales cir-

constances de leur vie, présentées sous une forme dramatique, sont bien faites pour exciter la curiosité qui s'attache toujours à la vie des hommes remarquables. Quelques détails seulement ont été ajoutés afin de leur donner la forme du roman. C'est une idée assez heureuse d'avoir mis ainsi en opposition le Guide, ce peintre si bien doué, si bien placé pour arriver à la fortune et à tous les genres de succès, mais qu'une maudite passion pour le jeu plonge graduellement jusque dans la plus profonde misère, à côté de Quintin Metzys, le forgeron d'Anvers qui, dominé par l'amour le plus pur, quitte l'enclume pour le pinceau, et à force de volonté arrive à se créer un nom célèbre et une existence heureuse. Ce contraste est frappant, il donne à la réunion de ces deux nouvelles un sens tout-à-fait philosophique.

L'auteur de Guido Reni a cherché à imprimer à son style un tour original et à faire de son récit une suite de tableaux qui ne sont malheureusement pas toujours très-dignes du sujet. Il y a un peu de prétention dans cette recherche continuelle d'effet, et quoique M. Abbéma paraisse être un grand connaisseur de tableaux, ceux qu'il trace à la plume ne sont pas d'un mérite bien transcendant; c'est d'ailleurs nuire à l'intérêt que de faire ainsi sans cesse poser ses personnages comme des modèles dans un atelier.

La traduction de *Quintin Metzys* est due à mademoiselle Chavanne. Ce dernier conte est écrit plus simplement; c'est une de ces petites compositions allemandes dont la naïveté fait le principal charme et qu'il est bien difficile de faire passer dans une autre langue sans leur ôter beaucoup de leur simplicité et de leur fraîcheur.

Quintin Metzys, simple ouvrier forgeron, travaillant dans une forge placée vis-à-vis de la maison qu'habitait le peintre de Brindt, devient amoureux de la fille de celui-ci, qui paraissait quelquefois à la fenêtre. La constance de cet amour finit par toucher la jeune personne, qui s'y montre sensible, et Quintin, enflammé par l'espoir de mériter un jour sa main, essaie de tourner vers la peinture un talent qui dans son état de forgeron lui avait déjà valu une certaine renommée. Il quitte Anvers, va étudier sous les maîtres les plus célèbres alors, et ne revient que lorsque ses succès lui permettent de se présenter devant de Brindt sans avoir à craindre un refus. Il devient l'époux de celle qu'il aime, et le reste de sa vie s'écoule dans une douce prospérité.

Dans Guido Reni, au contraire, ce sont des succès qui l'accueillent dès ses premiers pas dans la carrière. Nous le voyons, à peine arrivé à Rome, devenir le peintre à la mode, le favori du pape et de la fortune. Puis il tombe de chute en chute,

par sa propre faute, jusqu'au dernier degré de l'échelle sociale, et finit par mourir, seul, abandonné de tous, oublié de ce peuple inconstant qui naguère se ruait et se battait pour voir ses tableaux.

Auprès du Guide, l'auteur place son ami l'Albane, qui, doué d'un plus heureux naturel, sut si bien allier le bonheur à la gloire.

UNE ANNÉE EN ESPAGNE, par *Charles Didier*. — Paris, 1837. 2 vol. in-8, 15 fr.

L'auteur de cet ouvrage a parcouru l'Espagne dans un moment fort critique, au milieu de la guerre civile qui la déchire, et tandis que le choléra y exerçait encore ses ravages. En correspondance avec quelques journalistes de Paris, il leur écrivait à mesure le résultat des impressions qu'il recevait, et ce sont ces lettres déjà publiées par fragmens dans les feuilletons de plusieurs recueils périodiques qu'il a réunies pour en faire deux volumes.

Cette façon d'agir se ressent un peu de la paresse à la mode parmi nos littérateurs qui redoutent surtout les veilles et le travail de cabinet. M. Charles Didier pouvait nous donner un livre plus complet et mieux fait sur l'Espagne, car cette contrée offrait un champ fertile à l'observation, et il nous a prouvé maintes fois qu'il voyageait en homme qui sait voir et entendre.

Nous nous attendions à trouver dans sa relation un tableau fidèle de tout ce que les mœurs espagnoles présentent d'étrange et d'original; des vues ingénieuses sur l'avenir probable de cette contrée; enfin une appréciation saine et juste de sa situation présente, des questions qui s'y agitent, des événemens qui s'y passent. Nous pensions que M. Charles Didier tiendrait à publier un livre remarquable, qui pût rester à la fois comme document pour l'histoire de l'époque actuelle, et comme œuvre littéraire digne de son talent. Cela lui était facile, et l'on ne comprendra pas comment il a reculé devant un travail qu'exigeaient également le sujet qu'il traitait et le soin de sa réputation.

Au lieu de cela, il se contente de reproduire sous forme de chapitres, une suite d'articles qui sont loin d'être tous remarquables, et dont en général le style est assez négligé. Tel fragment écrit à la hâte, sous l'impression des événemens, produit un bon effet dans les colonnes d'un journal, et cependant il est à peine supportable dans un livre. La légèreté d'un style épistolaire, la familiarité d'une correspondance d'amis ne

sauraient convenir à tous les sujets; elles ne nous semblent pas d'ailleurs constituer le genre de talent qui est propre à l'auteur; le style un peu tendu de Rome souterraine paraissait plutôt être son allure naturelle, et dans un livre comme celui dont nous nous occupons ici, ses défauts auraient presque entièrement disparu.

Une Année en Espagne sera sans doute lue avec plaisir cependant, parce qu'elle offre en général de l'intérêt, et renferme maintes scènes amusantes; mais on y trouvera bien des articles faibles, ceux surtout dans lesquels l'auteur aborde les questions politiques et se met à discourir sur les chances de la Reine et du Prétendant, ne sont absolument que de ces dissertations de journalistes, bonnes, sans doute, pour satisfaire les abonnés, mais sans valeur réelle et ne touchant jamais qu'à la superficie des choses. Il est malheureux que M. Didier, ainsi qu'il le dit lui-même dès les premières pages de son livre, ne sût pas un mot d'espagnol en commençant son voyage. On ne saurait bien étudier un pays dont on ne connaît pas la langue, et l'on ne conçoit pas ensuite comment il a pu, durant son séjour à Madrid, juger, comme il le fait, les divers genres de talent et d'éloquence de plusieurs députés aux Cortès. Ce n'est donc que d'après ce qu'on lui en aura dit, et alors de quel poids sont ses jugemens? quelle confiance méritent-ils?

Notre critique paraîtra sévère sans doute, mais nous la faisons ainsi, justement parce que M. Didier est à nos yeux doué d'un talent supérieur à une œuvre semblable. Plusieurs morceaux de lui insérés dans la Revue des deux mondes nous avaient fait espérer un ouvrage remarquable sur l'Espagne, et nous en attendions la publication avec impatience. Les deux volumes que nous annonçons ici ne nous apprennent rien de nouveau, puisqu'ils ne renferment presque rien d'inédit, et ils sont bien loin de répondre à notre attente. Il est fâcheux, en vérité, de voir le feuilleton envahir toujours plus la littérature sérieuse, et le journalisme tendre ainsi à épuiser l'un après l'autre tous nos littérateurs.

HISTOIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE, par *J. de Muller*, trad. par Ch. Monnard. Tom. III. — Paris, chez Th. Ballimore. 1837. In-8, 7 fr.

L'histoire présente peu de tableaux aussi admirables que celui des premiers temps de la Confédération Suisse; ce petit peuple de paysans et de bourgeois, luttant pour se créer une

nationalité contre les seigneurs les plus puissans, et se développant au milieu de luttes terribles, est un phénomène rare et instructif. Il nous offre l'exemple le plus frappant de ce que peut une volonté énergique et constante appuyée sur le bon sens et le bon droit.

Le premier soulèvement des Waldstetten contre l'Autriche, le courage avec lequel ils soutinrent la lutte qui le suivit, la fondation et l'accroissement si rapide de la puissance bernoise, avaient blessé de la plus cruelle manière l'orgueil des nobles. En effet, c'était une violente et dangereuse protestation contre ces droits féodaux dans lesquels partout ailleurs le peuple, accoutumé au joug, courbait la tête sans jamais songer à se plaindre. Les seigneurs, bardés de fer et accoutumés dès leur enfance à manier des armes, avaient cru jusque là leur supériorité sur le reste du peuple bien assurée et inattaquable. Ils ne pouvaient donc supporter la honte des défaites de Morgarten et de Laupen, et ne cherchaient qu'une occasion favorable pour prendre leur revanche. L'adjonction de Zurich à l'alliance perpétuelle des cantons suisses vint mettre le comble à leur colère. Dès-lors les Suisses furent sans cesse harcelés par eux; ils eurent de continuelles attaques à soutenir, des intrigues et des complots à déjouer; une vigilance de tous les instans devint leur seule sauve-garde.

Des escarmouches assez vives eurent lieu; Zurich fut exposée à une perfide tentative qui heureusement échoua; mais, en dépit de tous ces obstacles, la Confédération vit encore augmenter sa puissance par l'admission de Glaris, de Zoug et de Berne dans l'alliance éternelle.

Les seigneurs résolurent alors d'unir tous leurs moyens pour écraser d'un seul coup cette hydre populaire qui devenait toujours plus menaçante. Voyant que l'union faisait la force des paysans suisses, ils voulurent les imiter en formant des associations qui se multiplièrent rapidement et couvrirent bientôt toutes les villes de l'Alsace, de la Souabe, de la Franconie, de la Lorraine et de l'Autriche.

L'alliance de l'Entlibuch avec Lucerne, qui accorda à ces habitans le droit de combourgeoisie, suscita sur ces entrefaites une collision. Le seigneur engagiste de l'Entlibuch fit exécuter ignominieusement les auteurs de la convention avec Lucerne, et s'avança avec une troupe de cavaliers jusqu'aux portes de Lucerne.

« Dès ce moment éclata la guerre de la noblesse sous le » duc Léopold contre les bourgeois et les paysans de la Con- » fédération Suisse, guerre essentiellement provoquée par » l'orgueil et l'avarice des gouverneurs autrichiens, et qui » dut son origine à la guerre de Kibourg; car, autant les

» confédérés furent exaspérés contre les seigneurs qu'ils soup-
» çonnèrent d'avoir voulu les surprendre par ruse, autant
» ceux-ci étaient aigris contre les confédérés par la chute de
» la maison de Kibourg. Les esprits émus aperçurent au ciel
» des signes de guerre, autour des châteaux crénelés des flam-
» mes errantes, partout le brigandage et le meurtre, compa-
» gnons de la guerre, effrayantes appréhensions! »

Une vengeance éclatante fut exercée par les Lucernois contre Pierre Thorberg de l'Entlibuch, avec l'aide de leurs confédérés de Zurich, Zoug, Schwyz, Uri et Unterwalden, ils incendièrent deux châteaux appartenant à ce seigneur. D'autres forts voisins de ceux-là tombèrent également devant les armes suisses.

« Vers ce temps, Léopold, victorieux des villes impériales
» de l'Alsace, vint dans ses domaines de l'Argovie, jurant
» solennellement de « punir les Suisses auteurs d'injustes vio-
» lences et d'anéantir leur insolente confédération dans une
» guerre entreprise avec la faveur de Dieu pour son peuple,
» son pays et ses droits. » La haine des seigneurs pour les
» libres campagnards et bourgeois éclata dans tant de lieux
» et avec tant d'impétuosité, qu'en peu de semaines les con-
» fédérés reçurent cinquante-trois déclarations de guerre. »

Dans ce grand péril, l'assemblée des confédérés se montra digne de la hauteur des circonstances. Elle requit l'assistance des Bernois ; mais ceux-ci, que les Waldstetten avaient si noblement secourus à Laupen, prétextèrent la trève de onze ans conclue avec le duc Léopold pour refuser de marcher. Berne, à peine sortie de son obscurité et sûre de son indépendance, montrait ainsi déjà cet égoïsme fatal qui a plus d'une fois compromis l'existence de la Confédération. Son refus n'ébranla point la fermeté des Suisses; ils se préparèrent au combat, confians en leur bon droit et en Dieu, comme leurs ancêtres.

Ce fut à Sempach qu'eut lieu la rencontre des deux armées. Le duc Léopold y arriva à la tête d'une cavalerie nombreuse, bien armée et richement équipée. Voyant les Suisses postés sur les hauteurs, il ordonna à la noblesse de mettre pied à terre et de serrer les rangs. « A cette troupe puissante il
» donna, par le moyen des lances qui pouvaient s'avancer de-
» puis le quatrième rang, un front impénétrable et meurtrier.
» Le roi Albert, son grand-père, avait essayé avec succès une
» tactique semblable, contre la cavalerie bavaroise, dans la
» bataille de Hasenbühel. »

Mais à Sempach, cette manœuvre eut un tout autre résultat, et contribua sans doute à assurer la victoire aux Suisses; car les nobles, embarrassés de leurs pesantes armures, ne

pouvaient se mouvoir avec facilité, et une fois renversés par terre, se trouvèrent dans l'impossibilité de se relever.

« Les confédérés se tenaient sur la hauteur, couverts par la » forêt; il leur parut difficile, tant que les chevaliers demeu- » rèrent à cheval, de soutenir dans la plaine le choc de cette » multitude, et plus sûr d'attendre l'attaque dans leur posi- » tion, qui semblait avantageuse. La victoire, espéraient-ils, » encourageant le peuple, deviendrait décisive pour l'issue de » la guerre; ils considéraient leur mort, pour eux, comme le » chemin d'une gloire immortelle, et pour les leurs comme un » aiguillon de vengeance. La noblesse ayant mis pied à terre, » les confédérés sortirent du bois et descendirent dans la » plaine; ils soupçonnaient peut-être un stratagème, ou crai- » gnaient que par un mouvement subit les ennemis, beau- » coup plus nombreux, ne les cernassent dans la contrée » boisée. Ils formaient une colonne étroite, avec de courtes » armes, quatre cents Lucernois, neuf cents hommes des trois » Waldstetten, et environ cent de Glaris, de Zoug, de Gersau, » d'Entlibuch et de Rotenbourg, avec leurs bannières, sous » l'avoyer de Lucerne, et sous le landammann respectif de » chaque vallée; quelques-uns portaient les hallebardes avec » lesquelles leurs aïeux avaient combattu dans le défilé de » Morgarten; quelques-uns avaient attaché à leur bras gau- » che une petite planche en guise de bouclier. Des guerriers » expérimentés remarquèrent leur courage. Ils se jetèrent à » genoux et prièrent Dieu selon leur antique usage. Les sei- » gneurs attachèrent leurs casques; le duc créa des cheva- » liers; le soleil dardait de ses rayons; la chaleur était acca- » blante.

» Après la prière du combat, les Suisses s'élancèrent à la » course contre l'ennemi, à travers les champs, en poussant » ces cris de guerre qui enflamment tous les cœurs; ils espé- » raient enfoncer la phalange, puis agir à droite, à gauche, » suivant leur bon plaisir. Mais ils rencontrèrent une mu- » raille de boucliers et une forêt de pointes de fer. Alors se » battit avec une impatiente colère la troupe de Lucerne, » tâchant de se frayer entre les lances un chemin vers ceux » qui les portaient. L'ennemi, avec un bruit formidable, dé- » veloppa son large front en demi-lune pour envelopper les » Suisses. A cette heure, la bannière de la ville de Lucerne » parut long-temps abaissée, parce que le chevalier Péter- » mann de Gundoldingen, avoyer de Lucerne, blessé dange- » reusement, était tombé, et que l'ancien avoyer Henri de » Moos, et son beau-frère Etienne de Sillinen, seigneur de » Sillinen et de Kussnacht, ainsi que beaucoup d'autres » vaillans hommes, avaient péri. Antoni de Port, Milanais

» de naissance, domicilié à Flüelen, au pays d'Uri, s'écria
» tout-à-coup : « Frappez sur les lances, elles sont creuses. »
» Ainsi firent les plus avancés, avec toute la puissance de
» de leurs forces ; ils brisèrent quelques lances, que les der-
» niers rangs remplacèrent aussitôt. De Port succomba.

» Par la nature de ses armes et faute d'exercice, la troupe
» ennemie n'était guère propre à former une demi-lune ; du
» reste, elle demeura ferme, inébranlable. Soixante Suisses
» avaient mordu la poussière. On craignait la surprise de
» quelque mouvement de l'arrière-garde, ou l'arrivée inopi-
» née du corps d'armée de Bonstetten.

» Ce moment d'angoissante irrésolution fut terminé par un
» homme du pays d'Unterwalden, Arnold Strutthan de Win-
» kelried, chevalier ; il dit à ses compagnons d'armes : « Je
» veux vous frayer un chemin, » s'élance hors des rangs,
» s'écrie à haute voix : « Prenez soin de ma femme et de mes
» enfans, chers et fidèles confédérés ; souvenez-vous de ma
» famille. » Il atteint l'ennemi, embrasse quelques lances, les
» enfonce dans sa poitrine, et, grand et vigoureux, en tom-
» bant il les entraîne avec lui sur la terre. Soudain ses com-
» pagnons passent sur son corps ; tous les bataillons des confé-
» dérés arrivent impétueusement, pressés les uns derrière
» les autres. De leur côté, les rangs de l'ennemi surpris se
» serrent pour les recevoir ; dans ce déplacement, vu la ter-
» reur, la hâte, le péril, la chaleur, beaucoup de seigneurs,
» sans blessures, étouffent sous leurs casques ; sur ces entre-
» faites de nouveaux combattans accourent en hâte de la
» forêt pour renforcer les Suisses. »

La victoire se décida bientôt complètement pour ceux-ci. Une foule de seigneurs tombèrent sur le champ de bataille, et le duc Léopold lui-même fut tué par un homme du canton de Schwiz. La liberté triompha encore, un nouvel échec acheva d'humilier la noblesse, qui perdit là ses plus brillans soutiens, et dut dès-lors renoncer à faire rentrer les paysans suisses sous le joug. Mais elle ne voulut pas avoir l'air d'abandonner un projet qu'elle avait annoncé avec tant de fanfaronnades. Une nouvelle tentative eut lieu après quelque temps de repos. L'armée autrichienne vint à Næfels éprouver encore une défaite terrible. « Cent quatre-vingt-trois che-
» valiers et nobles, plus de deux mille cinq cents hommes
» furent tués ; onze bannières et dix-huit cents cuirasses, con-
» quises. »

Ce brillant fait d'armes assura aux Suisses une paix de quelque durée qui permit à la Confédération de développer ses institutions, de travailler à augmenter sa prospérité et d'organiser l'administration intérieure de la manière la

plus propre à assurer le bonheur des citoyens. Les victoires de Sempach et de Næfels montrèrent ce que peut un peuple animé de l'amour de la patrie et de l'indépendance. Ce sont des souvenirs glorieux qui devraient toujours être présens à l'esprit des confédérés et leur rappeler que le véritable ennemi de la liberté suisse, le plus redoutable et le plus dangereux, n'est pas l'étranger. Tant que l'union des cantons subsista, ils furent invincibles. Des dissensions intestines furent toujours le prélude de toutes les époques de désastre et d'abaissement pour la Confédération helvétique. Malheureusement l'imperfection du pacte fédéral fut et est encore une source continuelle de discorde.

RELIGION, MORALE, ÉDUCATION.

SERMONS SUR LA PRIÈRE DU SEIGNEUR, suivis de quatre discours sur divers sujets religieux; par *L. Bonnet*, l'un des pasteurs de l'Église française de Francfort-sur-le-Mein. — Paris, chez Risler. 1837. In-8, 3 fr. 50 c.

Les sept premiers sermons que renferme ce volume roulent sur les diverses parties de l'Oraison Dominicale. Les quatre autres traitent des *effets du Saint-Esprit*, de *l'usage de la parole*, de *Jésus bénissant les enfans*, et du *dernier ennemi*. Ce sont des discours d'un style austère et grave, remplis d'une onction toute chrétienne et d'une foi vive. On y remarque ce genre d'éloquence sévère qui, unie à un débit oratoire analogue, produit le plus grand effet sur la plupart des auditeurs. Mais en général ces sermons offrent peut-être une paraphrase un peu trop longue d'une prière dont la principale beauté gît précisément dans la simplicité, la clarté et la concision. Le défaut des commentaires est souvent d'obscurcir un texte à force de vouloir l'éclairer. Il est vrai que M. Bonnet comprend tout autrement que nous l'esprit et le sens de l'Oraison Dominicale; il rapporte tout à la foi, tout au dogme; sa religion est sombre et menaçante, il ne voit que péché et condamnation.

« Savez-vous donc ce que vous faites, » dit-il, « quand vous vous présentez dans cette maison de Dieu avec son peuple, et que vous lui dites solennellement : *Que ton règne vienne!* Cette prière, pour vous, signifie : Hâte le jour de la justice éternelle, le jour de ma ruine et de ma perdition! »

Ce n'est point ainsi, nous l'avouons, que nous nous sommes figuré jusqu'ici le règne du Dieu de paix et de charité.

ÉTUDES ET PLAISIRS, petites histoires; par Mlle *A. Dubois de Thainville.* — Paris, chez Pesron. 1838. 1 vol. in-12, fig., 3 fr.

Le titre d'*Etudes* ne convient guère à ce volume qui ne renferme que des contes, à la lecture desquels les enfans pourront sans doute trouver du plaisir et puiser peut-être quelques bonnes idées, mais qui ne leur donneront pas une seule notion scientifique. Cela ne déplaira point à la plupart des jeunes lecteurs qui dans les heures de récréation préfèrent sans doute les plaisirs aux études.

Ces petites histoires, fort courtes, n'offrent rien de bien remarquable soit sous le rapport de l'invention, soit sous celui de l'exécution. L'auteur n'a pas un style très-approprié à ce genre d'ouvrage ; on lui voudrait plus de naturel, plus de simplicité. Mais il n'y a pas non plus dans ses compositions de ces sottes absurdités qu'on rencontre si souvent chez la foule des médiocrités littéraires destinées à l'enfance. Mademoiselle Dubois de Thainville suit une marche assez sage, et avec du travail elle pourra certainement faire mieux. En attendant, les enfans accueilleront avec joie son volume, dans lequel ils trouveront des historiettes courtes et faciles à comprendre.

Il aura d'ailleurs le mérite d'arriver le premier et de commencer la série des publications qui annonceront les approches du 1er jour de l'an. Imprimé avec soin, orné de quatre vignettes, c'est un présent d'étrennes fort joli à offrir.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

LA SCIENCE POLITIQUE FONDÉE SUR LA SCIENCE DE L'HOMME, ou Étude des races humaines sous le rapport philosophique, historique et social; par *V. Courtet de l'Isle.* — Paris, chez Arthus-Bertrand. 1838. 1 vol in-8, 8 fr.

L'étude des races humaines, de leurs différences de conformation et des résultats qui en découlent dans leurs mœurs et leur développement intellectuel, ne doit-elle pas servir de base à la science politique qui s'occupe de rechercher quelles institutions peuvent convenir aux divers peuples? Telle est la

question que l'auteur de ce livre examine et qu'il résout affirmativement. Il reproche, avec assez de raison, aux législateurs de s'être en général fort peu soucies de cette étude, qui pouvait, seule, leur donner une connaissance exacte des élémens qu'ils avaient à employer pour atteindre leur but. En effet, l'anthropologie est une science tout-à-fait moderne qui n'a pas encore été l'objet de travaux bien soutenus et bien complets. Elle touche de trop près aux intérêts et aux préjugés les plus chers à l'homme, pour que celui-ci arrive facilement à s'en occuper avec toute la liberté d'esprit nécessaire à ses progrès.

On a constaté l'existence de quatre races principales, d'après la couleur et la conformation du corps. Puis, partant de l'état actuel du monde dans lequel notre race caucasique domine sur toutes les autres, on a établi une échelle humaine sur laquelle la race blanche occupe le premier degré et la noire le dernier. Il n'en était peut-être pas tout-à-fait de même, il y a deux ou trois mille ans, il y a sept ou huit cents ans, mais comme les documens historiques manquent presque tout-à-fait, on ne remonte pas si haut, et l'on se proclame sans plus de façon les premiers hommes du monde.

Il est vrai qu'on connaît fort peu l'intérieur de l'Afrique, qu'on n'a jamais étudié les nègres chez eux d'une manière bien satisfaisante, qu'on en parle le plus souvent sans les avoir vus, et qu'on se croit très-apte à trancher la question, quand on a lu quelques voyages, causé avec des colons et mesuré l'angle facial de deux ou trois nègres. Mais leur pays est trop éloigné du nôtre, et quiconque bâtit un système n'aime pas aller examiner et chercher un à un ses matériaux; il prétend toujours les forcer à venir d'eux-mêmes se placer dans son édifice et lui servir, bon gré malgré, de base ou de faîte.

C'est ainsi que l'anthropologie n'a guère avancé, quoiqu'on reconnaisse assez généralement toute son importance, et M. Courtet s'en plaint avec justice. De tous les animaux, celui que l'homme connaît le moins, c'est lui-même. Cette étude, qui devrait faire une partie essentielle de l'éducation, n'est le plus souvent considérée que comme un accessoire nécessaire seulement à ceux qui se vouent à certaines professions spéciales.

Le *Connais-toi toi-même* de l'ancien philosophe n'a jamais été compris dans toute son acception; l'homme a voulu juger, classer, diriger ses facultés intellectuelles et régler leurs diverses manifestations avant d'avoir étudié la machine dont l'état et les mouvemens ont une si grande influence sur elles. La crainte d'un matérialisme sec et étroit l'a rejeté dans l'extrême opposé, de telle sorte que, de peur d'attribuer à la matière l'origine de l'intelligence, il préfère aller jusqu'à oublier qu'elle est son unique interprète, et que notre science

ne peut absolument pas songer à les séparer, parce que, dès que nous ôtons l'une, l'autre nous échappe aussitôt.

M. Courtet veut donc qu'on s'empresse de réparer cet oubli, d'abandonner toutes les théories basées sur d'autres théories aussi vaines, et de fonder à nouveau la science politique en s'appuyant sur l'étude de l'anthropologie. Sans doute il est bon et utile de diriger les études vers ce but, et si on agissait dans ce sens avec énergie et franchise, on ferait ainsi quelques pas vers la vérité, on détruirait bien des préjugés et des erreurs, on dissiperait quelque peu les ténèbres qui enveloppent le mystère de la vie humaine. Mais on ne peut songer à opérer subitement un changement pareil, et, quand il s'agit de politique surtout, ce n'est qu'avec la plus grande prudence qu'on doit détruire ce qui existe; il faut d'abord bien savoir ce qu'on veut mettre à la place. Dans l'état actuel des choses, tout en encourageant les recherches scientifiques, on ne saurait attendre leurs résultats pour réformer ce que nos institutions présentent de défectueux. Il faut se mettre à l'œuvre d'après les connaissances actuelles, et se contenter d'appliquer les déductions les plus logiques de la théorie. Les différences physiologiques qui caractérisent les diverses races d'hommes sont de peu d'importance pour le gouvernement, d'un état qui ne renferme en général que des individus d'une même race, et d'ailleurs, d'après la manière dont M. Courtet envisage la question, on n'en tirerait pas un grand profit pour l'organisation politique du monde et en particulier pour ce qui concerne l'esclavage établi dans certaines contrées.

Passant en revue les différens systèmes énoncés par les naturalistes sur la division des variétés humaines, il expose le résultat de tous les travaux exécutés dans ce sens jusqu'à présent; puis il en conclut que la même gradation qui se voit parmi les autres animaux d'espèces diverses doit nécessairement se retrouver chez les hommes, et que *les races humaines sont inégales de puissance intellectuelle, qu'elles ne sont point conséquemment susceptibles du même degré de développement, et que chacune d'elles est appelée à remplir dans des conditions inégales une mission marquée par la Providence.*

En partant de ce principe, il explique tous les phénomènes historiques, non-seulement dans les rapports de peuple à peuple, mais encore dans le sein même d'une nation, où selon lui le mélange des races amène de continuelles variations et produit l'inégalité individuelle qui se rencontre presque partout. Dans ce système, l'esclavage est un fait nécessairement admis, que l'on peut modifier en rendant le joug doux et supportable, mais qu'il est impos-

sible d'abolir tout-à-fait. Le croisement des races parvient seul à établir à la longue une espèce d'égalité; mais c'est comme une dégénérescence, et alors tous les liens de la société se relâchent, l'ordre fait place à l'anarchie, il faut pour retremper la nation le mélange d'une nouvelle race, c'est-à-dire qu'en d'autres termes, l'auteur prétend recourir à un nouvel esclavage pour guérir la plaie qu'il croit ouverte par l'abolition de l'ancien.

Voilà, il faut l'avouer, de bien étranges principes, et nous ne voyons pas ce que la science politique pourra gagner à s'appuyer sur eux. Il me semble qu'ils ne peuvent servir qu'à soutenir les plus absurdes priviléges et à donner une apparence de justice et de droit aux préjugés aristocratiques les plus détestables. Leur influence immédiate serait de créer des catégories, des castes, de classer les hommes comme des troupeaux, et de les enchaîner comme les Indous ou les Chinois dans des liens inextricables. Si les états européens voulaient fonder ainsi leur politique sur l'étude du mélange des races et de leurs divers degrés de capacité, il pourrait bien arriver avant peu que le fier Caucasien, qui se croit aujourd'hui l'être intelligent par excellence, se vît obligé de courber la tête sous le joug de fer des Kalmoucks au front déprimé !

Non, ce n'est pas là ce que doivent produire les découvertes de la science, et l'on s'expose à en faire un mauvais usage, lorsqu'on croit pouvoir se contenter de données incertaines, de faits isolés et souvent mal observés pour bâtir un système contraire à toutes les idées de morale et de justice universellement répandues. Sans doute l'auteur croyait en écrivant ainsi que ses preuves étaient suffisantes; mais nous doutons que le lecteur soit du même avis. Toutes les époques de l'histoire n'ont pas vu la race caucasienne dominer sans partage. Certes le célèbre voyageur Marco Polo trouva dans l'Asie une civilisation très-supérieure à celle de sa patrie, et lors de la découverte de l'Amérique, les Espagnols étaient des barbares ignorans, bien inférieurs au peuple policé qui habitait le Pérou.

On pourrait trouver d'autres exemples encore, et il serait facile de contester à M. Courtet la vérité d'une foule de faits avancés fort légèrement dans son ouvrage. Ainsi on ne sait rien de certain sur la race à laquelle appartenaient les anciens Égyptiens; on ne voit pas comment les plébéiens à Rome ou les serfs du moyen âge pouvaient être d'une race différente que les patriciens ou les seigneurs; les esclaves mêmes, quoique provenant presque toujours d'une nation ennemie, appartenaient le plus souvent à la même race que les vainqueurs; et il faut donc nécessairement attribuer à une autre cause la dégradation morale que l'esclavage ne tardait pas à produire.

Avancer que les diverses races humaines ne sont pas toutes également susceptibles d'atteindre un haut degré de développement intellectuel, c'est risquer d'émettre une erreur dont le passé, perdu pour nous, renferme peut-être une éclatante réfutation, et que l'avenir pourra bien ne pas tarder à démentir par des faits inattendus.

Le livre de M. Courtet ne peut donc être considéré, sous ce rapport, que comme renfermant une de ces théories politiques qu'il débute par condamner comme vaines et impuissantes, théorie qui ne saurait nullement favoriser le progrès, ni même produire aucun résultat bien nouveau, puisqu'elle ne semble faite que pour étayer justement ce que nos vieilles institutions présentent de plus vermoulu, de plus mauvais.

Mais en le considérant sous le point de vue purement scientifique, on ne peut que louer l'auteur de sa tendance à appeler les découvertes de l'histoire naturelle et de la physiologie au secours de la législation. En effet, les sciences doivent s'éclairer l'une l'autre, et, réunissant leurs diverses lumières, marcher ensemble à la recherche de la vérité. La grande question de la gradation intellectuelle des races humaines est d'une haute importance, et il est bon d'attirer sur elle l'attention du public; car, depuis tant d'années qu'on la discute en théorie, il n'a été tenté presque aucune expérience pratique propre à produire des faits pour ou contre, c'est à peine si même les voyageurs nous ont fourni quelques observations nouvelles à ce sujet.

Avant de déclarer que les noirs ne sont bons qu'à être les esclaves des blancs, il faudrait peut-être aller étudier le développement des nègres d'Haïti, et pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique afin de s'assurer si leurs traditions populaires ne contiennent point quelques souvenirs d'un passé glorieux.

SCIENCES ET ARTS.

NOUVEAU MANUEL DES DERMATOSES, ou maladies de la peau, classées d'après la méthode de M. le professeur Alibert, avec la synonymie de Willani, et la concordance des différentes méthodes employées par nos meilleurs auteurs; suivi d'un formulaire pour la préparation des médicamens employés à l'hôpital Saint-Louis, par *L. V. Duchesne-Duparc*, d. m. p. 1 vol. in-18, 5 fr.

Quoique les manuels soient en général des résumés assez incomplets et fort imparfaits, parce que rien n'est plus difficile

que d'abréger la science et de la mettre à la portée de tous, il est certain cependant qu'ils remplissent un véritable but d'utilité et contribuent à populariser une grande quantité de notions qui, sans cela, ne se répandraient jamais dans la foule.

L'ouvrage de M. Duchesne-Duparc pourra ainsi offrir un guide aux médecins appelés à traiter des maladies de la peau. Ils y trouveront un précis de la méthode du célèbre docteur Alibert, et en même temps un tableau comparatif des diverses classifications employées par différens auteurs. En tête de ce petit traité est un aperçu historique sur la science dermatologique, avec quelques considérations de l'auteur sur la peau. Enfin un formulaire des remèdes employés le plus ordinairement à l'hôpital Saint-Louis complète ce petit volume dont l'usage pourra être d'autant plus avantageux, que les maladies de la peau sont fort communes, et en général assez mal soignées partout ailleurs que dans les hôpitaux.

ESQUISSE D'ORGANOGRAPHIE VÉGÉTALE, fondée sur le principe d'unité de composition organique et d'évolution rayonnante ou centrifuge, pour servir à prouver l'identité des organes appendiculaires des végétaux, et la métamorphose des plantes de Goethe; par *P. J. F. Turpin*, de l'Institut. In-fol° orné de 3 planches, prix 14 fr.

Ce travail de M. Turpin est destiné à offrir la confirmation et le développement de la plupart des idées émises par Goethe dans sa *Métamorphose des plantes*. Observateur profond et infatigable, l'auteur a étudié toute sa vie les œuvres de la nature, et ce n'est qu'après avoir rassemblé une quantité considérable de faits qu'il s'est hasardé à soulever un coin du voile qui nous cache ses mystérieuses lois. Dès ses premiers pas dans l'étude de la botanique, il avait été frappé de cette idée de transformation, de métamorphose, et le résultat de ses nombreux travaux a été de le confirmer dans cette pensée que sont venus appuyer une foule de phénomènes curieux. Les monstruosités, ces écarts dans lesquels les forces vitales semblent vaincre par leur énergie la puissance de la règle commune, ou bien succomber, épuisées sans pouvoir remplir ses exigences, lui ont apparu comme autant d'indiscrètes révélations qui venaient trahir le secret de la nature. Nous allons essayer d'analyser son *esquisse*, quoique, nous l'avouons franchement, nous soyons peu capables de juger de si hautes matières. C'est de la science très-profonde, et nous nous estimerons heureux de réussir seulement à en donner à nos lecteurs une idée claire et précise.

On entend par métamorphose, la transformation, ou le changement d'une forme dans une autre. Tout, autour de nous et en nous, offre des exemples continuels de ce phénomène qui paraît résulter d'un principe général pour l'univers entier. La vie n'est qu'une suite de métamorphoses qui se succèdent depuis la naissance jusqu'à la mort, et la naissance et la mort ne sont sans doute elles-mêmes non plus que des métamorphoses, dont le secret échappe à notre entendement.

Dans la plante dont l'embryon tend à se développer par suite d'une force centrifuge qui lui fait produire la tige aérienne et la tige souterraine, tous les organes appendiculaires doivent etre considérés comme autant de métamorphoses d'un seul et unique organe qui constitue tout le végétal et qui est la feuille.

On a donc eu tort de donner à chacune des formes diverses adoptées par cet organe, un nom destiné à les représenter comme des organes distincts et indépendans, tels que cotylédon, sépale, pétale, étamine, ovaire, ovule. C'est une complication fort inutile, et il faut dire simplement : feuille cotylée, feuille sépalée, feuille pétalée, feuille staminée, feuille ovarienne, feuille ovulaire.

En étudiant la marche ordinaire de la nature, l'homme a cru y reconnaître certaines lois générales dont elle ne dévie que rarement. Ces déviations ont été nommées des monstruosités ; il y en a de deux sortes : les unes ont lieu par excès de développement, les autres au contraire par avortement. On rencontre fréquemment dans les végétaux de semblables irrégularités, anomales, du moins en apparence, et c'est justement dans ces monstruosités que M. Turpin a puisé une foule de preuves en faveur de la métamorphose.

Réunissant sur une seule plante les nombreux faits que lui ont fournis ses longues et savantes recherches, il a tracé la figure d'un végétal idéal destiné à offrir le développement successif des organes appendiculaires, dans les mille et une formes qu'ils sont susceptibles de revêtir.

Le point vital doué d'une force d'attraction réunit diverses molécules organiques, et de ce point divergent bientôt en tout sens des ramifications qui font du végétal une espèce de sphère que M. Turpin partage en hémisphère supérieur ou aérien, et hémisphère inférieur ou terrestre. L'hémisphère terrestre offre les racines et leurs ramifications diverses. L'hémisphère supérieur est composé d'un bien plus grand nombre d'organes appendiculaires, et c'est avec le plus vif intérêt qu'on suit leur développement depuis la première sortie du germe, en passant par toutes les transformations régulières

et irrégulières, jusqu'à la fleur et au fruit. Le végétal idéal montre toutes les espèces de feuilles, d'épines et d'excroissances qui se voient sur la tige des végétaux. Il nous présente les diverses monstruosités qui se rencontrent assez souvent dans la nature, telles que des fleurs épanouies sur les bords ou la surface des feuilles, des rameaux retombant vers la terre pour y pousser des racines, des feuilles terminées en étamines ou en pistils, etc. L'on voit ainsi que sur presque toutes les parties de la tige peuvent se produire les différentes formes organiques, mais que la feuille est toujours celle qui domine, qui paraît être la plus naturelle, et le signe de la vigueur végétale, tandis que les fleurs n'apparaissent en général que vers les extrémités, lorsque la force commence à faiblir et que l'accroissement de la plante touche à son terme.

On voit aussi que partout la feuille est susceptible de se transformer par avortement ou par une autre cause inconnue, en toute autre espèce d'organe. Cette figure réalise ainsi complètement l'idée de la métamorphose, et nous la présente dans tous ses résultats. Sans doute elle est hardie et pourra prêter à la critique qui l'épluchera en détail; mais elle est digne de la pensée de Gœthe, et comme l'imagination de son auteur ne marche jamais qu'appuyée sur les faits que lui fournit l'expérience, elle ne peut manquer de jeter un jour tout nouveau sur la science botanique. L'explication de M. Turpin est remplie d'aperçus ingénieux présentés d'une manière originale qui frappent vivement et qui sont étayés sur des exemples fort bien choisis. Il y a dans son style, parfois diffus et embarrassé, quelque chose d'énergique comme la volonté d'un homme qui marche droit à son but sans broncher devant les obstacles.

Une seconde planche, renfermant de nombreuses monstruosités copiées d'après nature, et mises en regard des mêmes parties végétales à l'état régulier, complète la démonstration.

On y trouve : le *fraisier de Plymouth*, dans lequel les pétales et les étamines sont métamorphosées en feuilles ; une fleur de *blé noir*, une *bruyère*, une *orange*, un *pavot*, etc., etc.

Enfin une troisième planche représente une rose prolifère à calice foliacé, monstruosité aussi gracieuse que singulière, dont Gœthe parle dans sa Métamorphose des plantes.

M. Turpin y a ajouté deux fleurs d'un marronnier rose, qui offre, depuis quelques années, au jardin des Plantes, une anomalie curieuse dans sa floraison.

Tous ces nombreux faits semblent donner gain de cause aux idées de métamorphose, et au principe d'unité de composition organique. Ils forceront du moins à examiner cette importante question avec toute l'attention qu'elle mérite.

On reconnaîtra alors que Gœthe ne faisait pas de la science avec l'imagination seulement, quoiqu'il fût poète, et ces idées viendront peut-être changer toutes les bases de la science botanique.

NOUVEAUX ÉLÉMENS D'ANATOMIE DESCRIPTIVE, par *Ph. Fr. Blandin.* — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 16 fr.

Dans cet ouvrage, M. le docteur Blandin a rassemblé les leçons qu'il professe à l'Ecole de Médecine depuis seize ans. Cette publication pourra rendre un grand service à ses élèves en leur offrant un guide pour leurs études, un résumé méthodique de la science telle qu'elle s'enseigne aujourd'hui dans nos facultés. Mais on n'y trouvera pas des vues nouvelles; l'auteur ne traite absolument que de l'anatomie de l'homme, sans établir aucun point de comparaison avec celle des autres animaux; en limitant ainsi le champ de ses recherches, il réduit la science à une spécialité fort restreinte, et la prive justement du principal moyen par lequel elle peut se développer et faire des progrès certains.

Il est fâcheux aussi que le style de M. Blandin ne soit pas plus pur et plus agréable. Aujourd'hui les savans ne sont plus, comme autrefois, dispensés de savoir écrire; on a compris que la clarté était une condition fort importante dans les livres de science, et que le style contribuait ainsi pour une forte part à leur mérite. Maintenant qu'il existe déjà tant de traités d'anatomie, pour faire quelque chose de neuf et de vraiment supérieur, il faudrait étudier les travaux des Allemands, et, embrassant l'anatomie générale toute entière, n'exposer les faits de la science qu'en comparant ensemble les divers animaux, et les modifications successives qu'offre leur charpente osseuse à mesure qu'on s'éloigne de l'homme. On ouvrirait ainsi un vaste champ à l'observation, et l'on accoutumerait l'esprit aux vues grandes et fécondes.

LA VILLA PIA des jardins du Vatican, architecture de Pirro Ligorio; publiée dans tous ses détails par Jules Bouchet, architecte, avec une notice historique sur l'auteur de ce monument, et avec un texte descriptif, par *Raoul Rochette*, antiquaire. — Paris, 1837. 1 vol. in-folio, cartonné.

L'architecte Pirro Ligorio fut l'un des plus habiles artistes du seizième siècle; cependant aucun écrivain contemporain ne nous a laissé rien sur lui. Il n'est connu que par ses œuvres et l'immense collection de ses dessins qui sont conservés

précieusement dans la bibliothèque royale de Turin. La *villa pia* est un monument admirable de son génie; c'est un des édifices les plus parfaits qu'on doive à l'architecture moderne. Egalement remarquable par les proportions de l'ensemble, le goût et l'élégance des détails, ce palais a fourni le sujet d'une suite de plans et de dessins exécutés avec beaucoup de soins. La notice de M. Raoul Rochette sur la vie de Pirro Ligorio et la description de la *villa pia,* offrent un vif intérêt et sont imprimées avec grand luxe.

OEUVRES CHIRURGICALES complètes de sir Astley Cooper, traduites de l'anglais, avec des notes, par *E. Chassaignac* et *G. Richelot.* 1 vol. grand in-8, à 2 colonnes.

Le nom d'A. Cooper jouit d'une renommée européenne; le chirurgien anglais s'est placé au premier rang parmi les hommes distingués de notre époque, soit par l'indépendance de ses doctrines, soit par la longue pratique qu'il a exercée à la tête d'un des plus grands hôpitaux de Londres. Ses œuvres sont précieuses par la grande quantité d'observations qu'elles renferment. Les faits particuliers avec leurs traitemens et leurs résultats, offrent aux praticiens une mine féconde d'enseignemens plus utiles que tous ceux qu'ils pourraient puiser dans les meilleurs livres de théorie.

Les traducteurs ont réuni les mémoires de Cooper sur divers sujets particuliers qui se trouvaient épars et qu'ils n'ont pu se procurer qu'avec assez de peine. Ils y ont ajouté quatre traités généraux sur les luxations et les fractures, sur les hernies de l'abdomen, sur les maladies du testicule, et sur les maladies du sein. Ce sont autant de monographies chirurgicales complètes et accompagnées d'observations cliniques du plus haut intérêt.

MM. Chassaignac et Richelot ont enrichi leur traduction de notes nombreuses, et on leur saura gré d'avoir cherché à compléter autant que possible leur publication, sans pour cela en faire un ouvrage trop coûteux. C'est savoir concilier les intérêts de la science avec ceux de la bourse, et une semblable alliance est fort nécessaire aujourd'hui que l'instruction se répand partout, que les études de tout genre se popularisent de plus en plus.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

5e Année. — N° 12. — Décembre 1837.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

POÉSIES, par Mme *Amable Tastu*. — Paris, chez Didier. 1838. 3 volumes in-32. 10 fr.

Cette nouvelle édition est exécutée avec une élégance typographique très-grande. C'est un charmant présent d'étrennes à offrir, et en même temps c'est le plus joli recueil de poésies qu'on puisse trouver parmi les nombreux ouvrages de ce genre, que la presse a livrés au public dans ces dernières années. Madame Tastu est infiniment supérieure, non-seulement à toutes ses rivales, mais aussi à la plupart des poètes qui ont cherché à suivre les traces de Lamartine ou de Victor Hugo. Il n'y a chez elle, ni sensiblerie larmoyante, ni exagération, ni mélancolie affectée. Sa poésie est gracieuse, pure, quelquefois sublime, mais toujours d'une harmonie parfaite. On voit que ce n'est pas un travail difficile pour elle de donner cette forme à ses pensées, et les vers semblent découler tout naturellement, sans effort, d'une imagination douce, tendre, mais éminemment poétique.

Ce recueil renferme à peu près tout ce qu'a fait madame Tastu. Dans le premier volume sont ses poésies lyriques, parmi lesquelles on retrouvera avec un nouveau plaisir son chef-d'œuvre, *La liberté, ou le Serment des trois Suisses*. Ce morceau, d'une perfection rare et qui est peut-être l'un des meilleurs qu'on puisse citer dans nos poètes modernes, a été inspiré par le tableau de Steuben, et il lui est certainement encore bien supérieur. C'est de la poésie forte, énergique, d'un style noble et pur, dans lequel la pensée ne se cache pas sous des mots sonores mais creux, comme dans la plupart des poésies lyriques d'aujourd'hui.

Ils étaient là tous trois! à travers les nuages
La lune révélait sur leurs mâles visages

D'un héroïque espoir les présages vainqueurs;
Sous leurs habits grossiers battaient de nobles cœurs.
Un serment généreux sort de ces bouches pures,
Et l'Écho menaçant, par l'Écho répété,
Redit de monts en monts avec de sourds murmures :
Liberté ! Liberté !

On l'entendra, ce nom que la Suisse réclame,
Comme un céleste accord retentir d'âme en âme;
Et déjà, descendu de ces sommets déserts,
Puissant, mystérieux, il plane dans les airs;
A toute heure, en secret, du peuple qu'on opprime
Un pouvoir inconnu ranimant la fierté,
Dit au cœur assez fort pour ce fardeau sublime :
Liberté ! Liberté !

Orgueilleux gouverneur, quelle terreur te presse !
Pourquoi fermer sur toi la sombre forteresse ?
Ah ! de la liberté dénonçant les efforts,
Un traître l'aurait-il livrée à tes trésors?
Non; mais à ton effroi tu sens qu'elle s'éveille;
Tu lis partout son nom d'un œil épouvanté;
Partout un Dieu vengeur répète à ton oreille :
Liberté ! Liberté !

Elle eût dormi long-temps sans cette voix cruelle
Qui tourna vers un fils la flèche paternelle !
Mais les yeux des tyrans d'un bandeau sont couverts;
En croyant les river, ils ont brisé vos fers,
Enfans de l'Helvétie; achevez leur ouvrage :
Déjà, livrant Gessler à l'abîme irrité,
La vengeance de Tell crie au sein de l'orage :
Liberté ! Liberté !

Liberté, c'est ton jour; ce sol est ton empire :
Là, nulle ambition sous tes traits ne conspire;
D'un peuple pauvre et fier toi seule armes les mains.
Sur ces pics sourcilleux, vierges de pas humains,
L'aigle au vol indompté semble te rendre hommage;
Le bleu miroir des lacs, réfléchir ta beauté,
Et le bruit des torrens, dire à l'écho sauvage :
Liberté ! Liberté !

Héritier de ses biens, toi qui les abandonnes,
Et soutiens à prix d'or les lointaines couronnes,
D'où vient qu'aux premiers sons d'un air mélodieux
J'ai vu des pleurs furtifs s'échapper de tes yeux ?
Sans doute en l'écoutant tu rêvais ta patrie,
Et des vallons natals l'agreste majesté;
Sans doute il murmurait à ton âme attendrie :
Liberté ! Liberté !

A côté de ces belles stances se trouvent une foule d'autres fragmens d'un genre moins élevé, mais où le talent de l'auteur se déploie également d'une manière très-supérieure. Cependant, madame Tastu se ressent aussi un peu de la tendance mystique des esprits : elle a sacrifié à la mode, dans deux ou trois pièces qui prêteraient à la critique, si celle-ci voulait être sévère. Mais un esprit doué de sentimens vrais et de pensées justes ne peut se fourvoyer long-temps, et la lyre de madame Tastu a bientôt quitté cette fausse route. Nous la retrouvons avec son talent si correct, et son harmonie si douce, dans les Chroniques de France; et quoique ce genre de poésie ait de la peine à exciter et soutenir l'intérêt, elle a su en tirer le meilleur parti possible. Si ces chroniques se prêtent difficilement à une lecture suivie, on en pourra extraire maints morceaux dignes d'être conservés et relus plus d'une fois.

Enfin, dans le conte de Peau-d'Ane, madame Tastu déploie une grande finesse d'esprit, une flexibilité de style, une gaîté satirique tout-à-fait remarquables. Sous ce vieux titre, elle a su glisser maintes critiques modernes qui s'adressent aux hommes et aux choses de notre temps. C'est une espèce de canevas philosophique qui se fait lire avec plaisir et qui est semé d'une foule de traits piquans.

Ces trois petits volumes prendront, sans doute, place dans toutes les bibliothèques; et au milieu des productions de notre époque, ils protesteront contre le mauvais goût qui a envahi la poésie, contre la sentimentalité fausse et prétentieuse, contre les formes barbares et les tours diffus dont on veut embarrasser notre langue. Des diverses femmes qui, dans ces dernières années, ont cultivé la poésie avec quelque succès, madame Tastu paraît, seule, destinée à avoir un nom durable, et à prendre rang parmi les poètes français dont l'avenir lira encore les œuvres.

PREMIÈRES ARMES, par *Amédée Pommier*.— Paris, chez Olivier, 1837. In-18, 5 francs.

Ceci n'est pas un ouvrage nouveau, ce n'est qu'une seconde publication d'un livre resté en magasin; l'auteur le dit tout franchement dans sa préface, et on doit lui savoir gré de cette franchise fort rare aujourd'hui. Publié pour la première fois, en 1832, au milieu des événemens politiques qui occupaient alors toute l'attention du public,

ce volume passa inaperçu comme tant d'autres, et l'auteur jugeant, avec raison, que les circonstances ont été pour beaucoup dans le sort de ses *Premières Armes*, tente maintenant un nouvel essai qui sera, il faut l'espérer, plus heureux. Dans cet intervalle, il a d'ailleurs publié d'autres productions : le *Livre de sang* et les *Assassins* l'ont fait connaître, le premier comme un jeune enthousiaste qui, ennemi de la révolution, croyait devoir consacrer tous ses moyens à l'anathématiser, à stigmatiser ses excès et ses désordres avec plus de verve que de poésie; le second, comme un versificateur habile comprenant bien la poésie satirique, et maniant avec facilité la langue française. Sa réputation sera-t-elle accrue par le volume que nous annonçons ici? c'est douteux, car il renferme des pièces, pour la plupart assez peu remarquables, tels que peuvent être les essais d'un jeune homme. Cependant, en général, on y trouve un style assez sage, et dans plusieurs pièces, quelques strophes ne manquent ni d'énergie, ni de noblesse.

Le Déluge, 1812, une Bataille navale, sont des morceaux de haute poésie, qui, travaillés avec plus de soin, auraient fait, certainement, grand honneur à M. Amédée Pommier. Mais on y remarque beaucoup de négligences, des longueurs qui gâtent l'ensemble et certaines chutes malheureuses dont l'effet est déplorable, parce qu'elles font oublier aussitôt les passages qui peuvent avoir produit de l'impression. Une autre pièce, intitulée le *Métier des Armes*, offre quelques descriptions assez bien faites, mais également accompagnées de défauts nombreux. Souvent l'expression est triviale, et l'auteur n'a pas reculé devant une longue série de noms propres de généraux qui remplissent 11 vers alexandrins tout-à-fait barbares. Quelques poésies religieuses, et deux ou trois morceaux de poésie légère nous montrent l'auteur accordant sa lyre sur tous les tons. Malheureusement, ces divers essais sont faibles, et dans tout le volume rien ne vaut certains passages que nous avons signalés en rendant compte de la satire intitulée *Les Assassins*.

Nous ne blâmerons cependant pas M. Pommier d'avoir satisfait une fantaisie d'auteur bien naturelle en voulant obtenir au moins un jugement sur ses Premières Armes et en appelant du public préoccupé au public calme et disposé à écouter, à lire. Mais nous doutons qu'il trouve ce public mieux disposé aujourd'hui qu'en 1832. Décidément, les poètes ont grande peine à faire entendre leur voix au milieu des bruits de notre vie actuelle. Les intérêts positifs ont pris trop d'empire pour laisser place à la méditation, à la rêverie; ou plutôt, ils ont acquis assez d'importance pour de-

venir eux-mêmes les sujets les plus ordinaires de la méditation; et le *to be or not to be* (être ou ne pas être) d'Hamlet semble maintenant occuper trop fortement toute la société humaine pour lui laisser le temps de lire, de juger et d'apprécier la poésie, à moins toutefois qu'elle ne porte l'empreinte du génie et ne s'offre à elle comme le jet spontané d'une imagination puissante. Du reste, M. Pommier reconnaît lui-même cette vérité, il ne se fait point illusion sur l'effet que peut produire un recueil de vers semblables. Ce sont des études littéraires auxquelles il paraît se livrer avec goût et persévérance, et qui, quelque faibles que soient ces premiers résultats, méritent d'être encouragées.

CHANTS SOLITAIRES, par *E. Bourlet de la Vallée*. — Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Comp^e^. 1838. In-8, 5 fr.

Pourquoi ce titre de Chants solitaires? L'auteur est-il donc un ermite qui vit dans l'isolement, loin de toute société? Je ne le crois pas; ses poésies ne sentent point l'ermitage ni la solitude. Si elles renferment des méditations profondes, des pensées religieuses ou philosophiques, on y trouve aussi maintes données qui indiquent un homme du monde vivant au milieu de ses semblables, et s'intéressant à toutes les questions à l'ordre du jour. Ses chants sont graves en général, mais il aborde toute espèce de sujets, et les traite avec facilité, quoique dans un ton un peu monotone. C'est de l'école de Lamartine; l'harmonie du vers recouvre souvent fort peu de pensées, et la même idée se représente sous maintes formes diverses.

Les anges, la croix, les mystères jouent les principaux rôles dans les inspirations du poète. Les deux pièces les plus importantes du volume sont : *Rédemption* et *Gaul*. La première est un appel à la charité chrétienne pour l'abolition de l'esclavage. L'auteur expose de sages et grandes idées, mais il manque malheureusement de feu, d'énergie. On voit qu'il ne peut exprimer tout ce qu'il voudrait, et qu'il se laisse alors facilement entraîner à des divagations étrangères à son sujet. Ainsi, à la fin de *Rédemption*, se trouve une invocation des nègres à la France et à la gloire française, qui est tout-à-fait inopportune. Cette allusion à l'émancipation, si brusque et si désastreuse dans ses conséquences, accordée aux nègres par la Convention, est d'autant plus surprenante que l'auteur paraît en comprendre tout le danger, car il recommande la prudence dans les vers suivans :

Préparez, je vous dis, un chemin à l'orage,
Craignez en l'arrêtant de redoubler sa rage,
Comprenez à la fin où va l'humanité,
Portant pour étendart la croix de liberté.
L'esclavage autrefois, comme une lèpre immonde,
S'étendait, dévorant tous les peuples du monde;
Sur ces bords aujourd'hui le voilà retiré;
On l'y tuera de peur d'en être dévoré.

Gaul est un poème gallique dans le genre ossianesque, ou du moins aspirant à l'imiter. Mais la langue française se prête peu à cette poésie héroïque dont le plus grand charme gît surtout dans le tour hardi de l'expression, dans la force et l'énergie du langage. Le vers alexandrin est trop monotone pour de semblables morceaux où l'intérêt de l'action n'est jamais assez vif pour captiver bien long-temps l'attention du lecteur.

Les pièces fugitives qui complètent ce volume offrent d'assez jolis passages, mais sont également loin d'être exemptes de défauts. On y rencontre souvent des tours singuliers qui ne sont ni corrects, ni harmonieux. L'auteur, plutôt que de travailler sa phrase avec persévérance, de la limer, de la relimer selon le conseil des grands maîtres, préfère risquer des formes plus hardies qu'heureuses, et qui non-seulement ne sont pas tolérées par l'Académie, mais ne sauraient l'être non plus par le bon goût. Il est sans doute très-commode, pour la rime et la mesure, de faire servir un sujet de phrase à cinq ou six verbes, et à cinq ou six régimes différens sans se donner la peine de le répéter; mais la clarté et l'élégance en souffrent considérablement, et, comme chacun sait, tout le talent d'un Ste-Beuve lui-même n'a pu réussir à faire adopter d'aussi barbares innovations.

UN SERMENT, par Mlle *Clémentine Mame*. — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr.— **LE VOEU DE PIETRO CIRNEO**, et le Remords ou la dernière Vengeance; Nouvelles historiques corses, trad. de l'italien, de S. Viale, par Arena et Capelle. — Bastia, 1837. In-8°.

— Le *Serment* de mademoiselle Mame est une composition qui appartient au genre galvanique, et qui par conséquent arrive trop tard, car on s'est lassé des convulsions en littérature comme en réalité. Je ne saurais mieux comparer ce roman qu'à une attaque de nerfs qui dure pendant deux gros volumes. C'est bien long et bien ennuyeux, je vous assure; il y a des amours et des jalousies de quoi rassasier tous

les amateurs d'émotions fortes. Ouvrez le livre où vous voudrez, prenez une page au hasard, et je vous garantis que vous trouverez une scène digne de l'*Ambigu-Comique* et *de la Gaîté*, c'est à-dire éminemment triste, sombre et mélodramatique.

— Dans *le Vœu de Pietro Cirneo*, on voit une de ces haines corses, dont le récit aurait prêté admirablement à l'exagération et aux émotions fortes. Mais l'auteur n'a point cherché l'effet; son style est d'une grande simplicité, il offre même parfois des traces de négligence et n'a pas beaucoup d'attrait pour le lecteur. Cependant il y a de l'intérêt dans l'histoire de ce Pietro Cirneo qui, outragé par un ennemi de sa famille, se décide à en tirer une vengeance éclatante, et, selon la coutume de son pays, s'adresse pour cela à un brigand déjà renommé. C'est un de ses oncles qu'il va chercher dans les rochers qui lui servent de retraite et où il se tient caché pour éviter les poursuites de la justice. Mais cet oncle, tout en feignant d'approuver et d'encourager ses projets de vengeance, trouve le moyen de l'en détourner pour toujours en lui faisant partager pendant deux semaines les tourmens et les souffrances de sa vie de banni et de contumace. Pietro Cirneo frémit alors à la pensée que le meurtre de son ennemi le jettera ainsi en dehors de la société, et lorsque son oncle lui remet entre les mains l'arme qui doit porter le coup fatal, il se jette à genoux et lui demande grâce. L'oncle, enchanté d'avoir si bien rempli son but, le renvoie dans son village en lui faisant promettre de rendre publique son aventure et d'employer tous ses moyens pour détruire la barbare coutume de perpétuer les haines de famille par la vengeance implacable. *Le Remords*, autre nouvelle qui se trouve également dans ce petit volume, est écrite dans le même esprit. C'est le récit d'une vengeance si atroce qu'elle inspira une horreur salutaire au pays qui en fut la scène et guérit à jamais ses habitans de cette terrible maladie.

L'HONNÊTE HOMME, études morales, par *S. Henry Berthoud*. In-8, 7 fr. 50 c. — **ESPAGNOLES ET FRANÇAISES**, par *H. Arnaud* (Mme Charles Reybaud). — Paris, 1837. 2 vol. in-8, 15 fr. — **UNE FAMILLE, S'IL VOUS PLAIT**! par *Clémence Robert*. 2 vol. in-8, 15 fr.

— Avec d'excellentes intentions, M. H. Berthoud a fait un roman assez peu amusant. Son but était sans doute de peindre l'honnête homme sous le jour le plus favorable, de faire l'apologie d'une vertu en général trop peu estimée,

quoiqu'elle soit rare dans le monde. Mais je ne sais pourquoi l'on revêt toujours la probité d'une teinte monotone et ennuyeuse, d'une austérité sévère et rigide. Il semble qu'on ne puisse être honnête homme sans être en même temps morose, sans fatiguer les autres de sa vertu et la leur présenter sans cesse comme un reproche.

Le héros de M. Berthoud est un jeune homme qui, sur le point d'embrasser une carrière brillante et selon ses goûts, la quitte pour remplir le vœu de son père mourant, et va courageusement loin de ce monde où il espérait tenir quelque jour un rang distingué, se mettre à la tête d'une obscure fabrique. Jusque là c'est fort bien, le sacrifice est beau sans cesser d'être vrai, et l'on comprend que la modeste renommée d'un homme de bien puisse sembler aux yeux d'un jeune ambitieux singulièrement mesquine à côté de la gloire mondaine. Mais on peut être honnête homme sans qu'il soit absolument nécessaire pour cela de devenir ennuyeux; or, le héros de M. Berthoud s'érige bientôt en censeur et en moraliste d'une manière tout-à-fait exagérée. Une longue correspondance entre lui et ses anciens camarades remplit presque tout ce volume et entrave la marche de l'action qui offre ainsi fort peu d'intérêt. La plupart des détails sont exagérés; et en général le style est peu correct, surchargé de phrases longues et obscures, et dénué à la fois de grâce et de simplicité.

— *Les Espagnoles et Françaises* de madame Ch. Reybaud sont au contraire remarquables par un style élégant, rapide, agréable à lire, et par une imagination féconde. Ce sont des nouvelles pleines d'intérêt qui n'ont qu'un défaut rare parmi nos écrivains actuels, savoir celui d'offrir un trop grand nombre d'événemens entassés dans un fort petit espace. Chacune d'elles contient tout ce qu'il faudrait pour faire un roman tout entier. Dans quelques-unes en particulier, telle que *Claude Stock*, cette profusion est même nuisible, car l'auteur nous transporte subitement à des époques fort distantes les unes des autres, et nous présente une foule de personnages sur le sort desquels il nous laisse ensuite dans la plus complète ignorance. *L'Avocat Loubet* est peut-être la meilleure de tout le recueil, et il arrive de même qu'en la terminant l'esprit ne demeure pas satisfait. On voudrait être plus rassuré sur la destinée des principaux acteurs engagés dans ce drame terrible. Mais madame Raybaud paraît ennemie des conclusions. Son imagination semble toujours pressée d'enfanter de nouvelles créations, et elle ne se donne pas le temps de mener à son terme chacun de ses récits. Le charme du style et la variété des incidens font facilement oublier ce défaut; on se laisse volontiers séduire, et je ne doute pas

que les *Espagnoles et Françaises* ne trouvent un grand nombre de lecteurs.

— Le seul titre du roman de mademoiselle Clémence Robert indique déjà que le héros est un de ces innombrables enfans trouvés que nos littérateurs contemporains font si volontiers figurer dans leurs œuvres. Et à celui qui connaît déjà les précédens écrits de l'auteur, cela suffit pour lui faire comprendre que dans *Une famille, s'il vous plaît!* se trouve l'exagération romantique poussée au plus extrême degré. En effet, on ne saurait imaginer quelque chose de plus prétentieux, de plus guindé, de plus effrontément ennuyeux d'un bout à l'autre. C'est un style qui rappelle tout-à-fait le langage des précieuses ridicules : pas une phrase qui ne vise à l'effet, qui ne prétende à la poésie et au grandiose; pas un mot simple et naturel; tout est ampoulé de la plus sotte façon. C'est une jeune femme dont Dieu a fait l'intelligence *non d'un rayon de soleil, mais de la tendre et vague lueur d'une étoile*, et dont l'auteur nous décrit *le rosé et la morbidesse* du teint; c'est *un jeune homme blond, jaune et diaphane;* c'est une autre jeune femme qui n'est pas jolie, car *un trop grand front, des narines saillantes, une bouche grande et aux lèvres fortement accusées, un teint pâle et brun, l'excluaient de la phalange d'élite des beautés de renom;* enfin un autre jeune homme qui est beau, *un Antinoüs, mais avec le reflet intérieur du fils d'Adam arrivé à l'âge viril, au moment où vient de mûrir en lui le fruit de la science*, avec un *vaste front* où l'on *voit qu'il y a place pour amasser une quantité immense de ces vapeurs orageuses qu'envoient les passions.* Tels sont à peu près tous les personnages mis en scène par mademoiselle Robert, et qui viennent tour à tour discourir ou plutôt débiter des espèces de sermons d'un genre nouveau sur la société, sur la poésie, sur les cyprès, sur les tombeaux, sur les Césars, sur les journées de Juillet, sur l'infanticide, sur les lumières, sur le souci, sur les violettes, sur un berceau, contre le mariage, sur le bal, sur l'amour, sur les prisons, etc., etc.; le tout entremêlé de scènes d'amour passablement voluptueuses, mais sans autre intrigue que celle d'une femme mariée qui se livre sans retenue à son amant, et qui meurt poignardée par un enfant naturel, fruit d'une première passion, *l'Antinoüs fils d'Adam* qu'elle a abandonné dès sa naissance et qu'elle refuse de reconnaître.

Au milieu de cet étrange salmigondis, on retrouve toutes les idées qui ont cours aujourd'hui sur l'émancipation des femmes, sur leur condition misérable dans notre état social, sur le poids insupportable du joug conjugal et autres billevesées du même genre. En un mot, c'est un monstrueux

assemblage de toutes les absurdités philosophiques et littéraires du jour. Sous ce rapport, le livre de mademoiselle Robert pourra piquer la curiosité de maints lecteurs.

LA CHAUSSÉE D'ANTIN, esquisses contemporaines, par *Auguste Ricard*. — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr. — **STENIA**, par Mme *Camille Bodin*. — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr.

Les romans de M. Ricard ont eu pendant quelque temps une certaine renommée : ils trouvaient de nombreux lecteurs dans le même public qui accueille avec tant de plaisir ceux de P. de Kock; et quoique, sous plusieurs rapports, on le regardât comme inférieur à ce dernier, sous d'autres aussi, il valait certainement mieux. Ses tableaux de mœurs populaires étaient généralement moins licencieux, et il savait mettre plus d'intérêt dans ses récits. Mais après trois ou quatre romans de ce genre, il a commencé à décliner, il s'est négligé toujours plus, et enfin, aujourd'hui, il ne mérite plus guère d'être distingué de la foule de ces romanciers inconnus qui exploitent les scènes contemporaines, le roman de mœurs et les chroniques ou les anecdotes de cour. Cependant, quelque médiocre que soit la *Chaussée d'Antin*, on la lira encore plus volontiers que la *Stenia* de madame C. Bodin, car il y a chez celle-ci une affectation insupportable, un style tourmenté et prétentieux qui sont certainement plus éloignés de la vérité que la manière parfois un peu triviale de M. Ricard. Stenia est une jeune femme unie à un misérable grand seigneur, qui ne l'épouse que pour sa fortune et la sacrifie sans pitié à une maîtresse qui l'aide à dissiper son bien. Ce sujet, qui pouvait fournir la matière d'une nouvelle fort touchante, a été malheureusement gâté par la nécessité d'en faire deux volumes in-8°. Il a fallu allonger le récit d'une foule de détails inutiles, et l'auteur, se livrant aux plus minutieuses descriptions, a rempli ses pages de tableaux sans intérêt, d'images forcées qui fatigueront plus d'un lecteur. Bien des gens seront tentés de refermer le livre sans aller plus loin que la première page, où le roman commence ainsi : « Le vent chassait avec vio-
» lence une pluie froide et serrée qui attristait depuis plu-
» sieurs jours la ville de Boulogne, et la flamme du gaz qui
» éclaire ses rues tremblait et s'affaiblissait par momens
» sous les torrens d'eau qui fouettaient les enveloppes de
» verre; on ne rencontrait que des voyageurs pressés d'ar-
» river à un gîte, ou quelques Anglais qui, accoutumés aux

» bourrasques et au mauvais temps, se rendaient au cercle,
» ou s'empressaient d'aller applaudir un chanteur anglais,
» se disant élève de Rubini. Les roues des voitures se la-
» vaient à plaisir dans le large ruisseau de la grande rue, et
» quoiqu'on ne fût encore qu'à la fin de septembre, la na-
» ture semblait déjà revêtue d'une attristante couleur d'hi-
» ver..... » etc.

GUIDE PITTORESQUE PORTATIF ET COMPLET DU VOYAGEUR EN FRANCE. — Paris, 1837. Un gros vol. in-12 avec une carte et 20 gravures, 7 fr. 50 c.

Ce volume renferme un abrégé du grand *Guide pittoresque* publié par MM. Didot. Il contient toutes les informations nécessaires aux voyageurs, l'indication des curiosités intéressantes qu'offrent les divers départemens de France, l'itinéraire des principales routes et des notices sur toutes les villes de quelque importance. Plus complet qu'aucun autre guide du même genre, il est imprimé dans un format commode et avec un caractère très-lisible et très-net quoique fin. De jolies gravures et une grande belle carte en font un livre fort élégant qui, après avoir utilement servi pendant le voyage, sera conservé comme souvenir dans les bibliothèques. Sa rédaction est en général bien supérieure à celle de la plupart des itinéraires portatifs. Les auteurs ont su dire tout ce qu'il faut, et rien que ce qu'il faut, principal mérite de ce genre d'ouvrages, dans lequel l'utilité ne doit jamais être sacrifiée aux charmes du style, mais où l'on doit autant que possible chercher à les concilier ensemble.

FONDATION DE LA RÉGENCE D'ALGER, Histoire des Barberousse, chronique arabe du XVIe siècle, publiée sur un manuscrit de la Bibliothèque royale, par MM. *Sander Rang* et *Ferd. Denis*. — Paris, 1837. 2 vol. in-8, 15 fr.

Cette chronique raconte l'histoire des deux Barberousse, ces fils d'un renégat, qui, après avoir exercé long-temps la piraterie et s'être rendus redoutables comme corsaires, s'emparèrent de la côte d'Afrique et fondèrent la régence d'Alger qu'ils gouvernèrent sous la suzeraineté de la Porte-Ottomane.

Ecrite par un historien arabe, elle est rédigée dans un esprit tout-à-fait favorable aux disciples de Mahomet ; les chrétiens n'y jouent pas le beau rôle et n'y sont pas repré-

sentés sous la meilleure couleur. Mais, au milieu de sa naïve admiration pour les Turcs, l'écrivain rapporte les faits avec une simplicité et un caractère de vérité qu'on ne peut méconnaître. Aussi le lira-t-on avec intérêt. La traduction est due, à ce que l'on pense, à un autre savant arabe, et les éditeurs y ont ajouté un grand nombre de notes fort curieuses. Non-seulement ils ont recueilli sur les lieux mêmes des renseignemens exacts, mais encore ils ont compulsé tous les auteurs afin de compléter leur livre autant que possible. Ainsi à la suite du récit de la tentative de Charles-Quint contre Alger, tel que le donne en terminant le chroniqueur arabe, ils ont cité un autre récit puisé dans d'autres sources, et ils ont réuni tout ce qui pouvait servir à jeter quelque jour sur l'histoire des premiers temps de la Régence.

MÉMOIRES TIRÉS DES ARCHIVES DE LA POLICE DE PARIS, pour servir à l'histoire de la morale et de la police, depuis Louis XIV jusqu'à nos jours; par *J. Peuchet*, archiviste de la police. — Paris, 1837. 2 vol. in-8, 15 fr.

Ces Mémoires sont-ils bien authentiques? est-ce réellement une révélation de quelques-uns des mystères de la préfecture de police? Il est difficile de répondre d'une manière certaine à cette question. Cependant nous pensons qu'il n'y a pas lieu de craindre ici une mystification, et maintes aventures brusquement interrompues par des feuillets arrachés ou perdus dans les archives semblent annoncer qu'en effet ce sont bien là des extraits de registres officiels, car il eût été facile aux éditeurs d'achever des intrigues qu'ils n'auraient puisées que dans leur imagination.

Quoi qu'il en soit, ces volumes renferment beaucoup de faits curieux, intéressans, qui peignent tour-à-tour le siècle de Louis XIV et celui de Louis XV sous des couleurs bien laides, mais qui semblent assez vraies. Il est tout simple que les histoires scandaleuses tiennent la première place dans un pareil recueil. Sous ce rapport les éditeurs n'ont rien pallié, et ils auraient mieux fait sans doute de ne pas rapporter tout crûment certaines scènes hideuses et obscènes qu'on ne tient à voir ni à entendre en détail. Mais il est vrai que les deux derniers siècles ont offert en France une telle dissolution de mœurs, qu'il faudrait jeter le voile sur toute cette période si l'on voulait ne blesser en rien la pudeur publique. Or, aujourd'hui que certains écrivains tentent de réhabiliter ce régime despotique dont ils vantent le faux éclat

payé si cruellement par les misères du peuple, on ne saurait entièrement blâmer ceux qui pensent ne pouvoir mieux répondre à ces vils panégyristes qu'en étalant au grand jour tous les crimes de cette déplorable époque. Il n'existait pas alors de liberté de la presse, et l'on n'avait pas une gazette des tribunaux annonçant chaque jour au public les attentats commis contre la société. Des révélations authentiques et complètes sur les actes arbitraires, oppressifs et cruels auxquels le peuple était alors exposé de la part des privilégiés qui se croyaient au-dessus des lois et qui l'étaient en effet le plus souvent, jetteraient un grand jour sur les causes qui ont amené la première révolution, et serviraient à expliquer, si ce n'est à justifier, les excès auxquels le peuple vainqueur s'est livré à son tour.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

SOUVENIRS DE JOTHAM ANDERSON, ou Mémoires d'un Pasteur de campagne, par le révérend *H. Ware*, des États-Unis; traduction libre de l'anglais. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Comp^t^. 1837. In-8°.

Lecteurs, ne pensez pas au vicaire de Wakefield, oubliez son pauvre confrère du Wiltshire, et ne vous imaginez point qu'il s'agisse ici d'une pâle copie, d'une servile imitation de ces inimitables productions. Ils vous ont initiés à toutes les misères temporelles de ce saint ministère; vous trouverez ici ses misères et ses douleurs spirituelles, ses luttes avec l'incrédulité, le doute et l'exagération, la rude tâche qu'il impose à l'homme qui veut allier la foi à la raison et marcher droit au milieu de ceux qui le tirent en tout sens pour le faire tomber dans leurs ornières.

Jotham Anderson est le fils d'un pasteur américain. Destiné à la même carrière, il débute par les modestes fonctions de maître d'école, et raconte avec une candeur tout-à-fait ingénue ses terreurs et ses scrupules, lorsque pour la première fois il se vit appelé à jeter dans de jeunes cœurs le germe de l'instruction religieuse, et à demander en public à l'Eternel de tourner vers eux et vers lui un regard de bienveillance et de bénédiction. Bientôt il se trouve exposé aux assauts de la discussion théologique qui joue un grand rôle dans les villages des Etats-Unis où tant de sectes diverses vivent en commun. Jotham, qui avait jusque là vécu avec son

père dans une pieuse retraite, ignorait jusqu'à l'existence de ces dissentimens entre les membres d'une même église, qui reconnaît Dieu pour père, Jésus pour maître, et tous les hommes pour frères. Son innocence, à cet égard, va même jusqu'à ne savoir que répondre lorsqu'on lui demande à quelle secte il appartient, et il est obligé d'écrire à son père pour résoudre cette question.

Ce contraste fournit un thème excellent pour faire briller les mérites réels du christianisme au-dessus de la lutte des disputeurs dogmatiques et des passions humaines. L'auteur en a profité assez habilement, de manière à concilier autant que possible la tolérance avec des croyances religieuses très-marquées, et la dévotion sincère avec des idées assez raisonnables. Jotham Anderson, appelé à seconder un vieux pasteur, et bientôt après à lui succéder, remplit les fonctions pastorales avec un zèle fervent, avec une charité vive et sans jamais se livrer à aucune prévention injuste, à aucun sentiment haineux. On le voit tour à tour ramenant l'incrédule à la foi par le chemin de la raison, et assistant à la fin d'une chrétienne pieuse qui se voit retirée de ce monde, encore jeune mais déjà cruellement éprouvée.

L'ensemble de ce récit n'a peut-être pas assez de mouvement et d'intérêt; la discussion théologique y tient beaucoup de place, mais il s'y trouve des détails attachans, et le style de la traduction est facile et agréable surtout dans certains chapitres tels que ceux où Jotham raconte ses premières années, la mort de sa mère, etc.

LE LIVRE DU PEUPLE, par *F. de la Mennais*. — Paris, 1838. In-8. 7 fr. 50 c.

Ce nouvel écrit de M. de La Mennais est un chef-d'œuvre de style. Il y règne une éloquence vraiment sublime, et jamais conseils de morale et de vertu n'ont été donnés dans un langage plus grandiose et plus pur. On repochera à l'auteur plus d'une faute de raisonnement, plus d'une exagération et d'une inconséquence dans sa manière d'envisager les choses, plus d'une imprudence, dans la règle de conduite qu'il assigne au peuple; mais on n'en admirera pas moins le talent du plus grand écrivain de notre époque, et l'on reconnaîtra mieux encore la distance énorme qui sépare de lui tel autre dont la renommée, plus brillante, ressemble à ces illuminations magnifiques tant que dure la nuit, mais pâlissant bientôt devant l'éclat du soleil qui se lève.

Considérant l'humanité comme ayant été créée pour le bonheur, et ayant reçu de Dieu toutes les facultés nécessaires pour l'atteindre, sinon complètement, du moins en partie, il accuse l'homme seul du triste emploi qu'il a fait de ces dons et de la misérable existence à laquelle il s'est condamné.

La loi divine est une loi d'amour et de fraternité.

Les passions humaines lui ont substitué une loi de priviléges et d'oppression, d'égoïsme et de division, une loi d'inégalité qui partage les hommes en deux parts, l'une bien petite qui commande et possède tout, l'autre innombrable qui doit obéir et travailler pour nourrir, vêtir et loger ses maîtres, tandis qu'elle souffre du froid, de la faim et de la misère. Ainsi l'ordre naturel est détruit, et si le peuple souffre, il n'a pas le droit d'accuser la providence divine, car il n'a qu'à vouloir rentrer dans les voies assignées à l'homme dès l'origine du monde, et aussitôt le désordre cessera, l'égalité reparaîtra, le mal sera coupé dans sa racine, et le bonheur régnera, autant du moins que cela est possible dans ce monde d'épreuve et de passage.

Le peuple est esclave, parce qu'il ne sait avoir ni prévoyance ni charité. Qu'il s'unisse avec ses frères, qu'il ne sacrifie pas sans cesse l'avenir au présent, qu'il se marque un but, se trace un chemin pour y arriver, et qui pourra résister à sa puissante énergie ?

Les castors isolés savent à peine se construire un abri contre les intempéries des saisons; réunis en société, ils bâtissent de fortes digues en travers des courans les plus impétueux. Tel est l'exemple que M. de La Mennais offre au peuple, et quoique se laissant emporter par son éloquente indignation il semble parfois pousser à la révolte, on aurait tort cependant de l'en accuser; les conseils les plus sages sont entremêlés à ces coups de boutoir dont il se sert comme d'excitans pour réveiller l'intelligence assoupie des hommes de labeur auxquels il s'adresse.

La première condition de cette réforme de l'état social, c'est que le peuple renonce à ces passions brutales, à ces excès hideux qui le dégradent et le façonnent à l'esclavage en le mettant dans la dépendance absolue de ceux qui prétendent l'exploiter à leur profit.

« Vous qui portez le poids du jour, hommes de labeur et de douleur, pauvres déshérités de cette terre si féconde et si belle, pourquoi, quand tout dans la nature se réveille et sourit au matin, que les petits oiseaux, secouant leurs ailes humides de rosée, gasouillent sur la branche l'hymne de joie, que les insectes murmurent dans l'herbe; pourquoi cette tristesse

dans votre regard, ce silence sur vos lèvres? Pourquoi la douce lumière qui s'épanche de l'orient, lorsqu'il s'ouvre comme une fleur céleste, ne dissipe-t-elle jamais les ténèbres de votre front?

» L'abeille a sa ruche pour s'y retirer, et vous n'avez point d'asile qui soit à vous; la mite a son vêtement de soie qui la protége contre la froidure, et vos membres sont nus; le plus chétif vermisseau trouve sur sa plante natale un abri et la nourriture, et vous manquez de l'un et de l'autre.

» Ce n'est point que la Providence ait été plus dure envers vous; mais ce que Dieu vous donne, les hommes vous l'ôtent. Que vous a-t-on laissé de ce qu'il prodigue à tous? Même une goutte d'eau de la mer, on vous défend de la prendre; elle est au fisc, elle n'est pas à vous.

» Et il en sera ainsi tant que ceux qui font les lois auront intérêt à maintenir cet ordre de choses, et vous ne pourrez obtenir quelque amélioration qu'en vous mettant vous-mêmes en état de comprendre les vrais intérêts de la société, et de participer à leur direction. Instruisez-vous donc, développez votre intelligence, et au lieu de perdre vos loisirs dans les cabarets et autres mauvais lieux, employez-les à faire de vous et de vos enfans des citoyens utiles. Votre existence en sera bientôt plus heureuse, et le mariage ne sera plus pour vous une alliance de misère et d'infortune; vous appréciez mieux sa véritable destination, et vous n'en ferez plus un joug pesant, une chaîne cruelle.

» Entre l'homme et la femme, l'époux et l'épouse, les droits sont égaux, les aptitudes et les fonctions diverses.

» La femme n'est point la servante de l'homme, encore moins son esclave; elle est sa compagne, son aide, les os de ses os, la chair de sa chair. A mesure que le sens moral se développe chez un peuple, elle croît en dignité et en liberté, en cette sorte de liberté qui n'est point l'exemption du devoir et de la règle, mais l'affranchissement de toute dépendance servile.

» Mari, vous devez à votre femme respect, amour et protection; femme, vous devez à votre mari déférence, amour et respect. En lui donnant la force, Dieu l'a chargé de plus rudes travaux; en vous donnant la grâce, et la tendresse, et la douceur, il vous a départi ce qui en allége le poids, et fait du labeur même une intarissable source de joies pures.

» Lorsque votre main essuie son visage mouillé de sueur, toutes ses fatigues ne sont-elles pas à l'instant oubliées; lorsque son âme est triste et sa pensée soucieuse, une de vos paroles, un de vos regards ne ramène-t-il pas le calme en son cœur et le sourire sur ses lèvres?

» L'homme seul est un roseau dont les souffles divers qui l'agitent ne tirent que des sons plaintifs.

» La nature pour vous est pleine d'enseignemens; ouvrez les yeux, et les plus frêles créatures vous instruiront. Quand les flots tourmentés par les vents d'hiver écument et grondent, le pauvre oiseau de mer et sa compagne, réfugiés au creux d'un rocher, se pressent l'un contre l'autre, et s'abritent et se réchauffent mutuellement. Il y a bien des tempêtes dans la vie : prenez exemple sur l'oiseau de mer, et vous ne craindrez ni les vents glacés, ni les vagues qu'ils soulèvent. »

La vie de famille deviendra une école de régénération pour le genre humain; c'est l'ancre de salut de la société, et M. de La Mennais en trace un tableau admirable, bien fait pour séduire le peuple, si le peuple le lit et le comprend.

Il termine en insistant fortement sur l'impossibilié d'obtenir tout-à-coup une réforme qui ne saurait être que l'œuvre du temps, et sur la nécessité de s'abstenir de ces révolutions terribles qui ébranlent la société et menacent de la détruire de fond en comble.

ESSAI SUR L'ÉDUCATION DE L'ENFANCE. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et Comp^e^, 1837. In-8, 5 fr.

Cet ouvrage est en partie imité de l'anglais d'un livre de Mme Hoare, intitulé *Hints on education*. Il est destiné à offrir une sorte de guide aux parens qui, trop souvent encore inexpérimentés, se fourvoient avec les meilleures intentions du monde et se préparent des peines pour l'avenir, des obstacles et des difficultés à vaincre en négligeant ces premières années qui sont justement celles où ils doivent établir leur empire. Sans prétendre ériger ses vues en système absolu, comme on l'a malheureusement fait presque toujours, l'auteur a pensé qu'il serait utile de rassembler sous une forme méthodique les conseils que l'on peut tirer de l'expérience. Ce n'est point une théorie nouvelle de l'éducation, ce n'est point un traité philosophique, c'est une mère qui, ayant trouvé dans un écrivain anglais quelques bonnes pensées, a jugé devoir travailler à les répandre dans le public français en y ajoutant celles que la pratique lui a suggérées à elle-même. Elle ne s'occupe que des dix premières années, et envisage tour à tour toutes les faces sous lesquelles on peut considérer l'enfant pendant cette période.

Le premier principe de l'éducation, celui qu'il faut appliquer dès la naissance en quelque sorte et suivre constamment

sans jamais s'en écarter, c'est de chercher toujours à prévenir les impressions mauvaises, à éviter aux enfans les occasions de faute, et à s'ôter ainsi autant que possible la dure nécessité d'avoir à les corriger. Ce seul principe renferme en lui presque tout le secret d'une bonne éducation ; il aplanit du moins beaucoup d'obstacles et rend la tâche bien plus facile. En effet, dans les premières années, la plupart des habitudes de l'enfant lui viennent de ceux qui l'entourent, et, impressionné vivement par leur conduite, il réfléchit comme un petit miroir leurs passions et leurs défauts. Combien ne lui éviterait-on pas de chagrins, de pleurs, d'impatiences, si on observait toujours ce principe et si on avait soin de montrer une égalité constante, de veiller sans cesse à ne pas donner lieu à ces petites rebellions qui ont malheureusement plus d'importance qu'on ne se l'imagine. Rien n'aigrit plus le caractère que la contrariété, et ces impressions du premier âge ont la plus grande influence sur l'humeur de toute la vie. L'exemple est le meilleur maître, d'ailleurs, et les parens, avant tout, doivent agir par ce puissant moyen sur leurs enfans. La force de l'habitude est un agent dont ils auraient bien tort de ne pas profiter, d'autant plus que s'ils ne savent pas s'en emparer il n'en exercera pas moins son influence, et pourra alors l'exercer d'une manière funeste.

Un second principe qu'il est bon aussi de mettre en pratique le plus tôt possible et de la manière la plus soutenue, c'est celui de l'obéissance prompte et entière à l'autorité. Cette obéissance doit être fondée sur l'affection, la douceur et la justice. Il faut savoir l'encourager par des récompenses et des punitions sagement calculées; éviter toute rigueur inutile, se garder surtout de toute marque de colère et conserver toujours son sang-froid et son impartialité. On ne saurait trop le répéter, la plupart des mauvaises passions qui se développent dans nos enfans, c'est nous qui en déposons involontairement le germe dans leur cœur par notre inhabileté à les diriger.

Les premières vertus que l'auteur veut développer chez l'enfance, sont la bienveillance et la générosité qui prédisposent à l'accomplissement facile de toutes les autres. La bienveillance rend l'enfant docile aux conseils, aux avis, et la générosité lui fait supporter sans peine les contrariétés qu'il est appelé à éprouver. Vient ensuite la véracité pour laquelle l'exemple d'abord comme pour toutes les vertus, et ensuite une justice accompagnée d'indulgence sont les meilleurs maîtres. L'enfant ne se servira du mensonge que s'il y trouve un avantage réel ; le plus sûr moyen de l'en empêcher est donc de savoir faire en sorte qu'il lui soit toujours

inutile d'y recourir, et qu'il n'ait jamais rien à gagner à s'écarter de la vérité.

Le courage et l'indépendance physique sont deux qualités sur lesquelles l'auteur insiste assez fortement comme étant les plus sûrs garans de la fermeté de caractère pour l'avenir. En effet, on néglige généralement beaucoup trop cette partie de l'éducation, et sans réfléchir combien la faiblesse de caractère est souvent une cause de malheur pour toute la vie, on n'est que trop porté à briser sous le joug de l'autorité toute indépendance, à étouffer chez les enfans les premiers symptômes d'une volonté qui rend sans doute quelquefois l'éducation plus difficile, mais qui devient plus tard un mobile puissant et un élément de succès et de bonheur. L'imagination lui paraît aussi pouvoir se développer d'une manière avantageuse pour l'enfant; mais sous ce rapport nous pensons que le mieux est de la laisser uniquement occupée de sujets enfantins aussi long-temps que possible, et de ne lui permettre tout son essor qu'après avoir d'abord développé le jugement et la raison.

Ayant ainsi passé en revue les vertus de l'enfance, l'auteur examine les moyens de faciliter l'étude, d'unir l'émulation à la modestie, et d'inspirer le goût des bonnes manières ainsi que du beau et du bon en toutes choses. Enfin, un dernier chapitre est consacré aux notions et aux habitudes religieuses pendant l'enfance. L'amour de Dieu comme d'un excellent père, la reconnaissance pour ses bienfaits, la confiance en sa protection; telles sont les conséquences du sentiment religieux qui peuvent être à la portée des jeunes enfans. Un culte domestique simple et bref semble à l'auteur le meilleur moyen de favoriser cette tendance et de l'entretenir dans de justes limites.

Enfin pour couronner l'œuvre et assurer l'efficacité de tous ces principes d'éducation, la vie de famille et l'union parfaite des parens sont deux conditions indispensables.

« Le bonheur de famille, » dit l'auteur en terminant, « cet élément puissant du bonheur de l'existence entière, imprime au caractère une aimable gaîté qui ne s'efface jamais entièrement, pas même lorsque l'affliction est venue avec les années. Il reste toujours dans l'âme un fonds indestructible d'enjouement qui soulève, par intervalles du moins, le voile du chagrin ou de la tristesse. Ah! rendons nos enfans heureux! favorisons leurs innocentes joies! nous ne pouvons savoir ce que leur réserve l'avenir. Quel que soit cet avenir, quelle que soit la destinée qu'il leur apportera, nous ne nous repentirons jamais d'avoir contribué à leur bonheur, tandis que nous pourrions éprouver de douloureux regrets,

si nous avions décoloré l'enfance en lui rendant amère la maison paternelle.

» Les heures qui s'écoulent auprès d'une bonne mère, au sein de la famille, sont, dit un auteur anglais, les *heures vermeilles* de l'enfance; on peut dire avec non moins de vérité que ce sont les heures vermeilles de la vie, car leur souvenir riant et doux en traverse toutes les périodes sans se détruire ou s'altérer; elles apparaissent radieuses encore sur le déclin de l'âge, comme on voit les aiguilles élancées des Alpes briller aux derniers feux du soleil couchant, alors que les ombres du soir enveloppent la plaine et les flancs des montagnes. »

SIMÉON, ou le Petit Musicien voyageur; par *A. E. de Saintes.* — Paris, chez D. Eymery, 1838. In-12, fig., 3 fr. 50 c.

Siméon est le fils d'un musicien de l'Opéra-Comique. Son père étant mort le laissa avec sa pauvre mère sans fortune et sans autre moyen de subsistance qu'un talent naissant pour le violon qu'il avait cultivé dès le bas-âge dans cet enfant.

Siméon n'avait que six ans lorsque son père mourut, mais son intelligence était trés-développée; il comprit donc facilement la position critique de sa mère, et un an plus tard, il résolut d'utiliser ses petites facultés pour gagner sa vie. Siméon joua du violon dans les rues, sur les places publiques, et sa jolie figure, sa jeunesse et l'air timide et doux de sa mère qui ne le quittait pas faisaient pleuvoir les sous dans son escarcelle. Mais ce n'était pas là une carrière, il fallait songer à l'avenir, et le talent du jeune musicien avait besoin, pour se développer, d'entendre de grands maîtres. D'ailleurs son père l'avait souvent dit; il devait aller à Crémone, sa patrie, trouver Paganini, le plus grand violon du monde, qui ne refuserait certainement pas de donner des leçons et des conseils au fils de son vieil ami Zantini. Mais comment faire un si long voyage sans argent? La jeunesse est riche en courage autant qu'elle est pauvre en expérience, et Siméon disait à sa mère qu'avec son violon il la conduirait jusqu'au bout du monde. Après avoir hésité quelque temps, la bonne mère se rendit à ses instances, et ils partirent à pied, faisant de petites journées, s'arrêtant partout où il y avait espoir de recueillir quelques sous pour le petit musicien. Ils traversèrent ainsi, non sans de pénibles fatigues, toute la France, et arrivèrent en Italie où ils eurent encore bien des tribulations avant d'atteindre le but de leur voyage. Enfin ils rencontrent Paganini qui ne se fait

point d'abord connaître à eux, mais encourage vivement Siméon, et consent bien vite à le guider dans ses études, car il découvre dans cet enfant des dispositions rares et précieuses. Quelques leçons suffisent pour décider Paganini à prendre Siméon auprès de lui, et bientôt il en fait un artiste fort remarquable, dont la renommée remplit l'Italie. Ainsi la veuve et l'orphelin trouvent une existence heureuse et assurée. Tout ce récit est plein de sentimens affectueux, d'une morale douce et pure, d'un intérêt assez soutenu. L'auteur a su entremêler heureusement aux incidens de sa fable, des descriptions de pays, des notions utiles, et amener des situations propres à offrir des leçons dont puissent profiter les jeunes enfans.

Mais pourquoi en tête d'un semblable volume trouvons-nous une dédicace à un jeune homme de 10 ans, dans laquelle il est question de Jacques le fataliste, de Diderot? comment une telle inadvertance a-t-elle pu échapper à l'auteur? Il n'a sans doute pas réfléchi qu'il est de ces livres dont il vaut mieux ne jamais prononcer le titre devant la jeunesse, de crainte qu'elle ne soit tentée de les lire. Du reste, cette dédicace est une chose de peu d'importance, et il est facile de la faire disparaître sans rien gâter au volume. C'est ce que nous conseillons soit à l'éditeur, soit aux acheteurs.

LES JEUNES NATURALISTES, ou Entretiens sur l'histoire naturelle; par Mlle *Ulliac-Trémadeure*. — Paris, chez Didier, 1838. 2 forts vol. in-12 ornés de 32 jolies vignettes, prix : 8 fr.

Ecrit avec clarté et simplicité, ce joli ouvrage offre un très-bon abrégé de la partie la plus intéressante de l'histoire naturelle, de celle qui peut amuser les jeunes gens et développer promptement en eux le goût de la science. La forme adoptée par l'auteur se prête facilement à toutes les explications nécessaires, à tous les détails qui peuvent aider l'intelligence des enfans. C'est un père qui passe ainsi en revue avec son fils et sa fille toutes les productions de la nature, en suivant l'ordre de la classification scientifique.

Il débute par les mammifères, comme étant les animaux les plus remarquables; puis viennent les oiseaux, les poissons, les reptiles, les mollusques et les insectes. Les zoophytes servent de transition pour arriver au règne végétal, et l'ouvrage se termine par l'histoire des minéraux, de leurs usages, de la manière dont on les travaille, et la description de quelques mines fameuses.

Dans un espace si court, l'auteur a réussi avec un vérita-

ble talent à rassembler les faits les plus curieux que pouvait lui offrir la lecture de tous les ouvrages les plus modernes, et les meilleurs sur les diverses parties de l'histoire naturelle. On voit que son livre est le fruit de recherches consciencieuses et bien faites, et en même temps on n'y trouve rien de sec, ni de tendu, rien qui sente le pédantisme. Sans repousser tout-à-fait les formes scientifiques qu'il est bon de fixer de bonne heure dans la mémoire des enfans, mademoiselle Ulliac a évité de s'y attacher trop exclusivement. L'instinct des animaux, la manière particulière dont il se développe dans chaque espèce, les résultats admirables qu'il produit, voilà ce qu'elle cherche surtout à faire comprendre aux enfans dans le règne animal. La vie des plantes avec ses phénomènes divers, leurs propriétés et l'emploi que l'homme en fait, lui ont paru plus utiles que d'arides nomenclatures de botanique. Enfin, traitant, dans le même esprit, la partie minéralogique, elle en a tiré un fort bon parti, et nous ne doutons pas que ses jeunes lecteurs n'y trouvent un plaisir égal à celui que leur auront causé les deux autres règnes.

La pensée qui domine d'un bout à l'autre du livre, est celle de la grandeur et de la toute-puissance du Créateur, dont toutes les œuvres sont belles et concourent également à un but commun qui nous est caché. En exposant toutes les merveilles de l'instinct chez les plus petits comme chez les plus grands animaux, l'auteur cherche à inspirer de l'intérêt et de la bienveillance pour ces innombrables créatures de tous genres, qui ont été placées ici-bas pour vivre à côté de nous, et que l'homme n'est que trop porté à opprimer et à faire souffrir. Le plus chétif insecte, dont l'existence nous semble inutile et importune, est un agent de la volonté divine, et remplit, sans doute, dans sa petite sphère, tout comme nous dans la nôtre, une mission dont l'objet échappe à notre intelligence bornée. L'aile du moindre moucheron, la toile de la plus laide araignée sont des chefs-d'œuvre de régularité, auprès desquels nos tissus les plus précieux ne sont que de grossières trames à peine ébauchées.

Il ne faut donc mépriser aucune des œuvres de la nature, et se garder toujours de porter un jugement trop précipité sur celles dont nous ne découvrons pas d'abord l'utilité. Il faut surtout se tenir en garde contre cet orgueil humain, qui, se proclamant roi absolu de l'univers, prétend que tout a été fait pour lui, et par conséquent se croit permis d'abuser de tout.

Telles sont en résumé les principales idées morales que mademoiselle Ulliac-Trémadeure développe dans ses entre-

tiens et sur lesquelles elle appuie fortement, toutes les fois que l'occasion s'en présente. On y reconnaîtra cet esprit judicieux, cette saine raison et cette religion noble et éclairée qui ont fait le succès de plusieurs de ses ouvrages, et qui ont placé son nom au rang des écrivains remarquables de notre époque.

VOYAGES ET NAUFRAGES CURIEUX EN OCÉANIE, publiés par les auteurs de la *Bibliothèque d'Éducation*. 1 vol. in-18, 2 fr. — **CURIOSITÉS DES TROIS RÈGNES DE LA NATURE**, publiées par les auteurs de la *Bibliothèque d'Éducation*. 1 vol. in-18, 2 fr. — Paris, 1837, chez D. Eymery, quai Voltaire, n° 15.

Voici deux jolis petits volumes destinés à faire la joie et le bonheur de bien des enfans, à cette époque si désirée et si impatiemment attendue par eux. Ils sont de ceux qu'on peut recommander en toute confiance et qui remplissent le mieux le but que l'on se propose, en mettant de pareils livres entre les mains des jeunes gens. Les aventures de voyage et les notions d'histoire naturelle sont, en effet, les sujets les plus propres à piquer leur curiosité, et en même temps à meubler leur mémoire d'une foule de connaissances qui leur seront toujours utiles.

Une bibliothèque d'éducation pour être réellement bonne, doit chercher à comprendre, autant que possible, des livres de ce genre, de préférence aux contes et nouvelles, qui, pour quelques principes moraux qu'ils sèment en passant, offrent souvent d'un autre côté d'assez graves inconvéniens, en donnant de trop bonne heure le goût des romans, et en s'adressant à l'imagination, plus qu'à la raison.

La description de l'Océanie est faite d'une manière succincte, mais claire et intéressante, d'après les meilleurs ouvrages qui existent. M. de Rienzi a surtout fourni le plus grand nombre des documens, et l'on sait que, chargé de cette partie de l'*Univers pittoresque*, il s'en est acquitté d'une manière fort remarquable. Les auteurs de la Bibliothèque d'Education ne pouvaient choisir un meilleur guide. Mais la description géographique n'occupe qu'un petit nombre de pages; c'est une espèce d'introduction qu'il importait, en effet, de ne pas faire trop longue, parce qu'elle aurait fatigué les jeunes lecteurs. Viennent ensuite des extraits de voyages. Toutes les relations, depuis celle de Pigafetta, l'un des compagnons de Magellan, jusqu'à celle que M. Dumont d'Urville a publiée sous le titre de voyage pittoresque autour du monde, ont été mises à contribution. On comprendra facilement quelle variété d'aventures et de récits

piquans renferme ce petit volume, auquel se trouvent ainsi avoir en quelque sorte travaillé les Cook, les Lapérouse, Carteret, Wilson, Anson, Vancouver, Freycinet, Dillon, Laplace, etc. On ne regrettera qu'une chose, c'est qu'au lieu d'un seul volume, les éditeurs n'en aient pas fait trois ou quatre, parce que la nécessité d'abréger considérablement, les a plus d'une fois forcés de laisser de côté beaucoup de faits, d'en morceler d'autres, et de diminuer ainsi l'intérêt de leur publication.

— *Les Curiosités des trois règnes* sont une rapide esquisse de l'histoire naturelle, dans toutes ses parties, depuis la géologie jusqu'aux mammifères.

On y a suivi l'ordre le plus naturel, et qui n'est cependant pas celui généralement adopté. Débutant par le règne minéral, par les corps inorganiques qui sont les premiers existans, l'auteur passe ensuite au règne végétal, qui semble doué déjà d'une espèce de vie imparfaite; puis enfin, au règne animal, en commençant par les êtres les plus inférieurs, les moins organisés, pour arriver par tous les échelons des classes et des genres jusqu'à l'homme, le plus parfait de tous les animaux. Chaque division des trois règnes occupe nécessairement un fort petit espace dans ce volume; il n'est fait mention que des genres les plus remarquables, et encore n'a-t-on pu donner que peu de détails; mais en général, ce résumé est écrit avec clarté et intérêt. Quelquefois, peut-être l'auteur entraîné par son sujet oublie à quelles intelligences il s'adresse; mais les passages de ce genre sont rares et il est bien difficile, en traitant des sujets scientifiques, de demeurer ainsi toujours à la portée des enfans. D'ailleurs, ce livre n'est pas destiné au premier âge.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

THÉORIE DES GARANTIES CONSTITUTIONNELLES, par *A. Cherbuliez*, professeur de Droit à l'Académie de Genève. — Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Comp^e^, 1838. 2 vol. in-8, 10 fr.

Aujourd'hui que le droit constitutionnel est de droit public dans presque toute la partie la plus éclairée de l'Europe, il est assez curieux qu'on n'ait encore publié aucun livre qui expose les principes de ce droit et les moyens d'assurer leur entier développement. L'ouvrage que nous annonçons

ici est le premier qui contienne un ensemble complet de dispositions propre à guider le législateur dans l'application. Écrit avec une clarté très-grande et un talent fort remarquable, il est sans doute destiné à produire une vive sensation parmi tous les hommes qui s'occupent de la science sociale. L'auteur envisage toutes les questions sous un point de vue élevé, il plane au-dessus de la lutte des partis, indique avec franchise les fautes et les excès de chacun d'eux, et se retranchant habilement dans le sanctuaire scientifique de la théorie, ne marche jamais que de déduction en déduction, de la manière la plus logique, laissant à la pratique le soin de modifier les résultats selon les circonstances au milieu desquelles elle est appelée à s'en servir. Il fait ainsi, sans aucune personnalité et sans nulle application directe, la critique la plus forte et la plus juste de la plupart des gouvernemens d'Europe. Il signale avec une grande sagacité les vices de presque toutes les constitutions, et en trouve le remède dans un système de garanties propres a protéger les intérêts communs de la société contre l'égoïsme individuel et toutes les autres passions mauvaises qui peuvent dominer le cœur de l'homme.

L'association politique est l'état rationnel de l'homme. Son instinct le porte à l'association de famille qui paraît être son véritable état naturel. Il réunit le père, la mère et leurs enfans, mais ne va pas au-delà. L'instinct de conservation produit ce premier élément de société, mais « il n'y a rien chez l'homme, de semblable à cet instinct que l'on observe chez quelques espèces d'animaux, tels que les abeilles et les castors, et qui les porte à se réunir machinalement et à diriger vers un but commun leur activité et leur industrie. » C'est tout au plus si l'instinct de conservation va jusqu'à créer l'association de tribu; encore ici déjà commence à se montrer la raison qui dès-lors joue le principal rôle, parce que, pour sortir de cet état primitif, la réflexion devient indispensable. Le développement de chacun n'est plus le seul but de l'existence, une communauté d'intérêts s'établit; « la protection des forces individuelles ne suffisant plus, il en faut une autre, et la raison qui a fait découvrir le principe de l'association politique, suggèrera bientôt le seul moyen de la rendre praticable, savoir : la protection collective, l'emploi régulier des forces de tous pour la protection de chacun, en un mot le gouvernement. »

Le gouvernement étant un produit de la raison, son but et sa forme doivent être approuvés de la raison. Aucune autre base ne peut lui être donnée, que celle indiquée par le raisonnement. Et qu'on ne s'imagine pas qu'il s'agisse ici

d'une idée mystique, d'un grand mot vide de sens ou d'une doctrine vague et indéterminée. Non, l'auteur n'est pas un de ces ambitieux politiques qui font de belles phrases pour cacher leurs pensées, et qui dissimulent leurs projets sous l'ambiguité du style. La raison nous apprend que le but du gouvernement doit être de tendre au bonheur général autant que possible, c'est-à-dire à satisfaire les diverses tendances individuelles en tout ce qu'elles ont de compatible avec l'ordre social, et à réprimer énergiquement toute tendance anti-sociale. Pour arriver à ce but le gouvernement doit être en mesure de maintenir toujours l'équilibre entre les tendances individuelles, dont le développement pourrait nuire à la société en se faisant d'une manière inégale suivant les divers degrés de facultés départies aux hommes par la nature. « Le gouvernement intervient en refoulant dans » les limites des possibilités sociales toute tendance indivi- » duelle qui les a dépassées; il emploie les forces collectives » de l'association à retenir chaque sphère dans les bornes » que lui assigne l'intérêt général. En agissant ainsi immé- » diatement sur une tendance individuelle, il exerce les *fonc- » tions exécutives.* »

Mais pour l'exercice de ces fonctions, il faut nécessairement qu'il soit établi des règles générales d'après lesquelles sera jugée chaque tendance et qui indiqueront les moyens de satisfaction que comporte l'intérêt de tous.

« Ces règles générales sont les *lois;* elles attribuent aux » personnes des droits sur les choses et sur les services. En les » établissant, le gouvernement exerce les *fonctions législatives.* »

Enfin l'application de la règle générale aux cas spéciaux constitue ce que l'on appelle les *fonctions judiciaires.*

Voilà donc trois espèces de fonctions que le gouvernement est appelé à remplir, et qui exigent son organisation en *corps législatifs, corps exécutifs* et *corps judiciaires.*

Pour assurer l'existence et le développement de la société, il faut que le gouvernement soit entre les mains d'êtres intelligens et moraux. Or, de cette nécessité de le confier à des hommes susceptibles de passions et ayant des intérêts particuliers qui pourront influer sur leur conduite, il résulte que pour échapper autant que possible aux conséquences fâcheuses que cela pourrait entraîner, il faut établir des garanties propres à neutraliser les tendances particulières des hommes du gouvernement, en créant chez eux des intérêts opposés à ces tendances.

Les garanties à établir sont de deux espèces, savoir : les *garanties antérieures* ou *d'élimination*, destinées à nous guider dans le choix des hommes capables de revêtir des fonctions

gouvernementales, et des *garanties postérieures*, ainsi nommées, parce qu'elles agissent sur l'individu déjà revêtu de fonctions gouvernementales; on divise celles-ci en garanties *formelles* et garanties *conséquentielles*. « Les premières sont » celles qui agissent sur l'aptitude intellectuelle et l'aptitude » morale au moyen de certaines formes prescrites dans la » distribution des fonctions. Les dernières sont celles qui » agissent au moyen de certaines conséquences attachées à » l'exercice des fonctions. »

Après ces notions préliminaires qui forment le sujet de son introduction, l'auteur passe à l'examen détaillé des diverses garanties que la connaissance du cœur humain et des mobiles qui le font agir peut nous indiquer. La première opération est d'éliminer un certain nombre d'hommes pour leur confier le pouvoir. Afin que ce choix se fasse de la manière la plus propre à atteindre le but du gouvernement, deux modes d'élimination, savoir : *l'élimination élective* ou *l'élection* et *l'élimination légale* ou *prédéterminée*, semblent, lorsqu'elles sont habilement combinées, présenter le système le meilleur.

L'élection, pour offrir les garanties convenables, ne doit être confiée qu'à des individus assez développés sous le rapport intellectuel et sous le rapport moral pour bien comprendre leurs vrais intérêts. Le suffrage universel ne peut donc être admis qu'en tant que les lumières seront généralement répandues; mais en attendant il est le but vers lequel on doit tendre sans cesse.

Ne pouvant soumettre les électeurs à un examen de capacité, le législateur est obligé de rattacher cette capacité à certaines circonstances de fait, et de former ainsi des catégories d'électeurs présumés capables; or, trois circonstances de ce genre se présentent, savoir : l'exercice d'une profession lettrée; l'exercice d'une fonction publique; et la fortune. De ces trois catégories, les deux dernières seulement ont été jugées dignes des fonctions électorales dans la plupart des pays constitutionnels. Cependant, en réalité, elles le sont moins que la première qui en a été exclue comme hostile à l'ordre social. Les fonctionnaires publics possèdent sans doute la capacité électorale, mais ils ne sauraient être admis qu'avec les autres catégories; car s'il arrivait qu'ils se trouvassent en majorité, leur influence ne pourrait être que pernicieuse sur le résultat des élections. Les hommes favorisés de la fortune peuvent aussi en général être considérés *a priori* comme possédant cette capacité, mais on commettrait une étrange erreur en regardant la richesse comme l'unique marque du développement intellectuel; et l'on en commet-

une plus étrange encore en répétant toujours que les propriétaires sont ceux qui offrent le plus de garanties, comme étant ceux qui ont le plus grand intérêt à faire respecter l'ordre légal. Le négociant et le capitaliste, dont toutes les entreprises ont besoin d'avenir et dont la richesse mobilière est éminemment destructible et transportable, sont encore bien autrement intéressés à ce que le gouvernement se maintienne et que le pays ne soit pas exposé à des convulsions et des bouleversemens continuels.

Mais la catégorie qui offre certainement le plus de garanties de capacité, c'est celle des hommes voués aux professions lettrées. Cependant on les accuse d'être hostiles aux intérêts sociaux, et fauteurs d'anarchie.

« Il faut le dire, à la honte de nos sociétés modernes, ce » reproche est quelquefois fondé. Voici pourquoi : c'est une » vérité aujourd'hui triviale que toute industrie s'étend en » proportion de la demande qu'elle est destinée à satisfaire, » et ne s'étend qu'en proportion de cette demande. Si » donc, dans l'association politique, la direction des déve- » loppemens individuels n'était déterminée que par les be- » soins sociaux, on ne verrait jamais une catégorie rester » inactive, sans emploi ; sans moyen d'échange ; les catégo- » ries lettrées, moins que toutes les autres, parce que les » industries qu'elles exercent nécessitent de longues et coû- » teuses préparations, et sont peu exposées à des change- » mens subits et inattendus dans les besoins qu'elles doi- » vent satisfaire. Le développement intellectuel, abandonné » comme les autres à la seule impulsion du besoin qui s'en » ferait sentir, se renfermerait de lui-même dans les limites » de la demande, et varierait avec cette demande. La Grèce » ancienne ne manqua ni d'historiens, ni d'orateurs, ni de » philosophes, ni de poètes, quand le goût des lettres et des » sciences s'y fut développé ; et nous n'y voyons, à aucune » époque, une classe de citoyens lettrés à charge à eux-mê- » mes et à leur patrie.

« Dans nos sociétés modernes, toutefois, un autre sys- » tème a prévalu ; on a jugé, à tort ou à raison, qu'il fallait » rendre le développement intellectuel indépendant de la » demande, le créer, le favoriser à tout hasard aux frais de » l'association, sans égard à l'étendue du besoin. Qu'est-il » résulté de là? qu'en résulte-t-il chaque jour sous nos yeux? » C'est que la carrière des professions lettrées est encombrée » d'une foule d'aspirans dont la moitié à peine rencontrent » une demande prête à les absorber. Grâces aux établisse- » mens d'instruction publique, l'accès de cette carrière est » rendu facile à tous, et toujours également facile, quelque

» soit l'étendue de la demande. Par là, on imprime à une » foule de développemens individuels une direction qu'ils » n'eussent point adoptée d'eux-mêmes. La difficulté qui au- » rait dû les arrêter, qui aurait provoqué de la part des pa- » rens et des jeunes gens de sérieuses réflexions sur le choix » d'une carrière, cette difficulté n'existe plus. La route est » aplanie; route large et semée de fleurs au commencement, » mais qui aboutit à des sentiers étroits et rocailleux, puis à » d'horribles précipices, ou à des obstacles insurmontables » pour le plus grand nombre de ceux qui la suivent. Re- » tourneront-ils en arrière? Pour plusieurs il sera trop tard, » d'autres n'en auront pas le courage. Quand on a goûté une » fois, ou seulement compris et savouré en espérance les » charmes de la vie intellectuelle, c'est mourir, c'est s'en- » terrer vivant que d'y renoncer pour embrasser toute autre » carrière.

» Les voyez-vous, ces malheureux prolétaires de la répu- » blique des lettres, rêvant avec délices une existence toute » consacrée aux travaux de l'esprit, aspirant à la gloire, à la » puissance, à la vie du monde, à tous les genres de gran- » deur et de supériorité sociale qui devraient être la récom- » pense d'une supériorité réelle noblement acquise, et puis » condamnés à végéter dans les privations, obscurs, sans » avenir, sans influence, sans sphère d'activité! Le législa- » teur leur dressait un piége; il leur montrait de loin la sta- » tue de Minerve, toute brillante de grâce et de majesté; il » les invitait à s'en approcher, leur aplanissait la voie, leur » tendait la main; et maintenant qu'ils sont aux pieds de la » déesse, il la dérobe brusquement à leurs regards et à leur » culte, et les repousse avec rudesse hors du sanctuaire, par- » mi la foule du vulgaire profane.

» Faut-il s'étonner si des hommes ainsi trompés et rebutés » deviennent étrangers à des intérêts qui ne sont plus les » leurs? Ils avaient acquis à grande peine un développement » spécial qui se trouve inutile, qui ne leur fournit aucun » moyen d'échange; le fait de l'association politique est pour » eux sans avantages; ils n'y trouvent point, comme d'au- » tres, la possibilité d'un bonheur croissant et d'un perfec- » tionnement progressif. Que leur importe les intérêts gé- » néraux d'une société qui leur refuse les seuls biens dont » ils sont désireux? que leur importe les garanties constitu- » tionnelles, à eux qui n'ont rien à garantir? »

Mais en les privant du droit électoral, on ne les empêche point d'exercer une grande influence par leur talent, et on ne fait que donner à cette influence une direction plus fâcheuse. Il faut donc admettre les hommes qui se vouent aux

professions lettrées à l'élimination ; qu'on les fasse tous électeurs, et le danger disparaîtra, parce qu'on leur ôtera tout motif d'hostilité et de juste ressentiment.

L'élimination légale est celle qui prédétermine certaines conditions d'aptitude. Elle peut être définitive, c'est-à-dire conférer directement les fonctions, ou bien seulement préliminaire, en ne donnant que l'éligibilité. Sous cette dernière forme, elle se combine heureusement avec l'élection et peut servir à renforcer les garanties. L'auteur passe en revue les diverses conditions qu'on lui assigne généralement, et avec la sagacité la plus grande indique les avantages et les inconvéniens de chacune d'elles. Mais en concluant, il déclare que les garanties antérieures, quelque fortes qu'elles soient, ne peuvent jamais suffire ; elles ne fournissent que des présomptions dont l'expérience peut seule nous donner la valeur réelle. D'ailleurs, le citoyen éliminé à des fonctions quelconques change subitement de position et se trouve soumis à des influences toutes nouvelles, contre l'effet desquelles il s'agit de se mettre en garde. C'est dans ce but que l'on emploie les garanties postérieures. Elles consistent dans la division du pouvoir, dans un contrôle auquel sont soumis les actes des corps législatifs, exécutifs et judiciaires et de leurs agens, dans la décentralisation du gouvernement, enfin dans la responsabilité qui doit peser sur tous les individus chargés de quelque fonction gouvernementale.

Par la division du pouvoir on crée plusieurs corps qui exercent un contrôle utile les uns sur les autres. L'auteur soumet à une critique sévère, sous ce rapport, toutes les institutions qui existent dans les divers pays constitutionnels, et il expose un projet nouveau pour la formation d'un jury politique qui serait appelé à prononcer sur la culpabilité ou la non-culpabilité des fonctionnaires.

La décentralisation du gouvernement lui paraît également une garantie trop souvent négligée. L'établissement de bonnes municipalités, en assurant aux intérêts de localité une administration plus éclairée et meilleure, laisserait au gouvernement central bien plus de liberté de se vouer aux seuls intérêts généraux, et empêcherait que les représentans du pays fussent préoccupés par les vues étroites et partielles qui s'opposent constamment au bien réel de la société.

La question de la responsabilité est d'une haute importance, car c'est la dernière garantie, celle qui est destinée à remédier à l'insuffisance de toutes les autres. Elle est en principe parfaitement conforme à la raison, car les individus auxquels sont confiées les fonctions gouvernementales doivent être considérés comme des espèces de commis de la

nation qu'elle charge de la direction de ses affaires, et qui sont tenus de lui en rendre un compte fidèle. Il y a d'abord la responsabilité légale qui exige une législation particulière applicable aux malversations et aux abus de pouvoir qu'il s'agit ici de réprimer, ainsi que la création d'un tribunal destiné à juger seulement de semblables délits. L'auteur repousse avec force la méthode trop souvent usitée de confier cette mission à un corps politique, et il émet quelques idées neuves sur la meilleure formation de ce tribunal supérieur.

Mais la responsabilité morale, celle qui résulte du jugement que le public prononce en dernier ressort sur tous les actes qui le concernent, est un élément encore plus puissant que tout le reste, et qui exercerait un grand empire, si, au lieu d'arrêter, d'entraver son développement, on le favorisait par les moyens les plus propres à l'assurer. Ces moyens sont la publicité des actes, la liberté de la presse, les manifestations collectives et les manifestations légales.

La publicité la plus grande est indispensable de la part du gouvernement pour que l'opinion publique soit éclairée et puisse juger avec connaissance de cause. Les gouvernemens constitutionnels ont en général reconnu cette nécessité, et avec l'état actuel des lumières, le mystère n'est plus guère possible. Mais il n'en est pas de même de la liberté de la presse. Presque partout on a jugé celle-ci dangereuse, et l'on a cherché à la restreindre par des mesures qui ont produit en général un effet contraire à celui qu'on en attendait, car rien n'est plus propre à rendre la presse dangereuse, que de prétendre arrêter son essor. Le meilleur moyen de lui ôter toute influence mauvaise sur les masses serait de la débarrasser de toute espèce d'entraves, et de la favoriser de telle manière, que chaque nuance d'opinions pût avoir un organe pour se faire connaître et défendre ses intérêts. Ainsi l'on morcellerait le public des journaux, et une feuille périodique ne pourrait plus réunir autour d'elle un parti assez nombreux pour être redoutable.

L'exemple des Etats-Unis d'Amérique est frappant à cet égard comme à beaucoup d'autres, mais on ferme les yeux pour ne pas le voir. La liberté d'association est également regardée comme une cause d'anarchie, comme un brandon de discorde, qu'on s'empresse de refouler par de vigoureuses lois, dès qu'elle essaie de se montrer. Or, il en est de ceci comme de la liberté de la presse; plus on gêne l'association, plus celle-ci devient dangereuse. En forçant les sociétés à se cacher et à agir dans l'ombre, on les pousse justement à s'occuper d'objets illicites. Alors elles peuvent, sans doute, menacer le repos public, et souvent même ébranler la société entière.

« Mais, avouons-le, si les sociétés secrètes et les sociétés » agissantes peuvent donner lieu à de graves abus, on a pris » un singulier moyen pour s'en préserver, et en défendant » les réunions ou associations publiques délibérantes, que » penser d'une loi ainsi motivée : « Comme nous ne voulons » pas que les citoyens se réunissent secrètement, nous leur » défendons de se réunir publiquement : Comme nous ne » voulons pas qu'ils se réunissent pour agir, nous leur défen- » dons de se réunir pour parler.

» Ils connaissent bien mal, ceux qui font de telles lois, le » caractère et les allures des peuples libres ; autrement, loin » de s'appliquer à fermer toutes les issues par lesquelles l'o- » pinion publique peut se manifester, ils chercheraient à en » ouvrir de nouvelles. Les passions qui agitent les masses » s'irritent et s'exaspèrent dans l'inaction, elles se calment et » s'affaiblissent par le mouvement. Un peuple qui parle et » crie autant qu'il lui plaît ne pense guère à l'émeute. Donnez » aux démagogues des tribunes où chacun d'eux puisse à son » tour pérorer, déployer son éloquence, et obtenir les succès » dont sa vanité a soif, alors ils ne songeront point à faire de » leurs auditeurs des instrumens de trouble et d'insurrection, » ni de leurs lieux d'assemblées des foyers de conspiration » et de révolte. »

Les manifestations légales consistent dans l'exercice des droits électoraux, qui permettent aux électeurs de récompenser les uns, de punir les autres en accordant ou refusant leurs suffrages. Mais pour que ces manifestations puissent avoir tout leur effet, il faut que les fonctionnaires soient amovibles, et que la durée de leurs fonctions ne soit pas trop longue.

Dans les monarchies constitutionnelles, le premier fonctionnaire, le roi, échappe à la responsabilité. C'est justement ce qu'on regarde comme l'avantage principal de cette forme de gouvernement qui est généralement considérée comme la seule qui soit possible dans l'état actuel de nos sociétés européennes. Il en résulte cependant d'assez graves inconvéniens; mais il est vrai qu'on ne saurait guère espérer d'éviter cette transition nécessaire, pour faire l'éducation constitutionnelle de peuples depuis si long-temps courbés sous le joug. Cette exception aux principes que nous enseigne la théorie aggrave surtout les causes d'inefficacité qui menacent plus ou moins toutes les garanties de la responsabilité morale. Ces causes peuvent se ranger sous quatre chefs différens : captation, intimidation, sanction religieuse, esprit de parti. Pour la première surtout, il est dangereux d'avoir en tête de l'état un chef irresponsable qui dispose de grands moyens en argent, honneurs, distinctions pour séduire les agens infé-

rieurs. Là où ce chef est lui-même soumis aux mêmes conditions que tous les autres dépositaires du pouvoir, la captation ne peut guère être exercée que par quelque souverain étranger, et il est possible alors d'en paralyser l'effet par certaines dispositions légales.

L'intimidation est un mal qui résulte presque entièrement de l'existence des armées permanentes, et qui disparaîtrait avec leur suppression. Mais nous sommes encore loin de l'époque où l'on reconnaîtra combien est inutile et dangereuse pour l'état, cette méthode d'entretenir à grands frais d'innombrables soldats, dont les intérêts sont le plus souvent opposés à ceux des citoyens, et qui deviennent les satellites du premier tyran qui sait flatter leurs passions. Les milices nationales sont dédaignées comme impuissantes; et cependant que de faits qui prouvent le contraire! L'auteur de la Théorie des Garanties constitutionnelles traite cette question avec autant d'éloquence que de raison.

» On parle beaucoup, » dit-il, « de la supériorité des » troupes régulières sur les troupes formées de soldats ci- » toyens. Et cependant, quels prodiges militaires pourrait-on » citer, de la part d'armées permanentes, qui n'aient été » surpassés par des milices nationales? Les trophées de tant » de victoires remportées par les citoyens de la Grèce et de » Rome, ceux, non moins glorieux, de Morgarten, de Sem- » pach, de Grandson, de Morat, ne parlent-ils pas plus haut » que tous les raisonnemens? La lutte à jamais mémorable » des milices hollandaises contre les armées de Philippe, et » celle des milices américaines contre les troupes de l'An- » gleterre, n'ont-elles pas fourni à l'histoire moderne les plus » belles pages, et ne suffiraient-elles pas pour décider la » question?

» On convient de ces faits; on reconnaît que des milices » nationales se sont montrées, en plus d'une occasion, par- » faitement propres à tous les genres de services que peut » nécessiter une guerre extérieure ou intérieure. Mais c'était » sous l'influence de certaines circonstances de temps et de » lieu qui ne se reproduiront plus. La civilisation, en faisant » de nouveaux progrès, a créé des habitudes et des besoins » qui rendent les peuples en masse peu capables de supporter » les fatigues et de braver les dangers de la vie militaire. » C'est-à-dire, que l'on se complaît dans une insouciante » jouissance de tous les plaisirs sociaux, et que l'on espère se » décharger, moyennant quelques légers sacrifices, de tous » les soins, de tous les embarras, de tous les travaux et les » hasards de la guerre. Telle était aussi la façon de penser » des sujets de l'empire romain, lorsqu'ils rampaient aux

» pieds des maîtres qu'une soldatesque ignorante et barbare
» leur avait imposés. Eux aussi savouraient les douceurs de
» la civilisation; eux aussi s'entouraient de poètes et de mu-
» siciens, et se livraient à d'oiseuses discussions littéraires ou
» théologiques, tandis que de féroces Germains enrôlés à leur
» solde vendaient à des ennemis encore plus féroces le salut
» de l'Empire. Et puis, quand vint le jour du danger, quand
» le flot de l'invasion atteignit ces villes, séjour de la cor-
» ruption et de la mollesse, on vit leurs citoyens fuir et se
» disperser comme des femmes, laissant derrière eux les
» ruines fumantes de leurs palais et de leurs monumens!

» Nous n'en sommes pas là, je le sais; aucun des peuples
» dont l'avenir nous intéresse n'est entièrement étranger à
» la guerre. Cependant le système des armées permanentes
» est adopté presque partout, et partout où il règne il est
» une cause de dépenses ruineuses, un moyen de despotisme,
» un obstacle au libre développement des lois politiques, à
» la libre expression des intérêts nationaux. La terre d'Euro-
» pe est encore rougie d'un sang qui n'aurait pas coulé sans
» ce fatal système; et l'histoire contemporaine est remplie de
» récits de garanties violées, de gouvernemens populaires
» renversés, de constitutions foulées aux pieds par des ar-
» mées permanentes, par des soldats de profession, par cette
» force brutale, sans cesse prête à devenir l'instrument aveu-
» gle de toutes les ambitions oppressives, de toutes les pas-
» sions anti-sociales. »

La sanction religieuse est un autre danger dont les états ne seront débarrassés que lorsqu'ils auront adopté le principe de la liberté complète des cultes tel qu'elle existe aux Etats-Unis d'Amérique, où chaque troupeau paye son pasteur sans que le gouvernement ait à s'en occuper.

Enfin la dernière cause d'inefficacité, résultant de l'esprit de parti qui aveugle les hommes et les rend sourds à la voix de la raison, tombera devant la propagation des lumières. Ainsi que le remarque l'auteur, tout parti se compose de meneurs et de menés; les meneurs en petit nombre sont le plus souvent des ambitieux dont tout le pouvoir repose dans la foule ignorante des menés. Répandez les lumières, favorisez l'instruction, et le nombre des menés diminuant sans cesse, il n'y aura bientôt plus de meneurs dangereux.

DE LA RÉFORME DES PRISONS EN FRANCE, basée sur la doctrine du système pénal et le principe de l'isolement individuel; par M. *L. M. Moreau-Christophe*. — Paris, 1838. In-8, 7 fr. 50 c.

M. Moreau-Christophe, qui a déjà publié il y a quelques mois un volume rempli de détails curieux sur l'état actuel des prisons en France, expose aujourd'hui ses idées sur la réforme pénitentiaire. Ainsi que le docteur Julius, et plusieurs autres écrivains qui se sont occupés de cette question, il se déclare pour l'isolement complet. Le système du silence lui paraît impossible et sans efficacité. Il est cependant appliqué depuis plusieurs années, d'une manière fort heureuse, dans la prison de Genève; mais ce n'est pas si près de lui que M. Moreau-Christophe prend ses exemples, il préfère les aller chercher aux Etats-Unis, et il ne voit au bout de sa lunette que ceux des pénitenciers américains qui sont organisés d'après ce mode qu'il appelle l'isolement individuel sans craindre le pléonasme.

Il est assez curieux de voir les écrivains français approfondir ainsi la théorie de la réforme pénitentiaire, épuiser la discussion sous toutes ses formes, et arriver à se prononcer avec un ton dogmatique pour tel ou tel principe avant que la pratique ait encore fait dans leur pays la moindre tentative d'application qui puisse les éclairer sur les résultats du système. C'est un trait caractéristique fort remarquable; il prouve combien, malgré la forme représentative, les capacités intellectuelles ont pris jusqu'ici peu d'influence sur la marche du gouvernement, et il indique par là le vice principal de la constitution française. Depuis tant d'années que l'on discute en France au sujet des prisons, une administration qui aurait réellement voulu entrer dans la voie des améliorations aurait déjà eu le temps d'accomplir la réforme entière.

On dira peut-être qu'en discutant ainsi préalablement la question sous toutes ses faces, on obtiendra le grand avantage d'éviter les tâtonnemens, les erreurs, les écoles. Mais, outre qu'il n'est pas bien sûr qu'on puisse jamais amener la théorie à un point de perfectionnement, tel que la pratique n'ait plus aucune modification à y faire, je crois que plus on la poussera loin de l'état de choses tel qu'il existe aujourd'hui, et plus la transition devenant difficile, fera reculer devant l'application. Outre cela, n'est-il pas à craindre que le défaut de logique dans la discussion ne parvienne à embrouiller si bien la question, qu'il soit ensuite presque impossible d'en espérer aucun résultat avantageux?

Le livre de M. Moreau-Christophe offre un exemple de ce

défaut de raisonnement qui, au milieu de pensées excellentes, d'observations justes, laisse glisser des argumens absurdes, des idées fausses que l'esprit de parti ou les préjugés peuvent seuls enfanter. En examinant les vices de nos institutions actuelles, l'auteur s'attache à faire ressortir les étranges contradictions qui s'y trouvent, et cite à l'appui maints faits curieux. Mais, à côté de quelques bonnes vérités, on trouve de bien singulières propositions; ainsi il accuse la loi de contradiction, parce qu'elle permet à des docteurs réformés d'enseigner publiquement et de prêcher des doctrines tout-à-fait contraires à la religion de la majorité des Français, à des rabbins juifs de professer le plus grand mépris pour les chrétiens et leur messie. Que conclure de là, sinon que M. Moreau-Christophe ne veut pas de liberté religieuse, et préférerait nous ramener l'intolérance fanatique et l'Inquisition? Si c'est avec de tels principes qu'on entreprend la réforme des prisons, je ne sais trop s'il ne vaudrait pas tout autant laisser les choses telles qu'elles sont. Ce volume renferme néanmoins des documens d'un grand intérêt, et il mérite sous ce rapport d'être consulté par toutes les personnes qui s'occupent du système pénitentiaire.

SCIENCES ET ARTS.

HISTOIRE NATURELLE mise à la portée des femmes et des gens du monde, et rédigée suivant les classifications modernes; par Madame *Achille Comte*. — Paris, 1838. 2 vol. in-12, fig., 7 fr. 50 c.

Ce petit ouvrage a été adopté et acheté pour les écoles primaires par le Conseil royal d'instruction publique. C'est sans doute pour l'employer comme cacographie, car nous ne voyons pas d'abord ce que les femmes et les gens du monde ont de commun avec les écoles primaires, et ensuite l'exécution du livre nous a paru si mauvaise sous tous les rapports, que nous ne saurions imaginer qu'on puisse s'en servir autrement que comme exercice pour le faire corriger par les élèves. La classification scientifique a bien été suivie par l'auteur, mais elle est exposée avec si peu de clarté qu'on n'en retirera aucun fruit. Les définitions de caractères sont diffuses, parfois même intelligibles, ou tellement embrouillées, qu'on dirait que l'auteur ignore la valeur des mots dont il se sert.

Ainsi : « Les carnassiers forment une grande division de la » classe des mammifères; les bêtes fauves y sont rangées. »

En bon français cela signifierait que les bêtes fauves, soit les cerfs, les daims, les chevreuils, etc. sont des carnassiers, ce qui en histoire naturelle est une erreur trop grossière pour que madame Comte ait pu la commettre.

« La nature n'a pas doué tous les animaux carnivores d'un » égal degré de force et d'énergie ; ceux-ci ont l'audace et la » violence ; ceux-là l'adresse et la ruse. C'est par ces nuances » prononcées que le naturaliste a formé des groupes secon- » daires dans la famille des carnivores, et les a répartis en » trois tribus : les *plantigrades*, les *digitigrades*, et les *am-* » *phibies*. »

Ne dirait-on pas, à la lecture de ce paragraphe, que ces noms de tribus indiquent le degré d'énergie et les qualités morales des animaux ?

Dans la description du caméléon, l'auteur dit :

« Son corps, entièrement couvert d'une peau chagrinée » par de petits grains écailleux et irrégulièrement disposés, » est comprimé et très-haut. »

Or, d'après l'Académie, une peau chagrinée signifie une peau grenue, mais une peau chagrinée par de petits grains écailleux serait une peau à laquelle ces petits grains feraient de la peine. Et puis qu'est-ce qu'un corps comprimé et très-haut? Ce n'est pas haut sur jambes, puisque celles du caméléon sont au contraire assez courtes.

En parlant de l'amour maternel, l'auteur fait les étranges réflexions qui suivent :

« Ce sentiment est dégagé d'égoïsme chez les animaux, car » toute la peine qu'ils se donnent pour élever leurs petits » doit rester sans récompense. Ce n'est pas pour trouver un » appui dans sa veillesse que la mère les allaite, les élève, les » instruit ; qu'elle les défend aux dépens de sa vie, qu'elle » les veille nuit et jour contre les ennemis qui pourraient les » lui arracher. Ce n'est pas pour en être nourrie à son tour » qu'elle enseigne à son enfant les moyens de se pro- » curer des alimens, puisque, son éducation faite, elle ne doit » plus le revoir. »

Voilà donc, selon madame Comte, les tendres soins et la vive sollicitude de l'amour maternel transformés chez l'homme en spéculation d'égoïsme et de prévoyance intéressée. De la part d'une femme, de telles paroles sont certes fort extraordinaires, et nous ne pensons pas qu'il puisse être nullement avantageux d'enseigner de pareils sophismes dans les écoles primaires. On ne saurait non plus y employer utilement un

ouvrage dans lequel se rencontrent presque à chaque page des descriptions comme celle-ci :

« La grace n'est pas le partage du rongeur que je vais » décrire, et son utilité est du plus bas étage. La marmotte » semble sur terre pour servir de compagnon et de ressource » aux petits montagnards ».

Ou bien celle de la giraffe :

« Cet animal est l'un des animaux les plus rares, un des » plus beaux produits de la création, et qui, bien que » connu de la plus haute antiquité, est encore inconnu » quant à ses habitudes à l'état sauvage. »

Quant au style que M. le rapporteur au Conseil royal appelle *facile, élégant, et toujours simple*, on en peut juger par les divers échantillons qui précèdent et par ceux qui suivent :

« La giraffe est privée de franchir les obstacles en sautant. »

« La pie-grièche n'est pas plus grosse qu'une alouette, » et elle ne craint pas de se défendre et même d'attaquer les » éperviers, les faucons et tous les ennemis qui veulent la » surprendre dans le nid paisible qu'elle construit avec soin » au haut des plus beaux arbres, pour y élever, de concert » avec son époux, durant toute une année, ses petits, qui » sont au nombre de cinq ou six.... »

« ... C'est des tortues qu'on retire toutes ces écailles dont » on a formé des objets plus ou moins précieux. Ces boîtes, » ces bonbonnières unies ou ciselées, tous ces jolis colifichets » dont les élégantes garnissent leurs toilettes ou leurs tables » à travail, viennent de ces animaux à la démarche lente » et lourde, que la jeune femme évite avec le même em- » pressement qu'elle met à orner sa coiffure du peigne léger » que l'art a fait sortir de l'enveloppe disgracieuse que la » tortue traîne si péniblement avec elle... »

« En Amérique, il y a une espèce nommée moustiques » ou maringouins, dangereux pour les animaux qu'ils piquent » au point de les faire périr, s'ils s'attachent à eux en grand » nombre. »

Enfin, pour terminer cette série de citations, voici la morale du livre :

« Ainsi telle est l'étude de l'histoire naturelle, que non- » seulement elle conduit à la croyance de Dieu, mais encore » qu'elle explique des mystères que la religion même ne » peut définir. »

Si ce sont là les modèles de style qu'on donne aux écoles, il ne faut pas s'étonner de la quantité de mauvais écrivains qui en sortent.

On croira peut-être que pour compenser tant de défauts de forme, le fond de ce livre est remarquable sous le rapport scientifique. Mais nous craignons qu'on ne soit encore trompé de ce côté-là. Nous avons aperçu plusieurs faits avancés fort à la légère. Ainsi madame Comte prétend que les moutons sont si stupides, qu'il faut enseigner aux brebis à allaiter leurs petits et aux agneaux à tetter leurs mères. Elle dit aussi que les phoques se trouvent sur nos côtes, comme s'il était commun d'en rencontrer en France sur les bords de l'Océan.

De petites gravures sur bois sont dispersées dans le texte, en assez grand nombre, mais elles sont en général mal dessinées. Au total, ce livre dans son ensemble ne paraît point du tout mériter la distinction dont l'a honoré le Conseil royal, ni justifier les éloges qui lui sont adressés dans le rapport imprimé en tête.

RECHERCHES MÉDICO-PHYSIOLOGIQUES SUR L'ÉLECTRICITÉ ANIMALE, par *J.-F. Coudret.* — Paris, 1837. In-8, fig.

L'électricité est aujourd'hui l'objet de recherches savantes, de travaux profonds. Cet agent universel dont les effets sont si nombreux et si étranges, fixe l'attention de tous les physiciens. On lui accorde une part importante dans les phénomènes qui s'accomplissent journellement sous nos yeux, et bien des expériences semblent en effet prouver qu'il joue un grand rôle dans l'organisation de tous les êtres, et dans les transformations continuelles que subissent les corps.

M. Coudret s'est occupé plus particulièrement de ses rapports avec le système nerveux ; ses études l'ont conduit à le comparer avec l'agent de l'innervation, et à en tirer des conclusions pour le traitement d'une foule de maladies. Partant du principe que toute partie douloureuse ou enflammée dégage une quantité notable d'électricité, il avance que tout moyen propre à soustraire ou à neutraliser directement ce fluide, produit les effets antiphlogistiques et sédatifs les plus salutaires et les plus évidens. Un nombre considérable d'observations sont citées par lui à l'appui de ses idées, et leur donnent en effet une certaine importance, quoique sa méthode soit loin d'avoir obtenu toujours un succès complet.

Mais, avec un empressement trop grand peut-être, il se hâte aussitôt de fonder toute une nouvelle doctrine électro-médicale, sur ce principe qui n'est point encore établi d'une manière incontestable. La manie des systèmes est l'écueil contre lequel viennent malheureusement échouer trop sou-

vent les hommes qui se livrent avec ardeur à la recherche de découvertes nouvelles, et à leur application à la médecine. Cependant le livre de M. Coudret n'en est pas moins très-recommandable, surtout dans la partie qui renferme les observations pratiques.

Publications Nouvelles

POUR

LA JEUNESSE.

SIMPLES HISTOIRES RACONTÉES A MES JEUNES AMIES. — Genève et Paris, chez *Ab. Cherbuliez et Ce.* 1838. In-12. 1 fr. 25 c.

LES ENFANS DES BORDS DU LAC, OU SIX MOIS DE SÉJOUR EN SUISSE, par Mme *J. Delafaye-Brehier.* — Paris, chez Lehuby. 1838. 1 vol. in-12 orné de jolies gravures, 3 fr.

ARISTIDE ET IDALIE, OU LES VERTUS FILIALES, par Mme *J. Delafaye-Brehier.* — Paris, chez Lehuby. 1838. In-12, fig., 3 fr.

APRÈS LE TRAVAIL, CONTES SOUS LA FEUILLÉE, par *Stephen de la Madeleine.* — Paris, chez Lehuby. 1838. In-12, fig., 3 fr.

HISTOIRE UNIVERSELLE A L'USAGE DE LA JEUNESSE, par *Bredow*, trad. de l'allemand par *J.-L. Moré.* 2 gros vol. in-12, 8 fr.

La *Revue Critique* rendra compte de ces divers ouvrages dans son prochain numéro.

TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS LA REVUE CRITIQUE.

5e Année, 1837.

THÉOLOGIE.

	Pages.
La Bible.	45
Esprit de la législation Mosaïque.	12
Histoire du peuple Juif.	268
Commentaire sur St.-Jean.	332
Eve et Marie.	ibid.
Sermons d'*Audebez*.	151
Sermons de *Bonnet*.	362
Le Christianisme dans ses rapports avec la civilisation.	192
Lettre au Clergé.	126
La vraie phrénologie.	16
Souvenirs de Jotham Anderson.	385
Biographie sacrée.	87

JURISPRUDENCE.

Origines du droit français.	257
Traité de législation.	235
Théorie des garanties constitutionnelles.	396
De l'état actuel des prisons en France.	91
Visite dans quelques prisons.	159
De la réforme des prisons.	405
Mémoire sur le Système pénitentiaire.	306
Du Système cellulaire de nuit.	91
Du Système pénitentiaire.	128
Du Système pénitentiaire américain.	129

SCIENCES ET ARTS.

Encyclopédie des gens du monde.	155

Philosophie, Morale, Éducation.

Essai sur la philosophie des Indous.	17
Histoire des Doctrines morales et politiques.	299
Du Courage, de la Bravoure, etc.	336
Le livre du peuple.	386
Des Aveugles.	231
Hygiène morale.	153
Essai sur l'Éducation de l'enfance.	389
La Pierre de Touche.	74
Contes aux jeunes garçons.	270
Aventures de Robinson.	260
Le Père la Pensée.	392
Siméon.	392
Études et Plaisirs.	363
Les Enfans.	233
Étienne et Valentin.	228
L'Écolier.	195

Les enfans de la vallée d'Andlan. 127
Les Mythologies racontées. 151
Trois existences. 154
Une Famille. 158
Le Gamin de Paris. 157
Charles, l'ouvrier vertueux. 89
Le Robinson suisse. ibid.
Récréations morales. 50
Théâtre des Marionnettes. ibid.
Émilie, ou la jeune fille auteur. 19
Le Spectacle de la Nature. 48
Curiosités des trois règnes. 395
Les Jeunes Naturalistes. 393

Politique, Économie politique, Statistique, Commerce, etc.

La Science politique. 363
De la Démocratie nouvelle. 271
La Question d'Alger. 195
Recettes politiques. 153
Méditation politique. 165
La Propagande russe à Paris. 96
De la Réforme anglaise. 98
Est-il permis d'attenter au chef de l'État? 28
Études sur l'économie politique. 22
Histoire de l'économie politique. 162
Progrès de la Grande-Bretagne. 197
Statistique de la Grande-Bretagne. 240
De la Population. 27
Enquêtes sur les naissances de Montreux. 273
Recherches sur la population de Genève. 94
Les classes Ouvrières. 52
De la dépense des canaux et des chemins de fer. 243
Du Commerce suisse. 150

Physique, Histoire naturelle, Agriculture.

De la Connexion des sciences physiques. 279
Élémens de Physique. 199
De l'Emploi du chalumeau. 344

Histoire naturelle.

Œuvres d'Histoire naturelle de *Goëthe*. 274
Mémoires sur les végétaux et les animaux. 245
Catalogue de plantes de la Loire-Inférieure. 342
Esquisse d'Organographie végétale. 368
De l'Origine du café. 248
Recherches sur le cacao. 200
Nouveau Système de physiologie végétale. 56
Notions élémentaires de géologie. 246
Bibliographie entomologique. 100
Mémoires de la Société des Sciences naturelles de Neuchâtel. 60
Séance de la Société linnéenne de Normandie. 130
Mémoires de la société Académique de Falaise. 43

Médecine, Chirurgie.

Clinique médicale de l'hôpital de la Charité. 168
Traité des maladies des enfans. ibid.
Pharmacopœia Londinensis. ibid.
Codex. 342
Nouveaux Élémens d'anatomie descriptive. 371
Nouveau Manuel des dermatoses. 367
Œuvres chirurgicales. 372
Santé des femmes. 32
Traité des maladies épizootiques. 64
Le Chasseur médecin. 247

Mathématiques, Astronomie, Art militaire, Beaux-Arts.

Traité élémentaire d'Arithmétique. 341
Cours élémentaire d'Astronomie. 29
Découverte des causes du mouvement des corps célestes. 166
Essai sur la théorie des affuts. 64
Essai sur le tirage des voitures. 100
Expériences sur les roues hydrauliques. 64
Traité de la Charpenterie. 100
Précis historique du dessin. 280

Histoire de l'art en Allemagne. 64
Le Lithographe. 312
La villa Pia. 371
Souvenirs du Simplon. 198
Manuel de Maréchalerie. 248
Nouveau Guide en affaires. 132

BELLES-LETTRES.

Grammaire, Etude des langues.

L'Écho du Panorama des langues. 35
Parallèle des langues. 169
Essai sur la langue des Indiens. 303
Manuel de la langue anglaise. 86
Quatre premiers livres de Télémaque. 217

Poésie, Art dramatique.

Art Poétique. 71
La Batrachomyomachie. 213
Dionysii Catonis disticha. 339
Histoire de la Croisade contre les Albigeois. 215
La chanson de Roland. 70
Poésies de Mme *Tastu*. 373
Cent Fables nouvelles. 33
Glanures d'Ésope. 284
Fables et Méditations. 216
Les Voix intérieures. 206
Les Phénomènes de l'univers. 315
Albert Love, Poëme. 3
Premières Armes. 375
Chants solitaires. 377
Odes et Poésies diverses. 290
Rosées. 181
Les Athénéennes. 112
Les Assassins. 109
Œuvres de Molière. 1 et 67
La Camaraderie. 65

Romans, Contes, Nouvelles.

Pitié pour Elle. 77
La Rue aux Ours. 79
La Vertu porte malheur. 107
Émany. ibid.
Mensonge. ibid.
Cinq et Pas une. ibid.
Les Reistres. ibid.
Antonio Giovani. 46
De près et de loin. 104
Les Templiers. 107
Une Soirée chez Mme Geoffrin. ibid.
Emma de Lisana. ibid.
Les Voleurs. 18
Monsieur et Madame. 104
Christophe Sauval. 4
Sathaniel. ibid.
Le Château de St.-Germain. ibid.
Midshipman aisé. ibid.
Le Pontificat de Grégoire VII. 77
Épisodes vendéens. 76
La Pierre-de-touche. 74
Le Fils du Banqueroutier. 79
Les Méandres. ibid.
Les Héberard. ibid.
Les Parasites. ibid.
Un Serment. 378
Le Vœu de Cirneo. ibid.
Un Ménage à bord. 77
Un Homme à marier. ibid.
Scènes de la vie Italienne. 140
Matinée. 148
Le Roman des Romans. 116
Le Champ des Martyrs. 142
Rodolphe. ibid.
King's-Own. ibid.
La Chute des feuilles. ibid.
Vanité. ibid.
La Paysanne et le Dandy. 184
La Marquise. ibid.
Rêveries dans les montagnes. ibid.
Les Montagnards des Alpes. ibid.
L'Ile de la Tortue. ibid.
La Courtisane et le Martyr. 219
La Perle de l'Ile d'Ischia. 177
Les Matelots Parisiens. 184
Marie Ange. ibid.
La Maison Rouge. 185
La Bande Noire. 349
Washinton Levert. 350
Sténia. 382
La Chaussée d'Antin. ibid.
Une Famille, s'il vous plaît. 379
Espagnoles et Françaises. ibid.
L'Honnête homme. ibid.
La demoiselle de la Confrérie. 349
Pérégrinations d'une Paria. 345
Traditions Allemandes. 349
Régina. ibid.
Ne Touchez pas à la Reine. 281
Un Tourlouron. 295
Un Cœur pour deux Amours. 281
Mœurs Parisiennes. 295
Histoire des salons de Paris. 297
Souvenirs d'une Ambassade. 326

Une Ame de Bourbon. 318
Deux à Deux. 317
Un Regard. 350
Guido Reni. 354
La Vie Militaire. 252
Il Bugiale. 251
Aventures d'un Gentilhomme. ibid.
L'Excommunié. ibid.
Le Château de Pierrefond. ibid.
Mauprat. 249

Critiques, Mélanges, Polygraphes, Epistolaire.

Bas-Reliefs. 287
Une Lecture par jour. 352
Histoire et modèles de Littérature. 296
De l'Avenir de la Littérature. 313
Chronique des petits Théâtres. 144
Revue du Dauphiné. 294
Revue du Nord, pag. 149, 179 et 220
Lettres inédites de Voltaire. 264
Lettres sur l'état des Bibliothèques de Paris. 173
Plan d'une Bibliothèque Universelle. 201

Géographie, Voyages.

Géographie ancienne. 85
La Chine. 82
Voyages et Mémoires originaux. 6
Cinq mois aux États-Unis. 82
Voyages aux îles du Grand-Océan. 326
— du capitaine Bonneville. 325
— en Océanie. 395
Nouvelles impressions de voyages. 184
Lettres d'un voyageur. 101
Viaggio per la Zvizzera Orientale. 148
Lettres sur l'Islande. 119
Guide du voyageur de Nantes à Paris. 148
Le Canton de Vaud. 190
Voyage du maréchal de Raguse, 267
England. 319
Guide du voyageur en France. 383
Une année en Espagne. 358

Histoire Ancienne et Moderne.

Considérations sur la vie des peuples. 28
Histoire de la Migration des peuples. 253
Manuel de Chronologie. 42
Histoire des peuples anciens. ibid.
— de France. 257
Annales Françaises. 83
Histoire de France. ibid.
Louis XIV. 145
Histoire des Flamands. 39
Dernière époque de Charles X. 11
Archives de la ville de Nantes. 147
Florence et ses vicissitudes. 225
Histoire de Florence. 189
Il Piccolo Muratori. 145
Histoire de Suisse. 36, 222, 357
— de la guerre de Méhémet-Ali. 40
La Turquie. ibid.
Fondation d'Alger. 383
Province de Constantine. 227

Biographie, Mémoires, Extraits, etc.

L'Empire. 10
Correspondance et Relations. ibid.
Memoires d'un condamné. 221
— de Mlle Sophie Arnoult. 144
— de la duchesse de Berry. 117
— sur la reine Hortense. ibid.
— sur le comte Capodistria. 124
— du général La Fayette. 187
Le comte d'Artois. 265
Mémoires de Grégoire. 263
— d'un prisonnier au Spielberg. 327
Éloge de Benjamin-Constant. 264
Mémoires de Peuchet. 384

TABLE

DES NOMS D'AUTEURS.

Pages.

Abbema, Guido Reni. 354
Abrantès (Mme d'). Souvenirs. 326
— Salons de Paris. 297
— Une Soirée. 107
Aimé Martin (*L.*). Molière. 1—67
— Plan d'une bibliothèque. 201
Allart (Mme *Hortense*). Florence. 189
Alletz (*Edouard*). Démocratie. 271
Andryane. Mémoires. 327
Arnaud (*H.*). Espagnoles. 379
— Château de St.-Germain. 4
— Deux à Deux. 317
Arthaud (*L.*). Fils du banqueroutier. 79
Aubanel. Système pénitentiaire. 306
Audebez. Sermons. 151
Aylies. Système pénitentiaire. 128
Barginet. Les Hébérards. 79
Beaulieu (*Alfred*). La Marquise. 184
Belloc (Mme). Contes. 270
Benedict d'O. Perle d'Ischia. 177
Bères (*Emile*). Classes ouvrières. 52
Berger de Xivrey. Batrachomyomachie. 213
Bergery. Théorie des affûts. 64
Bernard (*Laure*). Mythologies. 151
— Théâtre. 50
Bernier (*Adelhm*). Château de Pierrefonds. 251
Berr (*Michel*). Eloge de B.-Constant. 264
Berthoud. L'Honnête homme. 379
Berton. Maladies des enfans. 168
Berzelius. Emploi du chalumeau. 344

Pages.

Blandin. Anatomie descriptive. 371
Blanqui. Hist. de l'économie politique. 162
Blaze. Vie militaire. 252
Bodin (*Camille*). Stenia. 382
— Rêveries. 184
Boireau (*Victor*). Les Reistres. 107
Boniface (*A.*). Une lecture par jour. 352
Bonnechose (*Emile de*) Christophe Sauval. 4
Bonnelier (*Hip.*). Matinées. 142
Bonnet. Sermons. 362
Bornstedt. Bas-reliefs. 287
Bouillaud. Clinique médicale. 168
Brisset. Les Templiers. 107
Brot (*Alph.*). Chute des Feuilles. 142
Brotonne. Migrations des peuples. 255
Broussais. Hygiène. 155
Brucker (*Raymond*). Mensonge. 107
Buteux. Précis du Dessin. 280
Cadalvène. Guerre de Mehemet-Ali. 40
Cahen. Bible. 45
Capefigue. Louis XIV. 145
Carnot. Mémoires de Grégoire. 265
Ceard. Souvenirs du Simplon. 198
Cellerier. Législation mosaïque. 12
Chaho (*Augustin*). Propagande russe. 96
Champrobert. Comte d'Artois. 265
Chassaignac. Œuvres chirurgicales. 372
Cherbuliez (*A.*). Théorie. 396
Chevalier (*Michel*). Progrès. 197
Chomet (*H.*). Santé des femmes. 32

Cluter. Le chasseur médecin. 247
Clément (*René*). Albert Love. 3
Cochelet (Mlle). Mémoires. 117
Comte (*Charles*). Traité de Législation. 235
Comte (Mme). Histoire naturelle. 409
Cooper (*F.*). England. 319
Cooper (*A.*). Œuvres chirurgicales. 372
Coqueret (*A.*). Biographie sacrée. 87
Corby (*Al.*). Cinq et pas Une. 107
Couailliac. Pitié pour Elle. 77
Courtet. Science politique. 363
Creuzé de Lesser. Roman. 116
Cunyngham. Odes. 290
Dandolo (*T.*). Viaggio. 148
David (*J. A.*). Bande noire. 349
Davis (*J.-J.*) La Chine. 82
Delattre. Spectacle. 48
Delcher. Recherches sur le cacao. 200
Delécluze. Florence. 225
Denis (*Ferd.*). Fondation d'Alger. 383
Desjobert (*A.*). Question d'Alger. 195
Desray (*J.*). Méditation. 165
Didier (*Ch.*). Une année en Espagne. 358
Divernois (*J.*). Naissances à Montreux. 273
Dubois (*A*). Emma de Lisana. 107
Dubois (Mlle). Etudes et Plaisirs. 363
Duchesne-Duparc. Manuel des Dermatoses. 367
Dumas (*Al.*). Impressions de Voyage. 184
Dumesnil (*Al.*). Recettes. 153
Duperrier. La Vertu porte malheur. 107
Dupui (*J.*). Tirage des Voitures. 100
Dupuy. Maladies épizoot. 64
Dureau de la Malle. Renseignemens. 227
Dutrochet (*H.*) Mémoires. 245
Edgeworth (*Miss*). Contes. 270
Eichoff. Parallèle des Langues. 169
Emy. Art de la Charpenterie. 100
Fauriel. Croisade contre les Albigeois. 215
Féal (*Ed.*). La Courtisane. 219
Fèvre. Considérations. 28
Fiévée. Correspondance. 10
Foé. Robinson. 269
Galland. Origine du Café. 248
Gence. La vraie Phrénologie. 16
Gigault. Guide en Affaires. 132
Goëthe. Œuvres d'Histoire naturelle. 274
Gozlan. Méandres. 79
— Washinton Levert. 350
Grim. Traditions. 349
Guttinguer. Fables. 216
Guy d'Agde. La Paysanne. 184
Guizot (Mme). Les Enfans. 233
— L'Ecolier. 193
— Une Famille. 158
— Récréations. 50
Halevy (*Léon*). Littérature moderne. 296
Hesse (*G.*) Récits. 42
Hottinger (*J. J.*) 56
Hugo (*Victor*). Voix. 206
Irving (*W.*) Voyages. 325
Jacob. (*P. L.*). De près et de loin 104
Jaquet (*L.*) Du commerce suisse. 150
Janin (*J.*) Un Cœur. 281
Julius. Système penitentiaire. 129
Kock (*Paul* de). Homme à marier. 77
— Un Tourlourou. 295
— Mœurs parisiennes. ibid.
Lacroix (*Jules*) Les Parasites. 79
Lamothe Langon. Mémoires. 144
— Après-Dîners. 10
— Monsieur et Madame. 4
Lassus (*G.*). Commentaire. 352
— Eve et Marie. ibid.
Latouche. Echo du Panorama. 35
Lecomte (*J.*). Ile de la Tortue. 184
Lesguillon (*Hermance*). Rosées. 181
Levati. Piccolo Muratori. 145
Madrolle. Lettre au clergé. 126
Mallet. Population de Genève. 94
Marivaux. Notions de géologie. 246
Marmier. Lettres sur l'Islande. 119
Marquet-Vasselot. Système cellulaire. 91
Marryat. King's-Own. 142
— Midshipman aisé. 4
Martins. Œuvres de Goethe. 274
Masson (*Michel*). Ne touchez pas à la Reine. 281

Matter. Histoire des Doctrines. 299
Mazure. Essai sur les Indiens. 303
Meissas. Géographie. 85
Mœrenhout. Voyages. 326
Mery. Scènes italiennes. 140
Mesnard. Champ des Martyrs. 142
Meulien. (Mme). Connexion. 279
Meynieu (Mme). Histoire du peuple juif. 268
Michel (*Franç.*). Chanson de Roland. 70
Michelet. Histoire de France. 257
— Origines du droit. ibid.
Michelot. Géographie. 85
Migout. Essai sur les affûts. 64
Mollevaut. Cent Fables. 33
Monbrion. Phénomènes. 315
Monnard. Histoire de Suisse. 36
Montbel. Dernière Époque. 11
Montgaillard. Histoire de France. 83
Moreau (*Christophe*). État des prisons. 91
— Réforme des Prisons. ibid.
Moreau de Jonnès. Statistique. 240
Morin. Expériences. 64
Muller. Histoire de Suisse. 36
Nettement. Mémoires. 117
Niboyet (Mme). Des Aveugles. 231
Olivet (*Fabre d'*). Montagnards. 184
Ollivier (*J.*). Canton de Vaud. 190
— Revue du Dauphiné. 294
Paillet de Plombière. Athénéennes. 112
Papadopoulo. Mémoires. 124
Pauthier. Philosophie. 17
Peigné. Trois existences. 154
Percheron. Bibliographie. 100
Perrin (*Max.*). La Demoiselle. 349
Person C. C.). Physique. 199
Pesneau. Catalogue. 342
Peyrot. Télémaque. 217
— Manuel anglais. 86
Philippon. Le Pontificat. 77
Pichler (Mme). Quintin Metzys. 354
Picot. Visite. 159
Piers. Histoire des Flamands. 39
Pillet-Will. Dépense des Canaux. 243
Pitre-Chevalier. Un Ménage. 77
Pommier (*Amédé.*). Premières armes. 375
— Les Assassins. 109
Porchat. Glannes. 284
Pradt. Réforme anglaise. 98
Puymaigre. Bugiale. 251
Rachzynski. Histoire de l'art. 64
Raguse. Voyages. 267
Raspail. Nouveau Système. 56
Renal (*Antony*). Emany. 107
Reybaud (*L.*). Robinson. 269
Ricard (*Aug.*). Chaussée d'Antin. 382
Richelot. Œuvres Chirurgicales. 372
Richomme (Mme). Gamin de Paris. 157
Ritter (*Elie*). Arithmétique. 341
Robert (*Clémence*). Une Famille. 379
Raoul Rochette. Villa Pia. 371
Ramon de la Sagra. Cinq Mois. 82
Saintes (*A. E. de*). Le Père la Pensée. 304
— Siméon. 392
Sand (*Georges*). Mauprat. 249
— Lettres. 101
Sander Rang. Fondation. 383
Schlegel. Essai sur les Indiens. 303
Scribe. La Camaraderie. 65
Sedillot. Manuel. 42
Senac. Le Christianisme. 192
Sismondi. Études. 32
Sommevialle (*Mary*). Connexion. 279
Soulié (*Fréd.*). Sathaniel. 4
Souvestre (*Nanine*). Antonio. 46
Souvestre (*Emile*). Maison Rouge. 183
Spiegel. Vanité. 142
Tastu (Mme). Enfans. 127
— Robinson. 269
— Poésies. 373
Ternaux (*H.*). Voyages. 6
— Lettre. 173
Thiel. Traditions. 349
Touchard-Lafosse. Rodolphe. 142
Travers (*J.*). Catonis Disticha. 339
— Avenir Littéraire. 313
Tristan (*Flora*). Pérégrinations. 345
Turpin. Esquisse. 368
Ulliac Tremadeure (Mlle). Les Naturalistes. 398
— Contes. 50
— Pierre de Touche. 74
— Étienne et Valentin. 228
— Émilie. 19
Urquhart. La Turquie. 40
Valdor (*Mélanie*). Rue aux Ours. 79
Varennes (*Juan de*). Matelots. 184

Varville. Un Regard. 350
Vatel (*Enor de*). Est-il Permis? 28
Veley (*Em. de*). Cours d'Astronomie. 29
Verger. Archives de Nantes. 147
Vidocq. Les Voleurs. 18
Voïart (Mme). Enfans d'Andlau. 127
— Robinson suisse. 89
Walnaud. Marie Ange. 184
Ware. Souvenirs. 385

FIN DES TABLES.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.